BIBL. NAZ
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
A.
1140.
NAPOLI

Rec. Dr Manuscr. H 1460

1068

342

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME

TOME SIXIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE,
GUASTALLE, &c. &c. &c.

Par M. l'Abbé de CONDILLAC, *de l'Académie Françoiſe & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

TOME SIXIEME.

GENÈVE,
Chez DUVILLARD Fils & NOUFFER,
Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXX.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE I.

De la premiere guerre punique.

Les républiques de la Grece, foibles lors même qu'elles paroiſſoient plus redoutables, étoient, par leur conſtitution, dans l'impuiſſance de s'accroître. Rome, au contraire, acqueroit continuellement de nouvelles forces. Elle ſentoit qu'elle pouvoit plus qu'elle n'avoit fait encore. Ce ſentiment, qui lui promettoit de nouveaux ſuccès, lui fit prendre un nouvel eſſor. Elle portoit déja la vue au-delà des

mers; & la victoire, qui marchoit devant elle, ſembloit lui offrir ſur les peuples à vaincre, les droits qu'elle s'étoit fait ſur les peuples vaincus. Elle a triomphé de Pyrrhus, le plus grand général de ſon ſiecle; & ce qui pouvoit beaucoup ſur l'imagination des Romains, Pyrrhus étoit un deſcendant d'Achille. Ce ne furent pas des Volſques, des Sabins, des Etruſques, des Gaulois & des Samnites, qui ornerent le triomphe de Curius Dentatus, vainqueur de ce héros: ce ne furent pas des gerbes, des troupeaux, des armes & des dépouilles, qu'on avoit déja vu tant de fois: ce furent des Epirotes, des Moloſſes, des Theſſaliens, des Macédoniens: ce fut l'or, la pourpre, & toutes les richeſſes que les Grecs étaloient juſques dans leurs camps: enfin ce furent ces éléphans qui avoient d'abord répandu l'épouvante, & qui alors, chargés de leurs tours, ne paroiſſoient que pour donner un ſpectacle au peuple. Vous imaginez l'impreſſion que ce triomphe fit ſur les Romains, & vous jugez qu'il ne leur falloit plus qu'un prétexte pour franchir les mers.

Une légion romaine, en garniſon à Rhège, s'étoit emparée de cette ville par le maſſacre des principaux habitans, & s'étoit alliée des Mamertins. Rome alors en guerre avec Pyrrhus, avoit laiſſé jouir ces ſcélérats du fruit de leur trahiſon. Si cependant elle ne vouloit pas paroître leur complice, il lui importoit d'en faire un exemple. C'eſt pourquoi le conſul Génucius eût ordre de faire le ſiege de Rhège. Les traîtres ſe défendirent en déſeſpérés. La réſiſtance fut plus longue qu'on ne l'avoit prévu; & l'armée romaine qui ſouffroit de la diſette, eût été forcée de ſe retirer, ſi Hié-

ron n'y eût envoyé des vivres. Enfin, la ville ayant été prise, & rendue à ses premiers habitans, trois cens légionnaires faits prisonniers, furent conduits à Rome, où ils périrent sous la hache, après avoir été battus de verges.

Ce jugement équitable & politique étoit encore tout récent, lorsque les députés des Mamertins arriverent à Rome. Secourir ces brigands, c'étoit approuver à Messine ce qu'on venoit de punir à Rhège: se refuser à leur demande, c'étoit laisser échapper une occasion de porter la guerre en Sicile. Le sénat renvoya la chose au peuple, se croyant à l'abri de tout reproche, si les secours étoient ordonnés par un plébiscite plutôt que par un sénatus-consulte.

Le peuple, à qui une nouvelle guerre paroissoit toujours une ressource, ordonna d'armer pour les Mamertins. Le sénat l'avoit prévu sans doute. Mais pouvoit-il se croire bien justifié? Quelle raison d'ailleurs avoit-il de porter déja ses vues sur la Sicile? Craignoit-il que les Carthaginois n'en fissent la conquête? N'auroit-il pas été toujours à tems d'aller au secours d'Hiéron? Le motif de la guerre alors eût été honnête. Comment excuser le sénat? Le roi de Syracuse a secouru les Romains contre les brigands de Rhège; & c'est contre lui qu'ils prennent les armes pour secourir les brigands de Messine.

Réunis pour chasser de Sicile les Mamertins, Hiéron & les Carthaginois assiégeoient Messine, & leur flotte paroissoit fermer le détroit aux Romains. Mais ils le garderent avec trop de négligence, & le consul Appius Claudius passa avec toutes ses troupes.

Il paroit qu'on a voulu répandre du merveilleux dans cette entrepriſe. On diroit que les Romains n'ayant pas même des vaiſſeaux de tranſport, Appius ait imaginé de conſtruire des eſpeces de radeaux, ce qui lui fit donner le ſurnom de *caudex*.

Par le premier traité que les Romains ont fait avec les Carthaginois, on voit que dès le tems des rois, ils navigeoient ſur mer. Ils faiſoient peu de commerce, cependant ils ne pouvoient pas le négliger tout-à-fait. On ne peut pas même douter qu'ils n'ayent eu de bonne heure des vaiſſeaux de guerre, quoiqu'avant l'an de Rome 443, il n'en ſoit pas fait mention dans les hiſtoriens. Leur marine ſans doute étoit peu conſidérable : mais ils n'étoient pas ignorans au point de regarder des radeaux comme une invention nouvelle. D'ailleurs, peut-on ſuppoſer, qu'ayant formé le projet de paſſer en Sicile, ils n'ayent pas fait venir des vaiſſeaux des villes grecques d'Italie ?

Les Syracuſains & les Carthaginois, campés ſéparément, preſſoient Meſſine de tous côtés, & Appius Claudius paroiſſoit n'y être arrivé que pour être aſſiégé lui-même. Il fit des propoſitions qu'on n'écouta pas. Alors ſe voyant une ſituation qui demandoit de la hardieſſe & de la promptitude; il offrit la bataille aux Syracuſains.

Si Hiéron eût refuſé le combat, il eſt vraiſemblable que les Romains n'auroient pas pu le forcer dans ſes lignes; & par conſéquent : il les auroit mis dans la néceſſité d'abandonner les Mamertins. Mais il jugea qu'une action termineroit plus promptement la guerre, perſuadé ſans doute que les Carthaginois n'en ſeroient pas ſimples ſpecta-

teurs, & que les ennemis ſuccomberoient ſous le poids de deux armées, qui les attaqueroient en même tems. Il ſe trompa. Ses alliés virent ſa défaite ſans ſortir de leur camp. Peut-être imaginerent-ils qu'il ſeroit toujours en leur pouvoir de chaſſer les Romains; & que la victoire qu'ils leur laiſſoient remporter, ne faiſoit qu'affoiblir la ſeule puiſſance alors redoutable pour eux. La conduite d'Hiéron paroit le prouver. Si après la bataille, il ſe fût renfermé dans ſon camp, Appius n'eût tiré aucun fruit de ſa victoire. Mais indigné de la perfidie des Carthaginois, il retourna à Syracuſe, ne ſongeant plus qu'aux moyens d'établir la paix dans ſes états, & d'aſſurer le bonheur de ſon peuple. Appius ayant appris ſa retraite, marcha contre les Carthaginois. Il les vainquit, & Meſſine fut délivrée. Ce général a eu la gloire de triompher le premier des peuples au-delà des mers.

Cette même année eſt remarquable par les jeux funebres avec leſquels M. & D. Junius-Brutus crurent honorer leur pere. On vit pour la premiere fois des combats de gladiateurs: ſpectacle barbare qui plut au peuple, & qui devint toujours plus agréable à ſes yeux.

Le ſénat qui ſe propoſoit d'abord de donner quatre légions aux nouveaux conſuls qui paſſerent en Sicile, ne leur en donna que deux, parce qu'Hiéron ſe hâta de faire la paix avec les Romains.

On ajouta ſeulement à ces légions quelques troupes des alliés. Les conſuls enleverent rapidement pluſieurs places aux Carthaginois.

Le roi de Syracuſe prit le ſeul parti qui pouvoit écarter la guerre de ſes états. Si les Romains n'é-

toient pas plus juſtes que les Carthaginois, ils ſentoient mieux combien il leur importoit de le paroitre, & ils étoient dans l'uſage de ménager leurs alliés. Aſſuré d'en être reſpecté par les avantages qu'ils pouvoient retirer de ſon alliance, Hiéron d'ailleurs, n'avoit rien à craindre des Carthaginois, qui ſeroient aſſez occupés à la défenſe de leurs places.

La peſte qui ſurvint à Rome, troubla la joie que donnoient les ſuccès de la guerre. On y apporta le remede ordinaire ; un dictateur & un clou.

L'année ſuivante, les conſuls L. Poſthumius Mégellus & Q. Mamilius Vitulus ouvrirent la campagne par le blocus d'Agrigente, place d'armes des Carthaginois, bien fortifiée & défendue par une garniſon de cinquante mille hommes que commandoit Annibal. Ce général voyant que les aſſiégeans alloient au fourage avec beaucoup de déſordre, fit une ſortie dans laquelle il ſe ſeroit rendu maître de leur camp, s'il eût marché avec plus de troupes, ou plutôt ſi la diſcipline n'eût pas mis les Romains dans la néceſſité de vaincre ou de périr. Il fut repouſſé. Alors la plupart des peuples de Sicile ſe déclarerent pour Rome contre Carthage ; & quoique les Conſuls ne fuſſent arrivés qu'avec deux légions, ils eurent bientôt une armée de cent mille hommes.

L'abondance étoit dans le camp des Romains, Agrigente manquoit de vivres, & le ſiege duroit depuis cinq mois, lors qu'Hannon vint au ſecours d'Annibal avec cinquante mille hommes de pied, ſix mille chevaux & ſoixante éléphans. Il s'empara d'Erbeſſe, & mit la diſette dans le camp

des ennemis. Quoique ce fût la seule place, d'où les Romains tiroient des vivres, ils avoient eu l'imprudence de ne pas s'en assurer. Désolés par la famine & par les maladies qui en étoient la suite : ils auroient été contraints de lever le siege, si Hiéron n'eût pas trouvé le moyen de leur faire passer quelques convois. Cependant Hannon se flattoit de les réduire sans rien hasarder ; mais ayant cédé aux instances d'Annibal, qui le pressoit d'engager une action, il fut entiérement défait, & Annibal lui-même n'eut plus d'autre ressource que de se sauver avec sa garnison.

Les Agrigentins égorgerent les Carthaginois qui étoient restés. Ils n'en furent pas traités avec plus d'indulgence : on en vendit vingt-cinq mille. On ne dit pas le nombre de ceux qui périrent, lorsque leur ville fut livrée aux soldats. Les Romains ou leurs alliés perdirent à ce siege plus de trente mille hommes, & la perte des Carthaginois fut beaucoup plus grande. Les conquêtes, funestes aux vaincus, coûtent cher aux vainqueurs. Voilà comment se forment les empires.

La prise d'Agrigente ouvrit aux Romains toutes les villes intérieures de la Sicile. Les places maritimes resterent sous la domination des Carthaginois. Ils révoquerent Hannon. Amilcar, qui lui succéda dans le commandement, ravagea les côtes d'Italie : mais il n'osa rien tenter sur terre, & l'année se passa sans combat.

Autant les légions étoient redoutables aux Carthaginois, autant les flottes l'étoient aux Romains ; & ces deux puissances se faisoient une guerre, qui devenoit funeste à l'une & à l'autre, sans être

avantageuſe à aucune des deux. Rome ſe propoſa d'enlever à Carthage l'empire de la mer.

Ce projet étoit hardi ſans doute, mais on s'eſt plu à le faire paroître plus hardi encore. Rome, dit-on, n'avoit pas un ſeul petit bâtiment armé en guerre. Elle manquoit d'ouvriers pour la conſtruction des vaiſſeaux. Elle ne connoiſſoit pas les galeres à cinq rangs de rames, qui faiſoient la principale force des armées navales; & elle n'auroit pas pu en conſtruire, ſi une galere carthaginoiſe, qui échoua ſur la côte, ne lui eût ſervi de modele. Tout cela eſt ſans doute exagéré. Avant la guerre punique, les Romains avoient une flotte que commandoit le duumvir Valérius, & qui fut inſultée par les Tarentins. S'ils manquoient d'ouvriers pour la conſtruction des vaiſſeaux, ils en pouvoient trouver dans les villes grecques, qui étoient ſous leur puiſſance, & il eſt vraiſemblable qu'ils y auroient encore trouvé des modeles de galeres à cinq rangs de rames. Enfin Hiéron, alors leur allié, auroit pu ſuppléer à tout ce qui leur manquoit. Quoi qu'il en ſoit, en deux mois, ils équiperent cent galeres à cinq rangs de rames, vingt à trois rangs, & ils formerent des matelots.

C. Duillius Népos eut le commandement des légions qui paſſerent en Sicile, & ſon collegue Cn. Cornélius Scipio commanda la flotte. Celui-ci ayant mis à la voile avec dix-ſept vaiſſeaux s'approcha de l'iſle de Lipari qu'il ſe flattoit de ſurprendre, fut ſurpris lui-même, & enlevé avec toute ſon eſcadre. Peu de jours après, Annibal, le même qui avoit fui d'Agrigente, fut ſur le point d'eſſuyer le même ſort. Comme il tournoit

un promontoire, la flotte des Romains ſe preſenta tout-à-coup en ordre de bataille : il perdit pluſieurs bâtimens, & il eut bien de la peine à ſe ſauver.

Duillius, inſtruit du malheur de ſon collegue, laiſſa l'armée de terre ſous les ordres des tribuns des légions : & prit le commandement de la flotte. Conſidérant qu'il n'avoit que des vaiſſeaux groſſiérement conſtruits, & des matelots peu exercés, il ſe propoſa d'aller promptement à l'abordage, & de décider le ſort du combat par la valeur de ſes troupes. A cet effet, il éleva ſur les proues de ſes bâtimens une machine propre tout à la fois, à accrocher les vaiſſeaux ennemis & ſervir de pont pour y paſſer, c'eſt ce qu'on a nommé *corbeau*.

Il rencontra près des isles de Lipari, Annibal qui commandoit la flotte carthaginoiſe, & qui vint au devant de lui avec confiance. Les corbeaux firent leur effet, & l'action reſſembla trop à un combat de terre, pour que la victoire pût balancer. Les Romains prirent trente-deux galeres, en coulerent à fond quatorze, firent ſept mille priſonniers, tuerent trois mille hommes, & Annibal dont le vaiſſeau fut pris, ſe ſauva dans une chaloupe.

Rome, qui pour ſon coup d'eſſai, paroiſſoit diſputer à Carthage l'empire de la mer, mit cette victoire au-deſſus de toutes celles qu'elle avoit remporté juſqu'alors. Ce ne fut pas aſſez d'accorder les honneurs du triomphe à Duillius : on lui éleva une colonne roſtrale, c'eſt-à-dire ornée de proues de vaiſſeaux ; & on arrêta par un décret que toutes les fois qu'il ſouperoit en ville, il ſeroit recon-

duit chez lui aux flambeaux & au ſon des flûtes. L'année ſuivante, le conſul L. Cornélius Scipio fit une expédition en Sardaigne & en Corſe.

La Sardaigne eſt, après la Sicile, une des plus grandes isles de la Méditerranée. Elle eſt fertile & riche en troupeaux. Cependant elle n'a jamais été fort peuplée, parce que l'air en eſt mal ſain. La Corſe beaucoup moins grande; n'a pas la même fertilité. C'eſt un pays hériſſé de montagnes, peu cultivé de tout tems, & dont le mauvais air nuit encore à la population.

Comme les nations ne ſe policent, qu'autant qu'elles commercent les unes avec les autres, les habitans de ces isles, privés de toute communication avec l'étranger, avoient des mœurs féroces, que les Carthaginois, tyrans avides & cruels, n'adouciſſoient pas. Maîtres par les armes de tout le pays qui s'ouvroit à eux, ils avoient chaſſé dans les lieux inacceſſibles les anciens habitans, & pour les tenir dans une entiere dépendance, ils les avoient mis dans la néceſſité de faire venir d'Afrique juſqu'aux denrées les plus néceſſaires; défendant ſous peine de mort d'enſemencer les terres, arrachant les bleds, & coupant tous les arbres qui portoient des fruits. Une pareille tyrannie ne pouvoit que les rendre odieux. Cornélius leur enleva la Corſe, & ſe rendit maître d'Olbia en Sardaigne, où le conſul qui lui ſuccéda, continua la guerre avec ſuccès. En Sicile, les Romains prirent Mitiſtrate. Les habitans la livrerent eux-mêmes. Cependant ils furent égorgés ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, & on vendit tous ceux qui avoient échappé au carnage. Dans les

campagnes ſuivantes, on fit de plus grandes entrepriſes.

C. Attilius Régulus, voyant du port de Tindaris (*) la flotte ennemie, part avec dix vaiſſeaux, ſans attendre les autres auxquels il ordonne de le ſuivre, & tombe dans une ligne toute formée, qui l'enveloppe, & lui enleve neuf bâtimens. Il ne ſauva que celui qu'il montoit.

Au déſeſpoir, il ſonge à réparer ſon imprudence, & Amilcar, qui commandoit les Carthaginois, lui en donne les moyens par les fautes qu'il fait lui-même. Il pouvoit bloquer le port, & y tenir les Romains enfermés, juſqu'à ce qu'il eût été joint par le reſte de ſa flotte. Il pouvoit encore ſe retirer, pour ſe rapprocher des vaiſſeaux qu'il avoit laiſſé derriere lui, & revenir enſuite en bon ordre & avec toutes ſes forces. Il ne fit ni l'un ni l'autre, & il fut défait par Attilius, qui ſe hâta de lui livrer un ſecond combat. Il perdit dix-huit vaiſſeaux.

Encouragés par ce dernier ſuccès, les Romains formerent de plus grands projets pour l'année ſuivante. L'Afrique étoit ouverte, aucune place ne couvroit Carthage. Agathocles avoit fait trembler cette république, on crut pouvoir comme lui, tenter une deſcente en Afrique. L'armée navale, commandée par les conſuls L. Manlius Vulſo & M. Attilius Régulus, fut compoſée de trois cent trente vaiſſeaux & de cent quarante mille hommes. On ne conçoit pas comment Rome encore

(*) Cette ville étoit ſur la côte ſeptentrionale de la Sicile. Elle ne ſubſiſte plus.

pauvre, faiſoit de pareils armemens. Polybe en eſt étonné. Il remarque même qu'elle n'auroit pas pu équiper de pareilles flottes dans des tems poſtérieurs, où elle paroiſſoit plus puiſſante. Nous avons malheureuſement perdu la partie de ſon ouvrage, dans laquelle il rendoit compte des reſſources de cette république, ſous différentes époques.

Les Carthaginois, voyant le danger qui les menaçoit, & ſongeant à éloigner l'ennemi de leurs côtes, allerent le combattre ſur celles de Sicile, près d'Ecmone. Leur flotte plus forte que celle des Romains, étoit ſous les ordres d'Hannon & d'Amilcar, dont nous avons déjà vu les défaites. Le combat fut long: la fortune parut balancer: mais enfin les Romains remporterent la victoire. Ils prirent ſoixante-quatre vaiſſeaux, en coulerent à fond une trentaine, deſcendirent en Afrique, aſſiégerent Aſpis, s'en rendirent maîtres: firent vingt mille priſonniers, & ne perdirent que vingt-quatre galeres.

Les conſuls étoient donc en Afrique avec cent trente mille hommes. L'armée Carthaginoiſe, refugiée pour la plus grande partie en Sicile, ne pouvoit après ſa défaite, venir que difficilement au ſecours de Carthage, & cette république paroiſſoit dans le plus grand danger. Mais Manlius fut rappellé, & Régulus, à qui on conſerva le commandement, ne reſta qu'avec quarante vaiſſeaux, quinze mille hommes de pied & cinq cent chevaux.

Il ſemble qu'après la retraite de Manlius, Carthage pouvoit rappeller les troupes qu'elle avoit en Sicile. Elle n'en fit pourtant venir que cinq

mille hommes de pied, cinq cent chevaux, & Amilcar, à qui on donna pour collegues Boſtar & Aſdrubal, fils d'Hannon. Voilà des armées formidables qui diſparoiſſent bien ſubitement, & on a de la peine à comprendre ce que Rome & Carthage en ont fait.

Déja maître de pluſieurs villes, Régulus dans le deſſein d'aſſiéger Carthage, ſe propoſoit de ne laiſſer derriere lui aucune place fortifiée qui pût l'inquiéter; & il avoit mis le ſiege devant Adis, lorſque les Carthaginois vinrent camper ſur une colline, d'où ils le dominoient. Dans ce poſte, ils ne pouvoient faire aucun uſage de leur cavalerie ni de leurs éléphans, & c'étoit pourtant ce qui les rendoit ſupérieurs en forces. Régulus, qui remarqua cette faute, ſe hâta de les attaquer & les défit. Pluſieurs peuples s'étant alors déclarés pour lui, il établit ſon camp à Tunis, c'eſt-à-dire, à cinq ou ſix lieues de Carthage. Dans le même tems, les Numides, qui ſe répandoient ſur les terres des Carthaginois, y cauſoient de plus grands ravages que les Romains mêmes; & les habitans de la campagne qui ſe réfugioient de toutes parts à Carthage, portoient dans cette ville la famine & la conſternation. Elle demanda la paix.

Avec quinze mille hommes, Régulus ne pouvoit pas faire le ſiege de Carthage, & il devoit peu compter ſur les peuples d'Afrique, qui l'auroient abandonné au premier revers. Il ſemble donc qu'il auroit dû conſentir à la paix & qu'il étoit aſſez glorieux pour lui de terminer la guerre, avec les avantages qu'il pouvoit raiſonnablement ſe promettre. Il ne refuſa pas d'entrer en négo-

ciation : mais aveuglé par ſes ſuccès, il fit des propoſitions peu raiſonnables. Elles portoient que les Carthaginois remettroient aux Romains toutes les places qui leur reſtoient ſoit en Sicile, ſoit en Sardaigne ; qu'ils rendroient ſans rançon tous les priſonniers faits ſur la république ; qu'ils racheteroient les leurs au prix dont on conviendroit ; qu'ils payeroient les fraix de la guerre & un tribut annuel, qu'ils ne pourroient mettre en mer qu'un ſeul vaiſſeau de guerre ; qu'ils fourniroient à la république, toutes les fois qu'elle l'exigeroit, cinquante galeres équipées ; & qu'ils ne feroient ni guerre ni alliance, qu'avec le conſentement du ſénat. Comme les députés de Carthage ſe récrioient ſur la dureté de ces conditions, il répondit qu'il falloit ſavoir vaincre ou ſavoir ſe ſoumettre.

Les Carthaginois voyant que la paix qu'on leur offroit étoit une vraie ſervitude, la rejetterent avec indignation. Cependant, ſans généraux & n'ayant que des ſoldats, s'ils pouvoient armer encore, ils déſeſpéroient de vaincre. Telle eſt l'extrêmité où ils étoient réduits, lorſque le haſard leur offrit un général dans un ſoldat lacédémonien, qui arriva avec d'autres mercenaires. Il ſe nommoit Xantippe. Ce Spartiate ayant appris les circonſtances de la derniere bataille, connut facilement pourquoi elle avoit été perdue. La liberté avec laquelle il en parla, & qui dans toute autre conjoncture auroit pu lui être funeſte attira l'attention du ſénat, qui voulut l'entendre. Il répéta devant les ſénateurs ce qu'il avoit déja dit. Il fit voir que la république pouvoit vaincre, ſi elle ſavoit faire uſage de ſes

forces. En un mot, il parla en capitaine inſtruit, & on lui donna le commandement de l'armée. Sans doute, la néceſſité étouffa tout ſentiment de jalouſie.

L'armée des Carthaginois étoit de douze mille hommes de pied, de quatre mille chevaux & d'environ cent éléphans. On connut bientôt l'habileté du Lacédémonien, à la maniere dont il en fit mouvoir les différentes parties, & les ſoldats, pleins de confiance, n'attendoient que le moment du combat.

Régulus fut d'abord ſurpris de voir les Carthaginois camper dans la plaine contre leur coutume. Il ne pouvoit les attaquer qu'avec déſavantage. Cependant ſi après avoir évité le combat, il y étoit forcé, lorſque ſes troupes auroient été découragées, le déſavantage auroit été encore plus grand. Il crut donc n'avoir pas à délibérer, & il ſe flatta que tous les lieux devenoient égaux pour une armée victorieuſe. Mais il fut entiérement défait. Cinq cent Romains, du nombre deſquels il étoit, furent faits priſonniers : deux mille qui échapperent, ſe retirerent à Aſpis : tout le reſte périt.

Nous l'avons déja remarqué plus d'une fois : il ne faut qu'un ſeul homme pour changer la face d'un état. J'ajouterai que cet homme ne manque preſque jamais : ce ſont ceux qui gouvernent qui ne ſavent pas le découvrir.

Si Xantippe étoit habile, il ne fut pas moins prudent. Il ſentit que la jalouſie ſuivroit de près ſes ſuccès : il n'eut rien de plus preſſé que de s'éloigner d'un peuple qu'il venoit de ſauver. Les Carthaginois lui firent de grands préſens,

& le renvoyerent ſur une galere richement ornée. On a dit que, honteux de devoir leur ſalut à un étranger, ils donnerent des ordres pour le faire périr. Cette perfidie n'eſt ni prouvée, ni même vraiſemblable.

Allarmés par la défaite de Régulus, & craignant quelque entrepriſe de la part des Carthaginois, les Romains ſe hâterent d'équiper une flotte, & les conſuls la conduiſirent en Afrique afin d'occuper les ennemis dans leur propre pays. Ils remporterent deux victoires, l'une ſur mer, auprès du promontoire d'Hermée; l'autre ſur terre près de Clipéa où ils avoient débarqué. Elles leur coûterent peu de monde; mais les Carthaginois y perdirent, ſans compter les priſonniers, environ vingt-quatre mille hommes, & plus de cent galeres. Comme tout le pays étoit dévaſté, & qu'il auroit été difficile d'y ſubſiſter, les conſuls ſe rembarquerent avec les troupes qu'ils retirerent d'Aſpis.

Ils revinrent le long de la côte méridionale de la Sicile, quoique les Pilotes leur repréſentaſſent les dangers de cette mer dans une ſaiſon orageuſe. Ils ſe flattoient qu'à la vue de leur flotte toutes les villes ſe rendroient: mais ils furent aſſaillis par une tempête ſi terrible, que de trois cent ſoixante vaiſſeaux, ils n'en ſauverent que quatre-vingt. Hiéron donna toutes ſortes de ſecours aux ſoldats & aux matelots, qui échapperent du naufrage.

La perte que les conſuls venoient de faire, ouvroit la Sicile aux Carthaginois, ils y paſſerent, ils ſe rendirent maîtres d'Agrigente, & ils paroiſſoient devoir recouvrer toutes les places qu'ils

qu'ils avoient perdu. Rome fit un nouvel effort. En trois mois, elle équipa deux cent vingt galeres ; & les conſuls ayant repris à Meſſine les reſtes du dernier naufrage, aſſiégerent & prirent Palerme, la plus importante place que les Carthaginois euſſent en Sicile. Tout ce qui ne périt pas par le fer, fut fait priſonnier ; & ceux qui ne purent pas ſe racheter, furent vendus. Il ſemble que les peuples que ces deux puiſſances ſe raviſſoient tour-à-tour, ne duſſent attendre de l'une & de l'autre que la mort ou l'eſclavage.

L'année ſuivante, ſans avoir remporté aucun avantage conſidérable, les Romains perdirent encore dans un naufrage, cent cinquante galeres & un grand nombre de bâtimens de tranſport. Dégoûtés de former des entrepriſes ſur mer, ils parurent alors vouloir ſe borner à la guerre de terre. Le ſénat arrêta même qu'on n'entretiendroit déſormais qu'une flotte de ſoixante vaiſſeaux pour défendre les côtes d'Italie, & pour tranſporter en Sicile des troupes & des vivres.

Il n'étoit pas raiſonnable de prétendre faire ſans marine la guerre à une puiſſance maritime. Si on ne le vit pas d'abord, on s'en apperçut après quelques campagnes. Les armées de la république ne pouvoient plus rien entreprendre, & cependant la guerre qui tiroit en longueur, n'en devenoit que plus diſpendieuſe. Le ſénat donna des ordres pour conſtruire des vaiſſeaux.

On venoit d'équiper une flotte, lorſque L. Métellus, proconſul en Sicile, remporta une victoire qui coûta vingt mille hommes aux Carthaginois. Il leur tua vingt-ſix éléphans, & il leur en prit cent quatre, qui furent conduits à

Rome, & qu'on promena dans toute l'Italie. Les Romains, qui depuis le malheur de Régulus, s'effrayoient à la vue de ces animaux, commencerent à ne les plus craindre.

La perte de cette derniere bataille fit desirer la paix aux Carthaginois. Leur commerce étoit interrompu, l'argent leur manquoit, & dans cette circonstance, ils voyoient les flottes des Romains menacer l'Afrique. Ne doutant point que Régulus impatient de recouvrer sa liberté, ne contribuât au succès de la négociation, on dit qu'ils l'envoyerent à Rome avec leurs ambassadeurs; que, contre leur espérance, ce généreux romain se dévouant pour la patrie, persuada au sénat de se refuser à la paix; & qu'il revint à Carthage où il savoit les supplices qui lui étoient préparés. Le silence de Polybe qui ne parle plus de Régulus après la victoire de Xantippe, fait soupçonner les autres écrivains d'avoir ramassé des bruits répandus parmi le peuple, pour exagérer la cruauté des Carthaginois & la constance d'un citoyen romain.

Lilibée, située sur le promontoire du même nom, étoit la plus forte place des Carthaginois dans la Sicile. S'ils avoient dû la perdre, ce qui leur restoit dans cette isle, ne pouvoit manquer de leur échapper, & l'Afrique auroit été plus exposée que jamais aux flottes ennemies. Les Romains en formerent le siege. Epuisés par une guerre qui duroit depuis quatorze ans, ils n'avoient équipé que deux cent vaisseaux. Ils ne pouvoient plus faire des armemens aussi considérables que les premieres années; mais ils voyoient que leurs ennemis aussi épuisés qu'eux, étoient par la for-

me du gouvernement, plus dépourvus de reſſources ; & ils jugeoient avec raiſon, qu'avec du courage & de la conſtance, ils termineroient la guerre à leur avantage.

Le ſiege de Lilibée dura dix ans. Les aſſiégeans & les aſſiégés y déployerent toutes les reſſources de l'art militaire. Imilcon, qui commandoit dans cette ville, paroît avoir été ſupérieur pour la défenſe des places. Les généraux romains, qui ſe ſuccéderent, ne montrerent pas tous la même capacité, & pluſieurs firent de grandes fautes.

La premiere année, ſous les conſuls L. Manlius Vulſo & C. Attilius Régulus, l'attaque fut auſſi vive que la défenſe fut vigoureuſe ; les aſſiégeans ſerrant tous les jours la place de plus près, & les aſſiégés faiſant des ſorties continuelles pour ruiner leurs ouvrages. Il ſe livra des combats plus ſanglans que des batailles rangées.

De dix mille hommes qui compoſoient d'abord la garniſon, Imilcon en avoit perdu un grand nombre, & le reſte étoit fort fatigué. Carthage équipa cinquante vaiſſeaux, & en donna le commandement à Annibal. Ce général entra dans le port de Lilibée en préſence de la flotte ennemie, débarqua dix mille hommes, & ſe retira ſans avoir pu être attaqué. Les vaiſſeaux des Carthaginois plus légers, & montés par des matelots plus habiles, avoient tout l'avantage dans ces ſortes d'entrepriſes, lorſqu'on ſavoit profiter d'un vent favorable.

Imilcon ayant reçu des troupes fraiches, fit de nouvelles ſorties, mit le feu aux machines des aſſiégeans, & les conſuma entiérement. Un vent très-violent qui pouſſoit les étincelles & la

fumée dans les yeux des Romains, ne leur permit pas d'arrêter l'incendie. Déſeſpérant d'emporter Lilibée de vive force, les conſuls changerent le ſiege en blocus. Ils avoient déja perdu plus de dix mille hommes, & les maladies ſeules leur enlevoient beaucoup de ſoldats. Rome fit paſſer en Sicile deux légions avec le nouveau conſul P. Cl. Pulcher.

Claudius, ignorant & préſomptueux, blâma hautement la conduite de ſes prédeceſſeurs, qu'il accuſoit de négligence, d'ignorance ou même de lâcheté, & il ne fit lui-même que des fautes. Après avoir vainement tenté de combler l'entrée du port, afin d'ôter toute eſpérance de ſecours aux aſſiégés, il forma le projet de ſurprendre la flotte d'Adherbal dans le port de Drépane.

Il part de nuit avec deux cent vaiſſeaux, ſur leſquels il avoit mis l'élite de ſes troupes, & à la pointe du jour, il arrive à la vue de l'ennemi, dont il étoit encore fort loin, & que par conſéquent, il ne ſurprenoit plus. Il eût donc été prudent de ſe retirer ou de prendre de nouvelles meſures. Mais Claudius ſuit ſon projet avec confiance.

Adherbal ne l'attendit pas dans le port, où n'ayant pas aſſez d'eſpace pour ſe mouvoir, il n'auroit pu éviter l'abordage. Il ſe mit en mer, & conduiſit ſa flotte derriere des rochers qui bordoient le côté oppoſé à celui par où le conſul arrivoit. De-là il obſerve les Romains, & lorſqu'il voit que leur aîle droite s'eſt engagée dans le port, il gagne le large, tombe ſur leur aîle gauche & les ſurprend lui-même.

Claudius envoie ordre à ſon aîle droite de

revirer de bord, pour revenir au gros de la flotte. Mais les vaiſſeaux qui veulent ſortir du port, ſe heurtent contre ceux qui ſont encore à l'entrée, & plus ils font d'efforts les uns & les autres pour ſe dégager avec précipitation, plus ils s'embarraſſent.

Les matelots & les ſoldats voyoient avec frayeur le danger où ils étoient, lorſqu'on vint dire à Claudius que les poulets ſacrés ne mangeoient pas. *Qu'on les jette à la mer*, répondit le conſul, *& qu'ils boivent, puiſqu'ils ne veulent pas manger.* Ce mépris de la réligion, acheva d'ôter à l'armée toute eſpérance de vaincre.

Les Romains furent forcés de ſe ranger le long de la côte, où ils ne pouvoient manœuvrer que difficilement. Les Carthaginois au contraire, avoient la pleine mer pour ſe mouvoir, & cette poſition étoit d'autant plus avantageuſe pour eux, que leurs bâtimens étoient plus légers, & leurs rameurs plus expérimentés. Claudius ne ſauva de toute ſa flotte que trente vaiſſeaux; il perdit trente mille hommes, dont huit mille furent tués ou noyés, le reſte fut fait priſonnier.

Il fut rappellé. Son collegue L. Junius, qui prit le commandement, partit pour Syracuſe, rendez-vous des ſecours qu'il devoit conduire à Lilibée. Il y raſſembla cent vaiſſeaux de guerre & huit cent de charge. Il en donna à-peu-près la moitié aux queſteurs qui prirent les devants; & il s'arrêta encore quelques jours, attendant les bleds que les alliés avoient promis.

Au peu de précaution qu'il prenoit, on eût dit que les Carthaginois n'avoient point de flotte. Cependant Carthalon, à qui Adherbal avoit donné

une eſcadre de cent galeres, venoit de brûler, de prendre ou de diſſiper tous les vaiſſeaux que les Romains avoient à Lilibée; & alors il étoit à la découverte des nouveaux ſecours qui devoient leur arriver.

Il croiſoit les mers aux environs d'Héraclée, lorſqu'il découvrit la flotte des queſteurs, qui ſe jugeant trop foibles pour haſarder un combat, ſe retirerent dans une eſpece de rade, formée par des rochers auprès de Phinthias, petite ville alliée des Romains. Il leur enleva quelques bâtimens de charge & il ſe retira dans l'embouchure du fleuve Halicus, d'où il attendit quelle route ils prendroient.

Junius doubloit alors le Cap de Pachin & cingloit vers Lilibée. Carthalon, qui en fut averti, mit auſſi-tôt à la voile, dans le deſſein de le combattre avant qu'il eût pu ſe réunir aux queſteurs. Le conſul, qui veut éviter le combat, cherche un aſyle parmi des écueils, ſitués près de Camatine; & Carthalon jette l'ancre entre les deux flottes ennemies, & les obſerve.

Bientôt après les pilotes carthaginois voyant un orage qui ſe préparoit, en avertirent leur général, qui ſe hâta de doubler le cap de Pachin, afin de mettre ſon eſcadre dans un abri ſûr. Les Romains n'ayant pas le même uſage de la mer, n'eurent pas la même prévoyance; de ſorte que la tempête les ayant ſurpris au milieu des rochers, leurs flottes furent abîmées. Ils ne ſauverent que deux vaiſſeaux.

Le conſul cependant joignit l'armée, & ſaiſit une petite occaſion de ſe ſignaler. Des intelligences qu'il ſe ménagea dans Erix, lui livrerent

cette ville, qui étoit un poſte avantageux pour les Romains. Située au nord de Drépane ſur le penchant d'une montagne fort haute & fort eſcarpée, cette place étoit d'un abord difficile, & il y avoit au bas un bourg que Junius fortifia. Mais Carthalon, ayant fait une deſcente dans cet endroit, ſe rendit maître du bourg : on ne ſait ſi dans cette occaſion le conſul fut tué, ou ſe tua lui-même. Il n'en eſt plus parlé.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Sicile, Claudius, à qui le ſénat ordonna de nommer un dictateur, choiſit dans la lie du peuple un nommé Glicias, comme s'il eût voulu par ce choix inſulter la république, & avilir la premiere magiſtrature. Forcé d'abdiquer le conſulat, il fut cité devant le peuple, qui le condamna à l'amende, & on nomma dictateur Attilius Calatinus.

Ce dictateur ne fit rien, & ne put même rien faire, parce qu'il n'avoit point de flotte. Epuiſés par les dernieres pertes, les Romains avoient renoncé pour la ſeconde fois à diſputer aux Carthaginois l'empire de la mer. Il leur étoit néanmoins impoſſible de ſe rendre maîtres de Lilibée, tant que le port ſeroit ouvert aux ennemis.

Carthalon, qui ravageoit les côtes d'Italie, méditoit d'autres expéditions, lorſque ſes troupes ſe ſouleverent. Capitaine habile, mais trop ſévere, il ne ſavoit pas uſer de ces ménagemens, avec leſquels on attache les ſoldats ſans rien relâcher de la diſcipline, & il fallut le révoquer. Heureuſement pour Carthage, elle trouva dans Amilcar Barcas, un général ſupé-

rieur à tous ceux qu'elle avoit employé juſqu'alors, & à tous ceux que Rome pouvoit oppoſer. C'eſt le pere du fameux Annibal.

Barcas porta la déſolation dans les terres des Locriens & des Brutiens. Il s'empara d'Ercte, montagne ſituée ſur le bord de la mer, auprès de Panorme, aujourd'hui Palerme. Il s'y maintint pendant trois ans, livrant ſans ceſſe des combats, ſe portant par-tout, prévoyant tout, & déconcertant toutes les meſures des conſuls.

Il ſe rendit enſuite maître d'Erix, quoique les Romains fuſſent campés ſur le ſommet & au pied de la montagne. Là, tout à la fois, aſſiégé & aſſiégeant, & ne recevant des convois que par un petit port, dont il étoit maître, il tint pendant deux ans les ennemis en échec, & ne laiſſa jamais prendre ſur lui le moindre avantage.

Cinq années s'étoient écoulées, depuis que les Romains n'avoient point de flotte, & le ſiege de Lilibée n'avançoit pas. Il falloit donc ou renoncer au deſſein de prendre cette place, ou ſonger à ſe rendre maître de la mer. L'argent manquoit au tréſor public: des citoyens y ſuppléerent. Ils équiperent à leurs fraix deux cent galeres à cinq rangs de rames. La république promit de leur rendre leurs avances à la fin de la guerre. Elle n'avoit pas encore eu de vaiſſeaux ſi bien conſtruits. On les avoit fait ſur le modele d'une des meilleures galeres carthaginoiſes.

La flotte, compoſée de trois cent galeres & de ſept cent bâtimens de charge, ſe préparoit à partir avec les deux conſuls, C. Lutatius &

A. Posthumius. Mais parce qu'alors les prêtres ne pouvoient pas s'éloigner de Rome, le grand pontife Métellus retint Posthumius, qui étoit prêtre de Mars. On avoit cependant besoin de deux généraux, puisqu'on se proposoit de faire la guerre tout à la fois sur terre & sur mer. A cette occasion, au lieu d'un seul préteur, on en créa deux cette année; & Q. Valérius Falto, l'un des deux, partit avec le consul Lutatius. Dans la suite. quoiqu'on n'eût pas besoin de préteur pour l'armée, la préture fut toujours partagée entre deux magistrats, dont l'un administroit la justice entre citoyen & citoyen; & l'autre entre citoyen & étranger. Le premier se nommoit *praetor urbanus*, le second *praetor peregrinus*.

On est toujours étonné de la négligence des anciens à s'instruire des mesures que prénoient les ennemis. Lutatius trouva les côtes de Sicile sans défense. Il se rendit maître sans combat, du port de Drépane & de toutes les baies aux environs de Lilibée. Les Carthaginois, qui avoient abandonné tous ces lieux, ne savoient rien du nouvel armement des Romains: ils en eurent la premiere nouvelle par les pertes qu'ils venoient de faire; & ils avoient eux-mêmes négligé leur marine, parce qu'ils supposoient que les Romains ne reparoîtroient plus sur mer.

Cependant il falloit porter des secours au camp d'Erix, où il n'arrivoit plus de convois, & l'habileté de Barcas ne pouvoit pas suppléer au défaut de vivres. On chargea donc une flotte de toutes les munitions nécessaires, mais équipée à la hâte, elle fut montée par des matelots qui n'étoient pas exercés, & des soldats

qui n'avoient jamais fait la guerre. Hannon, qui la commandoit, fit voile vers l'île d'Hiéra, dans le deſſein d'aborder à Erix, d'y décharger ſes vaiſſeaux, d'ajouter à ſon armée navale ce qu'il y trouveroit de meilleures troupes, & d'aller enſuite avec Barcas préſenter la bataille aux Romains.

Lutatius jetta l'ancre à Eguſe, isle ſituée devant Lilibée, & d'où il pouvoit obſerver tous les mouvemens de l'ennemi. Ses vaiſſeaux étoient légers, ſes matelots exercés, & ſes ſoldats aguerris. Cependant, lorſqu'il apperçut les Carthaginois, il héſita d'abord, parce que le vent lui étoit tout-à-fait contraire. Mais ayant conſidéré, que s'il laiſſoit entrer Hannon dans le port d'Erix, il auroit à combattre contre des vaiſſeaux débarraſſés de leur charge, contre l'élite de l'armée de terre, & ce qu'il redoutoit plus encore, contre Barcas, il prit le parti d'engager une action, & il remporta une victoire complette. Il enleva aux Carthaginois ſoixante-dix vaiſſeaux, & il fit ſur eux plus de dix mille priſonniers.

Voilà les Romains maîtres de la mer. Leurs ennemis, dans l'impuiſſance de continuer la guerre, donnerent à Barcas plein-pouvoir de la terminer comme il jugeroit plus convenable. Ce capitaine, cédant aux circonſtances, ouvrit une négociation avec Lutatius, & la paix ſe fit aux conditions ſuivantes: que les Carthaginois abandonneroient aux Romains Lilibée, Drepane, toutes les places qu'ils poſſédoient en Sicile, & les îles ſituées entre l'Afrique & l'Italie; qu'ils rendroient tous les priſonniers ſans rançon;

qu'ils payeroient en dix ans, trois mille deux cent talens pour les fraix de la guerre; & qu'ils ne commettroient aucune hoſtilité contre Hiéron, ni contre ſes alliés.

Telle fut la fin de cette guerre qui dura vingt-quatre ans ſans interruption Les Carthaginois y perdirent cinq cent vaiſſeaux, & les Romains ſept cent, dit Polybe, en y comprenant ceux qui périrent dans les naufrages: mais il ne compte pas les bâtimens de charge, puiſqu'en une ſeule fois, par la faute de Junius, huit cent furent engloutis. Ajoutons à ces pertes, celles qu'ils eſſuyerent dans les armées de terre. Agrigente ſeule coûta trente mille hommes; combien n'en dut-il pas périr au ſiege de Lilibée, ſoit par les armes, ſoit par les maladies?

C'eſt dans les premieres années de cette guerre, que Rome & Carthage ont fait de plus grands armemens. Dans les dernieres, affoiblies par les coups qu'elles ſe ſont portées, elles ne montrent plus la même puiſſance. Voilà l'époque où la guerre devint diſpendieuſe pour les Romains. Dès qu'ils la firent au loin, il leur fallut de l'argent pour la faire, puiſqu'il leur falloit des flottes.

Si la république romaine avoit eu de longs intervalles de paix, elle pouvoit réparer ſes pertes, recommencer chaque guerre avec les mêmes forces, & paroître toujours également puiſſante.

Si au contraire, elle ne finiſſoit une guerre que pour en recommencer une autre, alors bien loin de pouvoir réparer ſes pertes, elle ſe trouva, par la ſuite de ſes entrepriſes, dans un état toujours violent; & les conquêtes, qui concourroient les unes après les autres à ſon agrandiſſement,

diminuerent ſucceſſivement ſes forces. Nous voyons qu'à la fin de la premiere guerre punique, elle étoit déja moins puiſſante qu'au coñencement.

Tant que les Romains n'ont pas porté leurs armes hors de l'Italie, ils ont été puiſſans, ſans avoir beſoin d'être riches, & c'eſt-là la vraie puiſſance. Toutes leurs forces alors conſiſtoient dans le courage, dans l'amour de la patrie, dans l'habitude d'une vie dure; & ces ſortes de forces ſe renouvellent continuellement par l'uſage même.

Auſſi-tôt qu'ils porterent leurs armes au-delà des mers, l'argent commença à devenir pour eux, ce qu'il eſt pour tous les grands empires: il devint le nerf de la guerre. Mais les forces que donnent les richeſſes ſe détruiſent par l'uſage, & elles énervent les forces qui conſtituent la vraie puiſſance. Plus un empire, qui n'eſt puiſſant que parce qu'il eſt riche, fait d'efforts pour ſe ſoutenir, plus il s'affoiblit. Il tombe néceſſairement. S'il ſe releve par intervalles, il n'a que des mouvemens convulſifs; & il retombe enfin pour ne plus ſe relever.

Rome n'auroit jamais pu conquérir ni la Grece ni l'Aſie, ſi elle avoit été réduite à ſes ſeules forces, c'eſt-à-dire, aux ſeules armées & aux ſeules flottes qu'elle pouvoit fournir à ſes fraix. Elle n'auroit pas été aſſez riche pour une pareille conquête. Mais les nations armerent pour elle les unes contre les autres, & dès-lors ce furent les diviſions des peuples & les querelles des princes, qui reculerent les bornes de ſon empire.

Lorſqu'avec les plus foibles, elle eut ſubjugué les plus puiſſans, les plus foibles ſe trouverent ſubjugués eux-mêmes. Les nations vinrent

d'elles-mêmes au devant du joug; & la grandeur de l'empire, qui paroît l'ouvrage de la politique & de la puiſſance des Romains ne fut néanmoins que l'ouvrage des diviſions qui avoient aveuglé les peuples.

En conquérant l'Italie, Rome, par ſes guerres continuelles, ſeroit devenue un déſert, ſi elle ne s'étoit pas continuellement repeuplée, en adoptant pour citoyens une partie des peuples qui ſuccomboient ſous ſes armes. C'eſt une cité, dans laquelle ſe ſont perdus les reſtes des cités conquiſes: ce fut bientôt un abîme, où ſe perdirent les richeſſes des nations: & comme elle n'a été puiſſante en citoyens que parce qu'elle a détruit les cités, elle ne fut puiſſante en richeſſes, que parce qu'elle dépouilloit les peuples.

Cependant, elle ne fut pas auſſi puiſſante qu'elle le paroît: car ſes richeſſes n'étoient pas à elle. Elles étoient à quelques citoyens qui n'étoient riches que pour eux; & qui étant puiſſans, parce qu'ils étoient riches tournerent leur puiſſance contre la république même.

Tant qu'il y eut des peuples, qui furent les alliés de Rome plutôt que ſes ſujets, la république fut puiſſante, parce que ces peuples armerent pour elle. Mais elle étoit foible lorſqu'elle avoit réduit en provinces romaines tous les pays où elle avoit porté ſes armes, parce qu'alors elle arma ſeule & à ſes fraix. Elle ne trouva pas, dans des ſujets qu'elle avoit opprimé, les mêmes reſſources qu'elle trouvoit dans des alliés. Ils avoient des intérêts contraires aux ſiens, & ceux qui ſe donnerent encore pour citoyens, ſe diviſerent eux-mêmes, & conſpirerent contr'elle.

Tel eſt le ſort d'un grand empire : il n'eſt puiſſant qu'autant qu'il eſt riche, & il n'eſt pas riche long-tems. Ses richeſſes ne ſont même jamais en proportion avec les dépenſes auxquelles il eſt forcé, parce qu'il n'eſt ſervi que par des ames mercenaires, auxquelles il donne toujours plus qu'il ne peut, & qui ne ſe croient jamais aſſez payées. Il n'eſt donc riche qu'en apparence, & il eſt pauvre en effet.

Alors il n'y a plus de patrie, plus de mœurs, plus de vertus. Le gouvernement devient un brigandage : l'avidité arme tous les citoyens, & les guerres civiles déchirent l'empire. C'eſt ainſi que la puiſſance des Romains, après avoir été le fléau des nations, devint le fléau de Rome même.

CHAPITRE II.

De l'intervalle juſqu'à la ſeconde guerre punique.

LA partie de la Sicile, qui avoit appartenu aux Carthaginois, fut gouvernée comme pays de conquête, & devint province du peuple romain. Elle paya un tribut : elle fut aſſujettie à pluſieurs impoſitions : elle n'eut plus le choix de ſes magiſtrats, enfin elle ne conſerva pas toutes ſes loix, & elle ne fut pas aſſurée de celles qu'on lui laiſſoit. Sous le titre d'alliés, qui n'étoit en effet qu'un titre, les peuples devenus ſujets de

la république, furent exposés à toutes les malversations des magistrats qui les gouvernoient. Chaque année, Rome envoyoit en Sicile un préteur, qui avoit tout à la fois le commandement des troupes & l'administration de la justice, & un questeur qui présidoit à la levée des impôts. Tel étoit le gouvernement des pays réduits en province romaine.

Depuis long-tems, théatre de guerres sanglantes, la Sicile, partagée entre les Romains & le roi de Syracuse, jouit enfin du repos. Elle fut heureuse, sans être libre & elle n'eut rien à regretter. Une liberté mal assurée, avoit été le principe de tous ses malheurs.

Carthage ne jouissoit pas de la paix qu'elle avoit acheté si chérement. Comme elle n'avoit été puissante que par ses richesses, elle se trouvoit sans forces après une longue guerre, qui avoit épuisé ses finances & ruiné son commerce. L'année même qu'elle conclut la paix, elle se vit à deux doigts de sa perte par la révolte des troupes mercenaires.

Giscon, gouverneur de Lilibée, ayant cru dangereux d'envoyer à la fois tous les mercenaires en Afrique, les fit embarquer successivement & par petites troupes, afin qu'on pût congédier les premiers avant l'arrivée des autres. Cette précaution étoit sage. Mais les Carthaginois s'imaginerent que tous les soldats étant rassemblés, ils obtiendroient plus facilement quelque diminution sur ce qui leur étoit dû. Le contraire étoit néanmoins facile à prévoir.

Les mercenaires, à peine débarqués à Carthage, commirent de si grands désordres, qu'il

fallut penſer les envoyer ailleurs. On leur donna quelque argent : on leur promit qu'on acheveroit inceſſamment de s'acquitter envers eux, & ils ſe retirerent à Sicca. Ils deſiroient de laiſſer à Carthage leurs femmes, leurs enfans & leurs effets ; c'étoit y laiſſer des ôtages. On ne le voulut pas, parce qu'on craignoit qu'ils ne cherchaſſent à ſe ménager un prétexte pour y revenir. Toute cette conduite des Carthaginois paroît fort imprudente.

A Sicca, les ſoldats, dans leur oiſiveté, ſupputoient ce qui leur étoit dû, & ils trouvoient qu'on leur devoit beaucoup de payé & plus de recompenſe encore. Cependant Hannon vint leur repréſenter que la république ne pouvoit pas leur donner tout ce qu'elle leur avoit promis, & qu'elle les prioit de lui en remettre une partie. A cette propoſition le ſoulevement fut général. Les nations, dont l'armée étoit compoſée, n'entendoient qu'une choſe, c'eſt qu'on ne leur payoit pas tout ce qu'on leur devoit. Il n'étoit pas poſſible d'entrer en explication avec elles. Ceux qui ſervoient de truchemens, ou ne ſaiſiſſoient pas ce qu'on leur diſoit, ou le rendoient mal. Le réſultat fut que les mercenaires vinrent camper à Tunis. Ils étoient au nombre de vingt mille.

Carthage, effrayée, ſe hâta de leur offrir tout ce qu'ils exigeoient, & ils s'en prévalurent. Réduite à traiter avec eux, elle leur envoya Giſcon. C'étoit de tous les généraux celui qui leur étoit le plus agréable : ils ſavoient d'ailleurs qu'il avoit blâmé la conduite qu'on tenoit avec eux.

Giſcon étoit ſur le point de tout terminer, lorſque ſes meſures furent rompues par Mathos

&

& Spendius, les chefs de la révolte. Craignant d'être punis, ſi la paix ſe faiſoit, ces deux hommes perſuaderent aux Africains, que Carthage n'attendoit, pour ſe venger d'eux, que le moment où les autres troupes ſe ſeroient retirées, & ils ſouleverent de nouveau l'armée. On ne voulut plus entendre à aucune propoſition. On pilla l'argent que Giſcon avoit apporté; & on mit dans les fers ce général & tous ceux de ſa ſuite.

Vexés par les impôts & par la dureté avec laquelle on les exigeoit, les peuples d'Afrique regarderent cette révolte comme une occaſion de recouvrer leur liberté. Ils prirent les armes. Ils envoyerent aux rebelles de l'argent, des vivres, des ſoldats, & l'armée des mercenaires, groſſie de ſoixante-dix mille Africains, aſſiégea tout à la fois Utique & Hippacra, les deux ſeules villes qui ne s'étoient pas ſoulevées. Maîtres de Tunis, Spendius & Mathos, par leur poſition, bloquoient en quelque ſorte les Carthaginois du côté des terres, & les harceloient juſqu'au pied des murs de leur ville.

Carthage ainſi reſſerrée, n'avoit ni armée, ni vaiſſeaux, ni munitions, ni alliés. On fit prendre les armes à tous ceux qui étoient en âge de les porter; & Hannon prit le commandement de l'armée. Ce général avoit eu des ſuccès en Numidie, contre des peuples qui ne ſavoient pas faire la guerre. Habile à fouler les provinces, aucun gouverneur ne ſavoit mieux les faire contribuer, & à ce titre il jouiſſoit d'une grande conſidération dans une république marchande.

Ayant tenté de faire lever le ſiege d'Utique, il eut d'abord un avantage qu'il dut à ſes éléphans, & qui auroit pu être déciſif : mais parce que les ennemis s'étoient retirés, il ſuppoſa qu'ils ne reviendroient pas, & il ſe laiſſa ſurprendre. Les mercenaires remporterent une victoire complete. Il falloit qu'il fit encore d'autres fautes, avant qu'on ouvrit les yeux ſur ſon incapacité : il en fit, & on donna le commandement à Barcas.

Carthage étoit une preſqu'ile, ſéparée du continent par des collines & par un fleuve ſur lequel il n'y avoit qu'un pont. Mathos, qui étoit maître de ce pont, gardoit encore tous les autres paſſages. Les Carthaginois, renfermés dans leur ville, n'avoient que ſoixante-dix-mille hommes de nouvelles troupes. Un général habile les ſauva.

Amilcar Barcas conſidérant que lorſque certains vens ſouffloient, le reflux des eaux dépoſoit des ſables dans l'embouchure du fleuve, & y formoit une eſpece de banc, ſaiſit un moment favorable, paſſe le fleuve au gué, marche contre Spendius, qui étoit à la tête de vingt-cinq mille hommes, & le défait. Sa démarche avoit été d'autant plus hardie, qu'après avoir paſſé le fleuve, ſon armée n'avoit de ſalut que dans la victoire.

Mathos, qui faiſoit le ſiege d'Hippone, envoya chez les Numides & chez les Africains, demander de nouveaux ſecours. Spendius, avec huit mille hommes qu'il avoit recueilli de ſa défaite, ſuivit de près les Carthaginois, évitant néanmoins de s'engager dans les plaines, où il

auroit combattu avec trop de désavantage contre un ennemi fort en cavalerie & en éléphans. Jusques-là il se conduisit avec tant d'habileté, que lorsque les troupes auxiliaires furent arrivées, Amilcar se trouva les Africains en tête, les Numides en queue & Spendius en flanc.

Sur ces entrefaites, deux mille Numides ayant passé dans le camp d'Amilcar avec Naravase qui les commandoit, Spendius, soit qu'il se crût trop foible tant que ses forces seroient séparées, soit qu'il craignit quelque nouvelle défection, réunit toutes ses troupes & perdit ses avantages. Amilcar le vainquit une seconde fois.

Le vainqueur laissa aux prisonniers le choix de se retirer ou de servir dans ses troupes. Cette générosité étoit dans le caractere d'Amilcar : mais parce qu'elle pouvoit affoiblir le parti des révoltés, Spendius & Mathos en parlerent à leurs soldats comme d'un piege qu'on tendoit pour les diviser ; & ils assurerent qu'il y avoit déjà parmi eux des traitres, qui pour s'assurer leur grace, projettoient de rendre la liberté à Giscon, & de livrer l'armée aux Carthaginois. Par ces discours, ils semerent la méfiance & l'effroi. Tout le camp fut en tumulte. Pour prévenir une trahison supposée, on prit la résolution barbare de faire périr Giscon & tous les prisonniers. On leur coupa les mains, les oreilles, on leur brisa les jambes, on les jetta vifs dans une fosse, & on jura de faire le même traitement à tous les Carthaginois dont on se saisiroit. Spendius & Mathos vouloient par ces attentats rendre tous

leurs ſoldats auſſi coupables qu'eux, & ne leur laiſſer aucune eſpérance de pardon.

Amilcar n'avoit eu que des ſuccès. On lui donna pour collegue Hannon, qu'il fallut bientôt rappeller. Cet homme ignorant, jaloux & opiniâtre, fit perdre l'occaſion de battre les ennemis. Les Carthaginois éprouverent d'autres malheurs. Ils perdirent dans une tempête tous les vaiſſeaux qui leur apportoient des vivres. Hippacra & Utique ſe jetterent dans le parti des révoltés. Les mercenaires, qui étoient en Sardaigne, tuerent leurs officiers, & ſe rendirent maîtres de l'île. Enfin Carthage fut réduite à une telle extrêmité, que Mathos & Spendius en formerent le ſiege. Peut-être cette ville auroit-elle ſuccombé, ſi Hiéron ne lui eut pas envoyé quelques ſecours. Ce roi ſage jugeoit avec raiſon, que les Romains ne le ménageroient, qu'autant qu'ils redouteroient les Carthaginois.

Sur ces entrefaites, Carthage reçut une nouvelle alarme. Elle ſe vit au moment d'une rupture avec Rome, parce qu'elle avoit traité comme ennemis des marchands qui paſſant d'Italie en Afrique, avoient apporté des vivres aux peuples révoltés. Heureuſement cette querelle n'eut pas de ſuite. Les Carthaginois ayant renvoyé les priſonniers qu'ils avoient fait en cette occaſion; les Romains qui pour cette fois ſe piquerent de généroſité, renvoyerent auſſi ceux qui leur reſtoient de la guerre de Sicile. Ils permirent à leurs marchands de porter des vivres à Carthage; ils leur défendirent d'en vendre aux rebelles; & ils ſe refuſerent aux revoltés de Sardaigne, qui les invitoient à paſſer dans cette île. Les

Carthaginois, délivrés de l'inquiétude que Rome leur avoit donné, furent plus en état de ſe défendre, & Amilcar força les mercenaires à lever le ſiege de Carthage.

Leur armée étoit de cinquante mille hommes, aguerris, déterminés & n'ayant de reſſource que dans la victoire. Mais que peut une valeur brutale contre un courage éclairé ? Amilcar, qui paroiſſoit les conduire lui-même dans les lieux où il les vouloit combattre, après avoir remporté pluſieurs avantages, les enferma & les mit dans la néceſſité de périr par la famine ou par les armes.

Ils ſe ſoutinrent dans cette poſition, tant qu'ils eſpererent que Mathos, qui étoit à Tunis viendroit à leur ſecours. Comme ils n'ignoroient pas les ſupplices qui les attendoient, ils n'oſerent d'abord penſer à faire des propoſitions de paix : mais enfin lorſque, ſans reſſources, ils ne virent plus que la mort, ils ſe ſouleverent contre leurs chefs, ménaçant de les égorger, s'ils ne les tiroient de l'état cruel où ils les avoient réduit.

Les chefs ayant obtenu un ſauf conduit, ſe rendirent dans le camp d'Amilcar ; & ils conclurent un traité par lequel ils conſentirent qu'il prendroit à ſon choix dix des rebelles, & ils obtinrent qu'il renverroit tous les autres chacun avec ſon habit. Le général carthaginois, par une mauvaiſe foi que les cruautés de ces traîtres ne juſtifioient pas, choiſit ceux qui étoient préſens, & ſe rendit par-là maître de Spendius. Les mercenaires, dans leur déſeſpoir, coururent aux armes : mais ils furent tous égorgés. Bien-

tôt après Mathos ayant eu le même ſort, toute l'Afrique ſe ſoumit.

Cette guerre a duré un peu plus de trois ans. Elle finit, lorſque Rome ſongeoit à s'emparer de la Sardaigne, quoique peu auparavant elle ſe fût refuſée aux invitations qui lui avoient été faites.

Les Carthaginois, qu'elle accuſa d'armer contr'elle, parce qu'ils armoient pour réduire les révoltés, n'éviterent une nouvelle guerre, qu'en abandonnant la Sardaigne & en payant deux cent talens. Les Romains furent alors ſans ennemis, & pour la premiere fois depuis Numa, le temple de Janus fut fermé.

Amilcar Barcas, qui ne ſe conſoloit pas de la perte de la Sicile, étoit indigné de la perfidie avec laquelle les Romains venoient de s'emparer de la Sardaigne, & il voyoit avec humiliation le nouveau tribut que ces vainqueurs avoient impoſé aux Carthaginois. Jaloux de ſe venger, il projetta de s'ouvrir par l'Eſpagne un chemin en Italie. Diviſée en une multitude de petites cités, l'Eſpagne paroiſſoit offrir des conquêtes faciles. On en pouvoit tirer de l'argent & des troupes: & elle communiquoit avec des peuples de tout tems ennemis du nom romain. Ce général y paſſa avec Aſdrubal, ſon gendre, & Annibal ſon fils. Celui-ci étoit un enfant de neuf ans qu'il ſe propoſoit de former dans l'art de vaincre & dans la haine contre Rome. Il lui donna des leçons de l'un & il lui fit jurer l'autre ſur les autels. Le fils répondit parfaitement aux vues du pere. Amilcar mourut au bout de neuf ans, après avoir ſoumis pluſieurs peuples par la né-

gociation ou par les armes. Asdrubal qui lui succéda, se conduisit avec la même sagesse, & fit de nouveaux progrès. Il bâtit Carthagène, qui, par sa situation, ses fortifications & ses ports, devint une ville des plus considérables. Il commandoit depuis huit ans, lorsqu'il fut assassiné par un Gaulois. Il laissa le commandement à Annibal.

Les Romains n'avoient pas joui long-tems de la paix. Au bout de quelques mois, des soulevemens en Sardaigne & en Corse avoient fait rouvrir le temple de Janus; & il survint ensuite d'autres guerres, qui méritent de nous arrêter. La premiere fut en Illyrie.

Agron roi d'Illyrie, & allié de Démétrius pere de Philippe, avoit eu des succès contre les Etoliens, & s'étoit rendu plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs. Il venoit de mourir, laissant la couronne à son fils Pinée, sous la tutele de Téuta, sa seconde femme, belle-mere du jeune prince. Cette princesse, qui comptoit sur ses flottes & sur la foiblesse de ses voisins, autorisa ses sujets à la piraterie, & ils firent quelques prises sur des marchands italiens. Le sénat lui en demanda satisfaction. Elle répondit que ce n'étoit pas l'usage des rois d'Illyrie de défendre la piraterie à leurs sujets; &. un des ambassadeurs lui ayant répliqué que Rome apprendroit aux rois d'Illyrie à changer leurs coutumes, elle le fit assassiner.

Pendant que la république armoit, les Illyriens firent dégât sur les côtes de la Grece, prirent Corcyre, & mirent le siege devant Dyrrachium. Mais Démétrius de Pharos, à qui

Téuta avoit donné le gouvernement de Corcyre, livra cette isle aux consuls, & leur facilita la conquête des autres isles de la mer adriatique. Ils en chasserent les Illyriens, ils firent une descente sur leurs côtes, & ils forcerent Téuta à demander la paix.

Par le traité qui fut conclu, cette princesse perdit la régence, qui fut donnée à Démétrius avec quelques places en Illyrie. On conserva la couronne à Pinée, moyennant un tribut annuel. Les Romains réserverent pour eux Corcyre, Pharos, Issa & Dyrrachium; & ils ôterent aux Illyriens le moyen d'exercer la piraterie sur les côtes de la Grece.

La république se hâta de faire part de ce traité aux Etoliens, aux Achéens, aux Corinthiens & aux Athéniens. Les Grecs se réjouirent de l'humiliation d'un ennemi commun, ne prévoyant pas que le peuple, qui les protégeoit tourneroit bientôt ses armes contr'eux. Empressés de témoigner leur reconnoissance aux Romains, les Corinthiens les admiroient aux jeux Isthmiques; & les Athéniens leur donnerent les droits de citoyen, & déclarerent qu'ils pourroient être initiés dans les grands mysteres. Telle fut la premiere alliance de Rome avec la Grece.

Amilcar étoit mort l'année qu'il termina la guerre d'Illyrie. Inquiets des progrès que ce général avoit fait en Espagne, les Romains craignoient encore ceux qu'Asdrubal pouvoit faire, & les Sagontins menacés de tomber sous la domination de Carthage, avoient recherché leur alliance, & les invitoient à prendre les armes contre les Carthaginois. La république ouvrit

une négociation avec Aſdrubal. Elle obtint de lui qu'il n'entreprendroit rien ſur Sagonte, & qu'il ne porteroit pas les armes au-delà de l'Ebre. Elle ſe trouvoit dans une conjoncture à ne pouvoir pas ſe prêter aux ſollicitations des Sagontins : car les Gaulois la menaçoient, & c'étoient de tous ces ennemis ceux qu'elle redoutoit davantage.

Défaits pluſieurs fois, les Gaulois avoient été contraints de demander la paix, trois ans avant le paſſage de Pyrrhus en Italie; & ils furent quarante-cinq ans ſans reprendre les armes. Ils n'inquiétèrent point la république, pendant les guerres qu'elle eut avec le roi d'Epire, les Carthaginois & les Illyriens. Ils parurent attendre qu'elle pût tourner toutes ſes forces contr'eux. Il faut convenir que Rome a été heureuſement ſervie par les circonſtances.

La cauſe de la guerre fut une diſtribution, que le tribun C. Flaminius fit faire au peuple de quelques terres du Picénum. Les Gaulois Sénonois, à qui on les enleva, jugerent à cette démarche, que la république projettoit de les exterminer, parce qu'en effet c'eſt ainſi qu'elle en avoit agi avec des nations qui ne ſubſiſtoient plus. Toute la Gaule ciſalpine prit l'alarme, & forma une ligue, dont les Boïens & les Inſubriens furent les chefs, & dans laquelle entrerent les Géſates, qui habitoient au-delà des Alpes, le long du Rhône. Les Boïens occupoient le pays qui eſt en deça du Pô; les Inſubriens, établis au delà, avoient Milan pour capitale.

Les livres des Sibyles augmenterent l'épouvante qui ſe répandoit parmi les Romains. On

crut y voir un oracle qui portoit que les Grecs & les Gaulois prendroient poſſeſſion de Rome. Pour en détourner l'effet, les décemvirs imaginerent d'enterrer vifs dans la place deux Gaulois, croyant que par cette barbarie l'oracle ſe trouveroit accompli.

Le ſénat fit faire dans chaque province le dénombrement des jeunes gens en âge de porter les armes ; & Polybe, qui en rapporte les réſultats, aſſure qu'alors la république pouvoit, en cas de néceſſité, armer juſqu'à ſept cent ſoixante-dix mille hommes, tant alliés que citoyens.

Il eſt difficile de révoquer en doute une choſe atteſtée par cet hiſtorien ; & peut-être, ne nous paroît-elle inconcevable, que parce que nous jugeons des tems anciens par ceux où nous vivons. Aujourd'hui *un prince qui a un million de ſujets*, dit Mr. de Monteſquieu (*), *ne peut, ſans ſe détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes. . . . Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques : car cette proportion des ſoldats au reſte du peuple, qui eſt aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aiſément comme d'un à huit.* Or, dans cette proportion ſept cent ſoixante-dix mille ſoldats ne feroient monter la population, dans toutes les provinces romaines, qu'à ſix millions cent ſoixante mille ames. Elle étoit ſans doute, plus grande : mais il faut remarquer que dans ces dénombremens on ne comprenoit pas les eſclaves, qui étoient en grand nombre dans toute l'Italie.

(*) Conſidérations ſur les cauſes de la grandeur, &c. Chap. 3.

De tant de troupes la république mit ſur pied un peu plus de deux cent mille hommes, dont quarante-trois mille cinq cent étoient citoyens romains. Le conſul C. Attilius fut obligé de paſſer en Sardaigne, où il y avoit une révolte. L. Emilius, ſon collegue, s'avança le long de la mer adriatique juſqu'à Rimini. Un préteur commanda les troupes deſtinées à la défenſe de l'Etrurie. On retint à Rome une armée prête à ſe porter par tout; & on envoya ſur la frontiere des Boïens, un corps de troupes des alliés.

Telle étoit la diſpoſition des forces de la république, lorſque les Gaulois paſſerent les Apennins ſans obſtacle, quoiqu'il ſemble qu'on eût pu leur en diſputer les paſſages. Réſolus de marcher à Rome, ils s'avancerent juſqu'à Cluſium, & ils ne retournerent ſur leurs pas que pour tomber ſur le préteur qui étoit aux environs de Féſule. Ils remporterent ſur lui une victoire complette. Cependant L. Emilius, qui venoit au ſecours de l'Etrurie, arriva pendant la nuit, & campa près des ennemis, ſans avoir eu aucun avis du combat, qui s'étoit donné la veille. Les Gaulois, ayant été avertis de ſon arrivée, ſe diſpoſerent à retourner dans leur pays, afin de mettre à couvert le butin qu'ils avoient fait.

Emilius les ſuivoit & les obſervoit, lors qu'Attilius, qui revenoit de Sardaigne, arriva près de Télamon, & ſe trouva ſur leur chemin. Des fourrageurs, qui tomberent dans ſon avant-garde, lui ayant appris ce qui ſe paſſoit, il rangea ſes troupes en bataille: & il ſe ſaiſit d'une hauteur, au-deſſous de laquelle les Gaulois devoient paſſer. Ceux-ci voyant ce poſte occupé, crurent qu'E-

milius, par une marche forcée, leur avoit coupé chemin. Emilius n'étoit pas mieux inſtruit : car s'il ſavoit que ſon collegue devoit revenir, il ne le jugeoit pas ſi près. C'eſt ainſi que ces trois armées, fort ſurpriſes de ſe rencontrer, ſe trouverent en préſence par haſard.

Les Gaulois ayant reconnu le danger de leur poſition, firent face aux deux conſuls, & combattirent avec un courage opiniâtre. Les Géſates quitterent même leurs habits, afin d'agir avec plus de liberté. Mais enfin les Romains avoient tout l'avantage ſur des ennemis, qu'ils enveloppoient de toutes parts, & dont les armes tant offenſives que défenſives, étoient bien inférieures aux leurs. Les Gaulois laiſſerent ſur la place quarante mille hommes, & dix mille furent faits priſonniers.

Cette victoire ouvrit aux Romains la Gaule ciſalpine. Ils ſe hâterent de marcher contre les Boïens, qui ſe ſoumirent ; & les légions paſſerent le Pô pour la premiere fois, ſous les conſuls C. Flaminius & P. Furius. Elles remporterent ſur l'Adda une nouvelle victoire, qu'elles dûrent encore à la nature de leurs armes. Pour peu qu'elles euſſent perdu de terrain, elles auroient été culbutées dans la riviere qu'elles avoient derriere elles. Flaminius, impatient de triompher avoit choiſi cette poſition, afin de les mettre dans la néceſſité de vaincre : imprudence d'autant plus grande, que rien ne le preſſoit d'engager une action.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans la Gaule ciſalpine, on ſoupçonnoit à Rome qu'il y avoit eu quelque défaut dans la création

des consuls, & le sénat leur avoit écrit de revenir. Mais Flaminius, qui voulut éluder ces ordres, n'ouvrit les lettres qu'après la victoire, & traita de superstition grossiere l'irrégularité qu'on croyoit voir dans son élection. Cette conduite l'eût privé du triomphe, si le peuple, dont il avoit gagné la faveur pendant son tribunat, ne le lui eût pas décerné. La confiance de ce consul fut funeste à la république.

L'année suivante, M. Claudius Marcellus termina la guerre des Gaulois par la conquête du pays des Insubriens; & toute l'Italie, jusqu'aux pieds des Alpes, fut sous la domination de la république. Il triompha, portant comme Romulus sur ses épaules, les dépouilles qu'on nommoit opimes: c'étoient celles de Viridomarus, roi des Césates, qu'il avoit tué dans le combat. Les consuls qui lui succéderent, soumirent l'Istrie, dont les peuples, pirates de profession, avoient enlevé quelques bâtimens aux Romains.

C'est vers ce temps qu'Annibal prenoit le commandement en Espagne, & on prévoyoit que les Carthaginois armeroient incessamment contre Rome. Dans cette circonstance, Demetrius de Pharos crut pouvoir secouer le joug, & la république arma contre lui. Pendant qu'elle faisoit ses préparatifs, C. Flaminius, alors censeur & toujours jaloux de se distinguer dans ses magistratures, fit un chemin qui conduisoit jusqu'à Rimini, & qu'on nomma voie Flaminia. Il construisit le cirque qui fut aussi appellé de son nom, & à l'exemple de Fabius Maximus, il renferma dans les tribus de la ville les

affranchis, qu'on avoit encore répandu dans les tribus de la campagne. L. Emilius, ſon collegue dans la cenſure, fut conſul l'année ſuivante, & termina la guerre d'Illyrie. On conſerva la couronne au jeune Pinée, qui n'avoit eu aucune part à la révolte de ſon tuteur; Démétrius ſe retira auprès de Philippe, à qui Antigone Doſon venoit de laiſſer la couronne de Macédoine. Vous voyez, Monſeigneur, que nous ſommes aux temps où Aratus gouvernoit la république d'Achaïe.

CHAPITRE III.

De la ſeconde guerre punique juſqu'à la bataille de Cannes.

TOUT peuple qui par la conſtitution de ſon gouvernement, ſe déclare à perpétuité l'ennemi de ſes voiſins, donne à ſes voiſins le droit de l'exterminer, s'ils en ont la puiſſance: car lorſqu'un pareil peuple menace tous les autres, la ſûreté, qui eſt la premiere règle des nations, ſemble faire à chacune une loi d'exterminer pour n'être pas exterminée. Dans de pareilles circonſtances, on commence la guerre, parce qu'on croit la pouvoir faire avec avantage: ſi on n'a pas des raiſons pour y être autoriſé légitimement, on s'en paſſe, on ne cherche que des prétextes, & on ſe croit juſtifié, ſi on a des ſuccès. Il ſeroit donc bien inutile d'entreprendre la juſtification des Ro-

mains ou des Carthaginois. Comme Carthage n'attendoit qu'une occaſion pour recouvrer ce qu'elle avoit perdu, Rome n'attendoit auſſi qu'une occaſion pour envahir encore : & ces deux républiques devoient être dans cet état de guerre, juſqu'à ce que l'une des deux ne fût plus. Ces diſpoſitions les préparoient à reprendre les armes. Le moment favorable parut s'offrir aux Carthaginois, & Annibal le ſaiſit. Telle fut la cauſe de la guerre.

On comptoit vingt-trois ans depuis la paix conclue par Amilcar, lors qu'Annibal aſſiégea Sagonte ; l'unique place qui lui reſtoit à conquérir, pour être maître de l'Eſpagne juſqu'à l'Ebre. Aux meſures qu'il prenoit, il étoit facile de juger qu'il ſe propoſoit de marcher en Italie, & qu'il ne vouloit pas laiſſer derriere lui une place, qui auroit ouvert l'Eſpagne aux Romains. Les Sagontins en avoient averti le ſénat. Ils étoient dans une poſition à ne pas ſe tromper ſur les deſſeins d'Annibal.

Les Romains armoient alors contre Démétrius de Pharos. Cependant il étoit bien plus eſſentiel pour eux d'arrêter les progrès des Carthaginois en Eſpagne, que de porter leurs armes dans une province dont la conquête, peu importante pour le moment, auroit pu ſe faire dans un autre tems. Si au lieu de conduire les légions en Illyrie, L. Emilius les eût conduit à Sagonte, le théatre de la guerre eût toujours été loin, & Rome n'eût pas vu Annibal à ſes portes. Mais le ſénat ſe contenta d'ouvrir une négociation avec un ennemi, contre lequel il falloit marcher. Annibal, qui méditoit la guerre depuis long-tems,

& qui avoit tout préparé pour la faire avec ſuccès, ne daigna pas donner audience aux ambaſſadeurs que Rome lui envoya ; & Carthage leur refuſa toute ſatisfaction.

Pendant que Rome perdoit du tems à négocier, Sagonte, privée de tout ſecours, ſuccomboit ſous les efforts d'Annibal. Le ſiege dura huit mois. Les habitans ſe défendirent avec un courage ſurprenant. Déterminés à périr, ils ſe refuſerent à toute capitulation ; & ceux qui ne moururent pas les armes à la main, ſe brûlerent dans leurs maiſons avec leurs femmes & leurs enfans.

Le triſte ſort de cette ville ſoumit pluſieurs peuples d'Eſpagne. Autant on redoutoit les armes des Carthaginois, autant on paroiſſoit craindre d'avoir les Romains pour alliés. Les riches dépouilles, envoyées à Carthage, firent ceſſer les contradictions qu'Annibal avoit juſques-là trouvé dans le ſénat. L'argent que ce général mit en réſerve, fournit abondamment aux avances néceſſaires pour la guerre qu'il vouloit porter en Italie ; & le butin dont il fit part aux ſoldats, l'aſſura de leur ardeur à le ſuivre par-tout où il voudroit les conduire.

Honteux de n'avoir pas ſecouru Sagonte, les Romains étoient conſternés, quand ils ſe repréſentoient Annibal à la tête des nations les plus belliqueuſes de l'Eſpagne, franchiſſant les Pyrenées, les Alpes, & groſſiſſant ſon armée des Gaulois, qui de tout tems ennemis de la république, avoient encore à venger leurs dernieres défaites. Ils envoyerent de nouveaux ambaſſadeurs en Afrique avec ordre de déclarer la guerre, aux Carthaginois, s'ils ne déſavouoient leur général.

néral. Par cette démarche inutile auprès d'un ennemi, qui armoit contr'eux, ils croyoient mettre de leur côté une apparence de juſtice.

Les ambaſſadeurs revinrent par l'Eſpagne, afin de faire alliance avec les peuples de cette province : mais on leur répondit de chercher des amis dans les pays où le déſaſtre des Sagontins ne ſeroit pas connu. Ils ne furent pas mieux accueillis dans les Gaules. Les Marſeillois étoient alors les ſeuls alliés, que les Romains euſſent au-delà des Alpes. Si les autres peuples ne s'étoient pas encore déclarés contre Rome, au moins n'avoient-ils point de raiſon pour ſe déclarer contre Carthage.

Jugeant que les Romains pourroient tenter de faire des diverſions en Eſpagne & en Afrique, Annibal pourvut à la ſûreté de ces provinces. Il confia tout le pays conquis juſqu'à l'Ebre à ſon frere Aſdrubal, auquel il laiſſa des forces ſuffiſantes, & il partit de Carthagène à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied & de douze mille chevaux. Il s'étoit inſtruit de tous les obſtacles qui pouvoient traverſer ſon entrepriſe : il connoiſſoit les diſpoſitions des différens peuples de la Gaule, & il avoit fait alliance avec quelques-uns de leurs rois.

De l'Ebre juſqu'aux Pyrenées, il livra pluſieurs combats. Il laiſſa dans ce pays Hannon. Avant d'en partir, il congédia plus de dix mille hommes qui paroiſſoient effrayés de ſon entrepriſe. Par cette conduite, il prévint une déſertion qui auroit pu être d'un dangéreux exemple ; & il s'attacha le reſte de ſes ſoldats, auxquels il laiſſoit l'eſpérance d'un congé. Quand il paſſa les Pyre-

nées, ſon armée étoit de cinquante mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, & de trente-ſept éléphans.

A la nouvelle du paſſage de l'Ebre, le conſul Tiberius Sempronius fit de grands préparatifs à Lilibée. Il ſe propoſoit de conduire les légions en Afrique, pendant que ſon collegue, P. Cornélius Scipio, s'embarqueroit pour paſſer en Eſpagne. Mais on avoit penſé trop tard à ces diverſions, & l'approche d'Annibal permettoit d'autant moins aux conſuls de quitter l'Italie, qu'alors la Gaule ciſalpine, qui s'étoit ſoulevée, venoit de battre le préteur L. Manlius, qui commandoit dans cette province. Tel étoit l'état des choſes lorſque Scipion, ayant abordé dans le voiſinage de Marſeille, apprit qu'Annibal avoit paſſé les Pyrénées. Il envoya à la découverte trois cent cavaliers, & un corps de Gaulois que les Marſeillois avoient à leur ſolde.

Les Carthaginois étoient déjà ſur les bords du Rhône, un peu au-deſſus d'Avignon. Mais une armée de barbares ſe préſentoit ſur l'autre bord. Annibal uſa de ruſe. Il détacha un corps de troupes, qui ayant remonté quelques lieues plus haut, paſſa le fleuve ſans réſiſtance, & s'avança pendant la nuit ſur les derrieres des ennemis. Dès qu'il en fut inſtruit par les ſignaux dont on étoit convenu, il tenta de paſſer le Rhône à la vue des barbares, qui ſe voyant attaqués en queue, prirent l'épouvante, & livrerent le paſſage aux Carthaginois.

Informé de l'arrivée des Romains, Annibal envoya cinq cent chevaux numides pour les reconnoître. Ce corps rencontra celui que Scipion avoit

détaché, l'attaqua & fut repouſſé avec déſavantage. Le conſul, à qui ce premier ſuccès parut d'un bon augure, ſe hâta de marcher avec toute ſon armée: mais il n'arriva à l'endroit où ſon détachement avoit rencontré les Carthaginois, que trois jours après qu'ils en étoient partis. Comme il déſeſpéroit de les atteindre, il retourna ſur ſes pas, ſe rembarqua & revint en Italie, où il ſe propoſoit d'attendre Annibal à la deſcente des Alpes. Il fit paſſer en Eſpagne ſon frere Cnéus Scipio.

On reproche aux Romains de n'avoir pas défendu les paſſages des Alpes du côté de l'Italie. Mais pouvoient-ils s'engager dans ces montagnes & laiſſer derriere eux les Boïens, & les Inſubriens qui venoient de ſe révolter. Peut-être ſeroit-on plus fondé à blâmer le parti que prit Scipion? N'auroit-il pas pu continuer de ſuivre Annibal, le harceler, ou lui couper les vivres? Allié des Marſeillois, n'avoit-il pas des reſſources pour ſubſiſter au-delà des Alpes? Ne pouvoit-il pas tirer quelque avantage des barbares qui s'étoient déclarés contre les Carthaginois? C'étoit peut-être le moyen le plus ſûr de fermer les Alpes, dont les paſſages, difficiles par eux-mêmes, l'étoient encore par la rigueur de la ſaiſon. Ce fut à travers les neiges & les glaces, qu'Annibal eut à ſe frayer un chemin: il fut même dans la néceſſité de livrer pluſieurs combats aux peuples des Alpes. Il n'employa néanmoins que quinze jours à paſſer ces montagnes; mais il ne lui reſta que douze mille Africains, huit mille Eſpagnols & ſix mille chevaux.

Lorſqu'Alexandre arma contre Darius, tout paroiſſoit lui ouvrir la conquête de l'Aſie. Il voyoit

comme préſages des ſuccès qui l'attendoient, les victoires de Thémiſtocle, de Pauſanias, de Cimon, la retraite des dix mille Grecs, & les progrès rapides d'Agéſilas. Peut-être néanmoins eût-il échoué, ſi le roi de Perſe eût ſuivi le conſeil de Memnon.

Annibal formoit une entrepriſe plus difficile que celle d'Alexandre. On n'avoit encore rien tenté qui pût en faire prévoir le ſuccès, & la premiere guerre entre Carthage & Rome étoit d'un mauvais augure pour lui. Mais avant de partir de Carthagène, il s'étoit inſtruit de la ſituation des lieux, & de la diſpoſition des peuples dans l'eſpace de quatre cent lieues qu'il avoit à traverſer. Il n'étoit point arrêté par les difficultés, parce qu'il les avoit prévues, & que par les précautions qu'il avoit pris, il pouvoit ſe flatter de les ſurmonter. Enfin il ſavoit qu'après avoir franchi les Alpes, il ſe trouveroit dans un pays, ſur lequel la domination des Romains n'étoit pas encore affurée; & que d'ailleurs les Romains qui négligeoient la diſcipline militaire, & que la proſpérité commençoit à corrompre, n'étoient plus eux-mêmes ce qu'ils avoient été pendant la premiere guerre punique. Cependant il pouvoit naître bien des obſtacles qu'il n'avoit pas été poſſible de prévoir.

Il avoit deſcendu les Alpes, & aucun peuple ne ſe déclaroit encore pour lui. Ceux qui habitoient au pied de ces montagnes, ſe refuſerent même à toutes les propoſitions qu'il leur fit; & il fut obligé de mettre le ſiege devant la principale de leurs villes. Il s'en rendit maître, & tous les Gaulois des environs ſe ſoumirent.

Ce n'étoit pas assez d'avoir répandu la terreur; Annibal avoit besoin de secours. Il lui importoit sur-tout de gagner la confiance des Insubriens & des Boïens. Il est vrai que ces peuples l'attendoient; ils l'en avoient même prévenu: mais ils n'osoient encore se déclarer ouvertement, & il n'y avoit qu'une victoire sur les Romains, qui pût les enhardir à prendre les armes.

Scipion, après avoir débarqué à Pise, s'étoit avancé dans la Gaule cisalpine, & avoit passé le Pô. Annibal en fut étonné, car la route que le consul avoit tenu, étoit longue & orageuse. La surprise de Scipion fut plus grande encore. Il ne comprenoit pas que les Carthaginois eussent franchi les Alpes, & cependant il apprenoit qu'ils avoient déjà subjugué des peuples. Cette nouvelle portée à Rome, parut peu croyable. Elle se confirma: on en fut allarmé, & on se hâta de rappeller Tibérius: il eut ordre de venir au secours de Scipion, avec les troupes qui avoient été destinées pour l'Afrique. La diversion, qu'on avoit d'abord projettée, paroissoit pourtant plus nécessaire que jamais. Pourquoi ne pas marcher tout-à-la-fois contre Carthage & contre Annibal? Les Romains n'avoient-ils plus ces armées nombreuses, dont nous avons vu le dénombrement, lors de la guerre des Gaulois?

Scipion avoit passé le Téssin. Les deux généraux, chacun à la tête de leur cavalerie, avançoient pour se reconnoître l'un & l'autre. Il falloit une victoire aux Carthaginois. La guerre, si elle tiroit en longueur, leur devenoit funeste. Les Romains devoient donc éviter d'en venir aux mains. Ils auroient dû prévoir qu'une défaite

leur enlevoit la Gaule ciſalpine, & l'armoit contr'eux. Mais ils ſe flatterent de vaincre, & ils furent défaits. Ils eurent occaſion de reconnoître combien la cavalerie carthaginoiſe étoit ſupérieure à la leur. Scipion bleſſé dangereuſement, & tombé entre les mains des ennemis, dut ſon ſalut au courage de ſon fils, qui faiſoit ſa premiere campagne, & qui devint dans cette guerre le héros de la république.

Il n'y avoit de part & d'autre que la cavalerie qui eût combattu. L'infanterie des Romains, ſupérieure à celle des ennemis, n'avoit pas eſſuyé les mêmes fatigues. Il paroît donc que la journée du Téſſin auroit pu n'être pas déciſive. Mais la bleſſure du conſul le força d'abandonner au vainqueur, tout le pays au-delà du Pô. Il ſe hâta de paſſer ce fleuve, & il étoit arrivé à Plaiſance, lorſque les Carthaginois le croyoient encore ſur le Téſſin.

Annibal avançoit avec précaution, ne s'engageant qu'à meſure que les Gaulois ſe déclaroient pour lui. Les Inſubriens & les Boïens lui livrerent tous les paſſages, lui fournirent des munitions, & groſſirent ſon armée. Ayant alors paſſé le Pô ſans obſtacle, il alla camper aſſez près des ennemis, & il leur préſenta la bataille. Mais ils ne ſortirent pas de leurs retranchemens.

La nuit ſuivante, deux mille Gaulois, qui ſervoient dans l'armée du conſul, forcerent les portes du camp, & paſſerent dans celui d'Annibal. Cette déſertion donna de l'inquiétude à Scipion. Il crut devoir s'éloigner encore, & il paſſa la Trébie. Cependant comme il ne put pas cacher ſa

retraite, une partie de son arriere-garde fut taillée en pieces.

Dans le tems qu'Annibal passoit en Italie, les Carthaginois firent une tentative sur Lilibée. Elle ne leur réussit pas. Leur flotte avoit déjà été dissipée, lorsque Tibere Sempronius arriva en Sicile. Rappellé presqu'aussi-tôt, ce consul, après avoir pourvu à la sûreté des côtes, vint par la mer adriatique à Rimini, d'où il joignit son collegue auprès de la Trébie.

Les deux armées consulaires réunies formoient environ quarante mille hommes, dont vingt mille avoient été fournis par les alliés. C'étoient des troupes de nouvelle levée, qui auroient eu besoin de s'essayer dans de petits combats, avant d'en venir à une action générale. D'ailleurs, il suffisoit aux Romains d'arrêter Annibal; car les Gaulois devoient se détacher de lui, dès qu'ils le verroient dans l'impuissance de former quelque entreprise. D'après ces raisons, Scipion vouloit ne rien précipiter. Mais parce que le tems de l'élection des nouveaux consuls approchoit, Sempronius craignit qu'un successeur ne lui enlevât une victoire, dont la maladie de son collegue lui laisseroit tout l'honneur. Ce motif l'aveugla sur toute autre considération. Il regarda le moment où il commandoit seul, comme le plus favorable pour livrer une bataille; & il résolut d'en saisir l'occasion, aussi-tôt qu'elle se présenteroit. Annibal, qui faisoit les mêmes réflexions que Scipion, se félicitoit des dispositions où il voyoit Sempronius.

Les deux armées n'étoient séparées que par la Trébie, & la facilité de passer cette riviere au gué,

donnoit souvent lieu à des escarmouches. Dans un de ces combats, Sempronius ayant eu quelque avantage sur un détachement de Numides, Annibal se hâta de rappeller ses troupes, & parut montrer de la timidité. C'étoit un piege : il vouloit augmenter la confiance du consul, afin de l'amener plus sûrement où il l'attendoit.

Les Carthaginois campoient dans une plaine, où leur cavalerie pouvoit agir avec avantage, & qui, quoique rase & découverte au premier coup d'œil, avoit néanmoins en quelques endroits des cavités couvertes de broussailles, & assez profondes pour y cacher de la cavalerie. Annibal mit en embuscade dans ces cavités son frere Magon avec deux mille hommes. Il ne s'agissoit plus que d'attirer Sempronius dans ce champ de bataille, & de l'y engager de maniere qu'au fort du combat, les troupes cachées pussent le prendre en queue.

Dès le point du jour, & lorsque les Romains étoient encore à jeun, Annibal fit passer la riviere à sa cavalerie numide, & elle s'avança jusqu'aux portes du camp ennemi. Sempronius aussi-tôt envoie sa cavalerie contre les Carthaginois : il la soutient avec ses archers : enfin il sort de ses retranchemens avec toutes ses troupes.

Les Numides, qui font d'abord leur retraite avec ordre, prennent peu-à-peu la fuite, & paroissant offrir au consul une victoire facile, ils l'entraînent au-delà de la Trébie. C'étoit au mois de décembre. Il faisoit un grand froid : les pluies de la nuit avoient grossi la riviere : il neigeoit, & un brouillard glaçant ne permettoit de voir qu'à une petite distance. Quand les Romains eurent passé la riviere, les fantassins, qui avoient

eu de l'eau juſqu'à la poitrine, ſe trouverent ſaiſis d'un froid ſi pénétrant, qu'ils pouvoient à peine porter leurs armes. Ils étoient d'autant plus foibles, qu'ils commençoient à ſouffrir de la faim. Ils avoient déja lancé la plus grande partie de leurs traits contre les Numides, & ceux qui leur reſtoient, appeſantis par l'eau dont ils étoient imbibés, ne pouvoient leur être d'aucun uſage. Cependant les Carthaginois prenoient de la nourriture, ils ſe chauffoient à de grands feux, & ils ſe frottoient le corps avec de l'huile.

Telles étoient les diſpoſitions des deux armées, lorſqu'Annibal ayant amené Sempronius où il vouloit, engagea l'action. La victoire ne fut pas long-tems à ſe déclarer. En un moment la cavalerie carthaginoiſe enfonça celle des Romains; & comme elle ſe replioit ſur les flancs de l'infanterie, les troupes qui avoient été miſes en embuſcade, chargerent en queue les légions qui combattoient au centre. Dix mille Romains cependant ſe firent jour, & ſe retirerent à Plaiſance. C'eſt à peu-près tout ce qui put échapper à l'ennemi. Les Carthaginois perdirent peu de monde dans le combat; mais les jours ſuivans, ils ſouffrirent beaucoup de la pluie, de la neige & du froid, & de tous les éléphans ils n'en ſauverent qu'un ſeul. Tous les Gaulois firent alliance avec Annibal. Ce général renvoya ſans rançon les priſonniers qu'il avoit fait ſur les alliés de la république, déclarant qu'il n'étoit venu que pour les ſouſtraire à la domination des Romains.

Sempronius écrivit à Rome qu'il avoit livré une bataille, & que ſans le mauvais tems, il auroit remporté la victoire. Quand on fut mieux inſ-

truit, on en fut plus allarmé, & on fit de nouveaux préparatifs pour la campagne ſuivante. On envoya des troupes en Sardaigne, en Sicile, à Tarente, dans tous les poſtes importans. On équipa ſoixante galeres à cinq rangs de rames, & on obtint quelques ſecours du roi de Syracuſe. Sur ces entrefaites, les nouvelles qui arriverent d'Eſpagne, donnerent lieu de juger que la diverſion de Cn. Scipion ſeroit d'un grand ſecours pour la république. Vainqueur de Hannon, il l'avoit fait priſonnier, & avoit mis ſous ſa domination ou dans ſon alliance, tous les peuples depuis les Pyrénées juſqu'à l'Ebre; & Aſdrubal n'avoit eu ſur lui d'autre avantage, que de ſurprendre quelques troupes qu'il avoit laiſſé à la garde de ſes vaiſſeaux.

Cn. Servilius & C. Flaminius avoient été déſignés conſuls. Il étoit d'uſage de prendre poſſeſſion du conſulat au Capitole. Les nouveaux conſuls s'y rendoient en cérémonie: ils prioient Jupiter d'être favorable à leurs armes, & ils faiſoient des vœux pour la proſpérité de la république. C. Flaminius, qui pendant ſon tribunat, avoit fait diſtribuer malgré le ſénat, les terres du Picénum, & qui depuis, lorſqu'il commandoit l'armée contre les Gaulois, avoit montré peu d'égard pour les ordres de ce corps, fit une choſe qui étoit ſans exemple. Dans la crainte que les ſénateurs, qu'il ſavoit être irrités contre lui, ne cherchaſſent des prétextes pour le retenir à Rome, il s'évada, lorſqu'il n'étoit encore que conſul déſigné, & ſe rendit à Rimini, où il prit poſſeſſion du conſulat. Cette démarche, qui montroit ſon mépris pour les cérémonies religieuſes,

ſcandaliſa d'autant plus, qu'on publioit alors un grand nombre de prodiges, & comme il étoit parti ſans auſpices, on avoit peine à le reconnoître pour conſul. On fit au reſte beaucoup de ſacrifices, & on ne négligea aucune des ſuperſtitions, qu'on jugeoit propres à écarter les calamités publiques.

Les Carthaginois paſſerent l'hyver dans la Gaule ciſalpine. Les Gaulois cependant ne vouloient pas que leur pays fût le théatre de la guerre. Il les falloit mener au butin. D'ailleurs il étoit eſſentiel pour Annibal d'aller en avant, & ce n'étoit pas à lui d'attendre que les Romains vinſſent l'attaquer. Il réſolut de paſſer dans l'Etrurie à l'entrée du printems.

Le chemin le plus praticable étoit celui d'Arétium. Mais dénué de fourages, ruiné par le ſéjour des armées romaines, il n'offroit que des montagnes difficiles à franchir, & une ſuite de défilés qu'occupoit le conſul C. Flaminius. A chaque pas, c'eût été des combats à livrer, & dans des lieux où la cavalerie n'eût été d'aucun uſage. Annibal ne pouvoit pas même douter, que Servilius, qui campoit à Rimini, ne marchât bientôt après lui. Auquel cas, enfermé entre deux armées, il eût manqué de ſubſiſtance, & eût péri par la famine ou par les armes. Il n'étoit donc pas poſſible de prendre cette route.

Il y avoit un autre chemin beaucoup plus court, & dans un pays abondant en vivres & en fourages. Mais après avoir paſſé des montagnes, il falloit traverſer le marais de Cluſium qu'on jugeoit ſi impraticable, que les Romains n'avoient pas pris la précaution de le garder. Ce marais néan-

moins n'étoit pas auſſi impraticable qu'il le paroiſſoit. Il avoit un fond ſolide, & Annibal ne balança pas à prendre cette route. Si elle étoit difficile, il ſe flattoit au moins qu'il n'auroit point d'ennemis à combattre. Il voyoit Servilius à Rimini, Flaminius à Arétium; & il ſavoit que le ſénat, qui avoit alors l'imprudence de vouloir diriger les opérations de la campagne, ne permettroit pas aux conſuls de prendre ſans ſon aveu, des diſpoſitions contraires aux ordres qu'il avoit donné. Il jugea donc qu'on n'imagineroit pas qu'il tentât ſérieuſement ce paſſage, que d'abord on le laiſſeroit faire, qu'enſuite les conſuls enverroient des courriers à Rome, que les ſénateurs délibéreroient, & qu'il ſeroit paſſé avant qu'on eût pris des meſures pour s'y oppoſer.

Tout arriva, comme il l'avoit prévu. Mais ſon armée ſouffrit beaucoup. Elle fut dans l'eau quatre jours & trois nuits. Les bêtes de charge reſtèrent dans les bones. Lui-même eut une fluxion qui lui fit perdre un œil: & ſes troupes étoient ſi harraſſées de fatigue, qu'elles auroient été hors d'état de ſe défendre, ſi au débouché du marais, elles euſſent rencontré l'ennemi.

Quoiqu'Annibal fût dans un pays riche & abondant, ſa poſition paroiſſoit encore bien difficile. Servilius venoit au ſecours de Flaminius. Il falloit prévenir la réunion de deux armées, dont la moindre étoit ſupérieure à celle des Carthaginois. Cependant il n'étoit pas poſſible de forcer les Romains dans le camp d'Arétium; & comme le ſénat avoit défendu à Flaminius de rien hazarder avant d'avoir été joint par ſon collègue, il étoit à préſumer que ce conſul ne ſortiroit pas de

ſes retranchemens. Mais, parce que Servilius arrivoit, Flaminius, jaloux de vaincre ſeul, n'en étoit que plus impatient de combattre.

Annibal, qui connoiſſoit les diſpoſitions de ce général, en profita. Il s'approche du camp du conſul : il s'en éloigne : il paroît tour-à-tour le braver & le craindre : il met à feu & à ſang toute la campagne. Enfin il prend tout-à-coup la route de Rome, ayant Crotone à ſa gauche & le lac Thraſymene à ſa droite, & il continue de porter le dégât par-tout où il paſſe. Alors le conſul ſe mit en marche. Rome, menacée de voir l'ennemi à ſes portes, lui parut un prétexte ſuffiſant pour ne pas attendre plus longtems ſon collegue.

Cependant Annibal avançoit. Comme il obſervoit les lieux afin de choiſir le plus propre à ſon deſſein, il arriva dans un vallon ſpacieux, que deux chaînes de montagnes bordoient dans ſa longueur. Il étoit fermé au fond par une colline eſcarpée, & on y entroit par un défilé étroit entre les montagnes & le lac de Thraſymene. Sur les deux côtés du vallon il mit une partie de ſon armée en embuſcade, & à la tête du reſte de ſes troupes, il attendit les Romains.

Flaminius, qui le ſuivoit, étant arrivé le ſoir aſſez tard, campa auprès du défilé. Le lendemain il s'y engagea, ſans avoir reconnu les lieux, & avant le jour. Mais à peine ſon armée fut entrée dans le vallon, qu'aſſaillie de toutes parts, il ne lui fut pas poſſible de ſe mettre en ordre de bataille. La déroute fut complette. Flaminius perdit la vie. Six mille hommes, qui s'étoient

retirés sur une hauteur, mirent bas les armes; & les Carthaginois firent quinze mille prisonniers. Annibal rendit la liberté aux alliés, répétant ce qu'il avoit déja dit, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre. Quelques jours après, Maharbal défit quatre mille chevaux, auxquels Servilius avoit fait prendre les devans.

Annibal traversa l'Ombrie & le Picénum. Lorsqu'il fut arrivé sur la mer adriatique dans le territoire d'Adria, il envoya à Carthage la premiere relation de ses succès. Pendant le séjour qu'il fit dans ces lieux fertiles, ses troupes se remirent de leurs fatigues, & s'enrichirent de butin. Il les conduisit ensuite, par le pays des Marucins & des Frentans, dans la Pouille; & il alla camper sous Hippone, d'où il ravagea sans obstacle toute la province. Non seulement il faisoit passer au fil de l'épée les Romains en âge de porter les armes, il ravageoit encore jusqu'aux terres des alliés. Il est vrai que cette conduite étoit en contradiction avec ce qu'il leur avoit dit, qu'il n'avoit pas pris les armes contr'eux. Mais comme aucune de leurs villes ne s'étoit encore déclarée pour lui, il vouloit, par ces dévastations, les forcer à renoncer à l'alliance d'un peuple, qui ne paroissoit plus en état de les défendre.

Quoique victorieux, Annibal, cependant n'avoit pas une seule place. Au milieu d'un pays ennemi, s'il lui étoit arrivé un échec, il étoit sans ressource. C'étoit un torrent, qui se répandoit de côté & d'autre, & qui n'avoit de lit nulle part.

Il se seroit conduit, ce me semble, avec plus de prudence, s'il se fût établi dans le nord de l'Italie; c'est-à-dire, dans le Picénum, dans l'Om-

brie, & ſur-tout, dans l'Etrurie. Ces provinces le mettoient à portée de tirer de nouveaux ſecours des Gaules & de l'Eſpagne, elles ſuffiſoient pour lui fournir toutes les ſubſiſtances néceſſaires: & en marchant à Rome, il les laiſſoit derriere lui, & il s'aſſuroit une retraite. Peut-être penſoit-il qu'à force de vaincre, il ſe rendroit maître de Rome même. Mais pouvoit-il ſuppoſer qu'on ne lui oppoſeroit jamais que des généraux tels que Sempronius & Flaminius? Et pourquoi n'a-t-il pas prévu que les Romains reconnoîtroient enfin qu'ils devoient éviter les actions générales & déciſives? Or, s'ils les évitoient, Annibal étoit perdu. J'imagine que ce général, s'il ne détruiſoit pas Rome, regardoit tout établiſſement en Italie, comme un ſuccès peu digne de ſes armes.

Depuis trente-trois ans aucun dictateur n'avoit commandé les armées. Ceux qu'il y avoit eu dans cet intervalle, avoient été créés pour tout autre objet. Après la journée de Thraſymene, on conféra la dictature à Q. Fabius Maximus, qui choiſit pour général de la cavalerie, R. Minutius Rufus. Comme on attribuoit les dernieres défaites à l'irréligion plutôt qu'à l'incapacité de Sempronius & de Flaminius, Fabius commença par remplir ſcrupuleuſement toutes les cérémonies accoutumées. Il ordonna même de nouveaux vœux, & de nouveaux ſacrifices. C'étoit une précaution néceſſaire pour rendre la confiance aux ſoldats.

Il donna ordre à Servilius de raſſembler tous les vaiſſeaux qui ſe trouvoient à Oſtie ou ailleurs, & il le chargea de veiller à la défenſe des côtes.

Quant à lui, après avoir fortifié Rome, mis des troupes dans tous les poſtes où il en falloit, & ruiné le pays par où l'ennemi pouvoit arriver, il partit à la tête de quatre légions, dont deux étoient de nouvelles levées, & il prit le chemin de la Pouille où étoit Annibal. Il ne marchoit pas avec la confiance des derniers généraux. Il ſe propoſoit de ne rien haſarder, qu'autant qu'il y ſeroit forcé; d'éviter les plaines, où la cavalerie des Carthaginois avoit tout l'avantage; d'obſerver les mouvemens des ennemis, afin de les harceler dans leurs marches, ou de leur couper les vivres; & de ſe tenir toujours à une diſtance, qui lui laiſſeroit la liberté d'engager une action ou de l'éviter. Il jugeoit avec raiſon qu'en temporiſant, il feroit échouer tous les projets d'Annibal.

Rien ne le fit jamais changer de réſolution, ni le ravage des terres, ni l'incendie des villages. Annibal, avec tous ſes artifices, ne put l'attirer en raſe campagne. Fabius occupoit toujours les hauteurs: il retenoit les ſoldats dans le camp: il ne haſardoit que de petits combats, & avec tant de précaution qu'il avoit preſque toujours l'avantage.

Après avoir ſaccagé une partie de la Pouille, les Carthaginois ſe jetterent dans le Samnium, pays fertile, où une longue paix avoit apporté l'abondance. Ils firent des incurſions ſur Bénévent: ils prirent Téléſie, place fortifiée; & ils paſſerent enſuite dans les plaines de Capoue. On leur faiſoit eſpérer que cette ville ſe déclareroit pour eux.

Les dévaſtations les ſuivoient par-tout. Cependant

pendant Minucius, général de la cavalerie, blâmoit hautement la conduite de Fabius, qu'il accuſoit de timidité ou même de lâcheté. Les ſoldats, déſeſpérés de voir le plus beau pays de l'Italie en proie à l'ennemi, demandoient le combat, & ſembloient vouloir forcer le dictateur à marcher contre les Carthaginois. Les diſcours ſéditieux, qu'on tenoit à l'armée, paſſoient à Rome, où le peuple les approuvoit; & toute la république paroiſſoit conſpirer contre un général qu'elle auroit dû regarder comme ſon ſauveur. Il étoit bien plus difficile de réſiſter à ces cris, que de ſe défendre des artifices d'Annibal. Fabius néanmoins perſiſta dans ſa premiere réſolution, quoiqu'Annibal, qui eût voulu voir tout autre général à la tête des légions, le bravât de plus en plus, & cherchât par de nouvelles dévaſtations à rendre ſa conduite toujours plus odieuſe aux Romains.

Quand il fut tems de prendre des quartiers d'hyver, Annibal voulut retourner dans la Pouille, parce que la Campanie ne pouvoit plus fournir à ſa ſubſiſtance. Mais lorſqu'il voulut repaſſer les défilés par où il étoit venu dans les plaines de Capoue, il les trouva occupés. Quatre mille hommes, que Fabius avoit détaché, s'en étoient ſaiſis, & ce général s'étoit retranché ſur une colline, qui commandoit les défilés. Les Carthaginois, campés dans la plaine, ſe virent enfermés entre les rochers de Formies, les marais de Linturne, & les Romains qui avoient derriere eux Capoue & le Samnium. Une ruſe les tira de ce mauvais pas.

Annibal choiſit, parmi les bœufs qui ſe trou-

voient dans le butin, deux mille des plus forts. Il fit attacher à leurs cornes des fagots de ſarment & d'autre bois ſec & menu; & au milieu de la nuit, pendant que les armées à la légere gagnoient les hauteurs, & ſe répandoient de côté & d'autre avec grand bruit, les pionniers pouſſerent les bœufs juſqu'au ſommet d'une montagne qui étoit entre le camp des Carthaginois & le défilé, & mirent le feu aux fagots qu'on avoit attachés aux cornes de ces animaux. Les bœufs, d'abord effrayés à la vue des feux qu'ils portoient ſur leurs têtes & bientôt après brûlés juſqu'au vif, devinrent furieux, ſe diſperſerent dans les bois, & répandirent le feu par-tout où ils paſſoient.

Les Romains, qui étoient à la garde du défilé, ne pouvoient rien comprendre à ces flammes qui paroiſſoient les envelopper. Les uns ſe croient inveſtis par l'ennemi, & prennent la fuite: les autres penſent qu'Annibal s'empare des hauteurs, & courent pour l'en chaſſer. Tous en un mot, abandonnent leur poſte, & laiſſent le paſſage libre aux Carthaginois. Fabius ne ſortit point de ſes retranchemens. Etonné de ce qu'il voyoit, il ne voulut rien haſarder pendant les ténébres de la nuit. Le jour qu'il attendoit lui apprit qu'Annibal lui avoit échappé.

En Eſpagne la guerre continuoit ſur mer & ſur terre. Cnéus ſurprit à l'embouchure de l'Ebre, la flotte ennemie. De quarante vaiſſeaux dont elle étoit compoſée, il en emmena vingt-cinq. Maître par cette victoire de la mer & des côtes, il porta le dégât juſqu'aux portes de Carthagene. Les peuples qui habitoient le long de l'Ebre, ayant alors aban-

donné le parti des Carthaginois, Asdrubal marcha contr'eux: mais il perdit deux batailles, quinze à vingt mille hommes & plusieurs places.

Dans l'espérance de réparer ces pertes, Carthage équipa soixante-dix galeres. Cette flotte, qui se montra sur les côtes d'Etrurie, ne fit rien. Elle s'en retourna, lorsqu'elle apprit que Servilius venoit au devant d'elle avec cent vingt vaisseaux. Rome, quoiqu'elle eût Annibal à ses portes, paroissoit moins épuisée que sa rivale. P. Scipion passoit alors en Espagne avec trente galeres & huit mille hommes de débarquement. Lorsqu'il eut joint son frere, les Romains pousserent leurs conquêtes au-delà de l'Ebre: ils s'avancerent jusqu'à Sagonte. & la conduite des deux Scipions engagea plusieurs peuples, auparavant alliés de Carthage, à rechercher l'alliance de Rome. Les otages qu'Asdrubal faisoit garder dans la citadelle de Sagonte, ayant été livrés à ces deux généraux, ils les rendirent aux villes qui les avoient donnés aux Carthaginois: bienfait par lequel ils assuroient leur puissance beaucoup mieux que par les armes.

Le dictateur, rappellé pour présider à quelques cérémonies de religion, avoit quitté l'armée. Avant de partir, il défendit au général de la cavalerie de combattre en son absence. Mais Minucius étoit d'autant moins disposé à lui obéir, que depuis la derniere retraite d'Annibal, on se plaignoit plus que jamais des lenteurs de Fabius.

Les Carthaginois avoient établi leur camp sous les murs de Gérunium, dans un pays abondant, où ils vouloient prendre leurs quartiers

d'hyver. Comme la saison avancée ne permettoit pas de poursuivre les avantages qu'une victoire auroit offert, Annibal ne cherchoit pas alors à livrer des combats. Il avoit pour objet de ne pas consommer ces provisions, & d'en faire de nouvelles, afin que pendant l'hyver, rien ne pût manquer à son armée. C'est pourquoi tandis qu'une partie de ses troupes conduisoit les bestiaux dans les pâturages, une autre alloit au fourage, & une troisieme restoit à la garde du camp. Il divisoit ses forces, parce qu'il y étoit forcé. Peut-être aussi présumoit-il qu'on ne l'attaqueroit pas. Minucius l'attaqua néanmoins, il marcha à la tête des légions au camp des Carthaginois, pendant que sa cavalerie & ses armées à la légere tomboient sur leurs fourrageurs, qui étoient épars dans la plaine. Trop foible pour aller au devant de l'ennemi, Annibal l'attendit derriere ses retranchemens. Il se défendit avec désavantage, il perdit beaucoup de monde, & il ne fut en état de repousser les Romains, que lorsque quatre mille fourrageurs furent revenus au camp.

Minucius se hâta d'écrire à Rome l'avantage qu'il venoit de remporter. Il l'exagera. Ceux qui blâmoient la conduite de Fabius, l'exagérerent encore, & ce petit succès parut aux yeux du peuple une grande victoire. Dans l'enthousiasme où l'on étoit du général de la cavalerie, on ne ménagea plus le dictateur. Un tribun proposa de partager également l'autorité entre l'un & l'autre, & ce décret sans exemple fut porté.

Fabius ayant rejoint l'armée, Minucius lui proposa de commander chacun alternativement.

Le dictateur lui offrit la moitié des troupes, disant que le décret du peuple le forçoit à partager le commandement, & non pas à le céder tout entier. Cette offre fut acceptée, & Minucius alla camper dans la plaine, à une petite distance de l'armée de Fabius.

Annibal s'applaudissoit de la mésintelligence qui divisoit les forces de l'ennemi, & qui paroissoit lui en livrer une partie. Il y avoit entre son camp & celui du général de la cavalerie, une petite colline, qui lui parut propre à engager une action, parce qu'elle pouvoit donner de l'avantage à celui qui l'occuperoit le premier. Mais avant de faire aucune tentative pour s'établir dans ce poste, il cacha pendant la nuit cinq cent chevaux & cinq mille fantassins dans des ravins qui coupoient la plaine; & dès la pointe du jour, lorsque l'embuscade ne pouvoit encore être éventée, il envoya ses armées à la légere se saisir de la colline.

A peine Minucius voit l'ennemi si près de lui qu'il le veut déloger. Les deux armées s'ébranlent insensiblement, & l'action devient générale. Alors les troupes qui étoient en embuscade, tombant sur les flancs & sur les derrieres des Romains, les enveloppent & les culbutent. Les légions auroient été taillées en pieces, si Fabius ne fût venu à leur secours. Il s'avança en bon ordre, & reçut l'armée vaincue sous ses drapeaux. Annibal fit sonner la retraite, ne jugeant pas à propos de hasarder un nouveau combat contre des troupes fraiches, & commandées par un homme dont il faisoit cas.

Quand à Minucius, il répara sa honte. Il se

hâta de reconduire ſon armée dans le camp du dictateur, reconnoiſſant tout ce qu'il lui devoit, renonçant à partager le commandement avec lui, & rentrant volontairement ſous les ordres de ce général. A la fin de la campagne, Fabius abdiqua, & remit l'armée à Cn. Servilius, & à M. Attilius Régulus qui avoit été ſubrogé à Flaminius.

Les deux conſuls, à l'exemple du dictateur, éviterent les actions générales. Ils obſervoient l'ennemi : ils tomboient ſur ſes détachemens : ils lui enlevoient ſes convois ; & ils ne livroient des combats, que lorſqu'ils avoient l'avantage. Par cette conduite, ils mirent la diſette dans le camp des Carthaginois. Les troupes commençoient à murmurer contre Annibal ; & pour achever ſa ruine, il ſuffiſoit de continuer ſur le même plan.

Cependant la ſage lenteur de Fabius étoit encore un objet critique. C. Terentius Varro, un de ceux qui l'avoient blâmée plus hautement, avoit fait paſſer le décret qui partagea le commandement entre le général de la cavalerie & le dictateur. Devenu par-là cher au peuple, il fut élevé au conſulat. La baſſeſſe de ſa naiſſance, qui auroit dû lui donner l'excluſion, devint un titre aux yeux de la multitude, qui accuſant les nobles patriciens ou plébéiens, de vouloir la guerre, ſe perſuada qu'elle n'en verroit la fin, que lorſqu'elle auroit donné le commandement à un homme nouveau. Elle s'applaudit d'avoir choiſi Varron, qui déclamoit contre les nobles, qui les accuſoit d'avoir fait venir Annibal en Italie, & qui promettoit de l'en chaſſer inceſſamment. A ce conſul vain & préſomptueux, le fé-

nat fit donner pour collegue L. Emilius; qui avoit commandé en Illyrie contre Démétrius de Pharos. C'étoit un capitaine ſage & expérimenté.

Après l'élection des conſuls, on procéda à celle des quatre préteurs. Deux reſterent à Rome ſuivant l'uſage. Des deux autres, M. Claudius Marcellus fut envoyé en Sicile, & L. Poſthumius Albinus dans la Gaule ciſalpine. Le ſénat fit paſſer en Eſpagne toutes les munitions, dont les deux Scipions pouvoient avoir beſoin; & pendant que les nouveaux conſuls faiſoient à Rome tous les préparatifs pour la nouvelle campagne, Cn. Servilius & M. Régulus continuerent de commander en qualité de proconſuls, avec défenſe expreſſe d'engager une action générale.

Sur ces entrefaites, Annibal ſe ſaiſit de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient leurs munitions, & d'où ils tiroient leurs convois. Dans cette poſition, il commandoit ſur toute la Pouille, & il rendoit l'abondance à ſon armée. Il n'étoit plus poſſible aux proconſuls d'approcher des Carthaginois, ſans ſe mettre dans la néceſſité de combattre. Tout le pays étoit ruiné; & les alliés, en ſuſpens, attendoient à quoi on ſe détermineroit. Dans cet état des choſes, le ſénat jugea qu'il falloit enfin marcher à l'ennemi.

Les Romains levoient d'ordinaire quatre légions, chacune de quatre mille hommes de pied & de deux cent chevaux. Les alliés fourniſſoient le même nombre de fantaſſins & le double de cavalerie. Ces troupes ſe partageoient également entre les deux conſuls, & il arrivoit

rarement que les deux armées consulaires marchassent ensemble pour la même expédition. Dans cette occasion non-seulement, on les réunit, on fit encore les légions de cinq mille hommes de pied & de trois cent chevaux. Au lieu de quatre, on en leva huit, & on augmenta, dans la même proportion, le nombre des troupes fournies par les alliés. Ainsi, l'armée des Romains étoit de quatre-vingt mille hommes de pied & d'environ sept mille chevaux. Annibal, dont l'armée étoit à-peu-près la moitié moins forte, avoit en infanterie quarante mille hommes, & en cavalerie dix mille.

Emilius vint camper sur l'Aufide, dans une plaine toute découverte, à six milles environ des Carthaginois. Il ne vouloit pas néanmoins en venir encore aux mains: Il se proposoit d'attirer l'ennemi dans un terrain, où l'infanterie eût la plus grande part à l'action.

Le lendemain, Varron, c'étoit son tour de commander, s'approcha des ennemis, malgré toutes les représentations de son collegue. Annibal vint au-devant de lui avec sa cavalerie & ses armées à la légere. Les Romains soutinrent le choc. Ils eurent même ce jour-là tout l'avantage, soit qu'Annibal eût mal pris ses mesures, soit qu'il eût dessein d'augmenter la confiance de Varron.

Le jour suivant, Emilius ne pouvant se retirer sans danger, fit passer l'Aufide à un tiers de son armée, & forma deux camps, séparés par le fleuve. Cette position le mettoit en état de soutenir ses fourrageurs, & d'incommoder beaucoup ceux des Carthaginois.

Annibal, dans la ſituation où il ſe trouvoit, ne pouvoit rien entreprendre ſur les Romains. Cependant il avoit de la peine à ſubſiſter, & il en auroit eu également à faire une retraite. Il ne lui reſtoit pour reſſources que les fautes de l'ennemi. Il préſenta la bataille : Emilius ne l'accepta pas. Heureuſement pour lui, la prudence de ce conſul ne lui faiſoit perdre qu'un jour.

Le lendemain ; Varron fit paſſer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, & rangea ſon armée en bataille. Il appuya ſa droite ſur le fleuve ; & quoique la plaine lui permît de s'étendre pour déborder les aîles des ennemis, il préféra de donner plus de profondeur à ſes lignes.

Annibal paſſe auſſi l'Aufide. Ses ſoldats n'étoient pas ſans inquiétude à la vue de la grande armée qu'ils alloient combattre. Quelle armée, diſoit Giſcon, on ne la peut conſidérer ſans étonnement ! cela eſt vrai, répondit Annibal : mais une choſe encore plus étonnante, & que tu ne remarques pas, c'eſt que dans toute cette multitude, il n'y a pas un ſeul homme qui ſe nomme Giſcon, comme toi. Cette plaiſanterie paſſa de bouche en bouche, & diſſipa la frayeur des ſoldats.

Après avoir rangé toutes ſes troupes ſur une même ligne, Annibal marche à l'ennemi à la tête de l'infanterie eſpagnole & gauloiſe, qui occupoit le centre, & qui doublant le pas, ſe détachoit des aîles, & préſentoit aux Romains le convexe d'un croiſſant. Il y avoit deux raiſons dans ce mouvement : l'une de tendre un piege à l'ennemi ; l'autre d'éviter que le combat fût général dès le premier choc. Dans la crainte que ſon armée, la moitié plus foible, ne pût pas ſoutenir le poids

des Romains, Annibal vouloit attirer au centre l'effort des combattans. Ce fut auſſi par-là que l'action commença.

Les Eſpagnols & les Gaulois tiennent d'abord ferme. Bientôt ils cédent, ſe replient, reculent au-delà de l'alignement de leurs aîles, & préſentent à l'ennemi le concave d'un croiſſant. Si Varron au lieu de vouloir charger ces troupes qui reculoient, eût engagé le combat aux deux aîles, & arrêté ſon centre ſur l'alignement des ſiennes, la ruſe d'Annibal tournoit contre lui-même. Mais, au contraire, pendant que ſon centre s'engage, il jette de nouvelles troupes dans le piege qu'on lui tend, & il y pouſſe inſenſiblement toute ſon infanterie. Alors les Africains, dont Annibal avoit formé ſes deux ailes, ſe réplient, l'aile droite à gauche, l'aile gauche à droite; & l'infanterie romaine, attaquée par les flancs, s'embarraſſe d'autant plus qu'elle eſt plus nombreuſe, & qui lui reſte moins de terrain pour ſe former.

Cependant la cavalerie des Romains eſt miſe en déroute. Tandis que les Numides la pourſuivent, la cavalerie eſpagnole & gauloiſe prend en queue les légions, & les taille en pieces. Emilius & les deux proconſuls périrent. Soixante-dix mille Romains ou alliés reſterent ſur la place. Dix mille furent faits priſonniers, & Varron s'enfuit à Vénuſe.

Sur le premier bruit de cette défaite, le ſénat s'aſſembla. On n'avoit encore aucune connoiſſance des détails de la bataille. On ne ſavoit ce qu'étoient devenus, ni l'armée ni les généraux. On ignoroit où étoit le reſte des troupes, on ignoroit même

s'il en reſtoit : & on étoit inquiet des projets d'Annibal. On envoya ſur la voie Appia & ſur la voie latine pour interroger ceux que la fuite auroit ſauvés. La conſternation fut ſi grande, que dans la crainte que les citoyens n'abandonnaſſent la ville, on mit des corps de garde aux portes, afin que perſonne ne ſortit ſans permiſſion.

Si ſans perdre de tems, les Carthaginois s'étoient approchés de Rome, peut-être s'en ſeroient-ils rendus maîtres. Il eſt vrai qu'ils n'avoient pas aſſez de troupes pour en faire la circonvallation, & qu'ils manquoient de machines pour former un ſiege : mais il ne s'agit ni de circonvallation ni de ſiege, quand une ville eſt attaquée ſans l'avoir prévu, qu'elle n'a ni armes ni ſoldats : & que ſes citoyens conſternés ſongent plutôt à l'abandonner qu'à la défendre. C'eſt un coup de main qui peut ne pas réuſſir, mais qu'il eſt ſage de tenter. Maharbal, qui commandoit la cavalerie, demandoit l'ordre pour marcher à Rome. Annibal lui répondit que cette entrepriſe méritoit d'être méditée : cependant s'il la méditoit, elle devenoit impoſſible. *Tu ſais vaincre*, repliqua Maharbal ; *mais tu ne ſais pas profiter de la victoire.* Le ſiege de Rome étoit d'ailleurs une entrepriſe, qui devoit attirer les peuples dans l'alliance d'Annibal. (*).

Dès que Rome avoit eu le tems de ſe reconnoître, elle étoit ſauvée. Elle ſentoit renaître ſes forces, à meſure que la conſternation ſe diſſipoit. Une fois raſſurée, elle avoit des défenſeurs, tant

(*) Voyez les *Obſervations ſur les Romains*, liv. 5.

qu'il lui reſtoit des citoyens. Les alliés fournirent des ſecours. Les particuliers porterent à l'envi leur argent au tréſor public. On leva quatre légions pour les rendre completes, on fit prendre les armes à des citoyens qui n'avoient pas l'âge preſcrit par les loix. On enrôla huit mille eſclaves. On tira des priſons ceux qu'on y retenoit pour crimes ou pour dettes, & on en fit un corps de ſix mille hommes. Enfin les trophées qui ſe conſervoient dans les temples & dans les portiques, fournirent des armes qu'on avoit pris ſur les ennemis & principalement ſur les Gaulois. Elles étoient vieilles & mauvaiſes; mais c'étoient des citoyens qui les devoient manier. On comptoit encore ſur les troupes des deux préteurs, lorſqu'on apprit que L. Poſthumius étoit tombé dans une embuſcade, & que ſon armée avoit été taillée en piéces.

Les Romains ne négligerent pas les précautions, que la ſuperſtition leur inſpiroit. Les décemvirs eurent ordre de conſulter les livres des Sibilles. Q. Fabius Pictor fut envoyé à Delphes, pour demander au dieu quelle ſeroit la fin des maux de la république: & on enfouit tout vivans un Gaulois & une Gauloiſe, un Grec & une Grecque.

Quoique la république eût beſoin de ſoldats, elle refuſa de racheter ſept à huit mille priſonniers, qu'Annibal offroit pour une rançon modique. Dans la néceſſité de vaincre ou de tomber en ſervitude; les Romains n'avoient de ſalut que dans la victoire; & par cette raiſon, leur courage croiſſoit dans les dangers. Ils auroient ſans doute, combattu avec moins de valeur, ſi en devenant

priſonniers de guerre, ils avoient pu eſpérer de redevenir citoyens. Voilà pourquoi, obſerve Polybe, Annibal offroit de rendre les priſonniers qu'il avoit fait, & c'eſt pourquoi auſſi le ſénat refuſoit de les racheter.

Lorſqu'on ſut que Varron arrivoit à Rome, tous les ordres allerent au devant de lui, & on lui rendit de ſolemnelles actions de graces pour n'avoir pas déſeſpéré du ſalut de la république. Par cette réception, à laquelle on ne s'attend pas, le ſénat donna une grande preuve de ſageſſe. Rien n'étoit plus capable de diminuer aux yeux de la multitude les dangers dont elle ſe croyoit menacée. On auroit renouvellé la conſternation, ſi au lieu de rendre des honneurs au conſul, on l'avoit traité avec le mépris qu'il méritoit.

CHAPITRE IV.

Juſqu'à la fin de la ſeconde guerre punique.

LA bataille de Cannes, qui paroiſſoit comme le préſage de la ruine des Romains, entraîna la défection de pluſieurs villes. Pour achever la révolution qui ſe préparoit, il auroit fallu que les Carthaginois ſe fuſſent hâtés de porter leurs principales forces en Italie. Mais Annibal avoit à Carthage des ennemis, qui ne négligerent rien pour l'arrêter au milieu de ſes ſuccès. Lorſqu'ils n'étoient pas aſſez puiſſans pour empêcher qu'on ne

lui accordât les ſecours dont il avoit beſoin, ils l'étoient aſſez au moins pour les rendre inutiles par les retardemens qu'ils faiſoient naître.

De la Pouille, il paſſa dans le Samnium & dans la Campanie. Il fit des tentatives inutiles pour ſe rendre maître de Naples & de Nole. Il fut même repouſſé avec perte de devant cette derniere place, dans laquelle Marcellus alors préteur, s'étoit renfermé. Les Campaniens ayant cherché ſon alliance, il prit ſes quartiers d'hyver à Capoue.

En Eſpagne, les deux Scipions continuoient d'avoir des avantages. Ils remporterent une victoire complette ſur Aſdrubal, lorſqu'il ſe propoſoit de paſſer en Italie. Les Eſpagnols, qui faiſoient la principale force de l'armée des Carthaginois, prirent la fuite dès le premier choc, parce qu'ils ne vouloient pas être traînés hors de l'Eſpagne.

L. Poſthumius avoit péri dans la Gaule ciſalpine, lorſqu'il venoit d'être déſigné conſul avec Tib. Sempronius Gracchus. On lui ſubſtitua M. Marcellus, & Rome eut pour la premiere fois deux conſuls plébéiens. Les patriciens qui n'avoient pas pû empêcher cette élection, la firent déclarer vicieuſe par les augures, & on ſubrogea Q. Fabius Maximus à Marcellus. Celui-ci néanmoins ſervit en qualité de proconſul.

Les nations avoient alors les yeux ouverts ſur l'Italie. Elles conſidéroient avec curioſité l'orage, qui devoit tôt ou tard fondre ſur elles. Elles ne prévoyoient pas qu'elles auroient tout à craindre de celui des deux peuples qui ſeroit vainqueur. C'eſt pourtant ce qu'Agéſilaüs de Naupacte ne ceſſoit de repréſenter aux Grecs & au roi de Ma-

cédoine. Mais il les invitoit inutilement à oublier leurs querelles.

C'eſt dans cette circonſtance, que Philippe, mal conſeillé, fit alliance avec Annibal, & aliéna les Grecs. Rome ne parut pas craindre ce nouvel ennemi. Elle équipa contre lui une flotte de cinquante vaiſſeaux, & menaça de porter la guerre en Macédoine, s'il tentoit de paſſer en Italie. Elle avoit une autre flotte, qu'elle oppoſoit aux Carthaginois, une armée en Sicile, une en Sardaigne, une dans le Picénum, celle des deux Scipions en Eſpagne, & trois contre Annibal, c'eſt-à-dire, les deux armées conſulaires, & celle du proconſul Marcellus. On admire les reſſources de cette république, quand on ne conſidere pas ce qu'elles coûtoient.

Carthage n'en avoit pas de pareilles. C'eſt qu'elle ne pouvoit faire la guerre qu'avec de l'argent, & l'argent lui manquoit, parce que ſon commerce étoit ruiné. Elle leva néanmoins de nouvelles troupes, qu'elle vouloit envoyer en Italie, & dont elle changea la deſtination, lorſqu'elle eut appris la défaite d'Aſdrubal. Enſuite elle crut avoir trouvé l'occaſion de recouvrer la Sardaigne, qui venoit de ſe ſoulever contre les Romains. Mais en voulant pourſuivre à la fois toutes ces entrepriſes, elle éprouva des revers par-tout. En Eſpagne, les Scipions gagnerent encore deux batailles, qui engagerent tous les peuples à rechercher l'alliance des Romains: en Sardaigne, L. Manlius Torquatus remporta une victoire, qui ſoumit toute l'isle, & en Italie, Marcellus vainquit Annibal devant Nole.

Hiéron mourut cette année, après avoir régné

cinquante-quatre ans. Son regne long, paiſible & floriſſant tient peu de place dans l'hiſtoire. Tandis qu'elle aime à s'appeſantir ſur les déſaſtres des nations, elle parle à peine du bonheur d'un peuple bien gouverné; comme ſi les déſaſtres étoient une choſe extraordinaire, & le bonheur une choſe commune.

Hiéron rendit ſes ſujets heureux, & répandit ſes bienfaits au dehors. Quoique ſes états fuſſent peu conſidérables, de grandes puiſſances eurent beſoin de ſon ſecours, & il n'eut jamais beſoin du leur. Voilà les reſſources qu'il faudroit admirer.

Généreux envers les Carthaginois lors de la guerre des mercenaires, il ne le fut pas moins envers les Romains après la bataille de Traſymene. Il fit débarquer au port d'Oſtie des proviſions d'orge & de bled: il offrit d'en envoyer encore dans tel lieu qu'on lui déſigneroit; & il joignit à ce don une victoire d'or, peſant trois cent vingt livres, & un corps d'archers & de frondeurs.

Un tremblement de terre ayant cauſé de grands dommages dans l'isle de Rhodes, Hiéron envoya cent talens aux Rhodiens; & il fit élever dans une de leurs places deux ſtatues, qui repréſentoient le peuple de Syracuſe couronnant celui de Rhodes, comme s'il eût voulu marquer qu'un peuple ne pouvoit avoir pour bienfaiteur qu'un autre peuple.

Enfin, dans une famine qui déſoloit l'Egypte, il fit préſent à Ptolémée Philadelphe de pluſieurs vaiſſeaux chargés de toutes ſortes de proviſions, & entr'autres d'une galere qu'on avoit été un an

à

à conſtruire, & qui étoit le plus grand & le plus beau bâtiment qu'on eût encore vu.

Quoiqu'en paix, ſes arſenaux étoient remplis d'armes de toute eſpece, & ſa marine faiſoit reſpecter ſes vaiſſeaux marchands.

Il rapportoit tout à l'utilité. Ce fut par ſes conſeils, qu'Archimede, ſon parent & ſon ami, appliqua la géométrie aux méchaniques; & ce grand géometre fit conſtruire des machines étonnantes par leur ſimplicité & par leurs effets.

Hiéron a écrit ſur l'agriculture. On peut juger par-là combien il l'encourageoit. Ses ouvrages ne ſont pas venus juſqu'à nous.

Il laiſſa la couronne à Hiéronyme ſon petit-fils. Il avoit nommé un conſeil de régence, & pris des meſures pour aſſurer la tranquillité des Syracuſains. Ses diſpoſitions ne furent pas reſpectées. Andranodore, un des tuteurs, comptant gouverner lui-même, déclara que le prince, qui avoit à peine quinze ans, étoit en âge de gouverner, & il écarta tous les autres tuteurs. Dans le cours d'un long regne, Hiéron n'avoit point vu de ſédition: Hiéronyme fut aſſaſſiné, l'année même qu'il monta ſur le trône. Les conjurés vouloient rétablir le gouvernement républicain; une faction livra Syracuſe aux Carthaginois.

Q. Fabius & M. Marcellus étoient alors conſuls. C'eſt ſous leur conſulat que Philippe, roi de Macédoine, arma contre les Romains. Ils ſe montra ſur les côtes d'Epire, prit Orique qui étoit ſans défenſe, remonta le fleuve Aoüs, mit le ſiege devant Apollonie, le leva honteuſement; & lorſque le préteur M. Valérius parut à l'em-

bouchure de ce fleuve ; il brûla ſes vaiſſeaux, & ſe retira par terre en Macédoine. Quelque tems après, les Etoliens & Attalus, roi de Pergame, devenus alliés des Romains, lui déclarerent la guerre. Il eut alors trop d'ennemis pour penſer à l'Italie.

Le conſulat de Fabius & de Marcellus eſt l'époque de la décadence d'Annibal. Ce n'eſt pas, quoiqu'en diſe Tite-Live, que les délices de Capoue euſſent amolli les ſoldats, & perdu la diſcipline, puiſqu'Annibal ſe maintint encore en Italie pendant treize à quatorze ans, qu'il prit des villes, qu'il remporta des victoires, & que lorſqu'il eut des revers, ſes troupes toujours fideles, s'expoſerent ſans murmure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut jamais, dit Polybe, de ſédition dans ſon armée.

La vraie raiſon de ſa décadence, c'eſt que Rome faiſoit tous les jours de plus grands efforts. Elle leva cette année juſqu'à dix-huit légions. Elle employa ſes meilleurs généraux ; & il s'en étoit formé de bons. Annibal, au contraire, étoit ſans reſſources, parce qu'il ne recevoit preſque aucun ſecours de Carthage ; & cependant ſon armée ſe trouvoit réduite à vingt-ſix mille hommes de pied, & à neuf mille chevaux. Avec ſi peu de forces, il étoit difficile de gagner la confiance des peuples d'Italie. Il falloit pourtant contenir ceux qui s'étoient déclarés pour lui conſerver ſes conquêtes, en faire de nouvelles, & tenir la campagne contre pluſieurs armées qui ſe renouvelloient tous les ans.

Je n'entrerai pas déſormais dans le détail des expéditions qui ont été faites de part & d'autre.

Je me bornerai aux réſultats, & je parlerai ſeulement des principales entrepriſes. La premiere qui s'offre, eſt le ſiege de Syracuſe par Marcellus.

Parfaitement bien fortifiée, Syracuſe ſe défendit, ſur-tout par les machines d'Archimede. Ce géometre déconcerta les aſſiégeans, qu'il écartoit des murs, & dont il ruinoit tous les ouvrages. Après huit mois, Marcellus ſe vit réduit à changer le ſiege en blocus. Il fut trois ans devant cette place, & il déſeſpéroit de s'en rendre maître, lorſqu'il s'établit dans un quartier par ſurpriſe, & que la trahiſon lui livra les autres. Archimede fut tué par un ſoldat.

En Eſpagne, les Scipions avoient de nouveaux ſuccès. Ils firent alliance avec Syphax, roi de Numidie, qui prit les armes contre les Carthaginois. Mais Géla, roi d'une autre partie de la Numidie, envoya au ſecours de cette république une armée ſous les ordres de Maſſiniſſa ſon fils, prince qui devint célebre.

En Italie, la guerre ſe faiſoit avec moins de vivacité qu'ailleurs, parce qu'Annibal étoit trop foible pour former de grandes entrepriſes. Il ſe rendoit maître des places par les intelligences qu'il ſe ménageoit, plutôt que par ſes armes : c'eſt ainſi qu'il le devint de Tarente. Les Romains hâterent eux-mêmes la défection de cette ville, parce que les otages qu'elle leur avoit donné, ayant voulu s'enfuir, ils les battirent de verges & les précipiterent du haut de la roche tarpéienne. Ils conſerverent néanmoins la citadelle.

Tarente, ſans la citadelle, étoit une conquête peu importante, & un foible dédommagement de la perte de Syracuſe, que Marcellus prit cette

année. Cependant Annibal se voyoit encore menacé de perdre, Capoue, que les Romains assiégeoient. Il vint au secours de cette place : il livra plusieurs combats : il marcha contre Rome, dans l'espérance de faire une diversion. Rien ne lui réussit. Capoue se rendit l'année suivante. Les Romains firent trancher la tête aux principaux habitans. Ils vendirent ou dispersèrent les autres, & ils crurent avoir usé de clémence parce qu'ils ne rasèrent pas les murs de cette ville, qu'il étoit de leur intérêt de conserver.

Pendant que Rome reprenoit la supériorité en Italie, elle éprouvoit des revers en Espagne, où Massiniſſa, vainqueur de Syphax avoit conduit ses Numides. Cnéus & Publius ayant divisé leurs forces pour attaquer à la fois deux armées des Carthaginois, furent défaits, périrent l'un & l'autre & l'Espagne paroissoit perdue pour les Romains.

Cependant L. Marcius, simple chevalier, rassemble les soldats que la fuite avoit dispersé, & les conduit dans le camp de T. Fontéius, lieutenant de P. Scipion. Il venoit d'être choisi pour les commander, lorsque les Carthaginois s'avancerent avec le désordre que donne la confiance, ne présumant pas de trouver de la résistance dans les débris de deux armées, dont les chefs avoient été tués. Mais, assaillis tout-à-coup, ils furent mis en déroute. Rentrés dans leur camp, ils ne prévirent pas devoir être attaqués; & cette sécurité acheva de les perdre. Marcius, qui les surprit pendant la nuit, en fit un si grand carnage, qu'ils laissèrent sur la place plus de trente mille hommes. Le sénat cependant reconnut mal ce service, parce

que ce capitaine prit dans ſes lettres le titre de propréteur. D'ailleurs, il jugeoit d'une dangereuſe conſéquence, que les armées nommaſſent elles-mêmes leurs généraux.

La priſe de Capoue fut ſuivie du triomphe de Marcellus. Le peuple vit avec curioſité ces machines de guerre qui avoient effrayé les légions; & ce qui ne fut pas moins nouveau pour lui, ce triomphe offrit à ſes yeux les vaſes, les tableaux, les ſtatues, tout le luxe en un mot, d'une ville opulente qui cultivoit les arts. De tant de richeſſes, le général qui les étaloit, ne conſerva rien pour lui: il les depoſa dans les temples, d'où elles furent dans la ſuite enlevées. On a regardé ce triomphe comme l'époque du goût des Romains pour les arts des Grecs, & on a reproché à Marcellus de leur avoir le premier, fait connoître ces ſuperfluités. Il eſt vrai qu'il n'auroit fallu montrer à ce peuple guerrier que des trophées d'armes: mais il eût fallu auſſi que les peuples qu'il ſubjuguoit, n'euſſent jamais été que ſoldats comme lui.

L'année ſuivante, le conſul M. Valérius Lévinus prit Agrigente ſur les Carthaginois, & toute la Sicile paſſa ſous la domination des Romains. Mais le principal théatre de la guerre étoit alors en Eſpagne; où P. Scipion commandoit en qualité de proconſul.

Scipion, qui avoit donné des preuves de ſon courage au combat du Téſin, avoit une pénétration, un jugement ſûr, une grande activité & une ame ſenſible & généreuſe. Hardi dans ſes projets, prompt dans l'exécution, il ſe diſtinguoit ſur-tout, par ſa prudence: elle étoit telle, qu'elle

le faiſoit paſſer pour un homme inſpiré des dieux. Il laiſſoit ſubſiſter cette erreur, qui pouvoit contribuer à ſes ſuccès.

On ne prévoyoit pas que Scipion ouvriroit la campagne par le ſiege de Carthagène. Les Carthaginois étoient maîtres de tout le pays au-delà de l'Ebre : ils le défendoient avec trois armées victorieuſes, & à peine avoit-il lui-même trente mille hommes. D'ailleurs Carthagene étoit fort bien fortifiée. C'étoit la place d'armes des Carthaginois. Elle avoit un port aſſez ſpacieux pour recevoir une armée navale, & on y arrivoit facilement d'Afrique.

Scipion conſidérant que moins une entrepriſe eſt prévue, moins l'ennemi la prévient, jugea que la priſe de Carthagene n'étoit pas impoſſible, & auſſi-tôt qu'il fut arrivé à Tarragone, où il prit ſes quartiers d'hyver, il s'informa de l'état des choſes, de la poſition des lieux, de la force des armées, & des diſpoſitions des alliés de Carthage. Il apprit que les Carthaginois appeſantiſſoient le joug depuis leurs dernieres victoires; que les peuples n'attendoient que l'occaſion pour ſe ſoulever; que la meſintelligence diviſoit les généraux; qu'ils campoient à une grande diſtance les uns des autres; & que le plus près de Carthagene en étoit au moins à dix journées.

Cette ville, ſituée au fond d'un golfe, ſur une montagne qui forme une preſqu'isle, eſt défendue à l'orient & au midi par la mer, au couchant par un étang, & il ne reſte au nord qu'une langue de terre qui la joint au continent. Elle étoit fort peuplée: mais les Carthaginois n'y entretenoient que mille hommes de troupes, tant ils

étoient éloignés de prévoir qu'elle put être assiégée. Enfin, l'étang qui la baignoit, sujet à un reflux sensible, devenoit guéable, lorsque la marée se retiroit: circonstance dont Scipion sût tirer avantage.

Instruit de toutes ces choses, il marcha, conduisant lui-même ses troupes de terre: & ayant donné le commandement de la flotte à C. Lélius, à qui seul il avoit confié son projet. Il arriva le septieme jour, lorsque sa flotte entroit dans le port. L'importance de son entreprise, les raisons qui la lui faisoient tenter, les récompenses qu'il promettoit, auroient suffi pour donner de la confiance aux soldats: il ajouta que Neptune lui avoit promis son secours.

Le lendemain matin, ayant commandé deux mille soldats & des échelles, il donna le signal de l'assaut. Les Carthaginois, qui firent une sortie, furent repoussés, & les soldats appliquerent leurs échelles contre les murs. Mais comme elles étoient d'autant plus foibles qu'il avoit fallu les faire fort longues, la plupart se brisoient sous le poids des soldats qui montoient à la fois; & si quelques-uns parvenoient jusqu'au haut, les assiégés les repoussoient facilement, & les précipitoient. Scipion fit sonner la retraite.

Il se prépare à donner un nouvel assaut le même jour. Il commande des troupes fraiches pour escalader les murs du côté de l'isthme, & place sur le bord de l'étang cinq cent soldats, auxquels il donne des échelles. Les assiégés qui venoient de repousser l'ennemi, se flattoient de traîner le siege en longueur, lorsqu'ils se virent tout-à-coup assaillis de nouveau. Ils accourent pour dé-

fendre les murs du côté de l'iſthme, & ils négligent le côté de l'étang, qu'ils croioient ſuffiſamment défendu. Cependant la marée ſe retire: les ſoldats qui voient les eaux s'écouler, ne doutent pas que Neptune ne vienne à leur ſecours : ils paſſent, ils eſcaladent les murs ſans obſtacle, & ſe rendent maîtres de la place.

Scipion trouva dans Carthagene les otages que les Carthaginois avoient exigé de leurs alliés: il les renvoya chez eux avec des préſens. Il rendit la liberté à un grand nombre de priſonniers, il la fit eſpérer à tous; & il eut ſoin ſur-tout que les femmes fuſſent reſpectées. Il y avoit parmi elles une jeune perſonne d'une rare beauté qui avoit été promiſe à Allucius, prince des Celtibériens: les ſoldats l'ayant amenée à Scipion, il ſe hâta de faire venir Allucius & les parens, & il la leur remit. Avec ces procédés, il s'attacha les anciens alliés, & il en acquit de nouveaux.

Il falloit une victoire aux Carthaginois pour arrêter les progrès de Scipion. Aſdrubal la tenta, après avoir tout diſpoſé pour paſſer en Italie, ſi la fortune lui étoit contraire. Ce dernier parti fut la ſeule reſſource. Alors Marcellus ſuivoit de près Annibal, pendant que Fabius aſſiégeoit Tarente. Il livra trois combats dans trois jours conſécutifs. Le premier fut douteux. Dans le ſecond, Annibal eut l'avantage, dans le troiſieme il fut défait. Bientôt après un corps de Brutiens qui faiſoit partie de la garniſon de Tarente, livra cette ville au conſul Fabius.

Cependant ſi Aſdrubal pénétroit en Italie, Annibal ſe flattoit encore de rétablir ſes affaires, parce que les Romains étoient dans le plus grand

épuiſement. En effet, dans l'eſpace de dix ans, Rome avoit perdu la moitié de ſes citoyens (*). Les pertes des alliés n'étoient pas moins conſidérables, leurs villes ſe dépeuploient, & il ne leur étoit pas poſſible de payer les impôts dont ils étoient ſurchargés. Pluſieurs colonies avoient même déclaré à la république, qu'elles ne fourniroient plus ni argent ni ſoldats. Sur ces entrefaites, le conſul Marcellus tomba dans une embuſcade où il fut tué, & où ſon collegue, T. Quintius, reçut une bleſſure dont il mourut quelque tems après.

Aſdrubal, qui amenoit quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux & 15 éléphans, paſſa les Alpes ſans obſtacle de la part des Gaulois, qui le reçurent comme allié, & dont un grand nombre le ſuivit en Italie. Mais cette facilité lui devint funeſte, parce que ſon frere, qui ne l'attendoit pas ſi-tôt, étoit encore dans le Brutium, lorſqu'il auroit dû ſe rapprocher de la Gaule ciſalpine. Peut-être même Annibal avoit-il trop attendu. Il lui étoit d'autant plus difficile de traverſer l'Italie à la vue d'une armée conſulaire de quarante mille hommes, que C. Claudius Néro, qui la commandoit, avoit eu l'avantage dans deux combats, & l'avoit réduit à éviter lui-même d'en venir aux mains. Quand même il auroit pu, malgré Néron, aller au-devant d'Aſdrubal, il auroit encore rencontré ſur ſon chemin la ſeconde armée conſulaire, que M. Livius Salinator conduiſoit dans la Gaule ciſalpine. Dans cet état des choſes, il paroît que ſon

(*) L'an 220 av. J. C. le dénombrement avoit donné 270213 citoyens, & l'an 209 il ne donna que 137108.

ſeul parti étoit d'attendre que ſon frere vint lui-même le joindre dans le Brutium.

Aſdrubal lui dépêcha des couriers pour lui donner avis de ſon arrivée : mais ils furent pris, & conduits à Néron, qui jugeant devoir aller au ſecours de ſon collegue, partit auſſi-tôt avec l'élite de ſes troupes. C'étoit en apparence livrer à l'ennemi le midi de l'Italie. En effet, ſi Annibal eût été inſtruit de l'abſence du conſul, il eût pu reprendre l'avantage ſur une armée affoiblie, qui reſtoit ſans chef. Mais Néron ſe flatta qu'il n'en auroit aucun ſoupçon. Et afin de lui cacher plus ſûrement ſon projet, il le cacha même aux ſoldats qu'il emmenoit avec lui. Ils crurent marcher pour ſurprendre une ville de Lucanie, qui étoit dans le voiſinage du camp.

Quand on apprit à Rome cette réſolution hardie, on fut dans les plus grandes allarmes. L'événement les diſſipa bientôt, Aſdrubal engagé par la trahiſon de ſes guides dans un poſte déſavantageux, perdit la bataille & la vie. Les hiſtoriens ne s'accordent pas ſur le nombre des morts. Polybe regarde Aſdrubal comme un grand capitaine, & rejette les revers qu'il a eu en Eſpagne, ſur les collegues que Carthage lui avoit donné.

Néron qui avoit eu la plus grande part à la derniere victoire, rejoignit ſon armée, avant que les ennemis euſſent rien ſu de ſon abſence. Il fit jetter la tête d'Aſdrubal dans leur camp ; & c'eſt ainſi qu'Annibal apprit ſon malheur.

Sous ce conſulat, la flotte des Carthaginois fut défaite par celle des Romains que commandoit M. V. Lévinus. L'année ſuivante, il ne ſe paſſa

rien en Italie. Annibal reſta tranquille dans le Brutium, & les Romains ſe bornerent à l'obſerver. Le théatre de la guerre fut en Eſpagne, d'où Scipion chaſſa tout-à-fait les Carthaginois, ſix ans après avoir pris le commandement dans cette province. Alors il projettoit de porter la guerre juſqu'aux portes de Carthage. Il falloit pour cela avoir des alliés en Afrique; & il importoit ſurtout, d'acquérir les Numides, parce qu'ils faiſoient la principale force de la cavalerie ennemie.

Lors de la décadence des affaires des Romains en Eſpagne, après la mort de Cnéus & de Publius, Syphax étoit rentré dans le parti des Carthaginois. Scipion ayant fait ſonder ce prince, partit de Carthagene avec deux vaiſſeaux pour aller, comme le deſiroit Syphax, traiter en perſonne avec lui. Cette démarche qui l'expoſoit à tomber entre les mains des ennemis, lui réuſſit, & il renouvella l'alliance avec ce roi numide. De retour en Eſpagne, il acquit un autre allié: ce fut Maſſiniſſa, qui cherchoit depuis quelque tems l'occaſion de traiter avec lui. Après avoir négocié avec autant de ſuccès qu'il avoit fait la guerre, il revint à Rome, où il fut fait conſul. Il eut pour collegue P. Licinius Craſſus.

Pendant ce conſulat, il ne ſe paſſa rien dans le Brutium, parce que des maladies contagieuſes déſolerent également l'armée des Carthaginois & celle des Romains. Mais Magon, frere d'Annibal, deſcendit dans la Ligurie avec douze mille hommes de pied & deux mille chevaux. Il s'établit à Gènes dont il s'empara; & les Gaulois commençoient à ſe joindre à lui.

Les efforts des Carthaginois pour réparer les

pertes qu'ils avoient fait en Italie, étoient une nouvelle raiſon de porter la guerre en Afrique. Si une diverſion en Eſpagne avoit été utile, que ne devoit-on pas eſpérer d'une diverſion qui porteroit l'alarme juſques dans Carthage ? Le danger où Rome, cette république de ſoldats, s'étoit trouvée, faiſoit prévoir l'extrêmité où ſeroit Carthage, qui n'avoit pour ſa défenſe que des troupes mercenaires ; des citoyens peu aguerris, & des généraux connus ſeulement par leurs défaites. Il étoit donc plus facile de vaincre les Carthaginois en Afrique, qu'en Italie ; & une victoire remportée ſur eux, les forçoit à rappeller Annibal, & éloignoit de Rome un ennemi qu'on redoutoit encore.

Voilà les motifs du projet que Scipion avoit médité, & qu'il s'étoit flatté d'exécuter, lorſqu'il ſeroit conſul. Mais quand il le propoſa, il trouva de grandes oppoſitions. Fabius ſur-tout, le déſapprouva : il ne vit que des dangers dans cette entrepriſe, & il employa tout ſon crédit pour la faire rejetter. Lorſque malgré ſes remontrances & ſes intrigues, le ſénat eût donné à Scipion le département de la Sicile, avec la permiſſion de paſſer en Afrique, il ne ſe déſiſta pas encore. N'ayant pu empêcher la réſolution qui avoit été priſe ; il voulut au moins en traverſer l'exécution. Il fit refuſer au conſul de nouvelles levées, & Scipion vit le moment où il ne pourroit pas même emmener avec lui les volontaires qui le voudroient ſuivre.

Afin d'occuper les Romains chez eux, les Carthaginois inviterent le roi de Macédoine à porter la guerre en Italie ; & ils envoyerent à Magon

vingt-cinq vaiſſeaux, ſix mille hommes de pied, huit cent chevaux, ſept éléphans, & des troupes. Ils auroient voulu qu'Annibal eût pu jetter encore la terreur dans Rome, & ils ſe reprochoient alors de l'avoir ſi mal ſoutenu.

Philippe n'étoit pas à redouter. Quant à Magon, on lui oppoſa deux armées, une à Rimini, & une en Etrurie. Cependant Scipion continuoit de trouver des oppoſitions dans les ſénateurs, à qui ſes projets donnoient de la jalouſie, ou qui étoient trop timides pour les adopter; pour lui faire ôter le commandement, ſes ennemis le calomnierent. On l'accuſa de vivre dans la molleſſe, de corrompre la diſcipline, d'être par ſes mœurs plus redoutable aux Romains qu'aux Carthaginois. Les choſes vinrent au point que ſi l'avis de Fabius eût été ſuivi, Scipion auroit été condamné, ſans avoir été entendu. Mais le ſénat qui voulut s'aſſurer de la vérité, fit partir des commiſſaires pour la Sicile. Scipion fut pleinement juſtifié. C'eſt ainſi que ſe paſſa l'année de ſon conſulat & une partie de l'année ſuivante.

Quant il eut achevé ſes préparatifs, il partit de Lilibée avec cinquante vaiſſeaux de guerre, & près de quatre cent bâtimens de charge. On ne ſait pas quel étoit le nombre de ſes troupes. Il campa à un mille d'Utique.

Maſſiniſſa vint le joindre avec deux cent chevaux, ou, ſelon quelques-uns, avec deux mille. C'eſt tout le ſecours qu'il amenoit avec lui. Ce prince avoit été dépouillé de ſes états par Syphax, qui étoit rentré dans l'alliance des Carthaginois. Ainſi de deux alliés, ſur leſquels Scipion avoit compté, il ne lui en reſtoit qu'un qui étoit ſans

forces. Cette révolution dont il avoit été inſtruit avant ſon départ de Lilibée, ne changea rien à ſes projets. Dans cette premiere campagne, il ravagea les terres des Carthaginois, & défit deux détachemens de cavalerie. Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Afrique, les cenſeurs C. Claudius Néro & M. Lévius Salinator donnoient à Rome une étrange ſcène.

M. Livius & L. Emilius avoient été collégues dans la guerre d'Illyrie contre Démétrius de Pharos; & après être ſortis de charge, ils avoient été accuſés l'un & l'autre d'avoir détourné à leur profit, une partie du butin. Néron s'étoit porté pour accuſateur de Livius, & celui-ci fut condamné par toutes les tribus, excepté la tribu Mécia. Outré de cet affront il ſe retira à la campagne & ne revint à Rome que pluſieurs années après, à la ſollicitation de Marcellus. Il perſiſtoit dans la réſolution de ne prendre aucune part aux affaires, lorſque le peuple ſe reprochant le jugement qu'il avoit porté contre lui, le donna pour collégue à Néron, qu'il venoit d'élire conſul. On eut de la peine à lui faire accepter une magiſtrature, qu'il devoit partager avec ſon ennemi: cependant il ſe rendit aux inſtances qu'on lui fit; il ſe réconcilia même avec Néron.

Ces deux cenſeurs étoient l'un & l'autre de l'ordre des chevaliers. Ils ſe dégraderent réciproquement. Néron ôta le cheval à Livius, ſous prétexte qu'il avoit été condamné par le peuple; & Livius l'ôta également à Néron, premiérement, parce qu'il avoit porté contre lui un faux témoignage, & en ſecond lieu parce qu'il l'avoit encore trompé par une fauſſe reconciliation. Enfin il fé-

trit trente-quatre tribus, & ne laiſſa le droit de ſuffrage qu'à la tribu Mécia, qui ne l'avoit pas condamné. Il diſoit que le peuple avoit néceſſairement prévariqué, une fois en portant un jugement contre lui, ou deux fois en le créant enſuite conſul & puis cenſeur.

On prorogea le commandement à Scipion, pour tout le tems qu'on auroit la guerre en Afrique. On ceſſoit alors de le traverſer. Les conſuls, les préteurs, tous les magiſtrats vouloient contribuer au ſuccès de ſon entrepriſe. Son armée ne manqua de rien, & il n'eut plus à combattre que contre les Carthaginois.

Syphax étoit venu au ſecours de Carthage avec cinquante mille hommes de pied & dix mille chevaux; & cette république avoit levé trois mille chevaux & trente mille hommes d'infanterie, qu'Aſdrubal fils de Giſcon, commandoit. C'étoit un des généraux que Scipion avoit chaſſé d'Eſpagne. Ces deux armées campoient à une demi-lieue l'une de l'autre, & à deux lieues environ de celle des Romains. Elles furent diſſipées en une nuit. Scipion ayant fait mettre le feu tout à la fois aux deux camps, les Carthaginois & les Numides, croyant que cet incendie étoit un accident auquel l'ennemi n'avoit point de part, coururent pour l'éteindre, & tomberent ſans armes ſous les coups des Romains. Aſdrubal & Syphax, qui échapperent, ne ſauverent que deux mille hommes de pied & cinq cent chevaux.

Vaincus parce qu'ils avoient été ſurpris, ils ſe flatterent d'un plus heureux ſuccès, lorſque la force décideroit ſeule du ſort du combat; ils

leverent de nouvelles troupes : ils reparurent avec trente mille hommes, & ils furent encore défaits. Alors toutes les villes qui dépendoient des Carthaginois ſe ſoumirent aux Romains. Maſſiniſſa recouvra ſes états, & Syphax, battu pour la troiſieme fois, fut fait priſonnier. Vers le même tems., Magon ayant perdu une bataille dans la Gaule ciſalpine, mourut de ſes bleſſures, lorſqu'il retournoit en Afrique. Alors Carthage ſe vit forcée à rappeller Annibal.

Annibal quitta l'Italie, & les Romains ordonnerent des prieres publiques pour rendre graces aux dieux qui les délivroient de cet ennemi redoutable. Cependant ils n'étoient pas ſans inquiétude. Le ſuccès de la guerre leur parut plus incertain que jamais. Les victoires de Scipion ne les raſſuroient pas. Pour avoir vaincu des troupes levées à la hâte, & commandées par des généraux tels qu'Aſdrubal & Syphax, ils ne jugeoient pas qu'il dût vaincre de vieilles troupes, aguerries, bien diſciplinées & conduites par le plus grand capitaine. C'eſt Fabius ſur-tout qui répandoit ces inquiétudes. Il ne ceſſoit de préſager des malheurs, depuis que le théatre de la guerre étoit en Afrique. Il mourut ſur ces entrefaites.

Annibal arriva à Zama ; & nous ſommes au moment qui décida du ſort des deux républiques : moment funeſte à Carthage qui fut vaincue, & la victoire ne dédommagea pas les Romains des pertes qu'ils avoient fait pendant une guerre longue & opiniâtre. Les conditions du traité de paix furent, que les Carthaginois renonceroient à l'Eſpagne, à la Sicile & à toutes

les

les îles ſituées entre l'Afrique & l'Italie ; qu'ils rendroient tous les priſonniers & tous les transfuges, qu'ils livreroient leurs élephans & leurs vaiſſeaux, à l'exception de dix galeres ; qu'ils payeroient un tribut pendant cinquante ans ; & qu'ils n'entreprendroient point de guerres ſans l'aveu du peuple romain. Syphax orna le triomphe de Scipion ; il mourut en priſon quelque tems après. On fit préſent de ſes états à Maſſiniſſa, & on donna le ſurnom d'Africain au vainqueur d'Annibal.

CHAPITRE V.

De la Macédoine & de la Grece à la fin de la ſeconde guerre punique.

QUOIQUE la Gaule ciſalpine & l'Eſpagne euſſent été ſubjuguées, la domination des Romains n'y fut pas entiere & paiſible. Il fallut pendant long-tems y remporter encore des victoires, & ce ne fut pas ſans éprouver des revers. Mais je négligerai ces expéditions. Il ne s'agit pas d'aller avec les Romains de combat en combat. Autant il eſt utile de juger de leurs entrepriſes, lorſqu'elles commencent ; autant il eſt inutile d'en obſerver ſcrupuleuſement le progrès. Quand elles ſont déjà fort avancées, nous pouvons les regarder comme achevées, & paſſer rapidement à la concluſion. C'eſt le plan que je crois devoir ſuivre.

Après la ſeconde guerre punique, les Romains furent conduits à la conquête de la Macédoine & de la Grece. Pour obſerver cette entrepriſe dans ſes commencemens, il faut connoître quel étoit alors l'état de ces deux provinces.

Les Etoliens, dont le pays s'étendoit depuis le fleuve Achéloüs juſqu'au détroit du golfe de Corinthe & juſqu'au pays des Locres Oſoliens, s'étoient emparés de pluſieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Theſſalie & dans d'autres provinces voiſines. Cependant armés moins pour conquérir que pour piller, ils vivoient de brigandage, & ils le regardoient comme la ſeule profeſſion d'un peuple libre & courageux. Contenus pendant un tems par la crainte d'Antigone Doſon, ils ſe crurent tout permis, lorſqu'ils virent un jeune prince ſur le trône de Macédoine. Alors ils firent de nouvelles courſes dans le Péloponèſe: ils ravagerent les terres des Achéens; ils pillerent même celles des Meſſéniens leurs alliés.

Depuis que Cléomene avoit été chaſſé de Lacédémone, & qu'Antigone paroiſſoit avoir pacifié la Grece, la république d'Achaïe, peu militaire par ſa conſtitution, négligeoit tout à fait le métier des armes. Parce qu'elle ne redoutoit plus d'ennemis; & elle ne prévoyoit pas que les Etoliens recommenceroient leurs hoſtilités, dès qu'ils ceſſeroient de craindre le roi de Macédoine.

Quand il fallut armer pour chaſſer de la Meſſénie les Etoliens, Timoxene, alors préteur, s'y refuſa. Il ne comptoit pas ſur des troupes

peu aguerries & levées à la hâte ; & comme l'année de ſa préture alloit expirer, il aima mieux laiſſer le ſoin de la guerre à ſon ſucceſſeur. Ce fut Aratus qui lui ſuccéda, & il fut défait. Les Etoliens continuerent impunément leur brigandage : ils ſe retirerent même ſans être inquiétés : & les Achéens, ayant beſoin des ſecours de leurs alliés, députerent en Epire, en Béotie, en Phocide, en Acarnanie & en Macédoine.

Philippe vint à Corinthe, où il convoqua les députés de toutes les villes qui avoient des plaintes à porter contre les Etoliens. On y délibéra ſur les intérêts communs, & on prit des meſures pour agir avec vigueur. Le commencement de cette guerre, qu'on nomma ſociale, répond au tems où Annibal ſe diſpoſoit à faire le ſiege de Sagonte, & où les conſuls L. Emilius & Livius Salinator furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos. Philippe, qui ſe conduiſoit par les conſeils d'Aratus, montra beaucoup de ſageſſe, & donna de grandes eſpérances aux alliés.

Sparte étoit alors déchirée par des factions. Les uns ſe ſouvenant des bienfaits d'Antigone, ne vouloient pas qu'on ſe ſéparât de Philippe ; les autres, par haine pour la république d'Achaïe, vouloient qu'on s'alliât des Etoliens. Ces diviſions paroiſſoient offrir à Cléomene une occaſion de recouvrer la couronne. Ptolémée Evergete, chez qui il s'étoit retiré, lui avoit même promis de le rétablir, & les ſecours de ce ſouverain paroiſſoient lui être d'autant plus aſſurés, qu'il étoit de l'intérêt des rois d'Egypte de s'op-

poſer à l'agrandiſſement des rois de Macédoine. Evergete mourut la même année qu'Antigone Doſon. Son ſucceſſeur Ptolémée Philopator, trop incapable de ſoin pour ſe conduire par des vues politiques, ne voulut prendre aucune part aux affaires de la Grece. Il refuſa des troupes à Cléomene : il ne lui permit pas même de retourner à Sparte ; & ce roi malheureux, apres de vaines tentatives pour recouvrer ſa liberté, fut réduit à ſe donner la mort. Les Spartiates qui ne lui avoient point encore donné de ſucceſſeurs, diſpoſerent alors du trône ; mais ce fut au gré de la faction favorable aux Etoliens.

Les deux branches des Héraclides ſubſiſtoient encore. On choiſit dans l'une, Agéſipolis ; & comme il étoit encore enfant, on le mit ſous la tutele de ſon oncle Cléomene. L'autre branche fut tout-à-fait oubliée. Lycurgue, ſimple particulier, obtint la couronne. Elle ne lui coûta qu'autant de talens qu'il y avoit d'Ephores : tant, dit Polybe, les grandes dignités s'achetent quelquesfois à vil prix.

La guerre ſe fit alors avec vivacité : les Etoliens, les Eléens & les Spartiates d'une part ; & de l'autre tout le reſte du Péloponeſe, avec les Acarnaniens, les Macédoniens & les Thébains. Les Meſſéniens refuſerent d'entrer dans l'alliance des Achéens, quoique ce fût pour eux qu'on eût d'abord pris les armes.

Dans toute cette guerre, Philippe fut cher aux alliés & redoutable aux ennemis, il eut des ſuccès qu'on attribuoit à la fortune : il en eut qu'on auroit jugé téméraires s'il eut échoué. Mais il les dut tous à ſa conduite. Actif, vigi-

lant, infatigable, il ſavoit toujours ſaiſir le moment. Par des marches rapides & bien concertées, il arrivoit ſouvent lorſqu'on l'attendoit le moins ; il enlevoit des places qu'on n'imaginoit pas devoir être attaquées, & les ennemis déconcertés ſuccomboient tantôt ſous ſa valeur, tantôt ſous la hardieſſe ſeule de ſes entrepriſes.

Il eſt vrai qu'il avoit un bon conſeil dans Aratus : mais il pouvoit ſeul exécuter les projets de ce grand homme. On le louoit d'autant plus d'avoir donné ſa confiance à ce vertueux citoyen, qu'il étoit entouré de gens qui ne cherchoient qu'à le tromper & à perdre Aratus.

Parmi ces traîtres étoient Apelle, Léontius, & Mégaléas. Le premier, qui avoit été tuteur de Philippe, en étoit le miniſtre, les deux autres, mis en place par Antigone Doſon, occupoient deux des principales charges de la cour, & entroient dans toutes les vues d'Apelle, auquel ils étoient dévoués. Ces trois hommes intriguoient ſourdement pour faire échouer les entrepriſes qu'Aratus avoit concerté avec le roi de Macédoine : ils entretenoient même à cet effet des intelligences avec les ennemis. Philippe, qui malgré l'aſcendant qu'ils paroiſſoient avoir pris ſur lui, ouvrit les yeux ſur leur conduite, punît de mort Apelle & Léontius. Mégaléas ſe tua pour échapper au ſupplice qu'il méritoit. Dans toute cette affaire, le roi ſe conduiſit avec autant de prudence que de fermeté.

Déconcertés par la ſageſſe de ce prince, les Etoliens deſiroient la paix, & on la négocioit, lorſqu'on apprit la défaite des Romains auprès du lac de Thraſymene. Ce fut alors que Déme-

trius de Pharos, conſeilla au roi de Macédoine de paſſer en Italie, l'aſſurant qu'il étoit déjà maître de la Grece, & que tout l'Occident alloit tomber ſous ſa domination. Philippe, trop jeune, pour ne pas ſe laiſſer ſéduire aux diſcours flatteurs d'un ami inconſidéré, regarda les ſuccès qu'il avoit eu juſqu'alors, comme l'augure de ceux que Démétrius lui promettoit. C'eſt pourquoi, dans l'impatience de marcher contre les Romains, il ſe hâta de faire la paix avec les Etoliens; & le traité en fut conclu à Naupacte, l'année même de la bataille de Thraſymene.

Ce prince ſeroit devenu le chef de la Grece, s'il eût continué de ſe conduire avec la prudence qu'il avoit montré juſqu'alors. Réunis ſous un général habile, les peuples de cette contrée auroient formé une puiſſance redoutable; & les Romains, épuiſés par les dernieres guerres, ſe ſeroient trouvés trop foibles pour ſubjuguer les Grecs par la force des armes. Annibal pour qui la Grece ſeroit devenue un aſyle, eût pu s'ouvrir un nouveau chemin par l'Illyrie, & marcher une ſeconde fois contre Rome. Au contraire, ſi Philippe avoit abandonné les Grecs à leurs diviſions, il eſt évident qu'il les livroit aux Romains, & qu'il s'y livroit lui-même.

A travers les bonnes qualités qu'on admiroit en lui, on commençoit à démêler des vices qu'on auroit voulu excuſer, lorſque l'échec qu'il reçut devant Apollonie, acheva de les dévoiler. Dès-lors, ceſſant tout à fait de ménager les Grecs, il ſe vit autant d'ennemis qu'il avoit de voiſins. Ce n'eſt pas ainſi qu'il falloit ſe préparer à la conquête de l'Italie.

Il ſe rendit à Meſſène, en apparence pour éteindre une ſédition, & il l'alluma de plus en plus, parce qu'il ſe flattoit de trouver, dans les troubles, l'occaſion de ſe rendre maître de la fortereſſe d'Ithome. Il fut même ſur le point de ſe ſaiſir de cette place, dans laquelle les Meſſéniens lui avoient permis d'entrer pour faire un ſacrifice. C'étoit l'avis de Démétrius, qui lui repréſentoit que, s'il ajoutoit Ithome à Corinthe qu'il avoit déjà, il mettroit tout le Péloponeſe ſous ſa domination. Mais Aratus lui rappellant ſes premieres années, lui fit voir que l'affection des peuples aſſuroit bien mieux ſa puiſſance que des fortereſſes enlevées par trahiſon. Philippe retenu par un reſte de reſpect pour ce citoyen vertueux, n'oſa exécuter ſon projet. Il s'en répentit bientôt. Il porta ſes armes ſur les terres des Meſſéniens, & parce qu'Aratus déſaprouvoit hautement ſa conduite, il le fit empoiſonner.

C'eſt environ deux ans après, qu'il eut tout à la fois pour ennemis les Etoliens, les Illyriens, les Eléens, Attalus roi de Pergame, & les Romains. Si pour lors les Achéens, qui le mépriſoient, ne l'abandonnerent pas; c'eſt qu'ils avoient les mêmes ennemis. Philippe s'allia du roi de Bithynie, comptant ſur une diverſion qui empêcheroit Attalus de paſſer dans la Grece. Cette alliance lui fut d'une foible ſecours.

Attaqué de tous côtés, à peine a-t-il remporté deux victoires en Etolie, qu'il eſt obligé de paſſer dans le Péloponeſe, pour ſécourir ſes alliés contre les Eléens, ſoutenus des Romains. Encore victorieux il n'a pas le tems de ſuivre ſes avantages. Les Dardaniens ont fait une irruption

dans la Macédoine, & il vole à la défenſe de ſes propres états. Il revint dans la Grece, lorſqu'Attalus repaſſoit en Aſie, parce que Pruſias, roi de Bithynie, venoit d'armer contre lui. Peu après, les Romains ſe retirerent encore. Les Etoliens abandonnés de ces ſecours, demanderent la paix, & Philippe la leur accorda.

Quelque tems auparavant un autre ennemi s'étoit déclaré. Machanidas, ſucceſſeur de Lycurgue ſur le trône de Sparte, ravageoit l'Achaïe, & ſe flattoit de contribuer à la ruine du roi de Macédoine. Mais Philopémen étoit préteur. Vous m'avez demandé, Monſeigneur, pourquoi je vous ai ſi peu fait connoître Philopémen, puiſque c'étoit un grand homme. Je vais aujourd'hui ſatisfaire votre curioſité.

Caſſandre, illuſtre par ſa naiſſance & par l'autorité dont il jouiſſoit à Mantinée, ayant été exilé, ſe retira à Mégalopolis chez ſon ami Craüſe, pere de Philopémen. Peu après, Craüſe étant mort, Philopémen trouva dans Caſſandre un ſecond pere.

Il y avoit alors à Mégalopolis deux citoyens éclairés & vertueux, Ecdémus & Damophane. Diſciples l'un & l'autre d'Arcéſilas, ils n'avoient pas étudié la philoſophie pour ſe perdre dans de vaines diſputes. Ils avoient rendu la liberté aux Mégalopolitains. Ils étoient avec Aratus, lorſqu'il délivra Sicyone. Dans la ſuite ayant été appellés par les Cyrénéens, ils diſſiperent les troubles qui les diviſoient, leur donnerent des loix, & les gouvernerent avec beaucoup de ſageſſe. C'eſt à ces deux hommes que Caſſandre confia le jeune Philopémen.

D'une conſtitution forte, & propre aux exercices de toutes eſpeces, Philopémen joignoit à ces avantages une conception prompte, une grande activité, un deſir vif de ſe diſtinguer, & une exactitude ſcrupuleuſe juſques dans les petites choſes. C'étoit une ame qui ſe portoit au vrai & au bien, rapidement & comme par inſtinct.

Sous ſes maîtres, il étudia la guerre dans les ouvrages qui traitoient de cet art. Il l'étudia ſur-tout dans la vie des grands capitaines. Il lut Homere, le poëte le plus propre à élever l'ame; & il ne négligea ni l'éloquence ni la philoſophie morale: études abſolument néceſſaires aux hommes deſtinés à gouverner les républiques.

Les talens & les vertus ſe formerent dans Philopémen, comme les plantes croiſſent dans un ſol qui leur eſt propre. Ses premieres études lui furent toujours cheres, parce qu'il en ſentit toujours l'utilité. Les exercices du corps étoient les ſeuls délaſſemens de ſon eſprit. Il s'endurciſſoit aux fatigues. Il cultivoit lui-même un bien qu'il avoit à la porte de Mégalopolis; partageant les travaux avec ſes eſclaves, ſe nourriſſant comme eux, dormant comme eux ſur la paille, toujours le premier à l'ouvrage, & le dernier. Vous voyez, Monſeigneur, combien les grands hommes ſont au-deſſus des préjugés des grands. Ce n'eſt pas le beſoin qui forçoit Philopémen à cette vie dure. Il étoit inutile qu'il fût riche pour lui: mais il vouloit l'être pour les autres, & il rachetoit ſes citoyens, qui avoient été faits priſonniers à la guerre.

Il étoit dans ſa trentieme année, lorſque Mégalopolis fut livrée à Cléomene par trahiſon. Il déroba ſes concitoyens au vainqueur, & les ayant conduits à Meſsène, il les perſuada de ſe refuſer aux offres du roi de Sparte, qui les invitoit à revenir dans leur patrie. Il jugeoit que ce prince abandonneroit Mégalopolis, lorſqu'elle ſeroit ſans habitans. Il ne ſe trompa pas. Peu de tems après, il ramena les Mégalopolitains dans leur ville, ruinée à la vérité, mais libre.

C'eſt dans cette même campagne que ſe donna la bataille de Sélaſie, entre Cléomene & Antigone Doſon. La gauche du roi de Macédoine, repouſſée, fuyoit en déſordre, & il étoit tems de la ſoutenir. Philopémen, qui le repréſenta, voyant qu'on ne l'écoutoit pas, prit ſur lui de faire marcher la cavalerie mégalopolitaine qu'il commandoit, & ce mouvement, fait à propos, ramena la victoire. Antigone ayant enſuite demandé, pourquoi la cavalerie avoit attaqué avant d'avoir reçu ſes ordres: tous ſes officiers s'excuſerent, & rejetterent ſur le jeune Mégalopolitain, une faute dont ils n'avoient pas été capables. Antigone leur répondit que ce jeune homme s'étoit conduit en grand capitaine. Il tenta inutilement de ſe l'attacher.

Pendant la paix qui ſuivit l'expulſion de Cléomene, Philopémen alla faire la guerre en Crète. Il y acquit une grande réputation, & à ſon retour les Achéens le nommerent général de la cavalerie.

Ce commandement ouvroit la préture aux généraux, lorſqu'ils ſavoient ménager les ſuffrages des citoyens. C'eſt à quoi on n'avoit réuſſi juſ-

qu'alors, qu'en uſant de beaucoup d'indulgence, & la cavalerie achéenne étoit tout-à-fait tombée. Sous Philopémen, elle fut ſupérieure à celle des ennemis; parce qu'il rétablit la diſcipline. Cependant il parvint à la préture, & il n'en fut pas moins ſévere. Les Achéens, dociles aux leçons de ce grand maître, devinrent d'excellens ſoldats.

C'eſt pendant ſa préture que Machanidas prit les armes. Une bataille, qui ſe donna près de Mantinée, termina cette guerre. Après un combat opiniâtre, l'aîle gauche de Philopémen, compoſée d'étrangers, fut miſe en déroute. Le reſte de l'armée n'avoit point encore donné, & Machanidas, qui pour lors débordoit l'ennemi, auroit pu tout à la fois l'attaquer de front & le prendre en flanc : mais il pourſuivit les fuyards; & cette faute, dont Philopémen ſut profiter, lui coûta la victoire & la vie.

La paix, que les Etoliens obtinrent deux ans après, lorſque Scipion paſſoit en Afrique, devint générale. Tous les alliés de part & d'autre furent compris dans le traité; & les Romains y accéderent eux-mêmes, parce qu'ils avoient alors beſoin de toutes leurs forces contre Carthage. Mais il paroit que Philippe, qui ſe portoit par inquiétude à de nouveaux projets, n'avoit voulu que de ſe débarraſſer d'une partie de ſes ennemis. En effet, il continua de faire la guerre au roi de Pergame, il la déclara aux Athéniens; il attaqua les Rhodiens, & il menaça l'Egypte. Toutes ces puiſſances ayant porté leurs plaintes à Rome, lorſque Scipion venoit de vaincre Annibal, la république déclara la guerre au roi de Macédoine.

CHAPITRE VI.

De la premiere guerre de Macédoine & de ſes ſuites.

LA Macédoine, remarque Mr. de Monteſquieu, *étoit preſque entourée de montagnes inacceſſibles. Les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéiſſans, induſtrieux, infatigables.*

La Grece, dit le même écrivain, *étoit rédoutable par ſa ſituation, ſa police, ſes mœurs, ſes loix: elle aimoit la guerre, elle en connoiſſoit l'art* (*).

Alors de tous les peuples de la Grece, les plus puiſſans étoient les Etoliens & les Achéens. Les Etoliens endurcis aux fatigues, intrépides dans les combats, capables des entrepriſes les plus hardies, n'aimoient que la guerre. Les Achéens, moins belliqueux, mais également jaloux de leur liberté, étoient puiſſans par la ſageſſe de leur gouvernement, & ils devenoient ſoldats ſous Philopémen. Enfin les Spartiates, quoiqu'aſſervis ſous des tyrans, ſe faiſoient encore redouter, parce qu'ils conſervoient leur premier courage, les autres peuples n'étoient rien par eux-mêmes. Les Macédoniens, les Etoliens, les Achéens & les Spartiates décidoient donc du ſort de la Grece.

Le conſul P. Sulpicius Galba aborda en Illy-

[*] Grandeur & décadence des Romains. Chap. 5.

rie avec deux légions. Pendant qu'il ſe rendoit maître de quelques places ſur les frontieres de Macédoine, vingt vaiſſeaux qu'il avoit détaché de ſa flotte, ſe joignirent à celle d'Attale, chaſſerent les Macédoniens de l'Attique, enleverent Chalcis, ſubjuguerent les Cyclades, & bientôt après toute l'isle d'Eubée. Philippe mit le ſiege devant Athènes, le leva & ravagea l'Attique. Cependant pluſieurs princes voiſins de la Macédoine armoient contre lui.

Les Etoliens, ſollicités par les deux partis, ne ſe déclaroient pas encore. Philippe fut défait, & ils armerent pour les Romains. C'eſt avec leurs ſecours que Rome vainquît. La campagne ſuivante fut moins féconde en événemens, parce que P. Villius la commença dans l'arriere ſaiſon.

Les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir par eux-mêmes un grand nombre de troupes. Ils avoient beſoin que la Grece leur fournît de l'argent, des vivres, des munitions & même des ſoldats. Pour terminer promptement la guerre, il falloit donc enlever ces ſecours à Philippe, & par conſéqnent détacher les Grecs de ſon alliance. C'eſt-à-dire, qu'il ne ſuffiſoit pas de vaincre, il falloit négocier. Rome trouva dans T. Quintius Flaminius, qui remplaça P. Villius, un bon général & un habile négociateur.

Il eut une entrevue avec Philippe, qui parut deſirer la paix, & on tint des conférences pendant trois jours. Il prévoyoit ſans doute, quelle en ſeroit l'iſſue. Mais il vouloit faire croire qu'en armant contre le roi de Macédoine, Rome n'avoit pas deſſein de faire la guerre aux Grecs, & qu'au contraire, elle s'intéreſſoit à leur liberté. En effet,

il mit pour conditions à la paix, que Philippe retireroit ſes garniſons de toutes les villes grecques; & parmi ces villes, il comprit celles de Theſſalie, qui depuis Philippe pere d'Alexandre, avoient toujours été ſoumiſes aux Macédoniens. *Quand vous m'auriez vaincu*, dit le roi, *vous ne m'impoſeriez pas des loix plus dures*; & il rompit les conférences.

Les Grecs eurent la ſimplicité de croire que Rome, dont toutes les entrepriſes avoient été terminées par des conquêtes, & qui ſortoit à peine d'une guerre longue & diſpendieuſe, reprenoit les armes uniquement pour aſſurer leur liberté. Cette illuſion fut l'ouvrage de Quintius: il ſût l'entretenir.

Il ne falloit plus que des ſuccès pour détacher tout-à-fait de Philippe des peuples qu'il aliénoit, & qui croyoient voir leur sûreté dans la protection des Romains. Quintius, campé dans l'Epire, étoit ſéparé de l'ennemi par des défilés qui paroiſſoient inacceſſibles. Il les força: le roi s'enfuit dans le fond de la Macédoine, & la victoire ſoumit aux Romains l'Epire & la Theſſalie. Leur flotte, celle d'Attale & celle des Rhodiens, s'étant réunies, prirent Erétrie & Cariſte, deux villes principales de l'Eubée, où il y avoit garniſon macédonienne. Elles mirent enſuite le ſiege devant Corinthe. Dans le deſſein de gagner les Achéens, Quintius publia qu'il ne prendroit cette ville que pour la leur rendre.

Les Achéens ſe trouvoient dans une ſituation où ils ne pouvoient éviter un inconvénient, que pour tomber dans un autre. S'ils avoient des obligations à Philippe, ce prince leur étoit ſuſpect:

d'ailleurs, il paroiſſoit trop foible pour les défendre. Cependant il n'y avoit pas de milieu : il falloit avoir les Romains pour amis ou pour ennemis ; & il falloit opter, lorſque leur flotte aſſiégeoit Corinthe, & que le conſul approchoit avec ſes légions. L'alliance des Romains fut acceptée. Voilà donc les principaux peuples de la Grece, déclarés contre Philippe.

C'eſt ainſi que Quintius termina ſa premiere campagne. On lui continua le commandement avec le titre de proconſul. Il y avoit de l'inconvénient à donner chaque année la conduite de la guerre à de nouveaux généraux, qui ayant à peine le tems de prendre connoiſſance des lieux, étoient révoqués au moment qu'ils pouvoient agir avec plus de vigueur.

Pendant l'hyver, Nabis qui avoit uſurpé le trône de Sparte après la mort de Machanidas, fit une alliance avec les Romains, & remit à Quintius la ville d'Argos que Philippe lui avoit confié. Le traité que fit le proconſul avec ce monſtre, auroit ſuffi pour faire voir aux Grecs qu'il s'intéreſſoit peu à leur liberté. Mais ils n'ouvroient pas les yeux, & d'ailleurs il n'étoit plus tems de les ouvrir.

Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales. Uniquement conduits par le ſentiment préſent du bien & du mal, ils n'avoient pas aſſez d'eſprit, pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter ; & ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république ſe maintenoit dans l'anarchie mê-

me. (*). Cette république étoit une aſſociation des villes de la Béotie.

Incertains par caractere, & comme engourdis, les Béotiens pour prendre un parti, avoient beſoin d'y être forcés. Il étoit peu avantageux pour les Romains de les acquérir : mais il leur importoit de les enlever à Philippe, parce que la défection de tous les peuples de la Grece achevoit de ruiner la réputation de ſes armes, & décourageoit les Macédoniens. Quintius & Attale ſe rendirent à Thèbes, ſuivis d'un corps de troupes, qui ne laiſſant pas la liberté des ſuffrages, ne permit pas aux Béotiens de reſter dans leur incertitude. L'alliance avec les Romains fut arrêtée tout d'une voix. Sur ces entrefaites, Attale mourut. Fidele à ſes alliés, juſte envers ſes ſujets, ami des lettres, ce prince généreux fut généralement regretté. Il laiſſa la couronne à Eumene, l'aîné de ſes fils.

Quintius, aſſuré des Grecs dont les troupes fortifierent ſon armée, tourna tous ſes efforts contre la Macédoine. Une victoire qu'il remporta dans les montagnes de Cynoſéphale en Theſſalie, força Philippe à lui demander la paix & il la lui accorda aux conditions ſuivantes : qu'il ſe renfermeroit dans les limites de la Macédoine ; qu'il évacueroit toutes les villes grecques où il avoit garniſon ; qu'il livreroit tous ſes vaiſſeaux ; & qu'il payeroit mille talens en dix années.

Dans l'aſſemblée où les alliés traiterent des conditions

(*) Monteſquieu. *Ibid.*

ditions de cette paix, les Etoliens avoient proposé de détrôner Philippe, comme le seul moyen d'assurer la liberté de la Grece. Mais le proconsul jugea qu'il étoit de l'intérêt des Romains de conserver un monarque, dont l'ambition inquiete affoiblissoit les Grecs en les divisant. D'ailleurs les Etoliens, alors le peuple le plus puissant de la Grece, seroient devenus trop redoutables, si on eût anéanti l'unique puissance qui pouvoit leur résister. Ils avoient eu la plus grande part à la derniere victoire ; & parce que dans leur aveuglement, ils s'imaginoient avoir vaincu pour eux, ils s'étoient flattés de donner la loi. Ce fut une raison de les humilier. Ils apprirent qu'en armant pour Rome, ils avoient armé contre eux-mêmes.

Cependant les peuples de la Grece, soustraits à la domination d'un roi qui ne les avoit pas pu subjuguer, se voyoient à la discrétion d'un vainqueur qui alloit disposer de leur sort. Ils ne pouvoient recevoir la liberté que comme un don, & la liberté qui se donne, n'est qu'une servitude déguisée. Les Etoliens ne cessoient de dire qu'on n'avoit fait que changer de maître.

Il y avoit dans la Grece trois places, qui paroissoient avoir été élevées pour l'asservir ; Démétriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée & Corinthe dans l'Achaïe. Philippe les appelloit les entraves de la Grece. Lorsque le sénat envoya des commissaires pour régler les affaires de cette province avec le proconsul, il fut assez peu politique pour ordonner de laisser des garnisons dans ces trois places.

A l'arrivée de ces commissaires, les Grecs

paroiſſoient inquiets, ſoit qu'ils ſoupçonnaſſent les ordres du ſénat, ſoit que la crainte les leur fit preſſentir. Mais un héraut ayant proclamé aux jeux iſthmiques la liberté de toutes les villes, ils *ſe livrerent*, dit Mr. de Monteſquieu, *à une joie ſtupide, & crûrent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.*

Quintius les avoit raſſuré. Si conformément aux ordres du ſénat, il eût laiſſé garniſon dans les trois places dont nous avons parlé, tous les Grecs auroient reconnu avec les Etoliens qu'ils n'avoient fait que changer de maître. Il eut au contraire, la ſageſſe de déclarer que ces villes ſe gouverneroient par leurs loix, & qu'il en ſeroit de même de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe ou à quelqu'autre prince. Par ce réglement, qui en faiſoit autant de petites républiques, il les retenoit chacune dans la dépendance de la puiſſance qui les protégeoit, & la Grece ſe trouvoit aſſujettie, parce qu'il l'avoit diviſée. Il étoit facile de prévoir que les Etoliens, Philippe, Nabis & les Achéens ne manqueroient pas de former de nouvelles entrepriſes; que les peuples opprimés porteroient leurs plaintes au ſénat; qu'en leur donnant des ſecours, on affoibliroit les oppreſſeurs, que la Grece en un mot, ſe livreroit d'elle-même, & que les Romains auroient à peine beſoin de prendre les armes.

Nabis offroit déja une occaſion d'armer contre lui, & Quintius ne la laiſſa pas échapper. Ayant aſſemblé les alliés à Corinthe, il s'agit, leur dit-il, de décider ſi Argos ſera libre comme les autres villes, ou ſi elle reſtera au tyran de Sparte qui s'en eſt emparé. Cette affaire, ajouta-t-il, vous

regarde uniquement : Rome n'ambitionne que la gloire de délivrer toute la Grece. La guerre fut déclarée.

Les flottes des Romains, des Rhodiens & du roi Eumene formerent le ſiege de Githium, port de mer des Lacédémoniens, & cette place ſe rendit, lorſque le proconſul aſſiégeoit Sparte avec une armée de cinquante mille hommes. Nabis fut forcé d'évacuer Argos & toutes les villes de l'Argolide. Il eût été au pouvoir du proconſul de le détrôner, & de rendre la couronne aux deſcendans d'Hercule ; mais un tyran, odieux aux Grecs & entreprenant, convenoit mieux aux vues des Romains.

Il y avoit néanmoins de la contradiction à ſe déclarer les protecteurs de la liberté, & à laiſſer Sparte dans la ſervitude. Cette conduite paroiſſoit d'autant plus ſuſpecte, que Chalcis, Démétriade & Corinthe n'étoient pas encore évacuées. Les Etoliens, ſur-tout, ſe plaignoient hautement de la mauvaiſe foi du proconſul. Quintius ſe juſtifia dans une aſſemblée qu'il avoit convoqué à Corinthe. Il évacua toutes les places, quitta la Grece, & emmena les légions.

Une faction avoit forcé Philopémen à ſe retirer en Crète. Il revint, lorſqu'elle fut diſſipée : on faiſoit alors la guerre au tyran de Sparte. La gloire de ce général ne fut point obſcurcie par l'enthouſiaſme des Grecs pour Quintius.

Les Romains s'étoient à peine retirés, que Nabis mit le ſiege devant Githium, ſe propoſant de recouvrer toutes les places qu'on lui avoit enlevé. Les Achéens députerent auſſi-tôt à Rome, & le ſénat promit d'envoyer inceſſam-

ment une flotte à leur ſecours. Cependant ils équiperent à la hâte quelques vaiſſeaux : ils les chargerent de ſoldats & de matelots peu verſés dans la marine ; & Philopémen, alors préteur, quoiqu'il ne connût la mer que pour avoir été en Grece, eut l'imprudence de prendre le commandement de cette flotte.

Il fut vaincu : mais il répara bientôt ſa défaite. Comptant ſur la ſécurité que la victoire donnoit aux ennemis, il prit terre, tomba tout-à-coup ſur eux, & en fit un grand carnage. Les Achéens marchoient à Sparte, lorſque Nabis, qui venoit de ſe rendre maître de Githium, accourut avec toutes ſes forces, & les ſurprit dans les défilés. Effrayés lorſqu'ils conſidéroient combien le lieu étoit peu favorable, ils ne ſe raſſurerent que par la confiance qu'ils avoient dans les reſſources de leur général. En effet, Nabis perdit preſque toute ſon armée, & eut peine à ſe ſauver lui-même à Lacédémone. L'année ſuivante, ce tyran périt par la trahiſon d'un Etolien, & Philopémen aſſocia les Spartiates à la république d'Achaïe. Alors commençoit la guerre de Syrie.

CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'Orient avant la guerre de Syrie.

DES débris de l'empire d'Alexandre, nous avons vu pluſieurs monarchies ſe former parmi les diſcordes, les trahiſons, les meurtres & les

forfaits. Elles ont duré, comme elles ont commencé : c'eſt à-peu-près toute leur hiſtoire. Il faut néanmoins obſerver quelle étoit la puiſſance de ces monarchies, ſi nous voulons juger des cauſes qui ont contribué aux ſuccès des Romains, lorſqu'ils paſſerent en Aſie.

Philétere, eunuque qui avoit appartenu à un officier de l'armée d'Antigone, paſſa avec ſon maitre au ſervice de Lyſimaque, qui lui confia la ville de Pergame avec ſes tréſors. Depuis pluſieurs années, il ſervoit le roi de Thrace avec fidélité, lorſque ſon attachement pour le fils aîné de ce prince, Agathocles, que les intrigues d'Arſinoé avoient fait périr, le rendit ſuſpect à cette princeſſe qui prit des meſures pour le perdre. Il ſe révolta, & avec le ſecours de Séleucus, il conſerva la ville de Pergame. Trois ou quatre ans après, le roi de Thrace & celui de Syrie étant morts, il ſut profiter des querelles qui s'éleverent entre leurs ſucceſſeurs, & il ſe maintint avec d'autant plus de facilité, que les rois de Macédoine, alors chancelans ſur le trône, ne pouvoient pas conſerver les provinces éloignées. Après un regne de vingt ans, il eut pour ſucceſſeur Eumene, qui étoit ſon frere ou ſon neveu. Celui-ci en régna vingt-deux, & laiſſa la couronne à Attale, fils d'Attale, frere de Philétere. C'eſt celui que nous avons vu allié des Romains.

Le royaume de Bithynie, plus ancien, avoit eu ſes rois particuliers ſous la domination des Perſes. Il les eut encore ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, & il fit partie de la monarchie de Lyſimaque. Les troubles qui ſurvinrent après la mort de Séleucus furent favorables à l'aggrandiſ-

ſement des rois de Bithynie, & c'eſt à cette époque qu'ils commencerent à devenir puiſſans. Nicomede I. régnoit alors, & ſon regne a été long.

La puiſſance des rois de Cappadoce eſt de la même époque. Auparavant ils étoient ſous la domination des Perſes. Le premier dont l'hiſtoire fait mention, eſt un Pharnace à qui Cyrus avoit donné ce royaume. Ainſi que les rois de Bithynie, ceux de Cappadoce ont pris peu de part à à la guerre de Syrie.

En Egypte Ptolomée Soter, fils de Lagus, a conſervé ſur le trône l'amour de la ſimplicité & l'éloignement du faſte. Philadelphe eut auſſi des vertus. Il protégea les arts & le commerce. Il répandit l'abondance dans ſes états. Mais il s'amollit dans le luxe, & il flétrit les commencemens de ſon regne par la mort de Démétrius de Phalere. Démétrius avoit conſeillé à Soter de laiſſer la couronne à l'ainé de ſes fils.

Ptolémée Evergete aima les lettres, attira les ſavans & agrandit ſes états. Ses ſucceſſeurs furent des ames lâches, livrées aux débauches & aux forfaits.

Les Gaulois venoient de s'établir dans la Thrace, lors qu'Antiochus, qui ſuccédoit ſur le trône de Syrie à Séleucus, déclara la guerre à Nicomede I, roi de Bithynie. Nicomede ouvrit l'Aſie aux Gaulois qu'il appella à ſon ſecours; & Antiochus remporta ſur eux une victoire, qui lui fit donner le ſurnom de Soter ou de Sauveur. Les Gaulois cependant reſterent maîtres d'une partie de l'Aſie mineure, qu'on a nommé Gallo-

grece, ou Galatie, & Nicomede ajouta de nouvelles provinces à ſon royaume.

A la mort de Philétere, Antiochus Soter ayant voulu s'emparer de Pergame, Eumene le vainquit près de Sardes, & lui enleva auſſi pluſieurs provinces. Comme la Macédoine & la Thrace étoient expoſées à des révolutions continuelles, les rois de Bithynie & de Pergame avoient encore plus de facilité à faire des conquêtes dans les parties de l'Aſie mineure, qui avoient appartenu à Lyſimaque.

Ainſi de quatre monarchies formées par les ſucceſſeurs d'Alexandre, celle de Thrace ne ſubſiſtoit déja plus, celle de Macédoine ſe ſoutenoit à peine, & celle de Syrie qui paroiſſoit la plus puiſſante, commençoit à ſe démembrer. Dans ces circonſtances, Antiochus Soter arma ſans ſuccès contre l'Egypte. Il vouloit ſoutenir Magas, gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, qui s'étoit ſoulevé contre Philadelphe. Cette guerre continua ſous ſon fils Antiochus, auquel les Miléſiens donnerent le ſurnom de *Théos*, ou *Dieu*. Mais pendant que ce prince raſſembloit toutes ſes forces contre l'Egypte, Arſace homme d'une baſſe naiſſance, ſouleva les Parthes, & jetta les fondemens d'un nouvel empire. Ses ſucceſſeurs ont été nommés Arſacides. Peu d'années après, Théodote, gouverneur de la Bactriane, prit le titre de roi. D'autres gouverneurs ſe ſouleverent à ſon exemple, & Antiochus perdit toutes les provinces au-delà du Tigre. Il fit alors la paix avec Philadelphe, dont il épouſa ſa fille Bérénice.

Mais Laodice, ſa ſœur & ſa femme qu'il avoit répudié, l'empoiſonna, mit ſur le trône Séleu-

cus II, ſon fils ainé, ſurnommé Callinicus ou victorieux, & ſe hâta de faire périr Bérénice & un fils que cette princeſſe avoit eu d'Antiochus Théos. Ptolémée Evergete qui montoit alors ſur le trône, arma pour venger la mort de ſa ſœur. Il conquit pluſieurs provinces, il fit mourir Laodice, & il eût détrôné Séleucus, ſi une ſédition ne l'eût pas forcé à revenir dans ſes états. Avec un butin immenſe, il remporta les idoles que Cambyſe avoit autrefois enlevé à l'Egypte, & il les replaça dans leurs anciens temples. Ce fut à cette occaſion que les Egyptiens lui donnerent le ſurnom d'Evergete, c'eſt-à-dire, bienfaiteur.

Antiochus, ſurnommé Hiérax, oiſeau de proie, commandoit dans l'Aſie mineure. Il arma ſous prétexte de donner des ſecours à Séleucus ſon frere, qu'il vouloit détrôner. Le roi de Syrie ayant découvert ſes deſſeins, fit la paix avec l'Egypte, marcha contre lui, & fut vaincu près d'Ancyre en Galatie.

Les Gaulois qui ſervoient dans l'armée d'Antiochus ſe ſouleverent; & ce prince, bien loin de recueillir le fruit de ſa victoire, continua la guerre ſans ſuccès, & périt enfin, après avoir erré de province en province. Eumene qui profita de ces troubles, recula ſes frontieres, & Attale qui lui ſuccéda, & qui prit le premier le titre de roi de Pergame, pouſſa ſes conquêtes juſqu'au mont Taurus. Sur ces entrefaites, Séleucus ayant tourné ſes armes contre Arſace qui lui avoit enlevé l'Hyrcanie, perdit une grande bataille, dans laquelle il fut fait priſonnier. Il mourut quelques années après chez les Parthes.

Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Séleucus III,

auquel on donna le ſurnom de Géraunus ou de Foudre, quoi qu'il eût un corps foible & un eſprit plus foible encore. Ce prince eût perdu la couronne, ſi Achéus ſon oncle maternel, n'eût prit les rênes du gouvernement. Il le conduiſit contre Attale, & il avoit recouvré toutes les provinces que ce roi avoit enlevé à Callinicus, lorſque Séleucus mourut empoiſonné. Achéus punit les coupables, refuſa le trône qui lui fut offert par l'armée, & le conſerva au frere du dernier roi, Antiochus le Grand. Trois ans après mourut Evergete, auquel ſuccéda ſon fils Ptolémée, ſurnommé Philopator, c'eſt-à-dire, qui aime ſon pere.

Nous voici aux événemens contemporains aux préparatifs d'Annibal pour paſſer en Italie. C'eſt le tems où trois jeunes ſouverains commencerent à gouverner les trois principales monarchies; Philippe, la Macédoine: Antiochus III, la Syrie: Ptolémée Philopator, l'Egypte. Nous avons vu comment Philippe livra la Grece aux Romains: il nous reſte à conſidérer la conduite de Philopator & d'Antiochus.

Leurs monarchies, formées des débris d'un empire qui ne pouvoit ſubſiſter, ont eu dès leurs fondateurs tous les vices qui préparent la chûte des états. Aux révolutions qu'a éprouvé la Syrie, nous voyons quelle étoit ſa foibleſſe. Si l'Egypte s'eſt mieux conſervée, c'eſt que juſqu'à Philopator ſes ſouverains ont eu quelques vertus. D'ailleurs les Egyptiens & les Syriens étoient également amollis; & les Macédoniens, confondus parmi eux avoient pris leurs mœurs.

Ces deux monarchies, également foibles, ne

ſe défendoient l'une contre l'autre, que parce qu'elles étoient chacune dans l'impuiſſance de conquérir. L'Egypte n'avoit à redouter que les Séleucides, & par cette raiſon, elle ſe maintenoit mieux. La Syrie, au contraire, étoit entourée d'ennemis. Puiſſans par les provinces qu'ils lui avoient enlevé, tous ſe faiſoient craindre à la fois; parce que pour ſe conſerver, tous avoient le même intérêt à ſe réunir contr'elle.

Incapable de ſoins, Philopator laiſſoit le gouvernement du royaume à Soſibe, miniſtre qui avoit des vices & des talens, & qui faiſoit ſervir à ſon ambition les foibleſſes de ſon maître. Jamais cour ne fut plus corrompue. Les honneurs étoient proſtitués; les forfaits paroiſſoient des titres à la faveur; & le ſouverain donnoit lui-même l'exemple de la ſcélérateſſe. Il fit mourir Magas ſon frere, Bérénice ſa mere, Arſinoé ſa ſœur & ſa femme; on l'accuſe d'avoir empoiſonné Evergete ſon pere. Mais il eſt inutile de compter les victimes que ce monſtre immoloit à ſa rage.

Hermias, mis en place par Séleucus Céraunus, gouvernoit la Syrie. Cruel, lâche, ignorant, tout ſon art étoit de ſe rendre néceſſaire en flattant les goûts du prince, de l'entourer de ſes créatures, & de fermer tout accès aux hommes de mérite. Les courtiſans corrompus lui étoient vendus par les graces qu'ils en avoient reçu, ou qu'ils en attendoient; les autres redoutoient ſon crédit.

La haine qu'on avoit pour cet homme, occaſionna des ſoulévemens. Alexandre & Molon, deux freres, dont l'un avoit le gouvernement de la Perſe, & l'autre celui de la Médie, armerent

contre Antiochus, ſous prétexte d'armer contre le miniſtre. Ils comptoient ſur l'incapacité d'Hermias. Cette révolte arriva la quatrieme année du regne d'Antiochus, lorſque ce prince ſe propoſoit de déclarer la guerre au roi d'Egypte.

Alexandre & Molon n'étoient que depuis trois ans dans leurs gouvernemens. Ils ne pouvoient pas y être encore bien affermis : & il y avoit lieu de préſumer que ſi le roi marchoit contr'eux, les peuples à ſon approche, les abandonneroient. C'eſt ce que penſoit Epigene, ſujet fidele & capitaine expérimenté. Mais Hermias, qui craignoit de ſe compromettre dans cette expédition, l'accuſa de vouloir livrer Antiochus aux rebelles. Il conſeilla donc au roi de charger de cette guerre quelques-uns de ſes généraux, & de marcher lui-même contre Philopator. Il comptoit le conduire à des ſuccès plus aſſurés, & de gagner ſa confiance de plus en plus.

Mais les généraux qu'il employa, ayant été vaincus dans pluſieurs combats, Alexandre & Molon ſe rendirent maîtres de la Babylonie & de la Méſopotamie. Leurs progrès ne furent pas une raiſon pour Epigene de changer d'avis. Au contraire, il repréſenta qu'il étoit plus néceſſaire que jamais que le roi ſe montrât à la tête des armées qu'on enverroit contr'eux. Comme Antiochus en fut convaincu lui-même, Hermias ceſſa de s'y oppoſer. Il feignit même de ſe réconcilier avec Epigene : mais ce fut pour le perdre plus sûrement. Bientôt après, il lui ſuppoſa des intelligences avec les rebelles, & le fit mourir. Tout le public ſavoit combien cette condamna-

tion étoit injuſte ; mais perſonne n'oſoit parler contre le miniſtre.

Antiochus eut le ſuccès qu'Epigene lui avoit promis. Alexandre & Molon, abandonnés de leurs troupes, ſe tuerent l'un & l'autre, & toutes les provinces ſe ſoumirent. On s'apperçut pendant cette campagne, que le roi commençoit à ſouffrir impatiemment la dépendance où il étoit d'Hermias. A ce changement qui ſe faiſoit en lui, on jugea que la haine prenoit la place de la confiance, & que par conſéquent, ſon ame s'ouvriroit facilement aux ſoupçons. Hermias ſe rendoit ſuſpect lui-même. Toute ſa conduite déceloit une ambition qui n'étoit pas encore ſatisfaite, & le public le croyoit capable d'attenter à la vie du roi. Il paroiſſoit néanmoins difficile & dangereux de parler : car juſqu'alors le miniſtre étoit ſeul écouté, & il immoloit à ſa vengeance tous ceux qu'il jugeoit lui être contraires. Ce fut le médecin d'Antiochus qui perdit Hermias. L'accès qu'il avoit auprès du prince, lui permit de ſaiſir le moment où il pouvoit parler ſans danger, & il parla. Le roi crut devoir pour ſa ſûreté faire aſſaſſiner ſon miniſtre.

Lors qu'Antiochus eut rétabli l'ordre dans l'Orient, il déclara la guerre à Philopator. En une campagne, il recouvra entiérement la Céleſyrie, que Ptolomée Evergete avoit enlevé à Séleucus Callinicus. L'Egypte paroiſſoit s'ouvrir à lui, & elle étoit ſans défenſe. Soſibe entama une négociation.

L'art d'avancer les négociations, c'eſt de négocier en marchant à l'ennemi. Celle-ci n'étoit qu'un artifice de la part de Soſibe. Elle n'avança

point, & Antiochus ne recommença la guerre, que lorſque les Egyptiens s'y furent préparés. Il n'avoit que deux chemins pour pénétrer en Egypte : l'un par des déſerts impraticables, parce qu'ils ſont ſans eau & ſans fourrages : l'autre par les défilés du mont Liban, & par des places maritimes qui étoient ſous la puiſſance de Philopator. Son armée de terre prit cette route, & ſa flotte la ſoutenoit.

Soſibe, qui avoit prévu ce plan, avoit également deux armées; une ſur terre pour défendre les défilés, & une ſur mer pour repouſſer la flotte ennemie. Nicolas commandoit la premiere, & Périgene la ſeconde.

Nicolas étoit campé entre la mer & le mont Liban, dans un chemin étroit, le ſeul par où l'ennemi pouvoit paſſer. Dans cette poſition, tout dépendoit pour les Egyptiens comme pour les Syriens, du ſuccès d'un combat naval parce que les deux armées ne tiroient leur ſubſiſtance que de la mer. Antiochus jugea devoir former en même tems pluſieurs attaques, perſuadé que ſi une lui réuſſiſſoit, elle feroit réuſſir les autres. Ainſi, pendant que l'action s'engageoit ſur mer, un corps de troupes marcha contre les défilés, un autre chargea l'ennemi qui étoit au pied du mont Liban, un troiſieme entreprit de s'ouvrir un chemin par les hauteurs, & le roi reſta dans un lieu d'où il voyoit les quatre combats, prêt à porter des ſecours partout où ils ſeroient néceſſaires. Il vainquit. Pluſieurs gouverneurs lui livrerent leurs places, il ſoumit toute la Samarie; l'Arabie ſe ſouleva en ſa faveur, & après

avoir assuré ses conquêtes, il vint prendre ses quartiers d'hyver à Ptolémaïs.

L'année suivante, Sosibe arracha Ptolémée à la mollesse, & le mit à la tête de l'armée. Les deux rois se rencontrerent dans les plaines de Raphia. Les Syriens, plus aguerris, avoient encore l'avantage du nombre. Mais Antiochus ne fut pas le même qu'aux défilés du mont Liban. Il parut craindre d'en venir aux mains. Les Egyptiens, qui eurent le tems de se rassurer, demanderent à être conduits à l'ennemi, & remporterent la victoire. Le roi de Syrie fit la même faute que Machanidas.

Il y avoit deux ans qu'Achéus s'étoit révolté, parce que ses ennemis qui entouroient le roi, l'avoient rendu suspect, & ne lui permettoient pas de se justifier. Antiochus craignit que le mauvais succès de ses armes n'enhardit d'autres gouverneurs à se soulever, & que pendant qu'il continueroit de faire la guerre au roi d'Egypte, Achéus ne s'affermît dans son gouvernement. C'est pourquoi il se hâta de demander la paix; & quoiqu'après sa défaite il fût encore supérieur en force, il rendit à Philopator toutes les provinces qu'il avoit conquis.

Attale arma pour Antiochus, parce qu'il étoit avantageux pour les rois de Pergame, que les provinces de l'Asie mineure fissent partie d'une grande monarchie, sur laquelle il paroissoit plus facile d'en faire la conquête que sur un prince particulier. Trop foible pour tenir la campagne, Achéus se renferma dans Sardes, & s'y maintint pendant plus d'un an. Mais ayant été tra-

hi, il fut livré au roi de Syrie, qui lui fit trancher la tête.

Pendant cette guerre, Arſace II, fils du fondateur de l'empire des Parthes, entra dans la Médie, & s'en rendit maître. Il importoit d'autant plus de recouvrer cette province, qu'elle étoit une des plus conſidérables de la monarchie; mais il paroiſſoit difficile d'en chaſſer les Parthes. Antiochus néanmoins les chaſſa. Il avoit d'abord réſolu de récouvrer auſſi la Bactriane, qu'Euthydeme avoit enlevé au fils de Théodote: cependant il reconnut ce prince pour roi, & fit alliance avec lui. Il parcourut enſuite les autres provinces orientales, & il y rétablit ſon autorité. Après ſept ans que durerent ces expéditions, il revint à Antioche. Ce fut alors qu'on lui donna le ſurnom de Grand. Il s'étoit en effet conduit avec autant de prudence que de courage.

L'année ſuivante, mourut Philopator. Ce prince, livré à la débauche, avoit uſé par ſon intempérance, un corps vigoureux & robuſte. Agatoclia, muſicienne qu'il aimoit, & Agatocle frere de cette femme, le gouvernoient depuis quelques années. Odieux l'un & l'autre au peuple, ils oſerent aſpirer à la régence: ils furent maſſacrés avec toute leur famille.

Philopator laiſſoit la couronne à ſon fils Ptolémée Epiphane ou l'illuſtre. Ce prince n'avoit que cinq ans. Antiochus & Philippe s'unirent pour le dépouiller. En deux campagnes, le roi de Syrie conquit la Céleſyrie & la Paleſtine. Philippe devoit avoir pour ſon partage la Carie, la Lybie, la Cyrénaïque & l'Egypte. Mais les guerres qu'il eut avec les Rhodiens & avec At-

tale ne lui permirent pas de tourner ſes armes contre Epiphane.

Dans cette conjoncture, le conſeil du jeune roi d'Egypte eut recours à la protection des Romains. Ils accepterent la régence du royaume, & ils confierent l'éducation du jeune prince & l'adminiſtration des états à Ariſtomene, acarnanien qui avoit vieilli à la cour d'Egypte.

Quelques années après, Antiochus conſidérant les progrès des Romains dans la Macédoine, jugea que l'alliance de Philippe lui ſeroit d'un foible ſecours. Il abandonna donc ſes deſſeins ſur l'Egypte; & formant d'autres projets, il réſolut de recouvrer toutes les provinces que Séleucus avoit conquis ſur Lyſimaque. C'étoit armer tout à la fois contre le roi de Pergame, contre Philippe, & contre des villes libres, qui étoient ſous la protection des Romains, où qui s'y mettroient auſſitôt qu'elles ſeroient menacées. Avant de s'engager dans cette guerre, il voulut s'aſſurer de ſes voiſins. Dans cette vue, il maria ſa fille Cléopatre avec Epiphane, & il rendit à ce prince la Celéſyrie & la Paleſtine. Il donna une autre de ſes filles à Ariarathe, roi de Cappadoce. Eumene, qui venoit de ſuccéder à Attale, refuſa ſon alliance.

Antiochus ſe rendit maître d'Epheſe & de pluſieurs autres villes de l'Aſie mineure; & pendant qu'une partie de ſes troupes aſſiégeoit Smyrne & Lampſaque, deux villes libres qui implorerent la protection des Romains, il paſſa l'Helleſpont, & conquit toute la Cherſoneſe de Thrace. Il y donna audience aux ambaſſadeurs que Rome lui envoya. Cette république exigeoit qu'il

qu'il abandonnât ſes dernieres conquêtes, & qu'il ceſſât de former des entrepriſes ſur les peuples qu'elle protégeoit. Elle n'obtint rien.

CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie.

Le roi de Syrie avoit paſſé l'hyver à Antioche. Au printems, il vint à Epheſe, où Annibal arriva preſque auſſitôt. Ce général cherchoit un aſyle contre les Romains qui le pourſuivoient. Antiochus juſqu'alors incertain ſur la conduite qu'il tiendroit avec Rome, ne balança plus. Avec Annibal, il ſe crut aſſuré de vaincre, & il employa cette année & la ſuivante aux préparatifs de la guerre.

Il ſembloit que ſous ce roi, la monarchie eût recouvré une partie de ſa puiſſance. Mais les ennemis qu'il alloit combattre, étoient bien différens de ceux qu'il avoit vaincu; & s'il ne comptoit ſur des ſuccès, que parce qu'il en avoit eu, ſa confiance pouvoit lui être funeſte.

S'il attendoit les Romains en Aſie, ou s'il ſe bornoit à tourner ſes armes contre la Grece, Rome ſans preſque faire uſage de ſes forces, pouvoit l'accabler du poids de ſes alliés. En Italie, au contraire, elle paroiſſoit épuiſée: elle n'y avoit que des alliés épuiſés comme elle: & An-

tiochus pouvoit lui-même trouver des alliés dans les Gaulois. La république n'étoit donc nulle part plus foible qu'en Italie. D'après ces considérations, persuadé qu'on ne vaincroit Rome que dans Rome, Annibal demandoit au roi cent galeres, dix mille hommes de pied & mille chevaux; & pendant qu'avec cette flotte il aborderoit en Italie, où il se flattoit de susciter bien des affaires aux Romains, il vouloit qu'Antiochus conduisit une puissante armée dans la Grece, d'où il menaceroit de marcher contre Rome.

Le roi approuvoit ce plan. Cependant, comme la guerre n'étoit pas encore déclarée, on paroissoit de part & d'autre vouloir entrer en négociation; & les ambassadeurs du sénat arriverent en Asie. Mais ils repartirent sans avoir rien conclu. Ils n'avoient eu d'autre dessein que d'observer les préparatifs qui se faisoient. On dit qu'un d'eux, P. Vilius, réussit à rendre Annibal suspect, parce qu'il affecta de le voir beaucoup. Il est vrai que ce général ne fut plus consulté ou que du moins on ne fit rien de ce qu'il conseilloit. Antiochus craignoit sans doute, de partager avec lui la gloire du succès; & cette raison, à laquelle ses courtisans applaudissoient, fut suffisante pour lui faire rejetter le plan qu'il avoit d'abord approuvé.

Il renonçoit donc à porter la guerre en Italie, & il se proposoit la conquête de la Grece qu'il regardoit comme assurée. Thoas qui lui fut envoyé par les Etoliens, le confirma dans cette résolution. Il lui représenta que toute la Grece l'attendoit; qu'elle étoit sans défense; que les Etoliens, qui l'avoient ouverte aux Romains,

la lui livroient. Il le preſſa ſi fort, qu'Antiochus, ſans attendre les troupes qui lui arrivoient d'Orient, partit avec dix mille hommes de pied & cinq cent chevaux, laiſſant derriere lui Lampſaque, Troas & Smyrne, trois places dont il auroit dû ſe rendre maitre avant de paſſer en Europe. Il avoit compté ſur Nabis & ſur Philippe. Le premier venoit de mourir: le ſecond ſe joignit aux Romains, à qui Ptolémée, Maſſiniſſa & les Carthaginois offrirent des ſecours d'hommes, de vivres & d'argent.

Comme les Grecs ne payoient point d'impôts & qu'ils n'avoient reçu garniſon dans aucune de leurs villes, ils ne comprenoient pas qu'Antiochus fût venu pour les délivrer. D'ailleurs, il avoit été appellé par les Etoliens qui leur étoient odieux, & il avoit trop peu de forces pour inſpirer quelque confiance. Il voulut engager dans ſon alliance les Achéens & les Béotiens. Les premiers lui déclarerent la guerre, les autres lui répondirent que, lorſqu'il ſeroit en Béotie, ils délibéreroient ſur le parti qu'ils auroient à prendre. Il venoit d'échouer dans une tentative qu'il avoit fait ſur Chalcis. Une premiere expédition mal concertée ne donnoit pas de la réputation à ſes armes. Peu après cependant une faction lui livra cette place, & il ſe rendit maître de toute l'Eubée.

Il étoit à Démétriade, dont les Etoliens s'étoient emparés. Il y délibera ſur les opérations de la campagne ſuivante. Annibal inſiſta ſur la néceſſité de détacher Philippe de l'alliance de la république. En effet, ſi le roi de Macédoine avoit pendant pluſieurs années ſoutenu ſeul tout

le poids de la guerre contre les Etoliens & les Romains, il paroiſſoit que la Grece s'ouvriroit difficilement aux légions, ſi Antiochus & Philippe ſe réuniſſoient, lorſqu'ils avoient pour eux les Etoliens, à qui Rome devoit ſes victoires. Au reſte, Annibal perſiſtoit toujours dans ſon premier plan de porter la guerre en Italie; & il demandoit qu'Antiochus ſe hâtât de faire venir toutes ſes flottes & toutes ſes troupes. Ses conſeils ne furent pas ſuivis.

Après avoir pris quelques places en Theſſalie, Antiochus alla paſſer l'hyver à Chalcis. Il y épouſa la fille de ſon hôte : il y donna des fêtes, & il oublia les Romains.

Cependant le conſul Manius Acilius, parti de Rome avec vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux & quinze éléphans, joignit Philippe dans la Theſſalie, & ſe rendit maître de toutes les places, dans leſquelles le roi de Syrie avoit laiſſé garniſon. Antiochus n'avoit pas encore reçu les troupes qu'il attendoit d'Aſie; & les Etoliens ne lui amenerent que quatre mille hommes. Réduit à défendre les défilés des Thermopiles, il campa au même endroit où les Spartiates avoient autrefois combattu contre les Perſes. Les Romains paſſerent par les mêmes ſentiers par où Xercès & Brennus après lui s'étoient ouvert un paſſage. Le roi de Syrie fut défait, s'enfuit à Chalcis, où il ne ramena que cinq cens hommes, repartit pour l'Aſie, & toute l'Eubée ſe ſoumit au conſul.

Après la ſeconde guerre punique, ce fut une grande entrepriſe pour les Romains de paſſer dans la Grece, & le peuple s'oppoſa d'abord à cette

nouvelle guerre. Mais quand Philippe eut été humilié, quand les Grecs, qui ſe croioient libres, furent en effet aſſervis, & quand Antiochus eut été chaſſé honteuſement; le paſſage en Aſie devenoit d'autant plus facile, que la république n'avoit à faire que la moindre partie des fraix de la guerre. Elle armoit pour elle Philippe, Eumene, les Rhodiens, & il ne lui falloit que quelques victoires pour aſſujettir l'Orient.

Antiochus cependant croioit n'avoir rien à craindre, parce qu'il laiſſoit la mer entre les Romains & lui, & il fallut qu'Annibal lui ouvrit les yeux ſur le danger qui le menaçoit. Alors ſongeant à fermer l'Helleſpont, il fortifia Lyſimachie, Seſtos, Abyde & pluſieurs autres places, & il ſe hâta de raſſembler toutes ſes forces. Il étoit tems: car la flotte des Romains, qui paroiſſoit déja, remporta bientôt après une victoire. Cette action termina la campagne.

L. Cornélius Scipio, nommé conſul, obtint le département de la Grece, parce que ſon frere, Scipion l'africain, offrit de ſervir ſous lui en qualité de lieutenant. Le ſénat lui permit de paſſer en Aſie, s'il jugeoit que le bien de la république le demandât.

Juſqu'alors les Etoliens avoient demandé la paix ſans pouvoir l'obtenir. Les deux Scipions, qui vouloient marcher contre Antiochus, leur accorderent une trève de ſix mois. L'armée romaine traverſa la Macédoine. Philippe ſe fit un devoir de fournir aux troupes tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ce prince qui ne pouvoit plus ſe relever, ſe flattoit d'obtenir au moins quelques-unes des places qu'on enleveroit aux Etoliens & au roi

de Syrie. Dès que les ennemis de la république crûrent pouvoir s'agrandir en armant pour elle, tous armerent les uns contre les autres, & tous fûrent ſubjugués.

Antiochus ouvrit la campagne par une victoire navale, que Polyxénidas remporta ſur les Rhodiens. Mais ceux-ci ayant équipé une nouvelle flotte, battirent Annibal qui amenoit de Phénicie à Epheſe, une eſcadre de trente-ſept vaiſſeaux. Ils le pouſſerent dans le port de Mégiſte, où ils le tinrent bloqué. Bientôt après la flotte de Polixénidas fut battue par celle des Romains; & les Syriens abandonnerent l'empire de la mer.

Alors au lieu de défendre l'Helleſpont, Antiochus retira de Lyſimachie & des autres villes, toutes les troupes qu'il y avoit mis en garniſon. Ces places qui auroient pu ſoûtenir de longs ſieges, il les livra avec toutes les munitions qu'il y avoit amaſſé. Les Romains, qui ſe trouverent dans l'abondance, paſſerent en Aſie ſans obſtacle, & vainquirent à Magnéſie. Le roi n'obtint la paix qu'en abandonnant tout ce qu'il poſſédoit en Europe & en Aſie en-deça du mont Taurus. Annibal & Scipion l'africain ne ſe trouverent pas à la bataille: le premier étoit encore à Mégiſte, & le ſecond étoit malade à Elée.

Eumene, en conſidération des ſervices qu'il avoit rendu, obtint du ſénat la Lycaonie, les deux Phrygies, la Nyſie & la Cherſoneſe. On donna aux Rhodiens une partie de la Carie & de la Piſidie. On déclara libres toutes les villes qui l'avoient été avant la bataille de Magnéſie, & on nomma dix commiſſaires pour régler ſur les lieux

les intérêts de ces villes & ceux des alliés. L. Scipion prit le surnom d'asiatique, & son triomphe surpassa en magnificence tous ceux qu'on avoit vu jusqu'alors.

Le consul Cn. Manlius, qui prit après lui le commandement, défit & soumit les Gaulois, nommés. Gallo-grecs, qui jusqu'alors avoient mis à contribution presque toute l'Asie mineure. Il condamna Ariarathe, roi de Cappadoce, à payer deux cent talens, parce qu'il avoit donné du secours au roi de Syrie. Mais en considération d'Eumene qui épousa la fille de ce prince, le sénat remit une partie de cette somme : il accorda à Ariarathe le titre d'allié & d'ami du peuple romain.

Manlius, à la fin de son consulat, quitta l'Asie, & ramena les légions. Il eut de la peine à obtenir le triomphe, parce qu'il avoit fait la guerre aux Gallogrecs, sans y être autorisé. La même année, on accorda la paix aux Etoliens.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

PAR le traité que les Romains conclurent avec Antiochus, non-seulement ils lui enleverent plusieurs provinces, ils lui ôterent encore le droit de la guerre, comme ils l'avoient ôté aux Carthaginois. Il livra tous ses vaisseaux : on ne lui laissa que dix petits bâtimens ; & on lui marqua les li-

mites, au-delà desquelles il ne lui seroit pas permis de naviger.

Il lui étoit défendu d'avoir des éléphans, de s'allier avec les alliés de la république, & de faire chez eux des levées de soldats. Si quelque peuple allié des Romains armoit contre lui, il pouvoit repousser la force par la force : mais il devoit se borner à la défensive, & on lui interdisoit toute conquête. Or, tous ses voisins étoient alliés des Romains, ou le deviendroient, lorsqu'ils lui déclareroient la guerre : tous pouvoient donc l'attaquer impunément, & il ne lui restoit d'autre ressource que de porter ses plaintes au sénat qui devenoit son juge.

Enfin on le condamna à payer, en douze ans & en douze payemens égaux, douze mille talens. Ce tribut qui épuisoit ses finances, achevoit de le mettre hors d'état de faire la guerre. Comme il n'avoit pas même de quoi faire le premier payement, il pilla un temple de Bélus & il fut assommé par le peuple avec toute sa suite. Il eut pour successeur son fils, Séleucus Philopator.

Les rois de Pergame, de Bythinie, de Cappadoce & d'Egypte, intéressés à l'humiliation des Séléucides, assuroient la domination des Romains sur la Syrie ; & comme alliés de la république, ils lui étoit soumis eux-mêmes, parce qu'ils ne pouvoient être puissans, qu'autant qu'ils restoient dans son alliance. Ainsi Rome commandoit à tous, quoiqu'elle n'eût en Asie ni places ni troupes. Cette puissance, qui livroit à l'avidité des Romains toutes les richesses de l'Orient est l'époque de la décadence des mœurs. On commence à s'en appercevoir aux dissentions qui s'éleverent. Scipion

l'africain fut accuſé d'avoir vendu la paix au roi de Syrie. Si cette calomnie démentie par le caractere de Scipion & par l'état où Antiochus avoit été réduit, parut avoir quelque fondement, il falloit qu'il y eût dès-lors bien des Romains capables de malverſation.

Depuis quelques années, les ſénateurs aſſiſtoient aux ſpectacles dans un lieu ſéparé. Cette diſtinction, établie pour la premiere fois ſous le ſecond conſulat de Scipion l'africain, l'an de Rome 560, déplut au peuple. On ſe plaignit des cenſeurs qui l'avoient approuvée. Ce grand homme à qui, lorſqu'il triompha de Carthage, on avoit voulu prodiguer des honneurs extraordinaires, & qui les avoit tous refuſés, vit que ſes ſervices étoient oubliés, & que le peuple, qui paſſe ſubitement de l'enthouſiaſme à l'indifférence, ſe plaît à humilier ceux qu'il a élevé. Ce fut là la vraie cauſe de l'accuſation intentée contre lui. Ses ennemis crurent avoir trouvé le moment de ſe venger de la conſidération dont il jouiſſoit.

Parmi eux étoit M. Porcius Cato. Il s'étoit déclaré ouvertement contre lui, dès le tems qu'on porta la guerre en Afrique. Uni alors avec Fabius, il déſapprouvoit hautement cette entrepriſe, & depuis, quoiqu'elle eût réuſſi, il ne ceſſa d'outrager Scipion. C'étoit un homme nouveau qui avoit eu de la peine à ſe faire remarquer, & qui cherchoit à ſe faire une réputation, en déchirant la réputation des premiers citoyens. Il eſt vrai qu'il étoit ſimple dans ſa maniere de vivre, & rigide juſqu'à l'excès; & il jouiſſoit de la conſidération qu'on obtient toujours, quand, avec une conduite qui affiche les anciennes mœurs, on dé-

clame contre les mœurs qui ſe corrompent. Mais quelles qu'ayent été ſes vertus, il a été jaloux d'un grand homme, & ce vice flétrit les vertus mêmes. Ce fut à ſa ſollicitation, que deux tribuns, nommés l'un & l'autre Q. Pétilius, citerent Scipion devant le peuple.

Le haſard fit que le jour où Scipion comparut, étoit celui où Annibal avoit été vaincu à Zama. Il n'eut pas à ſe juſtifier. *Romains*, dit-il, *à pareil jour je vainquis Annibal, & ſoumis Carthage: allons en rendre graces aux dieux.* Il monte alors au Capitole, & tout le peuple le ſuit. Il triomphoit des tribuns. Mais prévoyant que leurs pourſuites recommenceroient, il ſe retira à Literne, bien déterminé à ne prendre plus aucune part aux affaires publiques.

Il y étoit à peine qu'il fut encore cité. Un des tribuns, Tib. Sempronius Gracchus, quoique ſon ennemi, fit ceſſer cette procédure. Plus généreux que Caton, il repréſenta combien elle étoit humiliante pour le peuple même. Ce procédé lui mérita l'eſtime des honnêtes gens, & quelques années après, il épouſa la fille de Scipion, Cornélia, qui fut la mere des Gracques.

Les Pétilius ne ſe déſiſterent pas. Ils ceſſerent, à la vérité d'attaquer perſonnellement Scipion l'africain: mais ils demanderent qu'il fût informé en général contre tous ceux qui avoient reçu de l'argent d'Antiochus. Caton, qui les faiſoit agir, harangua lui-même le peuple à ce ſujet, & la loi paſſa. Mais le préteur, chargé par le ſénat, de faire les informations néceſſaires, devint l'objet de la haine publique; parce que, ſans avoir trouvé aucun indice de péculat, il condamna Scipion

l'aſiatique à reſtituer au tréſor public une ſomme, à laquelle tous ſes biens ne ſuffirent pas. Un peuple eſt déja bien corrompu, quand on porte à ſon tribunal des affaires de cette eſpece, & quand ces accuſations tombent ſur des citoyens qui ne ſont pas coupables, il doit ſe corrompre encore; car il s'accoutume à regarder comme autant de calomnies, les malverſations dont on accuſe ceux-mêmes qui en commettent, & on s'en prévaudra.

Les comices, qui ſe tinrent pour l'élection des cenſeurs, firent ceſſer ces procédures ſcandaleuſes, parce qu'ils donnerent lieu à de grandes brigues. Caton s'étoit mis ſur les rangs.

Une dignité qui mettoit la condition des citoyens à la diſpoſition de ceux qui l'exerçoient, paroiſſoit réſervée pour la nobleſſe, c'eſt-à-dire, pour les patriciens ou pour des plébéiens dont la famille avoit été illuſtrée par des magiſtratures curules. Les nobles indignés de voir Caton parmi les candidats, ſe réunirent pour lui donner l'excluſion. Les citoyens riches, qui commençoient à goûter le luxe, ne vouloient pas d'un cenſeur qui affichoit l'auſtérité; & pluſieurs qui l'avoient offenſé, craignoient de ſe voir ſous l'autorité d'un homme qui n'oublioit pas les offenſes. Mais le luxe des grands étoit odieux au peuple qui ne le partageoit pas; & la haine qu'ils montroient pour Caton, lui aſſuroit la faveur de la multitude. Non-ſeulement il obtint la cenſure; il déſigna même parmi les patriciens celui qu'il vouloit pour collegue, & on lui donna, comme il le demandoit, L. Valérius Flaccus. Il s'acquittoit envers lui: car c'eſt Valérius qui l'avoit fait connoître, & qui lui avoit ouvert l'entrée aux honneurs. Il le fit

prince du ſénat. Il chaſſa de ce corps pluſieurs ſénateurs : il ôta le cheval à Scipion l'aſiatique : & il mit de groſſes impoſitions ſur toutes les choſes de luxe. Cette cenſure a été célebre par la ſévérité des cenſeurs.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, la Grece & la Macédoine offroient d'autres ſcènes. Philippe comparoiſſoit devant des commiſſaires, que la république avoit envoyé pour juger des plaintes que faiſoient contre lui, Eumene, les Theſſaliens & d'autres peuples. Il s'agiſſoit ſur-tout, de quelques places que le roi de Pergame prétendoit faire partie de la Cherſoneſe qui lui avoit été donnée. Philippe, quoiqu'humilié, montra néanmoins aſſez de fermeté pour étonner les commiſſaires. Ils n'oſerent prendre ſur eux de porter un jugement définitif, & ils renvoyerent l'affaire au ſénat.

J'ai dit qu'après la mort de Nabis, Philopémen réunit Sparte à la ligue des Achéens. Or il y avoit dans cette ville un parti qui étoit contraire à cette réunion. Il en porta ſes plaintes au ſénat, & le ſénat avoit pour maxime de favoriſer tous ceux qui lui portoient des plaintes. Il donna ſes ordres en conſéquence, & les commiſſaires les porterent aux Achéens : mais les chefs de la république n'y eurent aucun égard : ils refuſerent de convoquer l'aſſemblée de la nation, & déclarerent qu'on ne pouvoit rien changer à ce qui avoit été réglé au ſujet des Spartiates.

Les commiſſaires retournerent à Rome, où ils furent ſuivis des députés de toutes les puiſſances qui avoient à ſe plaindre ou à ſe juſtifier. Le ſénat ordonna que Philippe évacueroit toutes les

places qu'Eumene avoit revendiqué : il invita les Achéens à convoquer leur aſſemblée toutes les fois qu'on l'exigeroit : & il nomma une nouvelle commiſſion dont Ap. Claudius fut le chef.

Sur ces entrefaites, Philippe eut la cruauté de ſe venger ſur les habitans d'une des villes qu'il devoit évacuer. Caſſandre les fit égorger par ſon ordre. On ne conçoit pas comment ce prince ſe portoit à une cruauté dont il ne pouvoit retirer aucun fruit, & qui autoriſoit les Romains à l'humilier de plus en plus. Appius ne lui diſſimula pas qu'il connoiſſoit l'auteur de ce maſſacre ; & il lui ordonna d'envoyer Caſſandre à Rome pour être interrogé. Le roi obéit. En même tems, il fit partir ſon fils Démétrius, qu'il jugeoit propre à faire recevoir ſes juſtifications. Ce jeune prince qui avoit été en otage à Rome avoit mérité l'eſtime des Romains. Il y arriva ſeul. Caſſandre mourut en chemin, & on accuſa Philippe de l'avoir fait empoiſonner.

Après avoir réglé les affaires de la Macédoine, les commiſſaires paſſerent dans l'Achaïe. Lycortas, pere de Polybe l'hiſtorien, étoit alors préteur. Pourquoi, leur demandoit-il, les Achéens, s'ils ſont libres, ont-ils quelque compte à rendre au ſénat ? Nous ne nous informons pas du traitement que vous avez fait à Capoue après l'avoir priſe : de quel droit vous informez-vous du traitement que nous avons fait aux Spartiates après les avoir vaincus ? Appius, ſans entrer dans aucune diſcuſſion, conſeilla aux Achéens de prévenir les ordres de la république, & de faire d'eux-mêmes ce qu'elle ne commandoit pas encore. On ſentit que ce conſeil étoit un ordre, & on obéit.

L'humiliation des Achéens enhardit pluſieurs villes à ſe retirer de la ligue, & le ſénat s'applaudit des troubles qu'il avoit fait naître. Alors il affecta de n'y vouloir prendre aucune part, & il répondit aux plaintes des peuples du Péloponeſe, qu'il ne vouloit plus ſe mêler de leurs affaires. Ces troubles enleverent Philopémen à la république d'Achaïe. La même année, Scipion l'africain mourut à Literne, & Annibal en Bithynie.

Par le traité honteux qu'Antiochus fit avec les Romains, il s'étoit engagé à leur livrer Annibal. Ce général ſe réfugia chez Pruſias, roi de Bithynie, auquel il rendit de grands ſervices dans une guerre contre Eumene. Les Romains le pourſuivirent dans cet aſile, & Annibal, pour échapper à la trahiſon de ſon hôte, fut réduit à s'empoiſonner.

Il y avoit encore dans toutes les villes des Achéens, un parti qui ſe déclaroit hautement pour la liberté, & il y en avoit un autre qui ne connoiſſoit d'autres loix que les ordres du peuple romain. Le premier auquel la multitude applaudiſſoit, attiroit à lui toute la conſidération : mais le ſecond ne pouvoit manquer de prévaloir bientôt, ſi ceux qui le ſuivoient, devenoient l'objet des bienfaits du ſénat. *Tant que la conſidération ſera le partage de ceux qui vous ſont contraires*, diſoit aux ſénateurs Callicrate, député des Achéens, *& que vous n'accorderez pas des diſtinctions à ceux qui vous ſont dévoués, ne comptez pas ſur une obéiſſance prompte à vos ordres. Protégez donc ceux qui ſe déclarent ouvertement pour vous. Alors les chefs vous ſeront ſoumis, & ils vous ſoumettront les peuples.* Le ſénat ſuivit ce conſeil, & toutes les villes ſe

remplirent de délateurs. Callicrate fut ſans doute, un des premiers dont la trahiſon fut récompenſée. Il eſt étonnant que le ſénat ait eu beſoin que ce traître lui indiquât un moyen, qu'il auroit pu lui-même trouver facilement.

Démétrius ayant réconcilié ſon pere avec les Romains, revint en Macédoine. Son retour diſſipoit la crainte d'une nouvelle guerre, & paroiſſoit aſſurer la paix pour long-tems. Seul fils légitime de Philippe, il devoit naturellement lui ſuccéder. On ne doutoit pas que les Romains, qui l'eſtimoient, ne fiſſent valoir ſes droits & ne donnaſſent l'excluſion à Perſée, ſon frere ainé, qui étoit né d'une concubine, & qui paſſoit même pour ſuppoſé. Cependant Philippe voyoit avec inquiétude les marques de conſidération que ſon fils avoit reçu du ſénat. Perſée qui démêla ces ſentimens, eut ſoin de les entretenir. Il tendit à Démétrius des pieges que ce prince ſans artifice, ne ſut pas éviter. Il mit dans ſes intérêts ceux qui avoient le plus de part à la confiance du roi, & lorſqu'il eut répandu des ſoupçons ſur la conduite de ſon frere, il ſuborna des témoins, & l'accuſa de trahiſon. Philippe fit mourir Démétrius. Deux ans après, il reconnut l'innocence de ce prince, & il mourut lorſqu'il vouloit aſſurer le trône à Antigone, neveu d'Antigone Doſon. Perſée lui ſuccéda.

CHAPITRE X.

De la ſeconde guerre de Macédoine & de ſes ſuites.

PHILIPPE, lorſqu'il mourut, ſe préparoit à ſecouer le joug des Romains. Perſée renouvella l'alliance avec eux, parce qu'il ſongeoit d'abord à s'affermir ſur le trône.

Un des projets de Philippe avoit été de donner le pays des Dardaniens, ennemis naturels de la Macédoine, aux Baſtarnes, Gaulois ſur les bords du Boriſthène. Ces barbares, qui ne connoiſſoient ni l'agriculture ni le commerce, portoient la guerre par-tout où le butin les appelloit. Ils s'étoient engagés à ſervir dans les armées du roi de Macédoine, & en même tems ils devoient faire une irruption en Italie; ils étoient même déja en chemin, lorſqu'ils apprirent la mort de ce prince, & ce contre tems les diſſipa. Une partie néanmoins tomba ſur les Dardaniens. Ceux-ci députerent à Rome, & accuſerent Perſée d'avoir armé les Baſtarnes.

Perſée s'excuſa ſur ce que ce n'étoit pas lui qui avoit appellé ces barbares. Cependant il recherchoit l'alliance des Grecs; il avoit ouvert une négociation avec les Carthaginois; & il refuſa ſous divers prétextes, de donner audience aux ambaſſadeurs, que le ſénat lui envoya pour lui demander raiſon de ſa conduite.

Dans le deſſein d'engager le ſénat à le prévenir, Eumene

Eumene vint lui-même à Rome. Il repréſenta que le roi de Macédoine, outre le revenu immenſe qu'il tiroit de ſes mines, avoit de grands tréſors amaſſés par ſon pere; que ſes arſenaux étoient remplis d'armes de toute eſpece; que ſon pays, réparé par une longue paix, fourniſſoit beaucoup de ſoldats; qu'il avoit actuellement trente mille hommes de pied & dix mille chevaux: qu'il étoit allié de Pruſias, à qui il avoit donné ſa ſœur, & qu'il avoit épouſé la fille de Séleucus; que les Béotiens & les Etoliens s'étoient déclarés pour lui; & que les Achéens lui ſeroient favorables, ſi les chefs de leur ligue n'étoient pas dévoués aux Romains.

Il vint encore à Rome des députés de toutes les puiſſances auxquelles la conjoncture préſente donnoit de l'inquiétude, & après quelques négociations inutiles, le ſénat déclara la guerre à Perſée. Voyons quelles étoient les diſpoſitions des différens peuples.

Séleucus Philopator avoit ſuccédé à Antiochus le grand, ſon pere. Ce prince dans la onzieme année de ſon regne, rappella ſon frere Antiochus qui étoit en ôtage à Rome, & envoya en échange ſon fils Démétrius âgé de douze ans. Auſſi-tôt que Démétrius fut parti, Héliodore empoiſonna le roi, & uſurpa la couronne. Ainſi finit Séleucus, prince mépriſable, dont le regne peut être ignoré. Antiochus, inſtruit ſur ſa route de cette révolution, eut recours au roi de Pergame, qui l'établit ſur le trône, au préjudice de Démétrius. Il y avoit alors trois ans que Perſée régnoit. Antiochus, ſurnommé Epiphane, plus

mépriſable encore que Séleucus, ne ſe diſtingua que par ſes perſécutions contre les Juifs.

En Egypte Ptolomée Epiphane, après un regne obſcur de 24 ans, avoit laiſſé la couronne à ſon fils Ptolémée Philométor, prince encore mineur, dont le regne commença deux ans avant celui de Perſée.

La Céleſyrie & la Paleſtine continuoient d'être un ſujet de conteſtation entre la Syrie & l'Egypte. Philométor livré à l'indolence & à la molleſſe, avoit pour miniſtre un eunuque ſans capacité, qui avoit été ſon gouverneur, & qui l'avoit rendu incapable de ſoins. Ce regne parut donc favorable à l'ambition d'Antiochus. Il eſt vrai que l'Egypte étoit ſous la protection des Romains. Mais Antiochus ne préſumoit pas qu'ils entrepriſſent de le ſecourir, parce qu'il arma contre Philométor l'année même que Rome déclara la guerre à Perſée. Croyant néanmoins devoir ménager le ſénat, il fit en même tems partir des ambaſſadeurs pour déclarer que ſes forces étoient au ſervice de la république. La guerre de Macédoine pouvoit être une diverſion pour lui, & ſon intérêt demandoit qu'elle occupât long-tems les Romains. D'ailleurs, il n'y prit point de part, non plus que le roi d'Egypte.

Quant au roi de Pergame, il tint une conduite ſi équivoque, qu'il ſe rendit ſuſpect aux Romains. On accuſoit néanmoins le roi de Macédoine de l'avoir voulu faire aſſaſſiner : mais peut-être Eumene commençoit-il à craindre que la ruine de Perſée n'entraînât la ſienne.

Pruſias ſe propoſoit d'être neutre, & d'attendre l'évènement, comptant que le ſénat ne le

forceroit pas à prendre les armes contre le frere de ſa femme. Quant au roi de Cappadoce, il ſuivoit le parti d'Eumene ſon gendre.

Maſſiniſſa fourniſſoit aux Romains du bled, des troupes & des éléphans : ſecours qu'il ne donnoit, que parce qu'il ne les pouvoit refuſer, & il ne deſiroit pas l'agrandiſſement des Romains. Leur politique mettoit alors des bornes à ſon ambition ; & s'ils éprouvoient des revers en Macédoine, il ſe flattoit de ſubjuguer malgré eux, toute l'Afrique.

Cotès, roi des Odryſes, peuples de Thrace ſe déclaroit ouvertement pour le roi de Macédoine, & Gentius, roi d'Illyrie, eût pris le même parti ; mais il vouloit vendre ſon alliance, & Perſée étoit trop avare pour l'acheter.

C'eſt ainſi que les rois, ſans prévoir le danger qui les menaçoit, hâtoient la chûte de Perſée, ou la voyoient avec indifférence. Les peuples, qu'on nommoit libres, jugeoient mieux de leurs intérêts. L'événement leur avoit appris que la liberté publiée aux jeux iſthmiques, n'étoit qu'une vraie ſervitude.

Si Perſée avoit ſuccombé, les Romains déja maîtres de la Grece, en devenoient les tyrans. Au contraire, ils ſe voyoient forcés à la protéger, s'il étoit vainqueur ; & elle n'avoit rien à craindre du roi de Macédoine, trop foible pour l'aſſujettir.

La multitude qui raiſonne mal, mais qui ſent ſes beſoins, ſe déclaroit dans toutes les villes pour ce prince, & parloit de le ſecourir, ſans juger de ſes forces, ni de l'uſage qu'elle en pouvoit faire. Parmi ceux qui la conduiſoient, les uns pour lui plaire, applaudiſſoient à ſon aveugle-

ment ; les autres, vendus aux Romains, vouloient l'armer contre le roi de Macédoine. Les meilleurs eſprits, voyant le danger ſans ſavoir comment il ſeroit poſſible de le prévenir, faiſoient des vœux pour Perſée, & attendoient l'événement.

Si ce monarque, moins avare, eût employé une partie de ſes tréſors à ſe faire des créatures dans toutes les villes ; s'il eût été capable d'éclairer les peuples & les rois ſur leurs vrais intérêts ; s'il eût eu aſſez de génie, aſſez de courage, aſſez de probité, pour mériter leur confiance, il auroit réuni des forces qui ne pouvoient rien ſéparément, il ſeroit devenu l'ame d'une ligue puiſſante, & il auroit mis les Romains hors d'état de faire de nouvelles conquêtes. Il n'étoit pas néceſſaire d'armer contr'eux tous les peuples ; il ſuffiſoit qu'aucun n'armât pour eux : car ils ne pouvoient plus conquérir qu'avec les ſecours de leurs alliés.

Perſée n'avoit aucune des qualités, qu'exigeoit la conjoncture où il ſe trouvoit. Les villes de la Grece ne pouvant donc former une confédération, celles qui auroient oſé les premieres ſe déclarer pour lui, n'auroient fait que hâter leur ruine. Diviſées d'ailleurs chacune par des factions, elles ne ſavoient à quoi ſe réſoudre ; & on voit que dans cet état des choſes, les Romains n'avoient qu'à paroître, pour les entraîner dans leur parti les unes après les autres.

Telles étoient leurs diſpoſitions, lorſque Rome leur envoya ſes ambaſſadeurs. Les Achéens promirent tout ce qu'on exigea d'eux. Il en fut de même des Béotiens, auxquels on ne permit pas

de délibérer dans leur assemblée générale. Comme on se proposoit de détruire leur ligue, on traita séparément avec chacune de leurs villes: les Rhodiens affecterent, sur-tout, d'autant plus de zèle, qu'Eumene les avoit rendu suspects. Ils montrerent une flotte tout équipée, qui n'attendoit que les ordres du sénat.

Les légions ne paroissoient pas encore. Cependant Persée qui avoit achevé ses préparatifs, auroit pu commencer la guerre avec avantage; & des succès auroient enhardi les Grecs à se déclarer pour lui. Mais lorsqu'il prenoit les armes, il sembloit craindre de les tourner contre ses ennemis. Il négocia comme s'il eût voulu la paix. Son incertitude ne lui permit pas de se faire des alliés. Les Grecs armerent contre lui, la plupart malgré eux; & il se vit réduit à ses seules forces. C'est ainsi que par le pouvoir des circonstances tous les peuples se trouvoient dans la nécessité de concourir à l'agrandissement de Rome & d'avancer eux-mêmes le moment de leur servitude.

Pendant que ces choses se passoient, la république étoit gouvernée, pour la premiere fois, par deux consuls plébéiens, C. Popilius Lénas & P. Elius. Ils eurent pour successeurs P. Licinius Crassus & C. Cassius Longinus, sous qui la guerre commença.

Après s'être rendu maître de plusieurs places dans la Thessalie, Persée s'arrêta auprès du mont d'Ossa. Il auroit pu marcher contre le consul Licinius, qui étant parti des environs d'Apollonie, avoit trouvé dans l'Epire des chemins presque impraticables, & dont l'armée fatiguée paroissoit offrir une victoire facile. Pendant qu'il laissoit

échapper cette occaſion, les Romains qui ſe remirent de leurs fatigues, s'approcherent de Lariſſe, & vinrent camper ſur le fleuve Pénée, où ils furent joints par Eumene qui leur amenoit cinq mille hommes. Il leur arriva encore quelques troupes des autres alliés, mais en petit nombre.

Le conſul reſtoit dans l'inaction. Il ne paroiſſoit pas même s'informer des deſſeins de l'ennemi. Cependant Perſée qui approchoit parut tout-à-coup à la tête de ſa cavalerie, & de ſes armées à la légere, ayant laiſſé à cinq cent pas derriere lui ſon infanterie en ordre de bataille. Licinius averti par les cris de ſes ſoldats, fit ſortir ſa cavalerie & ſes armées à la légere, les rangea devant ſes retranchemens, & fut défait. Il rejetta la faute ſur les Etoliens,

De part & d'autre l'infanterie avoit vu ce combat ſans y prendre part. Si Perſée, profitant de l'ardeur de ſes troupes & de l'effroi des ennemis, eût fait avancer la phalange macédonienne ; il eſt vraiſemblable qu'il auroit remporté une ſeconde victoire. Mais il ſe retira.

Pendant la nuit, Licinius tranſporta ſon camp de l'autre côté du Pénée, & fit de ce fleuve un rempart à ſes troupes effrayées. Il décampa ſans être inquiété par l'ennemi, qui campoit à quelques pas. Perſée, qui ſe diſpoſoit à l'attaquer le lendemain, put ſe reprocher les fautes qu'il avoit fait.

Aux applaudiſſemens que les Grecs donnerent à ſa victoire, on connut les diſpoſitions où ils étoient à ſon égard. Mais il n'étoit pas fait pour conſerver leur confiance. Il envoya des ambaſ-

ſadeurs au conſul, qui fuyoit devant lui, & demanda la paix aux mêmes conditions, qui avoient été impoſées à ſon père, après la journée de Cinocéphale. Pourquoi donc avoit-il pris les armes ? Quoique Licinius paroiſſe un mauvais général, il répondit, avec toute la fermeté d'un romain, que Perſée n'obtiendroit la paix, que lorſqu'il laiſſeroit à la diſpoſition du ſénat, ſon royaume & ſa perſonne.

Quelques expéditions peu importantes terminerent cette premiere campagne. L'année ſuivante, Licinius remit les légions au conſul A. Hoſtilius Mancinus, qui fut battu, & qui ne fit que des fautes. Celui-ci laiſſa le commandement à Q. Martius.

Les Romains étoient toujours dans la Theſſalie. Le nouveau conſul réſolut de porter la guerre dans la Macédoine. Il falloit franchir des montagnes difficiles, & forcer des défilés que les Macédoniens occupoient. Il y avoit de la témérité à tenter ce paſſage. Auſſi après quelques jours de marche, les Romains ſe trouverent enfermés de tous côtés. Ils ne pouvoient plus retourner ſur leurs pas, qu'en s'expoſant au riſque de périr, & il leur eût été impoſſible d'avancer, ſi Perſée eût ſoutenu les troupes qu'il avoit mis dans les défilés. Mais ce prince s'effraya, abandonna tous les poſtes, ſe retira précipitamment à Pidna, & laiſſa ſon royaume ouvert à l'ennemi.

Cependant Martius qui s'étoit expoſé à de grands périls, en retiroit peu d'avantages. Perſée, revenu de ſa frayeur, ſe ſaiſit des lieux les plus avantageux. Il ſe retrancha de maniere qu'on ne pouvoit ni le forcer dans ſes lignes, ni le con-

traindre à en ſortir, & les Romains furent réduits à prendre leur quartier d'hyver dans un pays, où ils pouvoient difficilement ſubſiſter.

Tel étoit l'état des choſes, lorſque les Rhodiens, las d'une guerre qui interrompoit leur commerce, & dans laquelle ils s'étoient engagés malgré eux, crurent pouvoir agir auprès du ſénat en faveur du roi de Macédoine. Fiers des ſervices qu'ils avoient rendu aux Romains contre Philippe & contre Antiochus, ils crurent qu'on ne pouvoit plus ſe paſſer de leur ſecours; & ils s'imaginerent que pour forcer Rome à la paix, ils n'avoient qu'à la menacer de leurs armes. Mais par cette démarche ils ne firent qu'aigrir le ſénat qui étoit déja prévenu, & qui dès-lors ſe propoſa de les humilier.

Le peu de progrès des conſuls employés contre Perſée, donnoit à la guerre de Macédoine, plus d'importance qu'elle n'en avoit par elle-même; & on s'occupoit avec inquiétude des moyens de la terminer. Comme tout dépendoit du choix du général, on jetta les yeux ſur L. Emilius Paulus.

Paul Emile, c'eſt ainſi que nous le nommons, avoit été conſul quatorze ans auparavant, & avoit triomphé. Depuis il demanda le conſulat ſans pouvoir l'obtenir, parce qu'auprès du peuple la brigue ordinairement pouvoit plus que les titres. Il vivoit retiré, occupé de l'éducation de ſes enfans, & préférant le repos au tumulte des affaires. Les beſoins de la république le tirerent de ſa retraite. Prévenu par les vœux de ſes concitoyens, il ſe rendit à leurs inſtances. Il fut proclamé conſul d'un conſentement unanime, & on lui aſſigna le département de la Macédoine;

il jugea qu'il ne pouvoit faire un plan de campagne, qu'autant qu'il connoîtroit parfaitement l'état des choſes, & il demanda qu'on envoyât des commiſſaires ſur les lieux. Ils partirent avec les inſtructions qu'il leur donna.

L'Egypte imploroit alors la protection du peuple romain. Dans une premiere campagne Antiochus avoit conquis la Celeſyrie & la Paleſtine; & dans une ſeconde, toute l'Egypte à la réſerve d'Alexandrie. Maître de la perſonne de Philométor qu'il avoit fait priſonnier, il faiſoit ſervir le nom de ce prince à établir ſon autorité. Il paroiſſoit n'avoir armé contre lui que pour le prendre ſous ſa tutele, & le roi d'Egypte qui lui abandonnoit volontairement tous les ſoins de l'adminiſtration, lui livroit lui-même ſon royaume.

Après les deux premieres campagnes, Antiochus revint dans ſes états. Il y faiſoit des préparatifs pour achever la conquête de l'Egypte, lorſqu'il apprit que les Alexandrins avoient dépoſé Philométor, & mis ſur le trône le frere cadet de ce prince, Evergete II, ſurnommé Phiſcon. Alors il arma ſous prétexte de rétablir le roi dépoſé.

Phiſcon, réduit à la ſeule ville d'Alexandrie, entra en négociation. Ce fut ſans ſuccès. Après avoir employé inutilement la médiation des principales puiſſances de la Grece, il eut enfin recours à la protection du ſénat. Ses ambaſſadeurs arriverent à Rome au commencement du conſulat de Paul Emile.

Peu après leur départ d'Alexandrie, Antiochus, déſeſpérant de forcer cette place, rendit à Philométor la liberté & tout ce qu'il avoit conquis. Il ne garda que Péluſe, qui lui ouvroit

l'Egypte. Il comptoit que la concurrence, qui devoit armer les deux freres l'un contre l'autre, lui livreroit ce royaume. Mais Cléopatre leur sœur, les reconcilia, & ils convinrent de régner conjointément. Alors Antiochus, dont cette réconciliation déconcertoit toutes les mesures, arma ouvertement contre les deux rois.

Persée, instruit des nouveaux préparatifs que faisoient les Romains, rechercha l'alliance d'Antiochus, d'Eumene, des Rhodiens, de Gentius & des Bastarnes. Il eût été plus sage de s'assurer de ces puissances avant de commencer la guerre.

Ses ambassadeurs n'obtinrent rien d'Antiochus. Ce prince à qui son séjour à Rome auroit dû faire connoître les Romains, ne voyoit pas qu'ils menaçoient tous les rois.

Eumene mettoit un prix à son alliance, & Persée ne la vouloit pas acheter. Ces deux rois qui marchandoient, comme si leur cause n'eût pas été commune, ne purent pas s'accorder.

Persée compta trois cent talens aux ambassadeurs de Gentius : mais le roi d'Illyrie ayant commencé les hostilités avant de les avoir reçus, Persée les retint.

Vingt mille Bastarnes, sur les promesses qui leur avoient été faites, passerent le Danube. Le roi de Macédoine leur manqua de parole, & ils s'en retournerent après avoir ravagé la Thrace.

Enfin les Rhodiens persisterent dans les dispositions qu'ils avoient montré pour ce monarque. C'étoit s'associer à sa ruine.

Les Romains avoient donné le commandement de leur flotte au préteur Cn. Octavius, & à L. Anicius le département de l'Illyrie. Ils partirent

l'un & l'autre en même tems que Paul Emile.

L'Illyrie ne fit point de réſiſtance. Toutes les villes ſe ſoumirent à l'arrivée du préteur ; & Gentius, aſſiégé dans Scodra ſa capitale, fut réduit à ſe livrer lui, ſa femme, ſes enfans, ſon frere avec toute ſa ſuite.

Cette guerre ne dura que trente jours. La nouvelle des ſuccès d'Anicius fut portée dans le camp de Paul Emile, que l'Enipée ſéparoit des ennemis. Perſée, campé près de la mer au pied du mont Olympe dans des lieux qui paroiſſoient inacceſſibles, ſe flattoit de conſumer les Romains par la difficulté qu'ils auroient à ſubſiſter. Paul Emile ne lui laiſſa pas long-temps cette illuſion. Il le chaſſa de ſon camp, le pourſuivit juſques ſous les murs de Pidna, & le vainquit. La déroute fut entiere. Perſée abandonné de toutes ſes troupes, paſſa dans l'isle de Samothrace, où il chercha un aſyle dans le temple de Caſtor & de Pollux. Bientôt après il ſe rendit au préteur, qui arriva avec toute ſa flotte. La Macédoine ſe ſoumit au vainqueur.

Au commencement de la campagne, le ſénat avoit envoyé trois ambaſſadeurs auprès d'Antiochus, pour lui ordonner de ceſſer la guerre qu'il faiſoit aux Ptolémées. Lorſqu'ils arriverent en Egypte, la nouvelle de la victoire de Paul Emile les avoit précédés ; & Antiochus qui ſe diſpoſoit à mettre le ſiege devant Alexandrie, ſe voyoit menacé de toutes les forces de la république. C'eſt dans cette circonſtance qu'il reçut les ordres du ſénat, & que C. Popilius Lénas, chef de l'ambaſſade, ayant tracé un cercle autour de lui, le ſomma de répondre avant d'en ſortir. Il fallut

obéir ſur le champ, & il évacua l'Egypte. Tous les trônes s'ébranloient par la chûte d'un ſeul.

Sous le conſulat ſuivant, on conſerva le commandement à Paul Emile & à L. Anicius. En même tems on nomma des commiſſaires pour régler conjointement avec eux, les affaires de la Macédoine & celle de l'Illyrie.

Conformément aux inſtructions qui leur furent données, on déclara que les Illyriens & les Macédoniens ſeroient libres ; qu'ils conſerveroient leurs villes, leurs loix ; qu'ils choiſiroient eux-mêmes leurs magiſtrats ; & qu'ils ne payeroient au peuple romain que la moitié des tributs, qu'ils avoient payé à leurs rois.

Mais pour affoiblir ces deux nations, on diviſa la Macédoine en quatre provinces, l'Illyrie en trois ; & on fit autant de républiques, qui ſe gouvernerent ſéparément. Chacune eut un conſeil général, formé des députés de ſes villes ; & il ne fut permis à perſonne de ſe marier, ni d'acquérir des biens hors de la république dont il étoit membre.

Il arriva de toutes parts à Rome des ambaſſadeurs qui venoient féliciter le ſénat ſur le ſuccès de la derniere guerre. Tous les rois s'humilierent au point, qu'on eût dit qu'ils étoient jaloux de paroître avec Perſée à la ſuite du char de Paul Emile. Les peuples libres eurent à ſe juſtifier. S'ils n'avoient pas donné des ſecours à Perſée, ils avoient paru s'intéreſſer à lui. Dans toutes les villes de la Grece les délateurs ſe multiplierent plus que jamais. Les citoyens furent cités devant le ſénat pour des diſcours dont on leur faiſoit des crimes, & que ſouvent ils n'a-

voient pas tenu. Les Rhodiens perdirent la Lycie & la Carie. Un grand nombre fut condamné à mort, & ils ſe crurent heureux de n'être pas tous exterminés. Callicrate, ce traître qui avoit déjà vendu ſa patrie, dénonça plus de mille Achéens, des principaux de la république. Ils vinrent à Rome, & le ſénat, ſans avoir voulu les entendre, les rélégua dans l'Etrurie, où la plupart finirent leurs jours.

Parce que les Epirotes avoient donné quelques ſecours à Perſée, on livra au pillage ſoixante-dix de leurs villes, on en raſa les murs, & on fit eſclaves cent cinquante mille citoyens. En Etolie, une faction vendue aux Romains, fit périr par le fer cinq cent cinquante des principaux de la nation. Un grand nombre fut banni. On abandonna aux délateurs des biens des uns & des autres. Bébius, qui commandoit dans cette province, prêta ſon miniſtere à ces horreurs. Quoique les Etoliens euſſent porté leurs plaintes à Paul Emile, les meurtriers furent renvoyés abſous, & on déclara que ceux qui avoient été tués ou bannis, l'avoient été juſtement. Tout leur crime néanmoins étoit d'avoir paru former des vœux pour Perſée. Nous voici au tems où Rome ne ſentoit plus le beſoin de montrer une apparence de juſtice.

CHAPITRE XI.

Juſqu'à la ruine de Carthage.

ROME avoit répandu la terreur, & les Grecs furent quelque tems ſans oſer remuer. Cependant l'Aſie s'agitoit encore : mais elle avançoit le moment de ſon eſclavage.

De tous les rois aucun ne s'aviliſſoit autant que Pruſias. Lorſque la république lui envoyoit des ambaſſadeurs, il ſe préſentoit devant eux, la tête raſée & avec le bonnet d'affranchi. *Vous voyez*, leur diſoit-il *un de vos affranchis, prêt à faire tout ce que vous ordonnerez.* C'eſt ainſi qu'il parut devant le ſénat, ſe tenant à la porte, ſe proſternant, & baiſant le ſeuil. *Je vous ſalue, dieux ſauveurs.* Ce fut le commencement de ſon diſcours. Polybe dit qu'il auroit honte de le rapporter tout entier.

A peine Pruſias fut parti, qu'on apprit qu'Eumene arrivoit. Le ſénat lui fit ſignifier un décret par lequel il défendoit à tous les rois de venir à Rome. Il ne vouloit pas traiter comme ami un prince qui lui étoit ſuſpect ; & il ne vouloit pas le déclarer ennemi, parce qu'il auroit fallu s'engager dans une nouvelle guerre. C'eſt pourquoi il parut adreſſer à tous les rois un décret qu'il portoit contre Eumene ſeul. Perſonne n'y fut trompé.

Ce prince parut d'autant plus ſenſible à cet

affront, qu'en perdant la faveur du ſénat, il reſtoit en bute à ſes ennemis. En effet, Pruſias & les Gallo-grecs l'accuſerent d'avoir des intelligences ſecretes avec Antiochus; & quoique ſes freres Attale & Athénée fuſſent venus à Rome pour le juſtifier, Sulpicius Galba, envoyé par le ſénat, ſe rendit à Sardes où il éleva un tribunal. Toutes les villes furent invitées à porter des plaintes contre le roi de Pergame.

Ariarathe Philopator, ayant ſuccédé à ſon pere ſur le trône de Cappadoce, fut détrôné par Holopherne, un de ſes freres, qu'on diſoit ſuppoſé. Comme il avoit renouvellé l'alliance avec les Romains, il crut qu'il en obtiendroit des ſecours, & il vint à Rome. Le ſénat, qui ne penſoit qu'à ſaiſir l'occaſion d'affoiblir les puiſſances de l'Aſie, partagea la Cappadoce entre les deux freres.

Vers ce tems mourut Eumene. Il avoit inutilement tenté de ſoutenir Ariarathe, contre les entrepriſes d'Holopherne. Il laiſſa la couronne à ſon fils Eumene, qui ne régna qu'un an, & auquel ſuccéda Attale Philadelphe. Celui-ci donna de nouveaux ſecours à Ariarathe, & chaſſa Holopherne, qui ſe réfugia auprès du roi de Syrie. La guerre continuoit entre le royaume de Bithynie & celui de Pergame. Le ſénat la termina par un traité auquel Pruſias ſurvécut peu. Ce prince lâche, bas, perfide & cruel, fut détrôné par ſon fils Nicomede, qu'il voulut faire périr; & on le tua dans un temple où il s'étoit réfugié. Alors la Syrie offroit d'autres ſcenes.

Antiochus Epiphane étoit mort, & ſous ſon fils Antiochus Eupator, Lyſias, gouverneur de ce jeune

prince, s'étoit ſaiſi de la tutelle. Démétrius, qui continuoit d'être en otage à Rome, repréſenta ſes droits au ſénat, & demanda d'être rétabli ſur le trône de ſon pere Séleucus Philopator. On n'eut aucun égard à ſa demande. Le ſénat reconnut Eupator, & lui confirma la couronne par un décret. Il jugeoit la minorité du monarque favorable au deſſein qu'il formoit d'affoiblir la monarchie; & pour exécuter ce projet, il envoya en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius & L. Aurélius. Leurs inſtructions portoient, entr'autres choſes, de brûler tous les vaiſſeaux qui paſſeroient le nombre ſtipulé dans le traité fait entre Antiochus le grand.

En Egypte la méſintelligence avoit armé les deux freres qui régnoient conjointement; & Philométor, chaſſé par Phyſcon, étoit venu à Rome implorer le ſecours de la république. Le ſénat, conformément à la maxime qu'il s'étoit fait d'affoiblir les monarchies, porta un décret par lequel il donnoit à Philométor l'Egypte & l'île de Chypre, & à Phyſcon la Cyrénaïque & la Libye, déclarant qu'ils ſeroient indépendans l'un de l'autre. Il chargea de l'exécution de ſes ordres deux ſénateurs, qui reconduiſirent Philométor. Les deux freres, forcés d'obéir, conclurent le traité qu'on leur dicta, & le ſcellerent, ſuivant l'uſage, par des ſacrifices & par des ſermens.

Mais bientôt après Phyſcon vint à Rome. Il penſa, que lorſqu'il ſe plaindroit, il ſeroit écouté favorablement. Il ne ſe trompoit pas. Sur ce qu'il repréſenta l'inégalité du partage qui avoit été fait, le ſénat ordonna qu'il ſeroit mis en poſſeſſion

poſſeſſion de l'île de Chypre. Ces ordres cependant ne furent pas exécutés. Phyſcon tomba entre les mains de ſon frere qui eut la généroſité de lui pardonner; & il ſe crut trop heureux de conſerver la Cyrénaïque & la Libye.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient entre les deux Ptolémées, les ambaſſadeurs romains, envoyés en Syrie, ſouleverent le peuple par les violences qu'ils commirent, & Octavius fut aſſaſſiné.

Le ſénat renvoya ſans réponſe les députés qui lui apporterent les juſtifications de Lyſias. A ce mécontentement, Démétrius jugeoit qu'il obtiendroit la permiſſion de paſſer en Aſie. Ses amis penſoient au contraire, qu'il en feroit inutilement la demande. Ils ſavoient que le ſénat aimoit à voir la couronne ſur la tête d'un prince qui fourniſſoit des prétextes contre lui. En effet, Démétrius fut refuſé. Il prit le ſeul parti qui lui reſtoit : il s'échappa furtivement.

A ſon arrivée en Syrie, il répandit que le ſénat l'envoyoit pour prendre poſſeſſion de ſes états. Ce bruit fit déclarer tout le peuple pour lui. On lui livra Eupator & Lyſias qu'il fit mourir, & il monta ſur le trône ſans oppoſition. Les Babyloniens lui donnerent le ſurnom de Soter, parce qu'il les délivra de la tyrannie d'un gouverneur, qui fut puni de mort, moins pour avoir vexé les peuples, que pour s'être révolté.

Lorſqu'Antiochus Epiphane, forcé d'obéir aux ordres du ſénat, eut abandonné l'Egypte, il parut vouloir ſe venger ſur ſes propres ſujets de l'humiliation qu'il venoit d'eſſuyer. Il tourna ſur-tout ſes armes contre les Juifs. Eupator con-

tinua cette guerre & elle duroit encore. Les Juifs qui l'avoient ſoutenue par une ſuite de victoires miraculeuſes, ſongerent à ſe mettre ſous la protection des Romains. La circonſtance étoit d'autant plus favorable, que la république n'avoit pas encore reconnu Démétrius pour roi de Syrie. D'ailleurs, elle ne refuſoit pas de protéger les peuples, lorſque l'oppreſſion dont ils ſe plaignoient, pouvoit être un prétexte d'abaiſſer les rois. Le ſénat donna un décret par lequel il déclara les Juifs amis & alliés du peuple romain, & Démétrius ceſſa les hoſtilités. Peu après, il fut reconnu par la république.

Se croyant alors aſſuré ſur le trône, il ne s'occupoit plus des ſoins du gouvernement. Tout languiſſoit dans le royaume, pendant que le monarque inacceſſible au fond de ſon palais, ſe livroit à des excès de toute eſpece. Il fut retiré de ſon inaction, par les conſpirations qui ſe tramerent contre lui. La premiere eut pour chef Holopherne, qu'il avoit lui-même établi ſur le trône de Cappadoce, & auquel depuis il avoit donné aſyle. Il le fit mettre en priſon; mais il lui conſerva la vie, parce qu'il vouloit s'en ſervir contre le roi de Cappadoce.

Attale & Ariarathe, qui ſoupçonnoient les deſſeins du roi de Syrie, formerent une nouvelle conſpiration, dans laquelle entra Philométor. Le roi d'Egypte vouloit ſe venger de Démétrius, qui, pendant ſon ſéjour à Rome, avoit appuyé auprès du ſénat les demandes de Phyſcon. Ces trois ſouverains confierent l'exécution de leur projet à Héraclide, frere du gouverneur de Babylone, dont j'ai parlé, & coupable comme lui,

Héraclide s'étoit retiré à Rhodes. Il y choisit un jeune homme, nommé Alexandre Bala, qu'il donna pour fils d'Anthiochus Epiphane, & il lui apprit à jouer ce personnage. Comme il avoit eu beaucoup de part à la confiance d'Antiochus, il lui fut facile de donner quelque vraisemblance à cette imposture. Les trois rois reconnurent Bala, & Héraclide le conduisit à Rome.

Cette fable n'en imposa point au sénat. Mais parce qu'il lui importoit de susciter des guerres, il fit un décret pour mettre Bala en possession du royaume de Syrie. Tout réussit à cet imposteur. Démétrius fut tué dans un combat, & Alexandre, maitre de l'empire, épousa Cléopatre, fille de Philométor. Il régna cinq ans avec le mépris & la haine des peuples: sentimens dus à ses débauches & à ses cruautés.

Démétrius Soter, lors de la révolution qui le ménacoit, avoit envoyé à Cnide ses deux fils, Démétrius Nicanor & Antiochus Sidetes. Le premier voyant le mécontentement des Syriens, arma, & vainquit; & Bala se réfugia chez un prince arabe, qui lui fit trancher la tête.

Des imprudences, des débauches, des violences, des cruautés: voilà le regne de Nicanor. Diodote, surnommé Triphon, qui avoit servi sous Alexandre Bala, entreprit de faire valoir les prétentions d'Antiochus, fils de cette imposteur. Il le fit proclamer à Antioche, & il vainquit Démétrius Nicanor qui s'enfuit à Séleucie.

Triphon n'avoit donné la couronne au fils de Bala, que pour la lui enlever. Il le tua, monta sur le trône, & fut maître de la plus grande partie de la monarchie.

Retiré à Laodicée, Nicanor oublioit ſes droits, & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, lorſque tout à coup il marcha contre les Parthes, ſe flattant s'il réuſſiſſoit dans cette expédition, de retomber ſur Triphon avec de plus grandes forces. Mais il fut fait priſonnier, & finit ſes jours en Hyrcanie. L'empire des Parthes s'étendoit alors depuis l'Euphrate juſqu'au Gange. Il devint formidable aux Romains.

Triphon ne reſta pas long-tems maître du trône. Antiochus Sidetes, qui épouſa la femme de Démétrius ſon frere, chaſſa cet uſurpateur, s'en ſaiſit & le fit mourir. C'eſt pendant les troubles dont je viens de parler, que les Juifs ſecouerent le joug des rois de Syrie. Dans une aſſemblée qui ſe tint à Jéruſalem, ils aſſurerent à Simon & à ſes deſcendans la ſouveraineté & le ſacerdoce.

Ptolémée Philométor étoit mort la même année qu'Alexandre Bala. Cléopatre, ſa ſœur & ſa femme, avoit voulu mettre la couronne ſur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Forcée de la céder à Phyſcon, elle fut encore réduite à épouſer ce prince; & le jour même des noces, ſon fils périt entre ſes bras par les coups de ce monſtre. Phyſcon portoit la débauche & la cruauté juſqu'au délire. Il régna ſeul en Egypte.

D'après l'idée ſommaire que je viens de vous donner d'un petit nombre de regnes, vous voyez, Monſeigneur, que les monarchies de l'Orient tomboient d'elles-mêmes. Il eſt inutile de les étudier davantage. Faudroit-il ſouiller notre mémoire des noms de ces ſouverains, qui ne laiſſent après eux que le ſouvenir de leurs débauches, de leur

cruauté, & de leur ſcélérateſſe? pour s'autoriſer à tout, ils vouloient faire taire les loix; & elles ſe taiſoient devant les forfaits, dont ils devenoient les victimes. Ils ſont égorgés par leurs confidens, par leurs freres, par leurs fils, par leurs femmes, même par leurs meres. Voilà les honneurs qui enveloppoient le thrône. Jugez par elles des calamités qui ſe répandoient ſur les peuples, & vous imaginerez toute l'hiſtoire de ces tems malheureux.

Les dernieres révolutions dont je viens de parler, ſont poſtérieures à la troiſieme guerre punique. Mais comme mon deſſein étoit de vous faire prévoir que la chûte des monarchies de l'Orient étoit prochaine, j'ai cru devoir, ſans m'interrompre ſuivre ces révolutions juſqu'au tems où je viens de les laiſſer. Déſormais je ne reviendrai à l'Aſie, qu'autant que j'y ſerai forcé dans la ſuite de l'hiſtoire romaine.

Il s'agit maintenant d'obſerver ce qui ſe paſſoit en Eſpagne, en Afrique, en Macédoine & dans la Grece.

Prêts à deſcendre du trône, les ſouverains de l'Orient paroiſſoient n'attendre que les ordres du ſénat; & les peuples de tout tems aſſervis, prévoyoient avec indifférence la révolution: ils pouvoient même ſe flatter que leur joug en deviendroit plus léger.

Il n'en étoit pas de même des peuples de l'Eſpagne. Ils avoient des chefs, mais ils n'avoient pas des monarques. Ils formoient de petites cités, dont les citoyens, endurcis aux fatigues & jaloux de leur liberté, étoient autant de ſoldats. Rome, après les avoir vaincus pluſieurs

fois, forcée à les vaincre encore, déſeſpéroit de les ſubjuguer.

La guerre continuoit donc toujours, ou elle n'étoit interrompue que par intervalles. Cependant l'amour de la liberté n'étoit pas le ſeul motif qui armoit les peuples. Si, ſous la protection de la république, ils avoient joui de leurs loix, les ſoulevemens auroient été plus rares; & peut-être que, comparant alors la domination des Romains à celle des Carthaginois, ils ſe ſeroient fait peu-à-peu une habitude de l'obéiſſance. Mais on les opprimoit, & ils prenoient les armes, moins pour défendre leur liberté, que pour ſe mettre à l'abri des vexations.

Une victoire que les Luſitaniens remporterent ſur le préteur Calpurnius Piſo, fut le commencement d'une guerre, où les Romains éprouverent de grands revers, & où leurs généraux ſe couvrirent de honte par leur perfidie, autant que par leurs défaites. La jeuneſſe romaine parut avoir dégénéré de ſes ancêtres. Elle s'effrayoit au ſeul récit des combats qu'on avoit livrés aux Celtibériens. Elle refuſoit de ſervir dans les légions qu'on deſtinoit pour l'Eſpagne; & le découragement étoit au point, que le ſénat n'oſoit uſer ni de douceur ni de ſévérité. Dans cette conjoncture, Scipion Emilien, fils de Paul Emile, & petit-fils par adoption de Scipion l'africain, offrit de ſervir dans tel grade qu'on voudroit lui donner. Cet exemple rendit le courage aux plus lâches, & les conſuls firent les levées.

Le département de l'Eſpagne échut par le ſort au conſul Licinius Lucullus. Quand il arriva, le proconſul Marcellus venoit de faire la paix

avec les Celtibériens. Il n'avoit pas voulu laiſſer à ſon ſucceſſeur la gloire de terminer une guerre qu'il avoit fait avec peu de ſuccès. Lucullus, dont l'ame avide n'ambitionnoit le commandement que pour s'enrichir des dépouilles des provinces, parut néanmoins reſpecter le traité qui venoit d'être fait. Peut-être redoutoit-il les Celtibériens, & il aima mieux tourner ſes armes contre les Vaccéens, quoiqu'il n'eut point ordre de les attaquer, & qu'ils n'euſſent donné aucun prétexte aux hoſtilités. Il les aſſiégea dans une de leurs villes. Ils capitulerent, & malgré la foi jurée, il en égorgea vingt-mille, & vendit les autres. Il mit enſuite le ſiege devant deux places, dont il ne put ſe rendre maître; & il paſſa dans la Luſitanie, où le préteur Ser. Sulpicius Galba venoit d'être battu. Il porta le fer & le feu par-tout.

Galba, devenu ſupérieur en forces par la diverſion du conſul, ravagea auſſi de ſon côté la Luſitanie. Alors quelques peuples, croyant trouver leur ſalut dans l'alliance de la république, s'adreſſerent au préteur qui parut les écouter favorablement : mais quand il les eut fait donner dans le piege qu'il leur tendoit, il les enveloppa & les fit égorger. La nouvelle de ce maſſacre excita dans Rome méme une indignation générale. Cependant Galba, cité à ſon retour devant le peuple, fut renvoyé abſous. Vous commencez à voir dans les Romains ce que deviennent les peuples conquérans : à meſure qu'ils s'agrandiſſent, ils perdent tout ſentiment d'humanité, & ils ſont tous les jours plus féroces.

Les Romains payerent de leur ſang cette per-

fidie. Dès l'année ſuivante, Viriathus vengea les Luſitaniens par une victoire qu'il remporta ſur Vétilius, ſucceſſeur de Galba, & pendant dix ans, il ſoutint avec ſuccès une guerre, qui dura encore après lui. Ce général n'avoit été juſqu'alors que le chef d'une troupe de montagnards qui vivoient de brigandage.

La troiſieme guerre punique commença l'année même où Viriathus devint le général des Luſitaniens, & alors les Romains perdoient la Macédoine.

Les limites qui ſéparoient les états des Carthaginois de ceux de Maſſiniſſa, roi de Numidie, avoient été marquées par Scipion l'africain. Mais ce prince, comptant ſur l'alliance de Rome, ne craignit pas de les franchir. Les Carthaginois en porterent ſouvent leurs plaintes au ſénat. Ils demandoient que Maſſiniſſa s'en tînt au dernier traité ; où qu'il leur fût permis de repouſſer la force par la force.

Rome envoya des commiſſaires à pluſieurs repriſes, toujours en apparence pour rendre juſtice, & en effet pour ſuſciter la guerre entre Carthage & le roi de Numidie, ſi elle pouvoit être avantageuſe à la république. Caton le cenſeur, qui fut le chef d'une de ces députations, remplit parfaitement les vues du ſénat. Général, homme d'état, orateur, hiſtorien, il avoit des talens. Mais perſonne n'étoit plus fait pour une négociation, où on ne vouloit montrer que les dehors de la juſtice. L'utilité de la république étoit ſon unique regle.

Les Carthaginois lui montrerent le traité fait par Scipion, & lui repréſenterent que le moin-

dre changement ſeroit une injure à la mémoire du plus grand des Romains. Cette éloge ralluma la jalouſie qu'il avoit toujours eu pour le vainqueur d'Annibal; & il ſongea dès ce moment à ſe venger ſur Carthage de n'être pas plus grand que Scipion. A ſon retour, il ne parla que des richeſſes de cette ville, de ſes magaſins, de ſes ports, de ſes vaiſſeaux; & il en conclut qu'il falloit la détruire. Cette conſéquence lui parut ſi juſte que toutes les fois qu'il opinoit, quoi qu'il fût queſtion de toute autre choſe, il terminoit toujours ſon avis par ces mots: *il faut détruire Carthage.*

Dans la proſpérité de la république, le peuple commençoit à ne plus connoître de ſubordination; & il ſembloit que pour prévenir de plus grands déſordres, il eût été avantageux aux Romains d'être arrêtés dans leurs progrès. C'eſt pourquoi pluſieurs ſénateurs jugeoient que la deſtruction de Carthage ſeroit funeſte à Rome même. Scipion Naſica, fils de Cneus, combattoit ſur-tout, le ſentiment de Caton. Il avoit été reconnu dans une occaſion pour le plus honnête homme de la république. On ne dit pas néanmoins qu'il ait repréſenté que cette guerre ſeroit injuſte. Les Romains conſultoient moins que jamais les loix de l'équité.

L'avis de Caton devoit prévaloir, & prévalut. Après avoir refuſé de rendre juſtice aux Carthaginois, & les avoir mis par-là dans la néceſſité de repouſſer les hoſtilités de Maſſiniſſa, il fut arrêté qu'on leur déclareroit la guerre, parce qu'ils la faiſoient à un prince allié de la république, & on la leur déclara en prenant

les armes. Les conſuls embarquerent les légions, & mirent à la voile.

Carthage avoit prévu la réſolution du ſénat, & pour la prévenir, elle envoyoit des ambaſſadeurs avec les pouvoirs les plus amples. Ils arriverent trop tard. La flotte étoit déja partie. Jugeant alors qu'il n'étoit plus tems d'ouvrir une négociation, ils crurent que s'ils ſe ſoumettoient, ils obtiendroient la paix; & ils déclarerent que les Carthaginois s'abandonnoient à la diſcrétion du peuple romain. C'étoit, ſuivant l'interprétation du ſénat, livrer le pays, les villes, les habitans, les rivieres, les ports, les temples les tombeaux, tout en un mot. Les ambaſſadeurs n'avoient pas connu ſans doute, toute la force de cette expreſſion.

On leur répondit que puiſqu'ils avoient pris le parti le plus ſage, on leur accordoit la liberté, leurs loix & leurs terres; a condition ſeulement qu'ils enverroient trois cens otages à Lilibée, & qu'ils feroient ce qui leur ſeroit ordonné par les conſuls. On ne parloit point des villes, parce qu'on croyoit, par cette réticence, s'autoriſer à détruire Carthage. Les ambaſſadeurs en eurent de l'inquiétude. Ils ne ſavoient d'ailleurs quels ſeroient ces ordres qu'on n'expliquoit pas. Cependant ils ſe retirerent ſans oſer répliquer.

Les otages furent livrés, & le conſul L. Marcius Cenſorius les ayant reçus à Lilibée, mit à la voile pour Utique, où il débarqua avec environ quatre-vingt mille hommes. Auſſi-tôt les magiſtrats de Carthage ſe préſenterent devant lui, & lui demanderent ſes ordres. Il leur commanda d'apporter toutes leurs armes & toutes

leurs machines de guerre, disant que désormais ces choses leur étoient inutiles, puisqu'ils seroient sous la protection de la république. Ils obéirent. Alors Marcius, après avoir loué leur obéissance, leur dit: le sénat vous ordonne de sortir de Carthage qu'il a résolu de détruire, & il veut que vous vous établissiez à dix mille dans les terres.

Cette perfidie, aussi cruelle que lâche, porta le désespoir dans l'ame des Carthaginois, & le désespoir leur fit trouver des armes. En peu de jours Carthage fut en état de défense. Lorsque Marcius & M. Manilius son collegue, s'en approcherent, ils furent étonnés de se voir forcés à faire un siege dans les formes. A la résistance qu'ils trouverent, ils eurent lieu de se reprocher de n'avoir pas marché sur le champ, & d'avoir été perfides, sans retirer le fruit de leur perfidie. Ils tenterent inutilement de prendre la place d'assaut. Ils firent plusieurs fautes: ils reçurent plusieurs échecs: Asdrubal brûla la plus grande partie de leurs vaisseaux, & la peste se mit dans leur armée.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique, Andriscus, homme de néant, se rendoit maître de la Macédoine. Il avoit pris le nom de Philippe, & se faisoit passer pour fils de Persée. Quelques années auparavant, ayant échoué dans cette entreprise, il s'étoit retiré chez Démétrius Soter, qui le fit arrêter, & l'envoya à Rome. Démétrius, à qui Alexandre Bala faisoit alors la guerre, s'imagina que ce service lui procureroit la protection des Romains. Mais Andriscus parut si méprisable, que non-seulement on ne témoigna aucune reconnoissance au roi qui l'avoit livré:

mais on ne parut pas même occupé du ſoin de le garder. Il s'échappa, leva une armée dans la Thrace, ſe fit reconnoître par les Macédoniens, & ſoumit une partie de la Theſſalie.

Cette affaire parut alors ſérieuſe ; Scipion Naſica, député par le ſénat pour en prendre connoiſſance, & pourvoir aux moyens de recouvrer la Macédoine, leva des troupes chez les alliés, & marcha contre Andriſcus, qu'il chaſſa de la Theſſalie. Peu après les légions paſſerent la mer, furent taillées en pieces & le préteur qui les commandoit perdit la vie. L'année ſuivante, Q. Cecilius Métellus remporta deux victoires, & Andriſcus ſe ſauva chez un roi de Thrace qui qui le livra. Le mauvais ſuccès de cet impoſteur n'empêcha pas deux autres avanturiers de tenter la même entrepriſe. Ils n'y réuſſirent ni l'un ni l'autre.

Dans ce tems-là une nouvelle guerre commençoit entre les Achéens & les Spartiates, quoique ces deux peuples avant de l'entreprendre, euſſent invité le ſénat à terminer leurs differens. Mais les Achéens, alors de tous les peuples de la Grece celui que Rome avoit le plus d'intérêt à humilier, n'attendirent pas un jugement, qu'ils prévoyoient devoir leur être peu favorable, & ils prirent les armes. Ils ravageoient la Laconie lorſque des commiſſaires arriverent avec un décret, par lequel le ſénat détachoit de la ligue achéenne Sparte, Corinthe, Argos & pluſieurs autres villes ſous prétexte qu'il avoit été un tems où elles n'étoient pas du nombre des confédérées. Lorſque ce décret fut publié dans l'aſſemblée qui ſe tenoit à Corinthe, il excita une indignation

générale. Le peuple ſe ſouleva. Il ſe jetta ſur les Spartiates, qui étoient alors dans cette ville, & il eût maltraité les commiſſaires mêmes, s'ils ne ſe fuſſent pas dérobés à ſa violence.

Viriathus ſe rendoit redoutable en Eſpagne, & le ſiege de Carthage duroit encore : c'eſt pourquoi le ſénat, quoique vivement offenſé, crut devoir traiter les Achéens avec quelque ménagement. Les nouveaux commiſſaires qu'il envoya, affecterent de parler avec beaucoup de modération. Ils ne ſe plaignirent point du dernier ſoulevement : ils parurent plutôt l'excuſer : ils ne firent aucune mention du décret, qui en avoit été la cauſe. Ils demanderent ſeulement qu'on ceſsât de faire la guerre aux Spartiates ; & ils inviterent les Achéens à ne pas encourir, par leur obſtination, la diſgrace de la république.

Quoiqu'ils ne parlaſſent pas du décret, ils ne le révoquoient pas ; & cet acte ſeul étoit une preuve du deſſein formé de détruire la ligue achéenne. C'en étoit aſſez pour ſoulever les villes confédérées. La modération apparente des commiſſaires ne raſſuroit pas. On la regardoit comme un effet de la foibleſſe des Romains, & on diſoit que dans le mauvais état de leurs affaires en Afrique & en Eſpagne, ils craignoient que les Achéens ne ſe déclaraſſent contr'eux. Peut-être le ſénat vouloit-il par une conduite timide en apparence, enhardir les Achéens, & avoir un prétexte pour faire marcher en Achaïe les légions qui étoient alors en Macédoine. Il paroiſſoit d'autant plus facile de les faire tomber dans ce piege, qu'ils étoient alors gouvernés par le caprice aveugle de la multitude, & par des magiſtrats qui ſa-

crifioient l'état à leur avidité. La choſe arriva comme le ſénat l'avoit pu prévoir. Les Achéens continuerent la guerre contre les Spartiates ; & ils y engagerent les Béotiens, qui étoient également mécontens du ſénat.

Le préteur Q. Métellus, alors occupé à rétablir l'ordre dans la Macédoine, tenta inutilement de les porter à la paix. Il marcha contr'eux, & les défit. L'année ſuivante, il les défit encore ; & il s'avança vers Corinthe, où Diéus, chef des Achéens, s'étoit enfermé avec les débris de ſes troupes. Métellus auroit voulu terminer cette guerre avant l'arrivée du conſul L. Mummius. Le Péloponeſe, épuiſé & ruiné, demandoit la paix : mais Diéus & ceux de ſa faction s'y refuſoient, parce qu'ils prévoyoient qu'ils ſeroient livrés aux Romains. Sur ces entrefaites Mummius arriva, & Métellus retourna en Macédoine.

Diéus, auſſi mauvais général que mauvais magiſtrat, eut la témérité de ſortir des murs & d'offrir le combat au conſul. Il fut entiérement défait. Il pouvoit ſe retirer dans la ville, s'y défendre quelque tems, & obtenir une capitulation : il s'enfuit à Mégalopolis, où il ſe tua. Les Achéens ſans chefs, déſerterent Corinthe. Mummius y entra ſans réſiſtance, fit main baſſe ſur les hommes qui s'y trouverent, vendit les femmes & les enfans ; & après avoir fait enlever les vaſes, les ſtatues, les tableaux, & tout ce qu'il y avoit de précieux, il fit mettre le feu aux maiſons. L'incendie dura pluſieurs jours. Ainſi finit Corinthe. La liberté parut ſe perdre dans ſes ruines. Toute la Grece fut réduite en province romaine, ſous ſous le nom de province d'Achaïe.

Nous avons vu que les conſuls Marcius & Manilius conduiſoient le ſiege de Carthage avec peu de ſuccès. L. Calpurnius Piſo, qui leur ſuccéda, ne montra pas plus de capacité. Les Carthaginois faiſoient de nouveaux efforts. Ils négocioient avec les rois, qu'ils invitoient à ſe ſoulever : ils ſongeoient même à fournir de l'argent & des vaiſſeaux au faux Philippe, & Rome commençoit à montrer de l'inquiétude. Tel étoit l'état des choſes, lorſque Scipion Emilien, qui ſervoit en Afrique avec diſtinction, & qui avoit même ſouvent réparé les fautes des généraux, vint à Rome pour demander l'édilité. On lui donna le conſulat qu'il ne demandoit pas ; & ſans tirer les provinces au ſort, on lui aſſigna l'Afrique pour département. Tout cela étoit contre les regles. Mais à ſa réputation, & peut-être encore à ſon nom, le peuple crut qu'il étoit deſtiné à terminer cette guerre. En effet Carthage ſe rendit l'année ſuivante. On la raſa, & le peuple romain défendit, ſous d'horribles imprécations, de rebâtir dans le même lieu. Cette ville a été détruite la même année que Corinthe.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Conſidérations ſur les accroiſſemens des Romains.

DANS l'eſpace de trois ſiecles & demi, Rome n'avoit fait que des progrès très-lents. La priſe de Véies, l'an de la fondation 358, eſt la premiere époque de ſon aggrandiſſement. L'uſage des troupes ſoudoyées la mit en état de pourſuivre les entrepriſes qu'elle commençoit, & il ne lui fallut que 130 ans pour achever la conquête de l'Italie, dans laquelle on ne comprenoit pas la Gaule ciſalpine. La premiere guerre punique, qui dura 23 ans, c'eſt-à-dire, depuis 390 juſqu'en 512, fut terminée par la conquête de tout ce que les Carthaginois avoient en Sicile. La ſeconde commença vingt-quatre ans après, lorſque les Romains s'étoient rendus maîtres de la Corſe & de la Sardaigne, qu'ils avoient ſoumis la Gaule ciſalpine & l'Iſtrie, & qu'ils portoient leurs armes en Illyrie. Elle dura dix-ſept ans. Ils chaſſerent de l'Eſpagne les Carthaginois, & ils acquirent la Sicile, & les isles ſituées entre l'Afrique & l'Italie. Plus ils avoient fait de progrès, plus il leur étoit facile d'en faire de nouveaux : dans le cours de cinquante & quelques années, ils réduiſirent en provinces

vinces romaines la Macédoine, la Grece & l'Afrique, & ils rendirent la Syrie tributaire. Alors ſouverains en quelque ſorte des royaumes qu'ils recevoient dans leur alliance, ils parurent les maîtres de tous les peuples connus. Le ſénat prit connoiſſance des querelles des rois, marqua leurs poſſeſſions, régla leurs alliances, fixa leurs forces ſur terre & ſur mer, diſtribua les provinces, diſpoſa des couronnes; en un mot, il ſe donna pour le tribunal des nations, & les nations le reconnurent. On obéiſſoit à quelques magiſtrats qui portoient ſes ordres.

Les choſes, Monſeigneur, les plus étonnantes au premier coup d'œil, ſont quelquefois bien ſimples. Mais, parce qu'on aime le merveilleux, on a vu dans le ſénat une politique profonde, un plan de conduite tracé dès la fondation de Rome, & ſuivi conſtamment pendant dix ſiecles. Si les ennemis de cette république ne ſe ſont jamais réunis pour l'attaquer enſemble, ou ſi quelques-uns n'ont fait que des ligues mal concertées, c'eſt, dit-on, parce que les Romains ſavoient diviſer & on oublie toute l'hiſtoire pour regarder, comme leur ouvrage, une diviſion qui exiſtoit avant leurs entrepriſes & avant eux. Mais ces petits peuples que Rome dès ſon origine eut tout à la fois pour ennemis, ont-ils jamais ſu ſe réunir contr'elle? n'eſt-ce pas ſucceſſivement & de proche en proche que d'autres dans la ſuite lui ont fait la guerre? Les Gaulois avoient ceſſé leurs courſes, lorſque les Samnites prirent les armes; & les Latins attendirent, pour ſe ſoulever, que les Samnites euſſent

été forcés à demander la paix. Quand il fut au pouvoir des Romains d'exterminer le Latium, les Samnites recommencerent la guerre ; & quand ceux-ci eurent été ſubjugués, les Gaulois reparurent. Si les circonſtances avoient armé à la fois tous ces peuples, & que le ſénat les eût diviſé, j'admirerois ſa politique.

Les Romains ont-ils ſemé la diviſion dans la Sicile pour s'en préparer la conquête ? ont-ils ſéparé Hiéron des Carthaginois, ou ſi ce roi s'en eſt ſéparé lui-même ? Eſt-ce leur politique ou l'aveuglement de Philippe, qui a armé les uns contre les autres, les Grecs que la jalouſie diviſoit depuis ſi long-tems ? Comment le ſénat, ſi depuis près de ſix ſiecles ſa maxime conſtante étoit de diviſer, auroit-il eu beſoin d'apprendre de Callicrate à ſoutenir dans l'Achaïe la faction qui lui étoit favorable ?

Comme les circonſtances faiſoient des Romains une nation conquérante, elles faiſoient de tous les peuples des nations qui devoient être conquiſes. Les petites puiſſances livroient les grandes, & Rome n'avoit qu'à ne pas refuſer ſa protection aux peuples qui la recherchoient. Si les Grecs & les Aſiatiques avoient été tels que les Gaulois & les Eſpagnols, les Romains n'auroient conquis ni la Grece ni l'Aſie. En effet, Philippe & Antiochus étoient ſubjugués, & la guerre recommençoit toujours en Eſpagne & dans la Gaule ciſalpine. Ce ſont des pays où il falloit que la république conquit avec ſes propres forces : c'eſt pourquoi lorſque la Grece & l'Aſie ſuccomboient, les Gaulois & les Eſpagnols réſiſtoient encore, & ont réſiſté long-tems après.

On ne ſe laſſe pas de répéter, *diviſez & vous commanderez*, & on admire la profondeur de cette maxime. Faut-il donc un ſi grand art pour diviſer les peuples; il me ſemble au contraire qu'il ſuffit ſouvent de les abandonner à eux-mêmes, & d'attendre leurs diviſions de la différence des intérêts préſens & momentanés qui les aveuglent ſur leurs vrais intérêts. La difficulté ſeroit de les tenir réunis, & de donner à une ligue toute la force qu'elle peut avoir. Mais cette difficulté eſt un écueil, où tous les politiques échouent. Les Grecs armerent les uns contre les autres, auſſitôt qu'ils n'eurent plus la guerre avec les Perſes; & Philippe, ce politique trop admiré, les trouva diviſés. Son attention fut uniquement de ne pas les forcer à ſe réunir contre lui. Il a réuſſi par des moyens d'autant moins admirables, qu'il ne lui a fallu que de la mauvaiſe foi: & d'ailleurs il lui a été facile de tromper des peuples, qui aimoient alors à ſe tromper eux-mêmes. Le ſénat n'a pas même eu cette politique groſſiere. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à vous rappeller qu'il vouloit conſerver les trois principales villes de la Grece. N'étoit-ce pas dire aux Grecs: réuniſſez-vous, ſi vous ne voulez pas tomber dans la ſervitude?

A Rome l'adminiſtration partageoit les pouvoirs de la ſouveraineté, de maniere que ſe ſoutenant à certains égards & ſe balançant à d'autres, au moins juſqu'à un certain point, ils concouroient tous à l'agrandiſſement de la république. Ce ſyſtème, qu'on admire avec raiſon, me paroît s'être fait à l'inſu des Romains.

Nous avons vu dans la Grece des républiques,

dont le plan avoit été combiné, & où les pouvoirs, par la maniere dont ils avoient été distribués, régloient avec précision les droits des différens ordres & des différens magistrats. A Rome au contraire rien n'étoit prévu. Lorsqu'on remédioit à un abus, on ne jugeoit ni des avantages ni des inconvéniens qui en pouvoient naître; & comme la distribution des pouvoirs étoit uniquement l'effet des querelles qui s'élevoient entre les patriciens & les plébéiens, les droits ne furent jamais bien déterminés, & il n'y eut que des prétentions entre les ordres & entre les magistrats.

Lorsque le sénat accorda des tribuns au peuple, il ne prévit pas qu'elle seroit la puissance de ces nouveaux magistrats. Il ne créa des censeurs, que parce que les guerres ne permettoient pas aux consuls de faire régulièrement le cens; & il jugeoit si peu des prérogatives de cette magistrature, que personne ne songea d'abord à la briguer. La dictature, qui dans les circonstances critiques étoit la grande ressource des Romains, & qui suppléoit si bien à la lenteur du gouvernement, ne fut créée que pour éluder les loix, qui protégeoient le peuple sous les consuls. C'est ainsi que les magistratures, que le senat créoit pour le moment présent; produisoient dans la suite des effets qu'il n'avoit pas prévu; & c'est pourquoi je dis qu'à Rome les circonstances ont tout fait & tout combiné.

Parce que les pouvoirs étoient distribués sans précision, les droits étoient mal déterminés; & parce que les droits étoient mal déterminés, les Romains étoient exposés à des dissentions continuelles. Ce n'est certainement pas à dessein qu'on

avoit choiſi un gouvernement où rien n'étoit déterminé ; c'eſt plutôt parce qu'on n'avoit pas ſu mieux faire. Cependant il n'eſt pas douteux que ce gouvernement, par ſes vices mêmes, n'ait contribué aux progrès des Romains. Rome ſans diſſentions eût été moins redoutable. Elles entretenoient l'émulation entre les deux ordres : elles attachoient d'autant plus à la patrie, qu'elles paroiſſoient donner à chaque citoyen des droits à tous les honneurs ; & elles portoient l'amour de la liberté juſqu'au fanatiſme. Sous des loix, qui auroient aſſuré l'état des citoyens de maniere à prévenir toute eſpece de diſſentions, les Romains plus libres, auroient moins ſenti le prix de la liberté. Dès lors ils n'auroient plus eu la même émulation, le même courage, ni le même amour de la patrie.

Si cependant les diſſentions avoient eu un libre cours, le gouvernement auroit dégénéré promptement en une démocratie monſtrueuſe ; & Rome, ſans pouvoir s'agrandir, eût paſſé continuellement de la liberté à la ſervitude, & de la ſervitude à la liberté. Mais les guerres, qui ſuſpendoient les diſſentions, maintenoient une ſorte d'équilibre entre les deux ordres, parce qu'elles ne permettoient pas au peuple d'entreprendre tout ce qu'il pouvoit. Le gouvernement des Romains n'a jamais été meilleur que depuis qu'ils prirent les armes contre les Samnites : il dut aux longues guerres tout ce que ſa conſtitution a eu de bon ; & il dégénéra d'abord après la ruine de Carthage, parce qu'alors les diſſentions devinrent funeſtes à la république.

Les Romains remarque-t-on, ſe ſont toujours

alliés des peuples foibles ; & ils s'en ſont ſervi pour ſubjuguer les plus puiſſans. Ils ne ſe ſont point hâtés d'appéſantir le joug ni ſur les uns, ni ſur les autres. Ils ont attendu qu'ils fuſſent accoutumés à obéir comme alliés, avant de leur commander comme à des ſujets ; & c'eſt par cette maniere lente de conquérir qu'ils ont aſſuré leurs conquêtes. La choſe eſt en effet arrivée ainſi ; mais il n'y a rien de plus faux en général que de dire : ce peuple à étendu ſa domination par tels moyens ; donc ſes vues ont été de l'étendre par ces moyens là mêmes. Suppoſer que les Romains, attentifs à modérer eux-mêmes leur ambition, ont toujours eu la prudence d'attendre qu'on ne pût plus leur réſiſter, c'eſt leur ſuppoſer une conduite dont aucun peuple n'eſt capable. Il me paroît qu'ils ont dominé auſſi-tôt qu'ils l'ont pu ; & que s'ils ont conquis lentement, c'eſt qu'il n'a pas été en leur pouvoir de conquérir avec plus de rapidité. Comme Rome, par ſa conſtitution, étoit deſtinée à des conquêtes : elle étoit auſſi par ſa conſtitution même, condamnée à ne les faire que lentement.

Admirez, dit-on encore, la conduite de ce peuple. Ambitieux de conquérir les nations, il prend les armes, uniquement parce qu'il eſt de ſon intérêt de les prendre ; couvrant ſi bien ſes injuſtices, qu'il paroît toujours juſte ; cachant ſi bien ſes vues, qu'on ne démêle pas ſon ambition. C'eſt par-là qu'il donne enfin des fers aux peuples étonnés qui l'avoient pris pour le protecteur de la liberté.

Voilà comme on juge. On veut que Romulus ait été un grand homme, que les ſix rois, qui lui ont ſuccédé, ayent été de grands hommes. On ſe-

roit tenté d'en dire autant de tous les ſénateurs. En effet, il faudroit une ſucceſſion non-interrompue de grands hommes, pour ſuppoſer avec fondement que les Romains, méditant de bonne heure de grandes conquêtes, ſe ſont fait un plan dont ils ne ſe ſont jamais écartés. Mais ſans nous arrêter à combattre des préjugés qui portent ſur une ſuppoſition tout-à-fait gratuite, eſſayons de nous faire des idées plus exactes.

Nous jugeons & nous nous conduiſons d'après les maximes, dont nous nous ſommes fait une habitude. Il y a des ſiecles où les préjugés généralement reçus arrêtent tout-à-coup l'homme qui a le plus de génie : il y en a d'autres, où, parce que ces préjugés ne ſubſiſtent plus, un eſprit médiocre fait ce que l'homme de génie n'a pas pu faire. Tout dépend des circonſtances où nous nous trouvons.

Cette obſervation eſt applicable aux peuples. Les maximes, qui s'introduiſent lors de leur établiſſement, font que les uns s'agrandiſſent ſans en avoir formé le projet ; & que les autres ne peuvent pas s'agrandir, quoiqu'ils en ayent l'ambition. Les républiques de la Grece, par exemple, étoient dans le cas des hommes de génie, que les préjugés arrêtent au milieu de leurs progrès. C'étoit une folie à elles d'entreprendre de grandes conquêtes. C'eſt que les circonſtances ne leur avoient pas appris à augmenter leurs forces par les forces des peuples vaincus. Les maximes qu'elles avoient adopté, étoient trop contraires à cette politique. Partager avec de nouveaux citoyens la gloire qu'elles avoient acquis, c'étoit la diminuer ; & la diminuer, c'étoit la perdre. Ce préjugé les aveu-

gla toujours ſur leurs vrais intérêts, & il ne leur fut pas poſſible de ſortir de leur foibleſſe.

Les Romains, foibles dans les commencemens, ont été forcés de contracter bien vîte des alliances; & de partager avec les vaincus mêmes, les premiers avantages qu'ils ont du à leur courage. Si les circonſtances leur faiſoient une loi d'exterminer les peuples qui leur étoient contraires; elles leur en faiſoient une de s'attacher par toute ſorte de moyens, ceux qui pouvoient leur être favorables. Cette politique ne demandoit aucune prevoyance de leur part: il leur ſuffiſoit de voir le danger où ils étoient. C'eſt ainſi qu'ils ſe ſont ſervis par exemple, des Latins & des Herniques pour ſubjuguer les Volſques & les Toſcans. Dans la ſuite, ils ont continué comme ils avoient commencé; parce qu'en général l'uſage eſt la grande regle des peuples, & que d'ordinaire, lorſqu'ils ont un parti à prendre, ils n'examinent pas ce qu'ils doivent faire, mais ils cherchent ce qu'ils ont fait en pareilles circonſtances. Plus vous étudierez l'hiſtoire des nations, plus vous vous convaincrez que l'uſage conduit les unes à leur agrandiſſement, comme il conduit les autres à leur perte.

Si les Carthaginois avoient tenu la même conduite que les Romains, c'eût été l'effet d'une politique éclairée: car elle auroit été en oppoſition avec les maximes que les circonſtances avoient introduit. Devenus puiſſans de bonne heure, & preſque ſans obſtacles, ils étoient accoutumés à dominer par la force, & ils jugeoient en conſéquence que la force ſeule aſſure la domination. Ils n'ont donc pas ſenti le beſoin de ménager les peuples. Ils ont appeſanti le joug ſur les alliés, com-

me ſur les ſujets ; & ils n'ont pas ſu conſerver, parce qu'ils avoient acquis trop facilement.

Rome au contraire s'accroît plus lentement. Les ennemis ſe ſuccedent : elle en trouve par-tout où elle recule ſes frontieres, & pendant long-tems ils paroiſſent toujours plus redoutables. Au milieu de ces guerres, des villes ſont détruites, des peuples ſont exterminés, & tout ce qui réſiſte eſt tôt-ou-tard aſſervi. Cependant tous les peuples n'oſent pas réſiſter. Pluſieurs, craignant le ſort des vaincus, s'empreſſent de venir d'eux-mêmes au-devant des vainqueurs. Les uns demandent les droits des citoyens en tout ou en partie : les autres ſe croient trop heureux de conſerver leurs loix, leurs magiſtrats, & de ſe gouverner eux-mêmes ſous la protection de la république. Par-là, l'uſage s'établit d'accorder de pareils privileges : comme autant de récompenſes. Cet uſage dure, parce que c'eſt le caractere des uſages de durer, ſur-tout dans les républiques qui ſont naturellement, pendant des ſiecles, ce qu'elles ont été d'abord. Elles conſervent le même eſprit, tant que les circonſtances ne changent pas ; & cela n'eſt pas étonnant, puiſque le ſouverain eſt un corps qui ne meut point, & qui ſe meut toujours en conſéquence des premieres impulſions. C'eſt en quoi le gouvernement républicain differe du gouvernement monarchique, où l'autorité paſſe toute entiére d'un homme à un homme, & où le ſouverain paroît quelquefois mourir à chaque changement de miniſtre.

Les circonſtances furent à peu près les mêmes pour les Romains, tant qu'ils ne ſortirent pas de l'Italie. Auſſi conſerverent-ils les mêmes mœurs

& la même conduite ; & ils continuerent d'étendre leur domination, par les mêmes moyens qu'ils l'avoient d'abord étendue.

Lorſqu'ils furent maîtres de l'Italie, la guerre étoit étendue parmi toutes les nations connues. Il y avoit des monarques qui vouloient aſſervir, & il y avoit des peuples qui vouloient reſter libres. Les Romains ſe montrerent au milieu de ces troubles : moment favorable, où les foibles cherchoient une puiſſance qui les pût défendre, & qui ne parût pas les devoir ſubjuguer. Ils crurent l'avoir trouvée. Rome en effet, ne pouvoit alors que protéger leur liberté. Si elle la menaçoit, le danger étoit loin encore, & il importoit de ſe ſouſtraire à un danger préſent. Ainſi Marſeille ſe fortifia de ſon alliance contre les Gaulois ; Sagonte contre Carthage ; les Etoliens contre Philippe ; Attale, les Rhodiens & les Egyptiens, contre les Séléucides. Les Romains n'eurent donc qu'à s'abandonner au courant des circonſtances qui les entraînoient dans les Gaules, dans l'Eſpagne, dans la Macédoine, dans la Grece, dans l'Aſie, & dans l'Egypte. La conquête de ces provinces s'offroit à eux, ſans qu'ils l'euſſent préparée. Ils n'avoient qu'à recevoir dans leur alliance les peuples qui les appelloient. En montrant quelques légions, ils les réuniſſoient contre l'ennemi commun : ils abattoient les grandes monarchies ; & parce que dans ces guerres, ils étoient la puiſſance dominante, lorſqu'elles étoient finies, il ſe trouvoient la ſeule puiſſance, & tous les peuples paſſoient ſous le joug, les alliés comme les ennemis.

Telles étoient au dehors les circonſtances qui favoriſoient l'agrandiſſement des Romains. Voyons

quelles étoient au dedans celles qui le favoriſoient encore.

Dans un gouvernement tel que celui de Rome, les généraux ne pouvoient pas former de grands projets de conquête. Forcés à ſe régler ſur le tems de leur commandement, de ménager les alliés & même les vaincus, ils accordoient la paix, dès qu'ils avoient aſſez fait pour mériter le triomphe, & ils paroiſſoient ſe refuſer d'eux-mêmes à de plus grands ſuccès. Cette conduite, dictée par l'intérêt perſonnel, ſervit mieux la république que n'eût fait l'ambition du peuple & du ſénat. Elle lui donna une apparence de juſtice & de modération, & elle fit croire que Rome ne prenoit les armes que pour défendre ſes alliés.

Cette erreur livra les nations. Elles ne prirent aucune précaution contre un danger, qu'elles ne prevoyoient pas, parce qu'il étoit encore loin d'elles. Juſqu'alors elles n'avoient vu que des conquérans qui, tels qu'Alexandre ou Cyrus, combattoient avec leurs forces, & ne combattoient que pour eux; & elles n'avoient pas appris qu'on pouvoit parvenir à la monarchie univerſelle en combattant avec les forces des autres & pour les autres. Rome continua de montrer en apparence la même modération, tant que ſes généraux, bornés dans le tems de leur commandement, furent obligés de donner la paix, lorſqu'ils pouvoient ſe promettre de nouveaux avantages. De la ſorte elle cachoit ſon ambition ſans avoir projetté de la cacher. Elle s'agrandiſſoit inſenſiblement, & les peuples, qui s'étoient occupés de leurs querelles, où qui l'avoient appellée à leur ſecours, furent étonnés de ſe voir aſſervis par une puiſ-

ſance, dont l'alliance avoit paru devoir aſſurer leur liberté.

Un empire tel que celui d'Alexandre, eſt d'autant plus foible, qu'il eſt plus vaſte. Tout s'y trouve toujours en diſproportion. Comme le vainqueur eſt ſupérieur, lorſqu'il faut aſſujettir, parce qu'alors il agit avec toutes ſes forces réunies; le vaincu devient ſupérieur à ſon tour, lorſqu'il faut conſerver, parce qu'alors le conquérant eſt obligé de diviſer ſes forces.

Après la deſtruction de Carthage, l'empire de de la république romaine étoit plus ſolidement établi, parce qu'elle ne l'avoit pas conquis avec ſes ſeules forces. Les alliés qu'elle avoit armé pour ſon agrandiſſement, avoient le même intérêt qu'elle-même à lui conſerver ſes conquêtes. Toutes les parties de cet empire ſe ſoutenoient donc mutuellement. Elles étoient comme en équilibre autour d'un centre commun. Tout s'y trouvoit en proportion. Les cauſes qui conſervoient, étoient les mêmes que celles qui avoient ſubjugué; & les peuples ſe forçoient les uns les autres à plier ſous un joug, que Rome ſeule n'eût pas pu leur impoſer.

Cependant, quoique cet empire fût formidable par-tout où la république pouvoit réunir pluſieurs alliés contre un ennemi; il étoit foible en Italie, où elle étoit abandonnée à ſes propres forces, & environnée de peuples qui étoient prêts à ſe ſoulever. Auſſi c'étoit-là qu'il falloit porter la guerre: mais ce projet étoit trop hardi pour tout autre qu'Annibal.

Lorſque toutes les nations furent au rang des ſujets, Rome ſe trouva dans la même poſition

que ſi elle eût conquis avec ſes ſeules armes. L'équilibre diſparut donc, & les forces du peuple ſouverain, ne furent plus en proportion avec les forces des peuples ſubjugués. L'empire alors ne ſe ſoutint que par l'aſſerviſſement, dont les nations s'étoient fait une habitude.

Il en naquit un autre inconvénient: c'eſt que la république ne put pas s'aſſurer des armées qu'elle entretenoit dans les provinces. Ne connoiſſant plus Rome, dont elles étoient éloignées, elles ſe donnerent à leurs généraux & de-là naquirent des guerres civiles. Ce tems n'étoit pas loin. Les ſuccès des dernieres guerres l'avoient avancé, & les nouvelles provinces romaines étoient un premier pas vers la décadence.

Cette république ne fut donc jamais mieux affermie, que lorſqu'elle ſe contenta d'être la puiſſance dominante. Mais forcée par ſa conſtitution à s'agrandir, elle s'agrandiſſoit encore. Elle vouloit tout envahir: elle ne voioit que des ſujets de triomphe dans des entrepriſes qui ruinerent ſa conſtitution même juſques dans les fondemens. Elle enleva les richeſſes de tous les ſouverains. Elle ruina les royaumes dont elle vouloit faire des provinces. Elle détruiſoit pour acquérir; & cependant elle crut avoir augmenté ſa puiſſance, parce qu'elle compta les peuples aſſujettis, & qu'elle ne conſidéra pas combien elle les avoit rendu miſérables.

Plus les provinces s'épuiſerent, plus elles furent aſſervies. Mais Rome, puiſſante uniquement par leur foibleſſe, s'affoibliſſoit tous les jours elle-même. Le luxe corrompit les mœurs: la proſpérité acheva de détruire la diſcipline que la

molleſſe condamnoit : l'amour de la patrie s'éteignit peu-à-peu : le nombre des vrais citoyens diminua tous les jours ; & Rome devint la proie des ſoldats qu'elle armoit pour ſa défenſe. Tel fut bientôt le ſort de cette république. Nous la verrons obéir dans ſa décadence à la force des circonſtances, comme elle y avoit obéi dans ſa proſpérité.

Les progrès non interrompus des Romains, pendant pluſieurs ſiecles, ſont l'effet de la conſtance avec laquelle ils ont ſuivi certaines maximes ; & cette conſtance eſt ce qu'on a pris pour une politique réfléchie. Mais ces maximes dont on leur fait honneur, ils ne les ont point méditées. Ils ont été conſtans dans des préjugés qui leur ont réuſſi, comme nous le ſommes nous-mêmes dans des préjugés qui ne nous réuſſiſſent pas, & nous ſommes plus étonnans qu'eux. En ce genre, la conſtance eſt le caractere de toutes les nations.

C'eſt uniquement parce que les circonſtances ne changeoient pas, ou changeoient peu, que les Romains continuoient d'être attachés aux maximes anciennes. En effet, la politique variable par elle-même, change avec les chefs qui gouvernent : il n'y a donc que l'uniformité des circonſtances qui puiſſent forcer un peuple à ſuivre conſtamment les maximes. Les circonſtances changerent ſenſiblement après la ruine de Carthage : nous verrons les maximes changer avec elles, & les Romains perdre cette conſtance qu'on prenoit pour politique de leur part.

Quand je dis que les circonſtances peuvent ſeules rendre un peuple conſtant dans ſes maximes,

je parle en général : il faut excepter les Spartiates dont la conſtance a été l'ouvrage de la politique, parce qu'elle étoit l'effet de la législation de Lycurgue ; & ce qui prouve le pouvoir des circonſtances, c'eſt que ce législateur n'a réuſſi que parce qu'il en arrêta le cours & qu'il les rendit en quelque ſorte immuables. Or, ce qu'il faut admirer dans la conſtance des Spartiates, ce ne ſont pas les Spartiates mêmes, c'eſt Lycurgue : de même dans la conſtance des Romains, ce ne ſont pas les Romains, c'eſt l'enchaînement des circonſtances où ils ſe ſont trouvés.

Après les obſervations que je viens de faire, je crois qu'on peut diminuer de l'admiration qu'on a communément pour la politique des Romains. Mais rendons juſtice aux progrès qu'ils ont fait dans l'art militaire. Nulle part la diſcipline n'a été plus parfaite, & ne s'eſt mieux ſoutenue. Ils devoient au reſte perfectionner cet art parce que c'étoit le ſeul qu'ils cultivoient, parce qu'ils le cultivoient ſans interruption & que d'ailleurs la plupart de leurs guerres étoient de nature à leur faire ſentir le beſoin de la diſcipline (*).

(*) On peut voir dans le quatrieme livre des *Obſervations ſur les Romains*, les cauſes & les effets de la diſcipline militaire des Romains.

CHAPITRE II.

Des effets que le luxe devoit produire dans la République Romaine.

LA vie ſimple & frugale à laquelle les Romains avoient été forcés pendant pluſieurs ſiecles, paroiſſoit leur interdire les ſuperfluités dont ils ne connoiſſoient pas l'uſage. Ils aimoient cette ſimplicité dont ils s'étoient fait une habitude. Elle formoit leurs mœurs : elle régloit leur façon de penſer, & elle entretenoit dans le gouvernement cette allure uniforme & conſtante qui en faiſoit toute la force.

Le luxe, lorſqu'il commença, fut un objet de ſcandale, parce qu'il étoit contraire aux mœurs, à la façon de penſer & au gouvernement. Le cri public, qui s'éleva contre ceux qui l'introduiſoient, devoit en retarder les progrès, & en effet il les retarda. On vit des généraux porter au tréſor public les dépouilles des nations vaincues, & ne rien réſerver pour eux : tel fut entr'autres Paul Emile.

Mais le cri public s'affoibliſſoit à meſure que le luxe ſe répandoit parmi les premiers citoyens. On s'accoutuma peu-à-peu aux nouveaux uſages. Les anciens tomberent inſenſiblement dans l'oubli. On ne s'en ſouvint que pour les mépriſer. On ne connut plus le ſcandale, & il fut honteux de ne pouvoir s'écarter de la ſimplicité de ſes peres.

Le

Le changement des mœurs ayant changé la façon de penſer, les progrès du luxe en furent plus rapides. Le pauvre ſe corrompit à l'exemple du riche. Si des citoyens oſerent encore s'élever contre la corruption, on les regarda comme des hommes d'un autre ſiecle. On les tournoit en ridicule, ou du moins on les blâmoit, lors même qu'on étoit forcé à leur accorder quelque eſtime. Il étoit facile de prévoir que cette révolution dans les mœurs en préparoit une dans le gouvernement.

C'eſt après la guerre de Syrie, & dans l'intervalle de la ſeconde guerre punique à la troiſieme, que le luxe s'eſt ſur-tout introduit parmi les Romains, & a commencé à faire paſſer chez eux les mœurs de l'Orient. Alors pluſieurs loix furent portées particuliérement contre le luxe de la table. Mais elles prouvent un abus, dont elles ne furent pas le remede. Tous les jours de plus en plus en contradiction avec les mœurs, les loix ſomptuaires devinrent tous les jours plus inutiles.

Dès que les Romains, renonçant à leur premiere ſimplicité, commençoient à mettre les ſuperfluités au nombre des choſes néceſſaires, ils devoient ſe porter rapidement à tous les excès du luxe : car ils avoient toujours été avides, & ils étoient devenus aſſez puiſſans pour donner un libre cours à leur avidité. Leur utilité avoit été leur unique regle : la force avoit fait leurs droits : au beſoin la perfidie avoit ſuppléé à leur foibleſſe. Nous avons vu parmi eux les plus puiſſans s'approprier les domaines de la république, uſurper les terres des particuliers, enlever à leurs concitoyens juſqu'à la liberté. Cette façon de penſer

que le gouvernement même avoit entretenue jusqu'alors, devoit influer de plus en plus dans les mœurs, à mesure qu'on se faisoit de nouveaux besoins. Comment les Romains, maîtres de dépouiller les nations les plus opulentes, auroient-ils pu ne pas leur enlever toutes les choses de luxe ?

L'an de Rome 581, peu avant la guerre de Persée, le consul L. Posthumius Albinus, envoyé par le sénat dans la Campanie, ordonna aux magistrats des Prénestins de lui préparer une maison, de venir au-devant de lui, & de lui fournir tous les chevaux & toutes les bêtes de charge dont il avoit besoin pour son voyage. Jusqu'alors les consuls n'avoient jamais rien exigé de pareil. C'est la république qui leur fournissoit les choses nécessaires pour les commissions qu'elle leur donnoit. Les villes par où ils passoient, n'étoient pas même tenues de leur préparer un logement : ils logeoient chez des particuliers avec qui ils étoient liés d'hospitalité. Posthumius, qui avoit passé à Préneste dans un tems où il n'étoit pas en magistrature, voulut, dit-on, se venger des Prénestins, parce qu'ils ne lui avoient pas rendu les honneurs qu'on ne devoit qu'aux magistrats.

Cet exemple, imité par d'autres, devint bientôt un usage. Alors les magistrats de la république parurent autorisés à imposer aux peuples telles charges qu'ils jugeoient à propos, & ils se firent des droits des malversations qu'ils commettoient. Le sénat se hâta de faire publier dans toutes les villes un décret par lequel il défendoit de rien exiger d'elles au-delà de ce qu'il auroit réglé. Il faisoit connoître par-là qu'il désapprouvoit les

vexations ; mais il ne les empêcha pas. Si dans la ſuite, des conſuls ou des préteurs furent accuſés d'en avoir commis, ils eurent ordinairement aſſez de crédit pour ſe faire abſoudre. Le tribun L. Calpurnius Piſo, croyant arrêter cet abus, fit paſſer une loi qui autoriſoit les peuples à ſe pourvoir devant les juges contre les magiſtrats concuſſionnaires. Cette loi fut portée la premiere année de la troiſieme guerre punique, c'eſt-à-dire, dans un tems où elle étoit viſiblement en contradiction avec l'eſprit même du gouvernement. Elle devoit être ſans force puiſque le ſénat donnoit lui-même l'exemple de la perfidie & de l'injuſtice.

Les Romains paſſerent preſque ſubitement de la plus grande ſimplicité à la recherche des choſes de luxe. Dans les commencemens encore incapables de les apprécier par eux-mêmes, ils s'y porterent d'abord avec plus d'avidité que de goût : ils parurent n'en faire cas que parce qu'elles avoient un prix chez les peuples auxquels ils les enlevoient, & ils les envahirent avec une ſorte de férocité. C'étoient des ſoldats qui alloient au butin.

Quant une nation ſait jouir des choſes de luxe, ſes mœurs deviennent plus douces, parce qu'elles s'amolliſſent. Alors il y a une ſorte de lâcheté dans ſon caractere. Moins capable des fatigues qu'il faudroit prendre pour ſe procurer de nouvelles ſuperfluités, elle ſe repoſe dans la jouiſſance de celles qu'elle a, & elle paroît moins avide.

Mais les Romains avoient apporté le luxe chez eux, & ils ne s'amolliſſoient pas encore. C'eſt qu'il leur avoit été plus facile de dépouiller les

nations, que d'apprendre à jouir des ſuperfluités qu'ils leur enlevoient. Ils conſervoient donc le même courage; ou plutôt la même férocité qu'ils avoient eu; lorſque leur maniere de vivre étoit encore ſimple & frugale; & par conſéquent ils étoient d'autant moins capables de mettre des bornes à leur avidité, qu'ils recherchoient les choſes de luxe avec moins de connoiſſance.

Lorſque les généraux ne s'étoient pas encore fait un beſoin de ces choſes, ils paroiſſoient ne dépouiller les nations, que pour triompher avec plus de magnificence; & après avoir étalé des richeſſes, que le peuple dans les commencemens, regardoit avec plus d'étonnement que d'envie, ils les dépoſoient dans le tréſor public pour les beſoins de l'état. Par-là, l'eſprit du gouvernement devenoit tous les jours plus avide. Il le devenoit ſans ſcrupule, parce que l'intérêt public le juſtifioit: & les Romains s'accoutumoient à regarder les dépouilles des peuples vaincus, comme le principal fruit de leurs victoires.

Cette avidité qui caractériſoit le gouvernement, fut entretenue par l'empreſſement des nations à rechercher la protection du peuple romain. Elles ſe ruinerent pour l'acheter ou pour la conſerver, & Rome ne mit plus de bornes aux tributs qu'elle impoſoit. Elle crut avoir des droits à tout ce qu'on ne pouvoit pas lui refuſer.

Dès que le gouvernement devenoit tous les jours plus avide, il n'étoit pas poſſible que les généraux qui s'accoutumoient au luxe des provinces conquiſes, ſe fiſſent toujours un point d'honneur d'être déſintéreſſés. Ils détournerent donc à leur profit une partie des tréſors qu'ils

enlevoient aux nations : ils impoſerent des tributs dont ils ne rendoient aucun compte : ils vendirent leur protection : ils s'approprierent les biens des particuliers & des provinces ; en un mot, ils commirent dans leurs départemens les vexations que le gouvernement de la république commettoit par-tout.

L'intervalle de la ſeconde guerre punique à la troiſieme, fut le tems où les provinces étoient une ſource plus abondante de richeſſes. Mais l'avidité, qui tarit cette ſource, arma bientôt les Romains les uns contre les autres. Rome fut déchirée par des guerres civiles. Elle devoit finir par avoir un maître ; & les revenus d'un empire, qui abſorboit toutes les richeſſes des nations les plus opulentes, ne ſuffirent pas à un ſeul homme.

Pendant que le luxe ſe répandoit, les Romains conſervoient des uſages qui s'étoient établis dans les tems où ils ne le connoiſſoient pas ; & ces uſages rendoient le luxe encore plus pernicieux pour eux.

Ils auroient cru ſe dégrader en cultivant les arts : c'eſt un vieux préjugé que les circonſtances avoient fait naître. Il étoit naturel qu'une nation de ſoldats abandonnât les arts à ſes eſclaves ; & dès qu'elle les leur avoit abandonnés, il étoit naturel encore qu'elle dédaignât de les cultiver elle-même. En tems de paix, les Romains qui n'avoient point de champs, étoient donc dans une grande oiſiveté. Tel étoit le ſort de la plus grande partie des citoyens, que les cenſeurs diſtribuoient ordinairement dans les quatre tribus de la ville.

Pendant cinq ſiecles ou environ, cette oiſiveté ne contribua pas peu à l'agrandiſſement de la

république. Car Rome auroit eu moins de ſoldats, ſi les citoyens avoient été plus occupés, & c'eſt la néceſſité de ſubſiſter qui faiſoit deſirer la guerre. Si le peuple ſe plaignoit de n'avoir point de part aux champs qu'il avoit conquis, les patriciens l'appaiſoient en cédant à chaque fois quelque partie de l'autorité. Comme tous les tyrans, plus avares qu'ambitieux, ils aimoient mieux abandonner des magiſtratures que des arpens de terre; & parce que les diſſentions n'étoient favorables qu'à l'ambition des tribuns, chaque année la guerre redevenoit l'unique reſſource du peuple qui avoit toujours été trompé dans ſon attente, & qui devoit l'être encore. Or, cette reſſource fut aſſurée, tant que les Romains ne porterent pas leurs armes hors de l'Italie.

La république devoit pencher vers ſa ruine, auſſi-tôt que le changement des circonſtances changeroit l'influence des cauſes qui l'avoient élevée. C'eſt ce qui arriva après la ſeconde guerre punique, & plus ſenſiblement encore après la troiſieme. Alors la guerre ne pouvoit plus faire diverſion aux diſſentions domeſtiques, parce qu'il n'étoit pas poſſible de mener à l'ennemi d'un moment à l'autre, une grande partie des citoyens; & le peuple, à qui le butin manquoit, reſtoit ſans reſſource, parce qu'il ne ſavoit pas ſubſiſter de ſon travail. Cependant il étoit plus nombreux que jamais. Or, un peuple oiſif qui n'a pas de quoi ſubſiſter, & qu'on ne peut arracher à ſes diſſentions, ſera naturellement porté à cauſer des révolutions dans le gouvernement : car il n'a d'eſpérance que dans les troubles, & ſa cupidité

eſt excitée par le luxe qui lui rend ſa miſere plus ſenſible.

Si pendant un tems le partage de l'autorité eſt l'objet des diſſentions, ce ſera déſormais le partage des richeſſes. Les pauvres ſe ſouleveront parce qu'ils n'ont rien à perdre. Les riches s'armeront, parce qu'ils ont tout perdu, s'ils ceſſent d'être riches, & l'or qui diſtingue ſeul les citoyens, coûtera plus à céder que les dignités.

Il coûtera d'autant plus à céder, qu'il tiendra lieu de tout dans un gouvernement où tout deviendra vénal. Celui qui ſera aſſez riche pour acheter les ſuffrages, ſera sûr d'obtenir les magiſtratures : celui qui les obtiendra ſera sûr de s'enrichir encore ; & on les ambitionnera par avarice.

Les mêmes uſages ſont bons ou mauvais ſuivant les circonſtances. Un peuple ſans arts & ſans métiers, eſt ce qu'il falloit à Rome, tant que la guerre ſe fit en Italie ; parce qu'alors cette ville n'avoit beſoin que de ſoldats. Il n'en fut pas de même dans la ſuite. Plus un empire eſt étendu, plus il importe que la capitale ſoit remplie de citoyens laborieux. Ainſi, comme le déſœuvrement du peuple avoit été une des cauſes de l'agrandiſſement de la république, il devoit être auſſi une des cauſes de ſa décadence.

Au lieu de ſoldats, Rome ne renfermoit plus qu'une populace affamée, que la proſpérité de l'état rendoit inſolente, & que la miſere ſoulevoit contre les riches. Pour la faire ſubſiſter, on étoit contraint de prendre dans le tréſor public, & de lui diſtribuer du bled, du lard, de l'huile & autres choſes ſemblables. Cependant cette po-

pulace, qui croyoit avoir conquis l'univers, ne pouvoit ſe réſoudre à vivre uniquement d'aumônes; & elle demandoit des terres, que les propriétaires ne vouloient pas céder.

Tôt ou tard, le luxe ruine les nations chez leſquelles il s'introduit. Il y a un tems, à la vérité, où il paroît multiplier la maſſe des richeſſes. Il anime l'induſtrie, il multiplie les arts, il fait florir le commerce : il met tout en valeur, en un mot, & il fait jouir de tout.

Il met tout en valeur, dis-je, excepté l'agriculture, à laquelle il nuit néceſſairement, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Il ſuffit de rappeller ici, que les ſouverains, pour fournir à leur ſuperflu & à celui des grands, ſont dans la néceſſité de multiplier les impôts; & qu'après les avoir multipliés, ils ſont dans la néceſſité de les multiplier encore. De génération en génération, ils ſont d'autant moins riches, qu'ils font plus d'efforts pour augmenter leurs revenus; parce que d'un côté, tout enchérit pour eux comme pour leurs ſujets, & que de l'autre, la ſource des richeſſes ſe tarit, à meſure que les campagnes tombent en friche.

Mais le luxe ne ruine l'agriculture qu'inſenſiblement, & pendant un tems, il porte l'abondance dans les villes où les citoyens qui n'ont rien, ſont aſſurés de vivre de leur travail. Si c'eſt un avantage, au moins n'eſt-il que paſſager.

Comme le luxe force les plus riches à dépenſer continuellement au-delà de ce qu'ils ont, il vient un tems où ils ſont réduits malgré eux à vivre d'économie. Alors les arts de luxe ceſſent d'être cultivés, ceux qui en vivoient tombent

dans la misere, & les villes sont ruinées comme les campagnes.

Le luxe des Romains, qui ruinoit les provinces conquises, ruina de bonne heure l'agriculture en Italie, parce que les grands sacrifierent à leur magnificence & à leurs caprices, les terres dont ils s'étoient emparés; & comme les citoyens regardoient au-dessous d'eux de cultiver les arts, il arriva qu'à Rome, le luxe n'eut pas même l'avantage passager de faire subsister les pauvres.

Le peuple étoit donc dans la misere, & souvent les citoyens, qui paroissoient dans l'opulence, se trouvoient pauvres eux-mêmes, parce qu'ils l'étoient de tout ce qu'ils n'avoient pas. Dans cet état des choses, il ne pouvoit naître que des troubles: d'un côté, le trésor public ne suffisoit pas aux besoins d'une populace nombreuse, qui manquoit de pain, & qui n'en savoit pas gagner; de l'autre les loix ne pouvoient réprimer les grands, dont l'avidité dépouilloit indistinctement les sujets de la république, les alliés & les citoyens. D'après ces considérations, vous jugez, Monseigneur, que les dissentions, qui étoient suspendues par des guerres, ne tarderoient pas à recommencer, & qu'elles furent bien différentes de celles que nous avons vu.

CHAPITRE III.

Jusqu'au tribunat de Tibérius Gracchus.

L'ÉTUDE de l'histoire, comme je l'ai déjà remarqué, ne demande pas, Monseigneur, qu'on apprenne tout ce qui est arrivé. Il y a un choix à faire, & nous sommes conduits dans ce choix par l'objet que nous nous proposons.

Jusqu'ici nous avons considéré tout ce qui a pu contribuer à la grandeur des Romains. Actuellement que plusieurs nations ont été subjuguées, & que nous prévoyons la chûte des monarchies qui subsistent encore, il nous reste à observer les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement jusqu'à la ruine de la république. C'est par rapport à cet objet que je choisirai les faits dont je vous entretiendrai.

La guerre continuoit en Espagne, & les Romains s'y montroient tels qu'ils s'étoient montrés en Afrique. Nous avons vu que Viriathus avoit défait le préteur Vétilius. Il eut de nouveaux succès : il eut aussi des revers. Mais, tant qu'il vécut, il soutint avec gloire tout l'effort des ennemis. Humain, juste, intrépide, endurci à la fatigue, grand capitaine, il n'eût jamais d'autres intérêts que ceux des peuples dont il prenoit la défense : il partageoit également avec ses soldats le butin & le danger, & il étoit à leur tête comme un chef parmi ses égaux.

Q. Cécilius Métellus Macédonicus commandoit depuis deux ans en Eſpagne, lorſqu'on lui donna pour ſucceſſeur, Q. Pompéius Népos, qui ſans talens & ſans naiſſance, s'étoit élevé au conſulat par une perfidie. Lélius, ami de Scipion l'africain, demandoit le conſulat. Pompéius, qui feignoit d'être ami de l'un & de l'autre, s'offrit de ſolliciter pour Lélius, & le ſupplanta.

Ennemi de Pompéius, Métellus donna des congés à tous les ſoldats qui en demanderent: il diſſipa les munitions de guerre & de bouche, & il ordonna de laiſſer mourir de faim les éléphans. A cette conduite d'un homme qui avoit paru juſqu'alors auſſi bon citoyen que bon général, on pouvoit juger qu'on n'étoit pas loin des tems où la république ſeroit tout-à-fait ſacrifiée à des vues particulieres. Si Métellus, parce qu'il étoit ennemi de Pompéius, vouloit le faire échouer, il auroit pu s'en repoſer ſur l'incapacité de ce conſul, qui n'eut aucun ſuccès, quoique ſon armée fût au moins de trente mille hommes.

Pendant que Pompéius faiſoit la guerre aux Arvaques, Viriathus, qui l'année précédente avoit vaincu le proconſul Fabius Servilianus, le défit encore, & le pouſſa dans un poſte, d'où les Romains pouvoient difficilement lui échapper. Dans cette conjoncture, il fit des propoſitions, parce qu'il crut pouvoir aſſurer la paix; & par le traité, que le ſénat & le peuple ratifierent, on convint de garder de part & d'autre tout ce qu'on poſſédoit. Viriathus avoit alors étendu ſa domination ſur le Tage & ſur l'Ebre,

& les Romains commençoient à ſe laſſer de cette guerre, qui duroit depuis neuf ans.

Si Viriathus comptoit ſur la foi des traités, il ne connoiſſoit pas le ſénat. Dès l'année ſuivante, les hoſtilités recommencerent. On avoit continué le commandement à Pompéius dans l'Eſpagne citérieure; & dans l'Eſpagne ultérieure, le conſul Q. Servilius Cépio avoit ſuccédé à ſon frere Fabius Servilianus. Servilius, auſſi-tôt qu'il fut arrivé dans ſa province, commença par chercher des prétextes pour rompre la paix; & bientôt après, ſans en chercher davantage, il arma ouvertement. Le ſénat même l'y autoriſa.

Viriathus, qui n'avoit pas prévu cette perfidie, fut réduit à fuir devant l'armée du conſul. Ses alliés ne lui donnerent aucun ſecours. Comme ils n'avoient pas pu ſe concerter pour leur défenſe commune, ils n'oſerent prendre les armes, & quelques-uns furent même forcés de ſe ſoumettre aux Romains. Alors Servilius médita une nouvelle trahiſon. Il offrit la paix, ſi on lui livroit les chefs de pluſieurs villes, qui s'étoient ſouſtraites à la république; & lorſqu'on les lui eut livrés, il y mit une nouvelle condition: il demanda que Viriathus livrât ſes armes, & s'abandonnât lui-même à la diſcrétion du ſénat. La guerre continua. Il n'étoit pas néanmoins au pouvoir du conſul de la conduire avec ſuccès: car ſes troupes, auxquelles il étoit odieux, le mépriſoient, & ſe ſoulevoient contre lui. Il fit aſſaſſiner Viriathus.

Pompéius aſſiégeoit alors Numance. Après avoir ruiné ces troupes devant cette place, il fit avec les Numantins un traité qui le déshonoroit,

& lorſque, l'année ſuivante, il remit le commandement au conſul M. Popilius Lénas, il eut l'impudence de nier ce traité qu'il avoit conclu en préſence des principaux officiers de l'armée. Popilius renvoya la déciſion de cette affaire au ſénat, & ſuſpendit les hoſtilités. Mais Pompéius perſiſta toujours à nier un fait de la derniere évidence; & le ſénat qui ne vouloit pas la paix, jugea qu'il n'y avoit point eu de traité.

Popilius, ayant recommencé la guerre, fut battu, & perdit une partie de ſon armée. Le conſul C. Hoſtilius Mancinus, qui lui ſuccéda, ne fit que des fautes, & n'éprouva que des revers. Ses ſoldats, effrayés à la vue des ennemis, n'oſoient plus ſortir du camp. Il réſolut de s'éloigner, & il choiſit une nuit pour ſa retraite. Mais, quoiqu'il eût vingt mille hommes, quatre mille Numantins qui le pourſuivirent firent un grand carnage de ſes troupes, & le pouſſerent dans des défilés, où ils l'enfermerent. Il leur envoya un héraut pour entrer en compoſition.

Les Numantins refuſerent de traiter avec lui: ils avoient appris à ſe méfier des généraux de la république. Heureuſement pour les Romains, ils crurent pouvoir donner leur confiance au queſteur Tib. Sempronius Gracchus, dont la probité étoit reconnue; & Gracchus ſauva l'armée. Ils étoient bien ſimples; ſi la probité d'un ſeul citoyen les raſſuroit contre le ſénat.

Le traité que Tibérius Gracchus fit avec eux, étoit aſſez juſtifié par la néceſſité où l'on avoit été de le conclure; & s'il étoit honteux pour la république, toute l'infamie en retomboit ſur

Hoſtilius. Ce conſul, qui eut ordre de venir rendre compte de ſa conduite, fut remplacé par ſon collégue, M. Emilius Lépidus, qui fit la guerre aux Vaccéens contre la défenſe du ſénat, & qui perdit ſix mille hommes dans une déroute.

La conduite du ſénat avec les Numantins fut la même que celle qu'il avoit tenu avec les Samnites après le traité des Fourches Caudines. Il ordonna qu'Hoſtilius & tous ceux qui avoient garanti le dernier traité, ſeroient livrés à l'ennemi, & Hoſtilius, ſe piquant d'autant de généroſité que Sp. Poſthumius, invita lui-même le peuple à autoriſer ce décret. Mais le peuple ne conſentit point que Gracchus fût livré, & Hoſtilius qu'on livra ſeul, ne fut pas accepté par les Numantins.

Cette nouvelle perfidie ne releva pas les affaires des Romains. Contre une ville où il n'y avoit jamais eu plus de huit mille ſoldats, il fallut enfin armer juſqu'à ſoixante mille hommes: on en donna le commandement à Scipion l'africain, qu'on jugea ſeul capable de terminer cette guerre: & encore ce général ne crut-il devoir marcher contre les Numantins, qu'après avoir employé une année à rétablir la diſcipline dans les troupes. Numance fut raſée, & on vendit tous les citoyens, qui ſurvécurent à la ruine de leur ville.

Pendant cette guerre, on voit que les Romains alloient ouvertement à la tyrannie par toutes ſortes de voies, que les généraux ſans égard pour les ordres du ſénat, ne formoient des entrepriſes que pour aſſouvir leur avidité, & que dans la proſpérité de la république, la diſcipline

commencoit à ſe perdre. Une révolte des eſclaves en Sicile va nous faire remarquer d'autres abus. Elle commença deux ans avant la ruine de Numance.

Les citoyens riches avoient rempli les campagnes de Sicile & d'Italie d'eſclaves, qu'ils traitoient avec plus de dureté que leurs bêtes, parce qu'ils les acquéroient à plus vil prix. Leur avarice ſordide & barbare, qui refuſoit à ces malheureux juſqu'aux choſes les plus néceſſaires, les forçoit à vivre de brigandage. Ils les y invitoient eux-mêmes, afin d'être diſpenſés de les nourrir; & ils les protégeoient contre les pourſuites des préteurs, auxquels il étoit difficile d'en faire juſtice.

En Sicile, où ce déſordre étoit plus grand qu'ailleurs, les eſclaves marchoient en troupes, & formoient des bandes de voleurs, qui commettoient impunément toutes ſortes de violences. Ce genre de vie, où ils faiſoient enſemble l'eſſai de leur courage, leur fit connoître leurs forces, & ils réſolurent de ſe ſouſtraire à des maîtres auſſi avares que cruels. Un de leurs chefs, nommé Eunus, à la tête de ſoixante-dix mille, prit toutes les marques de la royauté. Il ſe faiſoit appeller Antiochus, parce qu'il étoit de Syrie, & bientôt on compta juſqu'à deux cent mille eſclaves qui ſe ſoulevèrent dans les différentes parties de la Sicile. Ces brigands commirent des cruautés inouies. Ils ſe défendoient en déſeſpérés, comme des hommes qui n'avoient pour reſſources que la victoire ou la mort. Quatre préteurs, qu'on envoya contr'eux, furent ſucceſſivement battus. Le conſul C. Fulvius, col-

légue de Scipion l'africain, les combattit ſans ſuccès. Son ſucceſſeur au conſulat, L. Calpurnius Piſo, le même qui avoit fait paſſer la loi contre les magiſtrats concuſſionnaires, remporta ſur eux la premiere victoire; & l'année ſuivante, le conſul P. Rupilius Népos acheva de les exterminer. Ceux qui ne périrent pas dans les combats, expirerent ſur la croix. Pendant cette guerre, à Rome & dans pluſieurs villes d'Italie, les eſclaves formerent une conſpiration, qui fut découverte, & qui n'eut pas de ſuite.

Aux déſordres que les citoyens puiſſans cauſoient dans les provinces, on peut juger de l'abus qu'ils faiſoient de leur crédit à Rome même. Une loi, portée pendant la guerre de Numance, donne occaſion de remarquer qu'ils ne laiſſoient plus au peuple la liberté des ſuffrages.

Juſqu'à l'an de Rome 615, les ſuffrages avoient été donnés de vive voix. Cette maniere de procéder aux élections avoit l'avantage de pouvoir éclairer le peuple ſur les candidats, auxquels il devoit la préférence, parce qu'on diſcutoit publiquement le mérite de ceux qui ſe préſentoient. Mais quand le tems fut arrivé, où l'avidité commençoit à faire briguer les magiſtratures, les citoyens puiſſans employerent les menaces & la violence pour ſe rendre maîtres des élections; & le peuple ſentit, qu'en continuant de donner ſes ſuffrages de vive voix, il n'avoit plus la liberté de choiſir ſes magiſtrats. Alors on fit une loi qui régla que déſormais les élections ſe feroient par ſcrutin, c'eſt-à-dire, en comptant les billets, où chacun auroit écrit le nom de celui qu'il choiſiſſoit.

Cette

Cette loi rendit la liberté des ſuffrages. Mais le peuple, qui ſe corrompoit, ne devoit jouir de cette liberté, que pour vendre les magiſtratures; & le ſecret du ſcrutin, favoriſoit tout-à-fait ce nouvel abus. Quand il n'y a plus de mœurs, les loix paroiſſent moins faites pour remédier aux inconvéniens, que pour les conſtater.

CHAPITRE IV.

Du tribunat de Tibérius Gracchus.

IL y avoit alors à Rome une populace immenſe, les plus grandes richeſſes, la plus grande pauvreté, & tous les vices qui vont à la ſuite du luxe. Alors nâquirent des troubles qui n'ont fini qu'avec la république. Ils commencerent l'année de la ruine de Numance, lorſque Scipion étoit encore devant cette place qu'il tenoit bloquée.

Gracchus offenſé de ce qu'on n'avoit point eu d'égard pour le traité dont il étoit l'auteur, fut encore irrité contre le ſénat, qui l'eût livré aux Numantins, ſi le peuple ne s'y fût oppoſé. Senſible à cette injure, il chercha l'occaſion de ſe venger, & il ſe fit élire tribun. Quoique plébéien il jouiſſoit par ſa famille d'une grande conſidération. Il étoit beau-frere de Scipion, gendre d'Ap. Claudius prince du ſénat, & ſon pere, deux fois conſul, avoit obtenu les honneurs du

triomphe. C'eſt ce même Sempronius, qui avoit épouſé Cornélie, fille du premier Africain. D'ailleurs avec une réputation de courage, de prudence & de probité, Gracchus avoit encore une éloquence qui le mettoit bien au-deſſus des orateurs de ſon tems, & une figure qui paroiſſoit donner un nouveau prix à ſon éloquence & aux autres qualités de ſon ame.

Il entreprit de renouveller la loi Licinia, par laquelle il étoit défendu à tout citoyen d'avoir plus de cinq cens arpens de terre. L'objet de ce tribun n'étoit pas uniquement de ſoulager la miſere du peuple: il vouloit ſur-tout que les campagnes fuſſent déſormais cultivées par des citoyens, jugeant les eſclaves dont elles étoient remplies, inutiles pour la guerre & dangereux pendant la paix.

Il y avoit long-tems que la loi Licinia étoit tombée dans l'oubli. Elle paroiſſoit proſcrite, & les riches ne s'attendoient pas à la voir revivre. Il ſeroit difficile de ſe repréſenter la fureur avec laquelle ils s'éleverent contre les deſſeins de Tibérius. On n'avoit jamais rien vu de ſemblable dans les querelles fréquentes, que le partage des terres avoit autrefois ſuſcitées. C'eſt que l'avarice s'étoit accrue avec les richeſſes, & que le tems étoit arrivé, où on défendroit ſes biens par toutes ſortes de violences, parce qu'on les avoit acquis par toutes ſortes de voies.

Le tribun, qui prévoyoit les oppoſitions des riches, avoit apporté quelque adouciſſement à la loi Licinia. Il conſentoit que chaque enfant de famille pût avoir en propre deux cent cinquante arpens; & il n'exigeoit pas qu'en reſtituant les

terres qu'on avoit uſurpé, on rendît compte des fruits dont on auroit joui. Mais ces adouciſſemens mêmes aigriſſoient les riches, parce que l'équité, dont on paroiſſoit uſer à leur égard, les rendoit plus odieux, s'ils ne ſe laiſſoient pas dépouiller. Ils traiterent Tiberius de ſéditieux, & de perturbateur du repos public. Parce qu'ils ne voyoient qu'eux dans la république, ils l'appelloient l'ennemi de l'état; & ils l'accuſoient d'aſpirer à la tyrannie, parce qu'il prenoit les intérêts du peuple.

Plus ils déclamoient contre lui avec animoſité, plus lui-meme il montroit de modération. Il leur demandoit s'ils ne pourroient pas vivre avec cinq cens arpens. Il leur repréſentoit la miſere des citoyens, auxquels ils refuſoient des terres. Il s'élevoit contre l'abus, qui ôtant aux pauvres la reſſource de vivre en cultivant les champs des riches, autoriſoit les grands propriétaires à nourrir dans de vaſtes domaines leurs eſclaves plutôt que leurs concitoyens. *Les bêtes ſauvages*, diſoit-il, *ont des tanieres pour ſe retirer, & des hommes, qu'on dit les maîtres de l'univers, n'ont pas un toit pour ſe mettre à couvert des injures du tems: il ne leur reſte que les cicatrices des bleſſures qu'ils ont reçu dans les combats.* Il lui étoit d'autant plus facile de rendre la multitude favorable à ſes deſſeins, qu'il plaidoit pour le peuple devant le peuple même. Le jour ayant été pris pour la publication de la loi, le ſénat s'aſſembla.

A en juger par le paſſé, il ſembleroit que cette compagnie entreroit en compoſition. En effet elle eût abandonné des dignités pour con-

ſerver ſes terres : mais elle ne pouvoit plus faire de ces marchés, & elle étoit moins diſpoſée que jamais à ſe laiſſer dépouiller. Si quelques ſénateurs vouloient qu'on eût égard aux plaintes des tribuns, le plus grand nombre rejettoit avec indignation un avis qui tendoit à diminuer leur fortune. Ces terres dont on les vouloit dépoſſéder, les uns diſoient les tenir de leurs peres, les autres aſſuroient les avoir acquiſes de bonne foi ; quelques-uns voilant leur avarice du prétexte de la religion, diſoient que leurs ancêtres étoient enterrés dans ces terres, & qu'ils en défendroient les ſépulchres juſqu'à la mort. On parla d'employer la violence contre Tiberius ; & après bien des avis on s'en tint au parti qui avoit réuſſi tant de fois ; c'eſt-à-dire à la voie d'oppoſition. On choiſit à cet effet le tribun M. Octavius Cécina, qui quoiqu'ami de Tiberius, entra facilement dans les vues des riches, parce qu'il étoit riche lui-même, & qu'il eût beaucoup perdu ſi la loi eût été portée.

Il eſt certain que la loi Licinia avoit de grands inconvéniens. Il s'agiſſoit de ruiner les premieres familles, qu'on regardoit comme le ſoutien de la république. Les recherches auxquelles elle obligeoit, pouvoient occaſioner bien des troubles. Il en devoit naître des procès ſans fin. Après avoir réduit les plus grands propriétaires à cinq cens arpens, il n'étoit pas ſûr qu'il reſtât des terres pour tous les citoyens qui n'en avoient pas ; & il paroiſſoit au contraire que la loi, qui devoit ruiner les riches, ne pouvoit pas pourvoir au ſoulagement de tous les pauvres. C'eſt ſur ces motifs qu'Octavius fonda ſon oppoſition.

Tibérius cependant ne renonça pas à ſes deſſeins. Il remonta à l'inſtitution du tribunat : & après avoir montré quel en avoit été le motif, il repréſenta que ſi le peuple avoit pu dépoſer un roi & abolir la royauté même, il pouvoit à plus forte raiſon, dépoſer un tribun qui abuſeroit de ſon autorité, & abolir le tribunat, ſi cette magiſtrature devenoit contraire à ſes intérêts. Il demanda donc que le peuple décidât, qui de lui ou d'Octavius lui étoit contraire ou favorable ; & que celui des deux qui ſeroit déclaré avoir abuſé des privileges de ſa place, fût dépoſé ſur le champ.

Cette entrepriſe, juſqu'alors ſans exemple, lui réuſſit : Octavius fut dépoſé. La loi Licinia ne trouva plus d'oppoſition, & on nomma pour la faire exécuter, trois commiſſaires, Tibérius, ſon beau-pere Ap. Claudius & ſon frere C. Gracchus, qui ſervoit alors ſous Scipion, au ſiege de Numance.

Tibérius diſpoſa de la place d'Octavius en faveur d'un homme qui lui étoit dévoué. Alors abſolu dans le tribunat, il fut en quelque ſorte maître de la république. Il pouvoit ſuſpendre les fonctions de tous les magiſtrats, & aucun d'eux ne pouvoit rien entreprendre ſans ſon conſentement.

Tant de crédit pouvoit le faire ſoupçonner d'aſpirer à la tyrannie. Ses ennemis s'en prévalurent. Ils formerent des complots contre lui, & ſa vie fut en danger. Il falloit donc qu'il humiliât le ſénat ou qu'il périt dans ſon entrepriſe. C'eſt pourquoi, déterminé à ne plus garder de ménagement, il réſolut de tranſporter toute la

puiſſance au peuple. Il propoſa d'abréger le tems de ſervice des ſoldats, d'appeller au peuple de tous les jugemens, & de mettre dans les tribunaux autant de chevaliers que de ſénateurs. Le ſénat étoit ſur-tout offenſé de cette derniere propoſition, lorſque de nouveau projets l'irriterent encore d'avantage.

Attalus Philométor, dernier roi de Pergame, mourut cette année. Il légua ſes états au peuple romain; & déja les ſénateurs regardoient d'un œil avide la ſucceſſion de ce prince, dont ils ſe croyoient les héritiers. Ce fut à cette occaſion que Tibérius leur porta le coup auquel ils parurent le plus ſenſibles. Il propoſa de partager entre les plus pauvres citoyens tout le mobilier d'Attalus & de donner au peuple la diſpoſition des revenus du royaume de Pergame. A cette propoſition les ſénateurs jugerent de ſe venger à quelque prix que ce fût, du tribun qui l'avoit faite.

Tibérius, pour exécuter ſes projets, demandoit à être continué dans le tribunat. Il avoit contre lui le ſénat, les grands & les tribuns jaloux de ſon crédit. Mais le peuple lui étoit favorable. Il venoit de s'aſſembler au Capitole, & il alloit procéder à l'élection, lorſqu'on vint dire à Tibérius, que les ſénateurs avoient réſolu de l'attaquer juſques dans ſon tribunal. En effet, leurs eſclaves armés de bâtons, les attendoient à la porte du ſénat.

Il s'agiſſoit de faire connoître au peuple le danger qui menaçoit ſon tribun. Le tumulte étoit grand: les ennemis de Tibérius l'augmentoient à deſſein, & il ne lui fut plus poſſible de ſe faire

entendre. Réduit à s'exprimer par des geſtes, il touchà ſa tête des deux mains, pour faire comprendre qu'on en vouloit à ſa vie. Auſſitôt un bruit ſe répand juſques dans le ſénat, que Tibérius demande la couronne. Les ſénateurs qui ne cherchoient qu'un prétexte pour uſer de violence, feignent de prendre l'alarme. Scipion Nafica, fils de celui qui avoit été reconnu pour le plus honnête homme de la république, exhorte le conſul P. Minucius à faire périr le prétendu tyran, aſſurant qu'il n'y a pas un moment à perdre, ſi on veut conſerver la liberté; & ſur le refus de ce magiſtrat, qui ne crut pas devoir être l'inſtrument de la vengeance de quelques citoyens, il marche lui-même à la tête des ſénateurs de ſon parti. Leurs eſclaves qui les précedent, frappent ſur tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage. Le peuple prend la fuite : Tibérius eſt aſſommé : plus de trois cent de ſes partiſans périſſent avec lui, & le ſénat continua de ſévir pendant pluſieurs jours, contre tous ceux qu'il jugea avoir été favorables aux deſſeins du tribun. Voilà la premiere diſſention de cette eſpece. Ce furent les ſénateurs qui l'enſanglanterent. Leurs premiers coups tomberent ſur un citoyen, dont la perſonne étoit réputée ſacrée; & ils le tuerent dans le Capitole même, où le peuple étoit aſſemblé.

CHAPITRE V.

Juſqu'à la mort de Caïus Gracchus.

C'EST pendant le tribunat de Tibérius, que Calpurnius vainquit en Sicile les eſclaves qui s'étoient révoltés. Cette guerre ne finit que l'année ſuivante. Alors il y avoit de pareils ſoulevemens en Aſie, & la cauſe en étoit la même. Attale étant mort pendant ces troubles, Ariſtonicus, fils naturel d'Eumene, arma pour lui les eſclaves, & ſe rendit maître du royaume de Pergame. Son regne fut court. Vainqueur la premiere année, du conſul P. Licinius Craſſus qui perdit la vie, la ſuivante il fut vaincu & fait priſonnier par le conſul M. Perpenna, qui mourut de maladie peu après ſa victoire. Il orna le char de triomphe de Manius Aquilius, qui avoit ſuccédé à Perpenna, dans le département de l'Aſie; & il fut jetté dans une priſon où on l'étrangla.

La mort de Tibérius n'avoit pas rétabli le calme. Le peuple qui ſe la reprochoit, n'attendoit que le moment de la venger. Il voyoit avec indignation, qu'au mépris de la loi Valéria, on eût banni & même fait mourir pluſieurs citoyens; & il falloit prévoir qu'à ſon tour il mépriſeroit les loix, à l'exemple du ſénat. La violence devoit donc décider déſormais du ſort de la république.

On inſultoit Scipion Naſica : on le traitoit publiquement d'aſſaſſin, de ſacrilege : on parloit de lui faire ſon procès. Envain le ſénat donna un décret pour le juſtifier. Il le fallut ſouſtraire à la haine publique, & on l'envoya en Aſie. On prit pour prétexte la guerre d'Ariſtonicus. Mais cette commiſſion fut un véritable exil. Naſica mourut à Pergame quelque tems après.

Dans la vue d'appaiſer le peuple, le ſénat feignit conſentir à l'exécution de la loi agraire, & on nomma pour ſuccéder à Tibérius dans cette commiſſion, P. Licinius Craſſus, beau-pere de Caïus Gracchus. Craſſus périt, comme je l'ai dit, dans la guerre contre Ariſtonicus, & Ap. Claudius étant mort ſur ces entrefaites, tout parut ſuſpendu. Cependant le ſénat qui crut devoir feindre encore, conſentit qu'on donnât deux nouveaux collegues à Caïus Graccus. Le choix tomba ſur M. Fulvius Flaccus & ſur C. Carbo : deux hommes plus faits pour exciter des ſéditions, que pour conduire une entrepriſe.

Afin de juger de ceux que la loi Licinia condamnoit à être dépouillés, les triumvirs firent ſommer tous les propriétaires de donner une déclaration exacte de la quantité d'arpens qu'ils poſſédoient. Mais les plus riches, trop puiſſans pour obéir, mirent des gens armés ſur leurs terres ; & les plus foibles implorerent la protection du ſénat & des grands. Cette affaire excitoit de grands troubles, lorſque Scipion l'africain, ſans combattre directement la loi Licinia, trouva le moyen de l'éluder.

Malgré les alliances qui étoient entre les maiſons Cornélia & Sempronia, il n'y avoit jamais

eu d'union entr'elles. Les Scipions s'étoient toujours déclarés hautement contre les entrepriſes de Tibérius. On les ſoupçonnoit d'avoir tous contribué à la mort de ce tribun, ou du moins de l'avoir tous approuvée, & Scipion l'africain vivoit mal avec ſa femme, ſœur des Gracques. La haine qui diviſoit ces deux maiſons, devoit enfin éclater par un crime.

Comme les riches étoient, pour la plupart en procès ſur les bornes de leurs poſſeſſions, Scipion repréſenta que tant qu'on n'auroit pas terminé ces procès, il ne ſeroit pas poſſible de connoître quelles terres on devoit enlever à ceux qui en avoient plus de cinq cens arpens. En conſéquence il demanda qu'on marquât d'abord les bornes préciſes des terres que chacun poſſédoit; & parce que la connoiſſance de cette affaire paſſoit les pouvoirs des triumvirs, il propoſa de nommer une nouvelle commiſſion pour en juger, ou de donner aux triumvirs des pouvoirs plus étendus.

On auroit pu répondre qu'il importoit peu de rechercher qu'elles étoient les pretentions réciproques des grands proprietaires; que le pouvoir donné aux triumvirs de reſtreindre leurs poſſeſſions, renfermoit implicitement le pouvoir d'en marquer les bornes; & qu'enfin, pour remplir l'eſprit de la loi, il ſuffiroit de laiſſer à chacun cinq cens arpens. Mais le peuple trompé par le raiſonnement de Scipion, conſentit à la propoſition de ce ſénateur. Peut-être auſſi les triumvirs ſe flatterent-ils qu'on leur confieroit la nouvelle commiſſion. On la donna au conſul C. Sempronius Tuditanus.

Tuditanus, qui parut d'abord s'occuper de cette affaire, l'abandonna bientôt après, ſous prétexte que la guerre l'appelloit en Illyrie, & la colere des triumvirs, qui ſe voyoient les mains liées, retomba ſur Scipion. Ils lui reprocherent ſon ingratitude envers le peuple qu'il trahiſſoit, & qui cependant l'avoit élevé à deux conſulats contre toutes les regles; & ils le forcerent à s'expliquer ſur la mort de Tibérius, comptant que par ſa réponſe il ſe rendroit odieux à l'un ou à l'autre parti. *Je la crois juſte*, répondit Scipion; *s'il eſt vrai que Tibérius ait aſpiré à la tyrannie.* Le peuple parut indigné à cette réponſe, & Fulvius Flaccus s'emporta juſqu'à menacer Scipion. Le lendemain ce ſénateur fut trouvé mort dans ſon lit.

Aux indices manifeſtes d'une mort violente, les ſoupçons tomberent ſur Flaccus, ſur Cornélie mere des Gracques, & ſur Sempronia, qu'on accuſoit d'avoir fait entrer les aſſaſſins dans la chambre de ſon mari. On ne fit aucune information ſur l'attentat qui enlevoit ce grand homme à la république. Le peuple craignoit, dit-on, que Caïus ne fût trouvé coupable.

Cet événement ſuſpendit les diſſentions. On fut quelque tems ſans parler de la loi Licinia, & Caïus parut même vouloir déſormais ne prendre aucune part aux affaires. Il n'y renonçoit pas néanmoins. Il ſe préparoit dans le ſilence au rôle qu'il vouloit jouer, & il s'appliquoit à cultiver en lui le talent de la parole, ſi néceſſaire pour conduire la multitude. Quelques années après, il monta dans la tribune aux harangues, pour défendre un de ſes cliens. Aux acclamations

avec leſquelles il fut reçu, on connut les diſpoſitions du peuple à ſon égard. Il parla avec une éloquence qui entraîna tous les ſuffrages, & qui donna de l'inquiétude aux riches. Ils reſolurent de tout tenter pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

Caïus avoit ſervi avec diſtinction au ſiege de Numance. Soit qu'il voulut achever de ſe faire une réputation par les armes, il demanda de l'emploi dans l'armée de Sardaigne, & on lui donna celui de queſteur. C'étoit le premier grade pour arriver aux dignités. Pendant ſa queſture il fut cher aux alliés & aux troupes. Avec des mœurs auſteres, il étoit indulgent pour les autres. Il donnoit l'exemple de la diſcipline : il étoit d'un grand déſintéreſſement, & il avoit un courage à toute épreuve.

Deux ans après il revint à Rome, & il obtint le tribunat, malgré les cabales des grands, qui employerent toutes ſortes de moyens pour lui donner l'excluſion. Auſſi éloquent que ſon frere, mais plus véhément, il en reprit les projets avec audace ; & il afficha autant de haine contre le ſénat, que de zèle pour les intérêts du peuple.

Tibérius avoit projetté de donner les droits de cité à tous les peuples d'Italie. Il paroît que Caïus les donna à ceux du Latium & à quelques autres. En même tems, il arrêta que les colonies latines auroient les mêmes prérogatives que les colonies romaines ; & que parmi celles-ci, celles qui n'avoient pas droit de ſuffrage l'auroient déſormais, lorſqu'il s'agiroit de porter de nouvelles loix. Par ces réglemens il augmentoit le nombre de ſes par-

tiſans ; & c'étoit autant de ſuffrages qu'il acquéroit.

Il ordonna que perſonne ne ſeroit contraint de porter les armes avant l'âge de dix-ſept ans, & qu'on habilleroit les ſoldats aux dépens du public. Il régla à un prix très-modique le bled, qu'on diſtribuoit tous les mois aux citoyens peu aiſés. Il fit même faire des diſtributions gratuites. Enfin il propoſa de conſtruire des greniers publics pour prévenir la diſette ; & ayant été chargé de la conduite de cet ouvrage, il l'exécuta avec une grande magnificence.

Ces réglemens étoient agréables à la multitude : mais il importoit à Caïus d'intéreſſer dans ſes projets les plus riches d'entre le peuple ; & il ſe flatta d'y réuſſir, s'il leur procuroit des diſtinctions, qui juſqu'alors n'avoient appartenu qu'au ſénat.

Les ſénateurs en poſſeſſion de tous les tribunaux, avoient ſeuls l'adminiſtration de la juſtice : ils étoient les arbitres de la fortune des citoyens, & à ce titre ils jouiſſoient d'une grande autorité & d'une grande conſidération. Leur enlever cette prérogative, c'étoit tout à la fois les humilier, & élever contr'eux un parti puiſſant, qui auroit intérêt à les humilier de plus en plus. Tibérius, qui avoit formé ce projet n'avoit pas eu le tems de l'exécuter. Caïus le reprit dans une circonſtance favorable, & l'exécuta.

Aurelius Cotta & Manius Aquilius, convaincus de concuſſion, avoient échappé à la rigueur des loix, & la prévarication des juges étoit ſi manifeſte, que le ſénat n'oſa s'oppoſer ouvertement aux meſures qu'il convenoit de prendre pour pré-

venir de pareils abus. Caïus ſaiſit cette occaſion, pour faire voir combien il importoit à la ſûreté des citoyens, que les ſénateurs n'euſſent plus l'adminiſtration de la juſtice ; & il fit paſſer une loi qui leur ôtoit les jugemens pour les donner aux chevaliers.

Aux deux ordres qui étoient autrefois dans la république, celui des patriciens & celui des plébéiens, nous avons vu qu'il en ſuccéda deux autres, celui du ſénat & celui du peuple. Il en naquit un troiſieme, celui des chevaliers.

Depuis Servius Tullius juſqu'aux Gracques, les chevaliers, deſtinés à ſervir dans les légions, ont joui de pluſieurs diſtinctions. Ils formoient les dix-huit premieres centuries, & en conſéquence ils avoient le premier rang dans les comices par centuries, & ils y opinoient les premiers. Leur paye étoit triple de celle des fantaſſins. Ils avoient encore une triple part dans toutes les diſtributions qui ſe faiſoient aux troupes. On leur donnoit le double d'arpens, ou même d'avantage, lorſqu'on établiſſoit une colonie ; & quand on campoit, on les exemptoit de travailler aux retranchemens. Ils portoient une phalere, c'eſt-à-dire, un baudrier orné de clous dorés ; un anneau d'or, comme les ſénateurs ; & dans certaines cérémonies, une robe blanche bordée de pourpre, rayée de larges bandes de même couleur, que par cette raiſon, on nommoit *trabea*.

Par ces diſtinctions ils ſe trouvoient les premiers d'entre le peuple : cependant ils étoient du même ordre, au moins pour le plus grand nombre. Mais la loi qui les introduiſoit dans les tribunaux les ayant mis en concurrence avec les ſé-

nateurs, on s'accoutuma à les regarder comme un ordre à part, & ils ſe placerent entre le ſénat & le peuple. C'eſt alors proprement que commença l'ordre équeſtre. Il ſe diſtingua de plus en plus, parce qu'il eut des intérêts ſéparés de ceux du peuple & de ceux du ſénat (*).

Caïus à qui cet ordre devoit en quelque ſorte la naiſſance, avoit un parti puiſſant, & attiroit à lui toute l'autorité. Continuellement environné d'ambaſſadeurs, de magiſtrats, de gens de guerre, d'hommes de lettres, d'artiſans, & d'ouvriers, il ſembloit s'être chargé ſeul de tous les ſoins du gouvernement, & rien ne ſe faiſoit ſans lui. Cette puiſſance, odieuſe au ſénat, eût été ſuſpecte dans une république, ſi le caractere de Caïus n'eût pas écarté tout ſoupçon.

Les ſénateurs attendoient impatiemment la fin de ce tribunat, & Caïus lui-même ne demandoit pas à être continué. Mais le peuple qui mettoit en lui toute ſa confiance, lui donna ſes ſuffrages pour l'année ſuivante. Il eſt le premier qui ait obtenu une magiſtrature ſans l'avoir briguée.

Effrayé de tant de faveur, le ſénat fut au moment d'employer encore la violence. Cependant, après de longs débats, le parti le plus modéré prévalut. Livius Druſus, un des collegues de Caïus, étoit plein de bonnes intentions. Il vouloit la paix: il eût été jaloux de la procurer. Mais cet ouvrage étoit au-deſſus de ſes forces. Les ſé-

(*) M. le Beau a éclairci ce point d'hiſtoire dans des diſſertations qu'il a fait à ce ſujet. Mém. de l'acad. des inſcrip. tom. 28.

nateurs jugerent qu'ils pourroient faire ſervir à leurs deſſeins la droiture & la ſimplicité de cet homme, qu'ils connoiſſoient d'ailleurs pour un eſprit borné. Ils n'exigerent pas de lui qu'il s'oppoſât aux propoſitions de Caïus : ils lui conſeillerent au contraire d'en faire de plus favorables au peuple ; & ils lui promirent que le ſénat, qui le croyoit ſeul capable de rétablir le calme, & qui, par cette raiſon, vouloit contribuer à lui donner du crédit, le ſoutiendroit dans tout ce qu'il voudroit entreprendre. On demandoit ſeulement qu'il rendit témoignage au peuple des bonnes intentions de cette compagnie.

Ce tribun donna dans le piege qu'on lui tendoit. Il ne fut plus poſſible à Caïus de propoſer des loix avantageuſes, qu'auſſi-tôt Druſus n'en propoſât de plus avantageuſes encore ; & parce qu'en renchériſſant ſur ſon collegue, il paroiſſoit toujours l'interprête du ſénat, ce corps en devenoit moins odieux. Druſus s'applaudiſſoit de partager le crédit de Caïus, & les ſénateurs voyoient avec plaiſir un partage, qui diminuoit la puiſſance de leur ennemi. Mais ce moyen ne procuroit au ſénat qu'un avantage paſſager, & il étoit tout-à-fait propre à entretenir les diſſentions.

Malgré les imprécations qui avoient été faites contre ceux qui entreprendroient de rétablir Carthage, le peuple, à la ſollicitation du tribun Rubrius, ordonna que cette ville ſeroit rebâtie ; & Caïus, qui avoit appuyé la propoſition de ce tribun, ſe chargea d'y conduire lui même une colonie de ſix mille hommes. Il y avoit de l'imprudence à s'éloigner dans une conjoncture, où ſon crédit diminuoit.

En

En effet ſon abſence fut favorable à Druſus, qui s'appliqua ſur-tout, à rendre odieux Fulvius Flaccus. Il repréſenta ce triumvir comme un ſéditieux, qui cherchoit ſon élévation dans les troubles. Il l'accuſa même d'avoir tenté de ſoulever les peuples d'Italie, & on parla de lui faire ſon procès

Caïus, ayant appris le danger qui menaçoit ſon ami, ſe hâta de revenir à Rome. Il n'avoit été abſent que deux mois: cependant il trouva ſon parti bien refroidi. Il propoſa de nouvelles loix: c'étoit le ſeul moyen de regagner la faveur du peuple.

Pour être plus aſſuré que ſes loix ſeroient reçues, il fit venir à Rome un grand nombre des étrangers, auxquels il avoit fait donner le droit de ſuffrage. Mais le conſul Fannius, à la ſollicitation du ſénat, leur ordonna de ſortir inceſſamment de la ville; & Caïus, qui leur ordonnoit de reſter, & qui leur promettoit main forte, vit un de ces étrangers ſon hôte & ſon ami, traîné en priſon par les licteurs, & il le vit ſans oſer s'y oppoſer. Sur ces entrefaites, il eut encore l'imprudence d'aliéner ſes collégues.

On devoit donner dans la place publique un combat de gladiateurs, & on y avoit élevé des échafauds pour la commodité des principaux citoyens. Caïus, préférant la commodité du peuple, ordonna de les abattre, & malgré les oppoſitions des autres tribuns, qui tiroient peut-être quelque profit de ces échafauds il les fit enlever lui-même la veille des jeux. Offenſés de la hauteur avec laquelle il ſe conduiſoit, ſes collegues ſe concertoient pour l'exclure du tribunat aux comices ſuivans. Ils ne purent pas cependant lui

enlever la pluralité des ſuffrages: mais ils firent un rapport infidele du ſcrutin.

Caïus étoit rentré dans une condition privée, & Opimius, ſon plus cruel ennemi, avoit été élevé au conſulat. Le nouveau conſul, fier de ſa naiſſance & plein de mépris pour le peuple, paroiſſoit capable des partis les plus violens. Eſcorté d'un corps de troupes étrangeres, & environné des grands qui traînoient à leur ſuite une foule de cliens & d'eſclaves, il inſultoit Caïus dans tous les lieux où il le rencontroit, impatient d'engager une querelle avec un homme déſarmé, qu'il avoit réſolu de faire périr.

Dans le deſſein de faire caſſer les loix des Gracques, il avoit convoqué l'aſſemblée du peuple, & le jour où elle devoit ſe tenir, il ſacrifioit, ſuivant l'uſage, au Capitole, lorſqu'un de ſes licteurs fut tué par les gens de Flaccus, auxquels il avoit fait une inſulte. Auſſi-tôt, comme ſi la mort d'un licteur eût mis l'état en danger, le ſénat ordonna aux conſuls de *pourvoir à ce qu'il n'arrivât aucun dommage à la république.* Revêtu par ce décret d'une autorité abſolue, Opimius commanda aux ſénateurs & aux chevaliers de prendre les armes, & de ſe trouver le lendemain ſur la place, chacun avec deux eſclaves armés.

Le lendemain dès la pointe du jour, Flaccus s'empara du mont Aventin. Caïus vint le joindre. Affligé des maux dont il ſe reprochoit d'être la cauſe, il lui perſuada d'entrer en accommodement. Mais Opimius, qui vouloit la mort de l'un & de l'autre, mit leur tête à prix, marcha contr'eux, & diſſipa facilement une populace attroupée. Flaccus fut égorgé dans un bain, où il crut ſe cacher;

& Caïus, qui n'avoit pas tiré l'épée, ſe réfugia dans un temple, où il ſe fit tuer par un de ſes eſclaves. Plus de trois mille hommes périrent dans cette émute. Cependant le cruel Opimius éleva un temple à la Concorde, comme pour inſulter aux mânes des citoyens dont il avoit répandu le ſang.

Toutes les loix des Gracques furent abolies, un tribun gagné par le ſénat, ayant repréſenté combien il étoit difficile de faire un nouveau partage des terres, demanda que ceux qui avoient plus de cinq cens arpens, payaſſent à proportion de l'étendue de leurs poſſeſſions, une certaine redevance dont le produit ſeroit diſtribué aux pauvres citoyens; & qu'en conſéquence ils fuſſent reconnus pour propriétaires légitimes de toutes leurs terres. Le peuple trompé par l'appât qu'on lui préſentoit, reçut cette loi: les grands, qui ne craignirent plus d'être recherchés, étendirent leurs domaines par toutes ſortes de moyens; & bientôt ils ceſſerent de payer l'impoſition, à laqu'elle ils s'étoient ſoumis.

CHAPITRE VI.

Conſidérations ſur les cauſes & ſur les effets des diſſentions de la république.

APRÈS l'expulſion des rois, les plébéiens auroient été les maîtres; ſi, dans les aſſemblées du peuple, tous les ſuffrages euſſent été comptés,

Mais appellés aux comices par centuries, ils n'y venoient que pour être témoins des délibérations qui ſe prenoient ſans eux, & ils ſe voyoient forcés d'obéir à des loix qu'ils n'avoient pas fait.

Les appeller à ces aſſemblées, & y opiner ſans prendre leurs ſuffrages; c'étoit les y admettre en apparence, & les en exclure de fait; c'étoit reconnoître qu'ils avoient droit à la puiſſance légiſlative, & ne leur laiſſer néanmoins aucune part à la législation. On avoit donc abuſé de leur ſimplicité. S'ils ouvroient les yeux, il étoit naturel qu'ils ſongeaſſent à recouvrer par la force ce qu'on leur avoit enlevé par artifice.

Il eût été poſſible d'entretenir l'erreur où ils étoient. Il eſt au moins vraiſemblable qu'ils n'auroient pas tenté de faire des changemens dans le gouvernement, ſi on n'avoit pas abuſé de l'autorité qu'on uſurpoit ſur eux. Mais la tyrannie devoit être odieuſe dans les patriciens, comme elle l'avoit été dans les rois. Le peuple réclama donc contre le partage inégal, que Servius Tullius avoit fait de la ſouveraineté; & il connut que, pour n'être pas vexé; il avoit beſoin de commander.

Il le connut, dis-je: mais ce ne fut que par degrés. Comme l'autorité étoit loin de lui, il n'étoit pas naturel que ſa premiere penſée fût de s'en ſaiſir. Il lui ſuffiſoit de n'être pas opprimé. C'eſt pourquoi il ſe retira ſur le mont ſacré, & il obtint des tribuns. Telle fut l'origine des diſſentions.

On ne ſe borne pas à la défenſive, lorſqu'on peut attaquer ceux qu'on a lieu de craindre. Il arriva donc que du droit de s'oppoſer aux entrepriſes des patriciens, les tribuns ſe firent un droit de former eux-mêmes des entrepriſes.

L'ambition étoit le motif de toutes leurs démarches. Ils voulurent d'abord que la puiſſance tribunicienne fût redoutable aux patriciens : ils aſpirerent enſuite à partager avec eux toutes les dignités.

La raiſon, pour laquelle ils avoient été créés n'étoit donc en général pour eux que le prétexte qui les faiſoit agir. En paroiſſant vouloir s'oppoſer à l'oppreſſion, ils avoient toute autre vue. La tyrannie conſtante des patriciens contribuoit elle-même à tromper le peuple : car en le forçant à ſe mettre ſous la protection de ſes magiſtrats, elle lui faiſoit prendre pour zèle de leur part ce qui n'étoit qu'ambition.

Les tribuns ne tarderent pas à ſe rendre redoutables. C'eſt la ſixieme année après leur création, que Coriolan fut exilé. Alors les comices par tribus devinrent un tribunal qui jugea les patriciens.

Pour acquérir de jour en jour plus de puiſſance, il ſuffiſoit aux tribuns d'étendre le reſſort des comices par tribus & de reſſerrer celui des comices par centuries. C'eſt à quoi ils s'appliquerent.

Par ces changemens l'autorité paſſoit aux plébéiens. Les patriciens néanmoins conſerverent long-tems toutes leurs prérogatives. Comme les préjugés avoient mis une diſtance étonnante entre les familles patriciennes & les familles plébéiennes, & que la religion même ne permettoit pas de confondre ces deux ordres ; il ſembloit que le peuple, parce qu'il avoit toujours donné les dignités aux patriciens, ne pouvoit prendre ſur lui de les donner aux plébéiens.

Mais les patriciens, comptant trop ſur les préjugés, qui faiſoient d'eux comme une eſpèce à part, forcerent le peuple à s'appercevoir de l'aviliſſement où il avoit été réduit. Alors on demanda, pourquoi dans une république où les citoyens avoient tous le même droit à la liberté, tous ne participoient pas aux mêmes honneurs; & cette queſtion qu'on agitoit, devoit détruire l'opinion qui donnoit au plus grand nombre l'excluſion aux magiſtratures & au ſacerdoce.

Les deux ordres ſe rapprochoient donc; ils tendoient à ſe confondre, à meſure qu'une nouvelle maniere de penſer ſappoit les préjugés qni s'étoient élevés entr'eux, comme autant de barrieres.

Mais cette nouvelle maniere de penſer ne pouvoit s'établir que lentement. C'eſt pourquoi les plébéiens ont été long-tems avant d'entrer en partage des dignités. Les patriciens d'ailleurs avoient pluſieurs moyens pour ſe maintenir dans la poſſeſſion des privileges excluſifs qu'ils s'arrogeoient. Par le nombre des cliens attachés à chacun d'eux, ils avoient une grande influence dans les élections. Le ſénat gagnoit un tribun, qui s'oppoſoit aux propoſitions de ſes collégues. S'il appréhendoit la réunion des ſuffrages en faveur d'un plébéien, il faiſoit paroître ſur les rangs un patricien agréable au peuple: il créoit un dictateur pour préſider aux comices: il ſuſcitoit une guerre, qui ſuſpendoit les entrepriſes des tribuns: enfin il entroit en compoſition, & il cédoit quelque choſe pour ne pas tout perdre.

Ce qui étoit ſur-tout favorable au premier

ordre, c'eſt que la multitude peu capable de tenue, paſſe facilement de la plus grande réſiſtance à la plus grande ſoumiſſion. Le peuple, qui ne connoiſſoit pas ſes forces, ne s'en ſervoit que par intervalles. Il menaçoit d'une retraite : il refuſoit de s'enrôler : il portoit des loix pour fonder ſes prétentions : il ſe rendoit juge des patriciens, qui lui étoient contraires. Mais d'une année à l'autre il cédoit tout-à-coup, parce qu'il avoit des tribuns moins entreprenans, parce qu'il ſe laiſſoit tromper aux promeſſes des conſuls, parce qu'il ſurvenoit une guerre, ou ſeulement quelque événement qu'il n'avoit pas prévu.

La ſuppreſſion des dettes & le partage des terres étoient les grands moyens des tribuns. Ils ne ceſſoient de dire au peuple qu'il reſteroit aſſervi tant que les magiſtratures ne ſeroient conférées qu'aux patriciens, & ils les obtinrent eux-mêmes. Mais en partageant les honneurs, ils ſe raprocherent du premier ordre, ils ſe confondirent avec lui, ils en prirent les intérêts, & le peuple perdoit ſes protecteurs, dès qu'il les avoit élevés.

Les patriciens ſe réuniſſoient pour défendre leur prérogatives : les plébéiens ne ſe réuniſſoient pas également pour ſoutenir leurs prétentions. Les querelles, que ceux-ci élevoient, ne paroiſſoient que les querelles des principaux d'entr'eux. Dans cet état des choſes, les patriciens avoient de grands avantages.

Les comices, où les différens ſe terminoient, pouvoient ſe paſſer en tumulte. Mais rien ne s'y décidoit qu'à la pluralité des ſuffrages ; &

pour obtenir ce qu'on demandoit, il falloit perſuader le plus grand nombre, ou lui plaire.

Il n'étoit pas poſſible d'employer la corruption; car chez un peuple pauvre, les ſuffrages ne ſe vendent pas, parce que perſonne ne les peut acheter.

On ne pouvoit pas non plus employer la violence. Dans une république où tous les citoyens étoient libres, ou vouloient l'être, on eût été ſoupçonné d'aſpirer à la tyrannie, ſi ſous prétexte de défendre les intérêts du peuple, on eût oſé prendre les armes.

C'eſt ainſi que, pendant pluſieurs ſiecles, la pauvreté & l'amour de la liberté ont éloigné, de toutes les délibérations publiques, la corruption & la violence.

La ſeconde guerre punique avoit forcé les deux ordres à concourir également au bien commun, & ce concert ſe ſoutint juſqu'à la ruine de Carthage. Mais lorſqu'on n'eut plus rien à craindre au dehors, les troubles recommencerent au dedans, & les diſſentions prirent, ſous les Gracques, un nouveau caractere.

Depuis long-tems il n'y avoit proprement ni patriciens ni plébéiens: les deux ordres qui en avoient pris la place, ceſſoient en quelque ſorte eux-mêmes. Il ne reſtoit que deux partis, celui des riches & celui des pauvres, & le ſénat comme le peuple, étoit condamné à obéir déſormais aux plus riches citoyens.

L'or, autrefois inutile, étoit devenu néceſſaire. L'amour des richeſſes prenoit donc la place de l'amour de la liberté. Les riches, par conſéquent, devoient être l'unique ſujet des diſſentions.

C'eſt que ſi on étoit riche, on étoit tout. On obtenoit les magiſtratures : quand on les avoit obtenues, on s'enrichiſſoit encore ; & la puiſſance n'étoit plus recherchée, que parce qu'elle promettoit de nouvelles richeſſes.

On reproche aux Gracques d'avoir tranſporté la puiſſance au peuple. Il eſt vrai que dans une république riche & corrompue, la démocratie ne pouvoit produire que des déſordres : mais l'ariſtocratie n'en auroit gueres moins produit. Depuis qu'il n'y avoit que des riches & des pauvres, ce n'étoit ni au peuple ni au ſénat à commander, & Rome devoit bientôt avoir un maître.

Le paſſage d'un uſage à l'autre n'eſt jamais bruſque. Voilà pourquoi les ſénateurs ne prirent pas ouvertement les armes contre Tibérius. Mais la violence leur ayant réuſſi, ils ne craignirent plus de les prendre contre Caïus ; & le conſul Opimius fit entrer dans la ville un corps de troupes étrangeres. Voilà un uſage que le ſénat introduiſit, & qui fit des progrès rapides. Il étoit aiſé d'en prévoir les ſuites.

La force qui décide de tout, fit paſſer toute l'autorité entre les mains des citoyens aſſez riches pour acheter les ſuffrages du peuple. Il falut ou craindre les grands, ou ſe vendre à eux.

Dans un vaſte empire, où il n'y avoit point de mœurs, & où par conſéquent les loix ſe taiſoient, toutes les richeſſes ſe perdoient dans un petit nombre de familles, qui ſe ſaiſiſſoient des magiſtratures, du commandement des armées, du gouvernement des provinces, & qui diſpoſoient de tout.

Quelles qu'aient été les richeſſes de ces hommes puiſſans, ils les épuiſerent pour entretenir leur luxe & leur crédit. S'ils vouloient donc conſerver l'autorité, il falloit qu'ils s'enrichiſſent de nouveau. Ils pilloient par conſéquent les provinces, & ils les ruinoient.

Ils s'attachoient les troupes par des largeſſes, & ils commandoient au citoyen qui ne s'étoit pas vendu.

Alors le ſénat & le peuple n'etoient rien. Réduits l'un & l'autre à chercher dans un grand, un protecteur contre un grand, ils s'humilioient devant tous. Il n'y eût plus de démocratie, ni d'ariſtocratie : il n'y eut que des chefs qui armerent inceſſamment les uns contre les autres.

CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha.

LES Romains avoient tourné leurs armes contre les Allobroges & les Averniens, & ils avoient réduit en province romaine les pays conquis ſur ces peuples, lorſqu'une irruption des Cimbres & des Teutons parut menacer l'Italie. Ces barbares, ſortis des environs de la mer baltique, vainquirent dans la Norique le conſul Cn. Papirius Carbo, & ils paſſerent dans la Gaule où ils défirent encore pluſieurs armées conſulaires. Alors ſe prèparoit en Afrique une nouvelle guerre,

qui devoit dévoiler l'avarice des premiers de la république.

Maſſiniſſa avoit eu deux fils : Manaſtrabal, qui étoit mort avant lui, & Micipſa, qui hérita de tous ſes états. Le premier laiſſa un fils naturel, nommé Jugurtha, que Maſſiniſſa n'avoit pas voulu reconnoître, & qu'il avoit laiſſé dans l'obſcurité. Micipſa eut la généroſité de faire élever cet enfant, & il lui donna la même éducation qu'à ſes fils, Adherbal & Hiempſal.

Jugurtha ſe diſtingua parmi les jeunes gens de ſon âge : mais à travers ſes bonnes qualités, on démêla de bonne heure en lui une ame ambitieuſe, & capable de tout oſer. Micipſa, qui s'y étoit d'abord attaché, finit par le craindre ; & pour l'éloigner, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit à Scipion l'africain. Ce général étoit alors devant Numance.

C'étoit une maxime généralement reçue chez les anciens, que dans les affaires de particulier à particulier, il falloit avoir égard à la juſtice ; mais que, lorſqu'il s'agiſſoit de regner, on pouvoit violer tous les droits. Les Romains qui avoient moins de probité que jamais, ſe faiſoient une regle de cette maxime, lorſqu'il s'agiſſoit pour eux de s'élever aux dignités de la république. De pareils hommes ne pouvoient qu'applaudir à l'ambition de Jugurtha. Ils lui promirent même la protection du ſénat, l'aſſurant que, tant qu'il auroit de l'argent, il pouvoit compter ſur les ſuffrages de cette compagnie, & ils diſoient vrai.

Les précautions de Micipſa furent donc pour ce jeune prince une occaſion de s'enhardir dans les projets qu'il méditoit. Son eſprit & ſon cou-

rage lui acquirent l'eſtime de toute l'armée. Il acheva de gagner par des préſens, les principaux officiers qu'il jugeoit pouvoir le ſervir à Rome, & il s'attacha les troupes qui lui avoient été confiées.

Aſſuré de l'amitié des Romains, il revint en Numidie, où la réputation qu'il s'étoit fait à la guerre, l'avoit devancé. Plein d'artifices avec le roi, il en gagna la confiance. Il ſe fit des créatures par ſes largeſſes : il mit dans ſes intérêts les miniſtres mêmes. Micipſa, dont l'age avoit affoibli l'eſprit, l'adopta, & lui donna une partie de ſon royaume.

A peine étoit-il mort, que Jugurtha fit poignarder Hiempſal. Adherbal qu'il vouloit auſſi faire périr, lui échappa, arma, fut défait, & chaſſé de la province qui lui avoit été donnée en partage; il vint à Rome implorer la protection du ſénat.

Quelle que ſoit la corruption des mœurs, il y a des attentats qui ſont faits pour exciter une indignation générale. Mais le public n'a pour ainſi dire, que des premiers mouvemens, & ce qu'il a d'abord vu avec horreur, il le voit bientôt de ſang froid. A meſure qu'il s'occupa moins de cette affaire, le ſénat connut qu'il étoit plus libre d'en décider. Il en délibéra donc long-tems, & le réſultat fut d'envoyer en Afrique dix commiſſaires, pour prendre connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé, & pour faire un nouveau partage de la Numidie entre Jugurtha & Adherbal.

La conduite du ſénat répondoit mal à l'indignation, qu'on avoit d'abord vu dans le public. Mais elle étoit l'effet de l'argent, que les am-

baſſadeurs de Jugurtha avoient répandu. Comme les ſénateurs ſe vendoient pour la premiere fois à un ſouverain, ils étoient ſans doute, encore à vil prix. Autrement il ſeroit difficile de comprendre que le roi de Numidie eût été aſſez riche pour corrompre un corps ſi nombreux.

Il le fut encore aſſez pour corrompre les commiſſaires, dont le chef étoit Opimius, magiſtrat auſſi avare que cruel. Hiempſal paſſa pour avoir été l'agreſſeur : Jugurtha fut déclaré innocent ; & le partage des états ſe fit ſur le plan qu'il propoſa lui-même, c'eſt-à-dire, qu'on lui adjugea les meilleures provinces & les places les plus fortes.

Cependant, parce que la foibleſſe d'Adherbal & la proſtitution du ſénat paroiſſoient lui offrir la Numidie entiere, il arma quelque tems après ; & Adherbal, aſſiégé dans Cirthe ſa capitale, implora de nouveau la protection de la république.

L'or de Jugurtha ne permit pas d'ajouter foi à ſes plaintes. Le ſénat parut ſeulement avoir des doutes, & il fit partir trois commiſſaires pour s'aſſurer de la vérité, & pour ordonner aux deux princes de mettre bas les armes, ſuppoſé qu'ils les euſſent priſes.

Les mêmes moyens eurent le même ſuccès. Les commiſſaires à leur retour, aſſurerent que Jugurtha n'avoit armé, que parce qu'il y avoit été forcé ; & quoiqu'il leur eût été ordonné de rétablir la paix entre les deux princes numides, ils n'en avoient rien fait. On s'en plaignoit, lorſque le ſénat reçut des lettres d'Adherbal qui le conjuroit, par les ſervices de Maſſiniſſa ſon ayeul, de lui ſauver au moins la vie.

On propoſa d'envoyer une armée en Afrique. Mais les partiſans de Jugurtha rejetterent cet avis, ſous prétexte qu'il engageroit la république dans des dépenſes inutiles, & on nomma une nouvelle commiſſion. On mit à la tête Emilius Scaurus, prince du ſénat, illuſtre par ſa naiſſance & conſidéré par ſes ſervices. Il paroiſſoit même qu'on pouvoit compter ſur ſon intégrité. Il s'étoit refuſé à l'or que les agens de Jugurtha diſtribuoient à Rome. On le ſavoit, comme on ſavoit ceux qui en avoient reçu : car ce trafic ſe faiſoit déja publiquement. Il en fut néanmoins de cette commiſſion, comme des autres. Scaurus qui n'avoit pas voulu ſe vendre à Rome, ſe vendit en Afrique, parce qu'il crut que la choſe ſeroit ſecrete. Quelque temps après, Adherbal fut réduit à ſe livrer à Jugurtha qui le fit périr dans les tourmens.

A cette nouvelle, il n'y eut à Rome qu'un cri contre la prévarication des commiſſaires. Le ſénat crut alors devoir déclarer la guerre au roi de Numidie, & le conſul L. Calpurnius Beſtia eut ordre de paſſer en Afrique.

Bon général, mais d'une ſordide avarice, Calpurnius, qui n'aſpiroit au commandement que pour s'enrichir, regarda cette expédition, comme l'occaſion la plus favorable à ſon avidité. Seulement, pour ſe mettre à l'abri de toute recherche, il imagina d'aſſocier à ſes brigandages des hommes puiſſans, & dans cette vue, il prit pour lieutenant, Scaurus & quelques autres ſénateurs.

Le roi de Numidie, pour écarter l'orage, envoya ſon fils à Rome, avec des ambaſſadeurs

chargés de préſens. Mais le ſénat, forcé de céder à l'indignation publique, leur ordonna de ſortir d'Italie dans dix jours, à moins qu'ils ne fuſſent venus pour livrer au peuple romain le roi & le royaume de Numidie.

Calpurnius pouſſa d'abord la guerre avec vigueur. Il falloit ſe rendre redoutable, pour ſe faire acheter plus chérement. En effet, on entra bientôt en marché, & on fit un traité par lequel Jugurtha parut livrer ſon royaume & ſa perſonne. Il vint même dans le camp des Romains, ſans gardes, & ſans aucune marque de ſa dignité : mais il avoit eu la précaution de ſe faire donner des otages. Après que cette ſcene eut été jouée, Calpurnius évacua la Numidie, & Jugurtha jouit du fruit de ſes richeſſes.

Cette derniere prévarication acheva de révolter les eſprits, & le peuple réſolut de punir les coupables. Opimius, cité par le tribun Memius, fut banni, & paſſa le reſte de ſes jours dans l'ignominie. Le même tribun, qui jettoit des ſoupçons ſur Calpurnius & ſur Scaurus, demanda que, pour éclaircir tout ce myſtere d'iniquité, on fit venir à Rome le roi de Numidie. On applaudit à cette propoſition, & le préteur Caſſius porta les ordres du peuple à Jugurtha.

Ce prince obéit, comparut, & Memmius l'interrogea ſur les crimes dont on l'accuſoit, & le ſomma de déclarer ſes complices. Mais le tribun C. Bébius, gagné par les préſens de Jugurtha, lui défendit de répondre, & arrêta toute cette pourſuite.

grand capitaine, cher au peuple comme à la nobleſſe. Il eut des ſuccès & il les ſoutint juſqu'au bout. Il remporta deux grandes victoires, pouſſa Jugurtha juſqu'à l'extrémité de ſes états, & le mit dans la néceſſité de demander la paix. Cependant il ne s'en repoſa pas uniquement ſur le ſuccès de ſes armes. Incapable de ſe vendre, il ne craignoit pas d'employer la perfidie, & il corrompit les confidens de Jugurtha. Conſeillé par un traître, ce prince livra ſon argent, ſes éléphans, ſes chevaux, ſes armes; lorſqu'il croyoit avoir obtenu la paix, il fut contraint de recommencer la guerre, parce que le conſul lui ordonna de ſe livrer lui même. Métellus ſe croyoit peut-être juſtifié par l'uſage, qui donnoit des exemples de pareilles trahiſons. Cependant le tems des comices approchoit, & il étoit à craindre pour lui qu'un nouveau général ne lui enlevât la gloire de terminer la guerre de Numidie.

Parmi ſes lieutenans, il y en avoit un que le peuple lui avoit donné. Caïus Marius, de la plus baſſe extraction, avoit paſſé par tous les grades militaires, & ſon élévation avoit été à chaque fois la récompenſe d'une action ſignalée. Métellus, qui le connut de bonne heure, & qui jugea de ſes talens, contribua plus que perſonne à l'avancer. Mais il n'avoit pas eu occaſion de démêler le caractere atroce de cet homme, dont l'ambition tenoit de la férocité. Elevé au tribunat par la protection de Métellus, Marius déclama contre le luxe, l'avarice, les prévarications, le brigandage. Il n'étoit pas éloquent, mais les vices des grands lui tenoient lieu d'éloquence, &

il avoit une intrépidité qui le faiſoit craindre. Pendant qu'il étoit tribun, le ſénat le fit venir pour rendre compte de ſa conduite, parce qu'il avoit propoſé une loi malgré l'oppoſition du conſul L. Aurelius Cotta. Marius, au lieu de penſer à ſe juſtifier, brava le ſénat, menaça le conſul de l'envoyer en priſon, fit arrêter Métellus qui le déſapprouvoit, força Aurélius à lever ſon oppoſition & la loi paſſa. Tout ingrat qu'il étoit Métellus l'accepta pour lieutenant, ſacrifiant ſes reſſentimens au bien public, & jugeant qu'il lui ſeroit utile.

En effet, Marius contribua aux ſuccès de la guerre : mais il ſembloit, à l'en croire, que Métellus n'y eût pas contribué. Attaché à le déprimer, il lui reprochoit de prolonger la guerre à deſſein, ou d'avoir une lenteur naturelle qui ne lui permettoit pas de pourſuivre ſes avantages ; & il aſſuroit que dans une campagne, avec la moitié moins de troupes, ſi on lui donnoit le commandement, il ameneroit à Rome Jugurtha mort ou vif. Ces diſcours qu'il répandoit dans l'armée, ſes partiſans les répétoient à Rome & le peuple les écoutoit avec avidité. Depuis longtems exclus des magiſtratures par les principaux citoyens, qui ſe les tranſmettoient comme de main en main, le peuple étoit flatté de l'élevation d'un homme nouveau, né ſans fortune, & il ſe préparoit à lui donner ſes ſuffrages. Telle étoit la diſpoſition des eſprits, lorſque Marius vint à Rome briguer le conſulat & l'obtint. On lui donna même, comme il le déſiroit, l'Afrique pour département.

Quoiqu'il eût dit qu'il ne lui falloit que la

moitié des troupes de Métellus, il demanda de nouvelles recrues. Le peuple accourut à l'envi ſous ſes enſeignes, & ſur-tout la populace qui le regardoit comme un conſul de ſa claſſe. Il fit les levées ſans choix ou plutôt il parut préférer ceux qui étoient ſans biens, & que par cette raiſon la loi & l'uſage exemptoient de la milice. C'eſt un abus que Marius introduiſit & qui ſeroit dévenu dangereux, car de pareils ſoldats ſont moins à la république qu'au général. Métellus revint à Rome. Il diſſipa les calomnies d'un ennemi qui avoit joint l'outrage à l'ingratitude; & on lui décerna tout d'une voix l'honneur du triomphe & le ſurnom de *Numidique*.

Jugurtha, qu'il avoit preſque entiérement dépouillé, venoit d'obtenir des ſecours de Bocchus, roi de Mauritanie. C'eſt contre les forces réunies de ces deux princes que Marius eut à combattre. Il leur enleva d'abord pluſieurs places: cependant il ſe laiſſa ſurprendre, & fut au moment d'être entiérement défait. Mais avant que la nouvelle en fût arrivée à Rome, il remporta deux victoires, & il mit les ennemis hors d'état de tenir la campagne.

Ces revers déterminerent Bocchus à ſéparer ſes intérêts de ceux de ſon allié. Il obtint de Marius une ſuſpenſion d'armes, & il envoya des ambaſſadeurs à Rome pour traiter de la paix. Ils lui rapporterent cette réponſe: *Le ſénat & le peuple romain n'oublient ni les ſervices ni les injures. Puiſque Bocchus ſe repent de ſa faute, ils lui en accordent le pardon. Pour ce qui eſt de la paix & de leur alliance, il les obtiendra, quand il les aura méritées.* Le ſénat vouloit que Boc-

chus livrât Jugurtha. Le roi de Mauritanie ſe refuſa d'abord à cette propoſition, ſoit qu'il en fût choqué, ſoit qu'il feignît de l'être. Mais enfin il livra ce malheureux prince à Sylla, qui étoit queſteur de l'armée, & qui avoit conduit toute cette négociation. Après avoir orné le triomphe de Marius, Jugurtha fut jetté dans un cachot où on le laiſſa mourir de faim.

Nous avons vu comment l'exemple avoit autoriſé les rapines des gouverneurs de province; & nous venons de voir dans la guerre de Numidie, qu'il paroît autoriſer les prévarications de toutes eſpeces. A peine un ſénateur ſe proſtitue, que preſque tout le ſénat eſt proſtitué. Ce n'étoit rien encore, & il ſembloit que les Romains ne fiſſent que s'eſſayer aux forfaits. Nous verrons bientôt les attentats paſſer comme en uſage: & au milieu des horreurs dont nous ſerons témoins, l'hiſtoire de la république ne ſera plus que l'hiſtoire de quelques chefs de parti qui ont répandu le ſang des citoyens pour aſſouvir leur vengeance, leur avarice ou leur ambition. Mon deſſein n'eſt pas de m'arrêter ſur des détails qu'on peut chercher dans les hiſtoriens. Je me propoſe ſeulement, d'obſerver les progrès des abus & de la corruption.

LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Marius & Sylla.

LES Cimbres & les Teutons, dont nous avons parlé, continuoient leurs ravages dans les Gaules, & venoient de remporter une victoire qui répandoit l'épouvante jusques dans Rome. La défaite des Romains leur avoit coûté, à eux ou à leurs alliés, plus de quatre-vingt mille hommes.

Métellus étant trop âgé pour une guerre qui demandoit autant d'activité que de courage, les nobles furent forcés de céder aux cris du peuple, qui mettoit toute sa ressource dans Marius; & ce général qui étoit encore en Numidie, fut nommé consul, quoique la loi ne permit pas d'élire un absent, & qu'elle exigeât dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre.

Les barbares qui menaçoient d'abord l'Italie, passerent en Espagne & laisserent aux Romains le tems de se préparer à les repousser. Ils ne revinrent dans les Gaules qu'à la fin de l'année suivante, pendant laquelle Marius fut consul pour la troisieme fois. On alloit procéder à l'é-

lection des nouveaux consuls, lorsque ce général déclara qu'il ne prétendoit plus à cette magistrature, & que si on la lui offroit il la refuseroit. Mais c'étoit un artifice concerté avec le tribun Saturnius, qui sur ces refus simulés, l'accusoit publiquement de trahir la patrie & exhortoit le peuple à le forcer d'accepter. On lui conféra un quatrieme consulat, & on lui donna pour collegue Q. Lutalius Catulus.

Catulus marcha contre les Cimbres qui avoient pris la Norique pour entrer dans l'Italie par le Trentin. Marius eut pour département les Gaules où étoient les Teutons, qui se proposoient de prendre leur chemin par la Ligurie. Il les taille en pieces près de la ville d'Aix. Les Barbares laisserent sur la place deux cent mille hommes, quatre-vingt-dix mille furent faits prisonniers. Cette multitude au reste, étoit moins une armée qu'une peuplade. Marius faisoit un sacrifice & rendoit graces aux dieux de sa victoire, lorsqu'il apprit qu'il avoit été nommé consul pour la cinquieme fois.

C'est dans les premiers mois de ce consulat que les Cimbres, qui ignoroient le désastre des Teutons, franchirent les Alpes. Catulus recula devant eux & repassa le Pô. Il paroît que l'effroi qui s'étoit répandu dans son armée, eût livré Rome aux Cimbres, si sans perdre de tems, ils se fussent avancés jusqu'à cette capitale. Mais Marius ayant joint Catulus, ils furent exterminés dans la plaine de Verceil. Cent vingt mille furent tués & soixante mille faits prisonniers. Cette même année, Manius Aquilius, collegue de Marius, termina une guerre qui duroit depuis trois

ans. C'étoit une nouvelle révolte des eſclaves de la Sicile.

Accoutumé au commandement, Marius brigua un ſixieme conſulat. Il auroit feint de ne plus prétendre à cette dignité, s'il avoit pu ſe flatter qu'elle lui ſeroit offerte. Mais voyant que ſa faveur diminuoit, à meſure que ſes ſervices devenoient moins néceſſaires, il acheta les ſuffrages de ceux qui avoient le plus de crédit dans les tribus. Il fut élu : il donna l'excluſion à Métellus & il obtint pour collegue L. Valérius Flaccus, qui lui étoit tout-à-fait dévoué. Ce grand nombre de conſulats conſécutifs étoit un abus, qui accoutuma le peuple à voir le même homme à la tête du gouvernement.

Jaloux de ſon autorité, Marius s'aſſocia deux ſcélérats, parce que le tems étoit arrivé où le pouvoir devoit être le fruit du crime. Ces deux hommes étoient Apuléius Saturnius, que nous avons vu tribun & Servilius Glaucia, alors préteur, ſénateurs l'un & l'autre. Métellus pendant ſa cenſure, les eût chaſſés du ſénat, ſi ſon collegue ne s'y fût oppoſé. Ils avoient donc à ſe venger, & Marius s'unit à eux dans le deſſein de perdre Métellus.

Pour exécuter ce complot, Saturnius brigua le tribunat ; & ayant trouvé dans A. Nonius un concurrent qui dévoila ſes crimes, & à qui le peuple donnoit la préférence, il le fit aſſaſſiner à l'iſſue même des comices. Glaucia, complice de cet aſſaſſinat, convoqua le lendemain de grand matin une nouvelle aſſemblée, à laquelle les partiſans de ces deux hommes ſe rendirent les premiers ; & Saturninus fut élu tumultuairement,

avant que la plus grande partie des citoyens eût pu ſe rendre ſur la place. Ce tribun, eſcorté d'aſſaſſins, dont il avoit fait garde, ſe maintint non-ſeulement dans le tribunat, mais il ſe rendit encore maître des délibérations dans les aſſemblées du peuple.

Par la défaite des Cimbres, on avoit repris des terres dont ces barbares s'étoient emparés. Il auroit été juſte de les rendre aux premiers proprietaires. Saturninus propoſa de les donner aux pauvres citoyens de la campagne, c'eſt-à-dire à ces hommes ſans aveu, que Marius avoit contre l'uſage, reçu dans les légions. Il ajouta que ſi le peuple portoit cette loi, le ſénat ſeroit obligé de l'approuver dans cinq jours, & que chaque ſénateur en feroit ſerment dans le temple de Saturne, ſous peine d'être exclus du ſénat & d'être condamné à une amende de vingt talens. Le jour indiqué pour délibérer ſur cette loi étant arrivé, les habitans de la ville & quelques tribuns s'y oppoſerent hautement ; mais ils furent chaſſés à coups de pierres & de bâtons par les gens de la campagne, qui s'étoient rendus en grand nombre à l'aſſemblée, & la loi paſſa.

Il s'agiſſoit de ſavoir le parti que prendroit le ſénat. Marius le convoqua. Il parla comme s'il eût déſapprouvé tout ce qui avoit été fait dans l'aſſemblée du peuple ; & ſon avis fut ou du moins parut être, de ne point prêter le ſerment propoſé par Saturninus. Mais il ne feignit de penſer ainſi que pour engager les ſénateurs, ſurtout Métellus à ſe déclarer ouvertement contre la loi, & quand il vit qu'ils s'y oppoſoient tous, il commença à voir du danger dans l'avis qu'il

avoit ouvert. Il craignoit, disoit-il, une sédition de la part des payſans dont la ville étoit remplie; & il propoſa un ſerment équivoque, par lequel on promettroit d'obſerver la loi, s'il y avoit loi: ajoutant que lorſque les habitans de la campagne ſeroient retirés, on annulleroit tout ce qui auroit été fait. Par ce piege qu'il tendit aux ſénateurs, il les entraîna au temple de Saturne; & ayant, contre leur attente, prêté un ſerment pur & ſimple, il les força en quelque ſorte à en prêter un ſemblable. Métellus, qui eut ſeul le courage de ſe refuſer à toute eſpece de ſerment, fut banni par le peuple, c'eſt-à-dire par les payſans qui avoient fait la loi. La plus ſaine partie des citoyens s'élevoit contre ce jugement, & on eût pris les armes, ſi Métellus ne s'y fût oppoſé.

Après l'exil de ce ſénateur, Saturninus, aſſuré de la protection du conſul, ſe crut tout permis. Il en vint à ce point de violence, que voulant procurer le conſulat à Glaucia, il fit aſſaſſiner Mémius, parce qu'il en craignoit la concurrence. Cet aſſaſſinat fut comme le ſignal d'une guerre civile. On prit les armes: on ſe battit ſur la place: on en chaſſa Saturninus & Glaucia, qui ſe réfugierent dans le Capitole avec leurs partiſans. Marius, à qui le ſénat ordonna de les pourſuivre, parut d'abord obéir avec répugnance. Il obéit cependant, & il les abandonna comme de vils inſtrumens dont il s'étoit ſervi: ils furent tous aſſommés. L'année ſuivante, redevenu ſimple particulier, il eut le chagrin de voir Métellus rappellé par les vœux de tous les citoyens, & il s'embarqua pour l'Aſie, ſous pré-

texte d'accomplir un vœu qu'il disoit avoir fait à la mere des dieux. On a prétendu encore qu'il se proposoit de sonder les desseins de Mithridate, roi de Pont, se flattant que, s'il pouvoit allumer une guerre dans l'Orient, il auroit le commandement des armées.

Nous voyons sous ce consulat les progrès de la violence, dont Scipion Nasica avoit donné le premier exemple. Dés-lors la plupart des tribuns, semblables à Saturninus, ne furent que des séditieux qui se vendirent aux citoyens puissans. Ils avilirent le sénat, ils sacrifierent les intérêts du peuple, & l'autorité fut à qui eut l'audace de l'usurper. Escortés de quelques satellites, ces tribuns ne cesserent d'ameuter la populace, & ils se crurent les maîtres. Ils auroient été néanmoins anéantis, si un général s'étoit montré à la tête des légions. Or, il n'étoit pas vraisemblable que les généraux qui s'étoient assurés de leurs soldats, souffrissent que d'autres qu'eux commandassent dans Rome.

Les assemblées tumultueuses qui venoient de commencer, furent un autre abus qui fit encore des progrès rapides. Il y eut des plébiscites, qu'on porta si tumultuairement, que le peuple n'en eut aucune connoissance. Le sénat fut exposé au même désordre, & ce corps vit des sénatus-consultes qu'il ne savoit pas avoir fait. Enfin, quand on eut accoutumé le public à des décrets qui n'étoient connus ni du peuple ni du sénat, on ne se donna plus la peine d'assembler tumultuairement ni l'un ni l'autre, & on produisit des décrets supposés. C'est par

cette ſuite d'abus que l'anarchie conduiſit la république à la ſervitude.

Cette révolution fut hâtée par le luxe qui croiſſoit ſenſiblement d'un jour à l'autre, & qui fit croître avec lui l'avidité des magiſtrats. Comme les publicains, ou ceux qui levoient les impôts, étoient en général tirés de l'ordre équeſtre, le brigandage s'exercoit impunément depuis que les chevaliers étoient en poſſeſſion des tribunaux : car les publicains ſe trouvoient tout à la fois juges & parties, ou du moins ils pouvoient ſe promettre d'avoir un grand crédit auprès de leurs juges. D'ailleurs il arrivoit rarement qu'ils fuſſent réprimés par les magiſtrats, qui, étant pour la plupart coupables de concuſſion, avoient à ménager eux-mêmes l'ordre des chevaliers. C'eſt ainſi que tout concouroit à la ruine des provinces & du gouvernement.

Marius revint à Rome. Il ne jouît plus de la même conſidération, on avoit preſque oublié ſes victoires. Cependant d'autres capitaines commençoient à gagner la faveur du peuple. On diſtinguoit parmi eux L. Cornélius Sylla, que nous avons vu queſteur dans l'armée de Numidie.

Patricien, & d'une des plus illuſtres familles, Sylla joignoit aux avantages de la figure tous les talens qui font réuſſir dans une république. Eloquent, il perſuadoit d'autant mieux que ſon éloquence étoit ſoutenue par des manieres nobles, aiſées, & en apparence pleine de franchiſe. Prodigue de louanges quand il parloit de lui, il faiſoit taire la jalouſie, & on lui pardonnoit une ſupériorité dont il ne ſembbloit pas s'apperce-

voir. Affable, il prévenoit ceux qu'il pouvoit obliger : il leur ouvroit ſa bourſe : il ne redemandoit jamais l'argent qu'il avoit prêté. Enfin, tout à la fois occupé de ſes plaiſirs & de ſes devoirs, il cherchoit ſur-tout la gloire, & il paroiſſoit également propre aux voluptés & aux fatigues. Mais, ſous des dehors ſéduiſans, il cachoit l'ame la plus cruelle.

Sylla s'appliquoit ſur-tout à mériter l'eſtime des ſoldats. Aſſidu & courageux, il alloit au-devant des occaſions où il pouvoit partager avec eux les travaux & les dangers. Dans la guerre de Numidie, il acquit la confiance de Marius, qui lui donna le commandement en chef d'un corps ſéparé ; & il devint bientôt un objet de jalouſie pour ce général. Il le ſuivit néanmoins dans les Gaules : mais il en reçut tant de dégoûts, qu'il paſſa dans l'armée de Catulus, qui lui donna une confiance entiere.

La haine de Marius ne contribua pas peu à le mettre à la tête d'un parti puiſſant. C'eſt à lui, comme nous l'avons vu, que Bocchus livra Jugurtha. Or, la nobleſſe affecta de relever ce ſervice, parce qu'elle eût voulu attribuer à tout autre que Marius, la gloire d'avoir terminé la guerre de Numidie ; & par cette premiere démarche, elle ſe vit intéreſſée à ſaiſir déſormais toutes les occaſions de préférer en tout Sylla à Marius. Il ne négligeoit pas lui-même les petits moyens qui pouvoient contribuer à ſa réputation.

Il ſe ſervoit toujours d'un cachet, où il avoit fait graver Bocchus lui livrant Jugurtha, comme

pour renouveller ſans ceſſe le ſouvenir de cet événement.

Le ſénat n'avoit donc plus d'autre reſſource, que d'oppoſer un grand à un grand. Pour ne pas obéir à un chef qui avoit la faveur du peuple il lui falloit un chef à lui-même, c'eſt-à-dire un protecteur. Alors les diſſentions qui s'élevoient auparavant entre les deux ordres, devenoient des querelles, où les chefs de l'un & de l'autre étoient ſeuls intéreſſés. Dans cet état des choſes, il ſurvint des troubles, qui furent les avant-coureurs des guerres civiles.

Quoique la république fût dans l'uſage d'accorder différens privileges aux peuples, qui lui étoient ſoumis, il paroît que les alliés furent aſſez long-tems avant d'ambitionner les droits de cité romaine: attachés à leurs coutumes, ils aimoient mieux ſe gouverner par leurs loix. Mais lorſqu'ils s'apperçurent des prérogatives que ces droits conféroient, ils tenterent tout pour les obtenir, & ce fut la cauſe qui avoit fait prendre les armes aux Latins, l'an de Rome 414.

Les alliés deſiroient ces droits plus que jamais depuis que les Gracques les leur avoient fait eſpérer: mais les Romains, qui dans l'origine les accordoient ſi facilement, vouloient déſormais les réſerver pour eux. Ils en étoient jaloux par la même raiſon qui les faiſoit alors ambitionner aux alliés. Le changement des circonſtances avoit fait changer de part & d'autre la façon de penſer.

Lorſque Rome transformoit en citoyens les peuples vaincus, c'eſt qu'elle étoit foible, & cette foibleſſe ne pouvoit pas faire deſirer d'être romain. Elle n'eut pas le même beſoin d'augmenter

le nombre de ſes citoyens, lorſqu'elle eut accru ſa puiſſance, & elle ne vouloit plus l'augmenter. Cependant les droits de cité, qui étoient les prérogatives de la ſouveraineté même, devenoient plus grands à meſure que Rome étendoit ſon empire. Il ne faut donc pas s'étonner, s'ils devinrent un ſujet de guerre entre les Romains & les alliés.

Les tribunaux étoient un autre ſujet de diſſention. Les ſénateurs n'attendoient que l'occaſion de les recouvrer, & les prévarications des chevaliers ſembloient la faire naître. Ils portoient l'iniquité dans leurs jugemens, juſqu'à condamner, comme coupables de concuſſion, les magiſtrats qui avoient voulu réprimer les vexations des publicains. On en vit un exemple dans la condamnation de P. Rutilius, citoyen vertueux, mais odieux aux chevaliers, parce qu'il vouloit empêcher les brigandages qu'ils commettoient dans les provinces.

Enfin la loi agraire, renouvellée par les Gracques, continuoit d'exciter les murmures du peuple qui ſe plaignoit que les promeſſes des tribuns euſſent toujours été ſans effet. Il régnoit donc un mécontentement général.

Dans ces circonſtances le tribun M. Livius Druſus, fils de celui qui avoit partagé la faveur du peuple avec Caïus Gracchus, entreprit de tout changer, ſoit qu'il fût bien intentionné, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'il ne cherchât qu'à ſemer des troubles. Il alluma l'eſprit de révolte dans toute l'Italie.

Il promit aux alliés les droits de citoyen, au peuple des terres, & au ſénat des tribunaux.

Il vouloit par-là ſe les attacher les uns & les autres: mais il paroît que ſon principal deſſein étoit de ſervir le ſénat & de le rendre agréable au peuple, afin d'humilier plus ſûrement les chevaliers.

Il propoſa d'abord des loix agraires, des colonies & des diſtributions de bled, avec une telle profuſion, qu'il diſoit lui-même n'avoir laiſſé aucune largeſſe nouvelle à faire. En même tems il déclaroit qu'il agiſſoit de concert avec le ſénat. Il y eut néanmoins à ce ſujet de violentes conteſtations, & les loix ne furent reçues qu'après que Druſus eut fait conduire en priſon le conſul L. Marcius Philippus qui s'y oppoſoit.

Les ſénateurs demandoient qu'on ôtât les tribunaux aux chevaliers, & qu'on les leur rendit. Mais Druſus arrêta ſeulement que les juges ſeroient déſormais tirés en égal nombre de l'ordre des ſénateurs & de celui des chevaliers. Cette loi, qui fut autoriſée par les ſuffrages des tribus, portoit encore qu'on pourroit pourſuivre tout juge qui auroit prévariqué dans l'exercice de ſon miniſtere. Cet article offenſa preſque autant les chevaliers, que celui qui les forçoit à partager les jugemens avec les ſénateurs. Juſqu'alors les iniquités qui ſe commettoient dans les tribunaux avoient été impunies; & ils auroient voulu qu'elles l'euſſent toujours été.

Il reſtoit à tenir la parole qui avoit été donnée aux alliés. Ils avoient appuyé Druſus de tout leur pouvoir. S'ils n'avoient pas voix dans les délibérations publiques, ils y influoient au moins par leurs liaiſons avec les citoyens. D'ailleurs ils étoient venus à Rome en grand nombre, &

leur préſence pouvoit beaucoup dans un tems, ou la violence faiſoit paſſer les loix.

Cependant les Romains voyoient avec peine qu'on voulût donner les droits de cité à tous les peuples d'Italie. Le ſénat jugeoit que ce projet nuiroit à ſon autorité, parce qu'il fortifieroit le parti du peuple. D'ailleurs il étoit d'autant moins porté à favoriſer le tribun, qu'il étoit mécontent de n'avoir pas obtenu tout ce qu'il demandoit. Enfin les gens ſenſés regardoient avec raiſon, comme une choſe monſtrueuſe, une république formée de tant de nations différentes. Druſus connut donc qu'il ne lui étoit pas poſſible de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec les alliés. Ils s'en apperçurent eux-mêmes. Dès-lors ils reſolurent d'obtenir par les armes les droits qu'on leur refuſoit, & toute l'Italie parut prête à ſe ſoulever. Cette guerre, dont on étoit ménacé, répandoit l'alarme dans Rome: Druſus, qu'on accuſoit d'en être la cauſe, en devint odieux: ſes ennemis, enhardis par la haine publique, conſpirerent contre ſa vie, & ils l'aſſaſſinerent. Les ſoupçons tomberent ſur un de ſes collegues, Q. Varius.

Le conſul Marcius Philippus fit caſſer toutes les loix de Druſus, ce qui mécontenta le ſénat & le peuple. On accuſa ce tribun d'avoir engagé les alliés à prendre les armes: on informa contre ſes partiſans, qu'on cita comme complices de cette conſpiration. Ce fut un prétexte pour jetter des ſoupçons ſur les premiers perſonnages de la république; & cette recherche occaſionna des troubles, pendant leſquels les alliés ſe préparerent à ſoutenir leurs prétentions.

Sur

Sur le plan de la république romaine, ils avoient formé celui d'une république qu'ils nommerent Italique. Corfinium, dans le pays des Péligniens, étoit la capitale, où siégeoit un sénat composé de cinq cent députés des peuples ligués. C'est de ce corps qu'on devoit tirer les magistrats. On avoit élu deux consuls & douze préteurs.

Les peuples de la Gaule cisalpine, qui étoient sujets plutôt qu'alliés, ne prirent point de part à cette guerre. Les Latins, les Ombriens & les Toscans resterent dans l'alliance des Romains. Les principaux peuples confédérés étoient les Marses, les Samnites, les Campaniens & les Lucaniens. Après avoir fait tous leurs préparatifs, ils députerent à Rome, présumant que parce qu'ils étoient armés, on pourroit avoir égard à leur demande. Le sénat, soutenant le caractere de fermeté qu'il avoit montré dans d'autres conjonctures, refusa d'entendre les députés, & déclara qu'il ne leur donneroit audience, que lorsque ceux qui les envoyoient, auroient renoncé à leur confédération.

Les alliés faisoient la principale force des Romains. Ils fourniſſoient deux fois plus de troupes. Ils avoient les mêmes armes, la même discipline, la même expérience, & des capitaines dont la valeur & la capacité étoient reconnues. Quel que fût le succès de cette guerre, il paroiſſoit devoir être funeste à la république romaine. Des défaites la livroient à des peuples impatiens de se venger; & des victoires ruinoient ses propres forces, puisqu'elles ruinoient des pays, d'où elle tiroit auparavant la plus grande partie

de ſes ſoldats. Elle leva plus de vingt légions. Aux deux conſuls Julius Céſar & P. Rutilius, elle donna pour lieutenans avec le titre de proconſuls, les généraux qui avoient le plus de réputation, C. Marius, Cn. Pompéius, Cornélius Sylla, P. Licinius Craſſus. Jamais elle n'avoit eu dans l'Italie tant d'armées à la fois: jamais auſſi elle n'avoit été attaquée à la fois par tant d'ennemis, tous également rédoutables. Elle eut des revers, elle eut des ſuccès. La fortune paſſa & repaſſa d'un parti à l'autre: Marius même ſoutint mal ſa réputation. Le ſénat craignant enfin les ſuites de cette guerre, ſe relâcha en faveur des alliés qui n'avoient pas encore pris les armes, ou qui offrirent les premiers de les quitter. Par cette conduite, il jetta la défiance parmi les peuples confédérés, qui ſe flattant d'obtenir ſeparément de meilleures conditions, traiterent chacun en particulier. Les Samnites furent les ſeuls qui ne poſerent pas les armes.

On accorda à tous les autres les droits de cité. Mais au lieu de les diſtribuer dans les trente-cinq tribus anciennes, où par leur nombre ils auroient été maîtres des délibérations, on créa pour eux huit tribus nouvelles qui devoient voter les dernieres. Par cette diſpoſition, on réduiſoit à un vain titre le droit de ſuffrage qu'on paroiſſoit leur accorder. Ils ne furent pas long-tems à s'en appercevoir, & il en naquit de nouveaux troubles.

Sylla qui venoit de ſe diſtinguer parmi les généraux de la république, étoit alors conſul; & on lui avoit donné le département de l'Aſie mineure, avec la commiſſion de faire la guerre à Mithridate, roi de Pont,

Ce choix réveilla la jalouſie de Marius, qui, quoiqu'âgé de plus de ſoixante-dix ans, auroit voulu commander ſeul les armées de la république. Comme il avoit ſur-tout deſiré d'être chargé de la guerre d'Orient, il n'y renonça pas encore. Il ſe ligua avec le tribun P. Sulpicius, homme éloquent, audacieux, puiſſant par le nombre de ſes cliens, conſidéré par ſes grandes richeſſes, ennemi déclaré de Sylla, & jaloux de la nobleſſe qu'il vouloit humilier.

Pour ſe rendre maitre des délibérations publiques, ce tribun ſe propoſa d'abroger les huit dernieres tribus, & de diſtribuer les nouveaux citoyens dans les anciennes. S'il avoit pu faire paſſer cette loi, il attachoit les alliés à ſon parti, & il s'aſſuroit du plus grand nombre des ſuffrages dans chaque tribu.

Les conſuls Cornélius Sylla & Q. Pompéius, comptant ſuſpendre au moins les entrepriſes de Sulpicius, ordonnerent des fêtes, pendant leſquelles il étoit défendu de vaquer à aucune affaire. Le tribun vint néanmoins à l'aſſemblée qu'il avoit convoqué. A la tête d'un corps de ſatellites, qu'il appelloit l'anti-ſénat, il ſomma les conſuls de révoquer leurs fêtes, afin que le peuple pût donner ſes ſuffrages : & ſur leur refus il marcha contr'eux, & mit aux mains les nouveaux citoyens avec les anciens. Le fils de Q. Pompéius, qui étoit gendre de Sylla, fut tué, en voulant ſécourir ſon pere qui ſe cacha dans la foule ; & Sylla, pourſuivi, ſe jetta dans la maiſon de Marius, où il trouva un aſyle : mais il fut obligé de retourner ſur la place, & de déclarer qu'il ſupprimoit toutes les fêtes qu'il avoit

ordonné. Auſſi-tôt après il alla ſe mettre à la tête des troupes qu'il avoit commandé pendant la guerre ſociale, & qui le devoient ſuivre en Orient. Quand à Pompéius, il ſe tenoit caché.

Maître de la ville par la retraite des deux conſuls, Sulpicius incorpora les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus. Il fit enſuite décerner à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & Marius envoya deux tribuns légionnaires pour en prendre poſſeſſion en ſon nom. Mais Sylla étoit à la tête de cette armée. C'étoient des troupes qu'il avoit gagné par ſes largeſſes : elles ſavoient combien il étoit prodigue, & il leur offroit déja les dépouilles de l'Orient. Devoit-on préſumer qu'il obéiroit ? Le décret même qu'on avoit porté contre lui, ne paroiſſoit-il pas l'autoriſer à oppoſer la force à la violence ? A peine eut-il beſoin de laiſſer entrevoir ſes deſſeins. Ses ſoldats le prévinrent. Ils le conjurerent de les mener contre les ennemis qu'il avoit à Rome, avant de les conduire en Aſie, & ils aſſommerent les officiers de Marius. Sylla marcha. Il avoit ſix légions. Il eſt vrai qu'il fut abandonné des officiers généraux qui commandoient ſous lui : mais Q. Pompéius vint le joindre, & ce concert avec ſon collegue ſembloit donner à ſa cauſe une apparence de juſtice.

Voilà le premier général qui a marché contre Rome. Il donna un exemple qui fut ſuivi. Les ſoldats accoutumés à ſe faire des droits par la violence, vouloient commander à leur tour ; & parce que l'avarice étoit devenue le vice de tous les citoyens ; ils ne voyoient plus Rome comme

leur patrie, ils la voyoient comme une ville opulente qui s'offroit à leur avidité.

Marius & Sulpicius n'avoient point de troupes. Ils crurent que les magiſtrats ſeroient reſpectés. Les préteurs Brutus & Servilius allerent au-devant des conſuls, leur défendirent de continuer leur marche. Ils furent inſultés & maltraités par les ſoldats.

A cette violence on pouvoit juger à quoi Marius & Sulpicius devoient s'attendre. Il ne leur reſtoit qu'à interpoſer l'autorité du ſénat, & ils envoyerent au nom de cette compagnie de nouveaux députés, qui ſupplierent les conſuls de ne pas approcher de Rome plus près que de cinq milles, leur promettant qu'on travailleroit à leur procurer inceſſamment une entiere ſatisfaction. Sylla feignit d'accepter la médiation du ſénat. Il ordonna même, en préſence des députés, de marquer le camp dans l'endroit où il étoit. Mais ils furent à peine partis, que ne voulant pas donner à Marius le tems de lever des troupes, il continua ſa marche, & il entra dans Rome comme dans une ville ennemie. Marius & Sulpicius en ſortirent après une foible réſiſtance. Sylla ſauva la ville du pillage.

La conduite des conſuls ne pouvoit être juſtifiée que par la néceſſité où ils avoient été de réprimer l'audace de Sulpicius. Sylla aſſembla le peuple. Il repréſenta que les tribuns, en ſe rendant maîtres des comices, s'étoient arrogés toute la puiſſance légiſlative; qu'ils avoient avili le ſénat, & en quelque ſorte anéanti la puiſſance conſulaire; qu'ils étoient devenus comme les ſeuls magiſtrats de la république; & que l'auto-

rité qu'ils uſurpoient, étoit la ſource de tous les déſordres.

Pour detruire ces abus, il propoſa de rétablir les comices par centuries dans leur premiere forme, de ſupprimer les comices par tribus, de défendre qu'on portât déſormais aucune loi devant le peuple, ſans y avoir été autoriſé par le ſénat, de déclarer que tout citoyen qui auroit exercé le tribunat, ſeroit incapable de toute autre magiſtrature, & d'interdire ſur-tout aux tribuns ces harangues continuelles qui n'étoient propres qu'à exciter des ſéditions. Ces propoſitions faites par un conſul qui étoit à la tête des légions, ne pouvoient être rejettées. On caſſa enſuite le décret qui donnoit à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & on annulla la loi de Sulpicius, par laquelle les nouveaux citoyens avoient été diſtribués dans les anciennes tribus.

Les loix de Sylla rétabliſſoient l'autorité du ſénat, réprimoient les tribuns, contenoient le peuple, & coupoient les abus par la racine. Mais à en juger par la conſtitution actuelle de la république, elles ne pouvoient ſubſiſter. Il eſt évident que l'autorité avoit paſſé tout entiere aux armées : par conſéquent, ce qu'un général faiſoit, un autre le pouvoit défaire ; & dès-lors les révolutions devoient être fréquentes.

Depuis le traité qui avoit terminé la guerre ſociale, la république étoit un aſſemblage monſtrueux de pluſieurs peuples, qui par leur poſition, avoient des intérêts différens : & comme ces peuples, lorſqu'ils n'étoient encore qu'alliés, avoient été ſous la protection des premieres familles

romaines, ils épouſerent, devenus citoyens, les paſſions de ces familles, & les factions ſe renouvellerent continuellement.

Il eſt vrai qu'en rejettant les alliés dans les nouvelles tribus, on rendoit nul le droit de ſuffrage qu'on leur accordoit. Mais qu'importoit dans quelles tribus on les auroit placé, depuis que la violence faiſoit les loix ?

Si aux intérêts différens des deux claſſes de citoyens, les anciens & les nouveaux, nous ajoutons les intérêts du ſénat, ceux du peuple & ceux de l'ordre équeſtre ; nous connoîtrons tous les prétextes dont l'ambition s'étoit ſervie pour former des partis puiſſans, & nous jugerons que l'autorité ne pouvoit plus avoir de regles fixes.

En réformant le gouvernement, Sylla paroiſſoit avoir vengé les injures faites au ſénat, il vengea bientôt les ſiennes par la proſcription de C. Marius, du jeune Marius ſon fils, du tribun Sulpicius, & de neuf ſénateurs du même parti. Le ſénat fut forcé de donner un décret qui les déclaroit ennemis publics, qui ordonnoit la confiſcation de leurs biens, & qui permettoit de les mettre à mort. On offroit même des récompenſes à ceux qui apporteroient leurs têtes.

Marius abandonné de ſes amis ; dénué de tout, erra long-tems, fut arrêté, échappa comme par miracle ; & ſe réfugia en Afrique, où il trouva ſon fils. Sulpicius trahi par un de ſes eſclaves, fut livré aux ſoldats qui le pourſuivoient ; & on apporta ſa tête à Sylla, qui la fit expoſer ſur la tribune aux harangues. Ces proſcriptions furent le le dernier terme de la violence, & le commencement des horreurs dont Rome a été le théatre.

Entre deux hommes ambitieux, la république n'eut plus de citoyens qui oſerent ſe déclarer pour elle, ou elle les auroit vu proſcrits par l'un des deux partis, & même par tous deux.

La tête d'un tribun expoſée ſur ſon propre tribunal, le mépris des loix dans la proſcription de pluſieurs ſénateurs, l'injure faite à la république même, dans la condamnation d'un conſulaire qui avoit ſauvé Rome & l'Italie, l'humiliation du peuple & l'aviliſſement du ſénat qui ne paroiſſoit avoir recouvré l'autorité, que pour être l'inſtrument des vengeances de Sylla, toutes ces choſes répandoient une conſternation générale. Le conſul, qui craignit alors d'irriter de plus en plus les eſprits, affecta une modération qui n'étoit pas dans ſon caractere. Lorſqu'il tint les comices pour l'élection des magiſtrats de l'année ſuivante, il vit qu'on n'avoit aucun égard à ſa recommandation, & il ne s'en offenſa pas. Il dit même qu'il étoit bien aiſe qu'on jouît de la liberté qu'il avoit rendu; & pour ſoutenir cette modération apparente, il ne tenta point d'empêcher qu'on n'élût, pour l'un des conſuls, L. Cornélius Cinna, ami de Marius & attaché au parti du peuple. Peu après être ſorti de magiſtrature, il partit pour l'Orient.

Le royaume de Pont, ainſi nommé parce qu'il étoit le long du Pont-Euxin qui le bornoit au nord, avoit été le partage d'un frere de Xercès. C'eſt de ce prince que deſcendoit Mithridate, ſurnommé Eupator.

Ce prince étoit monté ſur le trône à l'âge de douze ans, l'an de Rome 631. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il fit périr

ſon frere & ſa mere. Ces attentats, des exploits contre les Scytes, & des conquêtes au nord du Pont-Euxin ſont à-peu-près tout ce qu'on ſait des trente premieres années de ſon regne. On dit que ſes tuteurs avoient employé toutes ſortes de moyens pour le faire périr, & on raconte à ce ſujet des choſes peu vraiſemblables.

Cruel & ſanguinaire, comme l'étoient alors tous les princes de l'Orient, Mithridate ne vivoit pas comme eux dans la molleſſe : il avoit plutôt la férocité des nations ſauvages qu'il avoit vaincu. Endurci à la fatigue, grand capitaine, il formoit à la diſcipline les Scytes & d'autres peuples qui lui fourniſſoient continuellement de nouveaux ſoldats ; & comme il ne pouvoit s'agrandir qu'aux dépens des Romains ou de leurs alliés, il n'attendoit que le moment où il pourroit leur faire la guerre avec avantage.

Il paroît qu'il regarda, comme une circonſtance favorable pour lui, les irruptions des Cimbres & des Teutons, lorſque les Romains faiſoient la guerre à Jugurtha. Du moins c'eſt vers ce tems qu'ayant fait aſſaſſiner Ariarathe roi de Cappadoce, il tua le fils aîné de ce prince, chaſſa le ſecond qui ſurvécut peu à ſes malheurs, & ſe rendit maître de ce royaume, où il établit un de ſes fils.

Peu à près néanmoins, les Cappadociens, autoriſés par un décret du ſénat, élurent pour roi Ariobarzane, que Sylla alors propréteur de Cilicie, mit ſur le trône. Mithridate, ſenſible à l'affront que lui faiſoient les Romains, diſſimula juſqu'à ce qu'il eût tout préparé pour en tirer vengeance. Il fit alliance avec le roi d'Arménie,

Tigrane, un des plus puiſſans monarques de l'Orient, & deſcendant d'Artaxe, gouverneur qui s'étoit ſouſtrait à la domination des Séleucides. Tigrane détrôna Ariobarzane, & dans le même tems Nicomede, qui ſuccéda à ſon pere ſur le trône de Bithynie, fut chaſſé par Socrate, à qui le roi de Pont donna des ſecours.

Les deux princes dépouillés implorerent la protection du ſénat, & furent rétablis l'un & l'autre. Mithridate ne diſſimula plus. Il pouvoit compter ſur pluſieurs peuples, qui étoient entrés dans ſon alliance. Il avoit deux cent cinquante mille chevaux, un grand nombre de chariots armés en guerre, & plus de quatre cent vaiſſeaux. Les circonſtances paroiſſoient favorables à ſes deſſeins. C'étoit alors le fort de la guerre ſociale, & les nations de l'Aſie, livrées à l'avarice des proconſuls, aux vexations des publicains, & aux injuſtices qu'on leur faiſoit ſous toutes ſortes de prétextes, ſembloient attendre un libérateur. Enfin les contrées où il alloit porter la guerre, promettoient un riche butin aux ſoldats.

Les Romains avoient dans l'Aſie mineure trois armées, indépendamment des troupes de Licomede & d'Ariobarzane. Elles furent ruinées, & & Mithridate conquit la Bithynie, la Cappadoce, la Phrygie, la Myſie, la Lycie, la Pamphilie, la Paphlagonie & pluſieurs autres provinces romaines. Il renvoya ſans rançon les Grecs qu'il avoit fait priſonniers. Il leur fournit même tout ce dont ils avoient beſoin pour retourner chez eux. Cette politique qui lui donna une réputation de clémence, lui ouvrit les villes ; & ſon général Archélaüs conquit la Thrace, la Macé-

doine, la Grece ; & d'Athènes où il établit ſa réſidence, il ſoumit la plupart des isles Cyclades. Alors, comme pour braver le ſénat, le roi de Pont fit égorger en un jour marqué, les Romains ou Italiens, qui ſe trouverent dans les villes de la Grece, & de l'Aſie mineure. On prétend qu'il périt dans ce maſſacre juſqu'à cent cinquante mille perſonnes. Voilà ce qui venoit de ſe paſſer dans l'Orient, lorſque Sylla débarqua dans la Grece avec cinq légions.

A ſon arrivée, les Grecs revinrent ſous la domination des Romains, avec la même facilité qu'ils avoient paſſé ſous celle de Mithridate. Athènes ſeule réſiſta parce qu'Archélaüs s'y étoit enfermé ; & Sylla qui l'aſſiégea, ne ſe rendit maître que l'année ſuivante. Les Athéniens recouvrerent la liberté, c'eſt-à-dire, qu'ils furent libres autant qu'on peut l'être, quand la liberté eſt le bienfait d'une puiſſance qui commande.

Archélaüs s'étoit retiré avec ſa flotte dans le port de Munichia, lorſque Taxile ſon frere, qui avoit ſous ſes ordres plus de cent mille hommes, paſſa de la Macédoine dans la Grece. Alors ſupérieur ſur terre & maître de la mer, il ſe propoſoit de traîner la guerre en longueur, en ſe bornant à couper les vivres aux Romains qui commençoient à ſouffrir de la diſette. Ce parti étoit d'autant plus ſage, qu'ôtant toute eſpérance de victoire à Sylla, il le forçoit à périr, ou à retourner honteuſement à Rome. Mais Archélaüs cédant malgré lui à ſon frere & aux autres généraux, engagea une action dans la Béotie, & fut entiérement défait près de Chéronée. Mithridate ayant appris cette nouvelle, ſe hâta d'en-

voyer dans la Grece une ſeconde armée de quatre-vingt mille hommes qui fut exterminée dans la plaine d'Orchomene.

Par ces victoires, Sylla venoit de recouvrer la Grece, & c'eſt alors que la faction qui lui étoit contraire, le faiſoit déclarer ennemi de la république. Il vit arriver dans ſon camp ſa femme, ſes enfans & un grand nombre de ſénateurs qui l'invitoient à venir au ſecours de ſon parti. Cinna avoit fait une révolution dans le gouvernement. C'étoit un homme ſans mœurs & ſans conſidération : mais il avoit de l'audace, & il ſe trouvoit à la tête d'un parti qui devoit dominer, parce que Sylla étoit abſent.

Ce conſul projettant de faire rappeller Marius, voulut d'abord s'aſſurer des alliés. A cet effet, il réſolut de les incorporer de nouveau dans les anciennes tribus, & il convoqua les comices pour en porter la loi. Cette entrepriſe, à laquelle s'oppoſoit ſon collegue Cn. Octavius, mit aux mains les anciens citoyens & les nouveaux, & après un combat ſanglant, Cinna qui avoit mal pris ſes meſures, fut chaſſé de Rome, & dépoſé par le ſénat, qui lui ſubſtitua L. Cornélius Merula.

Sertorius le ſuivit. C'étoit un homme nouveau ; mais par ſes talens & par les qualités de ſon ame, il auroit mérité d'être à la tête de la république. Il ſe trouvoit engagé dans le parti de Marius, parce qu'il avoit ſervi ſous ce capitaine, & qu'il lui avoit des obligations. D'ailleurs Sylla l'avoit fait exclure du tribunat.

La guerre continuoit toujours avec les Samnites, & la république leur oppoſoit pluſieurs

armées. Elle en avoit une auprès de Capoue, que Cinna fit entrer dans ſon parti. Après avoir gagné les principaux officiers, il ſe rendit au camp. Les ſoldats auxquels il repréſenta que ſa dépoſition violoit leurs droits, & que ſon attachement aux intérêts du peuple étoit l'unique cauſe qui le rendoit odieux aux ſénateurs, le reconnurent pour conſul, & lui prêterent ſerment. Comme ſa querelle devenoit celle des alliés, ils ſe déclarerent encore pour lui, & toute l'Italie parut en armes.

Rome étoit preſque ſans défenſe. Les conſuls Octavius & Mérula avoient peu de troupes, & ils pouvoient difficilement compter ſur quelques ſecours. De toutes les armées qui reconnoiſſoient encore l'autorité du ſénat, les deux principales étoient, l'une ſous les ordres de Pompéius Strabo, & l'autre ſous ceux de Métellus Pius, fils de Métellus Numidicus. Le premier de ces généraux tenoit une conduite fort équivoque, & le ſecond, qui eût voulu ſecourir ſa patrie, étoit arrêté par la guerre des Samnites.

Marius n'étoit plus en Afrique. Le préteur de cette province lui ayant envoyé un licteur avec ordre de ſortir de ſon gouvernement : *rapporte à ton maître*, dit Marius au licteur, *que tu as vu Marius banni de ſon pays, aſſis ſur les ruines de Carthage.* Il s'embarqua auſſi-tôt, & après avoir paſſé l'hyver dans ſon vaiſſeau, il revint en Italie.

Cinna fit part de cette nouvelle à Sertorius, & le conſulta ſur la conduite qu'il devoit tenir. Sertorius lui repréſenta qu'il étoit aſſez puiſſant par lui-même, que Marius s'arrogeroit toute l'au-

torité, & que d'ailleurs c'étoit un homme ſur la foi duquel on ne pouvoit pas compter. Mais comment le renvoyer, dit Cinna, ſi c'eſt moi qui l'ai appellé ? Dès que cela eſt, repartit Sertorius, il n'eſt plus tems de délibérer : il ne vous reſte qu'à veiller ſur lui, comme ſur vos ennemis.

L'arrivée de Marius acheva de déterminer les alliés à prendre le parti de Cinna. Des ſoldats romains qui avoit ſervi ſous lui, vinrent même en grand nombre lui offrir leurs ſervices ; & il arma un corps d'eſclaves, dont il fit ſa garde.

Rome fut comme inveſtie par quatre armées que commandoient Marius, Cinna Sertorius & Papirius Carbo. Pompéius Strabo, qui juſqu'alors n'avoit fait aucun mouvement, s'approcha, & donna quelques ſecours aux aſſiégés.

Mais la maladie ſe mit dans ſes troupes : il fut tué lui-même d'un coup de tonnerre, & ſon armée ſe diſſipa. Les ſoldats ſe diſperſerent ou paſſerent dans le camp des aſſiégeans.

Sur ces entrefaites, les Samnites ſe déclarerent pour Cinna. Cependant Cn. Octavius étoit ſorti de Rome, & tenoit la campagne. Il avoit joint à ſes troupes l'armée de P. Craſſus & celle de Métellus Pius. Il avoit aſſez de forces pour vaincre, mais il n'oſa rien haſarder, & il perdit tout. Le peuple commença bientôt à ſe plaindre du ſenat, qu'il accuſoit d'être l'auteur de la guerre. Le nombre des partiſans de Marius & de Cinna s'accrut à meſure qu'on murmura plus haut : & cependant les aſſiégeans, par les liaiſons qu'ils avoient dans la ville, y excitoient continuellement de nouveaux murmures. On négocioit ſecrétement avec eux : on paſſoit dans leur camp :

chacun ne paroiſſoit occupé que de ſes intérêts particuliers, & le ſénat ſe vit menacé d'un ſoulevement général. Dans cette extrêmité, reduit à reconnoître Cinna pour conſul, il l'invita à rentrer dans Rome, & ne lui demanda pour toute condition, que d'épargner le ſang des citoyens.

Cinna entra : mais Marius, feignant de reſpecter les loix, s'arrêta à la porte. Il repréſenta qu'ayant été banni par un décret public, il falloit qu'un nouveau décret autorisât ſon retour, & il demanda qu'on aſſemblât le peuple. Cependant à peine deux ou trois tribus eurent donné leurs ſuffrages, qu'il ſe jetta dans la ville, ſuivi de quatre mille eſclaves armés. Il leur avoit donné la liſte des citoyens qu'il proſcrivoit. On aſſure même qu'ils avoient ordre de poignarder tous ceux à qui il ne rendoit pas le ſalut. Ils ſe répandirent dans tous les quartiers. On ferma les portes de la ville, afin que perſonne ne pût leur échapper ; & on expoſa ſur la tribune aux harangues, les têtes qu'on avoit abattu. Pendant ces proſcriptions qui durerent pluſieurs jours, ils ſe porterent à de tels excès, que Cinna même crut les devoir exterminer. Ils furent tous égorgés dans une nuit.

La tête de Sylla fut miſe à prix. On démolit ſa maiſon : on confiſca ſes biens : les loix promulguées ſous ſon conſulat, furent caſſées : ſes amis, tous également enveloppés dans la proſcription, périrent ou furent forcés à ſe bannir.

Cinna & Marius ſe déſignerent conſuls pour l'année ſuivante. Mais Marius n'exerça que quelques jours ce nouveau conſulat, il mourut le 13

Janvier. Le jeune Marius, auſſi cruel que ſon pere, & uni comme lui, avec Cinna, hérita de tout ſon pouvoir. L. Valérius Flaccus, élu conſul, partit pour l'Aſie. Il ſe chargeoit de la guerre contre Mithridate; & il ſe propoſoit ſur-tout d'empêcher, s'il étoit poſſible, le retour de Sylla.

Valérius, ſans talens & naturellement haut, affectoit d'autant plus de hauteur qu'il croyoit cacher par-là ſon incapacité. Il n'en étoit que plus odieux aux ſoldats qui le mépriſoient; & cependant Flavius Fimbria ſon lieutenant, avoit leur eſtime. Ces deux hommes ne purent s'accorder. D'altercation en altercation ils paſſerent aux injures. Toute l'armée prit parti pour le lieutenant. Elle ſe ſouleva contre le conſul & Fimbria tua de ſa main Valérius ſon général. Il avoit été un des miniſtres des cruautés de Marius.

Les ſoldats auſſi coupables que Fimbria, lui prêterent ſerment; & ce capitaine, jugeant qu'il ſeroit innocent tant qu'il ſeroit à la tête des légions, ne ſongea qu'à conſerver l'autorité qu'il avoit uſurpé. Il préſumoit d'ailleurs que, s'il avoit des ſuccès, il ſeroit également recherché par les deux partis qui diviſoient la république. Il en eut. Il battit les lieutenans de Mithridate, il battit Mithridate même: il le chaſſa de Pergame, il l'aſſiégea dans Pitane, ville maritime de la Troade; & ce roi fût infailliblement tombé entre les mains des Romains, ſi Licinius Lucullus, qui commandoit la flotte de Sylla, eût voulu bloquer le port de Pitane. Fimbria l'en ſollicitoit. Mais il refuſa de contribuer aux ſuccès d'un général, qui s'étoit emparé du commandement par un crime, ou plutôt qui étoit d'un parti contraire au ſien. Le

roi

roi de Pont, à qui la mer étoit ouverte, ſe ſauva à Mitilene.

Tant de revers firent deſirer la paix à Mithridate. Il ſe croyoit d'ailleurs dans une conjoncture favorable pour obtenir des conditions moins déſavantageuſes: car il n'ignoroit pas combien Sylla devoit deſirer de repaſſer en Italie. Mais le général romain traita avec la même hauteur que ſi la guerre d'Aſie eût été l'unique choſe qui l'occupoit. Quand il eût dicté les articles de la paix, il ne ſe relâcha ſur aucun, & il parut accorder comme une grace à Mithridate une entrevue dans une ville de la Troade. Ariobarzane & Nicomede furent rétablis: le roi privé de ſes états, abandonna toutes ſes conquêtes; il livra ſoixante-dix galeres, & il paya deux mille talens pour les frais de la guerre.

Fimbria étoit alors dans la Lydie. Sylla marcha contre lui, moins pour le combattre, que pour lui débaucher ſes troupes. Il pouvoit ſe flatter d'y réuſſir, parce qu'il étoit en état de leur faire de grandes largeſſes. Fimbria fut abandonné, & ſe tua.

Pendant cette expédition, ſoit en Grece, ſoit en Aſie, Sylla enrichi des dépouilles des nations, acheva de corrompre ſon armée. Il ſe fit livrer les tréſors qu'on gardoit dans les temples. Il condamna les peuples de l'Aſie mineure, à payer mille talens. Il livra même les biens des particuliers à l'avidité de ſes troupes, & c'eſt ainſi qu'il s'aſſura des ſoldats. Ils jurerent d'être à lui, tant que la guerre civile dureroit, & il s'embarqua pour l'Italie. On devoit trembler à Rome, quand on ſongeoit aux brigandages qu'il avoit exercé.

Cinna, conſul pour la quatrieme fois, s'étoit continué dans le conſulat de ſa ſeule autorité. Cependant il pouvoit peu compter ſur l'affection de ſes troupes. Elles lui déclarerent qu'elles ne combattroient pas contre leurs concitoyens. Elles ſe ſouleverent, & il fut tué par un centurion, lorſqu'il ſe propoſoit d'aller au devant de Sylla, & de porter la guerre en Dalmatie.

Carbon, conſul pour la ſeconde fois, acheva l'année ſans ſe donner de collegue. Il paroît néanmoins qu'il ne put pas ſe continuer dans le conſulat : mais il fit tomber les ſuffrages ſur deux hommes de ſon parti, L. Cornélius Aſiaticus & Cn. Junius Norbanus.

Sylla qui aborda, ſelon les uns, à Brindes, ſelon d'autres à Tarente; pénétra ſans obſtacles juſques dans la Campanie. Il avoit tout au plus quarante mille hommes. La diſcipline, qu'il fit obſerver à ſes troupes, prévint d'autant plus en ſa faveur, que depuis ſon abſence, on gémiſſoit ſous la tyrannie du parti contraire. Métellus Pius fut un des premiers à ſe joindre à lui. Il lui amenoit peu de troupes : mais il jouiſſoit d'une conſidération, qui paroiſſoit mettre la juſtice dans le parti qu'il embraſſoit.

Les forces des conſuls montoient à deux cent mille hommes, qui formoient pluſieurs corps ſous différens chefs. Ils avoient pour eux la république, au nom de laquelle ils paroiſſoient agir; ils pouvoient compter ſur les nouveaux citoyens qui avoient été diſtribués dans les anciennes tribus; & leur parti ſe fortifioit encore de tous ceux qui craignoient le reſſentiment de Sylla. A Rome même, le ſénat & le peuple oublioient

leurs diviſions, & ſe réuniſſoient contre ce général, qui paroiſſoit également redoutable aux deux ordres.

Si la guerre eût trainé en longueur, Sylla pouvoit s'affoiblir. Il lui importoit donc de ne pas perdre de tems : mais il lui importoit auſſi de mettre, s'il étoit poſſible, le public de ſon côté. C'eſt pourquoi il montra d'abord des vues pacifiques, & il tenta d'ouvrir une négociation avec le conſul Norbanus. Ses députés furent inſultés. C'eſt ce qu'il ſouhaitoit. Il ne demandoit qu'un prétexte pour combattre, & il vainquit.

Après cet avantage, il n'en parut que plus ſenſible aux maux dont la république étoit menacée. Il feignit d'être prêt à mettre les armes bas, ſi on lui donnoit une ſatisfaction : & il vint camper vis-à-vis du collegue de Norbanus.

Scipion qui vouloit ſincérement la paix, crut que Sylla la deſiroit comme lui. Les deux généraux eurent une entrevue. Ils convinrent de quelques préliminaires, & il y eut une ſuſpenſion d'armes pendant laquelle, les ſoldats, ſous prétexte de viſiter leurs parens ou leurs amis, paſſerent d'un camp dans l'autre. Il fallut peu de tems pour débaucher toute l'armée de Scipion. Elle ſe rendit à Sylla, & le conſul n'apprit la défection de ſes troupes que par les ſoldats qui vinrent l'arrêter dans ſa tente. Sylla ne ſouffrit pas qu'on lui fît aucun outrage, il lui permit même de ſe retirer, à condition qu'il ne prendroit plus les armes contre lui.

Marcus Licinius Craſſus, fils de Publius, deſtiné à partager avec Sylla les périls de la guerre & les dépouilles de ſes concitoyens, étoit d'une

famille qui avoit été proſcrite par Marius. Son pere & ſon frere périrent. Il n'échappa que difficilement, & il ſe tint caché juſqu'au retour de Sylla en Italie. Ce général l'ayant chargé de faire des levées dans le pays des Marſes; il lui amena un corps de troupes.

Vers le même tems, le fils de Pompéius Strabo, Cn. Pompéius que nous nommons Pompée, vint à la tête de trois légions, joindre Sylla. Il s'étoit ouvert un paſſage par la défaite de Brutus, un des chefs du parti contraire. Sylla, qui voulut reconnoître ce ſervice, le ſalua empereur: titre qu'on ne donnoit aux généraux de la république, que lorſqu'ils avoient remporté une victoire. Pompée, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-trois ans, & qu'il n'eût paſſé par aucune magiſtrature, avoit levé ces troupes dans le Picénum, où ſa famille avoit un grand nombre de cliens. Tel étoit alors le pouvoir d'un ſimple particulier. Les diſtinctions dont il jouit dans le camp de Sylla, exciterent la jalouſie de Craſſus, & furent la ſource de la haine qui éclata depuis entre ces deux hommes.

Enfin, Sylla fortifia encore ſon parti d'un des ſénateurs qu'il avoit proſcrits, P. Céthégus; auparavant ſon ennemi déclaré, homme d'ailleurs fait pour l'intrigue & pour les factions.

Ses ennemis travailloient de leur côté, à acquérir de nouvelles forces. Marius le fils & Carbon qui avoient été élus conſuls, renouvellerent leur alliance avec les Samnites, qui leur fournirent ſoixante mille hommes. Ce n'eſt pas que ce peuple prît plus d'intérêt à Marius qu'à Sylla: c'eſt contre les Romains qu'il continuoit

de faire la guerre ; & il avoit un excellent général dans Poncius Téléſinus, capitaine qui ne cédoit en valeur & en capacité à aucun autre.

Sertorius, au ſortir de ſa préture, paſſa en Eſpagne, province qui lui avoit été donnée pour département, & où il ſongeoit à s'aſſurer un aſyle. Il connoiſſoit les chefs du parti dans lequel il ſe trouvoit engagé, & il comptoit peu ſur eux. En effet ils n'éprouverent que des revers. Marius vaincu par Sylla, s'enferma dans Préneſte, où il fut inveſti ; & Rome ouvrit ſes portes au vainqueur. Sylla ſe plaignit du décret qui avoit été porté contre lui : il parut déplorer la néceſſité où il ſe trouvoit de ſe venger par les armes : & il fit vendre les biens de ſes ennemis, qui s'étoient enfuis à ſon approche.

Cependant Norbanus & Carbon, qui avoient fait de vains efforts pour ſecourir Marius, regarderent leurs affaires déſeſpérées, & quitterent l'Italie. Le premier ſe retira à Rhodes, où il ſe tua : le ſecond qui paſſa en Afrique, tomba peu après entre les mains de Pompée qui le fit mourir. Il reſtoit néanmoins encore un parti qui parut formidable à Sylla même.

Ce général, qui étoit retourné à ſon camp de Preneſte, marchoit au-devant des Samnites, qui venoient à lui pour le forcer dans ſes lignes ; & il avoit ordonné à Pompée de les prendre en queue, pendant qu'il les attaqueroit de front. Il croyoit qu'ils n'avoient d'autre deſſein que de délivrer la ville aſſiégée. Mais Téléſinus formoit un projet plus hardi. Il ſe déroba pendant la nuit, & parut le lendemain à la vue de Rome, qui étoit ſans défenſe, & dont il juroit la ruine.

A ſon approche, toute la jeuneſſe prit les armes à la hâte, & fit une ſortie pour retarder la marche des Samnites, & donner à Sylla le tems d'arriver. Ce général avançoit à grand pas, précédé de ſept cent chevaux qui tomberent ſur les premieres troupes de Téléſinus. Il arriva lui-même peu d'heures après, & donnant à peine à ſon armée quelques momens de repos, il chargea les ennemis.

Les détails de cette journée ne ſont pas venus juſqu'à nous. Nous ſavons ſeulement, que l'aile gauche des Romains où commandoit Sylla, fut miſe en déroute par Téléſinus qui commandoit à ſon aile droite; & que les ſoldats qui s'enfuirent juſqu'au camp de Prénefte, y répandirent le bruit que leur général étoit mort, & que Rome étoit au pouvoir des Samnites. Cependant Craſſus, vainqueur à l'aile droite de l'armée romaine, avoit pourſuivi les ennemis juſqu'à la ville d'Antemne. Téléſinus forcé de livrer un nouveau combat, avoit été tué : & ſa mort étoit le ſalut de Rome, ſi Rome que Sylla menaçoit, avoit pu ſe croire ſauvée. La vie des citoyens étoit au pouvoir de ce vainqueur barbare, qui exerça les plus horribles cruautés.

Il viſita le champ de bataille, qu'il trouva couvert de cinquante mille morts, & il fit encore égorger dans le même lieu, huit mille priſonniers. Les troupes qui reſtoient des débris de tant d'armées vaincues, lui ayant envoyé des députés, il leur fit dire qu'il donneroit la vie à ceux qui s'en rendroient dignes par la mort de leur compagnons. Ces malheureux tournerent leurs armes les uns contre les autres, & ſix mille

qui échapperent à ce maſſacre, vinrent ſe rendre à lui. Voilà ſous quels auſpices il entra dans Rome à la tête de ſes troupes.

Il fit enfermer dans le Cirque les ſix mille hommes dont je viens de parler, & il convoqua le ſénat dans le temple de Bellone qui étoit auprès. Il haranguoit, lorſqu'on entendit tout-à-coup les cris des priſonniers qu'on maſſacroit par ſon ordre. N'écoutez pas ce bruit, dit-il, aux ſénateurs effrayés : ce ſont des rebelles que je châtie ; & il continua ſon diſcours. Plus féroce que Marius, il ſembloit ſavourer le ſang qu'il répandoit, & chercher en quelque ſorte des raffinemens juſques dans la cruauté.

Il déclara dans une aſſemblée du peuple, qu'il ne pardonneroit à aucun de ſes ennemis ; & ayant fait afficher dans la place publique les noms de quarante ſénateurs & de ſeize cent chevaliers qu'il proſcrivoit, il fixa le prix de chaque tête à deux talens. Deux jours après, il proſcrivit encore quarante ſénateurs & un grand nombre des plus riches citoyens ; déclarant déchus des droits de cité, les fils & les petits-fils des proſcrits, & ordonnant que ceux qui auroient ſauvé un proſcrit, ſeroient proſcrits eux-mêmes. Il ne ſacrifioit pas ſeulement des victimes à ſa vengeance, il livroit encore à l'avidité de ceux qu'il nommoit ſes amis, tous les citoyens dont ils vouloient avoir la dépouille. *Malheureux que je ſuis ! c'eſt ma maiſon d'Albe qui me proſcrit*, diſoit Quintius Aurélius, qui avoit toujours vécu dans l'éloignement des affaires & dans l'obſcurité. Craſſus qui obtint de Sylla la confiſcation des biens de pluſieurs proſcrits, devint par cette

voie le plus riche des Romains. On vit des eſclaves récompenſés pour avoir aſſaſſiné leurs maîtres. On vit des freres, des fils mêmes ſe porter aux derniers excès. Ce n'étoit pas aſſez pour Sylla de répandre le ſang : il falloit encore qu'il outrageât la nature dans ce qu'elle avoit de plus ſacré.

Il enveloppa dans ſes proſcriptions des provinces entieres. Il acheva de ruiner le pays des Samnites. Il s'empara des biens, des maiſons & des territoires de toutes les villes d'Italie, qui avoient été dans le parti de Marius, & il en fit la récompenſe de ſes ſoldats. Il donna de la ſorte des établiſſemens à quarante-ſept légions : on peut juger du nombre des malheureux qu'il réduiſoit à la mendicité.

Quel terme mettras-tu donc à la miſere de tes concitoyens, oſa lui demander en plein ſénat Caïus Métellus ? *Nous n'attendons pas de toi que tu pardonne : mais délivre-nous d'une incertitude pire que la mort, ou du moins apprends-nous ceux que tu veux ſauver. Je n'en ſais encore rien moi-même*; répondit froidement Sylla. *Juſqu'à préſent j'ai proſcrit ceux dont je me ſuis ſouvenu, je proſcrirai les autres à meſure que je m'en rappellerai les noms.*

Pendant que Rome étoit le théâtre de ces horreurs, Préneſte ouvrit ſes portes, & Sylla s'y tranſporta. Marius s'étoit tué. On paſſa au fil de l'épée tout ce qui étoit en âge de porter les armes, & douze mille hommes enfermés dans un même lieu, furent égorgés ſous les yeux de Sylla.

Rome étoit ſans conſuls, & Sylla avoit beſoin d'un titre pour donner force de loix aux uſurpations qu'il avoit fait, & aux changemens qu'il

ſe propoſoit de faire. Il ſe retira pour quelques jours à la campagne, après avoir ordonné d'élire un entre-roi. Le choix étant tombé ſur L. Valérius Flaccus, il lui écrivit que la république avoit beſoin d'un dictateur : il offrit de l'être, & il fut élu par le peuple pour un tems illimité, ce qui étoit contraire aux uſages anciens. Il n'y avoit pas eu de dictateur depuis la ſeconde guerre punique.

Revêtu de la dictature, Sylla ſe ſaiſit du tréſor public : il diſpoſa des biens des particuliers: il uſurpa tout, en un mot. Il uſoit du droit de conquête dans ſa patrie, comme dans un pays ennemi; & s'il prodiguoit les richeſſes à ſes créatures, il en exigeoit une dépendance entiere : on eût dit qu'il falloit ou être proſcrit par Sylla, ou être ſon eſclave.

Il mit dans le ſénat trois cent chevaliers, pour remplacer les ſénateurs qui avoient péri dans la guerre ou par les proſcriptions; & pour diminuer l'autorité des chevaliers, il leur ôta les tribunaux qu'il rendit au ſénat. Il donna les les droits de citoyens à dix-mille eſclaves, qui prirent ſuivant l'uſage, le nom de leur patron.

Comme il ſe propoſoit, ſur-tout, de réprimer l'ambition des citoyens qui aſpiroient aux magiſtratures, & de diminuer l'autorité des tribuns, il arrêta qu'on ne pourroit obtenir la préture, qu'après avoir été queſteur; qu'on ne donneroit le conſulat qu'à ceux qui auroient exercé la préture; que la même dignité ne ſeroit conférée pour la ſeconde fois, que dix ans après en avoir été revêtu; que les tribuns ſeroient tirés du corps des ſénateurs; qu'il ne leur ſeroit point

permis de propoſer des loix au peuple ; & que le tribunat excluroit de toute autre magiſtrature tout citoyen qui l'auroit exercé. Ces loix furent portées dans l'aſſemblée du peuple, & comme on peut penſer, ſans oppoſition. Mais une loi plus étonnante, & qui paſſa encore, ratifia tout ce qu'il avoit fait & tout ce qu'il feroit dans la ſuite.

Après avoir uſurpé une autorité abſolue, après l'avoir exercée par des proſcriptions, Sylla, dès la troiſieme année de ſa dictature, abdiqua en préſence du peuple qu'il avoit aſſemblé. Il renvoya ſes gardes, il ſe promena ſur la place, & ſe retira, accompagné d'un petit nombre d'amis. Le peuple étonné reſpectoit encore le dictateur dans le ſimple particulier, & paroiſſoit douter de ce qu'il voyoit : il n'y eut qu'un jeune homme qui oſa l'inſulter. *Ce jeune homme*, dit Sylla, ſans daigner lui répondre, *ſera cauſe qu'un autre n'abdiquera pas.* L'année ſuivante, il mourut dans ſon lit, âgé de ſoixante ans.

Il paroît que la vengeance, plutôt que l'ambition, avoit armé Sylla ; & qu'il ne ſe ſaiſit de l'autorité, que parce qu'elle s'offrit à lui. Il n'avoit pas médité d'aſſervir la république : mais la république impuiſſante par elle-même, devoit obéir à celui des deux partis qui vaincroit.

Sylla maître de Rome n'oublioit pas que l'opinion armoit contre un tyran le bras de chaque citoyen ; & par conſéquent, il devoit penſer que l'amour de la liberté étoit plus à redouter pour lui, que le reſſentiment de ſes ennemis. Sa vie étoit donc continuellement en danger, s'il conſervoit la dictature : au contraire, s'il l'abdiquoit,

il pouvoit ſe flatter de vivre ſous la protection des loix. Ses jours devenoient chers à la république même. Il la protégeoit encore, quoique ſimple particulier : car il pouvoit armer pour elle, comme pour lui, ces ſoldats auxquels il avoit donné des établiſſemens, & qui veilloient à ſa ſûreté. Il n'étoit donc pas à craindre que, tant qu'il vivroit, aucun citoyen oſât aſpirer à la tyrannie ; & il n'étoit pas non plus à préſumer que perſonne attentât à la vie d'un homme, que tant de bras étoient prêts à ſecourir ou à venger.

CHAPITRE II.

Pompée & Céſar.

LE parti du peuple, que Sylla paroiſſoit avoir ruiné, pouvoit ſe relever, & celui de la nobleſſe pouvoit être ruiné de nouveau. Incapables de conſerver par eux-mêmes l'autorité, ils n'étoient puiſſans que par leurs chefs ; & ils ſervoient ſeulement de prétexte aux grands, qui devoient paſſer & repaſſer de l'un à l'autre, dans la vue de les ſubjuguer tous deux. L'état de la république, par conſéquent, n'étoit point aſſuré.

A la tête du parti de la nobleſſe, étoient Pompée, Craſſus & Métellus. Celui-ci jouiſſoit d'une grande conſidération. Il s'étoit le premier déclaré pour Sylla. Il avoit vaincu Norbanus & Carbon. On le regardoit comme un grand capitaine : & la

mémoire de ſon pere le rendoit cher au ſénat & au peuple.

Par la victoire remportée ſur Téléſinus, Craſſus avoit terminé la guerre civile. Couvert de gloire, il avoit encore le crédit que donnoient les richeſſes. Quoiqu'il les eût acquiſes par des voies honteuſes, il n'en étoit pas moins conſidéré, parce que la corruption étoit venue au point, que rien ne déshonoroit.

Pompée éclipſoit tous les autres généraux. Nous avons vu qu'il étoit à la tête d'une armée victorieuſe, lorſqu'il joignit Sylla. L'année ſuivante, il ſe ſignala encore par deux victoires. Quand la guerre eut été finie en Italie, il paſſa en Afrique contre Hiertas, roi de Numidie, & contre Cn. Domitius, qui avoit été proſcrit. Il les vainquit, & ils périrent l'un & l'autre. A ſon retour, Sylla le ſalua du nom de Grand; & quoique ſimple chevalier, il obtint les honneurs du triomphe; choſe juſqu'alors ſans exemple.

Général ſans avoir paſſé par les grades militaires, Pompée avoit donc eu des ſuccès brillans, dans un âge où les autres citoyens n'étoient que ſoldats. Plein de confiance, il s'en promettoit de nouveaux, & on en attendoit de lui; & parce qu'on le jugeoit moins d'après ce qu'il avoit fait, que d'après l'opinion de ce qu'il pouvoit faire, tout le monde s'accordoit à le regarder comme le premier homme de la république. Le ſénat ſur-tout, en portoit ce jugement. C'eſt ainſi que tout concouroit à donner le plus grand éclat à la réputation de Pompée.

Le peuple n'avoit point de chef. Les tribuns étoient ſans pouvoir, lorſque M. Emilius Lépi-

dus, l'année même de la mort de Sylla, ſe propoſa de faire caſſer les loix du dictateur. Il comptoit ſur les alliés qu'il vouloit rétablir dans les anciennes tribus, & auxquels il offroit de reſtituer les terres que Sylla avoit donné à ſes ſoldats. Mais ſi, par ce projet, il ſe les attachoit, il aliénoit les anciens citoyens: il armoit contre lui tous ceux qui avoient porté les armes ſous le dictateur: & ce qui nuiſoit plus encore à ſon ambition, c'eſt qu'il étoit ſans conſidération parmi les troupes. L'année ſuivante, il fut défait par Q. Lutatius Catulus, ſon collegue, & il entraîna dans ſa perte Brutus & Perpenna, deux généraux qui commandoient dans la Gaule ciſalpine, & qui s'étoient déclarés pour lui. Le premier fut obligé de ſe rendre à Pompée, qui le fit poignarder quelques jours après. Le ſecond paſſa en Eſpagne avec les débris de ſon armée. Quant à Lépidus, il mourut en Sardaigne, où il s'étoit retiré.

A peine arrivé en Eſpagne, Sertorius en étoit ſorti, parce qu'il avoit été ſuivi d'un lieutenant de Sylla, qui ne lui avoit pas laiſſé le tems de s'établir. Il s'enferma dans Cartagène avec trois mille hommes, & il s'embarqua auſſi-tôt qu'il eut des vaiſſeaux. Il couroit les mers, lorſque les Luſitaniens l'inviterent à ſe mettre à leur tête. Alors, quoiqu'il n'eût que huit à dix mille hommes, il ſoumit preſque toute l'Eſpagne. Les Romains en armerent néanmoins contre lui plus de cent-vingt mille, & ils en donnerent le commandement aux généraux qui avoient le plus de réputation.

La Luſitanie devint l'aſyle des proſcrits qui purent échapper au dictateur. Ils s'y rendirent en ſi grand nombre, que Sertorius en forma un ſénat

de trois cent membres. Il regardoit ce corps comme le vrai ſénat romain. Il en tiroit les magiſtrats, il lui conſervoit toute la ſouveraineté, & il ne donnoit aux Eſpagnols aucune part au commandement. Il ſembloit que Rome devoit être où il étoit lui-même, & il déclaroit n'avoir armé que pour rendre la liberté à la république.

Malgré cette façon de penſer, il n'en étoit pas moins cher aux Luſitaniens. Ses ſuccès les lui attachoient. Heureux ſous ſon gouvernement, ils n'étoient pas jaloux de ſe gouverner eux-mêmes; ils regardoient, comme un grand avantage, de n'être plus expoſés aux rapines des magiſtrats que Rome leur envoyoit. D'ailleurs, il eut l'art de perſuader que les dieux veilloient ſur lui. Il fit croire qu'une biche, qu'il avoit apprivoiſé, étoit un préſent de Diane, & qu'elle l'avertiſſoit de ce qu'il devoit faire, ou de ce qu'il pouvoit craindre.

Métellus Pius, qui commandoit en Eſpagne depuis quatre ans, n'avoit pas été un obſtacle aux progrès de Sertorius. Le ſénat chargea de cette guerre Pompée, & lui donna les troupes qui avoient vaincu Marius & Cinna.

Perpenna, qui craignoit de ſe donner un chef, ne ſongeoit pas à ſe réunir à Sertorius. Mais ſes ſoldats qui comptoient peu ſur ſa capacité, l'y forcerent, auſſi-tôt qu'ils eurent appris que Pompée arrivoit. Cependant réduit, malgré lui, à n'être que ſubalterne, il ne renonçoit pas au commandement.

Le nom ſeul de Pompée remplit toute l'Eſpagne d'une grande attente, & les peuples parurent ſe préparer à une révolution. Ce jeune général en montra plus de confiance. Jaloux des ſuccès dont

il ſe flattoit, il craignit d'en partager la gloire avec un autre, & il réſolut de ſe tenir toujours ſéparé de Métellus. Mais ſa réputation s'obſcurcit bientôt, & celle de Sertorius en reçut un nouvel éclat. Sa premiere entrepriſe le couvrit de honte.

Il tenta de ſecourir une ville que les Luſitaniens aſſiégeoient ; & lorſqu'il croyoit les avoir enfermés, il ſe trouva enfermé lui-même entre deux camps. *J'apprendrai à l'écolier de Sylla*, diſoit Sertorius, *qu'un général doit regarder derriere lui.* Il ſe rendit maître de la place, qu'il fit brûlér aux yeux de Pompée. Il n'étoit pas cruel, mais il vouloit humilier ce général. L'année ſuivante il le vainquit près de Sucrone, & *il eût renvoyé cet enfant à ſes parens après l'avoir corrigé, comme il le méritoit*, ſi Metellus ne fût ſurvenu. C'eſt avec ce mépris qu'il traitoit Pompée.

Pompée reconnut enfin qu'il y avoit du danger pour lui à s'éloigner de Metellus, & ces deux généraux réunirent leur troupes. Alors, ſupérieurs en forces, ils engagerent une action générale dans laquelle ils eurent l'avantage. Sertorius cependant n'en fut pas moins redoutable : car il les chaſſa de tous les pays qui lui obéiſſoient, & Pompée ſe retira, juſques dans la Gaule narbonnoiſe. Métellus, qui déſeſpéroit de vaincre ce général, promit cent talens & vingt mille arpens de terre à celui qui lui apporteroit ſa tête.

La mort de Sylla & cette guerre parurent à Mithridate une conjoncture favorable à ſon ambition. Il leva une puiſſante armée, & pour entretenir une diverſion utile à ſes deſſeins, il ſe propoſa de faire alliance avec Sertorius. Il comptoit trouver un allié puiſſant dans un capitaine, ſupé-

rieur aux deux généraux que Rome eſtimoit le plus. Il lui fit offrir de l'argent & des vaiſſeaux, demandant ſeulement, qu'il fût autoriſé à recouvrer les provinces, qu'il avoit abandonné par le traité fait avec Sylla.

Pour obtenir des ſecours du roi de Pont, Sertorius n'avoit donc qu'à donner ſon conſentement à une choſe qui ne dépendoit pas de lui d'empêcher. Il refuſa néanmoins ce conſentement. Il répondit aux ambaſſadeurs qu'il ne ſouffriroit point que leur maître formât des entrepriſes ſur les provinces de la république; & qu'il lui permettoit ſeulement de reprendre la Bithynie & la Cappadoce, deux royaumes ſur leſquels le peuple romain n'avoit aucun droit: c'eſt ainſi que, des bords de la mer atlantique, le Romain, toujours occupé de la gloire de ſa patrie, ſe croyoit fait pour preſcrire des bornes à la monarchie de Mithridate. Le roi de Pont en fut étonné. Cependant il conclut un traité, en vertu du quel il lui fournit trois mille talens & quarante vaiſſeaux; & Sertorius lui envoya un corps de troupes ſous les ordres de M. Marius, un de ſes ſénateurs.

Marius commandoit en Aſie avec la même autorité qu'un proconſul, & le nom de celui qui l'avoit envoyé, ouvrit à Mithridate la Bithynie & la Cappadoce, lorſque Perpenna fit aſſaſſiner Sertorius, & prit le commandement de l'armée. Pompée recueillit ſeul le fruit de cette trahiſon. Une victoire lui livra Perpenna, auquel il fit couper la tête. Tous les peuples ſe ſoumirent au vainqueur. Deux villes ſeulement dont il fallut faire le ſiege, retinrent encore quelque tems Pompée en Eſpagne.

Alors

Alors une autre guerre commençoit en Italie. Quelques gladiateurs, qu'on gardoit à Capoue, s'échapperent, déterminés à combattre pour recouvrer leur liberté, plutôt que pour ſervir de ſpectacle au peuple. Ils avoient dans Spartacus un chef audacieux, capable de conduire une grande entrepriſe, & qui eût mérité d'être à la tête d'un peuple libre. Il attira dans ſon parti beaucoup d'eſclaves: & comme la miſere ſembloit ne laiſſer aux habitans de la campagne d'autre reſſource que la révolte, un grand nombre de payſans ſe joignirent à lui.

Le ſénat crut d'abord que ce n'étoit qu'un émeute, que la préſence des magiſtrats diſſiperoit. Il en jugea autrement, lorſque les troupes de deux préteurs eurent été taillées en pieces, & il fit marcher ſes deux conſuls, qui eſſuyerent encore pluſieurs défaites. Cependant Spartacus devenoit par ſes victoires plus difficile à vaincre, ſon armée groſſiſſoit d'un jour à l'autre, & il eut ſous ſes ordres juſqu'à cent vingt-mille hommes.

Cette guerre duroit depuis trois ans, lorſque le ſénat jetta les yeux ſur Craſſus, de tous les généraux celui qui avoit le plus de reputation, après Métellus & Pompée qui étoient encore en Eſpagne. Craſſus termina cette guerre par deux grandes victoires. Spartacus fut tué, & de toute ſon armée, il n'échappa que cinq mille hommes qui ſe retirerent dans les montagnes. Pompée, en revenant d'Eſpagne, rencontra ces brigands, qui étant en petit nombre & ſans chefs, lui offroient une victoire facile. Il les extermina, & il écrivit au ſénat du même ton, que s'il eût eu ſeul la gloire d'avoir délivré l'Italie. C'eſt ainſi qu'il ſoutenoit

le ſurnom de Grand, en s'appropriant les ſuccès des autres. Il penſoit ſans doute, que le public juge ſouvent les hommes d'après l'opinion qu'ils paroiſſent avoir d'eux-mêmes: c'eſt en effet ainſi qu'il en juge toutes les fois qu'un parti puiſſant s'intéreſſe à leur réputation.

Craſſus, qui aſpiroit au conſulat, diſſimulat ſon reſſentiment, parce que Pompée, appellé à cette dignité par les vœux du peuple, auroit pu lui donner l'excluſion. Bien loin de ſe plaindre, il le fit prier de réunir leurs factions pour être élu l'un & l'autre. Pompée, conſidérant que cette démarche de Craſſus étoit comme la confirmation de ce qu'il avoit écrit au ſénat, conſentit volontiers à agir de concert avec un rival qui ne lui conteſtoit rien, & ils furent élus tous deux.

Les loix de Sylla ne permettoient de conférer le conſulat qu'à ceux qui avoient exercé la préture. Or, Craſſus avoit été préteur, & par conſéquent, ſon élection étoit dans les regles. Il n'en étoit pas de même de celle de Pompée. Il n'étoit que ſimple chevalier; il n'avoit pas même été queſteur. Mais ſa réputation le mit au-deſſus des loix.

Nous avons déja eu occaſion de remarquer, que pour obtenir l'honneur du triomphe, il falloit n'être pas encore entré dans la ville; & qu'au contraire, il falloit y être, pour obtenir le conſulat. Pompée & Craſſus ne crurent pas devoir ſe ſoumettre à cet uſage. Quoique pour être élus conſuls, ils fuſſent entrés dans Rome, ils prétendoient encore au triomphe, & ſous ce prétexte, ils refuſerent de licencier leurs troupes. Pompée donnoit pour raiſon qu'il attendoit Métellus, qui devoit triompher avec lui: & Craſſus

déclaroit qu'il ne licencieroit ſon armée, que lorſque Pompée auroit licencié la ſienne. La jalouſie, qui éclatoit entre ces deux hommes, faiſoit craindre une guerre civile. Le ſénat les ſupplia de ſe réconcilier. Tout le peuple, un jour d'aſſemblée, ſe jetta même à leurs genoux. On fit enfin parler la religion, & ils ne parurent ſe rapprocher, que lorſque les aruſpices eurent déclaré que la diviſion des deux conſuls menaçoit la république des plus grandes calamités. Le ſénat, qui devoit connoître en cette occaſion combien il étoit foible, crut avoir remporté une victoire. Il accorda les honneurs du triomphe aux deux conſuls, & ils congédierent leurs troupes.

Craſſus avoit pour maxime qu'on n'étoit point riche, quand on n'avoit pas de quoi ſoudoyer une armée. On peut juger de ſes richeſſes par ſes libéralités. Au commencement de ſon conſulat, il fit ſervir dix milles tables pour traiter tout le peuple, & il diſtribua aux citoyens du bled pour trois mois.

Pompée rechercha la faveur de la multitude par des moyens encore plus ſûrs que des largeſſes. Il rendit aux tribuns toute l'autorité dont Sylla les avoit dépouillés, & il fit paſſer une loi du préteur L. Aurélius Cotta, par laquelle il étoit ordonné de tirer les juges des trois ordres de la république; du ſénat, des chevaliers & des tribuns du tréſor public qui étoit de l'ordre du peuple. Les prévarications des ſénateurs avoient ſervi de prétexte à cette loi. Ils vendoient publiquement leurs ſuffrages. Il n'y avoit plus de juſtice, & c'étoit une maxime reçue, qu'un homme riche, quelque coupable qu'il fût, ne pourroit être condam-

né. Cependant de quelque ordre qu'on tirât les juges, les prévarications ne devoient pas ceſſer, parce que tous trois étoient également corrompus.

Pompée lorſqu'il fut ſorti de magiſtrature, affecta de ne prendre aucune part aux affaires : ſoit qu'il voulût écarter les ſoupçons qu'il avoit donné au ſénat, en recherchant la faveur du peuple, ſoit qu'il craignît de compromettre ſa reputation dans des choſes dont il n'avoit pas l'uſage. Il ſe montroit rarement en public : il ne paroiſſoit jamais que ſuivi d'une foule de cliens. Cette conduite, qui avoit un air de dignité aux yeux de la multitude, pouvoit en impoſer.

La guerre continuoit en Orient, depuis que Mithridate avoit fait alliance avec Sertorius, & on avoit envoyé contre ce prince les deux conſuls L. Licinius Lucullus & M. Aurélius Cotta. Celui-ci qui arriva le premier, ſe hâta d'autant plus, de chercher l'ennemi, que Lucullus avançoit à grandes journées. Il ſe fit battre ſur terre & ſur mer : Il fut bientôt hors d'état de tenir la campagne, & il s'enferma dans la ville de Chalcédoine. Lucullus auroit pu entrer dans le Pont, où Mithridate avoit laiſſé peu de troupes. Ses officiers, mécontens de la conduite de Cotta, le lui conſeilloient. Il aima mieux aller au ſecours de ſon collegue, déclarant que des conquêtes le touchoient moins, que le ſalut d'un citoyen romain. En effet, il ſauva Cotta.

Cyſique étoit aſſiégée par terre & par mer, & Mithridate avoit raſſemblé toutes ſes forces pour ſe rendre maître de cette place qui lui auroit ouvert l'Aſie mineure. Lucullus n'avoit que trente mille hommes de pied & deux mille cinq cent

chevaux. Attentif à éviter une action générale, il ſe propoſa de harceler les ennemis, de leur couper les vivres, & de les réduire par la diſette. Tout lui réuſſit. Forcé à lever le ſiege, le roi de Pont s'enfuit par mer : ſon armée de terre fut battue dans la retraite ; & on prétend que cette entrepriſe lui coûta trois cent mille hommes. Il éprouva de plus grands revers les années ſuivantes. Ses flottes & ſes armées de terre furent ruinées. Il abandonna ſon royaume, & il ſe refugia chez Tigrane, roi d'Arménie. Lucullus acheva de ſubjuguer le Pont ſous le conſulat de Craſſus & de Pompée.

Tigrane, foible dans les commencemens de ſon regne, étoit devenu par une ſuite de proſpérités, le plus puiſſant des monarques de l'Aſie. Pluſieurs fois vainqueur des Parthes, il leur avoit enlevé la Méſopotanie. Il avoit dompté les Arabes, exterminé preſque entiérement la famille des Séleucides, & réuni à ſes états le royaume de Syrie. Accoutumé à voir tout fléchir devant lui, il prenoit le titre de roi des rois. Mais quelle que fût ſa puiſſance, il régnoit avec un faſte, qui ſembloit préſager la décadence de ſon empire. On ne doutoit pas néanmoins qu'il ne fût en état de rétablir Mithridate, & il étoit de ſon intérêt de s'oppoſer aux progrès des Romains.

Cependant, quoiqu'il eût épouſé la fille du roi de Pont, il ne lui avoit donné aucun ſecours ; & depuis qu'il l'avoit reçu dans ſes états, il n'avoit pas même daigné le voir. Lucullus lui députa pour lui demander de livrer Mithridate, ou en cas de refus, pour lui déclarer la guerre. Le roi d'Arménie offenſé, répondit que ſi on l'attaquoit,

il ſauroit ſe défendre. Alors il vit ſon beau-pere, & il ſe concerta avec lui ſur les moyens de repouſſer les Romains.

Il paroiſſoit téméraire à Lucullus de porter la guerre dans l'Arménie. Obligé de laiſſer des troupes dans le Pont, il ne pouvoit conduire avec lui qu'environ vingt mille hommes. Il marcha néanmoins. Il paſſa l'Euphrate, le Tigre, & il vint camper devant Tigranocerte, capitale de Tigrane. Ce prince, ſurpris de l'audace des Romains, n'avoit pris aucune meſure pour s'oppoſer à leur marche. Il ſemble même avoir d'abord ignoré qu'ils approchoient. Il étoit ſi éloigné de le croire, qu'il fit mourir le premier qui lui en apporta la nouvelle. Il ſe retira vers le mont Taurus, où il avoit donné rendez-vous à ſes troupes.

Dans un pays ennemi, le proconſul ne pouvoit ſe ſoutenir que par des victoires. Il forma le ſiege de Tigranocerte, afin de forcer le roi à une bataille générale. En effet, il le vit arriver à la tête de deux cent mille hommes de pied & de ſoixante mille chevaux. Il laiſſa ſix mille hommes devant la place aſſiégée, & avec le reſte de ſes troupes il alla au devant de cette armée plus nombreuſe que formidable. *Ils ſont beaucoup*, diſoit Tigrane, *ſi ce ſont des ambaſſadeurs : mais ſi ce ſont des ſoldats ils ſont bien peu.* Il n'imaginoit pas qu'ils oſaſſent l'attaquer. Il voyoit tous leurs mouvemens, & il ſe laiſſa en quelque ſorte ſurprendre. *Quoi !* dit-il, *ces gens-là viennent à moi !* Il rangea ſon armée en bataille avec précipitation.

C'étoit le 6 Octobre, jour auquel les Romains avoient été défaits par les Cimbres, & que par cette raiſon on avoit mis au nombre des malheu-

reux. *Je le rendrai heureux*, dit Lucullus à ceux qui lui conſeilloient d'éviter le combat ce jour-là. En effet, il remporta une victoire complette, & il retourna devant Tigranocerte qu'il prit d'aſſaut.

Mithridate ne s'étoit pas trouvé à la bataille. Il avoit été dans le Pont pour y faire des recrues; & lorſqu'il revint, il rencontra Tigrane qui fuyoit encore. Ces deux rois employerent l'hyver à faire des levées, & l'été ſuivant, ils ouvrirent la campagne avec une armée de ſoixante-dix mille hommes de pied & de trente cinq mille chevaux. Mais pour la former, Tigrane avoit évacué la Syrie, & Antiochus l'aſiatique, héritier des Séleucides, recouvra la plus grande partie du royaume de ſes peres.

Les deux rois évitoient le combat, perſuadés qu'en temporiſant, ils ruineroient l'armée de Lucullus, ou qu'ils le forceroient à quitter l'Arménie. Le proconſul leur fit prendre une réſolution plus hardie. Il marcha contre Artaxate, ville où Tigrane avoit laiſſé ſes femmes & ſes enfans avec les tréſors qui lui reſtoient. Il jugea que les ennemis tenteroient de s'oppoſer à ſon paſſage. En effet, ils lui livrerent une bataille qu'ils perdirent encore. Mithridate fut même des premiers à prendre la fuite.

Lucullus, après ſa victoire, vouloit continuer ſa marche vers Artaxate, & achever la conquête de l'Arménie. Il ſe propoſoit même de tourner ſes armes contre les Parthes. Mais ſes ſoldats refuſerent de le ſuivre. Enrichis de butin, ils demandoient du repos. Il fut obligé de repaſſer le mont Taurus, & il vint prendre ſes quartiers d'hyver

dans la Méſopotamie, où il ſe rendit maître de Niſibe.

Lucullus avoit fait ſes premieres armes dans la guerre ſociale. Depuis, il ſervit ſous Sylla en qualité de queſteur. Il commanda la flotte de ce général, & il remporta pluſieurs victoires. Ce fut néanmoins contre l'attente de tout le monde qu'il fit de ſi grandes choſes, lorſqu'il eut le commandement en chef; & c'eſt ce qui a fait dire à Ciceron, qu'étant parti de Rome avec très-peu d'expérience dans la guerre, il étoit devenu grand général dans le trajet d'Italie en Aſie.

Quoiqu'il eût de grandes qualités, il n'avoit pas l'art de ſe faire aimer des troupes. Il les aliénoit par ſa hauteur. Cependant ſon armée étoit en partie compoſée des légions, qui s'étoient ſoulevées contre Flaccus, qui avoient trahi Fimbria, & qui ſous Sylla, s'étoient accoutumées à la licence; il les contint dans le devoir pendant un tems: mais elles devinrent indociles, lorſqu'il les voulut expoſer à de nouvelles fatigues.

Quel que fût leur mécontentement, peut-être auroient-elles continué de reſpecter leur général, ſi elles n'euſſent pas été enhardies à la révolte par P. Clodius, homme factieux, ſans mœurs & ſans honte. Il ſouleva l'armée, & les choſes vinrent au point, que les ſoldats refuſerent d'aller au ſecours des lieutenans, que Lucullus avoit laiſſés dans les pays conquis ſur Mithridate, & ce prince recouvra ſon royaume. Sur ces entrefaites arriverent des commiſſaires pour règler les affaires du Pont. Le ſénat les avoit fait partir en conſéquence des lettres que Lucullus avoit écrit lors de ſes ſuccès. Mais tout étoit changé. Les ennemis que

ce général avoit à Rome, sembloient déja faire oublier ses victoires, & Pompée devoit bientôt en recueillir le fruit.

Dans la décadence des Séleucides, la Syrie en proie aux ennemis qu'elle avoit au-dedans & au-dehors, fut sur-tout, exposée aux pirateries des Ciliciens, qui alloient vendre à Délos les esclaves qu'ils faisoient dans ce royaume. Cette isle étoit le marché où se faisoit ce commerce, qui devenoit tous les jours plus avantageux, parce que les esclaves étoient pour les Romains un fond de richesses.

Les Ciliciens avoient d'abord été sous la protection des rois d'Egypte, ennemis des Séleucides. Mithridate les prit ensuite à son service. Quand il eut évacué l'Asie mineure, ils y exercerent impunément la piraterie. Ils accrurent leurs forces pendant les guerres civiles, qui ne permirent pas aux Romains de les réprimer. Ils furent maîtres de plusieurs villes. Ils eurent des flottes nombreuses. Ils formerent une espece de république, & leur puissance, que les succès sembloient rendre légitime, ennoblit leur profession. Ils avoient même à leur tête des hommes distingués par leur naissance. On commençoit à croire qu'il étoit aussi glorieux de commander dans cette république que dans toute autre. Ils dominoient sur les mers. Ils infestoient toutes les côtés de la Méditerranée. Ils affamoient l'Italie. Ils affectoient sur-tout, de braver les Romains.

Rome avoit armé contr'eux plusieurs fois & avec peu de succès. Le peuple, qui souffroit de la disette, se plaignoit des généraux qu'on avoit employé dans cette guerre. Il jettoit les yeux

ſur Pompée qu'il croyoit ſeul capable de la terminer, & il parloit de lui accorder le pouvoir le plus étendu. Le tribun Gabinius, qui vouloit plaire au peuple & à Pompée, propoſa de donner à ce général le proconſulat des mers, le commandement de toutes les côtes juſqu'à vingt lieues dans les terres, la liberté de lever autant de ſoldats & de matelots qu'il jugeroit à propos, la permiſſion de prendre dans le tréſor public ſans rendre compte, & le choix de ſes lieutenans. Cette propoſition, qui paroiſſoit donner un maître à la république, ſouleva le ſénat. Le conſul Piſon accuſa Pompée d'aſpirer à la tyrannie. Pompée lui-même feignit de ne point vouloir de la commiſſion qu'on lui offroit. Mais le peuple s'obſtinoit par les oppoſitions. Il y eut de longs débats: on en vint même à la violence & le décret fut porté.

Le nom ſeul de Pompée diſſipoit déjà les pirates. Ce général n'eut pas de peine à vaincre leurs flottes diſperſées. Il les pourſuivit juſques dans la Cilicie, qu'il ſoumit entiérement: il ne lui fallut même que trois mois pour ruiner toutes leurs forces.

Il venoit de nettoyer les mers lorſque le rapport des commiſſaires, qu'on avoit envoyé dans le Pont, faiſoit penſer à donner un ſucceſſeur à Lucullus, qu'on avoit déjà révoqué. Le peuple jetta encore les yeux ſur Pompée; & Manlius, un des tribuns, dreſſa un décret par lequel conſervant à ce proconſul tout ce qui lui avoit été accordé pour la guerre contre les pirates, il lui conféroit encore le gouvernement de l'Aſie mi-

neure & le commandement des armées contre Mithridate & Tigrane.

C'étoit livrer entre ſes mains toutes les forces de la république. Cependant lorſque cette loi fut propoſée, les ſénateurs quoique tous la déſapprouvaſſent en ſecret, n'oſerent s'y oppoſer ouvertement. Pompée étoit alors trop puiſſant pour n'être pas craint. Hortenſius & Catullus eurent ſeuls le courage d'exhorter le peuple à la rejetter. Ils ne perſuaderent pas, & Manilius trouva un appui dans Céſar & dans Ciceron. Ces deux ſénateurs agiſſoient par des vues particulieres. Céſar cherchoit à plaire au peuple, dont Pompée étoit l'idole : ambitieux de commander, il voyoit avec joie un exemple qui l'autoriſeroit lui-même à prétendre à la même puiſſance. Peut-être ſe flattoit-il auſſi, qu'en accumulant les honneurs ſur un homme dont il connoiſſoit la vanité, il exciteroit infailliblement l'envie contre lui, & qu'il parviendroit à le perdre plus facilement. Quant à Ciceron, il devoit à ſon éloquence toute la conſidération dont il jouiſſoit. Mais de quelque poids que l'éloquence fût encore dans les délibérations, ce n'étoit plus le tems où elle donnoit l'autorité ; & cet orateur, qui étoit naturellement timide & incertain, cherchoit un appui dans un citoyen puiſſant.

Pompée étoit en Cilicie, quand il apprit le décret qui avoit été porté en ſa faveur. *O dieux!* s'écria-t-il, *faut-il que je ſois condamné à des travaux ſans fin ? quand pourrai-je donc jouir du repos, & me dérober à l'envie ?* Sa diſſimulation ne trompa perſonne. Il décela bientôt lui-

même ſes vrais ſentimens. Il ne put cacher la jalouſie que lui donnoient les ſuccès de Lucullus. Il ne fut occupé qu'à déprimer ce général, & il intrigua pour lui faire refuſer les honneurs du triomphe.

Lucullus ne triompha que trois ans après. Les publicains, dont il avoit empêché les vexations, ſe réunirent contre lui aux partiſans de Pompée. Il eſt vrai qu'on pouvoit lui reprocher de s'être enrichi, & on le lui reprocha. Mais au moins ſes richeſſes n'étoient que les dépouilles de Tigrane & de Mithridate; & tous les peuples, alliés au ſujet de la république, ſe louoient de ſa douceur & de ſa juſtice.

Les forces du roi de Pont conſiſtoient alors dans trente mille hommes de pied, & dans deux ou trois mille chevaux. Pompée, maître de la mer, & bien ſupérieur ſur terre, le chaſſa de ſes états dans une ſeule campagne. A l'approche des Romains, Tigrane mit à prix la tête de ſon beau-pere. Il ſe hâta même de livrer ſa couronne & ſa perſonne à la diſcrétion du vainqueur; & on vit ce roi des rois arriver ſans ſuite dans le camp de Pompée, & s'humilier devant lui. Le proconſul ne lui laiſſa que l'Arménie.

Mithridate, qui s'étoit retiré chez les nations du Nord, erroit de péril en péril, & invitoit les barbares à prendre les armes pour lui. Pompée, qui voulut d'abord le pourſuivre, vainquit les Ibériens & les Albaniens, & s'avança juſqu'à trois journées de la mer caſpienne. Il ne jugea pas devoir s'engager plus avant, & il abandonna le roi de Pont, pour marcher contre Antiochus l'aſiatique, qu'il détrôna, quoique

Lucullus l'eût reconnu. Il réduiſit la Syrie en province romaine. Alors, parce qu'il avoit porté les armes de la république, d'un côté juſqu'à la mer caſpienne, il crut qu'il ne manquoit plus à ſa gloire que de les porter encore juſqu'à la mer rouge. Ce projet, qu'il ne put pas exécuter, n'étoit pas d'un homme qui cherchoit le repos.

Mithridate en formoit lui-même un plus grand. Il ſe propoſoit de conduire en Italie des nations barbares qu'il avoit armé. Il eſt difficile de croire qu'il eût réuſſi dans une expédition ſi haſardeuſe, lui qui n'avoit eu des ſuccès, que lorſque les Romains ne pouvoient pas s'occuper de ce qui ſe paſſoit en Aſie. Quoi qu'il en ſoit, ſon armée effrayée de cette entrepriſe, ſe révolta. Elle donna la couronne à Pharnace ſon fils, qui l'avoit ſoulevée, & il perdit la vie. Il ſoutenoit la guerre depuis quarante ans.

Pompée étoit en Paleſtine, lorſqu'il apprit la mort de ce monarque. Il venoit de faire la guerre aux Arabes ſcénites, qu'il étoit plus aiſé de vaincre que de trouver; & il marchoit à Jéruſalem, pour rétablir Hircan, ſur qui Ariſtobule ſon frere avoit uſurpé le trône. Il y avoit alors environ trente ans que le grand ſacrificateur des Juifs avoit pris le diadème, comptant ſur la protection des Romains, & plus encore ſur la foibleſſe des rois de Syrie & d'Egypte.

Après avoir rétabli Hircan, Pompée retourna dans le Pont. Il y fit tous les réglemens qu'il jugea néceſſaires. Il donna à Pharnace le royaume du Boſphore cimmérien, qui étoit un démembrement de la monarchie de Mithridate. Il

déclara ami & allié du peuple romain ce fils parricide ; il alla paſſer l'hyver à Epheſe, où il diſpoſa tout pour ſon retour en Italie.

Lorſque cinq ans auparavant il en étoit parti, il avoit laiſſé Rome dans un calme apparent. Mais la corruption des mœurs devoit être dans peu la cauſe de bien des troubles.

Les richeſſes de toutes les nations ſe trouvoient dans les maiſons de quelques particuliers, à qui l'uſage faiſoit une loi de diſſiper leur bien en profuſions, & qu'il autoriſoit, pour réparer leur fortune, à commettre toutes ſortes de brigandages. Sans être jamais aſſez riches, les plus riches cauſoient une miſere générale ; & le luxe qui s'étoit introduit, parce qu'on avoit de l'argent, avoit fini par rendre l'argent d'une rareté étonnante. La raiſon en eſt ſenſible.

L'argent eſt plus rare à proportion qu'il circule moins. Or, le luxe nuit à la circulation, parce que plus il ouvre les canaux par où l'argent paſſe pour fournir aux beſoins ſuperflus, plus il bouche ceux par où il devroit paſſer pour fournir aux beſoins néceſſaires. Alors l'argent circule comme un fleuve, où ſe perdent par des terrains toutes les eaux d'une vaſte campagne, & qui, répandant la fécondité ſur ſes bords, ne laiſſe au loin, ou même à peu de diſtance, que des champs arides.

Avant Sylla, les Romains s'enrichiſſoient des dépouilles des nations. Il leur apprit à s'enrichir de leurs propres dépouilles. Dès-lors, il n'y eut plus de fortune aſſurée, & l'argent ne parut circuler que pour faire paſſer & repaſſer continuellement un petit nombre de citoyens

de la misere à l'opulence & de l'opulence à la misere. Au milieu de ce désordre, il sembloit qu'on ne pût être véritablement riche, que lorsqu'on auroit envahi tous les trésors de l'empire; & la puissance cessoit en quelque sorte d'être l'objet de l'ambition, pour devenir le dernier terme de l'avarice.

A la tête de ceux qui croyoient ne pouvoir réparer leur fortune ruinée qu'en usurpant la tyrannie, étoit L. Sergius Catilina, d'une famille patricienne des plus illustres. Elevé dans le tumulte des guerres civiles, il avoit été un des ministres des cruautés de Sylla. Sous la protection du dictateur, il étoit parvenu aux dignités. Il avoit été questeur. Il avoit commandé en Afrique, en qualité de préteur. Dans ces emplois il se déshonora par des malversations, & cependant il ne lui fut pas possible de s'enrichir; parce qu'avec quelque avidité qu'il s'abandonnât aux rapines, il dissipoit avec plus de profusion encore. Livré au vice dès son enfance, il paroissoit se précipiter d'abîme en abîme, entraîné, comme par nécessité, d'un crime dans un autre, & cherchant son salut dans de nouveaux forfaits.

Il se fit une étude de séduire les jeunes gens des plus nobles familles. En les égarant dans le vice, il les engagea dans ses crimes & dans ses périls. Il avoit pour lui des chevaliers, des patriciens, des sénateurs, des hommes perdus de dettes ou de débauches, & des femmes sans mœurs, qui par leur naissance, par leurs intrigues ou par leur beauté contribuoient à grossir son parti. Enfin il s'étoit assuré d'une partie

des ſoldats de Sylla, qui après avoir diſſipé tout ce qu'ils avoient ravi ſous ce dictateur, deſiroient une nouvelle guerre civile, qui leur livrât une ſeconde fois les dépouilles de leurs concitoyens. Il promettoit aux uns l'abolition des dettes; aux autres la proſcription des riches; aux plus ambitieux les dignités de la république; à tous, Rome à piller. Mais, avec plus d'audace que d'habileté, il courroit à ſa perte; & il dut à la corruption générale, plutôt qu'à ſes talens, le parti qui ſe dévoua pour lui.

Il avoit déjà échoué dans une conjuration, & il eût été pourſuivi dès-lors, ſi un tribun ne ſe fut oppoſé aux informations que le ſénat avoit ordonné. Les ſoupçons qu'on avoit contre lui, ne le firent pas renoncer à ſes deſſeins. Il prit d'autres meſures. Il demanda le conſulat, & il projetta d'avoir pour collegue C. Antonius, qui ſe flattoit, quand il ſeroit tems, de le faire entrer dans ſes vues. Mais il ne pouvoit obtenir cette dignité, qu'après s'être lavé des concuſſions dont on l'accuſoit.

Ciceron, qui briguoit auſſi le conſulat, ſongeoit moins à donner l'excluſion à Catilina, qu'à C. Antonius. Quoiqu'il le crût coupable, & qu'il dit *qu'il ſeroit déclaré innocent, ſi on jugeoit qu'il ne fait pas jour en plein midi*, il ſe propoſoit de le défendre, ſe flattant, *s'il le faiſoit abſoudre, de ſe le rendre favorable, & diſpoſé, s'il en arrivoit autrement, à prendre patience.* C'eſt ainſi qu'à Rome on proſtituoit ſon éloquence. Les juges, remarquoit Ciceron, *ſont tels que nous les voulons.* Auſſi Catilina fut-il renvoyé abſous.

On

On ne ſait, au reſte, ſi cet orateur prit en effet la défenſe d'une ſi mauvaiſe cauſe.

La raiſon de ſa conduite en cette occaſion, c'eſt qu'il avoit beſoin d'un parti puiſſant pour obtenir le conſulat. Comme il étoit ſans naiſſance, il avoit contre lui toute la nobleſſe; & ſes talens mêmes, parce qu'ils excitoient l'envie, paroiſſoient un obſtacle à ſon élévation.

Mais ſur ces entrefaites le ſecret de la conjuration ayant commencé à tranſpirer, il parut l'homme le plus capable de veiller au ſalut de la république; & le danger dont on ſe croyoit menacé, applanit pour lui les voies du conſulat. Catilina devenu ſuſpect, fut rejetté; & on nomma, pour ſecond conſul, C. Antonius, qui étant d'un caractere à ne rien prendre ſur lui, paroiſſoit fait pour obéir aux conſeils d'un collegue.

Intimidés par l'excluſion donnée à Catilina, & plus encore par l'élection d'un magiſtrat auſſi éclairé que Cicéron, pluſieurs des conjurés ſe détacherent d'un parti dont ils commençoient à prévoir la ruine. Catilina cependant s'obſtina dans ſes projets avec la même audace. Il fit des amas d'armes. Il envoya C. Mallius en Toſcane, Septimius dans le Picénum, C. Julius dans la Pouille, pour lever ſecretement des troupes, & pour s'aſſurer ſur-tout des ſoldats qui avoient ſervi ſous Sylla.

Pendant qu'il faiſoit ſes préparatifs, on apprit que Pompée, après avoir ſubjugué l'Orient, revenoit à la tête d'une armée victorieuſe. Il ne ſe déconcerta pas. Réſolu de prévenir le rétour de ce général, il aſſembla les conjurés. Il leur

répréſenta que Rome étoit ſans défenſe, que Mallius avoit déjà levé des troupes en Toſcane ; & le jour fut pris pour aſſaſſiner Cicéron, pour mettre le feu dans cent quartiers de la ville à la fois, & pour égorger à la faveur du tumulte, tous les citoyens qu'il avoit proſcrit. Il ſe propoſoit de réſerver ſeulement, comme otages, les enfans de Pompée.

Mais Ciceron étoit averti de toutes les meſures que prenoient les conjurés. Un de leurs chefs. Q. Curius, après s'être ruiné auprès de Fulvia, femme d'une illuſtre maiſon, s'apperçut qu'il ceſſoit de lui plaire, depuis qu'il n'étoit plus en état de payer ſes complaiſances criminelles. Se voyant alors réduit à ne pouvoir lui donner que des eſpérances, il lui révéla quelque choſe de la conjuration ſur laquelle il fondoit ſa fortune. Fulvia, qui ne vouloit pas être compliquée dans une affaire de cette eſpece, en découvrit ce qu'elle avoit appris, à quelques ſénateurs. Ciceron la vit lui-même. Il ſe ſervit d'elle pour engager par des récompenſes Curius à tout révéler. Il y réuſſit. Dans la ſuite, cet homme le fit avertir par Fulvia de tout ce qui ſe tramoit, & il fut en quelque ſorte préſent à tous les conſeils des conjurés.

Revêtu de toute l'autorité par un ſénatus-conſulte qui ordonnoit aux conſuls de veiller au ſalut de la république, Cicéron mit dans les différens quartiers de la ville des corps de garde pour arrêter les incendiaires : il aſſembla des troupes : il envoya, dans les principales villes d'Italie, les ſénateurs les plus capables d'y maintenir l'ordre ; & il promit une amniſtie, ou mê-

me des récompenſes, aux conjurés qui révéleroient le ſecret de la conjuration.

Aucun d'eux ne parla. Cependant il avoit beſoin d'une dépoſition dans les formes pour procéder, par la rigueur des loix, contre un homme qui avoit pour parens & pour amis les premiers de Rome & du ſénat. Le public inquiet des précautions qu'il voyoit prendre, ne ſavoit que penſer. Les partiſans de Catilina répandoient, ſur les rapports que Ciceron faiſoit au ſénat, des doutes que la probité reconnue de cet orateur ne diſſipoit pas entiérement. Ils l'accuſoient d'avoir rêvé une conjuration, ou de l'avoir imaginée pour perdre des citoyens qui lui étoient odieux; & ils le tournoient en ridicule ſur ce que, dans ſes rapports, il diſoit toujours *il m'eſt revenu*: expreſſion dont il ſe ſervoit, ſoit parce qu'il n'avoit pas des preuves de nature à être reçues en juſtice, ſoit parce qu'il ne jugeoit pas prudent de nommer encore ceux qui l'avoient inſtruit, & dont il pouvoit tirer de nouvelles lumieres.

Il étoit difficile de ſe perſuader que Craſſus & Céſar fuſſent les complices de Catilina. Mais parce qu'ils avoient eu des liaiſons avec lui, on penſoit qu'ils avoient au moins quelque connoiſſance de la conjuration, & il leur importoit d'écarter les ſoupçons qu'on jettoit ſur eux. C'eſt pourquoi ils donnerent l'un & l'autre des avis au conſul. Craſſus lui apporta des lettres anonymes, qui lui avoient été remiſes pour lui & pour quelques autres ſénateurs, & par leſquelles on l'avertiſſoit de ſortir au plutôt de Rome, s'il vouloit veiller à la conſervation de ſes jours.

Ces lettres augmentoient l'alarme. Cependant Catilina eut l'audace de venir au ſénat. Mais tout le monde s'éloigna de lui. Il fut foudroyé par l'éloquence de Ciceron; & lorſqu'il entreprit de ſe juſtifier, il s'éleva un murmure qui le força de ſortir. Il partit la nuit ſuivante pour ſe mettre à la tête des troupes que Mallius avoit aſſemblé. Il laiſſoit à Rome Lentulus, Cethégus & d'autres chefs de la conjuration.

Le ſénat le déclara ennemi de la république, ordonna au conſul Antonius de marcher contre lui, confia la garde de la ville à Ciceron, & promit une amniſtie aux ſoldats, s'ils quittoient les armes avant un jour marqué. Cependant la multitude paroiſſoit faire des vœux pour Catilina. Miſerable & corrompue, elle deſiroit une révolution, parce qu'elle n'avoit rien à perdre, & qu'elle mettoit toute ſa reſſource dans les malheurs publics. Mais ſi ce chef eût réuſſi, il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût joui long-tems du fruit de ſa victoire. Pompée, Craſſus & Céſar n'auroient pas voulu fléchir ſous un tel maître.

Il y avoit alors à Rome des députés des Allobroges. Ils y étoient venus pour demander juſtice des vexations ſous leſquelles ils gémiſſoient. Comme il ne leur avoit pas été poſſible de payer chaque année les impôts, il ſe trouvoit que leurs dettes, par les uſures des fermiers de la république, montoient plus haut que la valeur même de leurs terres; & dans l'impuiſſance de les acquitter, ils étoient expoſés à voir vendre, comme eſclaves, leurs femmes & leurs enfans. L'uſure, qui avoit été de tout tems parmi les Romains

la cauſe la plus ordinaire des diſſentions, étoit alors le plus grand fléau des peuples conquis.

Le ſénat n'ayant eu aucun égard aux repréſentations des Allobroges, Lentulus & Cethégus ſe flatterent, s'ils les gagnoient, d'en tirer un puiſſant ſecours; & après avoir pris des précautions pour s'aſſurer d'eux, ils crurent pouvoir s'ouvrir. Ils leur révélerent donc le plan de la conjuration, & ils leur firent eſpérer de grands avantages, s'ils prénoient les armes pour Catilina. Mais le plus difficile étoit de leur donner des sûretés.

En révélant au ſénat le ſecret de la conjuration, les Allobroges pouvoient ſe flatter de ſe le rendre favorable : ils voyoient au contraire plus de danger que d'avantages dans les offres des conjurés. Ils allerent chez Q. Fabius Sanga, leur patron. Ils lui firent part des propoſitions qui leur avoient été faites, & Fabius inſtruiſit le conſul, qui leur ordonna de paroître diſpoſés à tout entreprendre. On convint qu'ils exigeroient un traité ſigné des chefs de la conjuration, & que pour l'obtenir ils repréſenteroient que, ſans cet acte, il ne leur ſeroit pas poſſible d'engager leur nation à prendre les armes. Ils l'obtinrent. On leur donna Volturtius pour les conduire à Catilina, qui devoit ratifier le traité, & leur départ fut arrêté pour la nuit ſuivante. Ciceron qu'on ne tarda pas d'avertir, envoya ſur leur chemin deux préteurs, qui enleverent les Allobroges & Volturtius, & qui ſe ſaiſirent de leurs papiers. Alors muni des preuves de la conjuration, il fit conduire au ſénat Lentulus, Cethégus & trois de leurs principaux complices. Vol-

turnius, à qui on promit ſa grace, avoua tout : les autres furent convaincus, & on les envoya dans différentes maiſons pour y être gardés.

Aux mouvemens que cet événement cauſa parmi leurs partiſans, Ciceron eut lieu de craindre qu'il ne s'élevât quelque tumulte pour les délivrer. Comme le danger preſſoit, & qu'il importoit de prendre promptement une derniere réſolution, il invita le ſénat à décider du ſort des priſonniers. D. Junius Silanus, en qualité de conſul déſigné, opina le premier, & conclut pour la mort. Cet avis paſſoit, lorſque Céſar fit un diſcours étudié, qui concluoit à une priſon perpétuelle. Il parla avec tant de force, que ceux qui avoient opiné avant lui, revinrent à ſon avis : Silanus même s'en rapprocha.

Céſar étoit violemment ſoupçonné. On diſoit même qu'il y avoit eu des dépoſitions contre lui ; & on croyoit que Ciceron ne les avoit rejettées, que parce qu'il craignoit que cet homme, aſſez puiſſant pour échapper à la rigueur des loix, ne tentât de ſauver auſſi les autres criminels. La clemence de Céſar étoit donc ſuſpecte : elle le parut ſur-tout à Caton. Ce ſénateur, quand ce fut à lui d'opiner, peignit vivement le danger auquel la république avoit été expoſée : il parut même jetter des ſoupçons ſur Céſar, & il ramena le ſénat au premier avis.

Sur un ſénatus-conſulte, & ſans porter l'affaire devant le peuple, Ciceron fit exécuter les conjurés. Il crut que la circonſtance l'autoriſoit à ſe mettre au-deſſus des loix. Dans la ſuite on lui en fit un crime : mais dans le moment il n'en reçut que des applaudiſſemens. On lui donna

les noms de ſecond fondateur de Rome & de pere de la patrie ; & tous les ordres s'empreſſerent à lui témoigner leur reconnoiſſance.

Cette exécution déconcerta les conjurés qui étoient à Rome, & cauſa des déſertions dans le camp de Catilina. Environné d'ennemis, n'ayant point de retraite, ce chef réduit à tenter le haſard d'une bataille, fut défait par Pétréius, lieutenant d'Antonius, & perdit la vie dans le combat. Antonius céda le commandement, ſoit qu'il eût, comme il le diſoit, une attaque de goutte ; ſoit que plutôt, comme on l'en a ſoupçonné, il feignît une maladie pour ne pas participer lui-même à la perte de Catilina.

La gloire que Ciceron acquit pendant ſon conſulat, rejaillit ſur l'ordre équeſtre dans lequel il étoit né. Il fit ſi bien valoir les ſervices des chevaliers dans la conjuration de Catilina, que la république crut leur devoir ſon ſalut. Il les réconcilia avec le ſénat. Il leur procura des diſtinctions, & il leur donna plus de conſiſtance qu'il n'en avoient eu juſqu'alors. Il fut regardé comme le patron de l'ordre équeſtre.

Les recherches, après la mort de Catilina, pour découvrir tous les complices de la conjuration, firent encore tomber des ſoupçons ſur Céſar, & il fut accuſé. Mais il ſe défendit à l'abri de la faveur du peuple, de la préture qu'il venoit d'obtenir du ſouverain pontificat qui lui avoit été conféré l'année d'auparavant, & du témoignage de Ciceron, qui reconnut avoir reçu de lui de grandes lumieres.

Caïus Julius Céſar, d'une maiſon des plus anciennes, forma de bonne heure le projet d'aſ-

ſujettir ſa patrie, & ſe fit un plan dont il ne parut jamais s'écarter, n'allant que par degrés à la domination, préparant les circonſtances, ou, lorſqu'il ne les avoit pas prévues, les ſaiſiſſant comme s'il les avoit fait naître. Il reçut de la nature une valeur à toute épreuve, une ame élevée, un eſprit vaſte, une éloquence forte & perſuaſive, & tous les avantages de la figure. Parfaitement bienfait, il avoit de la nobleſſe dans le maintien, des graces dans ſes mouvemens, & dans toutes ſes manieres un air d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs. Il avoit en un mot toutes les qualités aimables : mais les mœurs de ſon ſiecle lui donnerent tous les vices à la cruauté près. Avide, prodigue, ſans décence, il ne reſpecta rien, il ſacrifia tout à ſon ambition ; quoiqu'il ne fût pas cruel par caractere, il étoit prêt à l'être par politique, ſi la cruauté pouvoit contribuer à ſon élévation.

Il n'avoit que dix-huit ans, lorſque Sylla uſurpa l'autorité. Il eut l'audace de lui réſiſter. Il fut proſcrit, & il n'obtint ſa grace qu'à la ſollicitation de ſes amis. Il ſortit de Rome, où il ne revint qu'après la mort du dictateur. Pour un ambitieux, il avoit commis une imprudence. Il en devint plus circonſpect. Il apprit à ne pas précipiter ſes démarches, & il ſe fit une étude d'aller de deſſein en deſſein, ſans laiſſer rien tranſpirer de ce qu'il projettoit. Il vit naître la conjuration de Catilina : il fut dans le ſecret : mais il ne ſe compromit pas. Il obſervoit ſeulement ſi les troubles lui ouvriroient le chemin à la tyrannie.

Il partagea la faveur du peuple, avant d'avoir été dans une magiſtrature. Il eſt vrai que ſes lar-

geſſes l'avoient endetté de treize cent talents, & qu'il paroiſſoit au bout de ſes reſſources. Cependant lorſqu'il fut édile, il donna des ſpectacles, qui ſurpaſſerent en magnificence tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors.

Pour avoir un parti, il ſongeoit à faire revivre la faction de Marius, lorſque pendant ſon édilité, la mort de Julie, ſa tante & veuve de ce capitaine, lui fournit l'occaſion d'eſſayer les diſpoſitions du peuple. C'étoit un uſage aſſez fréquent de faire l'oraiſon funebre des dames romaines, qui mouroient avancées en âge. Céſar monta dans la tribune, en apparence pour faire l'éloge de Julie, & dans le vrai, pour faire celui de Marius, dont il montra au peuple la ſtatue & les trophées. Il les fit même placer dans le Capitole.

Le dictateur avoit abattu ces monumens, puiſque tout ce qu'il avoit fait portoit le ſceau du ſouverain magiſtrat, aucun particulier ne pouvoit ſans ſe rendre ſuſpect, les relever de ſon autorité privée. Auſſi Céſar fut-il accuſé d'aller ouvertement à la tyrannie, mais il eut pour lui tout le peuple.

Encouragé par ce ſuccès, il réſolut d'humilier le parti de Sylla. A cet effet, il ſe fit donner une commiſſion pour connoître des crimes de meurtre, & il condamna ceux qui avoient tué des proſcrits. Il fit grace à Catilina, parce qu'il vit moins en lui un concurrent, qu'un ſéditieux capable de faire naître des troubles. Enfin, il rappella ceux que Sylla avoit banni, donnant pour raiſon qu'ils avoient été condamnés par un homme qui s'étoit ſaiſi de l'autorité, les armes

la main. Si par cette conduite il ſe rendoit ſuſpect au ſénat, il ſe faiſoit des partiſans : le peuple qui le regardoit comme ſon protecteur, lui deſtinoit déja toutes les dignités.

Ciceron qui avoit démêlé l'ambition de Céſar, ſe raſſuroit lorſqu'il conſidéroit le ſoin qu'il prenoit de ſes cheveux, & d'autres petites choſes qui ne s'allient pas d'ordinaire avec les grandes qualités. Mais Céſar allioit tout. Quoique d'un tempéramment délicat, il avoit une ame qui le rendoit capable des fatigues les plus longues & les plus rudes. Il étoit préteur l'année que Catilina périt, & que Pompée revint à Rome.

Maître d'aſſervir ſa patrie, Pompée licencia ſes troupes, & redevenu ſimple citoyen, il parut encore le premier homme de la république. Sa modération le couvroit de gloire aux yeux du ſénat, qui le jugeant incapable d'attenter à la liberté, lui donna une confiance entiere. Aux yeux du peuple qui n'apprécie rien, il offroit ſes conquêtes, la magnificence de ſon triomphe & les revenus du fiſc, augmentés d'un tiers. Parce qu'il s'étoit trouvé enveloppé dans les circonſtances qui achevoient la grandeur des Romains, il paroiſſoit l'avoir achevée lui-même. Il devenoit l'unique objet de l'admiration publique : ſa vanité étoit ſatisfaite, & il avoit plus de vanité que d'ambition.

Conduit par la fortune à ce haut degré de gloire, il étoit plus grand qu'il n'avoit pu l'eſpérer. C'eſt Perpenna, c'eſt Craſſus, c'eſt Lucullus, qui ont ſucceſſivement travaillé à ſon élévation. Il ſemble qu'il ait moins eu le mérite de faire de grandes choſes, que le bonheur de venir

à propos pour recueillir des ſuccès. Il avançoit dans la route qui s'ouvroit devant lui. Il s'arrêta lorſqu'il ne lui reſtoit qu'un pas à faire; & ne pouvant prendre ſur lui d'uſurper une autorité que le peuple ne lui offroit pas, il parut borner ſon ambition à n'avoir point d'égal.

On louoit ſon déſintéreſſement. Il n'étoit ni avide ni prodigue. Il avoit des mœurs irréprochables. Humain, généreux : il pardonnoit facilement les injures : il ſe réconcilioit de bonne foi, & il paroiſſoit avoir de l'éloignement à s'engager dans des entrepriſes qui l'auroient forcé à commettre des violences.

Avec ce caractere, il ne pouvoit pas avoir les vices qui donnent de l'audace, & c'eſt ce qui a garanti Rome du joug qu'il auroit pu lui impoſer. Il ambitionnoit le commandement ; mais dans le commandement, il cherchoit moins la puiſſance que l'éclat ; & comme il eût voulu tout obtenir des ſuffrages du peuple, il ne lui reſtoit plus que l'intrigue pour devenir le maître de la république. Peut-être le ſeroit-il devenu, ſi de ſon tems, il ne ſe fût pas trouvé un homme capable d'aller à la tyrannie à force ouverte.

Le jour de ſon triomphe fut le dernier terme de ſon élévation. Le peuple, dont la faveur eſt toujours inconſtante, commençoit à ſe faire une nouvelle idole ; & les regards ſe détournoient de deſſus Pompée, devenu citoyen, pour ſe porter ſur Céſar qui montoit aux dignités.

Au ſortir de la préture, Céſar obtint le gouvernement de l'Eſpagne ultérieure. Mais ſes créanciers s'oppoſerent à ſon départ, & il ne put partir, que lorſque Craſſus ſe fut rendu ſa caution.

Craſſus s'intéreſſoit à lui, parce qu'il le vouloit oppoſer à Pompée.

Céſar qui comptoit peu ſur la faveur du peuple, ne la briguoit que pour obtenir le commandement ; & bien différent de Pompée, il ne cherchoit dans le commandement que la puiſſance, c'eſt-à-dire, des richeſſes & l'affection des ſoldats. Il ſavoit que tant qu'il pourroit faire des largeſſes il auroit dans le ſénat & dans le peuple un parti puiſſant ; & qu'il commanderoit à tous les ordres, lorſqu'il auroit attaché les ſoldats à ſa fortune.

C'eſt conformément à ces vues qu'il ſe conduiſit dans ſon gouvernement. Cher aux ſoldats par ſa valeur, il acheva de les gagner par ſes libéralités. Il revint l'année ſuivante, après avoir vaincu les ennemis, & pris des places dans la Galice & dans la Luſitanie. Avec l'or qu'il avoit enlevé aux provinces, il paya ſes dettes qui montoient à huit ou dix mille talents. Il abandonnoit ſes biens à ſes créatures, les accoutumant à fonder leur fortune ſur ſes largeſſes.

En arrivant en Italie, il avoit demandé tout à la fois le triomphe & le conſulat : deux choſes dont l'une exigeoit qu'il fût dans la ville ; & l'autre, qu'il reſtât à la tête de ſon armée. Comme on ne voulut pas ſe relâcher en ſa faveur, il renonça au triomphe, & il vint à Rome briguer le conſulat.

Pompée & Craſſus avoient chacun leur faction. En ſe déclarant pour l'un ou pour l'autre, Céſar auroit toujours eu à combattre contre un parti puiſſant. Il imagina de les réconcilier, afin de ſe ſervir d'abord de leur crédit & de former en-

ſuite pour lui un ſeul parti des deux factions qui leur étoient dévouées.

Ils entrerent l'un & l'autre dans ſes vues : Craſſus, parce qu'il avoit beſoin d'un appui ; Pompée, parce que ſon crédit diminuoit. On refuſoit de donner des terres à ſes vétérans, & de ratifier ſans examen ce qu'il avoit fait en Aſie, quoiqu'il eût mis dans ſes intérêts le tribun Flavius Népos, & que les conſuls L. Afranius & Q. Métellus lui duſſent le conſulat.

La réconciliation de Craſſus & de Pompée parut aux moins clairvoyans l'ouvrage d'un bon citoyen. Céſar cependant devoit ſeul en recueillir le fruit. Bientôt ces trois hommes, par leurs factions réunies, diſpoſerent de tout dans la république : c'eſt ce qu'on nomma triumvirat. Craſſus, toujours avare, ne ſongeoit qu'à amaſſer de nouvelles richeſſes. Pompée, toujours vain, jouiſſoit du crédit qu'il venoit de recouvrer : Céſar, qui flattoit la vanité de l'un & l'avarice de l'autre, gagnoit inſenſiblement les partiſans des deux. C'eſt ainſi qu'il commençoit à partager avec eux l'autorité, pour l'attirer enſuite toute à lui. Craſſus & Pompée n'étoient plus entre ſes mains que des inſtrumens qu'il faiſoit à ſon élévation.

Caton ne ceſſoit de repréſenter qu'on avoit tout à craindre de l'union de ces trois hommes. Il jugeoit avec raiſon que la république ne pouvoit plus ſe maintenir qu'autant que les citoyens les plus puiſſans diviſés d'intérêts, ſeroient un obſtacle les uns aux autres. Sévère, inflexible & vertueux ſans oſtentation, il ſe roidiſſoit contre les mœurs de ſon ſiecle. Il auroit voulu ramener

les mœurs anciennes : mais ſes cris étoient impuiſſans comme ſes exemples. Les vices ſe roidiſſoient eux-mêmes contre une vertu qui les combattoient ; & ſi elle étoit reſpectée des vrais citoyens, les ambitieux & les hommes corrompus la tournoient en ridicule.

Céſar, aſſuré d'obtenir le conſulat, vouloit avoir pour collegue un homme dont il pût diſpoſer, & il répandoit de l'argent à cet effet. Mais les ſénateurs ſe cotiſerent, répandirent de plus groſſes ſommes, & firent tomber le choix ſur M. Calpurnius Bibulus, entiérement dévoué aux intérêts de leurs corps. Le ſénat faiſoit donc ouvertement un trafic des magiſtratures. Il y étoit même en quelque ſorte forcé, & Caton le juſtifioit ſur ce principe, que le bien de la répulique eſt préférable à ſes loix. Un gouvernement eſt bien près de ſaruine, lorſque ceux qui veulent le ſoutenir, ſont réduits à autoriſer par leur exemple de pareil abus.

Céſar conſul fut un tribun factieux, revêtu de la puiſſance conſulaire. Au crédit qu'il avoit par lui-même, il joignoit celui de Craſſus & celui de Pompée. Il employoit la violence, qui avoit paſſé en uſage, & il la rendoit en quelque ſorte légitime aux yeux du peuple, dont il paroiſſoit ménager les intérêts.

Il ſe propoſa de diſtribuer aux pauvres citoyens qui auroient trois enfans ou davantage, les terres de la Campanie, qui depuis la priſe de Capoue ſur Annibal, faiſoient partie du domaine de la république.

Il porta d'abord au ſénat la loi qu'il avoit dreſſé, & il la préſenta avec des modifications

qui pouvoient la faire recevoir. Il ne comptoit pas néanmoins ſur l'agrément des Sénateurs; mais leur refus les rendoit odieux, & l'autoriſoit à recourir au peuple. Il ne cherchoit qu'un prétexte pour diſpoſer de tout, ſans conſulter le ſénat.

Cette affaire occupa pluſieurs ſéances. Les ſénateurs différoient de conclure, parce qu'ils ne vouloient pas donner leur conſentement, & qu'ils n'oſoient le refuſer. Caton s'éleva ſeul ouvertement contre la loi propoſée. Il jetta même des ſoupçons ſur les motifs qui faiſoient agir le conſul. Céſar l'envoya en priſon. Il eſt vrai que voyant l'indignation que produiſoit cette violence, il engagea un tribun à le délivrer auſſi-tôt.

La loi ayant été portée devant le peuple, paſſa dans une aſſemblée tumultueuſe où les triumvirs avoient répandu leurs ſatellites. Bibulus qui s'y oppoſoit vit briſer les faiſceaux de ſes licteurs, fut inſulté lui-même, & n'oſa plus reparoître en public. Tout avoit été concerté entre les triumvirs, ou plutôt Céſar faiſoit lui-même agir & parler ſes collegues. Pompée déclara que ſi quelqu'un ſe préſentoit avec l'épée pour s'oppoſer à la loi, il prendroit l'épée & le bouclier pour la défendre. Cependant par ce propos inconſidéré, il perdoit ſon crédit auprès du ſénat, & il ſervoit Céſar qui devenoit ſeul l'objet de la reconnoiſſance du peuple.

On nomma des commiſſaires pour diſtribuer des terres à vingt mille familles; & Céſar, à l'exemple du tribun Saturninus, aſſura par un ſerment qu'il fit prêter au peuple & au ſénat, l'exécution de la loi qu'il venoit de faire paſſer.

Pompée obtint alors tout ce qui lui avoit été refuſé à ſon retour d'Aſie. Lucullus vouloit s'y oppoſer; mais ayant été menacé par le conſul, il fut réduit à ſe jetter à ſes pieds.

Céſar, pour mettre dans ſes intérêts les chevaliers, leur fit accorder une remiſe d'un tiers ſur le bail des fermes de l'Aſie. Il diſpoſa des gouvernemens en faveur de ſes créatures. Il prit pour lui celui de l'Illyrie & de la Gaule ciſalpine; & Métellus Céler qui commandoit dans la Gaule tranſalpine, étant mort, il demanda cette province au ſénat qui n'oſa la lui refuſer, parce qu'il l'eût demandée au peuple. Il prit tous ces gouvernemens pour cinq ans.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Bibulus, du fond de ſa retraite, n'imagina d'autre moyen pour s'oppoſer aux délibérations du peuple, que de déclarer jours de fêtes tous les jours de l'année, & il faiſoit afficher des édits contre les triumvirs. Céſar n'eut aucun égard aux ordonnances de ſon collegue. Il ſe conduiſit comme s'il eût été ſeul conſul, ce qui faiſoit dire à Ciceron, que ce conſulat étoit celui de Jule & de Céſar.

Quoique les triumvirs ſe fiſſent une étude de flatter le peuple, leur tyrannie excitoit néanmoins un mécontentement général. Ce n'étoit que plaintes & murmures, dit Ciceron & on parloit avec la plus grande liberté. Cependant perſonne ne ſongeoit à remédier aux maux. Si on réſiſte, ajoute cet orateur, on expoſera la vie de tous les citoyens, & ſi on continue de céder, ce ſera infailliblement la ruine de la république. Ciceron qui parloit ainſi, n'avoit pas le courage de réſiſter ouvertement. Il ſe contentoit de gémir en

en ſecret. Peut-être même les triumvirs ſe le ſeroient-ils attaché, s'ils avoient ſu combien il deſiroit une place d'augure qui vint à vaquer. C'eſt lui-même qui en fait l'aveu dans une de ſes lettres à Atticus: tant il eſt vrai qu'alors les plus honnêtes gens étoient prêts à tout ſacrifier à leur ambition. Céſar ayant employé inutilement d'autres moyens pour le gagner, réſolut de l'éloigner du gouvernement.

P. Clodius, le même qui avoit ſoulevé l'armée de Lucullus, coupable de profanation & de pluſieurs autres crimes; avoit échappé au châtiment par la prévarication des juges. Le vice triomphoit & tous ceux qui conſervoient quelque reſte de pudeur, gémiſſoient à la vue des juges & du coupable. Lentulus & Catilina, diſoit Ciceron, ont été abſous deux fois; Clodius comme eux, eſt un nouveau fléau qui menace la république. Il avoit dépoſé contre lui, & il continuoit de le pourſuivre ouvertement. Cet homme néanmoins étoit à redouter.

Clodius avoit du crédit parmi la multitude. Il le devoit à ſa naiſſance, à ſon éloquence, à ſes prodigalités & à ſon audace. Pompée à ſon retour d'Aſie, ſe lia avec lui; & Céſar qui ménageoit tous les factieux, le rechercha. Ils ſe réunirent tous trois contre Ciceron.

Dans le deſſein de citer cet orateur pour avoir fait mourir, contre les loix, Lentulus, Céthégus & d'autres complices de Catilina, Clodius aſpiroit au tribunat: mais parce qu'il étoit de famille patricienne, il avoit fait juſqu'alors des tentatives inutiles. Il falloit donc qu'il ſe fit adopter dans une famille plébéienne: choſe ſans exemple;

& qui par cette raiſon, avoit beſoin d'être autoriſée par une loi. Cette loi fut propoſée, Pompée & Céſar la firent paſſer, & Clodius devenu plébéien, obtint le tribunat.

Céſar, dont alors le conſulat alloit expirer, & qui le diſpoſoit à partir pour les Gaules, pouvoit craindre qu'en ſon abſence, Pompée ne briſat les liens qui les uniſſoient l'un à l'autre. Pour les reſſerrer, il lui fit épouſer Julie ſa fille unique, femme d'eſprit, qui prit beaucoup d'empire ſur ſon mari. Il épouſa lui-même Calpurnie, fille de Piſon, qu'il avoit fait déſigner conſul, & auquel on donna pour collègue A. Gabinius, homme tout-à-fait devoué aux triumvirs. C'eſt ce même Gabinius, qui étant tribun, avoit fait donner à Pompée le proconſulat des mers. Il étoit perdu de dettes : il avoit été l'ami de Catilina : il s'abandonnoit à la débauche ſans pudeur. Piſon, tout auſſi corrompu, ſembloit l'être par principes, & ajoutoit à tous ces vices l'hypocriſie. Voilà les hommes que Céſar laiſſoit à la tête du gouvernement. Par ces précautions, la république continua d'être ſous la puiſſance des triumvirs & Clodius aſſuré de leur appui, fut maître d'aſſouvir ſa vengeance.

Il rechercha la faveur du peuple : il écarta les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à ſes deſſeins ; & quand il eut tout préparé, il fit porter une loi qui condamnoit à l'exil quiconque auroit fait mourir un citoyen ſans forme de procès.

Ciceron prit le deuil. Preſque tous les chevaliers le prirent avec lui. Bientôt après le ſénat donna un décret qui ordonnoit à tous les citoyens de le prendre, comme dans une calamité publique.

Ciceron parut en ſuppliant devant le peuple, mais accompagné de vingt mille jeunes-gens des plus nobles familles.

Cependant les conſuls ſe déclaroient ouvertement contre lui. Pompée, à qui il avoit rendu des ſervices eſſentiels, l'abandonnoit lâchement. Clodius, à la tête d'une troupe de gens armés, l'inſultoit. Enfin, Céſar qui étoit ſorti de Rome avec la qualité de proconſul, & qui n'avoit pas la liberté d'y rentrer, ſe tenoit dans les fauxbourgs, & menaçoit de venir, s'il le falloit, au ſecours du tribun. Les légions qu'il commandoit, étoient prêtes à marcher.

Quelques amis conſeilloient à Ciceron de prendre les armes. Hortenſius & Caton lui perſuaderent de céder. Il ſe bannit lui-même. Auſſi-tôt le décret de ſon exil fut porté. On vendit ſes biens, & on raſa ſes maiſons. Il ſoutint ſon malheur avec peu de courage, diſpoſé à ménager déſormais le parti qu'il auroit lieu de redouter.

Caton, ferme & intrépide, ne tenoit qu'au parti de la liberté. Clodius, qui voulut encore l'éloigner, lui fit donner une commiſſion, & l'envoya dans l'île de Chypre.

L'année que Numance fut détruite, Attale, comme nous l'avons remarqué, laiſſa par teſtament ſes états au peuple romain. Quarante & quelques années après, vers le tems où Mithridate ſe préparoit à la guerre, Ptolémée Apion diſpoſa auſſi de la Cyrénaïque & de la Libye, en faveur de la république. Sur la fin de la guerre des alliés, Ptolémée Alexandre lui légua les royaumes d'Egypte & de Chypre; & quel-

ques années après, Nicomede III lui laiſſa la Bithynie. Si par de pareilles diſpoſitions les ſouverains livroient leurs peuples à la rapacité des magiſtrats & des fermiers de la république, ils ne faiſoient que prévenir ce qui devoit arriver tôt-ou-tard, & ils leur procuroient au moins la paix.

Le ſénat avoit pris poſſeſſion dans le tems des royaumes de Pergame, de Cyrene & de Bithynie, & les avoit réduit en provinces romaines. Mais lorſque Ptolémée Alexandre légua ſes états, il ne régnoit plus. Il avoit été chaſſé par les Alexandrins, qui donnerent la couronne à Ptolémée Aulete, & l'île de Chypre étoit devenue le partage de Ptolémée, frere du nouveau roi d'Egypte. Alexandre ne léguoit donc que des droits; & pour les faire valoir, il falloit que les Romains priſſent les armes. C'eſt ce qu'ils ne pouvoient que difficilement, parce qu'alors ils déclarerent la guerre à Mithridate, & que l'année ſuivante, fut le commencement de la guerre civile ſuſcitée par Cinna. Clodius reprit cette affaire pendant ſon tribunat. Il fut décidé que les royaumes d'Egypte & de Chypre appartenoient à la république; & Caton, à la ſollicitation du tribun, fut chargé malgré lui de dépouiller Ptolémée, & de reduire l'île de Chypre en province romaine, ce qu'il exécuta.

On ne forma point d'entrepriſes ſur l'Egypte, parce que ſous le dernier conſulat, Ptolémée Aulete venoit d'être déclaré ami & allié du peuple romain: titre qu'il acheta de Pompée & de Céſar, ſix mille talens. Il n'en fut pas plus aſſuré ſur le trône: forcé, pour payer cette ſomme,

à ſurcharger ſes peuples, il les ſouleva, & il fut réduit à s'enfuir hors de ſes états. Quelque tems après Gabinius, qui commandoit dans la Syrie en qualité de proconſul, le rétablit à la ſollicitation de Pompée. Il en coûta encore à ce prince dix mille talents. Voilà un exemple du trafic que faiſoient du pouvoir, les magiſtrats & les généraux de la république.

Il y avoit à peine deux mois que Ciceron avoit été exilé, lorſque Clodius oſa inſulter Pompée. Il ſe croyoit déja maître dans Rome, & il ne voyoit pas qu'il n'avoit été que l'inſtrument d'une faction puiſſante. Pompée offenſé, réſolut de travailler au rappel de Ciceron. Cette affaire néanmoins trouva de grands obſtacles, elle cauſa bien des tumultes, & elle ne put être terminée que l'année ſuivante, à la ſollicitation des nouveaux conſuls. Mais enfin Clodius ſuccomba, & Ciceron, après ſeize mois d'exil, revint comme en triomphe. Tout le peuple ſortit au-devant de lui. On célébra ſon retour par des fêtes & par des ſacrifices; & on rebâtit, des deniers publics, toutes ſes maiſons.

Il avoit été abandonné par Pompée, livré même, mais il lui devoit ſon rappel, & il ne tarda pas à lui en témoigner ſa reconnoiſſance. La cherté du bled cauſoit des émutes: Rome étoit menacée d'une diſette, & le ſénat délibéroit ſur les moyens de ramener l'abondance. Ciceron, qui repréſenta Pompée comme l'unique reſſource de la république dans les tems difficiles, propoſa de lui donner pour cinq ans la ſurintendance des vivres dans toute l'étendue de l'empire. Cet avis ayant été ſuivi, on dreſſa un ſénatus-conſulte

en conſéquence, & on chargea les conſuls de le porter au peuple.

Le décret du ſénat ne pouvoit pas ne pas être confirmé par un plébiſcite. Dans les diſpoſitions où étoit le peuple, le tribun Maſſius jugea même qu'on ne donnoit pas à Pompée un pouvoir aſſez étendu. Il demanda qu'on lui accordât encore une flotte, une armée, la liberté de diſpoſer des finances, & dans toutes les provinces où il paroîtroit, une autorité ſupérieure à celles des propréteurs & des proconſuls. Pompée déclaroit qu'il s'en tenoit au ſénatus-conſulte: mais ſes partiſans agiſſoient pour faire paſſer la loi du tribun, & il paroît auſſi que ce fut celle qui paſſa.

Cependant l'épuiſement du tréſor public ne permit pas à Pompée de ramener facilement l'abondance. La cherté continua. On s'en prit à lui, & il perdit beaucoup dans l'eſprit du peuple. A meſure que ſa conſidération diminuoit, les ennemis du triumvirat ſe déclaroient plus ouvertement. Clodius trouvoit en eux un appui, & Pompée, preſque ſans pouvoir au milieu des factions qui troubloient la république, ſe voyoit humilié par cet homme qu'il avoit ſoutenu de tout ſon crédit.

Il ſe reprochoit alors d'autant plus d'avoir aliéné le ſénat, que dans la ſituation où il étoit, les deux autres triumvirs paroiſſoient n'avoir pas beſoin de lui. Il ſe voyoit éclipſé par Céſar, qui du fond des Gaules, où il ſe couvroit de gloire, commandoit dans Rome; & en même tems il ſe voyoit abandonné de Craſſus. Ce triumvir, qui ne pouvoit être puiſſant que par Céſar, ſe déclaroit contre Pompée, & ſe joignoit à ſes ennemis.

Céſar paroiſſoit prendre peu de part à ce qui

ſe paſſoit à Rome. Il vouloit qu'on le crût uniquement occupé des affaires de ſon gouvernement. Cependant il préſidoit en quelque ſorte aux comices. Il influoit juſques dans les déliberations du ſénat. Son argent lui faiſoit des créatures qui veilloient à ſes intérêts. Pour ſe rapprocher, il venoit paſſer les hyvers dans la Gaule ciſalpine: plus à portée de ſervir ceux qui lui étoient dévoués, il envoyoit des ſoldats aux aſſemblées du peuple, lorſqu'il jugeoit à propos d'uſer de violence. Le lieu de ſon ſéjour étoit le rendez-vous des hommes perdus de dettes, de tous ceux qui avoient de mauvaiſes affaires, des prétendans aux magiſtratures, & en même tems de ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans toute l'Italie. Il donnoit aux uns, il promettoit aux autres, il les menageoit tous. Auſſi empreſſé d'acquérir ſes ennemis, que de conſerver ſes amis, il n'agiſſoit ni par inquiétude ni par animoſité; & ſes démarches qu'il précipitoit & ralentiſſoit à propos, laiſſoient à peine appercevoir juſqu'où il portoit ſon ambition.

Je ne parlerai point des guerres qu'il fit dans les Gaules: on peut s'en inſtruire dans ſes commentaires. Je remarquerai ſeulement qu'elles n'étoient pour lui qu'un des moyens qui devoient ſervir à ſes projets. Ses conquêtes ajoutoient tous les jours à ſa réputation: il s'attachoit les ſoldats: il amaſſoit des ſommes immenſes, & il les prodiguoit. Il eſt vrai que pour être en état de faire des largeſſes, il acquéroit par toutes ſortes de voies. Il ſe ſeroit déshonnoré, ſi les Romains avoient été moins corrompus, ou moins éblouis de ſes ſuccès. Mais on ne voyoit que ſes victoires, & l'argent qu'il ſavoit répandre, achevoit de les

Les triumvirs s'étant rapprochés, Ciceron ne pouvoit conſerver l'amitié de Pompée, s'il refuſoit de rechercher celle de Céſar, & pour plaire à l'un & à l'autre, il falloit encore qu'il ſe reconciliât avec Craſſus, contre qui il s'étoit toujours déclaré. Il fit tout ce qu'on exigea de lui. Il écrivit même à Céſar : il le loua ſur bien des choſes qu'il n'avoit pas toujours approuvé, & il opinat dans le ſénat pour lui conſerver les deux Gaules. Il eſt vrai qu'il avoit quelque honte d'avoir ſi ſubitement changé de langage. Mais il jugeoit que ce n'étoit plus le tems du patriotiſme ; & qu'ayant à ſe plaindre de la foibleſſe ou de la perfidie de ceux qui ſe diſoient du bon parti, il devoit, par une démarche éclatante, rompre pour jamais avec ceux qui auroient le pouvoir & la volonté de ſe défendre. Ces raiſons, qui ne le juſtifioient pas, le rendirent ſuſpect à tous les partis ; & on le repréſentoit comme un homme foible qui abandonnoit ſes amis pour ramper devant ſes ennemis.

Il y avoit cent ans que Valérius Meſſala & Caſſius Longinus, cenſeurs quelques années avant la troiſieme guerre punique, avoient ordonné la conſtruction d'un théatre à demeure, où l'on pût donner des jeux dans tous les tems de l'année. Cet édifice étoit déja fort avancé, lorſque Scipion Naſica repréſenta que la commodité qu'on vouloit procurer au peuple, augmenteroit la paſſion pour les ſpectacles, paſſion qu'il convenoit plutôt de réprimer dans un tems où la licence des pieces dramatiques contribuoit viſiblement au dépériſſement des mœurs. Il fut écouté. On démolit cet édifice. Le ſénat donna même un

décret par lequel il ordonna, que les théâtres conſtruits à chaque fois qu'on en voudroit faire uſage, ne ſubſiſteroient qu'autant de tems que dureroient les jeux. Sans égard pour ce décret, Pompée, qui cherchoit la faveur du peuple : fit bâtir un théatre à demeure, où quarante mille ſpectateurs pouvoient être placés commodément.

Après avoir fait des loix inutiles pour réprimer le luxe de la table & pour empêcher les prévarications qui ſe commettoient dans les jugemens, Pompée & Craſſus oſerent porter une loi contre les brigues. C'étoit une dériſion de leur part. Leur intention n'étoit pas de les faire ceſſer. Pompée ſur-tout, vouloit qu'il y en eût. Auſſi continuerent-elles ſous les conſulats ſuivans avec plus de violence que jamais, & elles cauſerent les plus grands déſordres. Les candidats expoſoient publiquement leur argent ſur la place. Les chefs des factions prenoient les armes pour faire élire ceux qui les avoient payés. Le peuple qui ne s'aſſembloit que pour en venir aux mains, ſe ſéparoit ſans avoir pu faire d'élection, & la république fut huit mois ſans magiſtrats.

Sur ces entrefaites, Craſſus qui avoit eu la Syrie pour département, périt dans la guerre qu'il faiſoit aux Parthes, & Julie mourut vers le même tems. Les liens qui avoient uni Pompée & Céſar étoient donc rompus, & ils ne pouvoient plus ſe renouer. Les circonſtances où ces deux hommes ſe trouvoient ne le permettoient pas.

Céſar à la tête d'une armée victorieuſe qui étoit à lui, partageoit au moins la faveur du peuple, & n'avoit plus beſoin de Pompée. Dans la poſi-

tion où il ſe trouvoit, il ne cherchoit qu'un prétexte pour commencer la guerre & il attendoit qu'on le lui fournit.

Quant à Pompée, il fondoit toutes ſes eſpérances dans l'anarchie qu'il entretenoit à deſſein. Perſuadé que le ſénat & le peuple ſeroient forcés de venir à lui, comme au ſeul homme capable de rétablir l'ordre, il ſe flattoit d'être le maître de la république avant que Céſar fût en état de le traverſer. Il croyoit déja avoir tout préparé. Ses partiſans ne ceſſoient de dire qu'il étoit tems que Rome fût gouvernée par un ſeul magiſtrat, & ils propoſoient de le nommer dictateur. Il comptoit obtenir par des intrigues la même puiſſance que Sylla avoit uſurpé par les armes; & d'après le plan qu'il s'étoit fait, il n'avoit pas voulu s'éloigner. C'eſt par ſes lieutenans qu'il gouvernoit l'Eſpagne, que le ſort lui avoit donné pour département.

Peut-être le ſénat lui auroit-il accordé la dictature. Bibulus propoſa de le nommer conſul ſans collegue. C'étoit compoſer ſur le titre, lorſqu'on ne pouvoit pas refuſer le pouvoir. Caton appuya l'avis de Bibulus, jugeant que tout gouvernement étoit préférable à l'anarchie, & invitant Pompée à uſer avec modération de la puiſſance que les circonſtances mettoient dans la néceſſité de lui accorder.

Cette propoſition étonna de la part de deux hommes dont on connoiſſoit le zele pour la république : mais elle prouvoit auſſi qu'il n'y avoit d'autre reſſource, & leur avis paſſa. Les ſénateurs jugeoient d'ailleurs que Pompée, flatté de ſe voir ſeul à la tête du gouvernement, romproit

entiérement avec Céſar. En effet, il parut dès-lors s'attacher au parti du ſénat & il ne s'en ſépara plus.

Comme l'ambition de Pompée étoit la principale cauſe des troubles, il ne lui fut pas difficile de rétablir l'ordre & il le rétablit. Pour arrêter les violences il fit rechercher ceux qui en avoient commis ; mais violateur des loix qu'il portoit lui-même, il ſe conduiſit avec beaucoup de partialité. Il parut s'être réſervé le droit de ſauver les coupables auxquels il s'intéreſſoit.

Après ſept mois il prit pour collegue Q. Métellus Scipio dont il venoit d'épouſer la fille, & lorſqu'il en fut tems, il permit de procéder à l'élection des conſuls pour l'année ſuivante. Elle ſe fit ſans violence & ſans troubles. Les nouveaux conſuls furent Ser. Sulpicius & M. Claudius Marcellus. Le premier paroiſſoit d'un caractere à n'épouſer vivement aucun parti, le ſecond ſe déclaroit ouvertement contre Céſar.

Pompée qui avoit obtenu pour cinq nouvelles années une prolongation de ſon gouvernement en Eſpagne, étoit ſorti de Rome, où la qualité de proconſul ne lui donnoit aucun commandement, mais il ſe tenoit dans les fauxbourgs, d'où il étoit encore l'ame de toutes les délibérations. Depuis ſon dernier conſulat il paroiſſoit le protecteur du ſénat & de la république. Quoique ſans titre, il étoit de fait premier magiſtrat. Il ſe ſaiſiſſoit peu-à-peu de l'autorité & il régnoit ſans violence.

Céſar qui après ſon conſulat, avoit pris le gouvernement des Gaules pour cinq ans, avoit depuis obtenu une prorogation pour cinq autres ;

& le tems de ſon commandement ne devoit expirer que dans trois. Ce terme paroiſſoit long à Pompée qui attendoit avec impatience le moment où Céſar licencieroit ſes troupes & reviendroit à Rome ſimple particulier.

Mais Céſar ne vouloit pas être ſimple particulier, lorſque Pompée qu'on avoit continué dans le gouvernement d'Eſpagne ſeroit encore à la tête des légions & ſe tiendroit aux portes de Rome. Il ſe propoſoit après avoir achevé de ſoumettre les Gaules, de demander le conſulat par procureur. S'il l'obtenoit, il paſſoit tout-à-coup de ſon gouvernement au conſulat, & il y paſſoit avec dix légions de vieilles troupes, attachées à ſa fortune. Alors il étoit armé & il l'étoit mieux que Pompée.

Pour rompre les meſures de Céſar, Pompée fit renouveller la loi qui défendoit de conférer les magiſtratures aux abſens. Mais il ſoutint mal cette démarche. Croyant avoir encore des ménagemens à garder, il fit bientôt ajouter à la loi, *à moins qu'on ne ſoit diſpenſé nommément de demander en perſonne.* Or, les dix tribuns s'accorderent pour faire donner cette diſpenſe à Céſar & elle lui fut donnée ſans oppoſition.

Cependant le conſul M. Marcellus propoſa au ſénat d'ordonner à Céſar de quitter le commandement des Gaules au premier mars de l'année où l'on alloit entrer & de l'obliger en même tems à venir à Rome demander le conſulat en perſonne. De pareils ordres étoient injuſtes, & quand ils ne l'auroient pas été, il auroit été prudent avant de les donner, de ſavoir comment on ſe feroit obéir. Sur quoi pouvoit-on ſe fonder

pour retrancher deux ans du commandement de Céſar & pour priver ce général d'une diſpenſe qui venoit de lui être accordée ? Et quelles forces avoit la republique pour s'aſſurer de l'obéiſſance d'un homme, qui étoit à la tête de dix légions ? Les partiſans de Céſar crierent à l'injuſtice & le conſul Sulpicius, qui reſpectoit les loix, s'oppoſa à la propoſition de ſon collegue.

Pompée forcé à diſſimuler, le déſapprouvoit lui-même en public & en même tems, il ſongeoit à la faire paſſer l'année ſuivante. Dans cette vue il fit nommer au conſulat Caïus Marcellus, couſin de Marcus, & il appuya de ſon crédit C. Scribonius Curio, pour le faire élire tribun. Curion avoit de l'audace & de l'éloquence, & juſqu'alors il s'étoit toujours déclaré contre Céſar.

Céſar tenta inutilement de gagner C. Marcellus. Il réuſſit mieux auprès du collegue de ce conſul, L. Emilius Paulus, qui promit de ne point agir contre lui. Il lui en coûta neuf cent talents, ſeulement pour réduire Paulus au ſilence : il donna une ſomme bien plus conſidérable à Curion, & il s'en aſſura encore. Ce tribun le ſervit d'autant mieux, qu'on ne le ſoupçonnoit pas de s'être laiſſé corrompre.

L'année ſuivante C. Marcellus propoſa d'envoyer un nouveau proconſul dans les Gaules. Paulus ſe tut comme il en étoit convenu, & Curion applaudit à la propoſition du conſul. Mais il ajouta, que pour aſſurer la liberté il falloit qu'en même tems Pompée abdiquât le proconſulat d'Eſpagne & licenciât ſes troupes. Cette propoſition ayant comme il l'avoit prévu, ſoulevé les partiſans de ce général, il ſe confirma dans

l'opinion qu'elle ne ſeroit point acceptée, & ce fut pour lui une raiſon d'inſiſter avec plus de force. Il conclut que ſi deux hommes, auſſi puiſſans que Pompée & Céſar, ne quittoient pas en même tems le commandement des armées, il étoit d'avis de les déclarer l'un & l'autre ennemis de la république.

Sur ces entrefaites, Pompée tombé dangereuſement malade à Naples, recouvra la ſanté & ſa convaleſcence fut célébrée dans toute l'Italie, par des fêtes & par des ſacrifices. Jamais joie n'avoit été ſi génerale & ſi vive. D'après ces démonſtrations, jugeant de l'attachement des peuples, Pompée crut n'avoir plus à ménager Céſar, & il ceſſa de diſſimuler. Une autre cauſe contribuoit encore à lui donner de la confiance.

Sous prétexte que les Parthes menaçoient la Syrie, le ſénat avoit ordonné que Pompée & Céſar fourniroient chacun une légion pour être envoyée dans cette province, & Céſar les avoit fournies toutes deux, parce que Pompée dans cette occaſion lui en redemanda une qu'il lui avoit prêté. Ceux qui avoient été chargés de porter à Céſar le décret du ſénat, avoient répandu à leur retour qu'il étoit haï de ſes troupes, & qu'elles l'abandonneroient auſſitôt qu'elles auroient repaſſé les Alpes. Pompée compta ſur ces rapports; qu'on ne faiſoit ſans doute que pour plaire. Il ne garda plus de meſures. Il ſe moqua même de ceux qui craignoient Céſar; & lorſqu'on lui demandoit quelles forces il lui oppoſeroit, il répondoit que par-tout où il frapperoit du pied, il en ſortiroit des légions.

Céſar plus circonſpect, affectoit d'autant plus

de modération, qu'il remarquoit plus de confiance dans la conduite de ſes ennemis. Il ſouſcrivoit à la propoſition de Curion : il invitoit Pompée à y ſouſcrire, & il s'étudioit à mettre de ſon côté toutes les apparences de la juſtice. Telles étoient les diſpoſitions qu'il montroit lorſqu'il vint paſſer l'hyver dans la Gaule ciſalpine. Il apprit en y arrivant, que les deux légions deſtinées pour l'Aſie par un décret du ſénat, avoient été données à Pompée.

Il ne pouvoit donc pas douter qu'on n'armât contre lui, & il en écrivit au ſénat à deux repriſes différentes : ſe plaignant du peu d'égard qu'on avoit pour ſes ſervices ; proteſtant qu'il quitteroit le commandement ſi Pompée le quittoit : déclarant que ſi ce général vouloit le retenir, il ſauroit ſe maintenir de ſon côté, & ajoutant qu'il ſeroit dans peu de jours à Rome, pour y venger ſes injures.

Ses dernieres lettres arriverent à Rome au commencement de janvier. A peine les conſuls permirent-ils de délibérer. Il fut arrêté précipitamment que Céſar licencieroit ſon armée dans un jour marqué, & que s'il n'obéiſſoit, il ſeroit pourſuivi comme un ennemi de la république. Ce fut en vain que les tribuns Marc-Antoine & Q. Caſſius s'oppoſerent à ce décret. On ne reſpecta ni leur oppoſition ni leur caractere. Forcés à ſortir de Rome, ils ſe rendirent au camp de Céſar où Curion les avoit précédés. Le ſénat avoit déja ordonné aux conſuls, aux préteurs, aux tribuns & aux proconſuls *de veiller au ſalut de la république.*

La conduite inconſidérée de Pompée & des conſuls

conſuls fourniſſoit enfin à Ceſar le prétexte qu'il cherchoit. Il harangua ſes troupes. Il fit le récit des injures qu'il avoit reçu. Il ſe plaignit du décret qu'on venoit de porter contre lui. Il appuya principalement ſur le peu de reſpect qu'on avoit eu pour la perſonne ſacrée des tribuns. Les ſoldats qui depuis neuf ans ſervoient ſous ſes ordres, jurerent tous qu'ils étoient prêts à défendre l'honneur de leur géneral, & à venger les injures faites aux magiſtrats du peuple.

Céſar étoit alors à Ravenne où il n'avoit qu'une légion, c'eſt-à-dire, cinq mille hommes de pied & trois cent chevaux. Il envoya ſes ordres au reſte de ſes troupes qui étoient dans leurs quartiers d'hyver, & ſans les attendre il s'avança vers le Rubicon; aſſuré du ſuccès de ſon entrepriſe, s'il étonnoit ſes ennemis par ſa hardieſſe & par ſa célérité.

Il étoit défendu à tout général de ſortir ſans permiſſion des terres de ſon gouvernement, & comme celui qui commandoit dans la Gaule ciſalpine, menaçoit plus qu'aucun autre la liberté, il y avoit un décret par lequel le ſénat dévouoit aux dieux infernaux, & déclaroit ſacrilege & parricide, quiconque à la tête d'une légion ou même d'une cohorte, paſſeroit le Rubicon. Céſar s'arrêta ſur le bord de cette riviere. *Si je paſſe*, dit-il, *combien je vais faire de malheureux! mais je ſuis perdu ſi je differe à paſſer.* Il paſſa & ſe rendit maître de Rimini, où Marc-Antoine & Caſſius le joignirent.

A cette nouvelle, Rome crut voir à ſes portes Céſar avec dix légions, & cependant Pompée à qui le ſénat avoit remis toute l'autorité ſe trou-

bloit. Sans troupes, ſans places de retraite, expoſé aux reproches que lui attiroit ſon peu de prévoyance, il ne trouvoit que des oppoſitions dans ſon parti même. Chacun ſe croyoit en droit de lui donner des conſeils : peu ſe montroient diſpoſés à lui obéir. Le ſénat qui s'aſſembloit tumultuairement, ne prenoit aucune réſolution. Le peuple méconnoiſſoit les magiſtrats. Chaque citoyen ſembloit vouloir être l'arbitre de ſon ſort, & la république paroiſſoit ſans chef.

Cette diſpoſition des eſprits ne laiſſoit en Italie aucune reſſource à Pompée. Il ne comptoit pas ſur les deux légions qui avoient ſervi ſous Céſar. Ses autres troupes étoient en petit nombre, & n'avoient jamais fait la guerre. Il ſe hâtoit d'en faire lever dans toute l'Italie : mais c'étoit trop tard. Céſar devoit arriver avant qu'on les eût raſſemblées. Les villes lui ouvroient leurs portes, ſon armée groſſiſſoit, pour ainſi dire à chaque pas, & ſa clémence achevoit de diſſiper ſes ennemis. Il pardonnoit à tous ceux qui tomboient entre ſes mains, proteſtant qu'il ne déſiroit que la paix ; la promettant ſi Pompée conſentoit à une entrevue, & déclarant qu'il n'étoit ſorti de ſon gouvernement que pour ſe défendre & pour venger les tribuns. Par cette conduite, il ſe faiſoit attendre comme un libérateur, & pour ſe rendre maître de Rome, il n'avoit plus qu'à ſe montrer.

Ses partiſans ne ſe cachoient pas. Pompée, qu'ils bravoient en quelque ſorte n'oſoit faire prendre les armes au peuple. Il ſortit de Rome ſuivi des conſuls & de la plus grande partie des ſénateurs. Bientôt après il abandonna l'Italie &

paſſa en Epire. Il comptoit ſur les forces de l'Orient, de ces pays qui avoient été auparavant le théatre de ſa gloire. En partant, il déclara qu'il traiteroit en ennemis tous ceux qui ne le ſuivroient pas. Céſar plus ſage, déclara qu'il reconnoiſſoit pour amis tous ceux qui ne ſeroient pas contre lui.

Pour terminer promptement la guerre, il importoit à Céſar de pourſuivre Pompée ſans différer, & de ne pas lui laiſſer le tems de raſſembler toutes les forces de l'Orient. Mais il n'avoit pas aſſez de vaiſſeaux, & d'ailleurs, il lui importoit auſſi de ne pas livrer l'Italie aux lieutenans que Pompée avoit en Eſpagne. Occupé de ces objets, il réſolut de marcher contre ces lieutenans, pendant qu'il feroit tout préparer pour ſon paſſage dans la Grece.

Il n'y avoit que ſoixante jours qu'il avoit paſſé le Rubicon, & il étoit maître de toute l'Italie. Il ſe rendit alors à Rome, où le peuple le reçut avec de grandes acclamations. Il aſſembla ce qui reſtoit de ſénateurs. Il entreprit de ſe juſtifier, c'eſt-à-dire, de mettre de ſon côté une apparence de juſtice, & il propoſa d'envoyer des députés à Pompée pour traiter d'accomodement. Perſonne ne voulut ſe charger de cette commiſſion.

Malgré la clémence qu'il affectoit, & qui étoit même dans ſon caractere, il donna de terribles impreſſions contre lui, lorſqu'il voulut ſe ſaiſir du tréſor public. Il fit enfoncer les portes : il menaça de mort le tribun de Métellus, & il parla comme s'il eût été maître de la fortune & de la vie de tous ceux qu'il avoit vaincu. Dans

le beſoin qu'il avoit d'argent, il ne craignoit pas de commettre des attentats qu'il jugeoit utiles à ſes deſſeins.

Il partit de Rome après avoir pourvu à la ſûreté de l'Italie, & diſpoſé des gouvernemens de Sardaigne, de Sicile & d'Afrique, provinces dont il vouloit s'aſſurer. Lorſqu'il arriva dans les Gaules, Marſeille venoit de ſe déclarer pour Pompée. Il en forma le ſiege, & ayant laiſſé devant cette place C. Trébonius, il continua ſa route.

L'expédition d'Eſpagne ne dura qu'une campagne. Afranius qui commandoit dans l'Eſpagne citérieure, après avoir été longtems harcelé, fut forcé de ſe rendre, ſe trouvant ſans reſſource & hors d'état de faire une retraite. Alors tous les peuples ſe déclarerent pour Céſar, & à ſon approche Varron, qui commandoit dans l'Eſpagne ultérieure ſe ſoumit. Le ſiege de Marſeille duroit encore. Cette place ſe rendit lorſque Céſar reparut. Tout lui réuſſiſſoit où il étoit, mais il éprouvoit des revers où il n'étoit pas. P. Cornélius Dolabella & C. Antonius, qui commandoient pour lui ſur les côtes d'Illyrie, furent défaits par les lieutenans de Pompée; & en Afrique, Curion vaincu par Juba roi de Mauritanie, perdit la vie & toute ſon armée.

Céſar revint à Rome où le préteur M. Emilius Lépidus venoit de le nommer dictateur. Il eſt vrai que ce magiſtrat avoit uſurpé ſur les droits des conſuls, & que par conſéquent, cette nomination étoit contre toutes les regles : mais Céſar avoit beſoin d'un titre, & il lui importoit peu de quelle maniere il l'acquéroit.

En qualité de dictateur, il préſida aux comices

pour l'election des magiſtrats de l'année ſuivante. Il fut élu conſul & il prit pour collegue P. Servilius Iſauricus. Il paroiſſoit donc agir déſormais au nom de la republique; & par-là, il reprenoit ſur ces ennemis l'avantage qu'ils avoient d'abord eu ſur lui. Il fit quelques réglemens, abdiqua la dictature, & partit pour Brindes, où il avoit donné rendez-vous à douze légions & à toute ſa cavalerie.

Ces légions n'étoient pas complettes. Elles ne formoient qu'environ quarante mille hommes. Il avoit perdu beaucoup de ſoldats dans les combats, dans les marches, & les maladies en avoient fait périr un grand nombre pendant l'automne. D'ailleurs il n'avoit de vaiſſeaux que pour embarquer vingt mille hommes de pied & ſix cent chevaux.

Pompée occupé depuis pluſieurs mois à ſes préparatifs, avoit neuf légions complettes, compoſées de citoyens romains. Il en attendoit encore deux, que Métellus Scipion lui amenoit de Syrie. Il avoit trois mille archers, douze cohortes de frondeurs, ſept mille chevaux & des corps de troupes qu'il avoit tiré de la Thrace, de la Macédoine, de la Theſſalie & de pluſieurs autres provinces. Enfin ce qui lui donnoit ſur-tout un grand avantage, c'étoit le nombre de ſes vaiſſeaux: ſes flottes le rendoient maître de la mer.

Céſar ayant embarqué ſept legions, mit à la voile & prit terre le lendemain entre les rochers des monts Cérauniens. Il arriva avant que ſes ennemis euſſent été informés de ſon départ. Il avoit évité les ports qu'il ſavoit occupés par leurs flottes. Auſſi-tôt qu'il eut débarqué, il renvoya

ſes vaiſſeaux à Brindes, pour tranſporter le reſte de ſes troupes.

A ſon arrivée, preſque toute l'Epire ſe ſoumit, parce que les villes ne croyoient pas devoir fermer leurs portes à un conſul. Maitre d'Apollonie, il marchoit à Dyrrachium, où les ennemis avoient leurs magaſins. Mais Pompée étant arrivé à tems pour couvrir cette place, il s'arrêta endeça du fleuve d'Apſus, & il attendit là le reſte de ſes troupes, que Marc-Antoine ne put lui amener que quelque mois après, ſur la fin de l'hyver. Pompée étoit campé ſur l'autre bord du fleuve avec toutes ſes forces.

Je ne parlerai pas des propoſitions de paix faites par Céſar. Elles n'étoient pas ſinceres. Il ſavoit bien qu'elles ne ſeroient pas acceptées. Plus on lui répondit avec hauteur, plus il affectoit de faire des avances. Peut-être auſſi ne vouloit-il ouvrir une négociation, que dans l'eſpérance de débaucher une partie des troupes de Pompée.

Céſar ſouffroit de la diſette, & Pompée, maître de la mer & ſupérieur ſur terre, pouvoit vaincre ſans combattre, s'il tiroit la guerre en longueur. C'étoit d'abord ſon deſſein ; & pendant quelque tems, il n'engagea que des combats qui n'étoient pas déciſifs. Pour le forcer à une action génerale, ou pour l'affamer, s'il s'y refuſoit obſtinément, Céſar entreprit de l'enfermer dans ſes lignes. De hauteur en hauteur il éleva des forts, & quoique l'armée ennemie fût plus nombreuſe que la ſienne, il l'enveloppa de maniere qu'elle manqua d'eau & de fourrages. Cette poſition des deux armées engagea une action,

où la fortune qui décide ſouvent du ſort des combats, enleva la victoire à Céſar qui avoit forcé le camp de Pompée, & bientôt après l'enleva à Pompée, qui eût taillé en pieces ſes ennemis, s'il eût ſu vaincre, comme le diſoit Céſar, ou ſi, comme il le diſoit lui-même, il n'eût pas craint une embuſcade. Quoi qu'il en ſoit, il eut l'avantage, & les troupes de Céſar furent véritablement miſes en déroute.

Métellus Scipion étoit arrivé en Macédoine, où Céſar avoit deux légions ſous les ordres de Cn. Domitius Calvinus. Tant que Pompée campoit ſur la côte, ſes flottes entretenoient l'abondance dans ſon armée. Il pouvoit au contraire ſouffrir de la diſette, s'il s'avançoit dans les terres. Pour l'engager à s'éloigner de la mer, Céſar prit le chemin de la Macédoine. Il jugeoit d'ailleurs, après l'échec qu'il avoit reçu, devoir donner à ſes troupes le tems de ſe raſſurer. Pompée le ſuivit, ſoit pour aller au ſecours de Scipion, ſoit pour tomber, s'il le pouvoit, ſur Domitius.

Céſar joignit Domitius dans la Theſſalie où les blèds étoient prêts à couper. Cette raiſon le détermina à s'arrêter dans cette province. Il en fit le théatre de la guerre. Pompée arriva quelques jours après, & joignit Scipion avec qui il partagea le commandement.

Pleins de confiance depuis le dernier combat, les partiſans de Pompée avoient regardé la retraite de Céſar comme une fuite. Ils comptoient ſi fort ſur la victoire, qu'au lieu de penſer aux moyens de vaincre, ils ſe diſputoient déja entr'eux les dépouilles de l'ennemi. La guerre ne leur

paroiſſoit plus que l'affaire d'un jour; & dans l'impatience de retourner en Italie, ils ſe plaignoient de la lenteur de Pompée, auquel ils reprochoient de vouloir ſe perpétuer dans le commandement. Ce général accoutumé dès ſa jeuneſſe aux applaudiſſemens, avoit le foible de ne point ſouffrir d'être déſaprouvé. Il réſolut donc d'engager une action générale dans les plaines de Pharſale où il étoit campé. Il fut entiérement défait.

Ptolémée Aulete, qui avoit de grandes obligations à Pompée ne vivoit plus. Il avoit laiſſé la couronne à Ptolémée l'ainé de ſes fils, & à Cléopatre l'ainée de ſes filles, ordonnant qu'ils s'épouſeroient, & qu'ils régneroient conjointement. Il nomma le peuple romain exécuteur teſtamentaire, & ſon teſtament, qu'il envoya à Rome, fut dépoſé entre les mains de Pompée.

Malgré les diſpoſitions d'Aulete, Cléopatre fut chaſſée du trône par les miniſtres de Ptolémée. Mais cette princeſſe ne fut pas ſans reſſources. Elle ſe retira en Syrie, où elle leva des troupes; & elle revint à la tête d'une armée, pour former le ſiege de Péluſe: ſon frere étoit allé au devant d'elle, pour couvrir cette place; & les deux armées campoient ſur la côte, lorſqu'elles virent arriver Pompée, qui croyoit que l'Egypte ſeroit un aſyle pour lui. En effet, on parut d'abord empreſſé à le recevoir. Mais les députés qu'il avoit envoié à Ptolémée, ayant eu l'imprudence d'inviter les ſoldats à ne pas abandonner un général, ſous qui pluſieurs d'entr'eux avoient autrefois ſervi, les miniſtres du roi en prirent de l'ombrage, & réſolurent de faire périr Pompée. Peut-être que le mépriſant dans

ſa diſgrace, ils croyoient ſe faire un mérite auprès de Céſar en lui immolant cette victime, & ils l'immolerent.

Informé de la route qu'il avoit pris, Céſar avoit fait voile vers Alexandrie. Le ſort funeſte de Pompée lui arracha des larmes : Il détourna les yeux avec horreur, lorſqu'on lui préſenta ſa tête. Il lui fit rendre les honneurs accoutumés, & dès ce jour, il commença à répandre ſes bienfaits ſur ceux qui avoient ſuivi le parti de ce général malheureux.

Aulete ayant nommé le peuple romain exécuteur teſtamentaire, Céſar prétendit que c'étoit aux conſuls de la république à prendre connoiſſance des conteſtations, qui s'élevoient au ſujet du teſtament. En conſéquence, il ſe porta pour juge entre Ptolémée & Cléopatre, & il leur ordonna de licencier leurs troupes.

Il ne paroiſſoit pas faire reſpecter ſon autorité : car il n'avoit amené avec lui que huit cent chevaux, & deux légions qui ne compoſoient qu'un corps de deux mille deux cens hommes. Déja le peuple d'Alexandrie s'étoit ameuté pluſieurs fois, parce qu'il regardoit les faiſceaux qui précédoient le conſul, comme une inſulte faite à la dignité royale; & bientôt Céſar, dans le quartier qu'il occupoit, ſe vit aſſiégé par les troupes du roi. Les miniſtres de ce prince le ſoupçonnoient avec fondement d'être favorable à Cléopatre.

Cette guerre, qui commença dans le mois d'Août dura pendant tout l'hyver. Ptolémée y périt, la bibliotheque d'Alexandrie fut brûlée, & Céſar, dans le tems qu'à Rome on le nommoit dictateur, courut en Egypte les plus grands dangers. Il dut

ſon ſalut à ſon courage & aux ſecours qui lui vinrent d'Aſie. Vainqueur, il donna la couronne à Cléopatre, & lui aſſocia Ptolémée, prince âgé de onze ans, & frere du dernier roi.

La paſſion qu'il conçut pour Cléopatre, le retint encore quelques mois en Egypte. Il en ſortit enfin pour marcher contre Pharnace, qui s'étoit emparé du royaume de Pont. C'eſt ce même Pharnace, à qui Pompée avoit laiſſé le Boſphore cimmérien.

Céſar a rendu compte en trois mots de la rapidité de cette expédition : *veni*, *vidi*, *vici*, je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Cependant il n'avoit amené avec lui qu'une légion, qui en arrivant dans le Pont, ſe trouva réduite à mille hommes; & le reſte de ſes forces ne conſiſtoit qu'en trois légions peu exercées, & qui avoient été défaites par Pharnace. Déjotarus, roi de la petite Arménie, en fournit une : Domitius, qui commandoit alors dans l'Aſie, amena les deux autres. Céſar avoit laiſſé le reſte de ſes troupes en Egypte, ſoit pour défendre Cléopatre & Ptolémée contre les révoltes, ſoit pour les retenir eux-mêmes dans le devoir.

Après avoir vaincu & ruiné Pharnace, il règla les affaires de l'Orient. De retour à Rome vers le tems des comices, il fut élu conſul & dictateur pour l'année ſuivante. C'étoit ſon troiſieme conſulat & ſa troiſieme dictature. Rome avoit beſoin de ſa préſence. Les troupes, qui étoient reſtées en Italie, ne connoiſſoient plus la diſcipline : dans la ville, les factions cauſoient les plus grands déſordres, & la république paroiſſoit livrée à l'anarchie. Cependant la guerre n'étoit pas finie. Le

parti de Pompée s'étoit relevé en Afrique, & Céſar pouvoit ſe reprocher le tems qu'il avoit perdu en Egypte. Si ſes ennemis avoient pu prévoir cette lenteur, qui démentoit ſon caractere, il eſt vraiſemblable qu'ils en auroient tiré un grand avantage.

Céſar ſe hâta de paſſer en Afrique, où Métellus, Scipion & Caton s'étoit retirés après la bataille de Pharſale. Il aborda, dans le mois de Décembre, aux environs d'Adrumete, avec trois mille hommes de pied & cent cinquante chevaux: le reſte de ſes troupes ne put même arriver que bien lentement. Les forces des ennemis paroiſſoient néanmoins formidables: car Scipion, à la tête de dix légions & d'une cavalerie nombreuſe, avoit encore dans ſon alliance Juba, roi de Mauritanie. Mais Céſar comptoit ſur ſa réputation, ſur le nom de Marius dont la mémoire étoit chere aux Africains, & ſur les titres de conſul & de dictateur. En effet, ces motifs lui ouvrirent les portes de pluſieurs villes, & cauſerent des déſertions dans l'armée ennemie. D'ailleurs il ſavoit éviter le combat, comme il ſavoit l'engager à propos.

La circonſpection avec laquelle il étoit obligé de ſe conduire, retint l'activité qui lui étoit naturelle. Dans les Gaules, il avoit eu à combattre contre des hommes, accoutumés à employer la valeur plutôt que la ruſe: en Afrique, au contraire, c'étoit contre la ruſe qu'il avoit ſur-tout à ſe précautionner, & il falloit du tems pour exercer les ſoldats dans ce nouveau genre de guerre. Ils s'y exercerent pourtant aſſez promptement, & après avoir eu l'avantage dans pluſieurs combats, ils remporterent une victoire complete près de

Thapſus. Scipion périt, lorſqu'il vouloit paſſer en Eſpagne. Caton ſe tua dans Utique. Juba, chaſſé de ſes états, perdit la vie. Son royaume fut réduit en province romaine, & Céſar revint à Rome ſur la fin de Juillet.

Dans un homme qui n'a qu'à commander, la vengeance eſt toujours l'effet d'un ame cruelle ou puſillanime. La clémence étoit naturelle à Céſar, autant que la valeur, & ſon premier ſoin, à ſon retour d'Afrique, fut de raſſurer le ſénat & le peuple, qui pouvoient craindre de trouver en lui un Marius ou un Sylla. Il ſe conduiſit, comme s'il n'avoit jamais eu d'ennemis. Il pardonna, non-ſeulement, aux partiſans de Pompée : ils furent encore l'objet de ſes graces, & parmi eux il éleva aux magiſtratures ceux qui méritoient ſon eſtime.

Tant de fois vainqueur, il n'avoit pas encore triomphé : il n'en avoit pas trouvé le moment. Le repos dont il commençoit à jouir, le lui offroit ; & il triompha, dans le cours d'un mois, des Gaules, de l'Egypte, de Pharnace & de Juba. Il fit des largeſſes aux ſoldats, il en fit au peuple, & il donna des ſpectacles de toutes eſpeces.

Auſſi grand magiſtrat que grand capitaine, Céſar reforma les abus. Il porta des loix pour l'adminiſtration publique. Il réprima le luxe. Ayant connu, par le dénombrement du peuple, qu'il y avoit la moitié moins de citoyens qu'avant les guerres civiles ; il donna ſes ſoins à réparer la population, & il corrigea le calendrier, dans lequel

il y avoit une erreur de ſoixante-ſept jours (*). Cette réforme fit dire que le dictateur, non content d'aſſujettir la terre, vouloit encore gouverner les cieux. Ciceron fit même à ce ſujet de mauvaiſes plaiſanteries dont Céſar ne s'offenſa point.

Pendant qu'à Rome, il régloit le gouvernement, les fils de Pompée, Cnéus & Sextus, formoient un nouveau parti en Eſpagne. La domination de Céſar étoit donc expoſée à de nouveaux

---

(*) Pour faire concourir l'équinoxe du calendrier avec l'équinoxe aſtronomique, Céſar fut obligé d'ajouter ſoixante-ſept jours à l'année de Rome 708. En même tems, il régla, qu'à commencer à 709 les années ſeroient de 365 jours, & que de quatre ans en quatre ans révolus, il y en auroit une de 366. Cette année, qu'on nomma Julienne, eſt plus longue de onze minutes que l'année ſolaire : erreur, qui a depuis été corrigée dans le calendrier grégorien.

L'erreur du calendrier romain venoit de Numa. Ce prince ayant fait l'année lunaire de 355 jours, avoit réglé que, pour ſe retrouver avec le cours du ſoleil, on intercaleroit, de deux en deux ans, un mois qui ſeroit alternativement de 22 & de 23 jours, en ſorte que l'année intercalaire comprendroit tantôt 377 jours & tantôt 378. Par-là, l'année moyenne des Romains ſe trouvoit de 366 jours. Elle étoit donc trop longue d'un jour ; & par conſéquent, chaque année anticipoit d'un jour ſur la ſuivante.

Une autre cauſe contribua encore à répandre de la confuſion dans le calendrier. C'eſt que, dans le ſiecle de Céſar, les intercalations étoient devenues une affaire de cabale ; les magiſtrats, intriguant pour faire intercaler ou pour l'empêcher, ſuivant qu'il étoit de leur intérêt de prolonger l'année ou de la raccourcir.

Avant Céſar, l'erreur du calendrier romain n'avoit jamais été corrigée que fort groſſiérement. Au milieu de ſes occupations, il avoit trouvé des momens pour s'appliquer à l'aſtronomie. Il a même écrit ſur ce ſujet, & Ptolémée le cite parmi les obſervateurs auxquels il doit des lumieres. Il employa à la réformation du calendrier l'aſtronome Soſigene.

haſards ; & pour l'aſſurer, il falloit vaincre encore. Mais une victoire qu'il remporta ſous les murs de Munda, termina enfin la guerre civile.

A ſon retour, il offenſa les Romains, parce qu'il triompha des deux Pompées. Il eſt vrai qu'il y fut en quelque ſorte invité par le ſénat, qui à la nouvelle de la victoire de Munda, ſe livra aux démonſtrations d'une joie exceſſive, & ordonna des fêtes en action de graces. Mais c'eſt qu'on vouloit exciter contre lui l'envie & la haine : dans cette vue, la flatterie, qui l'avoit déja comblé d'honneurs, lui en prodigua de toute eſpece. On lui donna le titre de Pere de la patrie. On le créa conſul pour dix ans, dictateur perpétuel & cenſeur unique ſous le titre d'inſpecteur des mœurs. On déclara ſa perſonne ſacrée & inviolable. On lui permit de porter toujours une couronne de laurier. On lui accorda le droit d'aſſiſter aux jeux dans une chaire dorée, une couronne d'or ſur la tête. Par le même décret, on ordonna qu'après ſa mort, on placeroit toujours cette chaire & cette couronne dans les ſpectacles. Enfin, on lui éleva une ſtatue avec cette inſcription, *à Céſar demi-dieu* ; & on la plaça dans le Capitole ; vis-à-vis de celle de Jupiter. On lui décerna même les honneurs divins, ſous le nom de *Jupiter Julius*, & il eut des autels, des temples, des prêtres, &c. Quant au titre d'empereur, on le lui donna dans une acception nouvelle; c'eſt ce qu'il faut expliquer.

Tant que les conſuls reſtoient à Rome, ils n'étoient que ſimples magiſtrats ; & on ne les reconnoiſſoit pour généraux de la république, que lorſqu'un décret leur avoit donné le commandement des troupes. Alors il faiſoient les ſacrifices

accoutumés, & ils ſortoient pour ſe mettre à la tête des légions. Si, après la campagne, on leur accordoit le triomphe, ils conſervoient le commandement juſques dans la ville, mais ſeulement pour le jour de leur entrée. Hors ce cas unique, ils ceſſoient d'être géneraux, auſſi-tôt qu'ils reparoiſſoient dans l'enceinte du *pomerium*. La raiſon de cet uſage eſt qu'ils auroient été maîtres de la république, s'ils avoient commandé dans Rome comme dans un camp. Nous avons vu que Pompée s'établit dans les fauxbourgs, parce qu'il vouloit commander, & que cependant il ne vouloit pas s'éloigner.

Lorſque les conſuls avoient eu des ſuccès, leurs ſoldats les ſaluoient empereurs; & ſi le ſénat leur confirmoit ce titre, ils pouvoient ſe flatter d'obtenir le triomphe. Mais dès qu'ils avoient triomphé, ils perdoient le titre d'empereur, ainſi que le commandement.

Or ce titre, qui n'étoit que paſſager dans les conſuls, devint perpétuel dans Céſar; & on y ajouta, pour prérogatives, qu'il commanderoit ſans ſortir de Rome, & qu'il diſpoſeroit de toutes les armées avec un pouvoir abſolu. Pour étendre ainſi la ſignification de ce mot, on ne fit qu'en faire un prénom; & on dit *Imperator C. J. Cæſar*, au lieu de dire; comme on avoit fait juſqu'alors, *C. Julius Cæſar imperator*. C'eſt en ce ſens qu'Auguſte & ceux qui lui ſuccéderent, furent nommés empereurs.

Les projets, que formoit le dictateur, auroient beaucoup contribué à ſa gloire, s'il eût eu le tems de les exécuter. Il ſe propoſoit de décorer Rome, de former une bibliotheque, de faire un corps de

droit civil, de dreſſer une carte de l'empire, de creuſer à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus grands vaiſſeaux, de deſſécher les marais Pomptins qui rendoient le Latium mal-ſain, de couper l'iſthme de Corinthe pour réunir la mer Egée & la mer Ionienne, & de rebâtir Corinthe & Carthage.

Afin d'avoir plus de places à donner, il porta le nombre des préteurs à ſeize; & celui des queſteurs à quarante. Il inſtitua deux nouveaux édiles, qu'il nomma *céréales*, parce qu'ils devoient avoir l'inſpection ſur les bleds. Il accorda les ornemens conſulaires à dix anciens préteurs: récompenſe qui dédomageoit du conſulat ceux qui ne l'avoient pas obtenu, quoiqu'ils euſſent des titres pour y prétendre; & ce qui ne s'étoit pas pratiqué depuis les rois, il créa de nouveaux patriciens, entr'autres Octavius ſon neveu & Cicéron. Enfin, il introduiſit l'uſage de faire abdiquer le conſulat au bout de quelques mois, afin de pouvoir le conférer à d'autres. En général, il ne laiſſoit échapper aucune occaſion d'accorder des graces. Le conſul Fabius Maximus étant mort le dernier Décembre, il lui ſubſtitua, pour quelques heures, Caninius Rébilus. *Hâtons-nous*, diſoit Cicéron, *d'aller faire notre compliment à Caninius, avant qu'il ſoit ſorti de magiſtrature.* De pareilles nouveautés offenſoient le ſénat & le peuple, parce qu'elles aviliſſoient le conſulat; mais Céſar, qui vouloit récompenſer ſes créatures, ne s'aſſujettiſſoit pas aux uſages.

Revêtu des premieres magiſtratures, Céſar paroiſſoit reſpecter les privileges des comices. Il n'eut pas les mêmes égards pour ceux du ſénat. Il

ſembloit

ſembloit ne pouvoir cacher ſon mépris pour ce corps, qui auparavant s'étoit déclaré ouvertement contre lui, & qu'il voyoit alors à ſes pieds. Sans daigner le conſulter, il portoit des décrets qu'il donnoit pour des ſénatus-conſultes; & il les ſouſcrivoit des premiers noms de ſénateurs, qui s'offroient à lui.

Le ſénat étoit donc humilié. Les grands, dont autrefois les rois & les peuples recherchoient la protection, n'étoient plus rien par eux-mêmes. Ils n'avoient de crédit, qu'autant qu'ils avoient la faveur de Céſar; & ils gémiſſoient en ſecret, quand ils conſidéroient la révolution qui les précipitoit aux pieds d'un ſeul homme.

Mais le peuple, depuis long-tems vendu aux grands, ne s'appercevoit pas que ſon ſort eût empiré. Il regardoit le dictateur comme ſon ouvrage. Il s'applaudiſſoit d'avoir remis l'adminiſtration entre les mains d'un magiſtrat qui étoit à lui. En l'élevant, il paroiſſoit avoir recouvré la ſupériorité. Il jouiſſoit de l'humiliation du ſénat, & il croyoit n'avoir rien perdu lui-même, parce qu'on ne l'avoit pas encore privé du droit de s'aſſembler. Séduit d'ailleurs par les exploits de Céſar, il ſembloit n'ouvrir les yeux que pour voir ce qu'il y avoit de grand dans ce grand homme; & ſans ſe précautionner contre la tyrannie, il ſe livroit avec le même enthouſiaſme, avec lequel il défendoit autrefois ſa liberté. Cependant le dictateur qui ne négligeoit aucun moyen de plaire au peuple, ſe l'attachoit tous les jours par de nouvelles largeſſes : il l'entretenoit dans l'abondance, il l'occupoit de ſpectacles, & il l'ac-

coutumoit à lui abandonner peu-à-peu tous les ſoins du gouvernement.

Dans cette diſpoſition des eſprits, on ne pouvoit plus ſe flatter de rétablir la république, dont les fondemens étoient ébranlés depuis ſi longtems. Céſar pouvoit périr : mais il étoit facile de prévoir que de nouvelles guerres civiles ſeroient les jeux funebres qui lui étoient préparés. Les Romains devoient combattre pour le choix d'un maître, lorſqu'ils n'en auroient plus ; parce que dans la corruption où ſe trouvoient les mœurs, la reſſource des grands étoit dans la domination ; & celle du peuple dans la ſervitude.

Cependant les républicains, plus zèlés qu'éclairés, jugerent que la tyrannie devoit ceſſer à la mort du tyran, & ils formerent une conjuration contre Céſar. Les uns, tel que M. Brutus, croyoient s'armer pour la patrie : les autres, tels que C. Caſſius, ne ſongeoient qu'à venger des injures perſonnelles. C'étoient des hommes que le dictateur combloit de bienfaits : pluſieurs avoient toujours été attachés à ſon parti : quelques-uns avoient la plus grande part à ſa confiance, & il ſe livroit à eux ſans précaution. Il avoit caſſé ſa garde, jugeant qu'il vaut mieux mourir une fois, que de craindre toujours la mort.

Tel eſt le pouvoir des mots. On avoit réuni toute la ſouveraineté dans la perſonne du dictateur. Cependant, ſi quelque choſe eût manqué à ſa puiſſance, il deſiroit le titre de roi ; & les Romains, qui ne lui refuſoient que ce titre croyoient conſerver encore quelque liberté, tant qu'ils ne le lui accorderoient pas. Lorſque

ceux qui vouloient le flatter ou le perdre, tenterent de mettre le diadème sur sa tête, ils ne firent qu'exciter l'indignation du peuple.

Plusieurs tentatives inutiles ne les rebuterent pas. César voulant venger la défaite de Crassus, se proposoit de porter la guerre en Orient. Ses partisans assurerent qu'on lisoit dans les livres des Sybilles, que les Parthes ne seroient vaincus que par un roi. En conséquence, ils imaginerent, qu'en bornant César à n'être que dictateur par rapport à Rome & à l'Italie, on pourroit le déclarer roi par rapport aux autres provinces. Ils convinrent avec lui d'en faire la proposition au sénat, & il le convoqua pour les ides de Mars, c'est-à-dire, le quinze. Le bruit se répandoit donc qu'il aspiroit à la royauté. Les conjurés, saisissant ce moment qui paroissoit les assurer de l'approbation du peuple, l'assaillirent au milieu du sénat, & lui porterent vingt-trois coups de poignard. Ainsi périt ce grand homme dans la cinquante-sixieme année de son âge.

A la vue de ses assassins qui entreprennent de se justifier, les sénateurs reculent d'effroi. Sans les écouter, ils se dispersent à l'instant; & portent de tous côtés les regrets, la crainte ou l'horreur, suivant les sentimens qui les agitent.

Les conjurés qui n'ont pu les arrêter, se jettent après eux dans les rues. Les poignards encore sanglans à la main, ils crient qu'ils ont tué le roi de Rome. Ils parlent d'un tyran aimé, comme on eût parlé autrefois d'un tyran odieux; & bientôt ils sont effrayés eux-mêmes, lorsqu'ils considerent la consternation qu'ils répandent. Reconnoissant alors, mais trop tard, qu'ils ont mal

jugé des dispositions du peuple, ils se retirent dans le Capitole ; & pour se mettre en garde contre des citoyens, qu'ils avoient cru sauver, ils arment une troupe de gladiateurs.

CHAPITRE III.

Marc-Antoine & Caïus Octavius.

LES amis de César, qui s'étoient d'abord cachés, parurent d'abord en public, aussi-tôt qu'on les eut avertis des dispositions du peuple. M. Emilius Lépidus, général de la cavalerie, alla se mettre à la tête d'une légion, qu'il amena dans le champ de Mars ; & Antoine alors consul, se saisit de l'argent & des papiers du dictateur.

Ambitieux l'un & l'autre, ils méditoient de nouveaux troubles, & la mort de César à venger n'étoit pour eux qu'un prétexte. Ils s'assuroient secrétement de tous les partisans de ce grand homme : mais avant de se montrer à leur tête, ils croyoient devoir sonder le sénat, & s'autoriser des révolutions qu'ils lui feroient prendre. Antoine le convoqua.

Quelque intérêt qu'eussent les conjurés à s'y trouver, aucun d'eux n'y osa venir. Il s'agissoit de décider si on les puniroit, ou si on les récompenseroit : question qu'on ne pouvoit résoudre, qu'après avoir examiné, si César avoit été un tyran ou un magistrat légitime.

Si Céſar avoit été un magiſtrat légitime, il falloit ratifier tout ce qu'il avoit fait, & les conjurés méritoient d'être punis. Ils méritoient, au contraire, des récompenſes, ſi Céſar avoit été un tyran; & ce qui ne pouvoit s'exécuter ſans donner lieu à des troubles, c'eſt qu'alors il falloit caſſer toutes les ordonnances du dictateur, dépoſer tous les magiſtrats qu'il avoit nommé & révoquer tous les gouverneurs auxquels il avoit donné des provinces. Enfin, il falloit encore traîner ignominieuſement dans les rues le corps de Céſar, & le jetter enſuite dans le Tibre: ſpectacle qui n'auroit pas manqué de révolter le peuple.

Ces conſidérations qui ne permettoient pas de flétrir la mémoire de Céſar, furent le ſujet des repréſentations que fit Antoine, & il jouiſſoit de l'embarras où il jettoit les ſénateurs. Il lui importoit peu que les conjurés fuſſent déclarés innocens ou coupables. Pour avoir un prétexte de les pourſuivre tôt-ou-tard, il lui ſuffiſoit que Céſar ne fût pas déclaré tyran: & il ne méditoit leur perte, qu'autant qu'elle ſeroit pour lui un moyen de s'élever.

Jamais le ſénat n'avoit eu à délibérer ſur une matiere ſi importante & ſi délicate. Il n'y étoit point préparé, & cependant la choſe demandoit une déciſion prompte. Les ſénateurs, aſſemblés tumultuairement, n'avoient pas eu le tems de ſe concerter. Ils ſe défioient mutuellement les uns des autres; & quoiqu'il n'y eût que deux partis, on les diſcernoit ſi peu, qu'on ne ſavoit à qui donner ſa confiance. Parmi les républicains zélés, quelques-uns avoient le courage de rendre

des actions de graces aux conjurés : ils demandoient même qu'on leur décernât des récompenſes. Mais le plus grand nombre paroiſſoit intimidé, lorſqu'il conſidéroit les bras prêts à s'armer pour venger la mort du dictateur. Enfin pluſieurs avoient intérêt que les actes de Céſar fuſſent confirmés, parce qu'autrement ils auroient perdu les magiſtratures ou les gouvernemens qu'ils tenoient de lui.

Dans cette confuſion, le ſénat, pour contenter tous les partis, fit un décret, qui ſuppoſoit que Céſar avoit été tout à la fois un tyran & un magiſtrat légitime. Un tyran, parce qu'on arrêta que les conjurés ne ſeroient pas pourſuivis : un magiſtrat légitime, parce qu'on ordonna que ſes réglemens ſeroient ratifiés. On crut tout concilier par cette contradiction. En effet, on concilia tout pour un moment.

On fit enſuite la diſtribution des gouvernemens conformément aux diſpoſitions faites par Céſar. Par-là, les principales provinces furent données aux chefs des conjurés : à M. Brutus la Macédoine & l'Illyrie, à C. Caſſius la Syrie, à C. Trébonius l'Aſie mineure, à Tillius Cimber la Bithynie, & à Décimus Brutus la Gaule ciſalpine.

Antoine ne s'oppoſa point aux arrangemens pris en leur faveur. Il conſentit même à voir Brutus & Caſſius, & à la modération avec laquelle il ſe conduiſoit, on auroit cru pouvoir compter ſur la paix. Cette modération néanmoins étoit trop ſuſpecte pour diſſiper toute inquiétude & il ſembloit que le ſénat affectât pour ſe raſſurer, de louer d'autant plus le conſul, qu'il le craignoit davantage.

Céſar avoit confié ſon teſtament à Piſon ſon beau-pere, & Piſon ſe propoſoit d'en faire l'ouverture. Il ne paroiſſoit pas qu'on eût aucun prétexte pour s'y oppoſer. Dès qu'on avoit ratifié tous les actes de Céſar, pouvoit-on lui conteſter la liberté de diſpoſer de ſes biens ? Pluſieurs ſénateurs demandoient néanmoins que ſon teſtament fût ſupprimé : ils craignoient d'y trouver des diſpoſitions capables de ſuſciter de nouvelles querelles. Ils craignoient encore plus l'effet que pouvoit produire le ſpectacle des funerailles ; & par cette raiſon, ils auroient voulu le priver des honneurs de la ſépulture. Mais ſi la religion ne permettoit pas de refuſer ces honneurs aux moindres citoyens, les pouvoit-on refuſer au ſouverain pontife ? Après de longues conteſtations, on les lui décerna, & on conſentit que ſon teſtament fut exécuté.

Céſar adoptoit C. Octavius, petit-fils de ſa ſœur Julie : il l'inſtituoit héritier pour la plus grande partie de ſes biens : il lui donnoit pour tuteurs pluſieurs des conjurés mêmes : il lui ſubſtituoit Décimus Brutus : il faiſoit enfin des legs au peuple & à chaque citoyen.

Les largeſſes dont le peuple étoit l'objet renouvelloient ſa douleur, & ſa reconnoiſſance tournoit en indignation contre les conjurés, lorſque l'appareil des funerailles attira le concours de tous les citoyens. Le corps étoit ſur un lit de parade dans un eſpece de petit temple, qu'on avoit élevé au milieu de la tribune aux harangues ; & Antoine, monté ſur cette tribune, alloit prononcer l'oraiſon funebre du dictateur.

Après avoir fait lire les ſénatus-conſultes qui

décernoient à ce grand homme des honneurs de toute eſpece, il fit le récit de ſes victoires & de ſes conquêtes. Il parla de ſa clémence, il exagéra toutes ſes vertus. *C'eſt à ces titres*, diſoit-il, *que nous avons juré ſa perſonne ſacrée & inviolable, & voilà nos ſermens.* Il montroit le corps de Céſar. Alors il étale aux yeux du peuple qui fondoit en larmes, la robe encore ſanglante du dictateur; & il fait voir dans une repréſentation en cire, les vingt-trois coups de poignard qui lui ont été portés. A ce ſpectacle, le cri de la vengeance ſe mêle à celui de la douleur: on fait un bûcher de tout ce qui tombe ſous la main; & & pendant que les uns jettent dans les flammes ce qu'ils ont de plus précieux, les autres volent aux maiſons des conjurés pour les réduire en cendres. Ils furent repouſſés.

Antoine avoit levé le maſque. Les conjurés ne pouvoient plus douter qu'il ne méditât leur perte. Embarraſſés dans les pieges qu'il leur tendoit, il n'y avoit plus à Rome de ſûreté pour eux; & ils voyoient combien ils s'étoient trompés, lorſqu'ils avoient jugé, qu'après la mort du tyran, la liberté ſe rétabliroit d'elle-même. Décimus Brutus partit pour la Gaule ciſalpine, Trébonius pour l'Aſie mineure, & Tillius Cimber pour la Bithynie. Ces provinces, comme nous l'avons vu, leur avoient été aſſignées. Ils y trouvoient un aſyle, & ils pouvoient s'y fortifier.

Mais Brutus & Caſſius, alors préteurs, ne pouvoient aller dans leurs gouvernemens qu'après que l'année de leur magiſtrature ſeroit expirée; & Brutus, parce qu'il avoit le département de la ville, ne pouvoit pas même s'abſenter

plus de dix jours. Antoine, qui n'étoit pas fâché de les éloigner, fit diſpenſer celui-ci de la loi qui l'obligeoit à la réſidence ; & le ſénat, pour colorer leur fuite, leur donna la commiſſion de faire venir d'Aſie & de Sicile les bleds néceſſaires à l'approviſionnement de la ville. Ils ſortirent alors de Rome. Il ſemble qu'ils auroient dû paſſer ſur le champ dans leurs gouvernemens. Si d'un côté, la choſe étoit irréguliere, de l'autre il leur importoit de s'aſſurer des légions, & de venir promptement au ſecours de D. Brutus & du ſénat. Mais parce qu'ils ne perdirent pas toute eſpérance de rentrer dans Rome, ils reſterent en Italie.

Antoine ne ſavoit pas comme Céſar, aller de deſſein en deſſein, ſans ſe découvrir. Naturellement emporté, il bruſquoit les circonſtances ; & après avoir fait précipitamment une démarche qui les déceloit, il ſe voyoit réduit à faire une démarche contraire, pour diſſiper des ſoupçons qu'il ne diſſipoit pas. Il n'avoit point encore de parti formé. Cependant pluſieurs des conjurés prenoient poſſeſſion de leurs gouvernemens. Il les forçoit à prendre des meſures contre lui, & il forçoit le ſénat à faire des vœux pour eux.

Il ſongea à réparer ſon imprudence. Quoique devant le peuple, il eût juré de venger la mort de Céſar, il tint dans le ſénat un autre langage. Il parla de cette mort, comme d'un accident qu'on ne devoit attribuer qu'à la colere des dieux. Il dit qu'il falloit enſévelir le paſſé dans l'oubli, & ne penſer déſormais qu'à réunir les eſprits diviſés. Des deux fils de Pompée, Cnéus étoit mort peu après la bataille de Munda ; Sextus vivoit encore, & il étoit en Eſpagne où il avoit

relevé ſon parti. Antoine propoſa de le rappeller, de lui reſtituer l'équivalent des biens de ſon pere, & même de lui donner le commandement ſur toutes les flottes de la république. Le ſénat applaudit à toutes ces propoſitions, donna un décret en conſéquence; & Sextus, après avoir raſſemblé tout ce qu'il put des vaiſſeaux, vint s'établir à Marſeille, d'où il obſerva les événemens.

Il y avoit à Rome un certain Amatius, qui ſe diſoit petit-fils de Marius. A la tête d'une populace ſéditieuſe, il avoit élevé un autel à la mémoire du dictateur, il y faiſoit faire des ſacrifices, & il menaçoit hautement de venger la mort de Céſar. Arrêté par ordre d'Antoine, il fut conduit dans une priſon & étranglé.

Dolabella, que Céſar lorſqu'il ſe propoſoit de paſſer dans l'Orient, avoit déſigné pour lui ſuccéder dans le conſulat; avoit en conſéquence pris poſſeſſion de cette magiſtrature. Jaloux de partager avec ſon collegue la bienveillance du ſénat, il renverſa l'autel élevé à Céſar, il diſſipa la populace qui s'attroupoit autour de ce monument, & il punit de mort les chefs qui l'ameutoient.

Ces voies de fait étoient condamnées par les loix. Cependant le ſénat, bien loin de les déſaprouver, donnoit au contraire de grands éloges aux conſuls, parce qu'il vouloit irriter le peuple contr'eux. Antoine, ſur-tout, s'expoſoit aux reproches d'ingratitude & d'inconſtance. Devenu odieux à la multitude, il s'en fit un mérite auprès du ſénat. Il feignit de craindre pour ſes jours. Il demanda des gardes, & on lui permit

de ſe faire accompagner par quelques ſoldats vétérans.

Alors il prit pour gardes de vieux ſoldats & d'anciens officiers, qui avoient ſervi ſous ſes ordres dans les armées de Céſar, & il en réunit auprès de lui juſqu'à ſix mille. C'étoient des hommes, ſur la valeur deſquels il pouvoit compter. Cependant ils ne ſe donnoient à lui, que dans l'eſpérance de venger la mort du dictateur. Il devoit donc perdre leur confiance, s'il ne ſe déclaroit pas hautement contre les conjurés. Par eux, il étoit maître dans Rome; mais lui-même il dépendoit d'eux.

Il ſembloit qu'il fut condamné à donner des ſoupçons & à les diſſiper tour-à-tour. Lorſqu'il vit que ſa garde nombreuſe effrayoit les ſénateurs, il voulut les raſſurer. Dans cette vue, il propoſa d'abolir la dictature, & la loi en fut portée dans une aſſemblée du peuple. En aboliſſant cette dignité, alors odieuſe au ſénat dont autrefois elle avoit été la grande reſſource, il vouloit faire croire qu'il n'y aſpiroit pas. Mais qu'importoit qu'il fut dictateur ou conſul? Appuyé de Lépidus, qu'il avoit fait ſouverain pontife, & de ſes deux freres, dont l'un étoit préteur & l'autre tribun, il diſpoſoit de tout, & ſous ſon nom. Céſar mort régnoit plus deſpotiquement que Céſar vivant. Parce qu'un ſénatus-conſulte avoit confirmé tous les réglemens du dictateur, Antoine donnoit comme autant de loix tous les réglemens qu'il faiſoit lui-même. Les ordonnances qu'il vouloit publier, il les avoit trouvées dans les papiers de Céſar. Sous ce prétexte, il faiſoit un trafic des immunités, des privileges; des

graces de toute eſpece : il rappelloit les exilés, il aliénoit le domaine de la république, il vendoit en un mot, aux citoyens, aux peuples, aux rois, tout ce qu'on vouloit acheter. Les ſommes immenſes qu'il amaſſoit par cette voie, lui auroient fourni les moyens d'aſſurer ſon autorité, ſi moins prodigue & moins inconſidéré, il avoit ſu uſer de ſes richeſſes & de ſa puiſſance.

A peine les deux chefs des conjurés furent ſortis de Rome, qu'il fit donner à Dolabella le gouvernement de Syrie, & il obtint pour lui celui de Macédoine. Brutus & Caſſius furent dépouillés par un plébiſcite. Le ſénat donna au premier l'île de Crete, & au ſecond la Cyrénaïque. Antoine voulut bien qu'on leur accordât ce foible dédommagement. Les choſes étoient dans cet état, lorſque C. Octavius vint à Rome, pour recueillir la ſucceſſion de ſon grand-oncle.

Octavius étoit fils d'un ſénateur, nommé Caïus Octavius, qui avoit exercé la préture, & d'Accie fille d'Accius Balbus, qui avoit épouſé Julie, ſœur de Céſar. Il étoit depuis ſix mois à Apollonie, pour achever dans cette ville ſes études & ſes exercices, lorſqu'il apprit la mort du dictateur. Tout paroiſſoit lui défendre de penſer à faire valoir ſes prétentions. Il n'avoit que dix-huit ans. A cet âge pouvoit-il ſe flatter de devenir tout-à-coup le chef d'un parti aſſez puiſſant pour s'élever malgré le ſénat qui favoriſoit les conjurés, & malgré Antoine qui avoit déjà, en quelque ſorte uſurpé la tyrannie? Si en arrivant en Italie : il n'étoit pas reſpecté des deux partis qui diviſoient la république, s'il ne les forçoit pas l'un & l'autre à le ménager,

s'il étoit perdu ſans reſſource. Son ſort dépendoit du ſuccès de ſa premiere démarche.

Ses amis, qui ne conſidéroient que les dangers auxquels il s'expoſoit, jugeoient qu'il n'y avoit de ſûreté pour lui que dans une vie obſcure. Octavius fut plus hardi, parce qu'il étoit ambitieux, & peut être auſſi parce qu'il n'avoit que dix-huit ans. Non-ſeulement, il oſa ſe porter pour héritier de Céſar, il ſe propoſa encore de le venger; & il ne déſeſpéra pas de s'élever à la même puiſſance. Il manquoit de valeur. Peut-être l'ignoroit-il: mais il ſe ſentoit de l'audace; & il en avoit d'autant plus, que ſon inexpérience ne lui permettoit pas de prévoir les obſtacles qu'il auroit à ſurmonter.

Il ſe hâta de paſſer en Italie. Cependant il étoit ſi peu aſſuré de la diſpoſition des eſprits, qu'il évita d'aborder à Brindes: il débarqua à quelque diſtance de cette ville, & il envoya reconnoître s'il pouvoit y entrer ſans danger. Mais auſſi-tôt que les ſoldats, qui étoient en garniſon dans cette place, eurent appris ſon arrivée, ils ſortirent au devant de lui. C'étoient des vétérans qui avoient ſervi ſous ſon oncle. Ils l'introduiſirent dans Brindes, & ils l'en rendirent maître en quelque ſorte.

A ce premier ſuccès, l'entrepriſe d'Octavius commençoit à n'être plus auſſi téméraire, qu'elle avoit pu le paroître. Il jugea ſans doute, que l'exemple, donné par les ſoldats de Brindes, deviendroit contagieux. Il vit donc que le nom de Céſar lui donneroit des armées. Dès-lors, quoiqu'il ne fût pas encore autoriſé à porter ce nom, il le prit, & il ſe fit appeller *C. Julius*

Cæſar Octavianus. Je continuerai de le nommer Octavius.

Il partit de Brindes pour ſe rendre à Rome. Sur ſa route, il fut accueilli des parens des affranchis de ſon oncle, & des vétérans, à qui le dictateur avoit donné des terres. Tous demandoient à venger la mort de Céſar : tous ſe plaignoient d'Antoine, qui avoit ménagé les meurtriers : & ils paroiſſoient chercher un chef dans ce jeune homme que leur général avoit jugé digne de porter ſon nom. Octavius flatta leurs eſpérances ; mais ſans ſe compromettre. Avant de ſe déclarer ouvertement, il vouloit tout obſerver : il ſentoit la néceſſité de régler ſes démarches ſur les circonſtances où il ſe trouveroit.

En traverſant la Campanie, il vit Ciceron qui étoit alors à une de ſes campagnes près de Cumes. Il ſongeoit à ménager cet orateur, qui de ſon côté cherchoit un appui contre Antoine. Ciceron ſe lia avec lui. Flatté des avances d'Octavius qui l'appelloit ſon pere, & qui diſoit ne vouloir ſe conduire que d'après ſes conſeils, il ne voulut rien prévoir, & il réſolut de l'appuyer de tout ſon crédit.

Enfin, lorſqu'Octavius approchoit de Rome, il vit arriver au devant de lui pluſieurs magiſtrats & une partie du peuple. De tous ceux qui avoient été attachés à Céſar, Antoine fut le ſeul qui ne témoigna aucun empreſſement de voir le fils de ſon général. Il ne daigna pas même lui envoyer un de ſes gens. Quoique cette conduite put être mal interprétée, Octavius n'en parut point offenſé. Au contraire, il excuſoit Antoine,

disant qu'à son âge, il étoit fait pour prévenir le premier magistrat de la république.

Pour être autorisé à porter le nom de son oncle, il falloit qu'il se présentât devant le préteur, & qu'il fît enrégistrer solemnellement la déclaration, par laquelle il acceptoit l'adoption de César. C'est ce qu'il fit dès le lendemain de son arrivée à Rome. Cet acte sembloit lui faire un devoir de poursuivre les meurtriers de son pere. Cependant le sénat leur avoit accordé une amnistie. Antoine y avoit donné son consentement. S'il ne vouloit pas lui-même venger le dictateur, il n'auroit pas souffert qu'un autre le vengeât. Enfin plusieurs des conjurés se fortifioient dans leurs gouvernemens; & D. Brutus, qui étoit dans la Gaule cisalpine, paroissoit devoir commander à toute l'Italie. Voilà le parti qu'Octavius avoit à combattre. Ses amis en étoient effrayés. Mais il auroit cru se déshonorer, s'il eût renoncé par crainte à une adoption, qui lui étoit si glorieuse. C'est pourquoi il ne balança pas. S'il eût hésité, l'empressement de ceux qui venoient à lui, se fut ralenti: en se hâtant il enflammoit leur zèle de plus en plus.

D'ailleurs ses ennemis n'étoient pas aussi redoutables qu'ils le paroissoient. Le sénat foible par lui-même, devoit ménager Octavius, dès qu'Octavius auroit un parti puissant. Antoine aliénoit ceux qui lui étoient le plus dévoués, s'il se déclaroit ouvertement contre le fils de César. D. Brutus pouvoit peu compter sur ses soldats, parce qu'ils avoient servi sous le dictateur. Cimber & Trébonius étoient trop loin pour venir à son secours. Enfin les meilleures troupes de la répu-

blique demandoient la mort des conjurés, ou plutôt c'étoit un prétexte pour elles d'allumer une guerre civile, & elles n'attendoient que le moment d'être conduites à Rome. Dans de pareilles circonſtances, ſi Octavius ſavoit ſe conduire, tout devenoit favorable à ſon ambition, mais les fautes d'Antoine le ſervirent encore mieux.

Octavius, après avoir fait enrégiſtrer ſa déclaration, alla ſur le champ voir Antoine. Il le remercia d'abord de ſon attachement pour la mémoire du dictateur, & de l'éloge qu'il en avoit fait. Il ſe plaignit enſuite du conſentement qu'il avoit donné à l'amniſtie accordée aux conjurés. Il ne lui diſſimula pas qu'il ſe propoſoit de les pourſuivre : il le preſſa de ſe joindre à lui : il le pria de ne pas au moins s'oppoſer à ſes deſſeins. Enfin il lui demanda, en qualité d'héritier, l'argent qui avoit été trouvé chez Céſar, & dont il avoit beſoin pour s'acquitter envers le peuple.

Plus les projets de ce jeune homme étoient hardis, moins Antoine le croyoit capable de les ſoutenir : il ne vit en lui qu'un téméraire. Il lui répondit qu'il s'étoit trompé, s'il ſe flattoit de ſuccéder un jour à la puiſſance du dictateur. Il lui peignit les dangers ; auxquels il s'expoſoit ; & il lui conſeilla de ſacrifier ſes reſſentimens au bien public & à ſa propre ſûreté. Quant à l'argent, il le lui refuſa, ſous prétexte que c'étoit l'argent même de la république, dont Céſar s'étoit emparé.

Octavius fut outré de ce refus. Il voyoit que le motif du conſul étoit de le priver de la faveur du peuple, en lui ôtant les moyens de l'acheter. Il ſe hâta de mettre en vente les terres & les maiſons

maiſons de Céſar, déclarant qu'il n'avoit accepté la ſucceſſion, que pour acquitter les legs portés par le teſtament. Mais la plus grande partie de ces effets furent réclamés, ou comme ayant été uſurpés ſur l'état, ou comme ayant été enlevés à des particuliers; & pour donner plus de force à ces oppoſitions, Antoine qui les avoit ſuſcitées lui-même, fit rendre par le ſénat un décret, qui ordonnoit des recherches ſur l'adminiſtration des deniers publics pendant la dictature. Octavius oppoſoit à ce décret celui qui ratifioit les actes de Céſar. Il prouvoit d'ailleurs par des contrats d'acquiſition légitime, des biens qui lui étoient conteſtés. Tout cela le jettoit dans de longues procédures, & ne lui permettoit pas de remplir ſi-tôt ſes engagemens envers le peuple. C'eſt ce qu'on vouloit. Il ſut tirer avantage de la ſituation, dans laquelle on croyoit l'avoir embaraſſé. Il vendit ſon patrimoine pour acquiter une partie des legs: il ſe plaignit d'Antoine, qui l'avoit mis dans l'impuiſſance de les acquiter entiérement; & le peuple, qui applaudiſſoit à ſa libéralité, ſe déclara ouvertement contre le conſul.

Nous avons vu que le ſénat avoit ordonné que la chaire & la couronne de Céſar ſeroient à perpétuité placées dans tous les ſpectacles. En conſéquence de ce décret, Octavius les fit porter aux jeux que donnoit Critonius, alors édile. Critonius refuſa de les recevoir, & Antoine défendit même à Octavius de les mettre aux jeux qu'il devoit donner lui-même. Mais cette défenſe déplut au peuple. Elle ſouleva même contre le conſul juſqu'à ſes propres gardes. Ils menacerent

de l'abandonner, s'il continuoit de perſécuter le fils de Céſar.

Forcé à ſe juſtifier, Antoine diſſimula. Il conſentit à ſe réconcilier avec Octavius; & les chefs de ſa garde les ayant rapprochés, ils ſe promirent l'un à l'autre d'agir déſormais de concert, & de s'aider mutuellement de leur crédit. En effet, ils ſe réunirent pour enlever la Gaule ciſalpine à D. Brutus: le conſul qui vouloit ce gouvernement dans l'eſpérance de ſe rendre maître de l'Italie, ſut perſuader à Octavius de contribuer à le lui procurer. Envain le ſénat s'y oppoſoit: la propoſition fut faite au peuple, qui l'agréa, & qui donna la Macédoine à C. Antonius frere d'Antoine.

Pour partager la faveur, Céſar s'unit à Pompée, qu'il vouloit perdre. C'eſt ainſi qu'Antoine auroit dû ſe conduire avec Octavius. S'il lui eût facilité les moyens de s'acquitter envers le peuple, il eût été comme lui l'objet de la reconnoiſſance; & il ſe fut attaché tous les partiſans de ce jeune homme, s'il eût affiché le même amour pour la mémoire de Céſar, & le même deſir de le venger. Un même intérêt les invitoit à ſe réunir, puiſqu'ils avoient pour ennemis l'un & l'autre, les conjurés & le ſénat. Antoine ne devoit donc point craindre de partager l'autorité avec Octavius. Au contraire, en ne formant avec lui qu'un parti, il pouvoit eſpérer d'en devenir le ſeul chef. Octavius, ſi habile dans les intrigues, étoit ſans expérience à la guerre, il manquoit même de courage. Antoine avoit ſervi en Syrie ſous Gabinius. C'eſt lui qui avoit rétabli Ptolémée Aulete ſur le trône d'Egypte. Il com-

mença dans cette guerre, à s'attacher les ſoldats, dont il mérita l'eſtime. Depuis il ſe diſtingua toujours dans les armées de Céſar. Il eut la plus grande part à la confiance de ce général; & on le regardoit avec raiſon comme un excellent capitaine. On peut donc préſumer, qu'en paroiſſant partager le commandement, il auroit en effet commandé ſeul. Dès-lors il auroit ceſſé d'avoir un concurrent dans Octavius.

Plus ſoldat que politique, Antoine ſe crut déja maître de l'Italie, parce qu'un plébiſcite lui donnoit le gouvernement de la Gaule ciſalpine : gouvernement qu'il n'avoit pas encore & qu'il falloit conquérir. Il ménagea ſi peu Octavius, qu'il menaça de le punir, s'il continuoit de corrompre le peuple par des largeſſes. Parce qu'il l'avoit d'abord mépriſé, il n'imaginoit pas le devoir craindre. Il ne conſideroit pas qu'il irritoit le peuple, en condamnant les libéralités qu'on lui faiſoit; & qu'en perſécutant le fils d'un homme, auquel lui-même il devoit tout, il révoltoit contre ſon ingratitude tous ceux qui avoient ſervi ſous le dictateur. C'eſt ainſi qu'il aliénoit ſes partiſans, & qu'il les forçoit de s'attacher à ſon rival.

Octavius, plus habile, tiroit avantage de toutes les fauſſes démarches d'Antoine. Il excita contre lui le reſſentiment du peuple. Il l'expoſa à l'indignation des colonies, que Céſar avoit établi dans l'Italie. Il lui enleva même la confiance d'un grand nombre d'officiers & de ſoldats qui ſervoient dans ſa garde. Il envoyoit de tous côtés des émiſſaires qui répandoient des ſoupçons ſur la conduite équivoque du conſul. En un mot,

il travailloit ſourdement à le rendre odieux à tous ceux à qui la mémoire de Céſar étoit chere.

Antoine fut encore obligé d'avoir une explication avec les principaux officiers de ſa garde. Ils lui repréſenterent qu'il ſe perdoit, & qu'il les perdoit eux-mêmes par ſes diſſentions continuelles avec Octavius; que ſon ſalut & le leur étoient attachés à la perte des conjurés; que c'étoit-là l'unique motif des engagemens, qu'ils avoient contracté avec lui; & que mettant de côté tout autre intérêt, il devoit s'unir ſincérement avec Octavius, pour tirer vengeance des aſſaſſins de Céſar. Ces repréſentations produiſirent une réconciliation auſſi peu ſincere que la premiere. Antoine cependant auroit pu juger que ſa conduite lui faiſoit perdre toute conſidération dans ſon parti.

Il venoit à peine de ſe réconcilier, qu'il accuſa Octavius de l'avoir voulu faire aſſaſſiner. On ne ſait pas s'il y avoit quelque fondement à cette accuſation. Octavius s'en défendit, comme d'une calomnie. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que Ciceron dit que les honnêtes gens croyoient la choſe & l'approuvoient. Quoiqu'il en ſoit, ſi Octavius ſe fût enlevé ce concurrent, il ſeroit parvenu plus difficilement à l'empire: je doute même qu'il y fut parvenu. Seul à la tête d'un parti, auroit-il à ſon âge inſpiré la confiance aux ſoldats? S'il l'eût d'abord inſpirée, auroit-il ſoutenu cette confiance par ſa capacité & par ſon courage? Son parti n'avoit-il pas beſoin d'un capitaine expérimenté, pour l'oppoſer à Brutus, à Caſſius & aux autres chefs des conjurés? C'eſt Antoine qui vainquit pour Octavius, & il lui laiſ-

ſa recueillir le fruit de la victoire. Il l'a rendu cher à ceux qui s'intéreſſoient à la mémoire de Céſar, il alloit bientôt le rendre néceſſaire au ſénat; & il eut tout à la fois, pour ennemis, les conjurés, le ſénat & Octavius.

Comme l'Italie étoit menacée d'une guerre civile, Arutus & Caſſius en ſortirent. Ils partirent pour l'Orient, dans le deſſein de recouvrer les gouvernemens qui leur avoient été enlevés. Ils déſeſpérerent enfin de rentrer dans Rome, avec quelque autorité, & ils reconnurent qu'il ne leur reſtoit d'autre reſſource, que d'oppoſer la force à la force.

Il y avoit dans la Macédoine ſix légions, que Céſar avoit deſtiné à la guerre contre les Parthes. Antoine en céda une à Dolabella qui partit pour la Syrie, & il fit venir les autres à Brindes. Lorſqu'il ſut qu'elles y étoient arrivées, il alla ſe mettre à leur tête. On craignoit ſon retour. On ne doutoit pas qu'il ne ſe rendit maître du gouvernement, & que même il ne fit périr tous ceux qui lui étoient contraires. Il en avoit fait la ménace. Octavius, qui avoit tout à redouter, leva dix mille hommes dans la Campanie, les conduiſit à Rome, à la ſollicitation de Ciceron, prévint l'arrivée du conſul, & ſe montra au peuple, comme le défenſeur de la patrie contre un tyran qui menaçoit de l'opprimer.

Mais ſes ſoldats étoient des vétérans, auxquels le dictateur avoit donné des établiſſemens, & qui croyoient avoir pris les armes pour le venger. Lorſqu'ils apprirent qu'on ſe propoſoit de les faire marcher contre Antoine, autrefois leur général, & actuellement conſul, ils déclarerent qu'ils

ne marcheroient pas. Ils ſe retirerent ſous divers prétextes, & Octavius qui n'avoit point de droit ſur eux, n'en put retenir que trois mille. Avec ſi peu de forces, il ne jugea pas devoir attendre Antoine. Il ſortit de Rome & alla du côté de Ravenne.

Les troupes qu'Antoine avoit fait venir à Brindes, ſe plaignoient qu'il eût laiſſé juſqu'alors la mort de Céſar ſans vengeance. Il augmenta bientôt leur mécontentement par une ſévérité déplacée, & il ſe vit au moment d'en être abandonné. Déja elles ſe prêtoient aux ſollicitations d'Octavius, qui les invitoit par ſes émiſſaires, à paſſer dans ſon parti. Antoine ſentit alors la néceſſité de les traiter avec moins de rigueur. Il ſongea à les ramener, & lorſqu'il crut y avoir réuſſi, il vint à Rome à la tête d'une légion, pendant que les autres ſe rendoient à Rimini le long de la mer adriatique.

Tout trembloit devant Antoine, qui commandoit dans Rome, comme dans un camp, lorſqu'il apprit qu'Octavius, qui avoit levé de nouvelles troupes, venoit de lui débaucher deux légions. Il lui importoit de prévenir la défection des autres. Il laiſſa donc Rome, & il partit pour aller ſe mettre à la tête du reſte de ſes troupes. Le ſénat crut alors devoir ſon ſalut à Octavius, qui avoit armé ſans titre & contre un conſul. Tel étoit donc l'état de la république : les ſoldats ſe vendoient aux chefs, qui les vouloient acheter, & la puiſſance étoit au plus audacieux.

Le conſulat d'Antoine alloit expirer : car on étoit au mois de Décembre. Les tribuns ayant convoqué le ſénat, propoſerent de charger les

conſuls déſignés, C. Vibius Panſa & A. Hiritius, de pourvoir à ce que le ſénat pût ſe tenir sûrement le premier Janvier, & ils inviterent les ſénateurs à voir ce qu'il conviendroit de mettre alors en délibération.

Ciceron, qui prit la parole, attaqua perſonnellement Antoine, qu'il repréſenta comme ennemi de la république. Il applaudit au courage de Décimus, qui ſe préparoit à ſe maintenir dans la Gaule ciſalpine; & il donna ſur-tout, de grands éloges au jeune Octavius, qui avoit ſauvé le ſénat, des fureurs du conſul. Il conclut à porter le premier Janvier un décret; pour approuver tout ce qu'Octavius & Décimus avoient fait contre Antoine, pour autoriſer tout ce qu'ils feroient dans la ſuite, & pour leur décerner des récompenſes à eux & à leurs troupes. Cet avis paſſa.

Antoine, outre ſa garde, avoit trois légions. Décimus en avoit un égal nombre, & Octavius cinq. C'eſt Octavius qui offroit lui-même ſes ſervices au ſénat. Il lui avoit écrit à cet effet. Il avoit beſoin d'un titre, & pour l'obtenir du ſénat même, il refuſa celui de propréteur que ſes ſoldats voulurent lui donner. Le ſénat trompé par cette modération apparente, s'applaudiſſoit de voir la diviſion dans le parti contraire aux conjurés. Il croyoit d'ailleurs pouvoir compter ſur la ſoumiſſion d'un jeune homme, qu'il jugeoit n'avoir pas aſſez d'expérience pour ſe maintenir par lui-même. Enfin Ciceron acheva de le décider, parce qu'il ſe rendit caution pour Octavius, *j'aſſure, je garantis qu'Octavius ſera toujours tel qu'il ſe montre aujourd'hui, & que nous pouvons deſirer.*

En conſéquence, le premier Janvier, Octavius obtint un ſénatus-conſulte, qui promettoit à ſes ſoldats de l'argent & des établiſſemens; & qui lui donnoit à lui-même le titre de propréteur, l'entrée au ſénat, & le privilege d'aſpirer au conſulat, dix ans avant l'âge porté par les loix. Devenu par ce décret, magiſtrat de la république, il joignit ſes troupes à celles des conſuls Hirtius & Panſa; & on vit le fils de Céſar marcher ſous les enſeignes de ſes ennemis, au ſecours d'un des aſſaſſins de ſon pere.

Il paroît que Décimus avoit peu de capacité & même peu de courage. Pouſſé vivement par Antoine, il venoit de s'enfermer dans Modene, lorſque l'armée du ſénat arriva dans la Gaule ciſalpine. Il y eut deux actions. Dans la premiere, Panſa reçut une bleſſure mortelle: d'ailleurs la perte fut à-peu-près égale des deux côtés. Dans la ſeconde, Antoine auroit été entiérement défait, ſi Hirtius n'eût pas été tué. Affoibli par les pertes qu'il venoit de faire, il leva le ſiege de Modene, & prit le chemin de la Gaule tranſalpine. Il ſe flattoit que M. Emilius Lépidus, L. Munacius Plancus & C. Aſinius Pollio, trois anciens lieutenans de Céſar, ſe déclareroient pour lui. Le premier étoit dans la Gaule narbonnoiſe, qui faiſoit partie de ſon gouvernement: le ſecond commandoit dans la Gaule, & le troiſieme dans l'Eſpagne ultérieure.

Il ne paroît pas qu'Octavius ſe ſoit diſtingué dans aucun des deux combats. Antoine l'accuſa d'avoir fui. Il fut même expoſé à des accuſations plus odieuſes encore. Le bruit courut, que pour s'aſſurer à lui ſeul le commandement des armées,

il avoit fait aſſaſſiner Hirtius, & fait mettre du poiſon dans la bleſſure de Panſa. Ces attentats n'ont jamais été prouvés, mais malheureuſement le caractere d'Octavius donnoit de la vraiſemblance à de pareilles calomnies.

En achevant de ruiner le parti d'Antoine, Octavius auroit préparé lui-même ſa propre ruine. Auſſi ne pourſuivit-il pas ce général. Il laiſſa même paſſer un de ſes lieutenans qui étoit à la tête de trois légions; & il lui permit de l'aller joindre. Ce lieutenant étoit P. Ventidius, dont nous aurons occaſion de parler.

Après la retraite d'Antoine, le ſénat regarda la guerre comme finie. Jugeant ce général ſans reſſource, il le déclara ennemi public, & il nomma une commiſſion pour prendre connoiſſance de la conduite qu'il avoit tenu dans ſon conſulat. Il donna le commandement de l'armée à Décimus, il ſaiſit un prétexte pour lui décerner le triomphe, & il ne fit rien pour Octavius. Au contraire, il tenta de lui débaucher ſes troupes, ou de le forcer à les licencier.

Octavius diſſimula. Il ménageoit tout à la fois Antoine & le ſénat, attendant des conjonctures le moment favorable à ſon ambition. Pendant qu'il faiſoit des démarches pour ſe réconcilier avec Antoine, il demanda le conſulat. S'il l'obtenoit, il donnoit à ſa cauſe l'appui de l'autorité publique : s'il ne l'obtenoit pas, il jugeoit que ſes troupes, déja mécontentes, parce qu'on ne leur avoit pas donné l'argent qui leur avoit été promis, ſeroient irritées du refus du ſénat, & qu'elles en ſeroient plus portées à le ſoutenir dans tout ce qu'il oſeroit entreprendre.

De la part d'Octavius, la demande du conſulat étoit tout-à-fait irréguliere. Comme il n'avoit que dix-neuf ans, il avoit encore quelques années à attendre, avant de pouvoir ſe prévaloir du privilege qui lui avoit été accordé (*). D'ailleurs, il n'avoit été ni préteur, ni même queſteur. Mais en demandant le conſulat, il invitoit Ciceron à le demander avec lui, l'aſſurant qu'il ſe contenteroit du ſimple titre, qu'il lui laiſſeroit toute l'autorité, & qu'il ne recherchoit cette magiſtrature, que pour avoir une occaſion de mettre bas les armes. L'orateur, toujours foible lorſqu'on le flattoit, donna dans le piege. Il ne crut pas néanmoins devoir aſpirer lui-même ouvertement au conſulat : il ſe déſigna ſeulement d'une maniere indirecte. Il propoſa de donner pour collegue au jeune conſul, un gouverneur qui fut capable de le diriger. On rit de ſa ſimplicité. On n'avoit garde d'élever à la premiere magiſtrature un jeune ambitieux, qui avoit à venger la mort de Céſar, & à qui cette vengeance pouvoit ouvrir le chemin à la tyrannie.

Antoine avoit alors paſſé les Alpes. Il eût péri, s'il eût eu moins de courage, & ſi par exemple, il n'eût pas appris à ſes ſoldats à ſupporter la diſette & la fatigue. Quoique livré à ſes paſſions, il étoit ſobre, comme intempérant ſuivant les circonſtances ; & s'il devenoit vicieux lorſque la fortune lui étoit favorable, il paroiſſoit grand, lorſqu'elle lui étoit contraire.

(*) Dans la regle il falloit avoir plus de quarante ans pour être conſul.

Il fut joint par Ventidius, quand il deſcendoit dans les Gaules; & il alla camper aux environs de Fréjus, aſſez près du camp de Lépidus. Ce général qui feignoit d'être dévoué au ſénat, affecta de ſe refuſer à toute négociation : mais il ne parut prendre aucune meſure contre ſes troupes, dont une grande partie, qui avoit ſervi ſous Céſar, étoit portée pour Antoine, & les deux armées ſe réunirent. Il écrivit au ſénat, comme pour ſe juſtifier, que cette réunion s'étoit faite malgré lui, & qu'il y avoit été forcé par la révolte de ſes ſoldats : ſoit que la choſe fut ainſi, ſoit que cette violence eût été concertée entre les deux généraux. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'Antoine ſe l'aſſocia dans le commandement : il lui en laiſſa du moins les marques extérieures. Ayant enſuite été joint par Plancus & par Pollio, il repaſſa les Alpes : il avoit alors dix-ſept légions.

Le ſénat déclara Lépidus ennemi public. Cependant ſans forces contre l'armée qui le menaçoit, il ſe vit dans la néceſſité de recourir à Octavius auquel il continuoit de refuſer le conſulat. Octavius s'approcha de Rome à la tête de ſes troupes. Il ne fut plus poſſible de lui rien refuſer. On lui ouvrit les portes : il ſe ſaiſit du tréſor public : il le diſtribua à ſes ſoldats : il ſe fit élire conſul, & comme il n'avoit plus beſoin de Ciceron, il prit pour collegue Q. Pédius, un de ſes parens, & héritier en partie du dictateur.

Revêtu de l'autorité publique, il fit confirmer ſon adoption dans une aſſemblée des curies. Il pourſuivit juridiquement les meurtriers de ſon pere; & afin de pouvoir comprendre dans cette

recherche un plus grand nombre de citoyens, la loi portoit qu'on informeroit contre tous les complices. Sextus Pompéius, qui n'avoit pas même eu connoiſſance de la conjuration, fut condamné comme les autres, à l'exil & à la confiſcation des biens.

Chargé de la guerre contre Antoine, Octavius qui feignoit de prendre encore les ordres du ſénat, partit en apparence pour remplir cette commiſſion : mais il n'avoit plus beſoin que d'une entrevue pour terminer la négociation qu'il traitoit depuis quelque tems, & on n'ignora pas long-tems ſes vrais deſſeins. A peine fut-il hors de Rome, que Pédius, ſon collegue, propoſa de révoquer les décrets portés contre Antoine & contre Lépidus. Le ſénat obéit.

Hors d'état de ſe défendre tout à la fois contre le conſul & contre Antoine, Décimus voulut paſſer dans la Macédoine, où étoit alors M. Brutus. Mais ayant été abandonné de ſes troupes, il tomba entre les mains de ſes ennemis, & on lui coupa la tête. Cette victime qu'Antoine immoloit aux manes de Céſar, fut comme le préliminaire de ſa réconciliation avec Octavius, qui lui fit faire des remerciemens.

Ils choiſirent, pour le lieu de leurs conférences, une isle du Panaro, entre Bologne & Modene; & ils s'y rendirent chacun de leur côté, après que Lépidus, qui s'y tranſporta le premier, eut reconnu qu'il n'y avoit point d'embûches à craindre ni pour l'un ni pour l'autre.

Toujours ennemis, ils ne s'eſtimoient pas aſſez pour ſe rapprocher avec confiance.

Ces trois hommes conférerent dans cette isle,

pendant trois jours, à la vue de leurs gardes & de deux armées. Là, ſous le titre de triumvirs, ils ſe ſaiſirent de toute l'autorité, partageant entr'eux les provinces & les légions. On laiſſa la Gaule narbonnoiſe & l'Eſpagne à Lépidus. Antoine joignit à ſon gouvernement de la Gaule ciſalpine, celui de la Gaule tranſalpine. Il ne reſta pour Octavius que l'Afrique, où Cornificius commandoit au nom du ſénat, & les isles de Sicile & de Sardaigne, qui furent bientôt au pouvoir de Sextus Pompéius. Il fut pour lors obligé de ſe contenter de ce partage. Aucun des triumvirs n'oſa s'approprier l'Italie, parce qu'on la regardoit comme la patrie commune, dont ils ſe diſoient les défenſeurs. Quant aux provinces orientales, elles étoient au pouvoir des conjurés.

Antoine & Octavius convinrent de marcher inceſſamment contre les deux chefs, Brutus & Caſſius, & de laiſſer à Rome Lépidus pour y maintenir l'autorité du triumvirat. Afin d'intéreſſer les ſoldats dans cette guerre, ils leur deſtinerent dix-huit des principales villes d'Italie: ils jugerent de leur en abandonner toutes les maiſons & tout le territoire.

Comme Antoine & Octavius avoient été ennemis, on n'avoit pas pu ſe déclarer pour l'un ſans ſe déclarer contre l'autre. C'eſt pourquoi ils eurent quelques difficultés à s'accorder ſur le choix des victimes qu'ils immoleroient à leur vengeance. Il falloit qu'ils payaſſent réciproquement la tête d'un ennemi, de la tête d'un ami ou d'un parent; & ils firent cet échange, ſans être arrêtés ni par les liens du ſang, ni par l'amitié, ni par la reconnoiſſance: ſentimens qu'ils ne connoiſſoient pas.

Plus atroces que Sylla, ils violerent les droits les plus sacrés de la nature; & comme s'ils avoient craint de ne pas montrer assez tôt toute leur férocité, ils affecterent d'écrire, à la tête de la liste des proscrits, Paulus frere de Lépidus, L. César oncle d'Antoine, Plotius frere de Plancus, Quintius beau-pere de Pollio, & C. Toranius tuteur d'Octavius.

Cette liste ne fut publiée qu'après leur arrivée à Rome, où ils s'étoient fait précéder par des soldats, qui avoient déja immolé Ciceron & plusieurs autres citoyens illustres. Je ne parlerai que de la mort de cet orateur. Poursuivi par les assassins, Ciceron fait arrêter sa litiere. Il les attend, les fixe & leur tend la tête, sans détourner les yeux de dessus celui qui le frappe: plus courageux dans cette occasion, qu'il ne l'avoit été lors de son exil, soit que la mort ne fût pas ce qu'il craignoit d'avantage, soit que les malheurs de son siecle l'eussent enfin dégoûté de la vie. Grand homme à bien des égards, il eût mérité de vivre dans des tems plus heureux. Il mourut âgé de soixante-quatre ans.

On peut juger quelle étoit l'ame d'Octavius, qui immole Ciceron & Toranius à la haine d'Antoine. En effet, plus cruel que ses collegues, qui se laissoient toucher quelquefois, il se montroit inexorable, & il craignoit de mettre un terme à la proscription. Lépidus ayant assuré au sénat qu'elle étoit finie, Octavius déclara que, quoiqu'elle le fût, il ne prétendoit pas se lier les mains. Elle enveloppa tous les citoyens riches, dont les triumvirs vouloient la dépouille, & le nombre des proscrits paroit avoir été plus grand que sous Sylla.

Les triumvirs ſe firent confirmer par un décret l'autorité qu'ils s'arrogeoient par les armes. Le tribun P. Litius en fit la propoſition, & on les établit pour cinq ans avec la puiſſance conſulaire. Ils déſignerent des magiſtrats pour pluſieurs années. Ils décernerent de nouveaux honneurs à la mémoire de Céſar. Ils jurerent & firent jurer à tous l'obſervation des réglemens qu'ils avoient fait. Ils ſe permirent enfin des exactions de toute eſpece. Cependant la crainte ou la flatterie leur donna les noms de bienfaiteurs & de ſauveurs.

Pendant la proſcription, Sext. Pompéius, qui avoit été proſcrit lui-même, ſe rendit maître de la Sicile, où il ouvrit un aſyle aux proſcrits. Ses vaiſſeaux répandus le long des côtes de l'Italie, reçurent tous ceux qui purent échapper aux triumvirs. Quelques-uns paſſerent en Afrique, où commandoit Cornificius. D'autres allerent joindre Brutus ou Caſſius.

Brutus avoit trouvé dans la Grece un grand nombre des ſoldats qui avoient ſervi ſous Pompée, & qui s'attacherent à lui, parce qu'il défendoit la même cauſe. Hortenſius lui livra la Macédoine, où il commandoit pour C. Antonius. En Illyrie, Vatinius fut forcé par ſes troupes à lui abandonner le commandement; & C. Antonius, qui étoit alors dans cette province, ayant été enveloppé dans des marais d'où il ne pouvoit ſortir, fut livré par ſes propres ſoldats. En peu de mois, Brutus ſe vit maître de la Grece, de la Macédoine, de l'Illyrie & de la Thrace.

Caſſius n'eut pas de moindres ſuccès dans la Syrie, où huit ans auparavant il s'étoit fait une réputation par les armes. Queſteur ſous Craſſus,

il avoit échappé au désastre de ce général, & avec les débris d'une armée presque détruite, il avoit repoussé les Parthes, qui passerent plusieurs fois l'Euphrate. Pendant que Dolabella, qui auroit pu le prévenir, enlevoit l'Asie mineure à Trébonius, qu'il fit périr par trahison, Cassius s'établit dans la Syrie, & il étoit à la tête de douze légions, lorsque Dolabella vint pour le chasser de cette province. Il lui fut facile de s'y maintenir. Dolabella, assiégé par terre & par mer dans Laodicée, fut réduit à se tuer, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi, qui auroit pu venger sur lui la mort de Trébonius.

Sur la premiere nouvelle des progrès de Brutus & de Cassius, le sénat s'étoit hâté de leur confirmer les gouvernemens dont il venoient de s'emparer, & il les avoit revêtus l'un & l'autre de tous les pouvoirs qu'on décernoit aux proconsuls.

Ces deux généraux, après s'être assurés des provinces de l'Orient, rassemblerent toutes leurs forces aux environs de Philippes, ville de Macédoine. Cette place, située sur une montagne, dominoit sur une vaste plaine, dans laquelle s'élevent deux collines, distantes l'une de l'autre de mille pas. Brutus & Cassius camperent sur ces deux collines, & tirerent des lignes de communication d'un camp à l'autre. Dans cette position, à l'abri de toute insulte, ils pouvoient, s'ils le jugeoient à propos, se tenir sur la defensive; & ils devoient être d'autant moins pressés de livrer bataille, qu'ils avoient derriere eux la mer, qui apportoit l'abondance dans leurs camps. Leur armée étoit de quatre-vingt mille hommes de pied & de vingt-mille chevaux.

Les

Les troupes des triumvirs s'embarquerent à Brindes, & paſſerent heureuſement en Epire, malgré les flottes ennemies qui croiſoient les mers. Une maladie retint quelques jours Octavius à Dyrrachium. Antoine ſe hâta de marcher en Macédoine, & vint camper dans la plaine de Philippes, à un mille des camps de Brutus & de Caſſius. Lorſqu'Octavius l'eut joint, les deux armées, compoſées en grande partie, de vieux ſoldats de Céſar, monterent à cent mille hommes de pied & à treize mille chevaux.

Supérieurs par le nombre & par la valeur expérimentée des troupes, les triumvirs avoient d'ailleurs tout le déſavantage. Ils manquoient de bois. Pour avoir de l'eau, ils étoient obligés de creuſer des puits. Ils ne pouvoient tirer des vivres que de la Macédoine & de la Theſſalie; & il étoit difficile qu'il leur en vint d'Italie, faute de vaiſſeaux de guerre pour eſcorter leurs convois. Cependant les conjurés, qui avoient de grandes flottes, ne trouvoient point d'obſtacle à faire venir de l'Orient toutes les proviſions dont ils avoient beſoin.

Si la guerre tiroit en longueur, l'armée des triumvirs devoit donc ſe ruiner par la diſette. Il étoit par conſéquent de leur intérêt, d'engager promptement une action générale : par une raiſon contraire il étoit de celui des conjurés de ne rien haſarder. Brutus en jugea autrement. Impatient de terminer la guerre, il penſoit moins à vaincre qu'à combattre, & il entraîna tous les avis. Caſſius, moins impétuenx & plus éclairé, s'y oppoſoit : mais il ſe trouvoit dans la même poſition où avoit

été Pompée, & il consentit malgré lui, à livrer la bataille.

Brutus vainquit Octavius qu'il avoit en tête, & ayant poussé jusqu'au camp ennemi, que ses soldats pillerent, il ne songea qu'à poursuivre son avantage. Quand il revint & qu'il se croyoit victorieux, il ne fut plus tems d'aller au secours de Cassius qui avoit été entierement défait, dont le camp étoit au pouvoir d'Antoine, & qui jugeant tout perdu, venoit de se tuer.

Le désespoir précipité de Cassius, donna seul tout l'avantage aux triumvirs. Ils avoient perdu beaucoup plus de monde; & le pillage de leur camp qui étoit commun aux troupes d'Octavius & d'Antoine, augmentoit pour eux la difficulté de subsister. Les conjurés au contraire, qui trouvoient une retraite assurée dans le camp de Brutus, auroient facilement réparé leurs pertes. Mais la mort de Cassius leur enlevoit celui des deux généraux qui savoit le mieux la guerre.

Il y avoit dans les deux armées un pareil découragement. Il étoit causé dans l'une par la défaite de Cassius, & dans l'autre par celle d'Octavius. Antoine & Brutus ne songerent d'abord qu'à rendre le courage à leurs troupes. Le premier y réussit facilement, parce que les soldats avoient une grande confiance dans sa capacité. Brutus n'avoit pas donné de lui la même opinion; & il inspiroit d'autant moins de confiance, que son collegue en avoit inspiré davantage. L'armée de Cassius, tremblante à la vue des ennemis, étoit insolente avec son nouveau général; & Brutus naturellement doux, avoit peine à la contenir. Il voyoit d'ailleurs dans ses troupes un grand nombre de soldats

qui lui étoient ſuſpects, parce qu'ils avoient ſervi ſous Céſar. Il n'ignoroit pas que les triumvirs les ſollicitoient à paſſer dans leur parti, & il avoit tout lieu de craindre des déſertions. Ces motifs le déterminerent à haſarder une ſeconde bataille.

Les triumvirs pouvoient compter ſur leurs troupes : mais ſouffroient de la diſette. Les pluies d'automne, qui devenoient fréquentes & preſque continuelles, les incommodoient d'autant plus, qu'ils campoient dans des lieux bas & marécageux. Enfin, ils n'attendoient point de nouveaux ſecours ; des vaiſſeaux qui leur apportoient d'Italie des munitions & des troupes, avoient été battus & diſſipés. Ils venoient d'apprendre cette nouvelle, & ils ſe voyoient dans la néceſſité de combattre, ou de périr s'ils ne combattoient pas.

Il y avoit vingt jours que ce combat naval s'étoit donné. Brutus cependant n'en eut aucune connoiſſance. Les généraux de la flotte victorieuſe ne l'en informerent pas ; & un transfuge ayant répandu cette nouvelle dans ſon armée, on dédaigna de l'en inſtruire, parce qu'on n'y voulut pas croire. Le lendemain il livra la bataille qu'il eut évité ſans doute, s'il eût été mieux informé. Il fut vaincu. Il ſe tua, & avec lui finit le parti républicain.

Sex. Pompéius n'étoit pas une reſſource pour la république, à laquelle il paroiſſoit peu attaché. Il la menaçoit, plutôt qu'il ne la ſecouroit. Maître de la Sicile, il venoit de s'emparer de la Sardaigne & de la Corſe. Avec une flotte nombreuſe & aguerrie, il dominoit ſur toute la mer entre l'Italie & l'Afrique ; & les diviſions que la victoire de-

En réſidant à Rome, il avoit pour lui les noms du peuple & du ſénat. Enfin il obtint que la Gaule ciſalpine ſeroit incorporée à l'Italie. Cette province ceſſoit donc d'être un gouvernement, & les Alpes devenoient pour lui une barriere, qu'il oppoſoit aux lieutenans d'Antoine.

Les vétérans, auxquels Octavius devoit aſſigner des terres & des maiſons en Italie, montoient à plus de cent ſoixante-dix mille, & on leur avoit deſtiné les villes dont le territoire étoit le meilleur. La paix devenoit donc pour ces villes un tems de calamité. Il s'agiſſoit de dépouiller des citoyens pour récompenſer des ſoldats, & ces récompenſes aſſuroient à jamais l'aſſerviſſement de la république. Les cris des malheureuſes victimes de cette tyrannie excitoient d'autant plus l'indignation contre les triumvirs, que le plus grand nombre de ceux qu'on dépouilloit, ſe trouvoient réduits à une extrême pauvreté. D'ailleurs la même diſgrace enveloppoit des chevaliers & des ſénateurs, qui meritoient des égards, & dont le crédit donnoit du poids aux plaintes qu'ils faiſoient eux-mêmes, & aux murmures du public. Il étoit également dangereux pour Octavius d'écouter ou de rejetter les repréſentations qu'on lui faiſoit à ce ſujet. S'il ſe relâchoit pour quelques-uns, il étoit obligé de ſe relâcher pour d'autres; & cependant les ſoldats regardoient tout ce qu'on laiſſoit aux premiers propriétaires, comme un bien qui leur étoit enlevé. Octavius connut alors à quoi l'expoſoit l'avantage d'être le diſpenſateur des récompenſes promiſes aux troupes. En effet, il ſe vit plus d'une fois en danger de périr par la fureur

des ſoldats. Il trouva même des obſtacles qui furent l'occaſion d'une guerre.

L'année précédente, ſous le foible Lépidus, Fulvia, femme d'Antoine, avoit en quelque ſorte exercé dans Rome la puiſſance triumvirale. Elle voyoit à regret l'autorité lui échapper. Aſſez audacieuſe pour oſer tout entreprendre, aſſez courageuſe pour ſoutenir ſes premieres démarches, elle vouloit ſe venger d'Octavius qui lui étoit odieux, parce qu'elle n'avoit pas pu lui plaire. Son beau-frere, L. Antonius, alors conſul, entra dans ſes vues. Elle attira dans ſon parti pluſieurs lieutenans d'Antoine, Ventidius, Pollio, Calénus & Plancus, qui avoient ramené en Italie une partie des ſoldats de ſon mari, & qui étoient à leur tête. Elle déclara que c'étoit à elle & à Lucius, ſon beau-frere, à diſtribuer des terres aux vétérans d'Antoine. Son objet étoit de partager avec Octavius la reconnoiſſance des troupes.

La famine ſe faiſoit alors ſentir dans Rome, & y cauſa plus d'une ſédition. Il étoit difficile que l'Italie tirât des vivres du dehors, parce qu'elle étoit comme aſſiégée, ſoit par Sex. Pompéius, ſoit par Domitius Ahénobarbus, qui avoit retenu ſous ſes ordres une partie de la flotte des conjurés. Dans une pareille conjoncture, Octavius ne craignoit rien tant qu'une nouvelle guerre. C'eſt pourquoi, après avoir repréſenté que du conſentement d'Antoine il étoit ſeul chargé de la diſtribution à faire à toutes les troupes, il conſentit que Lucius & Fulvie y préſidaſſent conjointement avec lui.

Comme ils ne cherchoient qu'un prétexte pour armer, ils rejetterent cette offre, & ils ſe décla-

rerent les protecteurs des citoyens qu'on vouloit dépouiller ; publiant que les biens des proſcrits, & les deniers qu'Antoine levoit actuellement en Aſie, étoient plus que ſuffiſans pour récompenſer les ſoldats. Par cette conduite, ils s'attachoient les villes dont ils paroiſſoient défendre la cauſe, & ils leverent ſix légions : mais ils aliénerent les vieilles troupes. Elles ne pouvoient pas mettre leurs eſpérances dans les biens des proſcrits, qui avoient été diſſipés, & dans les contributions qu'Antoine diſſipoit en Orient. Ce qui acheva de les aliéner, c'eſt que Lucius menaça de rétablir le gouvernement conſulaire : révolution pour laquelle il n'avoit ni aſſez de forces ni aſſez de talens. Ce n'étoit qu'un eſprit vain & inconſidéré.

Plus Lucius ſe montroit contraire aux ſoldats, plus Octavius perſiſtoit ouvertement dans le deſſein de les mettre en poſſeſſion des terres qui leur avoient été promiſes. Il les prit pour arbitres entre Lucius & lui. Tout à la fois, juges & parties, ils ſe déclarerent pour Octavius.

Cette guerre ne fut pas longue, Lucius, qui s'y étoit engagé inconſidérément, fut réduit dès le commencement, à s'enfermer dans Pérouſe, où il fut aſſiégé. Fulvie, qui étoit à Préneſte avec quelques troupes, fit inutilement tout ce qui dépendoit d'elle, pour engager les lieutenans de ſon mari à le ſecourir. La place étoit ſans proviſions : la famine mit bientôt dans la néceſſité de capituler ; & Lucius, forcé par la néceſſité, alla dans le camp des aſſiégeans, moins pour capituler, que pour ſe livrer à ſon ennemi. Il comptoit que le frere d'Antoine ſeroit épargné. Il ne fut pas trompé dans ſon attente. Octavius lui pardonna.

Il traita même les ſoldats avec humanité, parce que c'étoient des ſoldats, & que ce titre étoit une raiſon pour les ménager. Mais il ne fit grace ni aux ſénateurs ni aux chevaliers. Il en choiſit même trois cent pour être immolés, le jour des ides de Mars, au pied d'un autel érigé à Céſar. Après la ruine du parti de Lucius, les lieutenans d'Antoine ſe retirerent auprès de leur général. Fulvie paſſa dans la Grece, où elle tomba malade & mourut, & Octavius n'eut plus dans l'Occident d'autre ennemi que Pompéius.

Après la bataille de Philippes, Antoine fit quelque ſéjour dans la Grece, & ſe concilia tout-à-fait l'affection des peuples. Il étoit franc, affable, populaire & généreux. Il plut ſur-tout, aux Athéniens, parce qu'il ſe fit initier à leurs myſteres, & qu'il parut goûter leurs philoſophes.

L'Aſie, où il paſſa enſuite, étoit le théatre où les généraux de la république paroiſſoient avec plus d'éclat. Ils y décidoient du ſort des ſouverains & des nations. D'un ſeul mot, ils pouvoient faire les plus grands biens, & les plus grands maux. On apportoit à leurs pieds les richeſſes de toutes les provinces : les rois venoient s'humilier devant eux, & les peuples leur rendoient une eſpèce de culte. En Italie, Octavius éprouvoit des contradictions, & il avoit quelques ménagemens à garder : en Aſie, Antoine pouvoit donner pour des loix ſes volontés ou même ſes caprices.

La ſervitude & la moleſſe de l'Orient réveillerent en lui tous les vices auxquels il étoit enclin. Grand dans le tumulte des affaires, il ceſſoit de l'être dans le repos. Alors il ne connoiſſoit plus aucune décence. Débauché juſqu'à la crapule, il

vivoit avec des muſiciens, des farceurs. L'intempérance & le faſte régnoient à ſa cour, & comme il ne ſe refuſoit rien à lui-même, il ne refuſoit rien auſſi aux compagnons de ſes débauches.

Les peuples de l'Aſie avoient été vexés par Brutus, & ſur-tout, par Caſſius. Le triumvir, qui leur apportoit la paix, exigea d'eux le double du tribut qu'ils avoient payé aux chefs des conjurés. La perception, qui s'en fit avec rigueur, occaſionna bien des malverſations, parce qu'Antoine donnoit trop facilement ſa confiance, & que ceux qu'il employoit, ſe croyoient autoriſés à être avides & diſſipateurs comme lui. Il eſt vrai que, lorſqu'il apprenoit qu'on avoit abuſé de ſon nom, il puniſſoit les coupables, & qu'il s'occupoit à réparer les torts dont on ſe plaignoit. Mais il ne pouvoit pas remédier à des déſordres, que ſon exemple reproduiſoit continuellement.

Tous les peuples néanmoins ne furent pas foulés. Ceux qui étoient reſtés fideles au parti de Céſar, éprouverent la reconnoiſſance d'Antoine: il les combla de bienfaits. Ses ennemis furent même l'objet de ſes graces, quand ils oſerent implorer ſa clémence, & il ne fut inexorable qu'envers ceux qui avoient eu part à la conjuration. En général, il aimoit à donner: la libéralité étoit même un vice en lui, parce qu'il la portoit juſqu'à la prodigalité.

Les ſouverains, qui s'étoient déclarés pour les conjurés, eurent à ſe juſtifier, & Cléopatre fut, entr'autres, obligée de ſe rendre auprès de lui; parce que Sérapion, qui commandoit pour elle dans l'iſle de Chipre, avoit donné des ſecours à Caſſius. L'attachement néanmoins, qu'elle avoit

toujours montré pour le parti de Céſar, ſembloit prouver que Sérapion avoit agi contre ſes ordres.

Cette princeſſe, qui avoit fait périr le dernier des Ptolémées, régnoit ſeule. Elle compta ſur ſes charmes & ſur la foibleſſe d'Antoine, & elle ſe rendit à Tarſe, où il l'attendoit. Le Cidnus, qui traverſe cette ville, ſe jette dans la mer, deux ou trois lieues au-deſſous. Cléopatre remonta ce fleuve dans une gondole richement ornée, & ſe montra au peuple qui accouroit ſur l'une & l'autre rive, telle que les poëtes repréſentent Vénus au ſortir des ondes. Elle n'eut pas beſoin de ſe juſtifier. Elle donna des fêtes à ſon juge. Elle lui fit de magnifiques préſens; elle en fit à toute ſa cour, & elle retourna en Egypte, bien aſſurée qu'Antoine ne tarderoit pas à la ſuivre.

Les Parthes, qui n'avoient pas ignoré que Céſar, lorſqu'il fut aſſaſſiné, ſe diſpoſoit à leur faire la guerre, avoient favoriſé Brutus & Caſſius. Ils ſe préparoient même à leur envoyer des ſecours, quand ils apprirent la bataille de Philippes; & ils avoient raſſemblé des forces conſidérables dans la Méſopotamie. Antoine, qui s'étoit d'abord propoſé de marcher contr'eux, abandonna ce deſſein. Dans l'impatience de revoir Cléopatre, il ne fit que parcourir la Syrie, & après en avoir règlé à la hâte les affaires les plus preſſées, il ſe rendit en Egypte.

La guerre de Pérouſe troubloit l'Italie, dans le tems même qu'Antoine s'oublioit auprès de Cléopatre. Les Parthes, qui jugerent cette conjoncture favorable pour eux, firent une invaſion dans les provinces romaines. Ils étoient conduits par

Labiénus, fils de Labiénus, qui de lieutenant de Céſar en étoit devenu l'ennemi. Ce Romain étoit reſté à la cour d'Orode, roi des Parthes, à qui Brutus & Caſſius l'avoient envoyé pour ſolliciter des ſecours.

Sur la nouvelle des invaſions des Parthes, Antoine ſe préparoit à les repouſſer, lorſque les inquiétudes qu'il eut de la puiſſance d'Octavius, après la priſe de Pérouſe, le déterminerent à paſſer en Occident. Il rencontra ſur ſa route Domitius Ahénobarbus, qui ſe ſoumit à lui avec toute ſa flotte, & il fut encore recherché par Sex. Pompéius.

Avec quarante légions, Octavius, qui n'avoit point de flotte, étoit menacé de ſubir la loi, ſi Antoine entreprenoit d'affamer l'Italie. Dans cette circonſtance, il épouſa Scribonia, ſe flattant que Libon, dont elle étoit ſœur, détacheroit de l'alliance d'Antoine, Pompéius ſon gendre. Cette négociation n'ayant pas réuſſi, il relégua en Eſpagne L. Antonius, avec le titre de proconſul, mais ſans autorité, & obligea Lépidus de paſſer en Afrique, avec ſix légions qui lui étoient ſuſpectes, parce qu'elles avoient ſervi ſous Antoine. Après avoir pris ſes précautions, il refuſa l'entrée de Brindes à ſon collègue, ſous prétexte qu'il amenoit avec lui Domitius, de tout tems ennemi du parti de Céſar. Antoine mit le ſiege devant cette place.

Heureuſement les troupes des deux triumvirs ne vouloient pas la guerre. Celles d'Octavius refuſerent de marcher contre Antoine, dont elles reſpectoient la valeur, & celles d'Antoine déſapprouvoient qu'il ſe fût uni avec Pompéius & avec Domitius. D'ailleurs ayant juſqu'alors combattu

les unes & les autres pour la même cauſe, elles avoient de la peine à ſe regarder comme ennemies. Elles forcerent les deux triumvirs à la paix, & ils la conclurent par un partage de l'empire en deux départemens, dont la ville de Scodra en Illyrie, fut la borne commune. Antoine conſerva toutes les provinces orientales: les provinces occidentales reſterent ſous la domination d'Octavius: Lépidus obtint l'Afrique; & pour mettre le ſceau à la réconciliation, Antoine épouſa Octavie, ſœur d'Octavius.

Il ne ſuffiſoit pas que les triumvirs euſſent terminé leurs querelles. Pompéius affamoit l'Italie, & tout le peuple demandoit, qu'on fît encore la paix avec lui. Octavius s'y oppoſoit d'abord: mais lorſqu'il ſe vit expoſé à des émeutes, qui mettoient ſa vie en danger, il fut obligé d'y conſentir.

Cependant Pompéius ne ſe prêtoit à aucune propoſition. Dans l'eſpérance d'obtenir des conditions plus avantageuſes, lorſque la famine auroit excité de nouveaux ſoulevemens contre les triumvirs, il eût continué la guerre, s'il n'eût été forcé de céder aux inſtances des citoyens, qui s'étoient retirés auprès de lui. Il conclut malgré lui un traité par lequel on lui accorda la Sicile, la Sardaigne, la Corſe & l'Achaïe pour tout le tems que les triumvirs conſerveroient leurs départemens. Il s'engagea lui-même à évacuer les places qu'il occupoit en Italie, à défendre cette province contre les pirates, & à faire paſſer des bleds à Rome. On ſtipula encore pour ſes ſoldats, & pour les proſcrits auxquels il avoit donné retraite.

Quelque tems après la concluſion de ce traité, Antoine quitta l'Italie, & partit pour Athènes où

il paſſa l'hyver. Il goûtoit les Athéniens, qui ſavoient mieux flatter qu'aucun autre peuple; & il leur plaiſoit, parce qu'il vivoit ſans faſte au milieu d'eux. Il leur donna des fêtes, en réjouiſſance des victoires, que Ventidius, ſon lieutenant, venoit de remporter ſur les Parthes. Il y voulut préſider lui-même, comme ſimple magiſtrat des jeux, & dans cette occaſion, il quitta toutes les marques de ſa dignité.

Les Parthes avoient envahi la Syrie, la Paleſtine, la Cilicie, & ils avoient pénétré juſques dans la Carie. Ventidius recouvra toutes ces provinces. Mais la joie qu'Antoine en conçut ne fut pas exempte de jalouſie. Impatient d'être à la tête de ſon armée, il partit d'Athènes, au commencement de l'année ſuivante. Il arriva trop tard à ſon gré. Ventidius, déja deux fois vainqueur, eut le tems de livrer une troiſieme bataille, d'où il ſortit vainqueur encore. Ses victoires avoient même répandu une ſi grande conſternation, qu'il eût mis en danger l'empire des Parthes, s'il fût entré ſur le champ dans la Méſopotamie. Il ſe contenta de réduire les villes de Syrie, qui tenoient encore pour eux, n'oſant pourſuivre ſes avantages, dans la crainte d'irriter trop la jalouſie de ſon général. Il aſſiégeoit dans Samoſat Antiochus de Comagene, & il avoit réduit ce prince à capituler; lorſqu'Antoine, qui approchoit: & qui vouloit au moins que cette place ne ſe rendit qu'à lui-même, lui envoya ordre de ne rien conclure avant ſon arrivée. Les offres des aſſiégés furent donc rejettés: ils s'en défendirent avec plus de courage: le ſiege traîna, & Antoine fut forcé de leur accorder la paix pour trois

cent talents, au lieu de mille qu'ils avoient offert à Ventidius.

Il n'avoit pas vaincu les Parthes. Le ſénat cependant lui décerna le triomphe, parce que c'étoit l'uſage d'accorder toujours cet honneur au général, ſous les auſpices duquel les lieutenans combattoient. Néanmoins il ne retourna pas à Rome. Il eut la généroſité de céder le triomphe à Ventidius, & il partit pour Athènes, où il avoit laiſſé Octavie, dont alors il étoit amoureux.

Ventidius avoit autrefois combattu contre la république. Il fut fait priſonnier dans la guerre ſociale, & il orna le triomphe de Pompéius Strabo. Après cette diſgrace, réduit à la miſere, il ſervit dans les plus bas emplois. Mais ayant ſuivi Céſar dans les Gaules, il ſe fit connoître de ce général, qui ſavoit démêler le mérite. Céſar l'éleva aux grades militaires. Il le fit ſénateur, tribun du peuple, le déſigna préteur, & Antoine, dont il devint le lieutenant, lui donna le conſulat. Il eſt le premier qui ait triomphé des Parthes.

Sous le dictateur, on avoit vu des conſuls abdiquer avant le terme, & céder le conſulat à des créatures de Céſar. Sous les triumvirs, on ne créa les conſuls que pour quelques mois, & en nommant ceux qui commençoient l'année on déſignoit les ſucceſſeurs qui les devoient remplacer. Cet uſage, qui dégradoit le conſulat, fut ſuivi par les empereurs. L'objet des triumvirs étoit de multiplier les magiſtrats pour avoir plus de récompenſe à donner. Il y eut cette année ſoixante-ſept préteurs. On voyoit dans le ſénat de ſimples ſoldats, des affranchis & même des eſclaves.

Le déſordre étoit au point que toutes les conditions ſe confondoient.

Quoique les loix fuſſent dans le mépris, Octavius feignoit quelquefois de les reſpecter. Amoureux de Livie, femme de Tibérius Néro, qui la lui cédoit, il répudia Scribonia le jour même qu'elle étoit accouchée d'une fille. Livie cependant étoit groſſe de ſix mois, & dans les regles, elle ne pouvoit ſe marier avec lui qu'après avoir fait ſes couches. Octavius trop impatient pour attendre, auroit pu ſe mettre au-deſſus de l'uſage: mais il voulut avoir l'aveu du college des pontifes. Il leur demanda donc ſi une femme groſſe de ſix mois pouvoit légitimement épouſer un ſecond mari: il ne vouloit pas que cette queſtion ſouffrît des difficultés, & elle n'en ſouffrit point.

Tibérius Néro, attaché de tout tems à la république, avoit ſuivi le parti de Lucius Antonius. Après la priſe de Pérouſe, il s'enfuit avec ſa femme & ſon fils Tibere, qui étoit encore à la mamelle. Ils n'échapperent que difficilement au vainqueur, qui vraiſemblablement les eût alors immolés aux manes de Céſar. Ils revinrent à Rome à la ſuite d'Antoine, qui les réconcilia avec Octavius. Livie, qui mit le ſcéau à la réconciliation, accoucha, au bout de trois mois de ſon mariage, d'un fils qu'on nomma Druſus; & après la mort de ſon premier mari, ſes deux fils trouverent un ſecond pere dans Octavius.

Nous avons vu qu'Octavius & Pompéius s'étoient prêtés à la paix malgré eux: auſſi n'attendoient-ils l'un & l'autre qu'un prétexte pour reprendre les armes. Pompéius eut lieu de ſe

plaindre d'Antoine, qui ne l'avoit pas mis en poſſeſſion de l'Achaïe, & d'Octavius qui ne rempliſſoit pas ſes engagemens envers les citoyens rétablis par le traité. En conſéquence de ces infractions, il fit ſes préparatifs pour une nouvelle guerre; & en attendant qu'il put recommencer les hoſtilités, il protégea les corſaires qu'il s'étoit engagé de réprimer. La paix ne fut donc que momentanée, & la diſette ſe fit de nouveau ſentir à Rome & dans toute l'Italie.

Sur ces entrefaites, Ménas, qui commandoit pour Pompéius en Sardaigne & en Corſe, offrit à Octavius de lui remettre ces deux îles, trois légions & ſoixante galeres. Le triumvir accepta l'offre, & accueillit ce transfuge avec diſtinction.

Pompéius, qui devoit ſon élévation aux circonſtances plutôt qu'à ſes talens, étoit livré à des affranchis qui le gouvernoient. Soit par politique, il aimoit mieux leur donner ſa confiance, qu'aux citoyens qui s'étoient retirés auprès de lui; plus fait pour commander à des eſclaves que pour commander à des hommes libres. Ménas, le premier de ſes affranchis avoit ſur lui un empire abſolu. C'étoit un homme d'autant plus inſolent, qu'il croyoit, par ſon arrogance, faire oublier la baſſeſſe de ſon extraction. D'ailleurs il avoit du courage & de la capacité. Sa faveur auprès de ſon maître excita la jalouſie des autres affranchis. Ils le rendirent ſuſpect, & ce fut pour n'avoir pas à ſe juſtifier, qu'il paſſa dans le parti d'Octavius.

Irrité de la trahiſon de Ménas, Pompéius prit ouvertement les armes, & ſon affranchi Ménécrate ravagea les côtes de la Campanie. Octavius demanda

vius demanda des ſecours aux deux autres triumvirs : mais Lépidus ne fit aucun mouvement, & Antoine étoit près de partir pour aller prendre le commandement de l'armée de Ventidius.

Octavius, quoique abandonné de ſes collegues, crut pouvoir avec ſes ſeules forces faire la conquête de la Sicile, & ſes grands préparatifs paroiſſoient lui répondre du ſuccès. Mais ſes flottes furent battues, & la tempête acheva de les ruiner. Il mit alors toute ſa reſſource dans M. Agrippa, qui commandoit pour lui dans les Gaules. Il le rappella, il le nomma conſul : il lui fit décerner le triomphe, & le chargea d'équiper une nouvelle flotte.

Agrippa, homme ſans naiſſance, s'étoit élevé par la faveur d'Octavius, & juſtifioit par ſes talens le choix de ſon général. Il accepta le conſulat. Mais quoiqu'il eut vaincu les Gaulois, il refuſa de triompher, trop bon courtiſan pour ſe montrer en triomphe, quand Octavius étoit dans l'humiliation.

Pompéius, fier de ſes ſuccès, prit le nom de Neptune, & porta le dégât ſur les côtes de l'Italie. D'ailleurs il ne ſut pas profiter de ſes avantages. Il ne tenta point de s'emparer d'aucune ville en terre ferme ; & il parut avoir armé moins pour attaquer que pour ſe défendre.

Les cinq années du triumvirat expiroient, lorſque M. Agrippa prenoit poſſeſſion du conſulat. Les triumvirs ſe continuerent de leur ſeule autorité. On ne leur eut pas refuſé un ſénatus-conſulte ni un plébiſcite ; ils dedaignerent d'en faire la demande.

Quand Octavius eut achevé ſes préparatifs, il

invita ſes collegues à venir à ſon ſecours. Antoine, qui étoit encore à Athènes, partit avec trois cent vaiſſeaux ; & vint aborder à Tarente. Mais il paroiſſoit avoir armé contre Octavius qu'on lui avoit rendu ſuſpect. Octavie, qui l'accompagnoit prévint pourtant les hoſtilités. Médiatrice entre ſon mari & ſon frere, elle leur ménagea une entrevue à Tarente, & ils ſe réconcilierent.

Leur intérêt préſent ne leur permettoit pas de rompre encore. Antoine, qui méditoit une expédition contre les Parthes, avoit beſoin d'un renfort de ſoldats, comme Octavius avoit beſoin d'augmenter ſes forces navales. Ils ſe donnerent donc mutuellement des ſecours, & ils ſe ſéparerent. Antoine, qui partit pour l'Orient, laiſſa Octavie en Italie, diſant qu'il ne vouloit pas l'expoſer aux fatigues de la guerre. Dans le vrai, c'eſt qu'il ne vouloit pas l'emmener en Egypte, où le rappelloit ſon amour pour Cléopatre.

La guerre de Sicile recommença & finit la même année. Pompéius, entiérement défait par Agrippa, s'enfuit en Aſie, où il auroit trouvé un aſyle, ſi ſon ambition inquiete ne lui eut pas fait encore prendre les armes. Il fut obligé de ſe rendre aux lieutenans d'Antoine, qui le firent périr.

Lépidus avoit paſſé en Sicile avec des forces conſidérables. Mais il ne ſe propoſoit de ſeconder ſon collegue, que pour lui enlever la dépouille de Pompéius. Ce projet ne lui réuſſit pas. Ayant été abandonné de ſes troupes, il fut relégué à Circéies, où il paſſa le reſte de ſes jours

dans l'obſcurité. C'étoit un homme ſans talens & ſans conſidération. Octavius, qui s'empara de l'Afrique, lui laiſſa ſeulement le grand pontificat qui étoit inamovible.

Cette année fut l'époque de la grandeur d'Octavius. Maître de tout l'Occident, il ne parut occupé qu'à faire goûter les douceurs de la paix. Sans être moins cruel, il devint moins ſanguinaire. Il eſt vrai qu'il ſacrifia à ſa vengeance ou à ſa ſureté les chevaliers & les ſénateurs qui avoient ſuivi le parti de Pompéius : mais il ſe fit envers le peuple un plan de modération, qui commença à faire goûter ſon gouvernement. Cependant il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eut jamais pu réduire ſous ſa domination toutes les provinces de l'empire, ſi Antoine n'avoit pas travaillé dès-lors à ſe rendre odieux & mépriſable.

Au milieu des préparatifs de la guerre contre les Parthes, Antoine, occupé de ſa paſſion pour Cléopatre, fit venir cette reine en Syrie. Il lui donna toute la Phénicie, excepté Tyr & Sidon, la Célé-Syrie, une partie de la Judée & une partie des pays Arabes Nabathéens, dépouillant pluſieurs princes qui étoient ſous la protection de la république. Il ajouta encore à ces dons la ceſſion des droits du peuple romain ſur l'isle de Chypre & ſur Cyrene, ancien démembrement de la monarchie d'Egypte. Ce ſont ces libéralités qui commencerent à le rendre odieux : nous verrons bientôt comment il ſe rendit mépriſable.

Après s'être ſéparé de Cléopatre, il partit pour l'Arménie, où étoit le rendez-vous de ſes trou-

pes, & où régnoit Artabaze, fils de Tigrane ; alors allié des Romains. La grande Médie, qui avoit Ecbatane pour capitale, étoit ſous l'empire des Parthes. Le reſte de cette province avoit un roi particulier, auquel Artabaze faiſoit la guerre, & auquel les Parthes donnoient des ſecours. Antoine regarda cette guerre comme une occaſion favorable à ſes deſſeins. Il avoit une armée de cent mille hommes.

La ſaiſon étoit avancée. Ses troupes fatiguées d'une marche de trois cent lieues avoient beſoin de repos. On lui conſeilla de paſſer l'hyver dans l'Arménie, où il pouvoit tout préparer pour entrer dans la Médie dès les premiers jours du printems, & avant que les Parthes euſſent raſſemblé leurs forces. Son amour ne put ſouffrir ce délai. Impatient de retourner victorieux en Egypte, il marcha ſur le champ pour aſſiéger Praaſpa, capitale du roi des Medes ; & afin d'arriver plutôt devant cette place, il laiſſa en chemin ſes machines de guerre ſous la garde de deux legions. Preſque auſſi-tôt ces légions furent taillées en pieces par le roi des Parthes, qui venoit au ſecours de Praaſpa, & cet échec fut ſuivi de la défection d'Artabaze, qui retourna dans ſon royaume avec toutes ſes troupes.

Sans machines de guerre, les Romains faiſoient de vains efforts contre une place forte & bien munie. Aſſiégés eux-mêmes dans leur camp, ils étoient expoſés aux attaques bruſques & fréquentes d'un ennemi qu'ils ne pouvoient vaincre : car l'armée des Parthes ſe diſſipoit & repaſſoit avec la même facilité. Dans cette ſituation, Antoine eut à ſe reprocher ſon imprudent

ce. Il lui étoit impoſſible de ſe rendre maître de Praaſpa, & il lui étoit preſque impoſſible de ſe retirer. Mais s'il tardoit, la retraite devenoit tous les jours plus difficile.

Il leva le ſiege, & partit. Il traverſa cent lieues de pays. Toujours harcelé par les Parthes, il livra dix-huit combats d'où il ſortit vainqueur. Il ſouffrit beaucoup de la diſette. Souvent même il manqua d'eau. Il perdit ſes bagages & vingt-quatre mille hommes, dont la plus grande partie périt par maladies; & ayant ramené en Arménie ſon armée épuiſée de fatigues, il fut forcé à uſer de diſſimulation avec Artabaze, pour obtenir de ce roi, qui l'avoit abandonné, l'argent & les vivres dont il avoit beſoin.

Antoine éprouva dans cette retraite combien les ſoldats lui étoient dévoués. Ils le conſoloient: ils ne paroiſſoient inquiets que pour lui; & plus ils ſouffroient eux-mêmes, plus ils lui donnoient des marques de reſpect & d'attachement. Ces ſentimens étoient dûs à ſon courage, à ſes talens, à ſa franchiſe, & à ſon caractere ſenſible & compatiſſant. Mais la proſpérité étoit funeſte pour lui, parce qu'elle étouffoit ſes vertus, & qu'elle donnoit un libre cours à ſes vices.

Il lui falloit des ſuccès pour faire oublier les pertes qu'il avoit fait, & qu'il ne pouvoit attribuer qu'à ſon imprudence. Cependant au lieu de prendre ſes quartiers d'hyver en Arménie, ce qui l'auroit mis dans une poſition à recommencer la guerre avec avantage; il ſe hâta de ramener ſon armée en Syrie, & dans cette marche, à travers les neiges & les glaces, il perdit encore huit mille hommes. Voilà ce qu'il ſacri-

fioit à l'empreſſement de revoir Cléopatre qui vint au devant de lui juſqu'à Sidon. Il la ſuivit bientôt en Egypte, où il employa plus d'une année à de nouveaux préparatifs de guerre. Il avoit de la peine à s'arracher aux charmes de cette reine.

Lorſque tout fut prêt, il tourna ſes armes contre Artabaze, dont il feignoit d'être encore l'allié. Il lui envoya des députés, pour l'engager à le venir joindre; & ce roi ayant été obligé, pour écarter tout ſoupçon, de ſe rendre dans le camp d'Antoine, fut arrêté. Alors la conquête de l'Arménie devint facile, & ce fut à quoi le triumvir borna ſes exploits pour cette campagne.

De retour en Egypte, il triompha dans la capitale de ce royaume, & devint par cette démarche un objet de ſcandale pour les Romains. C'étoit ſelon eux, proſtituer le triomphe, que de le tranſporter dans une ville étrangere, pour en donner le ſpectacle à une reine, & pour mettre à ſes pieds les dépouilles d'un roi, auparavant allié de la république.

Ce général devoit donner bientôt un plus grand ſcandale. Il étoit revenu en Syrie, dans le deſſein de marcher contre les Parthes. La circonſtance paroiſſoit pour lui d'autant plus favorable, qu'il venoit de s'aſſurer de l'alliance du roi des Medes, & que l'empire des Parthes étoit alors fort troublé. Tout-à-coup, néanmoins, il abandonna ſon projet, & il revint en Egypte pour diſſiper les inquiétudes de Cléopatre, qui étoit jalouſe d'Octavie, ou qui feignoit de l'être.

Octavie ne cédoit point en beauté à la reine

d'Egypte. Elle avoit des graces, un caractere aimable. Elle jouiſſoit d'une conſidération méritée par ſes vertus, & ſon mari l'avoit aimée. Elle venoit pour ſe rendre auprès de lui, lorſqu'en arrivant à Athènes, elle reçut des lettres d'Antoine qui lui défendoit d'aller plus avant. Elle obéit, & revint à Rome.

Antoine ne borna pas à donner à Cléopatre cette preuve de ſon amour: il voulut encore la raſſurer à jamais par une démarche d'éclat. Jouet d'une femme artificieuſe, qui feignoit de l'aimer, il s'aveugla ſur ce qu'il devoit à la république, & ſur ce qu'il ſe devoit à lui-même; & ſacrifiant ſa réputation à ſon amour, il ſe rendit mépriſable aux Romains.

Il fit élever dans le gymnaſe deux trônes, l'un pour lui, l'autre pour Cléopatre. Là, en préſence du peuple d'Alexandrie, il jura qu'il tenoit Cléopatre pour ſon épouſe légitime. Il la déclara reine d'Egypte, de Libye, de Chypre, de Cèle-Syrie, conjointement avec Céſarion qu'il reconnut pour fils du dictateur. A deux fils qu'il avoit eu d'elle, Alexandre & Ptolémée, il diſtribua des royaumes: au premier, l'Arménie & la monarchie des Parthes, dont il ſe propoſoit la conquête; au ſecond, la Syrie, la Phénicie & la Cilicie. Enfin il donna à l'un & à l'autre le titre de Roi des rois. Après avoir fait de pareilles diſpoſitions, il s'inquiéta ſi peu de ce qu'on en penſeroit à Rome, qu'il en écrivit lui-même des détails aux deux conſuls, Domitius Ahénobarbus & C. Soſius.

Les conſuls qui s'intéreſſoient à lui, ſupprimerent ſes lettres. Mais une reine épouſée par

un général romain, ſes fils reconnus pour rois, & des provinces démembrées de l'empire, étoient des choſes qui ne pouvoient pas être long-tems ignorées, & qui devoient exciter l'indignation publique. Octavius, auſſi-tôt qu'il en eut été informé, eut ſoin d'en inſtruire le peuple; & il repréſenta ſon collegue comme un homme capable, s'il en avoit le pouvoir, d'aſſujettir Rome à Cléopatre; & de tranſporter le ſiege de l'empire dans la capitale de l'Egypte. La conduite d'Antoine ne donnoit que trop de fondement à ces ſoupçons. Les déſerteurs de ſon parti les confirmoient; & ceux-mêmes qu'on croyoit lui être encore attachés & ne l'avoir abandonné que pour ſe dérober à la haine de Cléopatre, contribuoient à le rendre odieux & mépriſable, par cela même qu'ils l'avoient abandonné. Dans cette diſpoſition des eſprits, il fut facile à Octavius d'obtenir un décret qui privoit Antoine de la puiſſance triumvirale, & la guerre fut réſolue. Il eſt vrai qu'il ne la fit déclarer qu'à Cléopatre: mais Antoine la lui déclara à lui-même.

Octavius, qui n'avoit pas fait ſes préparatifs, avoit beſoin de toute l'année pour les achever. Il manquoit d'argent, & les impoſitions auxquelles il étoit forcé d'avoir recours, ſoulevoient contre lui tous les peuples. Dans une telle conjoncture, il ne craignoit rien tant que d'être attaqué.

Antoine, maître des richeſſes de l'Orient, pouvoit ſe hâter. Mais pendant que ſes troupes ſe raſſembloient lentement aux environs d'Epheſe, il étoit lui-même à Samos où il donnoit des fêtes à Cléopatre. Il vint enſuite avec elle à

Athènes, où parmi des jeux de toute eſpece, il lui fit rendre les plus grands honneurs. C'eſt ainſi qu'il conſumoit le tems. Il ſe conduiſit avec tant de lenteur & de négligence, que le printems ſuivant, lorſque toutes ſes légions n'étoient pas encore arrivées, & que la plupart de ſes vaiſſeaux manquoient de matelots & de rameurs, il fut au moment d'être ſurpris par Octavius, qui partit de Brindes avec toutes ſes forces.

La journée d'Actium termina cette querelle par une bataille navale, engagée à la vue des deux armées de terre, vis-à-vis de l'embouchure du golfe d'Ambracie. On combattoit de part & d'autre avec un égal courage, & il n'y avoit encore rien de décidé, lorſque tout-à-coup Cléopatre s'enfuit avec ſes vaiſſeaux, & ce qui n'eſt pas concevable, c'eſt qu'Antoine courut après elle, abandonnant ceux qui mouroient pour lui. Ses troupes ſe défendirent encore pendant quelques heures, & ne ſe rendirent, que lorſque la mer, devenue groſſe, ne permettoit plus de combattre. L'armée de terre, compoſée de dix-neuf légions, ſe refuſoit à toutes les propoſitions de l'ennemi. Elle ne pouvoit ſe perſuader, que ſon général l'eût abandonnée, & elle s'attendoit à le voir reparoître d'un moment à l'autre. Mais enfin forcée de céder à la néceſſité, elle prêta ſerment au vainqueur, le ſeptieme jour après la bataille.

C'eſt ainſi qu'Antoine s'oublia. A la tête de ſon armée de terre dont il avoit éprouvé le zele & le courage, il auroit pu ſe regarder comme aſſuré de la victoire. Par complaiſance pour Cléopatre, avec des vaiſſeaux mal équipés & peu

exercés, il attaqua une flotte, qui avoit appris à manœuvrer & à combattre dans la guerre contre Pompéius; & au milieu de l'action, il abandonne toutes ſes troupes, pour courir après cette reine.

Il ne lui manquoit plus que d'en être trahi. Il le fut. Octavius qui avoit paſſé en Aſie, s'avançoit vers l'Egypte. Cléopatre lui fit livrer Péluſe. Elle entretenoit avec lui une négociation ſecrette, & elle oſoit eſpérer de s'en faire aimer. Mais elle plongea en quelque ſorte, dans le ſein d'Antoine, le poignard dont il ſe tua; & après avoir fait ſur Octavius l'eſſai de ſes charmes, elle ſe tua elle-même, pour ne pas orner un char de triomphe.

Octavius revint à Rome, où le ſénat lui prodigua tous les honneurs. Il ſe conduiſit avec la modération qu'il affectoit depuis la défaite de Pompéius. Il uſa de clémence, parce qu'il lui importoit de gagner les partiſans d'Antoine; & qu'il ne reſtoit plus dans le parti républicain, de têtes qui fuſſent à redouter. Il fit des largeſſes au peuple: il donna des ſpectacles: il remit ce qui étoit dû au fiſc: il récompenſa ſes troupes avec de l'argent & avec des terres qu'il acheta. Les richeſſes immenſes qu'il rapportoit d'Egypte, fournirent à toutes ces libéralités. Cette année commença la monarchie, qui ne finit qu'avec l'empire.

Céſar ne dut ſon élévation qu'à lui-même. Octavius dut la ſienne aux circonſtances, & il les trouva ſi favorables, qu'il ſe fût épargné bien des cruautés, s'il eût eu plus de courage ou plus de talens. Il dut ſes ſoldats à l'adoption du

dictateur ; le beſoin que la république eut de lui, à la conduite inconſidérée d'Antoine ; à Cléopatre le bonheur de n'avoir plus de concurrent ; à la flatterie, la réputation de grand homme.

INTRODUCTION
A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

LIVRE ONZIEME.

Il faut, Monſeigneur, que l'étude de l'hiſtoire vous accoutume à prévoir l'avenir ſi vous voulez être capable de le prévoir, quand vous aurez un peuple à gouverner. C'eſt cette prévoyance qui fait les grands ſouverains. Celui qui ne prévoit rien, ne ſauroit prévenir les abus ; & lorſqu'il veut remédier à ceux qu'il n'a pas ſu prévoir, il court riſque d'en faire naître de ſemblables ou de plus grands.

C'eſt en obſervant les peuples dont on étudie l'hiſtoire, qu'on apprend à ſaiſir d'un coup d'œil l'enchainement des cauſes & des effets, & qu'on voit dans les ſiecles antérieurs ſe préparer des révolutions pour le bonheur ou pour le malheur des ſiecles qui doivent ſuivre.

Nous acquérons facilement cette prévoyance, lorſque nous conſidérons toutes les révolutions d'une nation qui n'eſt plus : car ſi nous ſavons obſerver comment toutes ces révolutions naiſſent les unes des autres, nous voyons dans un premier âge, comme dans un germe, tous les tems où elles ſe ſont ſuccédées.

Or, Monſeigneur, de quelque maniere que les événemens ſe varient, ils ne peuvent jamais avoir pour réſultat, que le bonheur ou le malheur des peuples ; & les cauſes, qui peuvent produire aujourd'hui ce bonheur ou ce malheur, ſont les mêmes qui l'ont produit dans les ſiecles qui nous ont précédé, & elles ſeront encore les mêmes dans les ſiecles à venir.

C'eſt par les mœurs qu'un peuple eſt heureux ou malheureux. Tout ce qui a quelque influence ſur les mœurs, mérite donc d'être obſervé. A cet égard il nous reſte quelques obſervations à faire ſur les Romains. Elles ſeront le ſujet de ce livre.

CHAPITRE PREMIER.

De la paſſion des Romains pour les ſpectacles.

LES jeux qu'inſtitua Romulus, en l'honneur de Conſus dieu des conſeils, ont été nommés jeux du Cirque, d'après la forme de l'hippodrome que Tarquin l'ancien fit conſtruire pour en donner le ſpectacle.

Il paroît que dans les commencemens ces jeux ſe bornoient à des courſes de chars & de chevaux. Nous avons vu que l'an de Rome 490 M. & D. Brutus donnerent pour la premiere fois des combats de gladiateurs. Les combats d'athletes ne furent introduits dans ces jeux que long-tems après, en 568; & vers le même tems, on fit combattre des hommes contre des ours, contre des lions, &c. Je ne veux conſidérer ces choſes que par l'influence qu'elles ont ſur les mœurs. C'eſt pourquoi je n'entrerai pas dans de grands détails.

Vers le milieu du ſixieme ſiecle, on faiſoit combattre trente couples de gladiateurs ou même davantage. Dans les commencemens, le nombre en avoit été beaucoup moins grand : mais il s'étoit toujours accru, & il s'accrut encore. Céſar en donna trois cent vingt couples pendant ſon édilité. Ce ſpectacle duroit quelquefois pluſieurs jours.

On ne ſe borna pas non plus à faire combattre deux ou trois hommes contre deux ou trois bêtes féroces. Sylla donna, pendant ſa préture, un combat de cent lions contre cent hommes. Avant lui on laiſſoit les chaînes à ces animaux, lorſqu'ils alloient combattre : aux jeux de Sylla, on les leur ôta pour la premiere fois. On augmentoit le danger, afin d'augmenter le plaiſir des ſpectateurs.

Féroces ſous Romulus, les Romains n'ont jamais ceſſé de l'être. Pluſieurs cauſes entretenoient leur férocité : les guerres qui ſe ſuccédoient ſans interruption, la pratique d'exterminer les peuples qui avoient le courage de leur réſiſter, & les

triomphes dont les principaux ornemens étoient les dépouilles des nations vaincues, les captifs qui avoient échappé au fer des ſoldats, & les ſimulacres des villes qu'on avoit pris, ſaccagé & ruiné.

La férocité des Romains croiſſoit encore avec les progrès de la république : car un peuple conquérant ne peut être qu'un deſpote inhumain. Si le luxe adoucit ſes mœurs à quelques égards, il acheve d'étouffer en lui tout ſentiment d'humanité.

Avec ce caractere, les Romains devoient s'abreuver du ſang qui couloit ſur l'arene. Il n'y avoit point de ſpectacle qui leur fût plus agréable, & où il y eût un plus grand concours de citoyens de toute condition. Cette fureur alloit au point, qu'au milieu des repas, on ſe donnoit ſouvent le plaiſir barbare de faire combattre des gladiateurs. Dès que c'étoient-là les jeux des Romains, il ne faut plus s'étonner des horreurs qu'ils commettoient pendant les guerres civiles.

Les Romains ont eu de bonne heure une ſorte de poéſie, c'étoit une proſe cadencée qu'ils chantoient en danſant, lorſqu'ils offroient des ſacrifices. Il paroît qu'ils durent aux Etruſques tout ce que l'art put ajouter à cette poéſie : car leurs vers ſe nommoient *feſcennins* de Feſcennia, ville d'Étrurie.

Comme ces danſes & ces chants devinrent un objet d'émulation, ceux qui n'y réuſſiſſoient pas, furent expoſés aux railleries de ceux qui s'y diſtinguoient ; & les Romains employerent à ſe donner mutuellement des ridicules, le même langage qu'ils avoient d'abord conſacré à chanter les dieux. Inſenſiblement ils parlerent de tout en poéſie,

& avec d'autant plus de facilité, qu'il falloit peu de talent pour faire des vers feſcennins.

Ils étoient dans l'uſage d'offrir tous les ans à Cérès & à Bacchus les prémices de leur récolte; & ils les préſentoient dans un baſſin qu'ils nommoient *ſatur* ou *ſatyra* ou de *ſatur* plein, parce qu'ils y accumuloient des fruits de toute eſpèce. Ce mot fut enſuite employé pour exprimer toute ſorte de mélanges. On le donna non-ſeulement, aux mets compoſés de pluſieurs choſes, mais encore aux loix qui renfermoient des réglemens ſur pluſieurs chefs; & par une ſemblable analogie, on le tranſporta aux pieces de vers, où l'on ramaſſoit tout ce qu'une imagination groſſiere pouvoit produire. Telle a été la ſatyre dans ſon origine.

La raillerie avoit été l'acceſſoire de ce poëme: elle en devint le principal, & elle dégénera en invectives & en calomnies. Une loi des douze tables, qui condamnoit à mort ceux qui auroient compoſé des vers contre la réputation d'un citoyen, fait voir juſqu'où cet abus avoit été porté vers la fin du troiſieme ſiecle.

Nous avons vu que l'an de Rome 391, les Romains, dans l'eſpérance d'appaiſer la colere des dieux & de faire ceſſer la peſte, firent venir d'Étrurie des hiſtrions, dont tout le talent étoit de danſer au ſon de la flute. C'eſt à cet époque qu'on a fait commencer parmi eux les jeux ſcéniques. Du mêlange de la poéſie des Romains avec les danſes des Etruſques, naquirent des pieces de théatre, auxquelles on conſerva le nom de ſatyres. C'étoient des farces informes & groſſieres

où les acteurs agiſſoient & parloient ſans avoir de plan arrêté.

Tels furent à Rome les jeux ſcéniques juſqu'en 524, que Livius Andronicus, affranchi de M. Livius Salinator, leur fit prendre une forme toute nouvelle. Cependant il n'inventa rien. Grec de naiſſance, il ne fit que tranſporter à Rome un genre de drame que la Grece avoit créé & perfectionné. Il fût ſans doute, fort au deſſous de ſes modeles; il eſt même vraiſemblable qu'une imitation plus parfaite auroit eu peu de ſuccès chez un peuple encore groſſier. Quoi qu'il en ſoit, ce fût alors que le théatre donna pour la premiere fois aux Romains l'idée d'une action ſuivie & ſoutenue, ce qui leur fit abandonner leurs ſatyres pour un tems.

C'eſt ſur-tout, dans le cours de deux guerres, celle contre les Perſes & celle du Péloponeſe, que la Grece a produit de grands écrivains & de grands artiſtes en tout genre: & dans le ſiecle ſuivant, le goût des arts & des ſciences ſembla croître avec les troubles.

Il en a été de même à Rome. La premiere guerre punique venoit d'être terminée, lorſqu'Andronicus parut, & la poéſie continua de faire des progrès juſqu'à Jules Céſar: époque où tous les arts concouroient à l'embelliſſement de la capitale, où floriſſoit le plus grand des orateurs, où la philoſophie ſe répandoit & où tous les genres de littérature étoient cultivés. Auſſi la poéſie fit rapidement de nouveaux progrès. Les deux plus grands poëtes, Horace & Virgile, ſe formoient ſur la fin des dernieres guerres civiles.

Térence, qui vivoit du tems du ſecond Africain

&

& de Lélius, a été l'époque du goût parmi les Romains. Il donna le modele, d'après lequel le goût ſe perfectionna dans tous les genres, & il ne reſtoit plus de progrès a faire à cet égard, lorſqu'après la bataille d'Actium, Octavius devint le maître de l'empire. C'eſt la flatterie qui a attribué à ce monarque les progrès de tout ce qui ſe perfectionnoit ſans lui. Je conviens que la protection des princes peut multiplier les écrivains: mais l'eſtime publique fait ſeule les bons.

Depuis Térence, la comédie ne fit plus de progrès. Il ne paroît pas que la tragédie ſe ſoit jamais élevée au deſſus du médiocre: mais tous les autres genres de poéſie atteignirent à la perfection.

Lorſque Theſpis, Eſchile, Sophocle & Euripide créerent la tragédie, il y avoit plus de quatre cens ans qu'Homere avoit perfectionné la poéſie épique. Dans cet intervalle, on écrivit en vers ſur toute ſorte de matieres, & il ſe forma d'excellens poëtes, ſur-tout, dans le genre lyrique.

Les poëmes étoient récités dans les places & dans les jeux publics par les poëtes ou par les rapſodes. Le peuple, qui accouroit à ces lectures, approuvoit ou blâmoit ſuivant qu'il étoit affecté. Il comparoit les ouvrages qu'il avoit entendu avec ceux qu'il entendoit; & en rapprochant les uns des autres, il apprenoit à juger du beau & à l'apprécier.

Voilà les ſpectateurs que les poëtes tragiques de la Grece avoient pour juges. C'étoient des hommes dont le goût exercé recherchoit dans les tragédies la netteté, la préciſion, l'élégance

& la régularité, qu'il s'étoit fait une habitude de ſentir dans les autres genres de poéſie.

Les poëtes, qui ont donné les premieres comédies, ſont poſtérieurs à Theſpis d'environ cent ans. Ils vivoient dans le ſiecle de Périclès, c'eſt-à-dire dans le ſiecle des grands architectes, des grands ſculpteurs & des grands peintres, comme des grands poëtes. C'étoit le tems où le goût, qui s'exercoit à la fois dans tous les genres, achevoit de ſe perfectionner. On conçoit donc que la comédie devoit ſe perfectionner elle-même.

Autant les circonſtances étoient favorables aux progrès de la poéſie dramatique chez les Grecs, autant elles leur étoient contraires chez les Romains. Lorſque les jeux ſcéniques commencerent à Rome, le peuple n'avoit encore rien vu qui pût lui donner l'idée d'un poëme régulier & bien écrit. Auſſi goûta-t-il peu les comédies de Térence. Son inſenſibilité alloit au point, qu'au milieu des plus belles ſcenes, il demandoit un ours, des athletes ou des gladiateurs. Il falloit à ce peuple des ſpectacles de ſang.

Les Romains étoient donc dépourvus de goût, & leur paſſion pour les jeux du cirque ſembloit leur ôter juſqu'au pouvoir d'en acquérir. Voilà pourquoi la poéſie dramatique a fait peu de progrès parmi eux. Dans ce genre, leurs ſuffrages pouvoient plutôt égarer les poëtes que les conduire à la perfection. Les poëtes ſupérieurs, tels qu'Horace & Virgile, ſe ſont bornés à écrire pour des lecteurs dont le goût s'étoit formé par l'étude des poëtes grecs; & c'eſt en quelque ſorte en Grece, plutôt qu'à Rome, que la poéſie latine devoit ſe perfectionner.

Ce qui attiroit les Romains au théatre, c'étoit moins l'excellence des drames que la maniere dont on les déclamoit. Comme la déclamation étoit la premiere & la principale partie de l'art oratoire; elle étoit auſſi la premiere & la principale partie de l'art dramatique. Auſſi les jeux ſcéniques ont-ils fait à cet égard des progrès que nous avons de la peine à comprendre.

Tout étoit noté dans la déclamation des anciens & les ſyllabes & les geſtes; de ſorte que l'acteur étoit aſſujetti à une meſure, comme aujourd'hui le muſicien & le danſeur.

Ce mouvement meſuré donna lieu de partager la déclamation entre deux acteurs, dont l'un récitoit, & l'autre faiſoit les geſtes. Livius Andronicus, qui jouoit dans une de ſes tragédies, s'étant enroué à répéter pluſieurs fois des morceaux que le peuple avoit goûté, fit trouver bon qu'un eſclave récitât les vers, tandis qu'il faiſoit lui-même les geſtes. Il mit d'autant plus de vivacité dans ſon action, que ſes forces n'étoient point partagées; & ſon jeu ayant été applaudi, cet uſage prévalut dans les monologues.

Depuis ce partage, l'art des geſtes faiſant tous les jours de nouveaux progrès, devint ſous Auguſte un langage qui n'eut plus beſoin de celui des ſons articulés. Les pantomimes jouoient des pieces entieres, ſans prononcer un ſeul mot.

L'art des pantomimes charma les Romains dès ſa naiſſance, & la paſſion du peuple fut extrême pour ces comédiens, qu'il préféroit à tous les autres. Il me ſemble que cette paſſion devoit nuire aux progrès de la poéſie dramatique.

On a remarqué que la repréſentation de trois

pieces de Sophocle a plus coûté aux Athéniens que la guerre du Péloponèſe. Rome plus riche, faiſoit encore de plus grandes dépenſes en ſpectacles, & le peuple ſe paſſionnoit pour les jeux, parce qu'il en admiroit la magnificence. Des ſpectacles qui auroient moins coûté, lui auroient moins plu.

Il y avoit des jeux qui ſe donnoient régulièrement toutes les années & dont les édiles faiſoient les fraix. Il y en avoit d'autres qui ſe donnoient extraordinairement. On les nommoit votifs, parce qu'on les célébroit en conſéquence des vœux qui avoient été faits pour aſſurer le ſuccès d'une entrepriſe, ou pour appaiſer les dieux dans des tems de calamité. La république faiſoit les fraix de ceux-ci, parce que c'étoient en ſon nom qu'on les avoit voués; & comme le ſénat en régloit la dépenſe, elle étoit modérée.

Dans les jeux, au contraire, que donnoient les édiles, la dépenſe n'avoit point de bornes; & il ſeroit difficile de ſe faire une idée des ſommes que pluſieurs prodiguoient à cette occaſion dans le dernier ſiecle de la république.

Les édiles ornoient d'étoffes précieuſes, de ſtatues, de tableaux, toutes les rues & toutes les places par où devoit paſſer une proceſſion ſolemnelle, qui précédoit toujours la célébration des jeux : proceſſion où les pontifes, les prêtres, les augures, & tous ceux qui avoient quelque emploi dans les temples, marchoient en habit de cérémonie; où l'on portoit en pompe les images & les ſtatues des dieux.

Les édiles donnoient enſuite les jeux, c'eſt-à-dire, des courſes, des combats & des repré-

ſentations dramatiques. C'eſt alors qu'ils étaloient à l'envi la plus grande magnificence dans les chars, dans les chevaux, dans les prix deſtinés aux vainqueurs, dans le nombre des athletes, des gladiateurs, des lions, des ours, des tigres, des pantheres, des éléphans & de toutes ſortes d'animaux rares ; dans les récompenſes qu'ils donnoient aux acteurs, aux poëtes, aux muſiciens ; enfin dans la conſtruction des théatres.

Ils bâtiſſoient quelquefois des théatres qui contenoient juſqu'à quatre-vingt mille ſpectateurs, ils les bâtiſſoient pour quelques jours avec la même ſolidité, que s'ils avoient dû ſubſiſter, & ils les décoroient de tout ce que l'architecture, la ſculpture & la peinture pouvoient fournir de plus rare & de plus riche.

Ce n'étoient pas ſeulement les édiles qui donnoient de pareils jeux. Il étoit libre aux préteurs & aux conſuls d'en donner, & ſouvent de ſimples particuliers recherchoient par cette voie la faveur du peuple. Il n'y avoit pas de plus ſûr moyen de parvenir aux magiſtratures. Un homme riche, qui, pour éviter les dépenſes des jeux, auroit voulu ſe diſpenſer de paſſer par l'édilité, ſe ſeroit expoſé à un refus, lorſqu'il auroit brigué la préture ou le conſulat.

La paſſion des Romains pour les jeux a été ſur la fin de la république, une des principales cauſes des déſordres ; pour amuſer un peuple ſtupide & déſœuvré, les citoyens les plus riches ſe ruinoient & ils ruinoient encore les provinces, qu'ils mettoient à contribution.

Les richeſſes ont néceſſairement des bornes, cette paſſion des Romains n'en avoit pas. Les

empereurs ne furent donc pas assez riches pour la satisfaire, & on pouvoit prévoir qu'ils ruineroient l'empire. Bien d'autres causes contribuerent encore à le ruiner.

CHAPITRE II.

Du goût des Romains pour les arts & pour les sciences.

En Sicile, pendant la premiere guerre punique, les Romains commencerent à prendre quelque connoissance des beaux arts. Voilà vraisemblablement pourquoi Livius Andronicus hasarda sur le théatre des poëmes plus réguliers que ceux qu'on avoit joué avant lui.

Mais ce fut proprement après la prise de Syracuse que les beaux arts se montrerent à Rome pour la premiere fois. Marcellus orna de vases, de statues, de tableaux, les temples de l'Honneur & de la Vertu, & plusieurs autres lieux publics.

Trois ans après, l'an de Rome 545, Fabius Maximus, qui se rendit maître de Tarente, n'emporta qu'une statue colossale d'Hercule qu'il fit placer dans le capitole. A cela près il laissa aux Tarentins tous les ouvrages de sculpture & de peinture, dont leur ville étoit décorée. Il crut dangereux de montrer aux Romains les arts qui avoient amolli les Grecs. Autant les

hiſtoriens ont applaudi à ſa conduite, autant ils ont blâmé Marcellus.

Polybe, Tite-Live, Plutarque & Caton le cenſeur auroient voulu qu'on n'eût offert que des trophées d'armes aux yeux d'un peuple guerrier & conquérant. Il auroit donc fallu que les Romains n'euſſent jamais vaincu que des peuples pauvres comme eux. Ceux qui blâmoient Marcellus, auroient dû s'apercevoir que la précaution de Fabius étoit tout-à-fait inutile. Ce ſont les Romains qui avoient tort d'être conquérans. S'ils vouloient conſerver leurs anciennes mœurs, ils devoient ceſſer de l'être, depuis qu'ils ne pouvoient plus conquérir que des nations opulentes.

En effet, les conquêtes devoient amener les richeſſes; &, par une ſuite néceſſaire, les richeſſes devoient amener les arts, auſſi à peine les Grecs furent ſubjugués, que Rome s'embellit de ſtatues, de tableaux & devint le rendez-vous des plus fameux artiſtes de la Grece & de l'Aſie.

De tout ce que Marcellus tranſporta de Syracuſe, il ne réſerva rien pour lui. Mais dans la ſuite, on ceſſa de conſacrer à l'ornement des temples les ouvrages de ſculpture & de peinture, qui avoient décoré les villes grecques; comme on ceſſa de porter au tréſor public l'or & l'argent des peuples vaincus. Ces choſes avoient une valeur quelconque: c'en étoit aſſez. Elles exciterent l'avidité avant de former le goût, & les maiſons des citoyens puiſſans en furent ornées avec profuſion.

Les généraux employoient toutes ſortes de moyens pour enlever ce qu'il y avoit de rare

dans leurs provinces. Quelques-uns achetoient à vil prix : d'autres raviſſoient. Les plus modérés en apparence empruntoient pour ne pas rendre. Ils pilloient les maiſons des particuliers, ils pilloient les temples mêmes, & après avoir exercé ce brigandage dans leurs gouvernemens, ils l'exercerent encore dans Rome. Sur la fin de la république, on ne voyoit plus dans les temples de l'Honneur & de la Vertu, les ſtatues & les tableaux que Marcellus y avoit dépoſé.

Lorſque Mummius après s'être rendu maître de Corinthe, chargea des entrepreneurs de tranſporter à Rome pluſieurs ſtatues & pluſieurs tableaux des meilleurs artiſtes, il les menaça, s'il arrivoit quelque dommage à ces chefs-d'œuvres, de les obliger d'en fournir d'autres à leurs frais & dépens. Telle étoit l'ignorance groſſiere de ce conſul. Alors cependant il y avoit plus de ſoixante ans que Syracuſe avoit été priſe, & la paſſion avec laquelle on recherchoit les ouvrages des grands peintres & des grands ſculpteurs, paroitroit prouver que le goût des arts s'étoit déjà répandu. Comment donc un conſul pouvoit-il être ignorant au point de ne pas ſavoir, au moins par ouï dire, qu'il y a de la différence entre un tableau & un tableau ?

Je conjecture que les Romains avoient d'autant plus de peine à ſe former le goût, qu'il leur étoit plus facile de ramaſſer tout ce que les arts avoient produit de plus précieux. En général, les gens riches faiſoient des collections parce qu'ils étoient riches. Incapables de juger du prix des choſes rares qu'ils poſſédoient, ſou-

vent ils ne ſavoient pas les avoir. Une preuve qu'ils avoient plus d'avidité que de goût, c'eſt que Rome où le luxe attiroit les plus grands artiſtes, n'en a pas produit un ſeul qui ait eu quelque célébrité.

Le goût eſt un jugement rapide auquel toutes les facultés de l'eſprit conſpirent, & qui embraſſant dans ſes comparaiſons une multitude d'idées, demande une ame exercée ſur chacune & accoutumée à les ſaiſir toutes enſemble. Pour acquérir du goût, il faut donc beaucoup voir, beaucoup comparer; il faut que tous les arts & toutes les ſciences ſe prêtent mutuellement des ſecours. C'eſt un avantage qu'ont eu les Grecs. Leurs premiers écrivains ont été tout à la fois, poëtes, hiſtoriens, philoſophes & orateurs. Sans doute ils ont d'abord été bien médiocres: mais ils réuniſſoient tous les genres, ils les cultivoient tous à la fois; & par cette raiſon ils devoient les perfectionner tous également. En effet ils les ont perfectionné.

Lorſque les arts ont commencé à ſe montrer aux Romains, il n'y avoit proprement parmi eux ni poëtes, ni hiſtoriens, ni philoſophes, j'ajouterois même ni orateurs; car l'éloquence étoit encore bien groſſiere. A leurs yeux qui n'avoient pas appris à voir, on montroit tout à coup une multitude de chefs-d'œuvres: étoient-ils capables d'en juger?

C'eſt par degrés que les arts ſe perfectionnent: le goût ſe forme également par degrés. Or, les Romains n'ont eu les arts que parce qu'ils les avoient conquis, & lorſqu'ils les avoient conquis, on les avoit porté à la derniere perfection.

Les Grecs avoient employé pluſieurs ſiecles à les créer.

Ce n'eſt pas pour un peuple le ſiecle du goût, que celui où encore groſſier, il emprunte tout-à-coup d'une nation éclairée les arts & les ſciences. Alors il apprend moins les choſes, que les jugemens que les autres en ont porté.

Il étudie ſans méthode, il accumule ſans choix & il lui eſt tous les jours plus difficile de s'inſtruire. Un peuple ne commence donc à penſer, que lorſqu'il tente de faire des découvertes par lui-même, & le beſoin d'inventer peut ſeul lui donner des talens. Voilà le cas où ont été les Grecs. Comme ils ne pouvoient preſque rien apprendre des étrangers, ils ont été en quelque ſorte, forcés d'avoir du génie, & ils ont inventé.

Il n'a pas été poſſible aux Romains de prendre le même eſſor. Puiſque les arts étoient créés, ils ne pouvoient que les recueillir; & ils les enleverent comme autrefois ils avoient enlevé des gerbes. N'ayant donc rien inventé, ils ne perfectionnerent rien; parce que l'eſprit qui perfectionne dans un tems, eſt le même qui eût inventé dans un autre. Je conjecture qu'ils ont eu plus de magnificence que de goût, plus de recherche que de diſcernement; que juges médiocres des arts, ils ne les ont eſtimés que comme des choſes de luxe.

En effet, ils regardoient au deſſous d'eux de s'en occuper eux-mêmes, & ils bornoient toute leur gloire à commander à ceux qui les cultivoient. Certainement ce préjugé n'étoit pas favorable au goût: mais il leur étoit cher, & c'eſt d'après

ce préjugé même que Virgile loue les Romains. Vous vous ſouvenez, Monſeigneur, de ces beaux vers : *Excudent alii ſpirantia*, &c.

Quoique le gouvernement de la république Romaine fût propre à former des orateurs, ce fut par les leçons des Grecs que Ciceron ſe forma lui-même; & il ſurpaſſa bientôt Hortenſius qui étoit alors le plus éloquent des Romains. Il étudia la langue des Grecs, leurs poëtes, leur hiſtoire, leurs philoſophes, leurs arts, leurs ſciences. Il eſſaya même de faire des vers. S'il n'eut étudié que l'éloquence, il eût été moins éloquent : car il faut connoître bien des genres pour réuſſir dans un ſeul. C'eſt ainſi que tous les hommes de goût & de talent que Rome a produit ſe ſont formés d'après les Grecs.

Dès que les Romains s'occupoient des arts par luxe plutôt que par goût, on conçoit que les ſciences devoient avoir peu d'attrait pour eux. Auſſi n'ont-ils eu ni géometre, ni aſtronome, ni phyſicien. Varron, le ſeul ſavant que la république ait produit, s'eſt borné à des recherches d'érudition. Ciceron, qui étoit ſon contemporain, en fait grand cas. En effet, Varron étoit un phénomene pour ſon ſiecle.

Quoique les Grecs aient mépriſé toutes les nations, ils ne les ont jamais regardées avec indifférence. Comme ils ſe ſouvenoient des ſecours qu'ils avoient tiré de quelques-unes, ils ont toujours paru curieux de les connoître. Mais parce qu'ils aimoient le merveilleux, & qu'ils étoient d'une grande crédulité, ils ramaſſoient les traditions avec peu de diſcernement. Ils ſembloient n'interroger les peuples que pour appren-

dre des opinions : ils cherchoient dans la lecture des hiſtoriens le ſtyle plutôt que la vérité, & c'étoit aſſez pour eux que l'hiſtoire fût bien écrite. Voilà pourquoi ils ne nous donnent que des connoiſſances très-imparfaites & très-confuſes des révolutions arrivées en Aſie avant les conquetes de Cyrus.

Ce n'eſt que ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre que les Grecs ont paru s'appliquer ſérieuſement à l'étude de l'antiquité ; & ils ſe hâterent de penſer qu'il leur étoit poſſible de débrouiller l'hiſtoire des ſiecles les plus reculés. Nous ne nous flattons jamais plus de réuſſir dans une ſcience, que lorſque nous commençons à nous en occuper ; & pour nous convaincre de notre impuiſſance, il faut que des tentatives inutiles ſe répetent pendant des ſiecles. Nous avons vu avec quelle obſtination les anciens philoſophes ont entrepris les uns après les autres d'expliquer la formation de l'univers : haſarderons-nous beaucoup, ſi nous jugeons que les hiſtoriens qui vivoient dans les mêmes tems, ſe ſont conduits avec le même eſprit, & qu'ils ont eu la même confiance avec auſſi peu de fondemens ? Il n'y a pas long-tems que les hypothèſes régnoient dans l'hiſtoire, parce qu'elles régnoient encore dans la philoſophie. On vouloit tout deviner, les évènemens & la nature. Cela prouve que lorſque les philoſophes ſont mauvais, les critiques le ſont également. J'ajouterai même, & notre expérience le prouve, que les bons critiques ne viennent que long-tems après les bons philoſophes : les érudits ſont les derniers à ſavoir douter.

Les Romains, auſſi mauvais critiques, & beau-

coup moins curieux, étoient peu propres à faire des recherches, & il ne s'y portoient pas. Ils nous parlent de leurs guerres, de leurs victoires, de leurs triomphes. On diroit qu'ils n'ont connu les peuples que pour les ſubjuguer ou pour les exterminer; & ils ſemblent avoir voulu effacer tous les monumens, qui en pouvoient tranſmettre l'hiſtoire. En un mot, avec auſſi peu de diſpoſitions pour les ſciences que pour les arts, ils ne les ont connus que parce qu'ils ont conquis la Grece, & ils n'ont gueres ſu que ce qu'ils ont appris des Grecs; qui ont été leurs maîtres, & qui devoient être les nôtres.

CHAPITRE III.

De quelques uſages des Romains.

LES relations ſont peu propres à faire connoître les uſages: les plus détaillées n'en donnent que des notions imparfaites. Si elles montrent le fond des choſes, elles ne repréſentent que confuſément la maniere dont elles ſe font. C'eſt néanmoins dans la maniere que conſiſte le prix réel ou imaginaire, que chaque peuple attache à ſes uſages.

Preſque tout eſt arbitraire en ce genre, & cependant chaque peuple croit ſes uſages fondés en raiſon. Ce préjugé eſt cauſe que les nations ont, à cet égard, bien de la peine à ſe juger. Soit qu'elles

s'approuvent, ſoit qu'elles ſe condamnent, elles ſont les unes des autres des tableaux peu reſſemblans.

D'ailleurs les uſages ne ſont pas conſtans. Ils ſe conſervent à peu-près les mêmes, tant qu'un peuple a peu de beſoins. Mais auſſi-tôt que le luxe commence, il amene des changemens dans les uſages ; & les révolutions qu'il produit, ſont d'autant plus grandes, qu'il fait lui-même de plus grands progrès. Les uſages qui méritent plus particuliérement d'être obſervés, ſont ceux qui ſe ſont introduits dans le dernier ſiecle de la république (*).

DE L'HABILLEMENT.

LA tunique étoit le vêtement que les Romains portoient immédiatement ſur la peau : elle étoit dans l'origine fort groſſiérement faite, & on peut ſe la repréſenter comme un ſac, ouvert pour laiſſer paſſer la tête & les bras. Celles des femmes avoient ſeules des manches, & c'eut été une marque de molleſſe dans les hommes d'avoir les bras couverts.

Une ceinture aſſujettiſſoit la tunique, & ſervoit à la relever, lorſqu'on avoit quelque choſe à faire. C'eſt pourquoi *ſe accingere* ſignifioit ſe préparer à une choſe.

(*) Je tire des mémoires de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, le peu que je dis à ce ſujet.

En conſéquence on paroiſſoit plus ou moins capable d'agir, ſuivant la maniere dont on portoit ſa ceinture : ce qui fut cauſe qu'on jugea des diſpoſitions de l'ame ſur cet indice, & qu'on nomma *alté cincti* les hommes d'un caractere ſévere & courageux, & *diſcincti* ceux qui ſe livroient à la débauche ou à la molleſſe.

Les Grecs ne portoient ſur la tunique qu'un ſimple manteau : les Romains portoient une robe qu'ils nommoient *toge*. Elle étoit différente ſuivant les conditions & ſuivant les circonſtances, & il y avoit toujours dans l'habillement quelques marques propres à faire diſtinguer les dignités civiles ou militaires. Les tribuns du peuple paroiſſent avoir été les ſeuls magiſtrats qui n'avoient point de ces marques diſtinctives.

Le luxe tendoit à tout confondre. On prodigua l'or, les pierreries & la pourpre. On multiplia les tuniques, on leur fit prendre différentes formes, & ce fut un art d'en diſpoſer les plis avec grace.

Les femmes échancrerent les leurs, de maniere qu'elles montroient la gorge, les épaules & une partie du bras droit. La toge leur parut auſſi trop ſimple : elles en augmenterent inſenſiblement le volume, & elles y ajouterent une longue queue, chargée d'ornemens. C'eſt ce qu'on nomma *ſtole*. Cet habit leur devint particulier. Mais parce que les raffinemens que la corruption produit, tendent tour-à-tour à diſtinguer & à confondre les ſexes, quelquefois les ſtoles ſe racourcirent, & les toges s'allongerent, de ſorte que les femmes paroiſſoient effrontées, & les hommes efféminés.

Ce n'eſt que ſous les empereurs que les Romains ont eu des tuniques de lin. En Egypte cependant l'uſage de ces tuniques remontoit à la plus haute antiquité, & il y avoit pluſieurs ſiecles qu'elles étoient connues des Grecs, lorſque les Romains n'employoient encore le lin que dans les voiles de leurs vaiſſeaux. Dans la ſuite, ils s'en ſervirent avec plus de luxe que de goût. Voulant de l'or & de la pourpre par-tout, ils en mêlerent dans le tiſſu des tuniques, & ils ſemblerent craindre qu'elles ne fuſſent pas aſſez rudes à la peau.

Il y a eu bien des ſortes de chauſſures chez les Romains : il a même été un tems où elles varioient comme les conditions. En général on en diſtinguoit de deux eſpeces. L'une étoit une ſemelle qui laiſſoit le pied à découvert, & qui s'attachoit avec des courroies. L'autre couvroit tout le pied, montoit juſqu'à mi-jambe, & s'arrêtoit avec une eſpece de ruban, auquel on faiſoit faire pluſieurs tours.

Quoique les ſouliers fuſſent ordinairement de cuirs apprêtés, on en fit auſſi de toutes les matieres propres à les rendre plus légers & plus ſouples. Mais parce qu'un goût dépravé portoit autant à la magnificence qu'à la molleſſe, on ne ſe contenta pas de les ſurcharger de pierreries, quelquefois on voulut encore que la ſemelle en fut d'or maſſif. Cette chauſſure ne devoit pas être commode.

Le noir pour les ſouliers des hommes & le blanc pour ceux des femmes étoient d'abord les ſeules couleurs décentes. Les courtiſannes changerent inſenſiblement cet uſage, & firent donner

la

la préférence aux ſouliers rouges qu'elles affectoient de porter. Dans la ſuite, les empereurs furent ſi jaloux de cette couleur que l'ayant réſervée pour eux, ils la défendirent aux hommes, & ne la permirent qu'aux femmes.

Quand à la coëffure, elle a été ſujette à tous les caprices de la mode. Rien n'a plus varié, & les Romains ne paroiſſent s'être accordé que ſur l'eſtime qu'ils faiſoient du blond le plus ardent.

DES REPAS.

LE ſouper étoit proprement le ſeul repas des Romains: le matin, ſur le midi, ils ne mangeoient qu'un morceau.

Après avoir diſtribué des coupes aux convives, & fait des libations, on apportoit le premier ſervice qui commençoit ordinairement par des œufs frais, & on finiſſoit le ſecond par des fruits: d'où eſt venue l'expreſſion *ab ovo uſque ad mala*, pour dire du commencement à la fin.

Ces deux ſervices ſe diviſoient en pluſieurs autres. Mais en quelque nombre qu'ils fuſſent, on ne les diſtingua jamais que par les noms de *primæ & ſecundæ menſæ.*

Les tables, ſervies pendant pluſieurs ſiecles avec ſimplicité, furent couvertes avec profuſion ſur la fin de la république. On compta quelquefois juſqu'à quinze ou vingt ſervices. Je ne répondrois pas du goût des Romains à cet égard. Il me ſemble que la bonne chere s'allie difficilement avec le grand luxe: auſſi les gens riches

eſtimoient-il les mets par la rareté & par le prix, plutôt que par la ſaveur.

L'uſage de manger couché ne commença que vers la fin du ſixieme ſiecle. Ce furent les hommes qui l'établirent. Les femmes s'y refuſerent tant que la république ſubſiſta, & on ne le permit que fort tard aux jeunes gens qui n'avoient pas encore pris la robe virile. Ils étoient aſſis ſur le bord du lit de leur plus proche parent.

La table étoit quarrée, ſans nappe, d'un bois précieux, & incruſtée de cuivre, d'argent, d'or, ou même de pierreries. Un des côtés reſtoit libre pour le ſervice, & le long des trois autres on rangeoit trois lits : ce qui fit nommer *triclinium* & la table & la ſalle à manger.

Chaque lit pouvoit contenir trois ou quatre perſonnes, rarement d'avantage. Avant de s'y coucher, on quittoit ſes ſouliers, ou même on ſe lavoit les pieds, afin de ne pas ſalir les étoffes précieuſes dont ils étoient couverts.

On ſe rendoit au *triclinium* avec une robe particuliere, qui ne ſervoit que pour les repas. Il n'eût pas été décent de s'y montrer avec tout autre habit. Ce qui paroît ſingulier, c'eſt que long-tems encore après Auguſte, on n'étoit pas dans l'uſage de fournir des ſerviettes aux convives : chacun apportoit la ſienne.

La place la plus diſtinguée étoit la premiere du lit du milieu. Le lit à la gauche de celui-là étoit pour les perſonnes auxquelles on devoit le moins d'égard. Tels étoient ceux qu'on nommoit *ombres*, parce qu'ils venoient ſous les auſpices des conviés qui les préſentoient.

Un grand nombre d'eſclaves étoit employé au

ſervice. Des joueurs de flûte & de hautbois accompagnoient les poiſſons & les oiſeaux rares qu'on apportoit. Les acclamations des convives ſe mêloient aux ſons des inſtrumens ; & un écuyer tranchant coupoit les viandes en cadence.

Pendant le repas on faiſoit paroître quelquefois des bouffons, des farceurs, des danſeurs, des muſiciens, des pantomines, ou même des gladiateurs, On donnoit en un mot des ſpectacles de toute eſpece, & on prodiguoit encore les parfums, comme pour flatter tous les ſens à la fois.

Quand on a beſoin de tant de choſes, on ne s'amuſe d'aucune ; & tout cet appareil ne valoit pas un repas ſimple, que la gaieté aſſaiſonne. Forcés à revenir à des amuſemens moins chers, ſouvent les grands, au milieu du repas, jouoient à pair ou non, au dez, ou à tout autre jeu : ils buvoient à la ſanté les uns des autres : ils ſe portoient celle de leurs amis : ils créoient un roi qui impoſoit des loix aux convives : en un mot, ils cherchoient à ſe tirer de l'aſſoupiſſement, où le luxe de la table les plongeoit.

Avant de ſe ſéparer, on faiſoit des libations pour la proſpérité de l'hôte. Celui-ci offroit enſuite des préſens à ſes convives : il diſtribuoit une partie des reſtes aux eſclaves, réſervoit l'autre, & brûloit les choſes qui ne méritoient ni d'être données ni d'être gardées. Cette derniere cérémonie étoit une eſpece de ſacrifice, qu'on nommoit *protervia*. Caton d'Utique fit alluſion à cet uſage, lorſqu'il dit d'un homme qui, après avoir mangé tout ſon bien, mit le feu à ſa maiſon : *il n'a rien fait qui ne ſoit dans les regles.*

Les détails où je viens d'entrer ſuffiſent pour

vous faire juger des excès où le luxe de la table fut porté. On tenta inutilement d'y mettre un frein. On renouvella plusieurs fois une loi, qui ordonnoit de manger dans la piece de la maison qu'on nommoit *atrium* : espece de vestibule où l'on étoit exposé aux yeux du public. On régla même la dépense de la table. Mais la licence, devenue plus forte que les loix, rendit inutile toutes ces précautions. Chacun se dégoûta des vestibules : on voulut se dérober aux regards, & les sallons qu'on bâtit à cet effet, furent l'occasion d'un nouveau luxe.

DES BAINS.

COMME les Romains ne connoissoient pas l'usage du linge, ils étoient dans la nécessité de se baigner fréquemment. Pendant long-tems ils ne se sont baignés que dans les rivieres. Ce n'est du moins que sur la fin de la république, qu'ils ont commencé à construire des bains publics. On s'y baignoit pour la quatrieme partie d'un as, c'est-à-dire, pour trois deniers de notre monnoie.

Les bains, d'abord construits simplement & avec peu de dépense, devinrent dans la suite des édifices, dont on admira la grandeur & la beauté. M. Agrippa, étant édile, en fit construire cent soixante-dix, où les citoyens se baignoient gratis à l'eau chaude & à l'eau froide. Plusieurs empereurs suivirent cet exemple ; & cette libéralité fut si agréable au peuple, que ce fut un des plus sûrs moyens de lui plaire.

Alors l'uſage de ſe baigner dégénéra bientôt en abus. On vint aux bains par molleſſe, par oiſiveté : on y vint parce qu'il y avoit un grand concours, & c'eſt-là que les poëtes, qui aimoient à réciter leurs vers, venoient à chercher des auditeurs.

Les gens riches avoient chez eux des bains, qui étoient moins conſtruits pour le beſoin que pour la ſenſualité. Lorſque les empereurs s'ennuyoient, ces bains étoient pour eux d'une grande reſſource, & on en a vu qui ſe baignoient juſqu'à cinq ou ſix fois par jour.

Quelques-uns ne dédaignoient pas néanmoins de ſe baigner avec le peuple. On raconte qu'Adrien ayant rencontré dans un bain public, un vieux ſoldat qu'il reconnut, & qu'ayant remarqué que, faute de valet pour le nétoyer, ce vieillard ſe frottoit le dos contre les murs, il lui donna des eſclaves & dequoi les nourrir. Peu de jours après, d'autres vieillards ne manquerent pas de ſe trouver aux bains, & de ſe frotter auſſi le dos contre les murs : mais ils n'eurent que des étrilles ; & l'empereur qui les leur fit diſtribuer, leur ordonna de s'étriller les uns les autres.

L'uſage ne permettoit pas de ſe montrer aux bains publics, lorſqu'on étoit en deuil : c'étoit une choſe ſi univerſellement reçue, que les mots *ſquallor & ſordes* ſont pris pour deuil dans les meilleurs écrivains. Il ſembloit que pour être triſte, il fallut être mal propre. C'eſt une idée de décence qui paroît aujourd'hui bien ſinguliere : mais avant les Romains, les peuples de l'Aſie l'avoient trouvée fort raiſonnable.

DES PROMENADES.

L'EXERCICE du corps eſt néceſſaire à l'eſprit même, qui a quelquefois beſoin de ſe diſtraire de ſes occupations. Pour ceux qui penſent, la promenade eſt même tout à la fois un exercice modéré des facultés du corps & des facultés de l'ame. C'eſt le moment où l'on obſerve ſans effort & ſans fatigue. Tout ſeul, on réfléchit comme en rêvant, & on laiſſe aller ſa penſée aux objets qui l'appellent. Avec les autres, on cauſe, on s'éclaire, & la nature devient en quelque ſorte un livre qu'on étudie, & que la converſation apprend à lire. Heureuſement ce plaiſir ſe trouve à peu de fraix, & il eſt bien mieux goûté de ceux qui ſavent jouir de la nature, que de ceux qui ſe piquent de la vaincre. Ils ſe promenent délicieuſement dans un bois ou dans une prairie.

Lorſqu'à Rome le luxe eut amené l'oiſiveté, la promenade, au lieu d'être un délaſſement devint une occupation. C'eſt ainſi qu'on changea la deſtination des choſes. Bientôt l'Italie parut à peine ſuffire à la manie de bâtir des maiſons de campagne. On combla les mers, on perça les montagnes; & les lieux les plus ingrats furent ornés, s'ils ne furent pas embellis. Si vous voulez ſavoir comment les plus opulens jouiſſoient des plaiſirs, Lucrece vous l'apprendra.

Exit ſæpe foras magnis ex ædibus ille,
Eſſe domi quem pertæſum eſt, ſubitoque revertit
Quippe foris nihilo melius qui ſentiat eſſe.

Currit, agens mannos, ad villam præcipitanter,
Auxilium tectis quaſi ferre ardentibus inſtans:
Oſciat extemplo tetigit cum limina villæ:
Aut abit in ſomnum gravis, atque oblivia quærit.
Aut etiam properans urbem petit, atque reviſit.

La promenade étant devenue une occupation eſſentielle, il ne falloit pas qu'elle vint à manquer. On n'auroit ſu que mettre à la place, parce que rien n'eſt ſi difficile, que de ſuppléer aux choſes frivoles.

Il n'étoit donc pas raiſonnable de ſe mettre dans la néceſſité d'attendre toujours le beau tems, & de s'expoſer à être ſouvent ſans promenade, au milieu des plus beaux jardins. C'eſt pourquoi on joignit aux maiſons, des galeries quelquefois ſi longues, qu'on les appella milliaires, & des portiques aſſez vaſtes pour ſe promener en voiture. Ce goût gagna juſqu'aux perſonnes qui ſavoient s'occuper. Ciceron ayant fait bâtir, ſentoit qu'il lui manquoit une promenade couverte; & il vouloit au moins en avoir une petite: *tecta igitur ambulantiuncula addenda eſt*, diſoit-il. Ce diminutif ſemble faire la critique d'un uſage où l'exemple l'entraînoit.

Les portiques ſe multiplierent à la ville & à la campagne. Ce fut un genre de magnificence où les grands chercherent à ſe ſurpaſſer. On y employa le marbre le plus précieux: on les orna de ſtatues, de tableaux; & on s'appliqua ſur-tout à les rendre commodes pour toutes les ſaiſons.

Il falloit au peuple les mêmes reſſources qu'aux grands, puiſqu'il étoit tout auſſi déſœuvré. Il y eut donc des portiques publics & en grand nom-

bre. C'étoient des rendez-vous, où à certaines heures on accouroit de toutes les parties de la ville, & où il étoit du bel air de ſe montrer. Deſœuvrement, frivolité, ennui; voilà le partage des grandes villes dans les ſiecles floriſſans. Il ne reſte d'amuſement véritable que pour les perſonnes qui, ſe tenant un peu à l'écart, vivent comme en retraite au milieu du tumulte; & qui ſimples ſpectateurs, obſervent les ſottiſes des autres.

DES OCCUPATIONS DES ROMAINS DANS LE COURS DE LA JOURNÉE.

LES Romains furent long-tems à ne diſtinguer dans la journée que le matin, le midi & le ſoir. Sur la fin du cinquieme ſiecle, ils commencerent à avoir des cadrans ſolaires aſſez groſſiérement faits; & plus de cent ans après, ils connurent l'uſage des clepſydres, qui meſuroient les heures par l'écoulement de l'eau.

Le luxe, qui ſe répandoit, faiſoit alors une néceſſité de s'occuper, aux heures marquées par l'uſage, de toutes les frivolités qui devoient remplir la journée. On avoit donc beſoin de ſavoir toujours l'heure avec préciſion. On imagina d'avoir des eſclaves, dont tout l'emploi étoit d'obſerver le cadran ou le clepſydre, & de dire l'heure à leur maitre, lorſqu'il la demandoit. C'eſt la choſe dont les gens du monde s'informent le plus, parce que l'ennui qui les dévore, les force à compter les momens.

Les Romains comptoient douze heures au jour, les ſix premieres depuis le lever du ſoleil juſqu'à midi, & les ſix dernieres depuis midi juſqu'à la nuit. Elles étoient donc, comme les jours, plus longues en été & plus courtes en hyver.

Les citoyens les plus ſenſés donnoient la matinée à leurs affaires domeſtiques, aux devoirs de leur état, ou à l'étude. Mais ce n'eſt pas d'après eux qu'on peut juger des mœurs.

Un plus grand nombre, qui diminnoit tous les jours, commençoit la journée & la finiſſoit par viſiter les temples. Cette dévotion prenoit ſouvent beaucoup de tems : car ſi on avoit pluſieurs choſes à demander, il falloit s'adreſſer à des divinités différentes, & faire en quelque ſorte des pélérinages dans la ville. Les riches faiſoient des ſacrifices ou d'autres offrandes ; & les pauvres ſe contentoient de ſaluer les dieux, en portant la main à la bouche : ce qu'on nommoit par cette raiſon *adorer*. On adoroit le matin les dieux céleſtes & le ſoir les dieux infernaux.

Il y avoit encore plus de concours à la porte des grands qu'à celle des temples. On conſacroit la premiere heure & même la ſeconde à ces viſites ; & ſouvent on devançoit le jour, crainte d'être prévenu ou de laiſſer échapper le moment. Les veſtibules étoient remplis de la foule des cliens, auxquels le patron ſe déroboit quelquefois par une porte de derriere. S'il ſortoit publiquement, ils s'empreſſoient autour de lui & l'accompagnoient. Celui-ci alloit chez un plus grand que lui jouer le même perſonnage, & toute la ville étoit en mouvement.

Tous les jours, excepté ceux qui étoient deſti-

nés aux comices ou consacrés au repos, les tribunaux se tenoient pendant la troisieme heure, la quatrieme & la cinquieme, & le peuple s'occupoit, avec plus ou moins de chaleur, des affaires qui se traitoient. S'il n'y prenoit aucun intérêt, il erroit par desœuvrement dans les rues & dans les places. Alors se présentoient ceux qui aspiroient aux charges, accompagnés de leurs amis qui les recommandoient, & ayant à leur gauche des nomenclateurs qui leur disoient le nom & le surnom des passans. D'autres couroient tous les quartiers de la ville, uniquement pour se donner en spectacle. Ils payoient des citoyens, afin d'avoir un cortege plus nombreux; & c'étoit à qui traîneroit après soi plus de litieres, plus d'esclaves & plus de cliens.

On dinoit à midi, c'étoit un léger repas après lequel on faisoit communément la méridienne. Ensuite la multitude se répandoit dans les promenades, pendant que les jeunes gens qui conservoient quelque reste des anciennes mœurs, jouoient à la paume, ou s'exerçoient dans le champ de Mars. Enfin, on alloit aux bains à huit ou neuf heures: & on soupoit à dix.

Telles étoient en général les occupations ou les amusemens des Romains dans les tems où il n'y avoit point de spectacles. Dans les autres, les jeux rempliſſoient presque toute la journée. Le matin, on faisoit combattre des hommes contre les bêtes féroces: avant midi, on assistoit à des combats de gladiateurs, auxquels on revenoit après avoir dîné; & on passoit le reste du jour au cirque ou au théatre. Mais tout cela a souffert des variations.

DE L'URBANITÉ ROMAINE.

ROME s'appelloit par excellence *urbs*, la ville, & c'eſt delà qu'on a fait *urbanitas*. Or, comme la langue ſe poliſſoit dans le tems où les mœurs reſtoient encore groſſieres, ce mot n'a d'abord exprimé que le don de joindre à la pureté du langage, les graces de la prononciation, de parler & de prononcer, comme on parloit & prononçoit à la ville.

A meſure que les mœurs ſe polirent, l'acception de ce mot s'étendit, & l'urbanité ſe remarqua, non-ſeulement dans le langage, mais encore dans le geſte, dans le ton, dans les manieres, dans l'extérieur de toute la perſonne, enfin dans tout ce qu'on jugeoit pouvoir contribuer à l'agrément.

L'urbanité eſt donc une choſe qui a varié, & ſur laquelle les Romains même n'ont pu s'accorder dans aucun tems. Comment auroient-ils déterminé la notion qu'ils s'en formoient, & dans laquelle chacun ſuivant ſon état faiſoit entrer différens acceſſoires? Il en eſt de l'urbanité comme de ce que nous nommons le ton de la bonne compagnie. Il ne nous eſt donc pas poſſible de nous en faire une idée exacte : nous ne pourrions pas même en juger, comme en jugeoient en général les Romains. Nous ſommes trop prévenus pour nos uſages.

Par exemple, nous ne trouverions pas plus de graces que de commodité à manger couché, &

nous aurions quelque répugnance à voir prendre les viandes avec les doigts, quelque délicatement qu'on les prît. C'eſt ainſi néanmoins qu'on mangeoit encore dans le ſiecle d'Auguſte. La coutume de boire ſouvent tous dans la même coupe auroit encore de quoi nous dégoûter.

Cependant pour ne pas juger précipitamment, il faut conſidérer que les circonſtances peuvent amener chez différens peuples des uſages différens, & tous également fondés en raiſon.

Dans une république, où tous les citoyens avoient droit de ſuffrage, il étoit impoſſible qu'un candidat connût tous ceux dont il briguoit la faveur. Cependant aucun d'eux ne vouloit être inconnu; & c'eſt ſans doute ce qui introduiſit l'uſage de ſaluer chacun par ſon nom. Chez nous au contraire ce ſeroit-là une impoliteſſe; parce que n'ayant de relation qu'avec le petit nombre de perſonnes que nous connoiſſons, leur nom qu'il eſt ſuperflu de prononcer, ne paroît dans notre bouche qu'une affectation de familiarité ou de ſupériorité.

Nous trouverions bien de l'excès dans la politeſſe à laquelle les premiers citoyens ſe prêtoient, lorſqu'ils ſe montroient dans la place pour s'aſſurer des ſuffrages. Ce n'étoit pas aſſez de ſaluer, il falloit embraſſer. Le beſoin de ménager les citoyens de tout état, faiſoit une néceſſité de s'aſſujettir à un uſage qui s'étoit introduit ſans répugnance dans les premiers tems de la république.

Mais les Romains trouveroient auſſi chez nous bien des choſes qu'ils n'approuveroient pas. Plus ſimples, ils ne croiroient voir que de la frivolité dans pluſieurs de nos uſages, & ils ne com-

prendroient pas le ton ſérieux avec lequel nous en jugeons. Ils ſeroient ſcandaliſés de nous voir courber le corps en nous abordant, & ils ſeroient choqué de nos expreſſions rampantes ou tout-à-fait vuides de ſens. Pour comprendre ces choſes, il faudroit qu'ils euſſent pu prévoir ce qu'ils deviendroient ſous les empereurs.

D'après ces conſidérations, nous n'approuvons & nous ne blâmons que ce qu'il y a de plus ſenſible dans l'urbanité. Ce qui la caractériſe plus particuliérement eſt un je ne ſais quoi, dont il n'eſt pas poſſible de ſe faire une idée préciſe. Il me ſuffira de l'examiner dans ſes cauſes. A cet effet, je diſtinguerai le peuple, les grands & les gens de lettres. Il eſt évident que ces trois claſſes de citoyens devoient produire trois ſortes d'urbanité bien différentes.

Je me repréſente dans les manieres du peuple quelque choſe de fier, de groſſier & de féroce. Ce caractere ne pouvoit manquer d'être l'effet d'un empire acquis par des guerres non-interrompues, & célébre par une longue ſuite de triomphes. D'ailleurs ſa groſſiéreté étoit entretenue par les farces qui excluoient la bonne comédie, comme la férocité l'étoit par les combats de gladiateurs.

On remarque qu'en général les grands, qui par le rang ſe trouvent placés dans la premiere claſſe des citoyens, ſe placent eux-mêmes dans la derniere par les ſentimens qu'ils montrent: & on a dit à ce ſujet que les extrêmités ſe touchent. Cette obſervation n'a nulle part été plus vraie qu'à Rome. En effet, étoit-il poſſible de vivre au milieu du peuple, de n'être occupé qu'à lui plaire, de ne goûter que les jeux dont il s'amuſoit,

& de n'en pas prendre les manieres plus ou moins? Conſidérons ſur-tout, qu'on voyoit alors ce qu'on ne voit plus aujourd'hui. Car c'étoient les grands qui faiſoient la cour au peuple : ils étoient les flatteurs.

Excepté Athènes, où la populace même avoit du goût, par-tout où le peuple aura la principale part à la ſouveraineté, la politeſſe aura toujours quelque choſe de groſſier. Ce n'eſt pas néanmoins que je prétende qu'à Rome les grands ne différaſſent en rien du peuple : je veux dire ſeulement qu'ils lui reſſembloient à bien des égards. D'ailleurs ſe trouvant par état dans des circonſtances différentes, il falloit néceſſairement qu'ils contractaſſent des habitudes particulieres.

Ce ſont eux qui les premiers ont cultivé les lettres. Or, ceux qui s'y ſont appliqués avec fruit, ont dû être les modeles de la vraie urbanité.

Ils eurent en ce genre les Grecs pour maîtres. Ils les liſoient : ils les attiroient auprès d'eux, ils alloient enfin reſpirer l'air d'Athènes ; & par ce moyen, ils enlevoient inſenſiblement l'atticiſme, comme ils avoient enlevé les arts : je veux dire qu'à cet égard ils furent encore inférieurs aux Athéniens. En général, ils ne pouvoient en avoir la douceur, ni même l'humanité.

Cependant, pluſieurs devinrent ſans doute d'excellens écoliers. C'étoit l'effet des ſoins qu'on donnoit à l'éducation. Car à Rome on étoit convaincu que les habitudes contractées dans l'enfance, déterminent ce qu'on doit être un jour. Les Romains néanmoins n'y apportoient pas autant de ſcrupule que les Grecs, qui jugeoient eſſentiel ce que d'autres peuples auroient jugé fri-

vole. C'eſt pourquoi Cornélius Népos, voulant parler des premieres études d'Epaminondas prend des précautions contre la façon de penſer de ſes concitoyens. Mais enfin, dans les meilleures familles, on avoit au moins l'attention de confier d'abord les enfans aux eſclaves les plus inſtruits, & de les envoyer enſuite en Grece pour achever leurs études.

On leur apprenoit à lire avec goût les meilleurs écrivains, à penſer, à s'exprimer comm'eux : on les formoit aux exercices de toute eſpece, on les accoutumoit aux fatigues : enfin on ſemoit dans leur ame les connoiſſances qui devoient les préparer à remplir un jour toutes les charges de la république. Auſſi, parmi les Romains les lettres, la guerre, le barreau, le ſacerdoce paroiſſoient à peine des profeſſions différentes. Le même homme paſſoit ſucceſſivement par toutes les magiſtratures, & ne paroiſſoit étranger dans aucune. Tranſporté de charge en charge, il s'étudioit à prendre, ſuivant les circonſtances, les habitudes qui lui aſſuroient des ſuccès. Par-là, ſon caractere ſe formoit des meilleures qualités qu'il avoit acquis dans différentes poſitions, & qui ſe tempérant mutuellement, ne pouvoient manquer de produire l'effet le plus agréable. Telle étoit l'urbanité : nous ne l'appercevons pas en elle-même, nous en jugeons ſeulement par ſes cauſes.

Quand nous parlons de nos mœurs, le mot *urbanité* n'eſt point d'uſage : ceux de *politeſſe* & de *civilité* ne le rendent pas, & celui *d'élégance* le rendroit ſeul, ſi le tranſportant du langage au ton & aux manieres, nous lui donnions la même étendue qu'au mot *urbanité*. Je le prendrai dans

cette acception, & je chercherai notre élégance dans ces cauſes.

Il eſt évident que parmi nous l'éducation ne forme pas à l'élégance, ſi par ce mot nous entendons des habitudes acquiſes, propres à répandre de l'agrément dans ce que nous faiſons, comme dans ce que nous diſons.

Quand on a fini ſes études, on ſait mal ce qu'on a appris; on ne ſait encore rien de ce qu'il importe le plus de ſavoir; & on n'eſt préparé à aucune profeſſion.

C'eſt néanmoins le moment de prendre un parti, & on demande à un jeune homme quelle eſt ſa vocation. Mais il n'en ſauroit avoir. Comment choiſiroit-il entre les différens états qu'on lui propoſe, s'il ne connoît pas quels en ſont les devoirs, ni quelles ſont les qualités qu'il faut y apporter? Les parens le décident, & on le met dans la robe, dans l'épée ou dans l'égliſe.

Conſidérons les jeunes gens qui ayant pris un état, ont quelque envie de s'y diſtinguer. S'ils ſont impatiens de s'inſtruire, ils le ſont plus encore de jouir du monde où tout eſt nouveau pour eux. Ils liſent à la hâte. S'ils trouvent un livre qui parle de bien des choſes, & qui en parle hardiment, c'eſt tout ce qu'il leur faut. Ils ne l'entendent pas: mais ils ont de la mémoire, ils en retiennent quelque choſe, & ils ſe croient inſtruits. De l'ignorance, de la confiance & de la fatuité: voilà ce qu'on remarque dans la jeuneſſe qui ſe renouvelle tous les ans. Certainement ce n'eſt pas chez elle qu'il faut chercher l'élégance. Ce ne ſera pas non plus dans les ſociétés où elle eſt goûtée.

Conſidérons

Conſidérons donc les hommes d'un âge mur, & obſervons-les dans l'épée, dans la robe & dans l'égliſe.

Je remarque que chacune de ces profeſſions a ſon ton, ſes manieres, ſon eſprit; & qu'elles paroiſſent former trois nations différentes. Elle ne peuvent ſe rapprocher, qu'auſſi-tôt on ne juge le militaire trop grave, le robin ridicule & l'eccléſiaſtique indécent. Si au contraire, ils ſe renferment chacun dans les bornes de ſon état, nous croyons remarquer en eux une affectation d'être toujours ce qu'ils doivent être; & nous appellons cela de la pédanterie. Il eſt donc impoſſible de trouver une élégance commune à ces profeſſions.

Il reſte les gens de lettres & les hommes déſœuvrés, qui ſont toujours en grand nombre dans une grande ville. Quand nous conſidérons ces deux claſſes ſéparément, nous trouvons dans les premiers, de la ſolidité; mais en même-tems un air emprunté, qui les fait paroître étrangers, dès qu'ils ſortent de leur cabinet. Nous ne trouvons au contraire dans les autres, que des manieres frivoles; mais elles ſont accompagnées de graces, parce que le deſir de plaire en doit donner à des perſonnes, qui ne s'amuſent qu'autant qu'elles commercent enſemble.

Quelque diſtance qu'il y ait entre ces deux claſſes, elles ſont les plus faites pour ſe rapprocher. Les gens de lettres trouvent par intervalles une diſtraction agréable dans les manieres légeres de ceux qui n'ont que des graces en partage; & les perſonnes déſœuvrées, dont la curioſité ſe réveille quelquefois, ſentant auſſi par intervalles le beſoin de la ſatisfaire, lorſqu'il ne leur en coûte

que d'écouter. Ils ſe cherchent donc les uns les autres ; de ſorte qu'inſenſiblement les premiers parviennent à badiner avec légéreté, & les ſeconds à penſer ſolidement. Voilà, je crois, la vraie & l'unique ſource de l'élégance françoiſe.

D'après ces réflexions, je conjecture que notre élégance a plus de frivolité que de ſolidité ; & que l'urbanité romaine avoit plus de ſolidité que de frivolité ; & que l'atticiſme allioit à-peu-près également ces deux choſes. Je ne connois point de peuple qui ait été tout à la fois plus ſolide & plus frivole que les Athéniens.

CHAPITRE IV.

De la juriſprudence.

ON fait honneur aux Romains d'avoir créé la juriſprudence. Pour juger s'ils méritent des éloges à cet égard, il faut obſerver cette ſcience dans ſon origine & dans ſes progrès.

La juriſprudence eſt la connoiſſance du droit ; elle comprend toutes les loix, d'après leſquelles on juge les citoyens.

Il y a trois choſes à conſidérer pour juger de cette ſcience : premiérement ; les loix en elles-mêmes, la maniere dont elles ſe font, & la puiſſance qui les protege & qui les fait obſerver ; en ſecond lieu, l'adminiſtration de la juſtice, c'eſt-à-dire, l'autorité qui eſt donnée aux jugemens ; enfin

l'explication ou l'interprétation des loix, & à qui elle eſt confiée.

Sous les rois, les loix n'ont été que des uſages introduits par les circonſtances, ou des réglemens propoſés par le ſénat, & confirmés dans l'aſſemblée du peuple. Ainſi c'étoit la nation qui portoit les loix, & qui les protégeoit.

Comme alors les Romains avoient peu de beſoins, ils avoient peu de ſujets de diſſentions; &, par conſéquent, les loix étoient ſimples & en petit nombre.

Dès que les loix étoient ſimples, l'adminiſtration de la juſtice l'étoit également. On n'imaginoit pas de l'aſſujettir à une multitude de formes, & les rois, qui étoient les ſeuls juges, ſe régloient d'après l'équité naturelle. On peut préſumer que, lorſqu'il ſurvenoit des cas difficiles, ils conſultoient, & qu'ils formoient un tribunal qui jugeoit avec eux.

Les loix ſont preſque toujours claires, quand elles ſont ſimples & en petit nombre. Celles des Romains, ſous les rois, avoient donc rarement beſoin d'être interprétées. Si cependant le cas arrivoit, le ſénat les expliquoit; & ſon explication avoit force de loi, dès qu'elle avoit été confirmée dans l'aſſemblée du peuple.

Tant que les loix ont été ſimples, claires & en petit nombre, la connoiſſance s'en acquéroit ſi facilement, qu'on ne la regardoit pas comme une ſcience. Alors, par conſéquent, la juriſprudence n'étoit pas née encore.

Juſqu'à l'expulſion des rois, les Romains ont donc été proprement ſans juriſprudence. C'eſt un avantage dont les républiques de la Grece ont

toujours joui. Comme les circonſtances par où elles ont paſſé, ne les mettoient pas dans la néceſſité de multiplier les loix & de les compliquer ; elles n'ont pas fait de ces codes, ou collections de loix, qui ayant beſoin d'être toujours interprétés, deviennent plus obſcurs, à meſure qu'on les commente davantage. Leurs loix ſimples, en petit nombre, & faciles à connoître, ne pouvoient pas être l'objet d'une ſcience.

Après l'expulſion des Tarquins, les patriciens ſe ſaiſirent de la puiſſance législative ; les conſuls, ſeuls juges des citoyens, rendirent la juſtice arbitrairement ; & ſi quelquefois ils paroiſſoient avoir des doutes, on conſultoit le college des pontifes, dont les réponſes étoient reçues comme des oracles.

Les loix n'étoient donc connues que des patriciens, qui les changeoient ou les interprétoient ſuivant les intérêts de leur ordre. Un jugement rendu dans une affaire, tenoit lieu de loi pour tous les cas ſemblables, tant qu'il importoit aux patriciens de le regarder comme une loi. Lorſqu'il leur fut avantageux de n'avoir aucun égard à ce premier jugement, ils n'en tinrent aucun compte ; & ils eurent bientôt des jugemens contradictoires, & par conſéquent, des loix qui les favoriſoient dans tous les cas poſſibles. Ce déſordre s'introduiſoit facilement, ſoit parce que, de la part des conſuls, la juſtice étoit tout-à-fait arbitraire ; ſoit parce que les pontifes, qui étoient devenus les interprètes des loix, ne rendoient aucune raiſon de leurs déciſions.

La puiſſance législative, la puiſſance exécutrice & la puiſſance interprétative concouroient donc

à répandre l'obſcurité ſur les loix ; & le corps des loix devenoit une ſcience, dont les patriciens avoient ſeuls le ſecret. Ce fut alors proprement que la juriſprudence commença.

Pour remédier aux abus, il falloit des loix, qui ſimples, claires & connues de tout le monde, ſerviſſent de regles aux magiſtrats dans le jugement des affaires publiques & particulieres. C'eſt ce qui fut propoſé par le tribun C. Terentillus ; & on nomma les décemvirs à cet effet.

Lorſque les loix des douze tables eurent été portées, les diſſentions, bien loin de ceſſer, ſe renouvellerent avec plus de vivacité que jamais. Les plébéiens, qu'elles humilioient, connurent qu'il ne pouvoient attendre de juſtice que d'eux-mêmes. Ils aſpiroient aux magiſtratures, & peu-à-peu l'autorité ſe partagea entre les deux ordres.

Alors les loix furent uniquement l'ouvrage des circonſtances. Non-ſeulement, la puiſſance légiſlative ne parut pas voir au-delà du moment préſent ; elle parut même changer de vues, comme d'intérêts, ſuivant qu'elle paſſa des patriciens aux plébéiens, qu'elle ſe balança entre ces deux ordres, ou qu'elle ſe concentra dans un magiſtrat qui ſe rendoit maître des comices. Le ſénat, les centuries, les tribus, les dictateurs, les conſuls, & les tribuns furent tour-à-tour légiſlateurs. On oublia les loix, on les abolit, on les renouvella, on les interpréta, & enfin on les éluda, quand on eut le pouvoir de s'y ſouſtraire. Il eſt évident que tout cela ne pouvoit former qu'un code monſtrueux.

Les plébéiens parvenoient aux magiſtratures, & cependant l'oppreſſion continuoit : parce que

les patriciens étoient encore assez puissans pour entretenir la confusion où étoient les loix : ils avoient même pour eux ceux du second ordre, qui épousoient leurs intérêts, à mesure qu'ils s'élevoient.

Plus cette confusion croissoit, plus on sentoit la nécessité d'y apporter quelque remede ; & ce fut alors qu'il y eut des citoyens, qui s'appliquerent à l'étude des loix. On les nomma jurisconsultes. Ils répondoient à ceux qui les venoient consulter : ils se montroient en public, pour aller au-devant des questions qu'on leur pouvoit proposer : s'il étoit nécessaire, plusieurs s'assembloient ; & après avoir discuté les points controversés, ils les décidoient à la pluralité des voix.

Comme interprétes des loix, les jurisconsultes avoient pour objet de lever les équivoques & les incertitudes qui les enveloppoient, de concilier celles qui renfermoient des contradictions apparentes, de choisir avec discernement, lorsqu'en effet, elles étoient contradictoires ; en un mot, de déterminer avec précision les cas où chaque loi étoit applicable.

Cette recherche demandoit une grande connoissance des tems, des usages & des changemens arrivés dans la langue. Un usage ignoré, une circonstance oubliée, un mot dont la signification n'étoit plus entiérement la même, formoient autant d'obstacles qui ne permettoient pas de saisir l'esprit de la loi. Il falloit encore une philosophie saine, une critique judicieuse, une analyse sûre & une méthode exacte. Or, Rome a-t-elle jamais produit un génie qui ait réuni tous ces avantages ? Varron, qui a passé pour le plus savant des Ro-

mains, n'étoit pas juriſconſulte ; & d'ailleurs, il s'enſuivroit, que, juſqu'à lui la juriſprudence auroit manqué des ſecours les plus néceſſaires.

Il étoit d'ailleurs difficile aux meilleurs juriſconſultes de ſe rendre utiles par leurs travaux. Car, tant que la république a ſubſiſté, il y a eu des partis puiſſans, qui s'intéreſſoient au déſordre & à la confuſion. Les orateurs, ſur-tout, ne vouloient pas qu'on répandit la lumiere ſur la juriſprudence. Comme ils ſe piquoient de défendre toutes ſortes de cauſes, & de gagner les mauvaiſes, ils aimoient à rendre problématiques les queſtions les plus ſimples, oppoſant loi à loi, brouillant tout. La réputation dont ils jouiſſoient, donnoit beaucoup de poids à leur façon de penſer ; & ils jettoient des ridicules ſur les juriſconſultes qu'ils appelloient, par mépris, *formularii* ou *legulei*. Auſſi les juriſconſultes n'ont-ils été conſidérés que ſous les empereurs ; & peut-être le furent-ils trop ; car ſouvent leurs déciſions eurent force de loi.

Moins les juriſconſultes avoient de conſidération, moins ils pouvoient être utiles. On faiſoit ſi peu de cas de leur profeſſion, qu'on l'abandonnoit à quiconque vouloit l'embraſſer. Chacun pouvoit ſe donner pour juriſconſulte, & cet abus a ſubſiſté juſqu'à Auguſte. Il y avoit néanmoins de l'imprudence à laiſſer l'interprétation des loix à des hommes qui, par ignorance ou par mauvaiſe foi, pouvoient abuſer de la confiance des citoyens.

Pendant longtems il n'y eut rien d'écrit ſur la juriſprudence. Par conſéquent, à chaque génération les juriſconſultes étoient bornés aux

connoiſſances des tems où ils vivoient. Ils n'étoient pas éclairés par ceux qui les avoient précédés, & ils n'éclairoient pas ceux qui devoient venir après eux.

Ils n'ont commencé à écrire, que lorſque les Romains commençoient à prendre connoiſſance des ouvrages des Grecs, c'eſt-à-dire, au commencement du ſixieme ſiecle. Mais ils ne ſavoient pas encore ſe propoſer un objet général, ils ne ſe faiſoient point d'idées préciſes des choſes qu'ils traitoient: ils ne définiſſoient rien: ils n'avoient point de plan: ils ne ſongeoient pas à diſtribuer les matieres dans une ſuite de claſſes ſubordonnées: ils ramaſſoient ſeulement les queſtions qu'on leur avoit fait & les déciſions qu'ils avoient rendu, & ils ne donnoient point de principes pour réſoudre les difficultés qui s'offroient le plus ſouvent. C'eſt avec auſſi peu d'art qu'ils ont traité la juriſprudence juſqu'à Servius Sulpicius qui écrivit avec plus de méthode. Il étoit contemporain de Ciceron.

Cette méthode fut encore bien imparfaite. On la prit dans la dialectique des Grecs qui n'a jamais été qu'un jargon. Cependant, pour s'être fait philoſophes, les juriſconſultes ſe crurent plus habiles. Ils puiſerent dans toutes les écoles, ſurtout dans celle de Zénon, à laquelle ils donnoient la préférence, & ils définirent la juriſprudence comme les ſtoïciens avoient défini la philoſophie, *la ſcience des choſes divines & humaines.* Admirable définition!

Pendant que les juriſconſultes contribuoient ſi peu à répandre des lumieres ſur la juriſprudence, les loix continuoient à ſe multiplier.

Non-seulement elles se multiplioient à l'occasion des dissentions, elles se multiplioient encore à mesure que la république faisoit des conquêtes.

Parmi les villes d'Italie, les unes jouissoient des droits de cité, les municipes conservoient leurs loix, & les préfectures étoient gouvernées par des magistrats qu'on renouvelloit chaque année. La jurisprudence varioit donc nécessairement d'une ville à l'autre. Elle devoit même varier encore dans le même lieu, soit par le changement fréquent des magistrats, dont le gouvernement étoit arbitraire, soit par les droits qu'on accordoit ou qu'on enlevoit aux peuples pour les recompenser ou pour les punir. Il dut, sur-tout se faire une grande révolution dans les loix, lorsqu'on eût accordé aux alliés les droits de cité. Devenus citoyens, ils avoient des coutumes qu'ils conserverent. Ils les apporterent à Rome où elles se naturaliserent peu-à-peu, & elles firent partie du code.

L'abus fut encore plus grand, lorsque les Romains eurent étendu leurs conquêtes au-delà de l'Italie. Car dans la nécessité de ménager les peuples, ils furent plus d'une fois forcés de leur laisser leurs loix. Le code s'étendit donc comme l'empire, & devint un assemblage de pieces mal assorties.

Les généraux mirent le comble aux abus, lorsqu'ils s'arrogerent de distribuer aux soldats les domaines de la république & ceux des particuliers. C'étoit établir de nouveaux droits par la force, sans détruire ceux qui étoient plus anciens & plus légitimes. Ce désordre, sur la fin de la république, vint au point qu'il paroissoit difficile

de décider, ſi les terres appartenoient à ceux qui les poſſédoient ou à ceux qui avoient été dépouillés. Les Romains le ſavoient eux-mêmes ſi peu, que Virgile regardoit Auguſte comme un dieu bienfaiſant, parce que cet uſurpateur lui avoit fait rendre un petit champ qui lui avoit été enlevé.

Les loix ſe multiplioient & la puiſſance législative les compliquoit tous les jours davantage. La confuſion que produiſoit ce déſordre, croiſſoit encore par la maniere dont la juſtice étoit adminiſtrée.

Comme les premiers magiſtrats ont été pendant longtems tirés uniquement du premier ordre, le ſénat auquel il importoit qu'ils euſſent la plus grande autorité poſſible, ne les avoit aſſujettis à aucune regle dans l'exercice de leurs fonctions. Nous avons vu que les cenſeurs jouiſſoient d'une puiſſance illimitée; dont ils pouvoient abuſer impunément. On ne borna pas davantage la puiſſance des conſuls, & il paroit que tant qu'ils furent chargés de rendre la juſtice, il dépendit d'eux de la rendre d'une maniere arbitraire.

Lorſque l'an de Rome 388, l'adminiſtration de la juſtice fut confiée au préteur de la ville, ce nouveau magiſtrat ſe trouva naturellement revêtu à cet égard de toute l'autorité des conſuls; il l'exerca comme eux, avec toute l'étendue qu'elle avoit eu juſqu'alors. Il en fut de même du préteur étranger qu'on créa 124 ans après, en 512.

Les préteurs ne jugeoient pas ſeuls. Ils préſidoient à des tribunaux, dont les membres juſ-

qu'à C. Gracchus, ont été pris dans l'ordre des ſénateurs. Ce tribun tranſporta les jugemens aux chevaliers, & nous avons vu que ce fut-là un grand ſujet de diſſentions.

Mais de quelque maniere que les tribunaux aient été compoſés, il paroit que les prévarications ont été fréquentes avant & après les Gracques. Ce déſordre ne venoit pas uniquement de la corruption des mœurs : il avoit pour premiere cauſe le défaut de regles dans l'adminiſtration de la juſtice. Les loix laiſſoient un libre cours aux prévarications, parce qu'elles ne preſcrivoient ni les formes ni les principes qu'on devoit ſuivre invariablement dans les jugemens.

Ces formes & ces principes étoient abſolument au choix des préteurs. On exigea ſeulement d'eux qu'ils fiſſent connoître, lorſqu'ils entroient en charge, les formes & les principes qu'ils ſuivroient ; & ils donnoient un édit à cet effet. La juriſprudence varioit donc d'une année à l'autre, ſuivant les lumieres ou l'équité des préteurs qui ſe ſuccédoient.

Cet abus qu'on a peine à comprendre, n'étoit pas le ſeul. La juriſprudence pouvoit encore varier & varioit même ſouvent dans la même année : car le préteur ne ſe conformoit pas toujours dans ſes jugemens à l'édit qu'il avoit publié. Il jugeoit par paſſion, par faveur, & la juſtice devenoit tout-à-fait arbitraire. Il eſt vrai qu'on entreprit de remédier à ce dernier abus : mais ce ne fut que l'an de Rome 687. Une loi propoſée par le tribun C. Cornélius, ordonna que les préteurs ſeroient tenus de ſe conformer à leur édit.

Cornélius ne remédia qu'à une partie du mal. L'uſage où étoient les préteurs de ſe faire chaque année, des principes à leur choix dans l'adminiſtration de la juſtice, a ſubſiſté juſqu'au ſecond ſiecle de l'ére chrétienne. C'eſt l'empereur Adrien qui a le premier donné un édit perpétuel, qui devoit ſervir de regle aux préteurs, & auquel il ne leur étoit plus permis de rien changer.

Les édits des préteurs, les loix des empereurs & les déciſions des juriſconſultes forment une collection, qui eſt l'objet de la juriſprudence: quand on conſidere comment elle a été faite, on ne peut pas douter qu'elle ne contienne d'excellentes loix. Cependant peut-on penſer qu'elle ſoit autre choſe qu'un chaos?

L'adminiſtration arbitraire de la juſtice eſt une nouvelle preuve que les Romains n'ont jamais connu la vraie liberté.

CHAPITRE V.

Du goût des Romains pour la philoſophie.

Il s'eſt écoulé trois ſiecles depuis Homere juſqu'à Thalès, qui floriſſoit ſix cens ans avant J. C. La philoſophie ou ce qu'on nommoit ainſi, a donc commencé tard chez les Grecs. Elle ſe répandit même avec aſſez de lenteur: car les écoles ne ſe multiplierent que lorſqu'on ſe dé-

goûta de prendre part au gouvernement. On parut alors chercher dans la liberté de penſer, un dédommagement à la perte d'une liberté plus précieuſe ; & on fut philoſophe avec la même paſſion qu'on avoit été citoyen.

Ignorée des Romains pendant pluſieurs ſiecles, la philoſophie ne s'établit parmi eux, que lorſque la licence commençoit à diminuer le zele pour le bien public & pour l'ancien gouvernement. Juſqu'alors, ils s'étoient occupés de toute autre choſe, que de recherches philoſophiques. Ils n'avoient pas même étudié la morale & la législation, qui avoit été la premiere étude des philoſophes de la Grece. Condamnés à être conquérans & à n'être que conquérans, ils s'appliquoient uniquement à perfectionner l'art militaire. Tout autre étude leur paroiſſoit inutile ou frivole, & les ſciences leur étoient étrangeres ainſi que les beaux arts.

Ce fut ſur la fin du ſixieme ſiecle, principalement dans l'intervalle de la guerre de Perſée à la troiſieme guerre punique, que la philoſophie ſe fit connoître à Rome, & elle y introduiſit avec elle le goût pour les lettres : car l'éloquence & la philoſophie n'étoient alors qu'une même choſe. Elles ſe rapprochoient au moins & ſe confondoient. En effet, Carnéade, le plus célebre des philoſophes de ce ſiecle, n'étoit qu'un rhéteur qui diſſertoit ſur des opinions.

Parmi les Romains, l'éloquence n'avoit pas juſqu'alors été réduite en art. Comme ils n'avoient point de modeles en ce genre, ils n'avoient point non plus de préceptes. Leur langue encore imparfaite, étoit peu ſuſceptible de préci-

ſion & d'ornemens. Difficile à manier, bien loin de ſe prêter à tous les mouvemens de l'ame, elle avoit une inertie qui ne pouvoit ſe vaincre que peu-à-peu & après des efforts redoublés. Elle mettoit des entraves au génie des orateurs, qui n'ayant encore que l'inſtinct pour guide, ne pouvoient être que mauvais ou bien médiocres.

Il y avoit quelque tems que les philoſophes & les rhéteurs grecs commençoient à venir à Rome où ils ouvroient des écoles, lorſque Paul Emile, après la défaite de Perſée, amena d'Athènes Métrodore, qui paſſoit pour exceller dans la philoſophie & dans la peinture. Il lui donna la direction des ornemens de ſon triomphe, & il le chargea d'achever l'éducation de ſes fils.

Cependant le goût de la philoſophie, quoique autoriſée par l'exemple de Paul Emile, paroiſſoit contraire à l'eſprit du gouvernement. Les vieux ſénateurs, qui n'avoient pas été élevés dans les lettres grecques, regardoient les queſtions des philoſophes & les préceptes des rhéteurs comme des frivolités dangereuſes. Ils jugerent donc devoir s'oppoſer à ces nouvelles études, & l'an de Rome 593, ils obtinrent du ſénat un décret par lequel les philoſophes & les rhéteurs furent chaſſés de la ville.

Quelques années après, une ambaſſade envoyée par les Athéniens, hâta la révolution que redoutoient les vieux ſénateurs; & c'eſt proprement l'époque où le goût des lettres grecques ſe répandit parmi les Romains.

Les ambaſſadeurs étoient Carnéade chef de la nouvelle académie, Diogene le ſtoïcien & le péripatétien Critolaus. Les Athéniens regardoient

l'eſtime qu'ils avoient pour ces philoſophes, comme un préſage du ſuccès de la négociation.

En effet, ces ambaſſadeurs furent extraordinairement accueillis. Ils parurent des hommes merveilleux aux yeux des Romains, qui admiroient d'autant plus, qu'ils étoient plus ignorans & les jeunes gens s'empreſſerent de les entendre. Carnéade, ſur-tout les raviſſoit : ils en parloient comme d'un homme dont le ſavoir étoit plus qu'humain, dont l'éloquence perſuaſive portoit à ſacrifier toutes les occupations & tous les plaiſirs à l'unique étude de la philoſophie. Bientôt ſes diſcours furent traduits par un ſénateur & on ſe les arracha.

Qu'ils s'en retournent dans leur écoles, diſoit Caton le cenſeur, & *qu'ils inſtruiſent les enfans des Grecs ; mais que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les magiſtrats.* Il employa tout ſon crédit pour terminer promptement l'affaire qui les avoit appellé à Rome, & il les fit partir.

Caton avoit raiſon. Dans un ſiecle où le luxe commençoit à ſe répandre & où par conſéquent, on commençoit à ſe détacher de la patrie, il étoit dangereux d'offrir à la jeuneſſe romaine un objet d'étude qui pouvoit la dégoûter de tout autre, & auquel déja elle ſe portoit avec enthouſiaſme. Caton étoit un de ceux qui jugeoient que toute la ſcience des philoſophes grecs n'étoit que frivolité. Il ne ſavoit pas ſans doute, combien il étoit raiſonnable d'en juger ainſi. Mais il ne voyoit pas qu'elle renfermat des choſes utiles à un peuple guerrier & conquérant, & il ne remarquoit pas que les Grecs, depuis qu'ils

étoient philoſophes, en fuſſent devenus meilleurs citoyens. En effet, la manie de philoſopher avoit achevé d'étouffer en eux tout amour de la patrie.

Ce n'eſt pas que l'éloquence, la philoſophie, les lettres en un mot, ne puiſſent ſe concilier avec les vertus militaires & civiles. Le ſecond Scipion l'africain, qui étoit jeune encore, prouva bientôt que ces choſes ne s'excluent pas. Il attiroit les ſavans auprès de lui. Il vivoit avec Panétius le ſtoïcien, avec Polybe. Il ſe plaiſoit dans la lecture des poëtes. On le croyoit poëte lui-même & on l'a ſoupçonné, ainſi que Lélius ſon ami, d'avoir eu part aux comédies de Térence.

Ce furent les citoyens deſtinés par la naiſſance aux premieres magiſtratures, qui s'appliquerent avec plus de paſſion à l'étude de la langue grecque, & ce fut le malheur de la république. Car ils trouverent dans des ſectes de philoſophie, une morale qui les enhardit à ſacrifier la patrie à leur ambition, & l'éloquence à laquelle ils alloient ſe former, fut pour eux une arme de plus. Céſar a été philoſophe & orateur.

La précaution de Caton a donc été inutile. Le mal étoit fait : les jeunes gens avoient écouté Carnéade. Ils ſuccéderent dans les magiſtratures aux hommes ſéveres qui les blâmoient. Alors, maîtres de leurs études, ils ſe livrerent aux lettres grecques avec le goût qu'on a pour la nouveauté : goût d'autant plus vif, qu'il avoit été contrarié. Leur ſéjour dans la Grece & dans l'Aſie leur fournit l'occaſion de ſe ſatisfaire. Ils lurent, ils converſerent, ils rapporterent avec

eux

eux les ouvrages des Grecs, & ils appellerent à Rome les philoſophes & les rhéteurs.

Ce fut alors que la langue grecque fut cultivée ſans oppoſition, & comme les goûts ſont excluſifs, ſur-tout quand ils ſont nouveaux, on négligea preſque généralement la langue latine. On ne voulut plus parler que la langue des philoſophes & des rhéteurs; de ſorte que pour apprendre à haranguer le peuple qui n'entendoit que le latin, on apprenoit dans les écoles à compoſer des diſcours en grec. Ce préjugé prévalut ſi fort, que lorſque cinquante ou ſoixante ans après, L. Plotius Gallus ouvrit la premiere école latine; les cenſeurs Domitius Ahenobardus & Licinius Craſſus condamnerent par un édit ce nouvel uſage, comme contraire aux anciennes coutumes & au bon ordre. De pareils préjugés paroiſſoient fort extraordinaires. Ils ne le ſont pas néanmoins, ils ne ſont qu'abſurdes. Nous les retrouverons chez nos ancêtres à la renaiſſance des lettres.

Après avoir vu les lettres grecques s'établir chez les Romains, il nous reſte à obſerver les ſuccès des différentes ſectes parmi eux.

Quoique la ruine de Carthage ſoit l'époque où les mœurs commencerent à changer ſenſiblement, on remarquoit néanmoins encore dans le gouvernement un reſte de l'ancienne ſéverité. D'après cette ſeule conſidération, vous pouvez deviner la ſecte pour laquelle ſe déclarerent les citoyens rigides qui aimoient véritablement la république. Celle du portique étoit la plus conforme à leur caractere. Ils furent donc ſtoïciens.

Une circonſtance a pu contribuer auſſi à les

déterminer dans ce choix. C'eſt que Scipion fut inſtruit par Panétius ſtoïcien. Ayant donc adopté la doctrine de Zénon il entraîna par ſon autorité un grand nombre de ceux qui ſe porterent à l'étude de la philoſophie. Il eſt vrai cependant, qu'il ne fut pas ſtoïcien rigide : ſon goût pour tous les genres de littérature, & ſur-tout pour la poéſie, ne le permettoit pas.

Les juriſconſultes furent des premiers à cultiver la philoſophie. Ayant deſſein de débrouiller le chaos des loix, il paroiſſoit naturel qu'ils fiſſent une étude, dans laquelle ils croyoient devoir apprendre à raiſonner. Quand je ne vous aurois pas dit la ſecte qu'ils ont préféré, vous le devineriez facilement, en vous repréſentant leur objet. Le phyrrhoniſme étoit contraire à leurs vues, parce que ne reconnoiſſant aucune regle de vérité, il détruiſoit tout principe de morale. L'académie qui n'oſoit rien aſſurer, ne pouvoit être goûtée par des hommes qui aimoient à donner des déciſions. La ſecte d'Epicure contrarioit tout à la fois, & leur objet, parce qu'elle renverſoit toute religion, & leur caractere, parce qu'elle inſpiroit de l'éloignement pour les affaires publiques. Platon étoit trop ſublime. On pouvoit eſtimer ſa métaphyſique, parce qu'on ne ſavoit pas ſe faire des idées exactes : mais on n'y trouvoit rien dont on pût faire uſage ; & le ſonge dans lequel il avoit cru voir le modele d'une bonne république, ne pouvoit certainement convenir aux Romains, ni même à aucun peuple. Enfin Ariſtote n'étoit pas connu à Rome, parce que ſes ouvrages n'avoient pas encore été recouvrés ; & les deux plus an-

ciennes ſectes, l'ionique & l'italique étoient éteintes & ignorées. Il ne reſtoit donc que le portique. Or, les ſtoïciens avoient beaucoup écrit ſur les devoirs des citoyens, ce qui rentroit dans l'objet de la juriſprudence. Ils ſe piquoient d'ailleurs de donner des leçons de dialectique, & ils ſoutenoient volontiers des paradoxes: deux choſes qui avoient leur prix dans un ſiecle corrompu où l'on ne vouloit en général raiſonner ſur les loix que pour les éluder. Par toutes ces conſidérations, les juriſconſultes devoient donner la préférence au portique.

C'eſt au ſiecle de Ciceron que toutes les ſectes ſe répandirent à l'envi parmi les Romains. Comme il y avoit alors des mœurs de toute eſpece, toute doctrine trouvoit des caracteres faits pour l'adopter. La ſecte même d'Ariſtote ſe fit connoître. On venoit de déterrer les ouvrages de ce philoſophe. Sylla les avoit apporté d'Athènes; & Andronicus de Rhodes, après les avoir mis en ordre, en avoit rétabli, comme il avoit pu, les manuſcrits mutilés par le tems. Ciceron néanmoins remarque que le péripatétiſme n'étoit connu que de quelques philoſophes. En effet, cette philoſophie, alors plus eſtimée qu'étudiée, n'eut gueres de réputation que par Cratippe qui l'enſeignoit à Athènes & qui jouiſſoit à Rome d'une grande conſidération. On le regardoit comme le premier philoſophe de ſon ſiecle. Les meilleures familles lui envoyoient leurs enfans; & Ciceron qui lui confia ſon fils, en fait de grands éloges. Cependant Ariſtote trouva plutôt parmi les Romains des protecteurs que des ſectateurs. Sa maniere de raiſonner, ſeche, obſcure

& difficile, ne pouvoit pas avoir beaucoup d'attraits pour des hommes qui philoſophoient plus par goût que par raiſon.

Lucullus, d'abord queſteur en Macédoine & enſuite chargé de la guerre contre Mithridate, fut à portée de connoitre les Grecs & leurs ouvrages. Il ſaiſit cette occaſion avec une curioſité qui lui fit étudier tous les philoſophes, & qui lui en rendit familieres toutes les opinions. Le deſir de s'inſtruire & la facilité que lui donnoit une grande mémoire ne ſouffroient pas qu'il ſe bornât à une ſecte; & s'il donna la préférence à l'ancienne académie, ce fut peut-être l'effet de l'amitié qu'il conçut pour Antiochus aſcalonite, qui venoit de la renouveller.

Ce goût devint ſa principale reſſource; lorſqu'il eut pris le parti de vivre dans l'éloignement des affaires. Conſidéré par la gloire qu'il avoit acquis dans les armes, & peut-être plus encore par ſon luxe, il parut revêtir la philoſophie de tous les dehors qui convenoient à ſon ſiecle. Il ne négligea rien pour la répandre. Il recueillit les meilleurs livres: il forma une bibliotheque, qu'il ouvrit à tous les curieux; ſa maiſon devint l'aſyle des ſavans; & les philoſophes vinrent de toutes parts dans une grande ville, où ils trouvoient un protecteur tel que Lucullus. L'exemple de ce Romain fut contagieux. Le tems de ſa retraite eſt l'époque où l'on commença d'agiter à Rome une multitude de queſtions déja tant rebattues par les Grecs, & ſi inutilement.

Alors on étudia toutes les ſectes, avec beaucoup de curioſité, & par conſéquent à la hâte.

Peu d'eſprits étoient capables d'examiner, & d'ailleurs les circonſtances n'en laiſſoient pas le loiſir. C'eſt parmi les premiers citoyens, que la philoſophie trouva d'abord des diſciples; & cela dans les tems les plus agités. C'eſt-à-dire, qu'elle devint l'étude de ceux qui avoient le moins de tems à lui donner. Tous étoient trop occupés, ou de leur fortune, ou de la république. Chacun prit donc une ſecte, & perſonne ne choiſit.

Caton d'Utique fut ſtoïcien, parce qu'il étoit de mœurs rigides & ſeveres.

Antiochus en renouvellant l'ancienne académie, avoit tenté de la concilier avec le ſtoïciſme. Cette ſecte réuniſſoit donc l'enthouſiaſme de Zénon à celui de Platon; & Brutus l'embraſſa, comme plus conforme à ſon caractere.

De toutes les ſectes aucune ne convenoit mieux aux orateurs que la nouvelle académie, qui enſeignoit l'art de défendre toutes les opinions, & qui trouvoit dans les plus contraires une égale probabilité. Ciceron ſentit de quel ſecours elle pouvoit être à l'éloquence, & il l'embraſſa. Il eſt vrai qu'il ne négligea pas les autres: il en fit au contraire une grande étude. Mais ce ne fut pas avec cet eſprit de critique, qui remonte aux principes, qui les apprecie, & qui diſcerne le vrai du faux. Il paſſoit d'une école à l'autre, trouvant des probabilités partout, ne ſachant à quoi ſe fixer, & ſe conduiſant parmi les ſectes, comme nous l'avons vu au milieu des factions qu'il mécontentoit tour-à-tour. Lorſqu'il ſe ſouvenoit qu'il étoit républicain, il avoit en horreur les jardins d'Epicure, qui enlevoient les citoyens aux affaires

publiques. Il ſe plaiſoit, au contraire, au portique, où il trouvoit des principes relatifs au gouvernement, & une dialectique utile à l'éloquence. Il ne dédaignoit pas non plus le lycée, lorſqu'il y pouvoit puiſer de pareils ſecours. Mais Platon excitoit, ſur-tout ſon admiration, parce qu'il croyoit démêler de grandes vues dans un grand ſtyle, éloquent comme le ſien. Auſſi diſoit-il ſouvent qu'il aimoit mieux ſe tromper avec ce philoſophe, que de trouver la vérité avec les autres. Après avoir pris par-tout, Ciceron revenoit donc toujours à l'académie, comme plus analogue, à ſon caractere & à ſa profeſſion. C'eſt avec cet eſprit indécis, qu'il a expoſé les opinions des philoſophes. Les ouvrages qu'il a compoſé en ce genre, ont été faits dans l'intervalle, où il vécut éloigné des affaires, Céſar s'étant rendu maître de la république.

Les épicuriens, devenus odieux aux Grecs, le furent auſſi dans les commencemens aux Romains, qui ne les connurent d'abord que par les calomnies des ſtoïciens & des académiciens. Ciceron les jugea dans cet eſprit de prévention; & ſans chercher ce qu'ils entendoient par le mot de volupté, il ſuppoſa qu'ils profeſſoient une débauche infâme. Il eſt vrai que des philoſophes, ennemis de toute religion, & jaloux de vivre dans l'éloignement des affaires, pouvoient difficilement trouver des partiſans à Rome, tant que l'eſprit religieux & républicain s'y conſerva. Mais ce n'étoit plus la même choſe, lorſqu'il ſe fut fait une révolution dans la façon de penſer. Alors quelque idée qu'on ſe fît d'Epicure, vraie

ou fauſſe, il devoit, dans l'un & l'autre cas, avoir des ſectateurs.

Ce ſont les troubles de la Grece qui avoient fait chercher le bonheur dans la tranquillité d'une vie privée. A Rome, des déſordres encore plus grands ne pouvoient manquer de produire le même effet. Il y eut donc des citoyens qui crurent voir dans Epicure le plus ſage des philoſophes; & ils ſe réfugierent dans ſes jardins, comme dans un aſyle. Tel fut Atticus, en qui Ciceron avoit mis toute ſa confiance.

Dans un ſiecle corrompu, où l'on ſe croyoit philoſophe, & dans lequel par conſéquent on vouloit être vicieux par ſyſtême, Epicure calomnié devoit avoir pour ſectateurs tous les débauchés, qui ſe piquoient d'avoir des connoiſſances, & de regarder toutes les opinions du peuple comme autant de préjugés. On conçoit donc que cette ſecte, qui deshonoroit Epicure en le prenant pour chef, acquéroit des partiſans à meſure que la corruption croiſſoit.

De quelque maniere qu'on penſât ſur ce philoſophe, les ambitieux trouvoient dans ſa doctrine des principes qui leur étoient favorables, ils dépouilloient avec lui toute crainte: ils enviſagoient la tranquillité comme un port où ils pourroient toujours ſe retirer; & au pis-aller, ils regardoient la mort comme un dernier terme, après lequel il n'y avoit plus rien. Pour eux ceſſer de vivre, c'étoit ceſſer d'exiſter; & la mort n'étoit pas plus une peine qu'une récompenſe. Céſar raiſonnoit ſur ce dernier principe, & parloit en epicurien, lorſque dans le ſénat, il opina pour ne pas condamner à mort les com-

plices de Catilina. Un pareil langage, dans une pareille assemblée, suppose qu'il s'étoit fait une révolution générale dans la façon de penser. Aussi Caton, tout sévere qu'il étoit, au lieu de paroître scandalisé, se contenta de dire, d'un ton ironique, que César avoit bien différé sur la vie & sur la mort.

Il est vrai que ces discours sont de Salluste: mais cet historien étoit contemporain de Caton & de César; & on peut présumer qu'il les a fait parler l'un & l'autre dans leur caractere & dans l'esprit de leur siecle.

La doctrine d'Epicure se répandoit précisément sous le consulat de Ciceron: car Lucrece venoit de publier, peu d'années auparavant, le poëme dans lequel il l'enseignoit. Alors il y avoit déja plus d'un siecle, que l'idolâtrie devenoit l'objet d'un mépris qu'on ne cachoit plus. C'est ce qu'on voit dans des fragmens d'Ennius, qui se moquoit ouvertement, des augures; & dans d'autres de Lucilius qui tournoit en ridicule la multitude des dieux, & la simplicité des peuples qui les adoroient.

Il paroit singulier qu'à Rome, la poésie, presque dès sa naissance, se soit élevée contre l'idolâtrie, qu'elle avoit elle-même enseigné aux Grecs. Mais la raison de cette différence est sensible.

Comme les premiers poëtes grecs vivoient dans des siecles où l'on croyoit toutes les fables, ils en écrivirent, & tant que le merveilleux leur assura des succès, ils en firent le principal ornement de leurs poëmes. Ennius, au contraire, qui vivoit dans des tems différens, apprit à dou-

ter, parce qu'il ſe forma dans la lecture des derniers écrivains de la Grece. Il étoit contemporain du premier Africain, qui l'honora de ſon amitié, & auquel on reprochoit ſon gout pour la littérature grecque. Lucilius qui fut l'ami du ſecond Africain, ſe trouva dans des circonſtances encore moins favorables à la crédulité ſuperſtitieuſe des peuples, car lorſqu'il floriſſoit, il y avoit déja pluſieurs années que Carnéade avoit laiſſé à Rome une doctrine prétendue philoſophique, qui combattoit tout à la fois les opinions & les vérités.

Or, les poëtes ont toujours été jaloux de ſe donner pour philoſophes; & peut être qu'Homere & Héſiode n'ont écrit des fables, que parce que de leur tems, les fables tenoient lieu de philoſophie. Une révolution dans la philoſophie en devoit donc amener une dans la poéſie. Les poëtes ne pouvoient manquer d'entrer dans la nouvelle carriere qui s'ouvroit à eux; & ils douterent, parce que les philoſophes doutoient.

Lorſqu'après la ruine de la république, la paix régna dans l'empire, les poëtes ne parurent plus philoſophes que par amuſement. Horace ſe fit épicurien, ſans raiſonner ſur Epicure. Il ſe trouvoit une fortune médiocre: il ne demandoit, pour aſſurer ſon bonheur, que l'abſence de toute inquiétude. Virgile chanta les bergers, les ſoins ruſtiques, & Auguſte dans un poeme qu'il fit pour le flatter. C'étoit le tems ou l'on ſe croyoit heureux d'avoir un maitre, & ou par conſéquent la flatterie & le plaiſir devoient être les principaux objets de la poéſie. Au reſte, pour quelque ſecte que les poëtes ſe fuſſent déclarés, ils

puiſoient indifféremment dans chacune, lorſqu'ils y trouvoient des maximes ou des images convenables à leur ſujet. Il ne faudroit pas chercher dans leurs ouvrages un même ſyſtème toujours ſoutenu.

Par la maniere dont ce qu'on nommoit philoſophie s'eſt repandu parmi les Romains, on voit que le choix d'une ſecte étoit déterminé d'avance par le caractere de celui qui l'adoptoit, par ſa profeſſion, & ſouvent par la ſeule autorité du premier maitre qu'il avoit entendu. On ne ſavoit rien diſcuter, & on ne diſcuta rien. On ſuppoſa que les Grecs avoient tout trouvé, qu'il ſuffiſoit de penſer comme eux. On marcha donc aveuglément ſur leurs traces; & la philoſophie ne parut ſe montrer à Rome, que pour jetter, dans les opinions, le même déſordre qui étoit dans le gouvernement.

Nous avons vu qu'en Grece la philoſophie faiſoit une profeſſion, qui ſe diſtinguoit même par l'habillement. C'eſt que d'ordinaire les philoſophes ne ſe mêloient pas du gouvernement des républiques; & que d'ailleurs, jaloux de la conſidération dont ils jouiſſoient, ils vouloient ſe faire reconnoître par leur conduite & par leur extérieur, autant que par leurs opinions.

Il n'en fut pas de même à Rome. Les citoyens, qui embraſſoient une ſecte avoient chacun un état, auquel ils tenoient par ambition ou par amour pour la république. Ils pouvoient donc bien vouloir des opinions des philoſophes: mais ils ne vouloient pas de leur profeſſion. Ce changement eût été trop contraire aux mœurs. En effet, ils n'avoient pas beſoin, comme les Grecs,

de ſe faire philoſophes pour avoir un état : il leur ſuffiſoit de choiſir la ſecte qu'ils jugeoient plus convenable à leur caractere & à leur poſition.

Je me ſuis borné à faire voir comment les opinions philoſophiques ſe ſont introduites parmi les Romains ; parce que c'eſt tout ce qu'on peut dire d'eux à ce ſujet. Bien loin de découvrir une vérité, ils n'ont pas ſeulement trouvé une erreur nouvelle.

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Auguſte.

OCTAVIUS a régné. Il falloit donc qu'il fut loué; & nous ignorerions ſes vices, s'il eût été poſſible de les faire oublier. Cruel, perfide & lâche, il a eu encore les foibleſſes & les ſuperſtitions des petites ames. Il craignoit ſi fort le tonnerre, que lorſqu'il prévoyoit un orage, il s'enfermoit promptement dans un lieu ſouterrain; & pour plus de précaution, il portoit toujours avec lui une peau de veau marin, qu'il regardoit comme un bon préſervatif.

Si lorſqu'il partoit pour un grand voyage, il tomboit quelques gouttes d'eau, il en auguroit bien: mais il s'attendoit à quelque malheur toutes les fois qu'on lui avoit donné le matin un ſoulier pour l'autre. Le danger qu'il courut dans une ſédition, lui rappella, qu'en s'habillant, il avoit chauſſé le pied gauche avant le pied droit.

Les Romains regardoient comme malheureux les jours où la république avoit eſſuyé quelque grand revers. Octavius partageoit ces préjugés avec le peuple. Il écrivoit à Tibere: que pour

éviter la malignité attachée à certains noms, il n'entamoit point d'affaires importantes le jour des nones, & qu'il ne ſe mettoit jamais en chemin le lendemain des jours de foire.

Il regardoit, ſur-tout, les ſonges, comme des avertiſſemens qu'il ne faut pas négliger, & ce ne devoit pas être pour lui une petite occupation que d'interpréter tous les ſiens: car il lui étoit ordinaire d'en faire, & des plus effrayans. Il eût dormi d'un ſommeil plus tranquille, s'il eût été moins foible & moins ſuperſtitieux.

Tel étoit Octavius, peut-être trouverons-nous, dans ſa foibleſſe, la raiſon de la conduite qu'il tint. Nous voyons qu'elles étoient les circonſtances où il ſe trouvoit.

On gémiſſoit au ſouvenir récent des maux qu'on avoit ſouffert; & la ſeule crainte d'une guerre nouvelle achevoit d'étouffer tout amour de liberté. De tant de chefs qui avoient combattu, il ne reſtoit qu'Octavius. Les plus fiers républicains n'étoient plus. La multitude n'oſoit remuer. La nobleſſe ſe flattoit de s'élever, en ſe dévouant au vainqueur. Les riches ne vouloient pas haſarder ce qu'ils avoient acquis ou conſervé. Les pauvres, qui depuis long-tems n'avoient plus de part à l'autorité, ne demandoient que du pain & des jeux; enfin les provinces jugeoient que la ſervitude de la capitale aſſuroit leur tranquillité: elles ſe flattoient au-moins qu'un tyran auroit quelque interêt à les ménager. C'eſt ainſi que Rome ſuccomboit: il ne reſtoit que l'eſpérance d'adoucir une ame féroce, qui juſqu'alors s'étoit aſſouvie du ſang des citoyens.

Céſar, maître de la république, ſe trouvoit dans des circonſtances bien différentes; s'il avoit vaincu ſes ennemis, il ne les avoit pas exterminé: il leur avoit laiſſé & même donné des armes contre lui. Cependant jaloux de ſubjuguer juſqu'aux préjugés des Romains, il vouloit qu'en lui tout annonçât la puiſſance; & l'autorité ſembloit diſparoître à ſes yeux, ſi elle ſe déguiſoit aux yeux des autres. Voilà pourquoi il ambitionna le titre de roi. Il eut la politique la plus éclairée & la plus adroite, quand il eut beſoin de parvenir; il ne garda plus de ménagemens, quand une fois il fut parvenu; on lui attribue d'avoir dit: *La république n'eſt plus qu'un nom, & déſormais il n'y aura d'autres loix que mes volontés.*

Les fautes de Céſar ſont ſenſibles: Octavius n'en pouvoit pas faire de ſemblables, parce qu'il étoit ſuperſtitieux; il le blâmoit d'avoir mépriſé les prodiges, qui lui préſageoient ſa fin prochaine; parce qu'il étoit timide & lâche, il devoit le blâmer d'avoir affecté le deſpotiſme.

Octavius étoit encore en Egypte, lorſqu'on lui décernoit à Rome tous les honneurs humains & divins; & on ſe hâta d'ajouter aux honneurs les titres de la puiſſance. Dès le premier Janvier, Sex. Apuleius, ſon collegue dans le conſulat & tous les ſénateurs jurerent d'obſerver ſes décrets. [*] Ils lui déférerent le prénom d'empe-

[*] Pour juger de cet uſage qui a commencé ſous Céſar, il faut remonter à l'origine des ſermens chez les Romains, & obſerver les changemens que les circonſtances y ont apporté.

reur : ils l'inviterent à conſerver le conſulat autant qu'il ſeroit néceſſaire pour le bien de la république ; & ils lui offrirent la puiſſance tribunicienne à perpétuité.

Lorſqu'on enrôloit les citoyens, ils juroient que, ni dans le camp, ni dans l'eſpace de dix milles à la ronde, ils ne voleroient jamais par jour au-delà d'une piece d'argent ; & que s'il leur tomboit entre les mains quelque effet d'un plus grand prix, ils l'apporteroient fidelement au général.

Lorſque les noms étoient inſcrits, on fixoit le jour de l'aſſemblée générale. Tous s'y rendoient & faiſoient un ſecond ſerment, par lequel ils promettoient de ſe trouver au rendez-vous, s'ils n'étoient retenus par des empêchemens que la loi avoit prévu ; de ne point quitter les drapeaux ſans congé ; & d'apporter dans le lieu marqué par le conſul, tout le butin qu'ils auroient fait. On ajoutoit cette derniere clauſe, parce que les ſoldats qui reſtoient à la garde du camp, devoient avoir part au butin.

Lors de la premiere retraite ſur le mont-ſacré, les ſoldats crurent ne pas manquer à leurs engagemens, parce qu'ils emporterent les drapeaux avec eux. C'eſt pourquoi on ajouta dans la ſuite au ſerment, qu'ils ne ſe retireroient jamais, ſans en avoir eu la permiſſion.

Quand ils étoient aſſemblés, & partagés en bande de dix & de cent, ceux qui formoient chaque bande ſe juroient volontairement les uns aux autres, de ne point prendre la fuite, & de ne point ſortir de leur rang, ſinon pour reprendre leur javelot, pour en aller chercher un autre, pour frapper l'ennemi, ou pour ſauver un citoyen.

Voilà ce qui paroît s'être obſervé juſqu'à la ſeconde guerre puniqne. Mais quelque mois avant la bataille de Cannes, comme on croyoit ne pouvoir trop s'aſſurer du courage des troupes, les tribuns commencerent à faire prêter au nom du général, ce dernier ſerment que les ſoldats avoient coutume de ſe faire les uns aux autres.

Cependant lorſque les armées parurent onblier qu'elles étoient à la république, on ſentit qu'on n'avoit pas encore pris aſſez de précaution ; & on fit entrer dans le ſerment, la promeſſe d'être fidele au ſénat & au peuple.

La prétation du ſerment faiſoit le ſoldat. On voulut même que ce fût nne condition eſſentielle, ſans laquelle il ne ſeroit par permis de combattre, hors les cas d'extrême néceſſité. Auſſi

On ne lui offroit pas le tribunat. parce que cette magiſtrature n'étoit pas compatible avec le conſulat, & que d'ailleurs elle ne pouvoit pas être conférée à un patricien. On ſe bornoit donc à lui offrir la puiſſance tribunicienne, & on ne croyoit pas violer les loix : comme s'il n'y avoit eu d'incompatible que les noms de conſul & de tribun ; & que juſqu'alors, en ſéparant ces deux magiſtratures, on n'eût pas voulu partager l'autorité.

Il ne paroît pas qu'Octavius ait alors accepté la puiſſance tribunicienne. Il ne l'accepta du moins que pour un tems limité, car on la lui donna quelques

---

les armées renouvelloient-elles le ſerment chaque année, lors même que le commandement étoit continué au même général. On jugeoit que le commandement étoit continué au même général. On jugeoit que le général recevant de nouveaux pouvoirs, les troupes devoient auſſi contracter avec lui de nouveaux engagemens. Tant que la république a ſubſiſté, le ſerment ne s'éxigeoit que des citoyens auxquels la loi faiſoit une obligation de s'enrôler. Le ſénat & le peuple en corps n'en prêtoient point ; car c'eût été jurer de ſe défendre ſoi-même, ce qui étoit ſuperflu. Il n'en fut pas de même ſous les empereurs. Alors ce fut au peuple entier à prêter ſerment au maître qui le gouvernoit. Tous les ordres jurerent de ſervir de gardes à Jules Céſar, & de pourſuivre à outrance quiconque attenteroit à ſes jours. Telle eſt l'origine du ſerment que les magiſtrats, le ſénat & le peuple ont dans la ſuite prêté aux empereurs.

Mais il faut obſerver que dans les tems de la république, on ne juroit que *in verba*, ou *in nomen* ; ce qui ſignifioit qu'on promettoit d'obéir à tous les ordres du général. Sous les empereurs, on jura *in acta imperatoris*. Or, ce ſecond ſerment ne regardoit pas ſeulement ce que les empereurs ordonnoient, comme généraliſſimes, il comprenoit encore ce qu'ils ordonnoient en vertu des autres pouvoirs, dont ils jouiſſoient à différens titres. Jurer en leurs actes, ſignifioit jurer d'obſerver toutes leurs ordonnances.

quelques années après. Autant il desiroit d'être le maître de l'empire, autant il craignoit de le paroître; & il se proposoit de n'accepter qu'avec beaucoup de circonspection, tous les titres qui lui seroient prodigués.

Il y avoit long-tems que les provinces élevoient des temples à la ville de Rome, & souvent elles en élevoient à de simples proconsuls. Octavius ne voulut point en avoir à Rome. Il permit seulement, de lui en consacrer dans les provinces; & il ordonna que la ville de Rome fût honorée sur les même autels, & qu'elle partageât toujours avec lui le culte qui lui seroit rendu. Par cette conduite il n'acceptoit que des honneurs qui avoient été décernés à d'autres: il ne les réservoit pas même pour lui seul, & il en excitoit moins l'envie.

Le temple de Janus fut fermé; on jouit donc de la paix, & on en jouit avec une sorte de délire. On oublia les cruautés du triumvir. On ne vit en lui qu'un libérateur, on vouloit croire qu'il avoit moins pris les armes contre la république, que contre ses propres ennemis. On se flatta qu'il retabliroit l'ancien gouvernement; peut-être même se croyoit-on libre, parce qu'on n'avoit plus à combatre pour la liberté.

Cet enthousiasme écartoit, au moins pour un tems, les dangers auxquels l'ambition exposoit Octavius. Il en profita pour intéresser de plus en plus le peuple à son administration; il fit des largesses: il donna des spectacles: il répandit l'abondance, il affecta sur-tout beaucoup de déférence pour le sénat: il respecta les anciens usages: il rétablit les comices interrompus depuis plusieurs années: il voulut que le peuple élût ses

magiſtrats : il n'opina jamais que dans ſa tribu, comme un ſimple citoyen : s'il préſentoit des candidats, il demandoit qu'on n'eût égard à ſa recommandation, qu'autant qu'on les jugeoit dignes des magiſtratures. Le peuple croyoit donc ſe gouverner ; à la vérité, les plus clairvoyans n'y étoient pas trompés : mais ils préféroient l'illuſion à la liberté, qu'on ne connoiſſoit depuis long-tems que par des abus. De tous ceux qui vivoient alors, aucun n'avoit vu la république, & tous avoient gémi ſous l'anarchie.

Dès la premiere année, Octavius délibéra avec Agrippa & Mécenas, s'il ſe démettroit de l'empire ; ce n'étoit qu'un jeu. Il eût abdiqué, s'il l'eût voulu ſérieuſement : il vouloit, ſeulement, qu'on ſût qu'il en avoit délibéré. Toute ſa conduite, depuis le jour qu'il partit d'Apollonie pour venir à Rome, démontre qu'il n'avoit eu d'autre ambition que de ſuccéder à la puiſſance de Céſar. Mais il falloit laiſſer au peuple l'eſpérance de voir rétablir le gouvernement républicain ; ce ſont ces petites ruſes qui ont fait mettre Octavius au rang des plus grands politiques.

Il y avoit près d'un demi-ſiecle que la cenſure paroiſſoit ſuprimée : elle étoit au moins ſans fonctions. On ignoroit le nombre des citoyens. On ne ſavoit pas quels étoient les revenus publics : tous les ordres ſe confondoient : & le ſénat, où l'on comptoit plus de mille ſénateurs, renfermoit une multitude de ſujets indignes, qui y étoient entrés par brigues.

Octavius auroit pu prendre ſur lui de corriger ces abus ; pour y être autoriſé, il demanda les pouvoirs de cenſeur, & il les obtint ; il ne fut pas

queſtion du titre, parce qu'on raiſonnoit ſur la cenſure, comme on avoit fait ſur le tribunat.

Pendant quinze mois que dura cette cenſure, Octavius fit dans le ſénat, dans les finances & dans toutes les parties du gouvernement, les changemens propres à détruire les abus qui étoient contraires à la tranquillité publique & au deſpotiſme du ſouverain; il n'auroit pas pu rétablir l'ordre, tel qu'il avoit été dans les beaux tems de la république, & il ne l'auroit pas voulu; car Rome n'avoit pas en lui un cenſeur républicain: elle avoit un maître qui exerçoit la cenſure. Octavius vouloit ſeulement ne pas paroître uſurper la puiſſance illimitée, qu'on lui abandonnoit, parce qu'on ne pouvoit pas la lui refuſer. Auſſi, uſa-t-il peu de violence. Au lieu de chaſſer tous les ſénateurs, qu'il vouloit exclure, il en détermina pluſieurs à ſe retirer d'eux mêmes, & il leur laiſſa quelques marques honorifiques. Quant à ceux qui méritoient d'être conſervés, ſi quelques-uns n'avoient pas aſſez de fortune, il y ſuppléoit.

Il n'étoit pas néanmoins ſans inquiétude; dans ce tems là même, les ſénateurs n'étoient admis à ſon audience, qu'un à un, & après avoir été fouillés. Lorſqu'il venoit au ſénat, il avoit une cuiraſſe ſous ſa robe, il portoit un poignard à ſa ceinture, & il ſe faiſoit entourer de dix ſénateurs des plus braves & des plus attachés à ſa fortune.

Agrippa qu'il avoit pris pour collegue à la cenſure, le nomma prince du ſénat; il eſt au moins vraiſemblable qu'il ne s'arrogea pas de lui-même cette premiere place. Comme c'eſt ſous le nom de prince qu'Octavius exerca la ſouveraineté, c'eſt

ici le lieu d'obſerver les prérogatives qu'on attachoit à ce titre.

Primus & *princeps* ſont deux mots ſynonymes. Le premier déſigne proprement une primauté d'ordre, de nombre, ou de tems : le ſecond emporte de plus une idée d'excellence, des vertus peu communes, un mérite diſtingué. On nommoit en général *principes ſenatûs*, les ſénateurs les plus accrédités; & *principes juventutis*, les citoyens les plus illuſtres, mais le titre de *princeps ſenatus* appartenoit particuliérement au ſénateur, que les cenſeurs inſcrivoient le premier ſur la liſte du ſénat, comme le titre de *princeps équeſtris ordinis* ou de *princeps juventutis* étoit à celui qu'ils inſcrivoient le premier ſur la liſte des chevaliers.

Avant la ſeconde guerre punique, le titre de prince du ſénat ſe donnoit toujours au plus ancien de ceux qui avoient exercé la cenſure. Mais l'an de Rome 544, Cornélius Céthégus, à qui le ſort avoit donné le droit de faire la liſte des ſénateurs crut devoir déroger à l'uſage en faveur de Fabius Maximus, qu'il regardoit comme le premier des Romains ; depuis ce tems les cenſeurs, ſans égard pour l'ancienneté, inſcrivoient, à la tête de la liſte, le ſénateur qu'ils jugeoient le plus digne d'y être.

Cette primauté n'étoit pas une magiſtrature, & par conſéquent, elle ne donnoit point d'autorité. Cependant le prince du ſénat ne pouvoit manquer d'avoir beaucoup d'influence dans toutes les délibérations. Chef d'une compagnie qui le reſpectoit, il devoit acquérir d'autant plus de

crédit, que ſa place lui étoit en quelque ſorte aſſurée pour la vie.

Il partageoit, avec les conſuls aſſignés, la prérogative d'opiner le premier. D'où nous pouvons conjecturer qu'il en jouiſſoit ſeul juſqu'aux comices conſulaires, c'eſt-à-dire, pendant les ſix premiers mois de l'année, ou plus longtems, ſi l'élection des conſuls étoit retardée.

Or, nous jugerons que cette prérogative entraîne naturellement les ſuffrages, ſi nous conſidérons que celui qui en jouit, eſt un homme reſpecté; que ſera-ce, s'il eſt craint, & ſi chaque ſénateur attend de lui ſa fortune?

Devenu prince du ſénat, Octavius paroiſſoit n'agir deſormais, qu'au nom du premier ordre de la république. Sa jouiſſance en étoit donc moins odieuſe, & il en pouvoit jouir avec plus de ſécurité.

Cependant au commencement de ſon ſeptieme conſulat, il vint au ſénat pour déclarer qu'il ſe dépouilloit de tous ſes titres, & qu'il rentroit dans la vie privée. *Je vous rends*, dit-il, *les provinces, non-ſeulement, celles qui appartenoient à la république avant mon adminiſtration, mais encore celles que j'ai conquis.*

Cette propoſition ſur la quelle ſes confidens étoient ſeuls prévenus, fit ſans doute, des impreſſions bien différentes. Etoit-ce artifice ou ſincérité: dans le cas où l'offre ſeroit ſincere, l'abdication étoit-elle à déſirer ou à craindre? ſoit intérêt public, ſoit intérêt particulier, chacun en jugeoit ſuivant ſes lumieres ou ſes paſſions, ou plutôt on ne ſe donna pas le tems de démêler les ſentimens confus qu'on éprouvoit: il y au-

roit eu du danger à balancer ; on ſe hâta donc de s'écrier qu'Octavius étoit plus néceſſaire que jamais, & que la république étoit perdue, s'il ceſſoit de la gouverner.

Octavius ſe rendit ; mais pour flatter ſes ennemis de l'eſpérance de le voir rentrer dans la vie privée, il affecta de ne ſoupirer qu'après le repos. *Je n'accepte l'empire*, dit-il, *que pour dix ans, ou pour moins encore, ſi la tranquillité rétablie par-tout, me permet de me retirer.* Il ne voulut pas même ſe charger ſeul d'un fardeau ſi peſant ; il exigea que le peuple & le ſénat gouverneroient une partie des provinces ; ſe réſervant, ſeulement, malgré ſon goût pour le repos, celles où les légions étoient, parce que, diſoit-il elles étoient expoſées à plus de troubles ; mais dans le vrai parce que les légions y étoient.

Le partage du ſénat & du peuple fut l'Afrique, la Numidie, la Libye cyrénaïque, la Bithynie, le Pont, la Grece, l'Epire, l'Illyrie, la Dalmatie, la Macédoine, les isles de Crête, de Sicile, de Sardaigne, & la partie de l'Eſpagne nommée Betique. Celui d'Octavius comprenoit le reſte de l'Eſpagne, les Gaules, la Germanie, la Syrie, la Phénicie, l'isle de Chypre, l'Egypte & tous les pays gouvernés par des rois ſoumis aux Romains. Ce partage, au reſte, ſouffrit dans la ſuite quelques changemens ; & je ne le mets ſous vos yeux, que pour vous montrer toute l'étendue de l'empire. Il eſt à propos de remarquer, qu'Octavius ne donna aux gouverneurs de ſes provinces, que le titre de propréteur ; & qu'au contraire, il donna, par diſtinction, celui de proconſul aux gouverneurs des provinces du ſénat.

Puiſqu'il avoit exterminé tous ſes ennemis, aucun parti ne pouvoit prendre les armes contre lui. Après tant de guerres, la paix s'établiſſoit donc d'elle-même néceſſairement: mais la flatterie affectoit de dire qu'elle étoit l'ouvrage d'Octavius. On le regardoit, en conſéquence, comme un ſecond fondateur de Rome; & on lui eût donné le nom de Romulus, s'il n'eût pas craint, en l'acceptant, de paroître aſpirer trop ouvertement à la tyrannie. On lui donna celui d'Auguſte, nom qui juſqu'alors n'avoit été donné qu'aux temples conſacrés par les augures. Quelque tems après, il fut déclaré pere de la patrie.

Conſul d'année en année, Auguſte, c'eſt ainſi que je le nommerai déſormais, jugea ſans doute, qu'un conſulat non interrompu reſſembloit trop à la dictature devenue odieuſe. C'eſt pourquoi au lieu d'en accepter un douzieme, il ſe démit du onzieme, qu'il affecta de faire tomber à L. Sextius, partiſan déclaré de Brutus.

Il ſortoit alors d'une maladie mortelle, pendant laquelle il parut reconnoître que le ſénat avoit la principale part à la ſouveraineté. Car, au lieu de prendre des meſures pour aſſurer ſa puiſſance à Marcellus ſon neveu & ſon gendre [*], il avoit mis entre les mains du conſul Piſon, en préſence des principaux magiſtrats, le regiſtre des forces & des revenus de l'empire, pour le remettre au ſénat. On lui ſut gré encore, en cette occaſion, d'avoir donné ſon anneau à M. Agrippa

[*] Il étoit fils d'Octavie, & il avoit épouſé Julie, fille d'Auguſte & de Scribonia.

plutôt qu'à ſon gendre ; & d'avoir par-là déſigné ce capitaine, généralement eſtimé, comme digne d'être le chef de la république, ſi on jugeoit convenable qu'elle en eût un.

Auguſte étoit devenu par cette conduite l'objet de la reconnoiſſance publique ; on le conjura de céder aux ordres du peuple & à l'autorité du ſénat ; c'eſt ainſi que parloit la flatterie, & on lui fit accepter la puiſſance tribunicienne pour toute ſa vie, le privilege de propoſer une affaire dans chaque aſſemblée du ſénat & le pouvoir proconſulaire à perpétuité : on ajouta même, que lorſqu'il ſeroit dans les provinces du reſſort du ſénat, il auroit une autorité ſupérieure à celle des proconſuls.

La permiſſion de mettre une affaire en délibération dans chaque ſéance du ſénat, n'étoit qu'une partie du droit illimité des conſuls. Le pouvoir proconſulaire ne donnoit de juriſdiction que dans les provinces. Auguſte pouvoit l'exercer dans Rome même, mais non pas ſur Rome, car les proconſuls n'eurent jamais d'autorité dans la capitale, il ne conſervoit donc plus ſur cette ville d'autres pouvoirs que ceux qu'il tenoit de la puiſſance tribunicienne.

Mais ſi des tribuns annuels ont commandé dans Rome, que ne pouvoit pas un tribun perpétuel qui diſpoſoit des légions ? On conçoit que ſans uſer de violence, Auguſte trouva des conjonctures favorables pour étendre les prérogatives de la puiſſance tribunicienne. En effet, on lui avoit accordé de l'exercer juſqu'à un mille au-delà de Rome, & il l'exerça bientôt dans toutes

les provinces. C'eſt qu'en l'exerçant, il ne paroiſſoit que le protecteur du peuple.

Il ſembloit néanmoins vouloir cacher l'autorité qu'il s'arrogeoit. Quoiqu'il eût à vie la puiſſance tribunicienne, il auroit voulu la faire paroître annuelle, & il en prenoit poſſeſſion tous les ans.

En vertu de cette puiſſance, il devint juge ſouverain dans le civil, comme dans le criminel; pouvoir dont aucun magiſtrat n'avoit encore joui, & qui tendoit à rendre arbitraire l'adminiſtration de la juſtice.

Aujourd'hui, lorſqu'on a été mal jugé, on appelle d'un juge inférieur, à un juge ſupérieur. A Rome, appeller, c'étoit avoir recours à une protection ſupérieure, ſoit avant, ſoit après le jugement. En matiere civile, les appels étoient même fort rares. On appelloit quelquefois d'un préteur à ſon collegue, & jamais aux tribuns. Auſſi ces magiſtrats ne prenoient-ils pas ſur eux de réformer les jugemens portés dans les tribunaux. Ils ne jugeoient même que de quelques affaires de police, ainſi que les édiles plébéiens, qui leur étoient ſubordonnés.

En matiere criminelle, la loi Valéria leur donnoit une eſpece de juriſdiction. Cependant ce n'étoit pas à eux qu'on appelloit, c'étoit au peuple. Ils convoquoient les comices, ils y portoient l'appel, ils avoient une grande influence dans les jugemens : mais ils ne jugeoient pas eux-mêmes.

Sous Auguſte, les tribunaux ſubſiſterent. Cependant il fut permis d'appeller à lui, ſoit avant, ſoit après le jugement. On y appella, & c'eſt

ainſi qu'il devint inſenſiblement ſeul juge ſuprême dans le civil, comme dans le criminel.

Pour cacher cette uſurpation, il ſe fit une regle de juger les affaires principales avec le ſénat; ou, quand il ne le pouvoit pas, avec un conſeil privé qui repréſentoit ce corps. Ce conſeil qui l'accompagnoit hors de Rome, & qui le ſuivoit même à l'armée, étoit compoſé des deux conſuls, d'un magiſtrat de chaque eſpece, & de quinze ſénateurs tirés au ſort.

Quant aux appels ſur les affaires moins importantes, il renvoyoit ceux de la ville au préfet de Rome, magiſtrat qu'il avoit créé lui-même pour le maintien de la police; & il déléguoit dans les provinces, des hommes conſulaires qui prenoient connoiſſance de tous les autres. Par cette adminiſtration, Auguſte parut l'unique ſource d'une puiſſance qu'il uſurpoit. On jugea bientôt qu'elle émanoit de lui ſeul. Auſſi le tems venoit où les tribunaux crurent ne juger qu'en vertu de l'autorité qui leur fut confiée par les empereurs.

Seul juge ſuprême, Auguſte avoit encore le droit de faire grace aux coupables, dans quelque tribunal qu'ils euſſent été condamnés, droit qui le mettoit, à cet égard, au-deſſus des loix & dont aucun magiſtrat n'avoit joui.

Maître des armées & juge ſouverain, Auguſte pouvoit commander dans Rome : mais il s'étoit fait une loi de n'exercer la puiſſance, qu'autant qu'il y ſeroit autoriſé par les magiſtratures qu'on lui auroit conferé. Or, il n'étoit pas conſul; & il paroiſſoit ſi éloigné de s'en arroger le pouvoir, que le peuple ſe reprochoit de l'avoir laiſſé rentrer dans la vie privée.

Il ſurvint une famine & une peſte ; le Tibre ſe déborda, le tonnerre tomba ſur le panthéon. A ces fléaux on jugea que les dieux puniſſoient Rome d'avoir ſouffert qu'Auguſte ceſsât de la gouverner. Le peuple le demande pour dictateur : il force le ſénat d'en porter le décret : il court au palais avec vingt-quatre licteurs, & il preſſe l'empereur d'accepter la dictature. Auguſte qui connoît l'inconſtance du peuple ſe jette à genoux. Il ſe découvre la poitrine, & il proteſte qu'il recevra plutôt le coup de la mort. Il conſent ſeulement, & comme malgré lui, à ſe charger de l'intendance des vivres, telle que l'avoit eu Pompée.

Cette même année, les comices conſulaires s'étant tenus, lorſque l'empereur venoit de paſſer en Sicile, le peuple lui réſerva l'un des deux conſulats. Auguſte refuſa, & ſon refus occaſionna des troubles. Deux candidats qui ſe mirent ſur les rangs, cauſerent des ſéditions, & l'impunité multiplia les déſordres. Agrippa fut envoyé pour rétablir le calme ; mais Auguſte qui craignoit de paroître uſurper ſur le conſulat, ne lui avoit pas donné des pouvoirs aſſez étendus. Ce fut dans cette circonſtance qu'il le prit pour gendre. Il vouloit peut-être, par ce choix, faire reſpecter l'autorité qu'il lui confioit. Agrippa répudia Marcella niece d'Auguſte, & épouſa Julie veuvē de Marcellus.

De Sicile, l'empereur paſſa en Grece & delà en Aſie. Nous avons vu que la puiſſance proconſulaire, qui lui avoit été accordée, lui ſubordonnoit les proconſuls. En conſéquence, il régla tout en ſouverain dans les ſiennes. Il diſpoſa de

pluſieurs royaumes, dont les rois, ſous le titre d'amis de la république, n'étoient que des eſclaves couronnés. Il menaça Phraate, roi des Parthes, & ce Prince lui renvoya les enſeignes priſes ſur Craſſus & ſur Antoine : il lui donna même ſes propres fils pour ôtages de la paix.

La flatterie célébra cet événement. Mais les Parthes tomboient en décadence, depuis qu'ils avoient été défaits par Ventidius. Leurs provinces étoient déchirées par les partis qui diviſoient l'empire ; & Phraate, naturellement cruel & timide, avoit éprouvé pluſieurs révolutions. Dans de pareilles circonſtances, il craignoit une guerre étrangere, & ce fut ſa foibleſſe, qui fit toute la grandeur d'Auguſte.

Cependant les troubles croiſſoient à Rome, & Auguſte ne paroiſſoit pas s'en occuper. Comme il perſiſtoit à refuſer le conſulat ; il n'avoit point de titre pour commander dans la capitale ; & il ſe bornoit à veiller ſur les provinces, où il maintenoit l'ordre & la paix.

Tous les gens, remarque M. de Monteſquieu, *qui ont eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une eſpece d'anarchie dans la république. Pompée, Craſſus & Céſar y réuſſirent à merveille.* (*) Auguſte ſe conduiſoit ſur ce plan. Ce n'eſt pas qu'il voulut forcer le peuple à lui donner à Rome tous les attributs ſenſibles de la ſouveraineté : car tout ce qu'il craignoit, c'étoit de paroître ſouverain, il deſiroit donc qu'on ajoutât la puiſſance conſulaire à tous les titres qu'il avoit

[*] Grand. Décad. des Romains. C. 13.

obtenu. S'il étoit une fois revêtu de cette puiſſance, il avoit alors dans Rome même une autorité ſupérieure à celle des conſuls, & cependant il pouvoit laiſſer ſubſiſter le ſimulacre de la république.

Alors C. Sentius Saturninus, unique conſul, gouvernoit en magiſtrat qui ne connoiſſoit point de ſupérieurs, & montroit une vigueur digne des premiers tems de la république. Les déſordres cependant vinrent au point, que le ſénat donna le décret qui autoriſoit le conſul à prendre les armes. Mais Saturninus n'accepta pas une commiſſion qui paroiſſoit empiéter ſur les droits du général, & il fallut députer à Auguſte.

Auguſte qui vouloit dégoûter le peuple de ſe gouverner uniquement par les conſuls, ne hâtoit pas ſon retour. Il donnoit audience à des ambaſſadeurs : il s'occupoit des raretés qui lui venoient des Indes : & il s'arrêtoit à Athènes, pour donner le temps à un gymnoſophiſte de ſe précipiter devant lui dans les flammes, curieux d'avoir ce trait de commun avec Alexandre. Il ne revint à Rome, que lorſqu'il fut qu'on étoit diſpoſé à lui donner la puiſſance conſulaire. En effet, il l'obtint ; & on lui donna encore le droit de faire des loix, & la cenſure pour cinq ans, ſous le titre de préfet des mœurs.

Il réuniſſoit alors en ſa puiſſance tous les pouvoirs auparavant ſéparés, & il étoit proprement ſeul & unique magiſtrat. Il affecta néanmoins de ne diſpoſer de rien par lui-même. C'eſt pourquoi il demanda les honneurs de la préture pour Tibere, qui venoit de mettre Tigrane ſur le trône d'Arménie ; & pour Druſus, une diſpenſe qui

lui permit d'exercer les magiſtratures, cinq ans avant l'âge preſcrit par les loix. L'un & l'autre étoient fils de Livie.

Attentif à cacher ſa puiſſance, il cherchoit à la rendre en quelque ſorte inviſible. Il écarta les licteurs. Il ne prit le prénom d'empereur qu'avec les ſoldats; & dans tous les réglemens qu'il fit pour la capitale, il ne s'attribua jamais d'autre titre que celui de prince du ſénat. Mais comme, enfin ſous ce titre, il exerçoit tous les pouvoirs, on ſe fit bientôt une habitude d'attacher au nom de prince, toutes les prérogatives de la ſouveraineté. C'eſt ce qu'on remarque ſous Tibere qui lui ſuccéda.

Il laiſſa ſubſiſter la république, quant à la forme extérieure. L'élection des magiſtrats continua de ſe faire dans les comices. Deux conſuls parurent encore gouverner l'empire. La république conſerva ſes tribuns, ſes édiles, ſes queſteurs & ſes préteurs. Auguſte affecta même toujours de montrer beaucoup de reſpect pour les anciennes magiſtratures. Il refuſoit le conſulat avec un air de modeſtie & de reconnoiſſance, propre à faire croire qu'il l'eſtimoit au-deſſus de tout; & afin de mieux convaincre du cas qu'il en paroiſſoit faire, il en demanda un douzieme & un treizieme, pour donner avec plus de ſolemnité la robe virile à ſes deux petits fils, Caïus & Lucius, fils d'Agrippa & de Julie. Il ne lui manquoit plus que le ſouverain pontificat: il en fut revêtu après la mort de Lepidus [*].

[*] Je viens d'expoſer la politique d'Auguſte d'après une diſſertation de Mr. l'abbé de la Bleterie. Mémoires de l'acad. des inſcrip. & belles lettres.

Dans l'accroiſſement de l'autorité d'Auguſte, on voit ſenſiblement que la puiſſance paſſoit du peuple au prince. Il vint un tems où les empereurs chercherent à ſe diſſimuler cette vérité. Ils l'oublierent enfin tout-à-fait, & on l'oublia avec eux.

Lorſqu'Auguſte achevoit de recevoir toutes les prérogatives de la ſouveraineté, Agrippa ſoumettoit l'Eſpagne, où depuis environ deux ſiecles, les Romains avoient preſque toujours eu la guerre. L'empereur voulut alors aſſocier ce capitaine à une partie de ſa puiſſance. Dans cette vue, il le demanda pour collegue à la cenſure, & il lui fit donner le tribunat pour cinq ans. Par-là, il veilloit à ſa propre ſûreté : car il trouvoit dans Agrippa un citoyen aſſez puiſſant pour le venger, & qui partageant en quelque ſorte l'empire avec lui, ôtoit à tout autre l'eſpérance d'y parvenir.

Les deux cenſeurs travaillerent enſemble à réprimer les abus ; ils firent des réformes dans le ſénat & dans l'ordre des chevaliers : ils réprimerent les brigues qui troubloient les comices, & ils porterent leur attention juſques ſur les ſpectacles.

Ils firent des loix contre les célibataires. Elles offroient des récompenſes à ceux qui auroient un certain nombre d'enfans, & elles puniſſoient de l'amende ceux qui ne ſeroient pas mariés dans l'âge preſcrit. Mais pour donner plus de force à ces réglemens, il eût été néceſſaire d'apporter des remédes aux déſordres des perſonnes mariées, dont les débauches entretenoient la corruption de la jeuneſſe. De pareilles loix ſont ſans effet

dans un ſiecle où il n'y a point de mœurs ; & Auguſte contribuoit à les rendre inutiles, parce qu'il étoit vicieux lui-même.

Les affranchiſſemens devenoient tous les jours plus communs ; ſi quelques citoyens avoient la généroſité de vouloir récompenſer des eſclaves fideles, le plus grand nombre ſe conduiſoit par d'autres motifs. Les uns par avarice, vouloient recevoir au nom de leurs affranchis, le bled que la république diſtribuoit aux pauvres ; les autres, par oſtentation, ambitionnoient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens en chapeaux de fleurs. Les cenſeurs porterent des loix contre cet abus, qui multiplioit une populace pauvre, oiſive & ſéditieuſe, & Auguſte prit lui-même pour maxime de n'accorder que rarement les droits de cité.

L'année ſuivante fut le terme qu'Auguſte avoit marqué lui-même à ſon adminiſtration. Il ſe démit donc : mais il ſe rendit encore aux ordres du peuple, & il reprit le gouvernement pour cinq ans. Dans la ſuite, la même ſcene ſe répéta, de ſorte que ſe chargeant de la république, tantôt pour cinq ans, tantôt pour dix, il ſe ſuccéda cinq fois.

Cette même année, il célébra les jeux ſéculaires avec beaucoup de magnificence. Ayant pour les ſpectacles un goût où la politique pouvoit entrer pour quelque choſe, il ne laiſſoit pas échapper l'occaſion d'en donner au peuple. A la fin des jeux, il adopta Caïus & Lucius, voulant donner un nouvel appui à ſon autorité. Ils prirent à cette occaſion le nom de *Céſar*.

Pluſieurs guerres s'éleverent. Auguſte partit pour

pour les Gaules, où les Germains avoient fait une irruption. Druſus défit les Rhétiens : Tibere acheva de les ſubjuguer, & Agrippa rendit la paix à l'Aſie.

Ce capitaine, au lieu de rendre compte au ſénat ſuivant l'uſage, n'écrivit qu'à l'empereur ; & il refuſa le triomphe qui lui fut offert. Son exemple devint une regle pour les autres généraux. Ils ceſſerent d'adreſſer leurs lettres au ſénat : le triomphe devint un privilege des empereurs & des princes de leur maiſon ; & on n'accorda plus aux généraux victorieux que les ornemens du triomphe, c'eſt-à-dire, la robe triomphale, qu'ils pouvoient porter dans certaines cérémonies, une ſtatue qui les repréſentoit couronnés de lauriers, & quelques autres prérogatives moins connues.

Sur ces entrefaites, Agrippa étant mort, Tibere épouſa Julie, & devint gendre d'Auguſte. L'empire avoit alors la guerre avec les Pannoniens, les Daces, les Dalmates, les Sicambres & les Cattes. Tibere & Druſus commanderent les armées avec de grands ſuccès : mais Druſus mourut en Germanie, fort regretté des Romains qui l'eſtimoient, & qui le croyoient capable de rétablir la république. Il laiſſoit trois enfans de ſa femme Antonia, Germanicus, Claude qui fut empereur, & une fille qu'épouſa Caïus Céſar.

Juſqu'alors on n'avoit jamais admis en juſtice la dépoſition des eſclaves contre leurs maîtres. Auguſte qui avoit étouffé pluſieurs conjurations, & qui en craignoit de nouvelles, porta une loi par laquelle il ſtatuoit que, lorſqu'un citoyen ſeroit accuſé d'avoir conſpiré, on vendroit ſes

eſclaves au public, afin que n'appartenant plus à leur maître, leur témoignage pût être reçu. Ce réglement rendoit odieux le législateur qui ſe jouoit des loix : mais l'empereur trouva le moyen de diſtraire le peuple par des ſpectacles, & de ſe l'attacher en paroiſſant tous les jours plus populaire.

Vers ce tems, Auguſte fit donner à Tibere la puiſſance tribunicienne pour cinq ans; ſoit qu'il crût trouver en lui le même appui que dans Agrippa; ſoit qu'il voulût réprimer l'ambition de ſes deux petits fils; ſoit enfin qu'il eût la foibleſſe de céder aux ſollicitations de Livie. Il paroît au moins qu'il avoit peu de goût pour ſon gendre.

Tibere voyoit lui-même ſon élévation avec une ſorte de crainte, parce quelle le mettoit en concurrence avec les petits fils de l'empereur. C'eſt pourquoi il prit tout-à-coup le parti de ſe retirer à Rhodes, malgré les inſtances de ſa mere pour le retenir, & malgré les plaintes de ſon beau-pere, qui lui reprochoit de l'abandonner.

Lorſque le tems de ſa puiſſance tribunicienne fut expiré, & que, devenu ſimple particulier, il ne pouvoit plus être un obſtacle à l'ambition des deux jeunes Céſars qui occupoient alors la ſeconde place, il demanda la permiſſion de revenir à Rome, mais on la lui refuſa: on lui dit même de n'y plus penſer. Il reſta donc à Rhodes, où il vécut encore deux ans comme un homme ſuſpect, diſgracié, exilé, expoſé par conſéquent, au mépris & aux injures de ſes ennemis. On ne lui permit de revenir qu'après huit ans d'abſence; & ce fut à condition qu'il ne prendroit

aucune part au gouvernement. L'année même de ſon retour, Lucius Céſar mourut à Marſeille & cette mort fut ſuivie, dix-huit mois après, de celle de Caïus qui étoit en Orient. Livie fut ſoupçonnée de les avoir fait empoiſonner l'un & l'autre.

Auguſte avoit perdu ſucceſſivement Marcellus, Agrippa, Lucius & Caïus. Il chercha un appui dans Tibere & dans le jeune Agrippa, ſurnommé Poſthumus, parce que Julie l'avoit mis au monde après la mort d'Agrippa. Il les adopta l'un & l'autre: & quoique Tibere eût un fils, il lui dit d'adopter Germanicus fils de Druſus, il ſe déterminoit à toutes ces adoptions, parce qu'il avoit plus de ſoixante-cinq ans, & qu'après avoir vu pluſieurs conſpirations ſe former contre lui, il venoit de découvrir encore celle de Cornélius Cinna, vous ſavez qu'il lui pardonna à la ſollicitation de Livie.

Agrippa Poſthumus d'un eſprit ſtupide & d'un caractere féroce, paroiſſoit d'une foible reſſource pour Auguſte. Livie néanmoins, qui craignoit qu'il ne fût préféré à ſon fils, le fit déshériter & reléguer dans l'isle de Planaſie. Cependant Tibere ſe faiſoit une étude de gagner la confiance de l'empereur. Il commanda l'armée contre les peuples d'Illyrie, & termina glorieuſement une guerre difficile. Ayant enſuite marché avec Germanicus contre les Germains qui avoient défait Varus & taillé en pieces trois légions, il en triompha, & fut aſſocié à l'empire. Le peuple & le ſénat, à la priere d'Auguſte, le lui donnerent pour collegue dans le commandement des armées & dans le gouvernement des provinces.

L'année ſuivante, Auguſte reprit pour dix ans l'adminiſtration de la république. Il trouvoit alors dans ſon âge un prétexte pour ſecouer la dépendance, dans laquelle il s'étoit mis par politique. Car ne pouvant plus venir régulierement au ſénat, il fit arrêter, que ce qu'il décideroit avec Tibere dans un conſeil compoſé des conſuls en charge, des conſuls déſignés, de vingt ſénateurs qui devoient changer tous les ans, & de tels autres qu'il jugeroit à propos d'y admettre, auroit la même force qu'un décret porté dans le ſénat à la pluralité des voix : innovation qui tendoit à faire paſſer toute la ſouveraineté dans le conſeil du prince, & par conſéquent, dans le prince ſeul. Auguſte ne ſurvécut pas longtems à ſa derniere inſtallation. Il mourut à Nole en Campanie le dix-neuf Aout, âgé de 76 ans. Il avoit gouverné la république avec Antoine pendant près de douze, & il la gouverna ſeul pendant quarante-quatre.

Par ſon teſtament, il inſtitua héritiers Tibere & Livie, & leur ordonna de porter ſon nom, c'eſt-à-dire, celui d'Auguſte. Il leur ſubſtitua Druſus, fils de Tibere, Germanicus & les trois fils de ce dernier, & il fit des legs au peuple & aux troupes. Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'il n'imagina pas de diſpoſer de l'empire : car il eut des ſucceſſeurs qui le regarderent comme leur bien propre.

Auſſi-tôt après ſa mort, le ſénat lui décerna un temple, dont Livie fut prêtreſſe, & on compta parmi les prêtres Tibere, Druſus, Germanicus, Claude & les ſénateurs les plus illuſtres. Ils étoient vingt-cinq : on les nomma *ſodales Auguſti.*

CHAPITRE II.

Obſervations ſur le gouvernement d'Auguſte.

POUR juger de l'état où Auguſte a laiſſé la république, il eſt néceſſaire de ſavoir quelles étoient à ſa mort les forces de l'empire ; & comme les forces conſiſtent moins dans le nombre des ſoldats, que dans les uſages qui s'introduiſent parmi les troupes, nous examinerons la révolution que les réglemens d'Auguſte ont dû produire. Mais pour en mieux juger, il faut d'abord conſidérer quelle a été la diſcipline militaire dans les ſiecles précédens.

Le mot *légion* donne déja une idée avantageuſe de la milice des Romains, puiſqu'il vient de *légere* qui ſignifie choiſir. En effet, on choiſiſſoit les ſoldats dans les tribus, & chacune en fourniſſoit un égal nombre. C'eſt pourquoi juſqu'à Servius Tullius, la légion fut de 3000 fantaſſins & de 700 cavaliers.

Ce roi ayant fait quatre tribus, la légion fut de 4000 hommes de pied juſqu'à la bataille de Cannes, qu'on la compoſa de cinq mille. Cependant le nombre des cavaliers n'augmenta pas, ſoit parce qu'il étoit difficile aux Romains d'entretenir une grande cavalerie, ſoit parce qu'ils jugeoient que l'infanterie fait la principale force des armées.

La derniere claſſe ne fourniſſoit point de ſol-

dats. Ils étoient tous tirés des cinq premieres, qui ayant des propriétés, étoient plus intéreſſées au ſalut de l'état.

On levoit les cavaliers dans les dix-huit premieres centuries de la premiere claſſe. Or, puiſqu'elles étoient les premieres, elles comprenoient ce qu'il y avoit de plus riche parmi les patriciens & parmi les plébéiens. On continua de choiſir de la ſorte, même lorſqu'on eut aſſigné une paye aux ſoldats.

Il étoit ſage de ne confier la défenſe de l'état qu'aux citoyens qui avoient quelque choſe à perdre. Mais Marius voulant ſe fortifier de la populace contre les nobles, arma les plus pauvres, ceux qu'on nommoit *capite cenſi*, & les introduiſit dans les légions qu'il forma de 6000 hommes.

Si par ce changement, les légions ne parurent pas perdre de leur courage, elles dégénérerent cependant. En effet, une populace armée ne pouvoit être que ſéditieuſe.

Quelques années après, on accorda les droits de cité à tous les Italiens; & il n'y eut plus de diſtinction entre les troupes des Romains & celles des alliés. Cette diſtinction étoit pourtant capable d'entretenir l'émulation. On peut donc conjecturer que les légions romaines en devoient devenir moins bonnes, & que celles des alliés n'en devoient pas devenir meilleures.

Les guerres civiles ſe ſuccéderent juſqu'à la bataille d'Actium, & la république n'eut que des troupes vendues aux généraux qui la déchiroient. La légion ne fut donc plus une milice

choiſie. Jettons un coup d'œil ſur les changemens arrivés dans la diſcipline.

Dans les beaux tems de la république, les tribuns légionnaires, nommés par les conſuls ou par le peuple, exerçoient continuellement les troupes; plutôt que de les laiſſer croupir dans l'oiſiveté, ils les auroient employées à des travaux inutiles; d'où il arrivoit que le tems où elles avoient l'ennemi en tête, étoit en quelque ſorte pour elles un tems de repos. Les récompenſes qu'on leur offroit, entretenoient le courage, ſans exciter l'avidité; & les peines toujours infamantes, ne laiſſoient de reſſources qu'aux ſoldats capables de ſe réhabiliter par quelque action éclatante. (*)

Une pareille diſcipline ne peut ſe conſerver que dans un gouvernement où il y a des mœurs, & où les ſoldats ſont preſque toujours ſous les yeux des magiſtrats. Il y avoit donc longtems qu'elle ne ſubſiſtoit plus, lorſqu'Auguſte parvint à l'empire; une innovation qu'il fit, & que cependant il ne pouvoit ſe diſpenſer de faire, acheva de ruiner la diſcipline, & devint une ſource de calamités.

Les légions avant Auguſte n'étoient pas perpétuelles. On licencioit celles qui avoient ſervi, on en levoit de nouvelles & le même homme continuoit d'être tour-à-tour ſoldat & citoyen. Cet uſage s'étoit établi, lorſque la république n'avoit à défendre que des provinces peu éloignées. Il ſe conſerva, lorſqu'ayant étendu ſon

[*] V. à ce ſujet les obſervations ſur les Romains. Liv. IV.

empire au-delà de l'Italie, elle commanda comme puiſſance dominante aux nations diviſées, qui armoient pour elle les unes contre les autres. Mais quand toutes les provinces furent également aſſujetties, cet uſage ne pouvoit plus ſubſiſter ; il n'auroit pas été poſſible de ſecourir toujours à tems les frontieres reculées, s'il avoit fallu à chaque fois lever de nouvelles troupes ; & par conſéquent il devenoit néceſſaire d'avoir toujours des armées ſur pied. Auguſte fixa donc les légions dans les provinces qu'il s'étoit réſervé & elles devinrent perpétuelles.

Depuis cet établiſſement, les citoyens ne furent plus obligés de quitter leurs foyers pour courir aux frontieres. Ils payoient des ſoldats, & l'empire paroiſſoit armé pour ſa défenſe ; mais ils s'amolliſſoient & ceſſoient d'être propres aux fatigues de la guerre. Cependant les légions n'étoient plus à la république, elles étoient à l'empereur ; & parce qu'elles défendoient l'empire, elles devoient bientôt s'arroger le droit d'en diſpoſer. Recrutées dans les provinces où elles étoient établies, elles ſe rempliſſoient de mercenaires, qui ne connoiſſoient que la paye ou le butin. Elles devoient donc ſacrifier tout à leur avidité, & on pouvoit prévoir qu'elles cauſeroient de grands troubles. De pareilles armées pouvoient être funeſte au deſpote, qui les regardoit comme le ſoutien de ſon autorité.

Les forces de l'empire montoient à cinquante légions, dont vingt-cinq étoient de citoyens romains. Les peuples qu'on nommoit alliés, fourniſſoient les vingt-cinq autres. Auguſte fonda une caiſſe militaire pour l'entretien des troupes,

il régla la paye, les récompenſes & le tems du ſervice.

Par ces réglemens, maître abſolu dans les provinces, il s'aſſura de l'Italie où il établit dix cohortes. Il ne lui manquoit plus que de mettre une garniſon dans la capitale de l'empire; des tumultes ſurvenus dans les élections lui en fournirent le prétexte; & il fit entrer dans Rome trois cohortes, qui formoient un corps de ſix mille hommes, les autres camperent aux environs des villes voiſines. Ces cohortes étoient proprement la garde de l'empereur, elles avoient deux préfets pour commandans. On les nommoit prétoriennes du mot *prétoire*, nom qu'on donnoit à la tente du général.

Ainſi le deſpotiſme s'établiſſoit ſans obſtacle, de lui-même en quelque ſorte. Il trouvoit les circonſtances ſi favorables, qu'Auguſte n'avoit pas beſoin de tout le génie qu'on lui ſuppoſe. „ Les vertus & les vices d'un peuple ſont, dans „ le moment qu'il éprouve une révolution, la „ meſure de la liberté ou de la ſervitude qu'il „ en doit attendre. C'eſt l'amour héroïque du „ bien public, le reſpect pour les loix, le mé„ pris des richeſſes & la fierté de l'ame qui ſont „ les fondemens du gouvernement libre. C'eſt „ l'indifférence pour le bien public, la crainte „ des loix qu'on hait, l'amour des richeſſes & „ la baſſeſſe des ſentimens qui ſont comme au„ tant de chaînes qui garrottent un peuple & „ le rendent eſclave. Qu'on y réflechiſſe, c'eſt „ du point différent où ces vertus & ces vices „ ſont portés, que réſultent les mœurs conve„ nables à chaque eſpece de gouvernement; les

D'ailleurs de pareilles loix, s'il les avoit portées, auroient fait connoître qu'il étoit lui-même trop puiſſant. C'étoit déclarer aux Romains que la république ne pouvoit plus ſe rétablir, & que déſormais ils étoient condamnés à obéir à un monarque, ſans eſpérance de recouvrer la liberté. Voilà ce qu'il n'avoit pas le courage de laiſſer entrevoir, & c'eſt pourquoi il ne s'étoit jamais chargé du gouvernement que pour un tems limité.

Peut-être, dit M. de Monteſquieu, *que ce fut un bonheur pour Auguſte de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire : & que cela même l'y porta. On le craignit moins. Il n'eſt pas impoſſible que les choſes qui le déshonorent le plus, ayent été celles qui le ſervirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde ſe ſeroit méfié de lui ; & s'il eut eu de la hardieſſe, il n'auroit pas donné à Antoine le tems de faire toutes les extravagances qui le perdirent.*

Voilà donc les cauſes qui contribuerent à l'élever à l'empire : c'eſt auſſi par elles qu'il ſe maintint. Avec plus de hardieſſe, il n'auroit pas eu la politique qu'on admire : mais il auroit pu être plus grand.

CHAPITRE III.

Tibere.

IL y avoit déja quelques années qu'on prévoyoit la fin d'Auguſte, & les eſprits incertains ſur les ſuite qu'elle pouvoit avoir, ne ſavoit à quelle penſée s'arrêter. On redoutoit la guerre, on la déſiroit, ſuivant qu'on craignoit pour une fortune faite, ou qu'on eſpéroit pour une fortune à faire. En général, on ne ſongeoit qu'avec frayeur aux maitres dont on étoit menacé. Agrippa, ſans expérience, étoit d'un caractere féroce & de plus irrité par les affronts. Tibere avoit du courage: mais que pouvoit-on attendre d'un prince élevé auprès du trône, ſur qui on avoit de bonne heure accumulé les honneurs, & qui ſortoit du ſang des Claudius? du lieu même de ſon exil, le bruit de ſes emportemens, de ſa diſſimulation & de ſes débauches s'étoit répandu juſqu'à Rome & le faiſoit craindre comme un fleau qui menaçoit la république. Livie enfin étoit capable de tout oſer, & on appréhendoit en elle juſqu'à ſon ſexe, qui d'ordinaire eſt d'autant plus jaloux de la puiſſance qu'il eſt plus foible par lui-même.

Ces inquiétudes agitoient les eſprits, quand l'empereur tomba malade à Nole. Livie dépêcha des couriers à Tibere qui étoit en Illyrie, & diſpoſa des gardes ſur toutes les avenues, afin

que Rome ne fût que les nouvelles vraies ou fauſſes qu'elle voudroit répandre. Elle tint de la ſorte les eſprits en ſuſpens entre l'eſpérance & la crainte ; & on apprit qu'Auguſte venoit de mourir. On la ſoupçonna même d'avoir hâté la fin de l'empereur, dans l'appréhenſion qu'Agrippa ne fût rappellé : car elle n'ignoroit pas que ſon mari l'avoit été voir ſecrétement, & que dans cette entrevue, le pere & le petit fils s'étoient fort attendris.

Le meurtre d'Agrippa fut le premier effet des craintes de Tibere & de la haine de Livie. On feignit qu'Auguſte en avoit lui-même donné l'ordre ; & lorſque l'aſſaſſin vint dire qu'il avoit obéi ; Tibere oſa le déſavouer, & le renvoya au ſénat. Mais cette affaire fut bientôt oubliée, & on ne parla plus d'Agrippa.

On n'attendit pas pour ſe ſoumettre que Tibere fût arrivé à Rome. Les conſuls, le ſénat, les ſoldats & le peuple ſe hâterent de lui prêter ſerment. Lui-même il ne ſe hâtoit pas moins de prendre poſſeſſion de l'empire. Il avoit déja donné le mot aux gardes prétoriennes : il envoyoit ſes ordres à l'armée & il prenoit une garde.

Cependant, lorſque les conſuls propoſerent de lui remettre les rênes du gouvernement, il répondit par un long diſcours ſur la grandeur de l'empire, ſur le génie d'Auguſte, ſeul capable d'animer un ſi vaſte corps ; ſur les tems de ſon aſſociation, où chargé ſeulement de quelques parties, il avoit appris ce que pouvoit être le fardeau tout entier ; & ſur les perſonnages diſtingués, qui auroient pu partager entr'eux tant

de ſoins, & pourvoir mieux qu'un ſeul à tous les beſoins de l'état.

Si l'on n'eût pas conſidéré qu'il avoit déja pris l'empire, on n'eût pas ſu dire, s'il l'acceptoit ou s'il le refuſoit. Naturellement diſſimulé, il s'étudioit alors à l'être & il affectoit par ſes réponſes, de tenir en ſuſpens le ſénat, qui ne craignant rien tant que de paroitre l'avoir deviné, ſe proſternoit à ſes pieds. Il céda enfin peu-à-peu aux inſtances ; aux larmes & aux ſupplications des ſénateurs. Mais en apparence, il ceſſa de refuſer, plutôt qu'il n'accepta, ne renonçant pas à l'eſpoir de recouvrer ſa liberté & ſe flattant qu'un jour on voudroit bien accorder quelque repos à ſa vieilleſſe. Il ne détermina pas le tems, pour lequel il conſentoit à ſe charger de l'adminiſtration. En conſéquence, il n'eut pas beſoin comme Auguſte, de reprendre l'empire de dix en dix ans ; & les magiſtratures devinrent perpétuelles dans ſa perſonne.

On voulut prodiguer les honneurs à Livie : il s'y oppoſa, ſous prétexte que les diſtinctions ne devoient être accordées aux femmes qu'avec beaucoup de réſerve ; & pour écarter tous les ſoupçons qu'il faiſoit naître, il affecta lui-même beaucoup de modeſtie. Il défendit qu'on lui conſacrât des temples. Il refuſa conſtamment le titre de pere de la patrie, il ne permit qu'aux militaires de lui donner le prénom d'empereur, & il rejetta toujours le nom de maître. *Je ſuis*, diſoit-il, *le prince du ſénat, l'empereur des ſoldats & le maître de mes eſclaves.*

Pendant la république, le peuple avoit ſeul la puiſſance législative, & pouvoit ſeul auſſi

prononcer ſur la fortune & ſur la vie des citoyens. Nous avons vu qu'Auguſte, en vertu de ſa puiſſance tribunicienne, lui enleva ces prérogatives, & qu'il affecta de les partager avec le ſénat, pour être lui-même ſeul législateur & ſeul juge. Par-là, le ſénat fut dégradé. Au lieu d'être comme auparavant le conſeil de la république, il ne fut plus qu'un tribunal, & il ne pouvoit déſormais prendre connoiſſance des affaires qu'autant qu'il plairoit à l'empereur. Il ne reſtoit qu'à enlever au peuple le droit de nommer aux magiſtratures, & l'empereur ſe l'aſſuroit à lui-même, s'il le donnoit au ſénat. Car il devoit dominer dans un corps dont les membres appréhenderoient ſa diſgrace ou rechercheroient ſa faveur.

D'après ces conſidérations, Tibere tranſporta au ſénat toutes les prérogatives des comices. Le peuple ceſſa de s'aſſembler, la république dont Auguſte avoit au moins reſpecté le ſimulacre, diſparut tout-à-fait; les ſénatus-conſultes, autoriſés par le ſénat, eurent ſeuls force de loix: & quoique le gouvernement parût ariſtocratique, on voyoit que le deſpotiſme commençoit à ſentir moins le beſoin de ſe déguiſer.

Le peuple ſe plaignit, mais inutilement. Le ſénat applaudit, comme s'il eût réellement acquis quelque choſe, & ceux qui aſpiroient aux magiſtratures ſe félicitoient de n'avoir plus à briguer la faveur du peuple. La jalouſie prenoit, ſous un monarque la place de l'amour de la liberté. Tous les ordres travailloient mutuellement à leur ruine, & aucun d'eux ne conſidéroit qu'il préparoit la ſienne. C'eſt dans de pareilles circonſtances que le deſpotiſme s'enhardit. Auſſi

verrons-nous bientôt les excès auxquels il ſe porta.

Tibere cependant n'étoit pas ſans inquiétude. A peine les légions de Pannonie eurent appris la mort d'Auguſte, qu'elles ſe ſoulevérent; jugeant cette circonſtance favorable pour obtenir d'un prince qu'elles jugeoient mal affermi, une augmentation de paye ou quelqu'autre grace.

Dans le même tems & par les mêmes raiſons, une autre ſédition ſe formoit en Germanie; elle paroiſſoit d'autant plus à craindre, que les légions étoient en plus grand nombre, & que Germanicus qui les commandoit, pouvoit par elles s'élever à l'empire; il lui fut offert: mais bien éloigné de l'accepter, il éteignit la ſédition au riſque de ſa vie.

Quant aux légions de Pannonie, elles jugerent à une éclipſe de lune dont elles furent effrayées, que les dieux ſe déclaroient contr'elles; & Druſus fils de Tibere ayant profité de cette diſpoſition, les fit rentrer dans le devoir.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Tibere cherchoit à plaire au ſénat. Il le conſultoit: il ne faiſoit rien ſans ſon aveu: il lui demandoit juſqu'aux plus petites choſes, comme s'il eût ignoré qu'il pouvoit diſpoſer de tout: & il ſembloit craindre d'être contraire à l'avis d'un ſimple ſénateur: *peres conſcrips*, diſoit-il ſouvent, *un prince bon, ſage, juſte: que vous avez revêtu d'un pouvoir ſi étendu, ſe doit au ſénat, à tous les citoyens, ſouvent même à chaque particulier; je ne me repens point d'avoir tenu ce langage, puiſque j'ai trouvé en vous & que j'y trouve encore*

encore des maîtres équitables, pleins d'indulgence & de bonté.

Modeſte, juſqu'à paroître offenſé lorſqu'on le flattoit, il ne permit point qu'on ſévit contre ceux qui critiquoient ſon adminiſtration, ou qui répandoient des libelles contre ſa perſonne; & il diſoit qu'il ne s'étonnoit pas que des hommes libres parlaſſent librement dans une ville libre. En un mot, il diſſimula ſes vices tant qu'il crut ſa puiſſance mal aſſurée; cependant Séjan, préfet des gardes prétoriennes, jettoit dans ſon ame, naturellement ſupçonneuſe, des haines qui devoient donner bientôt un libre cours à ſa cruauté.

Il y avoit une loi de majeſté, ainſi nommée, parce qu'elle étoit portée contre les criminels d'état. Dans les tems qu'on s'intéreſſoit ou qu'on vouloit paroître s'intéreſſer au bien public, tous les citoyens ſe faiſoient un devoir de veiller ſur ceux qui avoient quelque part dans l'adminiſtration, & on n'étoit pas moins conſidéré lorſqu'on accuſoit un coupable, que lorſqu'on défendoit un innocent; ce fut là, pendant pluſieurs ſiecles une carriere qui s'ouvroit à l'éloquence & qui conduiſoit aux dignités. Le peuple condamnoit ordinairement à l'amende, quelquefois à l'exil, rarement à la mort. Les plus petites peines paroiſſoient un frein ſuffiſant: des hommes libres étant plus ſenſibles aux moindres flétriſſures, que des eſclaves accoutumés aux humiliations, ne le ſont aux plus cruels ſupplices.

Dans les derniers tems de la république, ces accuſations dégénérerent en abus, parce que les mœurs ſe corrompirent. L'abus devoit être plus grand ſous les empereurs, qui pouvoient éten-

dre arbitrairement la loi de majeſté, & punir de mort les fautes les plus légeres, ou même des actions indifférentes.

Sylla déclara coupable de lèze-majeſté les auteurs de libelles, quelle que fut la condition des perſonnes diffamées ; cette loi s'abrogea d'elle-même ſous Céſar, qui parut mépriſer les ſatyres. Auguſte la renouvella ; & Tibere ſe conduiſant à cet égard avec ſa diſſimulation ordinaire, ne voulut ni la révoquer, ni paroître la confirmer. Le préteur lui ayant demandé s'il connoîtroit des accuſations de léze-majeſté, il lui répondit d'obſerver les loix. On répandoit alors des vers ſur ſa cruauté & ſur ſon éloignement pour ſa mere.

Il régnoit à peine depuis un an, & il ouvroit déja cette porte aux délations ; elles commencerent auſſitôt. S'il parut d'abord les mépriſer, c'étoit un artifice, il devoit bientôt les enhardir.

Sous un prince ſoupçonneux, on ne ſavoit juſqu'où devoit s'étendre la loi de majeſté, & en conſéquence elle s'étendoit à tout ; on fit un crime à un chevalier romain d'avoir admis un comédien parmi les poëtes qui deſſervoient dans ſa maiſon (*), un autel conſacré à Auguſte ; & d'avoir vendu la ſtatue de cet empereur, en vendant des jardins où elle étoit. Le crime d'un autre fut d'avoir parjuré le nom d'Auguſte.

Comme il ſuffiſoit d'abord à Tibere que ces accuſations euſſent lieu, il ne permit pas encore de ſévir. Il écrivit aux conſuls que les honneurs

---

[*] Il y avoit de pareils autels dans preſque toutes les maiſons. On nommoit *cultores Auguſti* les prêtres qui les deſſervoient.

divins, décernés à ſon pere, ne devoient pas tourner à la ruine des citoyens; que le même comédien avoit repréſenté dans les jeux, conſacrés par Livie à la mémoire d'Auguſte; que les ſtatues de cet empereur pouvoient ſe vendre ſans ſacrilege, comme celles de toute autre divinité; & qu'il falloit laiſſer aux dieux le ſoin de venger leurs injures.

Quelques tems après Marcellus fut accuſé d'avoir mal parlé de l'empereur : & comme on avoit pris pour ſujet des diſcours injurieux qu'on lui imputoit, les vices même de ce prince, il avoit d'autant plus de peine à ſe diſculper, qu'on ne doutoit pas des diſcours, parce qu'on ne doutoit pas des vices. Hiſpon lui reprocha d'autres crimes. Il l'accuſa d'avoir élevé ſa ſtatue au-deſſus de celles des Céſars, & d'avoir coupé la tête d'une ſtatue d'Auguſte pour y ſubſtituer la tête de Tibere. Au récit des injures faites à ces images, l'empereur rompit tout-à-coup le ſilence, & dit avec colere, qu'il vouloit être juge dans cette affaire. *A quel rang donc opinerez-vous*, lui demande un ſénateur ? *ſi c'eſt avant les autres, je ſaurai quel avis je dois ſuivre : ſi c'eſt après, je crains de vous être contraire.* Interdit par cette queſtion, Tibere permit que Marcellus fût renvoyé abſous (*).

Hiſpon, dont je viens de parler, eſt un de ceux qui ont les premiers fait ouvertement le métier de délateur ; en faveur auprès du prince, odieux à tous, il devint riche, il ſe rendit redou-

[*] C'eſt ce que dit Tacite. Selon Suetone, il fut condamné

table ; & après avoir fait la perte de pluſieurs citoyens, il trouva la ſienne ; ceux qui l'imiterent, s'éleverent comme lui & périrent de même.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, Germanicus qui ſe couvroit de gloire en Germanie, fut rappellé, pour l'enlever aux légions qui le chériſſoient ; Tibere lui donna le gouvernement des provinces de l'Orient, prenant pour prétexte qu'il pouvoit ſeul diſſiper les troubles qui s'y formoient.

Il ſongeoit à le faire périr. C'eſt au moins le jugement qui fut porté après l'événement. En effet, Germanicus mourut, & on accuſa C. Piſon, de l'avoir fait empoiſonner. L'affaire fut portée au ſénat ; Tibere, qu'on ſoupçonnoit d'avoir commandé ce meurtre, parla avec une modération étudiée. *Je pleure un fils*, dit-il, *& je le pleurerai toujours ; mais je ne défends ni à Piſon de ſe juſtifier, ni aux amis de Germanicus de ſignaler leur zele ; je veux ſeulement qu'on juge ſans paſſion & qu'on n'ait aucun égard à mes larmes.*

Le peuple ſe livroit au déſeſpoir ; accoutumé à obéir & à faire ſa félicité de la différence de ſes maîtres, il avoit mis toutes ſes eſpérances dans la perſonne de Germanicus ; & il s'affligeoit, remarque Mr. de Monteſquieu, comme les enfans & les femmes, qui ſe déſolent par le ſentiment de leur foibleſſe.

Piſon avoit donc contre lui le peuple, qui demandoit ſa mort : les juges paroiſſoient déterminés à le perdre ; & ce qui l'effraya, c'eſt que Tibere ſe montroit ſans compaſſion, ſans colere, &

abſolument fermé à tout ſentiment. Il prévint ſon jugement, & on le trouva mort chez lui.

Tibere, conſul pour la quatrieme fois, fit un voyage en Campanie, dès le commencement de l'année. Soit que dès-lors il méditât de s'abſenter quelque jour tout-à-fait, ſoit qu'il voulût que Druſus, qu'il avoit pris pour collegue, gérât ſeul le conſulat.

Pendant ſon abſence, on parut s'occuper des abus à réformer. Severus Cécina propoſa de défendre aux femmes de ſuivre leurs maris dans les gouvernemens. Nos peres, diſoit-il, l'avoient ainſi ordonné, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Aujourd'hui nos armées reſſemblent à celles des barbares. Nos femmes les embarraſſent de leur attirail, & elles y répandent leurs frayeurs. Quoique foibles elles n'en ſont ni moins ambitieuſes, ni moins avides. Elles s'attachent les hommes corrompus: elles ſe chargent du ſuccès des affaires les plus odieuſes: & on peut remarquer que toutes les fois qu'il y a eu des concuſſions, ce ſont elles, ſur-tout, qui en ont été coupables. Si on ne les contient, elles gouverneront bientôt, par leurs intrigues, le ſénat, les armées & tout l'empire.

La propoſition de Cécina ſouleva le plus grand nombre des ſénateurs. On lui répondit que les loix, bonnes pour un tems, s'abrogent naturellement, lorſque les conjonctures changent; que les torts des femmes n'étoient pas toujours auſſi grands qu'on les faiſoit; qu'on devroit plutôt blâmer la foibleſſe des maris, qui ne ſavoient pas les contenir dans le devoir; mais que ce n'étoit pas une raiſon pour priver les autres d'une com-

pagnie qui étoit, dans les fatigues, le délaſſement le plus honnête ; que d'ailleurs plus ce ſexe étoit foible, plus il ſeroit imprudent de le laiſſer à lui-même, au milieu d'une ville corrompue; & pour remédier aux abus des provinces, il ne falloit pas augmenter ceux de la capitale. Combien de fois, dit Druſus, Auguſte n'a-t-il pas viſité les provinces, toujours accompagné de Livie ? pour moi, j'avoue qu'en pareil cas, j'aurai de la peine à me ſéparer d'une femme qui m'eſt chere. La propoſition de Cecina fut rejettée.

On ſe plaignit enſuite d'un abus qui croiſſoit tous les jours. Les aſyles avoient d'abord été fort rares. Tant que la république ſubſiſta, il n'y eut que celui de Romulus. Après la mort de Jules Céſar, on en fit un du temple qui lui avoit été conſacré. Mais bientôt après, ils ſe multiplierent, comme les ſtatues des empereurs. Ces ſtatues devinrent l'aſyle des eſclaves contre leurs maîtres, des débiteurs contre les créanciers, & des criminels contre la juſtice. Druſus, ſur la repréſentation d'un ſénateur, réprima en partie cet abus. On lui en ſut gré. Comme on ſaiſit dans le malheur, tous les motifs de conſolation, on approuvoit même juſqu'aux défauts du jeune conſul. Druſus aimoit le luxe ; & ce goût, qui lui faiſoit rechercher les ſociétés, paroiſſoit moins à redouter, que la ſolitude & les ſoins rongeurs de Tibere.

Cependant les délations continuerent toujours. Druſus ayant été dangéreuſement malade, un chevalier romain avoit fait ſur ſa mort qu'il croyoit prévoir, un poëme qu'il eut l'imprudence de lire dans un cercle de femmes. Trompé

par l'événement, il ne voulut pas perdre ſes vers, & il ſubſtitua le nom de Germanicus à celui de Druſus. La choſe ne reſta pas ſecrete. On lui fit un crime du faux preſſentiment qu'il avoit eu, & il fut condamné à mort & exécuté.

Tibere ayant appris ce jugement, écrivit avec ſes détours ordinaires; donnant tout à la fois des louanges à deux ſénateurs qui avoient opiné pour modérer la peine, & au zele du ſénat, qui puniſſoit ſi ſévérement de petites injures. Il demandoit néanmoins qu'une autrefois on précipitât moins l'exécution de pareilles ſentences. En conſéquence, il fut arrêté qu'à l'avenir on ne les enrégiſtreroit pas avant le dixieme jour. On donnoit cet intervalle dans l'eſpérance de ſauver les condamnés. Mais le ſénat ne pouvoit révoquer ſes jugemens, & Tibere ne pouvoit s'adoucir.

L'année qui ſuivit le conſulat de Druſus, les édiles ayant repréſenté au ſénat la néceſſité de réprimer le luxe, les ſénateurs renvoyerent la choſe à Tibere, n'ôſant la prendre ſur eux. Sa réponſe fera connoître quelles étoient les mœurs de ce ſiecle.

Dans toute autre occaſion, écrivit-il, peut-être eût-il été mieux de me trouver à vos délibérations, & d'opiner au milieu de vous: mais dans celle-ci, je me félicite d'avoir été abſent. Ma préſence n'auroit fait que répandre ſans fruits, la honte & la crainte dans l'ame de ceux à qui vos regards auroient reproché leurs excès. Je loue le zele des édiles, qui vous ont porté ces plaintes, & je voudrois que les autres magiſtrats s'acquittaſſent également de leurs devoirs; cependant je ne ſais s'il ne ſeroit pas plus prudent de fermer les yeux ſur des vices invétérés, que de montrer

ouvertement que nous ſommes trop foibles pour les réprimer; vous attendez, ſans doute, du prince quelque choſe de plus que d'un édile, d'un préteur ou d'un conſul. En effet il ne ſeroit pas honnête de me taire : mais eſt-il facile de répondre ? je vois ſeulement que, tandis que les autres ſe font un mérite de s'élever contre les abus, la haine publique retombe toute entiere ſur moi ſeul, qu'on ſuppoſe pouvoir les arrêter. Par où donc commencerai-je la réforme ? par l'immenſité des maiſons de campagne ? par les légions d'eſclaves de toutes nations, par la richeſſe des habits, égale dans les hommes & dans les femmes ? par les pierres précieuſes qui font paſſer notre argent chez l'étranger, chez l'ennemi même ? je ne l'ignore pas, voilà ce dont on ſe plaint. On dit dans tous les repas, dans tous les cercles, il faut réprimer le luxe. Mais ceux qui demandent le plus que je ſéviſſe, ſeront les premiers à ſe plaindre, ſi je ſévis. Ils ne ceſſeront de crier que j'ouvre une nouvelle porte aux délations, & que je prépare la ruine des meilleures familles. Cependant on ne peut pas ſe flatter de réuſſir par des remedes légers. S'il en faut de violens aux maladies enracinées du corps, il en faut de plus violens aux maladies de l'ame, qui, corrompue, ſe corromp encore, & ſe fait des beſoins de tous les vices. Tant de loix portées par nos ancêtres, par le divin Auguſte, ſont oubliées; ou, ce qui eſt plus honteux, elles ſont mépriſées, & le luxe ne ſe montre qu'avec plus de ſécurité. C'eſt ce qui doit arriver. On ſe contient tant qu'on craint de donner lieu par ſes excès, à défendre les choſes dont on aime à jouir : mais lorſqu'une fois on

déſobéit impunément aux loix, il n'y a plus de crainte, & on franchit toutes les bornes de la pudeur. Quelle étoit la cauſe de la frugalité de nos peres? c'eſt que leurs mœurs ſe régloient d'elles-mêmes. Citoyens d'une ſeule ville, ou renfermés dans l'Italie, rien n'irritoit leurs deſirs. Ce ſont les guerres étrangeres qui nous ont appris à dévorer les nations vaincues, & dans nos guerres civiles, nous avons appris à nous dévorer nous-mêmes. S'imagine-t-on que le luxe ſoit le plus grand des maux? On ne penſe donc pas combien l'Italie a beſoin de tout le reſte de l'empire; & que la vie d'un peuple immenſe eſt tous les jours confiée aux vagues de la mer. Cependant ſi les ſecours des provinces venoient à manquer à tant de citoyens, à tant d'eſclaves, vivrions-nous de nos maiſons, de nos jardins, de nos forêts? Voilà ce qui doit être le ſoin du prince. Pour tout le reſte: c'eſt à nous à nous appliquer chacun des remedes convenables, & il faut eſpérer que la honte corrigera ceux qui penſent le mieux; la néceſſité, les pauvres, & la ſatiété, les riches. Si cependant il y a des magiſtrats qui croyent pouvoir hâter ce changement, je les en loue, & j'avoue qu'ils me ſoulageront d'une partie de mon fardeau, mais s'ils aſpirent à la conſidération, dans la penſée de me laiſſer enſuite toute la haine, je déclare que je ne ſuis pas ſi jaloux de me faire haïr, pour haſarder des tentatives tout à la fois odieuſes & infructueuſes.

Telle fut la réponſe de Tibere. Le luxe étoit alors à ſon plus haut période, parce que les grandes fortunes qui s'étoient formées pendant la république, ſubſiſtoient encore, & que les cito-

yens opulens n'ayant plus à briguer la faveur du peuple par des libéralités, n'auroient ſu que faire de leurs richeſſes, s'ils ne les avoient employées à des ſuperfluités de toute eſpece. Mais comme le luxe tendoit à la ruine de l'état & des particuliers, il ne falloit qu'attendre pour le voir tomber. Son plus haut période étoit l'avant-coureur de ſa chûte. Il vint même un tems où les plus riches n'oſerent uſer de leurs richeſſes, parce qu'ils craignirent de les montrer au ſouverain, dont elles excitoient l'avidité.

Tibere régnoit depuis huit ans, & juſqu'alors ſon adminiſtration étoit, à pluſieurs égards, digne d'éloges. Les affaires de la république & celles des particuliers, lorſqu'elles étoient de quelque importance, ſe traitoient dans le ſénat. Il réprimoit la flatterie. Il donnoit les honneurs à la naiſſance, aux ſervices, au mérite; les conſuls, les préteurs, les moindres magiſtrats jouiſſoient encore de quelque conſidération. Les loix étoient en vigueur, & les conteſtations entre le prince & les particuliers ſe décidoient par les voies de la juſtice. L'empereur veilloit aux beſoins de Rome; il empêchoit que les provinces ne fuſſent vexées. Il avoit peu de terres en Italie: ſes eſclaves s'y conduiſoient ſans inſolence, & ſa maiſon étoit gouvernée par un petit nombre d'affranchis; en un mot, Rome eût été tranquille dans la loi de majeſté, qui pouvoit toujours ſuppoſer des crimes à ceux à qui on n'avoit rien à reprocher; & la crainte du mal que pouvoit faire l'empereur, permettoit à peine de jouir du bien qu'il procuroit.

Cette crainte n'étoit que trop fondée. En effet,

il commença la neuvieme année de ſon regne à changer de conduite. Elius Séjanus, préfet des gardes prétoriennes, fut la principale cauſe de ce changement, & le gouvernement devint dans la ſuite tous les jours plus odieux.

Adroit à gagner la confiance & à jetter des ſoupçons ſur les autres, Séjan prit un tel empire ſur l'eſprit de Tibere, que ce prince, caché à tous, s'ouvroit à lui ſeul. Il l'appelloit le compagnon de ſes travaux. Il ſouffroit que les images de ce miniſtre fuſſent honorées, comme les ſiennes, ſur les théatres, dans les places, dans les camps; & il lui abandonnoit peu à peu tous les ſoins de l'adminiſtration.

Séjan réunit dans un même camp les gardes prétoriennes juſqu'alors diſperſées. Il prétexta que la diſcipline en ſeroit mieux obſervée, & qu'au beſoin, on trouveroit dans ces troupes un ſecours plus prompt; mais il vouloit les mettre à portée de connoître leurs forces. En effet, par cette innovation, la préfecture commença ſous lui à devenir une puiſſance redoutable. Il nommoit les centurions & les tribuns: il s'attachoit les ſoldats, & comme il étoit le canal de toutes les graces, il forçoit les ſénateurs à lui faire la cour, & il avoit à ſa dévotion tous ceux qui aſpiroient à quelque place.

Cette puiſſance ne ſuffiſoit pas à l'ambition de ce miniſtre: il vouloit régner. Réſolu d'exterminer les Céſars, il fit empoiſonner Druſus qui le haïſſoit, qui l'avoit offenſé, & qui ne lui pardonnoit pas de partager en quelque ſorte l'empire avec Tibere. Ce crime n'ayant pas été découvert, ni même ſoupçonné, il jugea qu'il ne lui

falloit plus que du tems pour achever tous les attentats qu'il méditoit.

Druſus violent & cruel, fut peu regretté. Le peuple ſe réjouiſſoit ſecrétement d'une perte qui paroiſſoit relever les eſpérances des enfans de Germanicus; quant à Tibere, il montra de la fermeté, & pendant la maladie & à la mort de ſon fils. Il ſe hâta même de paroître au ſénat, cherchant, diſoit-il, des conſolations dans le ſein de la république. Il repréſenta ſon âge avancé, l'enfance de ſes petits fils; & ayant fait entrer Néron & Druſus, deux fils de Germanicus, il conjura les ſénateurs de veiller à leur éducation, & de leur tenir lieu de pere. Quoique ſon diſcours eût d'abord arraché des larmes, on douta bientôt de la ſincérité de ſes ſentimens, parce qu'il offrit de rendre aux conſuls l'adminiſtration de la république; propoſition qu'il avoit déja fait pluſieurs fois, & qu'on ſavoit n'être pas ſincere.

Agrippine, veuve de Germanicus, ne diſſimuloit ni ſes craintes ni ſes prétentions. Séjan mit auprès d'elle des perſonnes qui irritoient ſon caractere fier & inflexible; & lorſqu'il l'eut rendue ſuſpecte, il la repréſenta à la tête d'un parti qui ſe fortifieroit ſi on tardoit de ſévir. Quelques années après, elle fut bannie avec ſon fils Néron, & on enferma Druſus ſon ſecond fils.

Rome, Monſeigneur, offre bien des révolutions. La ſouveraineté eſt d'abord partagée entre le roi, le ſénat & le peuple. Les rois en abuſent & ils ſont chaſſés. Elle reſte aux patriciens qui en abuſent encore. Elle paſſe au peuple, & elle amene tous les déſordres de l'anarchie. Enfin elle ſe perd dans un ſeul, & la puiſſance devient ar-

bitraire. Vous avez vu de grandes guerres, de grandes diſſentions. A ce tableau auſſi vaſte que varié on ne peut plus oppoſer que Tibere, Séjan & des délateurs, c'eſt-à-dire, des détails qui aujourd'hui ne nous touchent, que parce qu'ils nous font gémir ſur les malheurs de l'humanité. Vous les lirez dans Tacite, qui ſait les rendre intéreſſans, & qui vous apprendra l'uſage que vous devez faire de l'autorité, parce qu'il vous apprendra combien les mauvais princes ſont malheureux. Que vous écrirai-je, diſoit Tibere dans une lettre au ſénat, comment vous écrirai-je, ou que ne vous écrirai-je pas? ſi je le ſais que les dieux & les déeſſes me faſſent périr d'une maniere plus cruelle, que celle dont je péris tous les jours.

Comme les diſcours qu'on tenoit contre l'empereur, étoient le principal objet de la loi de majeſté, il étoit ſouvent expoſé à entendre toutes les horreurs qu'on diſoit de lui, & il ſe dégoûta de venir au ſénat. Il reſolut même de quitter Rome pour chercher quelque autre part une retraite, où il pût ſe livrer ſourdement à tous ſes vices. Il paſſa dans la Campanie, ſous prétexte d'y dédier deux temples, & bientôt après il alla ſe cacher dans l'isle de Caprée.

Séjan qui l'avoit ſollicité à prendre ce parti, fut bientôt le collegue, plutôt que le miniſtre de l'empereur. Comme il n'y avoit plus d'accès que par lui, ſa puiſſance s'accrut à meſure que l'âge & la débauche dégoûterent Tibere des ſoins du gouvernement. On mêloit ſon nom avec celui du prince: le ſénat lui faiſoit des députations: les grands s'aviliſſoient devant lui & de-

vant ſes affranchis. En un mot l'eſpérance ou la crainte le rendoit maître des ſoldats, des ſénateurs & de tout ce qui entouroit Tibere. Mais dans l'ivreſſe de ſa fortune, il uſa ſi inſolemment du pouvoir, qu'il ne pouvoit manquer de ſe rendre enfin ſuſpect à un maître naturellement ſoupçonneux. Or, dès que Tibere le craignit, il le jugea coupable, & il réſolut de le perdre. Il diſſimula néanmoins pendant quelque tems, il tint une conduite équivoque, qui ne permettant pas au préfet des gardes de prévoir le danger, faiſoit inſenſiblement ſoupçonner ſa diſgrace aux plus clairvoyans.

Cependant Tibere trembloit lui-même. Tel eſt le ſort d'un deſpote : cette puiſſance abſolue dont il croit jouir, elle n'eſt pas à lui; elle eſt à tout miniſtre audacieux qui oſera s'en ſaiſir. Séjan régnoit déjà, & l'impuiſſance de Tibere ſe décéloit aux artifices dont il avoit beſoin. Que les monarques ſont aveugles, quand ils donnent leur confiance à un miniſtre qui les flatte d'une autorité ſans bornes! ils ne voient pas tout ce qu'ils ont à redouter.

L'empereur fut heureux; ſes artifices lui réuſſirent, & Séjan, d'autant plus imprudent qu'il croyoit ſa puiſſance mieux aſſurée, ne vit pas le précipice qui s'ouvroit ſous ſes pas. Il fut accuſé devant le ſénat, condamné à mort, exécuté, traîné dans les rues, mis en pieces; & jetté dans le Tibre. Le ſupplice s'étendit ſur ſes enfans : on confiſqua ſes biens, & on pourſuivit tous ceux qui avoient eu quelque liaiſon avec lui.

La mort étoit le prix d'une amitié, qu'on avoit recherché juſqu'alors. Un chevalier ro-

main, M. Terentius, eut cependant le courage d'avouer qu'il avoit été l'ami de ce miniſtre. Il tint ce diſcours au ſénat.

Il ſeroit peut-être plus ſûr pour moi de nier mon crime: mais quoiqu'il en puiſſe arriver, j'avoue que j'ai été ami de Séjan; j'ai même deſiré de l'être, & je me ſuis réjoui d'y avoir réuſſi, je le voyois à la tête du gouvernement civil & militaire. Les honneurs ſe répandoient ſur ſes parens & ſur ſes alliés; ſon amitié aſſuroit celle du prince. Si au contraire on avoit encouru ſa haine, on vivoit dans la crainte ou dans l'humiliation. Je n'en donnerai point d'exemples: il me ſuffira de défendre à mes ſeuls riſques ceux qui comme moi n'ont point trompé dans ſes derniers deſſeins. Non, ce n'étoit point Séjan de Vulſinie; que nous honorions: c'étoit l'allié des Claudes, des Jules, (*) c'étoit votre gendre (**), Céſar votre collegue dans le conſulat, celui qui partageoit avec vous tous les ſoins de l'empire. Il ne nous convient, ni de juger ceux que vous élevez, ni de pénétrer vos motifs. Vous commandez, nous obéiſſons; & nous n'avons vu dans Séjan que ce que vous avez laiſſé voir, les richeſſes, les honneurs, le pouvoir de ſevir & de nuire. Il eût été dangereux pour nous de fouiller plus avant; & ſi vous avez eu des deſſeins ſecrets, nous avons dû les reſpecter. Qu'on ne s'arrête donc pas

[*] Sa fille avoit été deſtinée au fils de Claude frere de Germanicus.

[**] Parce que le bruit couroit qu'il devoit épouſer Livie, veuve de Druſus.

aux derniers jours de Séjan ; ſongeons à ſeize ans de faveur, à ces tems où l'on étoit forcé de reſpecter juſqu'à ſes eſclaves, où l'on ſe tenoit honoré d'en être connu. Je n'ai garde cependant de vouloir juſtifier également toute liaiſon avec lui ; qu'on puniſſe les complices de ſes attentats contre la république & contre le prince, mais nous ſommes abſous du crime d'avoir été de ſes amis, par la même raiſon que vous l'êtes, Céſar.

Terentius fut renvoyé. Cn. Lentulus Gétulicus, accuſé du même crime, ſe juſtifia de la même maniere, & menaça ; il étoit aſſuré des légions de la haute Germanie, où il commandoit & il pouvoit compter ſur celles de la baſſe qui étoient ſous les ordres de ſon beau-pere.

Réduit à craindre ſes miniſtres & ſes généraux, Tibere ſe voyoit mépriſé des nations étrangeres, qui commençoient à ne plus redouter les armes romaines. Artaban roi des Parthes, oſoit le menacer d'envahir les provinces de l'Aſie. Il le bravoit juſqu'à lui reprocher ſes vices ; & il l'invitoit à combler par une mort volontaire, les vœux des citoyens dont il étoit l'horreur.

Ce mépris étoit fondé. Car Tibere s'abimoit dans la débauche, & abandonnoit tout à fait le ſoin de la république. Il ne remplaçoit aucun tribun militaire : il laiſſoit les provinces ſans gouverneur : il livroit l'Arménie aux Parthes, la Mœſie aux Daces & aux Sarmates, les Gaules aux Germains ; & il ne s'inquiétoit ni des dangers, ni du deshonneur de l'empire.

Sur

Sur ces entrefaites, ayant découvert que ſon fils Druſus avoit été empoiſonné par Séjan, il rechercha tous les complices de ce crime; & ſous prétexte de punir des coupables, il ſévit contre tous ceux dont il voulut confiſquer les biens. Alors toutes les délations furent reçues ſans preuves & chaque jour fut marqué par des ſupplices. Il répondoit à ceux qui lui demandoient la mort, qu'il n'étoit pas encore reconcilié avec eux; & un malheureux s'étant tué pour ſe ſouſtraire à ſa barbarie, *il m'a échappé*, dit-il. Lorſque les ſoldats conduiſoient les victimes qu'il immoloit, ils avoient ordre d'obſerver la contenance des ſpectateurs & de dénoncer tous ceux qui laiſſeroient échapper quelques plaintes ou quelques larmes. Mais pourquoi nous arrêter ſur les dernieres années de ce regne? Tibere tomba malade à Miſene & fut étouffé dans ſon lit par Macron, qui avoit ſuccédé à Séjan dans le commandement des gardes prétoriennes. Il a régné près de vingt-trois ans, & en a vécu ſoixante-dix-huit.

CHAPITRE IV.

Caïus Caligula.

CAIUS Caligula, troiſieme fils de Germanicus & d'Agrippine avoit été appellé à Caprée dans ſa vingtieme année. Elevé dans les camps, & par conſéquent cher aux armées, il avoit encore

tous les vœux du peuple, & Tibere l'avoit peu-à-peu approché du trône, lorſqu'il cherchoit un appui contre Séjan dont il redoutoit l'ambition.

Témoin des ſupplices qui devenoient tous les jours plus fréquens, Caligula naturellement cruel, s'étoit enhardi à verſer le ſang des citoyens, & toujours tremblant pour lui-même, il s'étoit formé dans l'art de diſſimuler, que les malheurs de ſes parens ſembloient lui rendre néceſſaire. Jamais il ne lui échappa un mot ſur le ſort de ſa mere & de ſes freres : il paroiſſoit ignorer qu'ils euſſent vécu. Il ne parut pas moins inſenſible aux injures qu'il recevoit lui-même. Auſſi a-t-on dit de lui, qu'il n'y eut jamais de meilleur eſclave, ni de plus méchant maître.

Il faut peu de choſe pour exciter l'enthouſiaſme du peuple. Caligula promit au ſénat le gouvernement le plus ſage : il rappella les exilés, il écarta les délateurs, & on crut déjà voir des vertus dans un prince qui diſſimuloit ſes vices. Pendant une maladie dangereuſe qui lui ſurvint le huitieme mois de ſon regne, toute la ville montra les plus vives inquiétudes. On entouroit ſon palais jour & nuit, l'alarme paſſa dans les provinces, & il y eut des citoyens qui firent vœu de donner leur vie, ſi l'empereur réchappoit. Cependant ſon regne qui dura encore trois ans, ne fut plus que le délire d'un eſprit égaré & féroce.

Maître de l'empire, Auguſte craignoit de le paroître. Tibere crut auſſi devoir uſer de quelque circonſpection. Il falloit ſur le trône un prince tout-à-fait extravagant pour montrer tout-à-coup le deſpotiſme à découvert.

„ Caligula, dit M. de Monteſquieu (*) ôta les accuſations des crimes de leze-majeſté : mais il faiſoit mourir arbitrairement tous ceux qui lui déplaiſoient ; & ce n'étoit pas à quelques ſénateurs qu'il en vouloit : il tenoit le glaive ſuſpendu ſur le ſénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier... C'étoit un vrai ſophiſte dans ſa cruauté, dit encore le même écrivain. Comme il deſcendoit également d'Antoine & d'Auguſte, il diſoit qu'il puniroit les conſuls s'ils célébroient le jour de réjouiſſance, établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas, & Druſille ſa ſœur à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déeſſe, & de ne la pas pleurer parce qu'elle étoit ſa ſœur. „

Il imagina des impôts nouveaux & inouis, il vexa les provinces pour s'emparer des dépouilles des citoyens, il fit périr les plus riches : & il marqua chaque jour de ſon regne par des cruautés.

Cependant il s'attachoit la populace par des ſpectacles qu'il donnoit fréquemment : & les ſoldats par les gratifications qu'il leur faiſoit. En général, il trouvoit dans le peuple des diſpoſitions à l'excuſer, parce qu'il lui avoit rendu les comices : mais il les lui ôta bientôt après, & il l'aliéna. On n'imagina d'autre vengeance que d'affecter de ne pas applaudir à des gladiateurs auxquels il applaudiſſoit lui-même, & il s'écria

(*) Grand. & Décad. des Romains. Ch. XV.

dans ſa colere : *plût aux dieux que le peuple romain n'eût qu'une tête, je la ferois tomber !*

Je n'entrerai pas dans le détail de ſes cruautés. Je ne parlerai pas de ſes folles diſſipations, de ſa paſſion pour un cheval, dont il menaçoit de faire un conſul, de ſes campagnes militaires, ridicules & extravagantes, des autels qu'il s'élevoit à lui-même, dont il étoit le prêtre, & dont il vendoit chérement le ſacerdoce aux plus riches citoyens, de ſa manie à ſe donner tantôt pour Jupiter, tantôt pour Mercure, tantôt pour Junon, &c. Ces choſes ne paroîtroient pas vraiſemblables, ſi on ne ſavoit pas qu'un deſpote dans le délire, eſt fait pour tout oſer, & qu'un peuple eſclave eſt fait pour tout ſouffrir. Ce monſtre périt enfin par les coups de Caſſius Chéréa, un des tribuns des gardes prétoriennes. Il étoit dans ſa vingt-neuvieme année, & il avoit régné près de quatre ans.

Auguſte, qui vouloit tout obtenir du ſénat & du peuple, paroiſſoit bien éloigné de croire qu'il eût quelque droit à diſpoſer de l'empire ; & de la part de Tibere, l'offre de le rendre, quoique peu ſincere, prouve bien qu'il ne le regardoit pas comme une choſe à lui. Caligula en avoit jugé autrement : car pendant ſa maladie, il donna par teſtament l'empire à Druſille ſa ſœur. S'il fût mort, & que cette femme eût eu pour elles les gardes prétoriennes, l'uſage qui ſe ſeroit introduit, auroit tranſporté au prince régnant les droits du peuple ; & dans la ſuite, chaque empereur auroit diſpoſé de l'empire comme de ſon patrimoine. C'eſt ainſi que les plus grands inté-

rêts ſe reglent ſouvent par des abus, & que les peuples, finiſſant par être au ſouverain qu'ils ont choiſi, ſe voient à ſa diſpoſition, comme de vils troupeaux.

CHAPITRE V.

Claude.

LES cohortes prépoſées à la garde de la ville s'étoient emparées au nom des conſuls & du ſénat, du capitole & de la place publique. On délibéroit ſur les moyens de rétablir l'ancienne liberté: les conjurés oſoient ſe montrer: on applaudiſſoit hautement au courage de Chéréa, & le peuple même paroiſſoit entrer dans les vues du ſénat; un incident fit bientôt évanouir toutes ces eſpérances.

Au moment où les conjurés écartoient tout le monde, comme ſi Caligula eût voulu être ſeul, Claude qui l'accompagnoit, s'étoit éloigné. Bientôt effrayé du tumulte qui s'éleva dans le palais, il ſe cacha derriere une tapiſſerie, & un ſoldat qui le découvrit, le ſalua empereur, lorſque lui-même tout tremblant, il lui demandoit la vie. Auſſitôt d'autres ſoldats ſe raſſemblent autour de lui. Ils le mettent dans une litiere & le portent au camp des gardes prétoriennes.

D'abord incertain de ſon ſort, Claude ſe raſſura bientôt; il promit une forte gratification,

& il reçut le ſerment des troupes. Le peuple approuva ce choix. Les cohortes de la ville allerent ſe joindre à celles du camp ; le ſénat ſe vit réduit à céder à la force. Cet empereur eſt le premier qui ait acheté l'empire. Il étoit frere de Germanicus & oncle de Caligula.

Claude avoit paſſé ſon enfance & ſa jeuneſſe dans des maladies qui le rendirent ſi foible de corps & d'eſprit, qu'on le jugeoit incapable de toute fonction publique. Sa mere Antonia l'appelloit une ébauche de la nature. Livie avoit pour lui le même mépris. Sous Auguſte, il n'obtint d'autre dignité que celle de prêtre de Jupiter & d'augure ; & ſous Tibere, forcé à renoncer à toute ambition, il vécut dans la retraite avec la plus vile populace. Ce ne fut que ſous Caligula qu'il parvint aux magiſtratures. Cet empereur, qui en faiſoit ſon jouet, le fit ſénateur & lui donna le conſulat, comme il l'eût donné à ſon cheval.

Quoique grand & aſſez bien fait, Claude étoit lent dans tous ſes mouvemens, ou il s'agitoit ſans grace, lorſqu'il vouloit jouer la vivacité. Souvent, ſoit qu'il parlât, ſoit qu'il agît, il paroiſſoit ne ſavoir, ni ce qu'il étoit ni ce qu'il vouloit, on eut dit que ſon ame dépourvue de toute activité, avoit beſoin d'une impulſion étrangere pour penſer & même pour ſentir.

Cependant il n'étoit pas dépourvu de toutes connoiſſances. Comme à Rome les citoyens les plus diſtingués avoient les premiers cultivé les lettres, l'uſage de laiſſer croupir la nobleſſe dans l'ignorance n'avoit pas encore prévalu : & c'étoit un préjugé, qu'un grand doit avoir des

connoiſſances & même des talens. Claude fut donc inſtruit, il ſavoit l'hiſtoire : il compoſoit lui-même ſes harangues, & il écrivoit avec une ſorte d'élégance. C'eſt qu'il avoit cultivé ſa mémoire ſous des maîtres éclairés : mais il ne lui avoit pas été poſſible de ſe former le jugement. Peu capable de réflexion, il ne ſaiſiſſoit jamais toutes les circonſtances de la choſe qu'il étudioit. Il brouilloit ce qu'on lui diſoit, & s'il haſardoit de parler d'après ſa propre penſée, il lui échappoit quelque ineptie.

La famille des Jules, ſoutenue par diverſes adoptions, s'éteignit dans Caligula. Quoique Claude vînt par ſa mere Antonia, d'Octavia ſœur d'Auguſte & femme d'Antoine, il n'avoit pas été adopté, & par conſéquent, il n'étoit point de la famille à laquelle les noms d'Auguſte & de Céſar avoient appartenu. Cependant comme ces noms avoient été ſucceſſivement portés par trois empereurs, on attachoit déjà à l'un & à l'autre quelque idée de dignité. C'eſt pourquoi Claude les prit. Ses ſucceſſeurs l'imiterent. De la ſorte, le nom d'Auguſte devint inſenſiblement le titre de la puiſſance ſuprême ; & celui de Céſar devint de la même maniere le titre de celui qui étoit déſigné pour ſuccéder à l'empire.

Claude commença ſon regne par des actions populaires. Il ſupprima la loi de majeſté, il diminua les impôts, il défendit de teſter en ſa faveur, lorſqu'on avoit des parens, & abolit les étrennes que les empereurs étoient en droit de recevoir, & qui étoient devenues un moyen d'extorſions ; mais bientôt livré à ſes affranchis & à ſes femmes, il ne fut plus que l'inſtrument

de leur avarice & de leur cruauté. Qu'on juge de l'uſage que devoient faire de l'autorité ces ames avides, qui avoient appris ſous le regne précédent, ce que le deſpotiſme pouvoit oſer. On agiſſoit ſans prendre ſes ordres, ſouvent contre ſes intentions: on ne cachoit pas même le mépris qu'on avoit pour lui. Claude, qui s'en appercevoit quelquefois, s'en plaignoit & laiſſoit faire.

Jaloux de rendre juſtice par lui-même, il ſe ſaiſit des affaires qui appartenoient aux différens tribunaux; c'eſt-à-dire, que ſes affranchis jugerent avec ou ſans lui. Ceux que les empereurs avoient établis dans les provinces pour percevoir leurs revenus, avoient été juſqu'alors ſans juriſdiction. Claude les autoriſa par un décret du ſénat, à juger en ſon nom, & ils obtinrent ſans réſiſtance ces mêmes jugemens que les ſénateurs & les chevaliers s'étoient enlevés tour-à-tour, & qui avoient été depuis les Gracques, une des principales cauſes des troubles. Si dans les tems de la république, cette puiſſance entre les mains des ſénateurs ou des chevaliers, avoit été une ſource d'injuſtices, que devenoit-elle ſous un prince foible, entre les mains des affranchis?

Les citoyens riches étoient ſur-tout expoſés à l'avidité de ces valets ſouverains. Ap. Silanus fut mis à mort, parce que Narciſſe dit l'avoir vu en ſonge, qui attentoit à la vie de l'empereur; & Claude en plein ſénat eut la bêtiſe de remercier cet affranchi d'avoir veillé ſur ſes jours même en dormant. On compte trente-cinq ſénateurs & plus de trois cent chevaliers, qui furent ainſi les

victimes de ſa ſtupidité. Je n'en donnerai plus qu'un exemple.

Meſſaline ſa femme, ayant médité la perte de Valérius Aſiaticus, pour avoir les jardins de Lucullus qui lui appartenoient & qu'il avoit embelli, elle le fit accuſer de conſpiration; & Valérius chargé de chaînes fut conduit dans l'appartement de l'empereur pour être jugé par les affranchis. Il confondit ſes délateurs, & Claude étoit diſpoſé à le renvoyer abſous, lorſque Vitellius lui repréſenta qu'il ne pouvoit s'empêcher de parler en faveur d'un homme dont il avoit toujours été l'ami, lui rappellant les ſervices que Valérius avoit rendu à la république, l'exhortant à la clémence & le conjurant de lui laiſſer le choix du genre de mort. Fait pour être le jouet de la perfidie d'un courtiſan, Claude accorda cette grace.

Meſſaline avoit tous les vices. Claude ſeul ignoroit les débauches & les forfaits de cette femme & ſe livroit à elle avec une confiance qui eût ſuffi pour le rendre mépriſable. Il étoit allé à Oſtie, lorſque Meſſaline dégoûtée des crimes communs & faciles, imagina d'en commettre qui fuſſent ſans exemple; épriſe de C. Silius, elle réſolut de l'épouſer & elle l'épouſa ſolemnellement à la vue du ſénat & du peuple. Elle comptoit même ſi fort ſur l'imbécillité de l'empereur, qu'elle ſe fit un divertiſſement de lui faire ſigner le contrat, lui ayant perſuadé que ce mariage n'étoit qu'une feinte pour écarter des malheurs dont il étoit menacé.

Ce mariage avoit été conſommé au grand ſcandale de toute la ville: & perſonne n'oſoit en

parler à Claude, parce qu'on étoit persuadé que si Messaline paroissoit devant lui, elle trouveroit grace, même en s'avouant coupable. De trois affranchis alors en faveur, Callisse & Pallas prirent le parti du silence. Narcisse osa seul tenter de la faire accuser ; tous trois avoient été longtems liés avec elle : mais ils s'en étoient éloignés depuis qu'elle avoit fait mourir Polibe, autre affranchi très-puissant.

Effrayé à cette nouvelle, Claude demandoit s'il étoit encore empereur. Narcisse qui prend pour ce jour là le commandement des gardes prétoriennes, le rassure & le conduit au camp. Silius & ses complices sont exécutés.

Cependant Messaline pouvoit encore trouver grace, car l'empereur lui avoit fait dire de préparer sa défense pour le lendemain. Narcisse ordonne de la tuer, & on vient dire à Claude qu'elle étoit morte. Il n'en demanda pas davantage : il ne montra même ni joie ni tristesse.

Il venoit de jurer devant les gardes prétoriennes, qu'il vivroit désormais dans le célibat : mais ses affranchis qui n'avoient pas juré, resolurent de le marier encore, & il ne crut pas sans doute avoir pu se lier sans leur aveu. Il ne s'agissoit donc plus que de choisir entre les femmes qu'ils lui proposoient, & il étoit embarrassé, parce que Narcisse, Callisse & Pallas ne s'accordoient pas. Il se décida enfin pour Agrippine, sa niece : elle étoit fille de Germanicus.

Cependant on fut d'abord arrêté. On eut quelque scrupule, parce que ce mariage incestueux étoit sans exemple. Une chose étonnante, c'est que les affranchis n'imaginerent pas de dire au

prince qu'il étoit au-dessus des loix. On ignoroit encore cette maxime. La complaisance du sénat n'avoit pas fait sentir la nécessité de l'établir. On demanda donc une loi qui autorisât ces sortes de mariages, & le sénat la porta. Il y eut même des sénateurs qui s'écrierent que si César balançoit, il falloit le contraindre.

Messaline ne parut que se jouer de l'imbécillité de Claude, & ne chercher dans la débauche que la débauche même. Avec autant de vices & plus d'ambition, Agrippine se fit un plan d'une suite de crimes. Un fils qui lui restoit de son premier mari Cn. Domitius Enobardus, étoit l'objet de tous ses desseins. Elle ambitionnoit si fort de l'élever à l'empire, que quelqu'un lui ayant dit que s'il régnoit, il lui ôteroit la vie, *qu'il me tue*, répondit-elle, *pourvu qu'il regne*, & pour réussir dans ses projets, elle se prostitua aux affranchis qui gouvernoient l'empereur.

Octavie avoit été fiancée avec L. Silanus. Mais dès le moment qu'Agrippine put penser pour elle à Claude, elle pensa pour Domitius son fils à Octavie; & Silanus à qui elle supposa des crimes, périt le jour même qu'elle célébra ses noces. Octavie fut aussi-tôt promise à Domitius que l'empereur adopta peu de tems après. Il lui donna les noms de Nero-Claudius-César-Drusus-Germanicus, & on fit au nom de ce nouveau César, des largesses au peuple & aux soldats.

Britannicus, dont la concurrence pouvoit être à craindre pour Neron, fut entouré de gens dévoués à Agrippine. Ceux à qui son éducation avoit été confiée, furent exilés ou condamnés à mort sous différens prétextes. On ôta le comman-

dement aux deux préfets du prétoire qui paroiſſoient dans ſes intérêts ; & on le donna à Burrhus Afranius, qui entra dans les vues d'Agrippine. Ce capitaine jouiſſoit cependant d'une réputation qui paroiſſoit méritée.

Sénéque, philoſophe ſtoïcien, avoit été exilé; Agrippine le fit rappeller, & le chargea de l'éducation de ſon fils. Elle ſe flattoit, ſans doute, que la conſidération du précepteur préviendroit en faveur de l'éleve.

Dans les tems de la république, les jeunes gens, qui pouvoient aſpirer aux magiſtratures, ſe montroient au barreau & travailloient à ſe faire une réputation d'éloquence. Cet uſage ſubſiſtoit encore : les Céſars s'y conformoient eux-mêmes. Ils parloient ordinairement en faveur des peuples qu'on vexoit, ou qui avoient ſouffert quelque calamité. Agrippine voulut donc que ſon fils parut inſtruit. Mais les harangues qu'il prononça étoient de Sénéque. Il eſt le premier des Céſars qui ait prononcé des diſcours qu'il n'avoit pas fait.

Agrippine avoit enfin tout préparé pour aſſurer l'empire à ſon fils, lorſqu'un mot échappé à ſon mari la détermina à ne pas renvoyer à un autre tems l'exécution de ſes deſſeins. *Si je ſuis deſtiné*, avoit dit l'empereur, *à ſouffrir quelque tems les déréglemens de mes femmes, je ſais auſſi les punir.* On le prévint & il fut empoiſonné. Il mourut dans la quatorzième année de ſon regne & dans la ſoixante-quatrième de ſon âge.

CHAPITRE VI.

Néron.

PRÉSENTÉ par Burrhus aux gardes prétoriennes à Néron, l'exemple de Claude, fit des largeſſes & fut ſalué empereur. Il vint enſuite au ſénat qui avoit confirmé le choix des ſoldats, & on crut, au plan du gouvernement qu'il ſe propoſoit, qu'on alloit voir renaître les tems d'Auguſte.

Malheureuſement ce plan n'étoit que dans les diſcours que Sénéque avoit compoſé, & Néron n'étoit capable ni de penſer, ni d'agir comme on le faiſoit parler. Il eſt vrai qu'on loue les cinq premieres années de ſon regne. On rapporte, comme une preuve de clémence, qu'ayant à ſigner la mort d'un coupable, il dit : *je voudrois ne ſavoir pas écrire.* Mais ce mot eſt peut-être moins l'expreſſion d'une ame ſenſible, que le langage d'une ame fauſſe, qui feint des ſentimens qu'elle n'a pas. En effet, Néron a été vicieux de bonne heure ; & ſi l'empire l'a ignoré pendant un tems, c'eſt que les affaires publiques étoient entre les mains de Sénéque & de Burrhus.

Dès les commencemens de ſon regne, lorſque le jour tomboit, il couroit les rues, déguiſé en eſclave, & ſuivi d'une troupe de débauchés. Il pilloit les boutiques, il inſultoit les uns, il chargeoit les autres, il s'expoſoit à mille outrages. Dans une de ces rencontres, un ſénateur qui le

repouſſa & qui le frappa, crut lui devoir des excuſes, lorſqu'il l'eut reconnu. Néron le condamna à ſe donner la mort.

Le tems qu'il ne donnoit pas à la débauche, il l'employoit à faire rouler des chars d'ivoire ſur une table, en forme d'hippodrome. Il faiſoit de mauvais vers. Il s'étudioit à chanter comme un muſicien de profeſſion, & on voyoit dans ſes goûts, la futilité de ſon eſprit & la baſſeſſe de ſon ame.

Agrippine qui ne l'avoit élevé à l'empire, que pour régner elle-même, voyoit avec plaiſir qu'il abandonnoit tous les ſoins du gouvernement. Cependant elle n'en étoit pas encore au degré de puiſſance auquel elle aſpiroit. Burrhus & Sénéque, quoiqu'ils lui duſſent leur fortune, n'étoient pas faits pour ſe livrer ſervilement à toutes ſes paſſions. Dans une audience publique, elle s'avançoit pour prendre place à côté de l'empereur; lorſque Néron, averti par Sénéque, courut au-devant d'elle, & l'écarta du trône, en feignant de l'embraſſer.

Jalouſe du crédit d'une affranchie dont l'empereur étoit amoureux, Agrippine éclata en reproches contre ſon fils, & l'aliéna tout-à-fait. Elle voulut enſuite le ramener à elle par des careſſes: elle lui avoua qu'elle avoit été trop ſévére, & elle n'eut pas honte de s'offrir pour le ſervir dans ſes amours. Les hiſtoriens l'ont même accuſée d'avoir voulu ſe proſtituer elle-même à Néron; & cette accuſation qui fait horreur, paroît avoir été fondée.

Néron ne ſe laiſſa pas tromper aux artifices de ſa mere. Faux & atroce comme elle, il ſavoit

trop de quoi elle étoit capable. Il voulut lui donner un nouveau ſujet d'humiliation, & il diſgracia Pallas, le confident & le complice de ſes forfaits.

Agrippine ne put plus contenir ſa fureur. Elle invoquoit les mânes de Claude, elle rendoit grace aux dieux d'avoir conſervé Britannicus: elle vouloit le conduire au camp: & elle menaçoit d'avouer les crimes qu'elle avoit commis pour lui ôter l'empire.

Néron avoit été complice de la mort de Claude: il ne s'en cachoit pas. Il réſolut d'empoiſonner Britannicus. Le poiſon préparé en ſa préſence, fut donné dans un ſouper, & Britannicus l'eut à peine goûté qu'il tomba mort; à cette vue quelques-uns ſe retirerent d'effroi, d'autres plus circonſpects reglerent leur contenance ſur le maintien de l'empereur, qui dit ſans s'émouvoir, *c'eſt un mal auquel il a été ſujet dans ſon enfance, il ne faut pas s'en effrayer*; & on continua le repas. Nous ne ſommes cependant qu'à la ſeconde année de ce regne, dont on a loué les commencemens.

Agrippine avoit été préſente à cette ſcene. Malgré ſes efforts pour compoſer ſon viſage, elle ne put cacher ſon trouble. Elle voyoit ce qu'elle devoit attendre d'un fils, qu'elle avoit formé elle-même pour les forfaits. Elle rechercha la faveur des tribuns & des centurions: elle eut des entretiens ſecrets avec les perſonnes qui lui étoient dévouées: elle témoigna une conſidération ſinguliere aux citoyens illuſtres. En un mot, elle parut travailler à former un parti.

Néron lui ôta la garde qu'elle avoit eu juſ-

qu'alors. Il la chaſſa du palais : il l'accuſa de trahiſon ; impatient de l'immoler à ſes ſoupçons il ne differa ſa vengeance, que parce que Burrhus lui promit la mort d'Agrippine, ſi elle étoit coupable. Sollicité par ce miniſtre, il conſentit même à l'entendre avant de la condamner, & il parut ſe réconcilier avec elle.

Néron n'oſoit encore ſe livrer ouvertement à tous ſes vices, lorſque la paſſion qu'il conçut pour Sabina Poppea, l'enhardit à briſer tout frein ; à la vertu près, cette femme avoit tout ce qui plaît dans ſon ſexe, mais l'intérêt régloit ſeul ſes deſirs, & ſon amour n'étoit jamais qu'une ambition déguiſée.

Elle avoit d'abord épouſé Rufius Criſpinus, de qui elle eut un fils. Dans la ſuite, éblouie du crédit d'Othon, favori de l'empereur, elle le prit pour amant, & bientôt après elle l'épouſa.

Othon ne ceſſoit de parler à Néron des charmes de ſa femme, ſoit indiſcrétion de ſa part, ſoit qu'il ſe flattât d'avoir plus de crédit lorſqu'elle ſeroit la maîtreſſe de Céſar. L'empereur la voulut voir. Elle lui plut, & elle feignit elle-même d'être épriſe. Elle parut frappée de la beauté de Néron, dont la figure ſans graces, avoit d'ailleurs des difformités. Mais auſſi-tôt qu'elle fut aſſurée de la paſſion qu'elle inſpiroit ; alors elle devint difficile & dédaigneuſe. *J'ai un mari*, diſoit-elle à Néron, *auquel je ſuis attachée, & auquel je dois l'être. Il me fait jouir de tous les avantages d'une grande fortune ; & ce que j'eſtime plus encore, je trouve en lui des ſentimens nobles & généreux. Mais vous, que pouvez-vous m'offrir ? Si juſqu'à préſent vous avez aimé une affranchie*

franchie, vous en avez les ſentimens & vous n'êtes pas digne de moi. Jaloux d'Othon, l'empereur qui vouloit l'éloigner, lui donna le gouvernement de Luſitanie.

Néron paroiſſoit ménager encore ſa mere, depuis qu'il s'étoit réconcilié avec elle : il en craignoit au moins les reproches, & Poppea, ſi elle ne ruinoit tout-à-fait le crédit d'Agrippine, déſeſperoit de faire répudier Octavie, & d'épouſer l'empereur. Elle entreprit de la perdre. Combien de tems ſerez-vous donc en tutele, dit-elle à Néron ? non-ſeulement, vous n'êtes pas maître de l'empire, mais encore vous ne l'êtes pas de vous-même. Car enfin, pourquoi différer notre mariage ? dédaignez-vous ma figure, mes ayeux ou mon amour ? Non : mais Agrippine craint de trouver en moi une femme, qui vous dévoileroit ſon ambition & toute la haine que le peuple & le ſénat ont conçu pour elle. Ah ! s'il faut que vous ſoyez à votre ennemie, gardez Octavie, & rendez Poppea à ſon époux. J'irai au bout de l'univers avec Othon. Je pourrai entendre parler de votre honte : mais au moins, je ne la verrai pas.

Diſgraciée une ſeconde fois, Agrippine fut contrainte de ſe retirer à la campagne, & Néron réſolut de la faire mourir. Comme il n'avoit point de prétexte pour l'accuſer, il ſongeoit aux moyens de commettre ſon attentat, ſans pouvoir être ſoupçonné, lorſqu'Anicetus, affranchi qu'il avoit eu auprès de lui dans ſon enfance, offrit de faire conſtruire un vaiſſeau qui s'ouvriroit, quand il auroit reçu Agrippine, & qui s'abîmeroit dans les flots.

Néron qui méditoit de ſang froid les parricides, approuve l'artifice, & feignant de vouloir ſe réconcilier avec ſa mere, il l'invite à venir à Baïes pour célébrer avec lui les fêtes de Minerve. Il va la recevoir ſur le rivage : il l'embraſſe. Pendant le repas qu'il conduit à deſſein, fort avant dans la nuit, il n'eſt occupé qu'à lui plaire : il lui parle avec confiance, il paroit l'aſſocier aux ſecrets de l'empire. Enfin il la reconduit dans le vaiſſeau qu'il lui a préparé ; & il la quitte, après lui avoir donné de nouvelles marques de tendreſſe.

Le ciel étoit ſerein, la mer étoit calme. Agrippine qui échappa comme par miracle, ne put donc pas douter des deſſeins de ſon fils. Mais croyant devoir feindre, elle lui envoya un de ſes affranchis pour lui dire le danger qu'elle avoit couru. L'empereur réſolu à conſumer ſon parricide, jette un poignard aux pieds de l'affranchi, le fait arrêter comme un aſſaſſin, envoyé par Agrippine, & ordonne ſur le champ la mort de ſa mere. Anicetus exécuta ſes ordres : *frappe ces flancs qui ont porté Néron*, dit-elle à cet affranchi, & elle expira.

Cependant Néron parut connoître l'énormité de ſon crime. Tourmenté par ſes remords, il croyoit voir l'image de ſa mere, qui le pourſuivoit ſans ceſſe. Sa raiſon s'égaroit : il paſſoit tour-à-tour des agitations les plus violentes à un accablement plus cruel encore. Mais tout concourut à le raſſurer. Burrhus lui envoya les tribuns & les centurions, pour le complimenter d'avoir échappé aux embûches de ſa mere, pluſieurs villes de Campanie lui témoignerent leur joie

par leurs députés. Sénéque fit lui-même la lettre que l'empereur écrivit au ſénat pour ſe juſtifier. Enfin le ſénat décerna des ſupplications, ordonna des jeux annuels, & mit au nombre des jours malheureux, celui où Agrippine étoit née.

Néron, malgré les adulations qui rendoient complices de ſon crime Burrhus même & Sénéque, doutoit encore des diſpoſitions dans leſquelles il trouveroit le ſénat & le peuple. On diſſipa ſes inquiétudes : on l'aſſura que la mémoire d'Agrippine étoit odieuſe, & que depuis ſa mort, il en devenoit lui-même plus cher aux Romains. En effet, les tribuns & les ſénateurs vinrent en foule au-devant de lui, & il alla au capitole au milieu des acclamations. C'eſt ainſi qu'il triompha en quelque ſorte de ſes forfaits.

Dès-lors, il pouvoit ſe croire tout permis, & il ſe livra ſans retenue à ſes goûts bas & dépravés. Il engagea par des récompenſes qu'il eût été dangereux de refuſer, de jeunes gens des plus nobles familles, à ſe montrer ſur le théatre : il força des chevaliers à combattre ſur l'arene : il ſe donna lui-même en ſpectacle dans le cirque ; & il ſe produiſit ſur la ſcene dans de nouveaux jeux qu'il inſtitua. C'étoit des farces de la derniere indécence, où l'on voyoit parmi les hiſtrions, des hommes qui avoient paſſé par les magiſtratures. Pendant qu'il chantoit, un grand nombre de chevaliers, qu'il nommoit la troupe d'Auguſte, faiſoient retentir le théatre de leurs applaudiſſemens, & des ſoldats prépoſés pour obſerver la conduite des ſpectateurs, menaçoient ceux qui auroient paru ne pas ſe plaire à ces

jeux ; forcé de s'y trouver, Burrhus gémiſſoit & applaudiſſoit.

Pendant ces ſcandales, ce capitaine mourut, & Néron ſoupçonné de l'avoir fait empoiſonner, lui donna pour ſucceſſeurs dans le commandement des gardes prétoriennes, Fanius Rufus, qui n'avoit ni vices ni vertus, & Sophonius Tigellinus, homme abymé de débauches.

En perdant Burrhus, Sénéque perdit un appui. Seul en bute aux courtiſans corrompus qui entouroient Néron, il n'ignoroit pas qu'on lui reprochoit ſes richeſſes, ſa faveur auprès des citoyens, & ſon mépris pour les goûts du prince. Il ſe retira de la cour après avoir offert à l'empereur de lui rendre tous les biens qu'il avoit reçu : offre qui ne fut pas acceptée.

Alors Tigellinus eut toute la faveur, & Néron ne fut plus approché que par des hommes dévoués, comme lui, aux débauches & aux crimes de toute eſpece. Sûr déſormais d'être généralement approuvé, quoiqu'il pût entreprendre, il épouſa Poppea. Octavie dont la conduite étoit irréprochable fut répudiée, exilée, égorgée ; & le ſénat ordonna des ſupplications. C'eſt ainſi que tous les jours plus ſervile, il rendoit grace aux dieux, pour chaque meurtre que l'empereur avoit ordonné.

Quelque tems après, un incendie qui dura ſix jours & ſept nuits, conſuma preſque Rome entiere ; de quatorze quartiers, quatre ſeulement n'eſſuyerent aucun dommage : trois furent entiérement détruits, & il ne reſta que quelques veſtiges des autres. Les hiſtoriens accuſent Néron d'en avoir été l'auteur. Il eſt au moins certain,

que des gens à lui, empêchoient d'éteindre le feu, & disoient agir par ses ordres : soit qu'ils voulussent piller impunément. Le bruit se répandit même que du haut d'une tour, il avoit chanté l'embrasement de Troye, se faisant un spectacle de Rome en proie aux flammes ; au reste, il rebâtit la ville sur un nouveau plan, & il éleva pour lui un palais dont l'étendue & la magnificence sont à peine concevables.

Ruiné par ses dissipations, il se livra plus que jamais aux rapines ; il faisoit mourir les citoyens dont il vouloit la dépouille ; il fouloit les provinces, & il pilloit les temples.

Sur ces entrefaites, une conspiration qu'il découvrit, fournit de nouvelles proies à son avarice & à sa cruauté. Ce fut un crime de s'être entretenu avec un conjuré, de s'être trouvé à un même repas, ou seulement de l'avoir salué. Il ne donnoit qu'une heure à ceux qu'il condamnoit. Sénéque accusé d'avoir trempé dans la conspiration, eut ordre de mourir ; il se fit ouvrir les veines. Après tant de meurtres, le sénat, suivant sa coutume, décerna des supplications, ordonna des jeux & bâtit des temples.

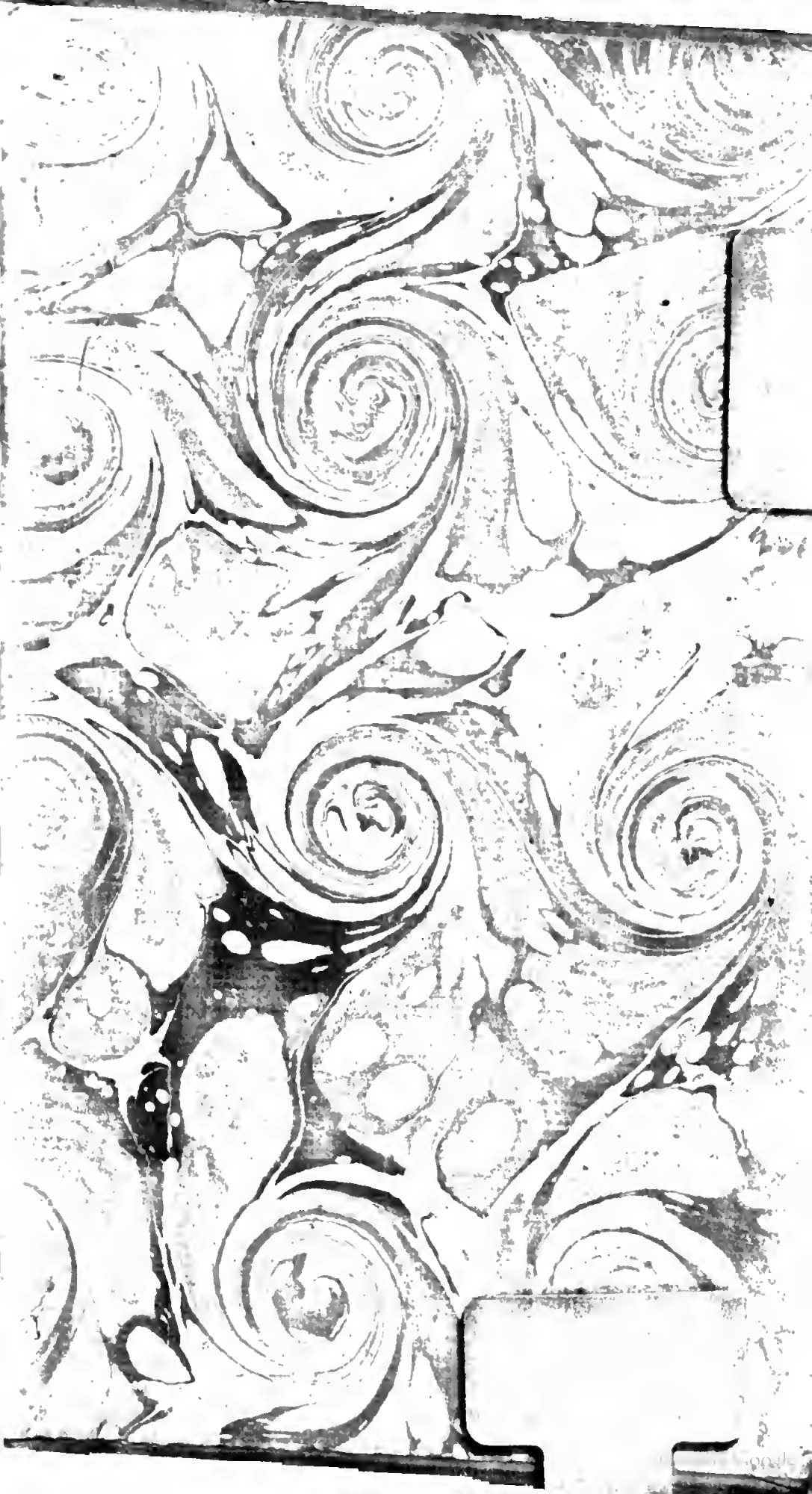
L'avant derniere année de son regne, car il est tems de vous en faire prévoir la fin, il parcourut la Grece, jaloux de vaincre dans tous les jeux. A son retour en Italie, il entra dans les villes par la breche : & il parut à Rome dans le même char, dans lequel Auguste avoit triomphé ; toutes les rues étoient illuminées : on brûloit des parfums sur son passage, & le peuple crioit : *Auguste, Auguste, vainqueur aux jeux olympiques, vainqueur aux pythiens. A Néron l'Her-*

cule, à Néron l'Apollon, ſeul vainqueur dans tous les jeux, ſeul depuis tous les ſiecles; Auguſte, Auguſte; voix divine, heureux ceux qui vous entendent!

Enfin ce monſtre avoit trop long-tems abuſé de la complaiſance ſervile des Romains. Vindex, gaulois d'illuſtre origine, en fit juſtice; il ſouleva les Gaules où il étoit propréteur, & Galba gouverneur d'Eſpagne, à qui il offrit l'empire prit le titre de lieutenant du ſénat & du peuple Romain; à cette nouvelle, les provinces ſe déclarent: Rome qui ſouffroit de la cherté, éclate en murmures; & Néron abandonné de ſes gardes, s'enfuit & ſe cache dans la maiſon d'un de ſes affranchis.

Cependant le ſénat le pourſuivit comme ennemi de la patrie, & le condamna au ſupplice des anciens. Néron qui ignoroit en quoi conſiſtoit ce ſupplice, tremble, lorſqu'il apprend qu'il alloit être dépouillé, attaché à un poteau, battu de verges, précipité du roc tarpéien, & traîné dans le Tibre. Il voulut alors eſſayer de deux poignards: mais il ne montra que de la puſillanimité; il ne ſe tua que lorſqu'il alloit être découvert & ſaiſi, ou plutôt il ſe laiſſa tuer par ſon ſecretaire. Il avoit trente ans, il en a régné quatorze.

Fin du ſixieme volume.

B. Nazionale V. E. NAPOLI

875140